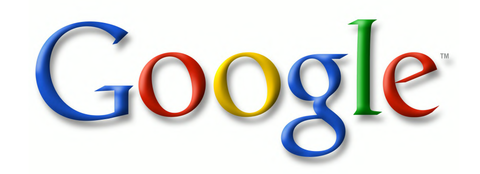



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

THÉATRE

CHOISI

DE G. DE PIXERÉCOURT.

TOME TROISIÈME.

NANCY, IMPRIMERIE DE RAYBOIS ET Cie, RUE SAINT-DIZIER, 125.

THÉÂTRE

CHOISI

DE

G. DE PIXERÉCOURT,

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR CH. NODIER,

ET ILLUSTRÉ

PAR DES NOTICES LITTÉRAIRES DUES A SES AMIS, MEMBRES DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET AUTRES HOMMES DE LETTRES.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR, GRAVÉ SUR ACIER PAR BOSSELMANN, D'APRÈS MADAME CHERADAME.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR, SUCCESSEUR DE BARBA,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR.

NANCY.

CHEZ L'AUTEUR, COURS D'ORLÉANS, 21.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1842.


TAYLOR INSTITUTION * LIBRARY

LES
RUINES DE BABYLONE,
OU
LE MASSACRE DES BARMECIDES,

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. GÉRARDIN-LACOUR.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 30 octobre 1810.

LETTRE DE M. ÉMILE DESCHAMPS,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, 4 mai 1841.

MON CHER PIXERÉCOURT,

J'apprends que vous allez enfin donner au public une édition de votre *Théâtre choisi*, en quatre grands volumes de six cents pages chacun, et j'en conclus que vous aurez été sobre et sévère dans votre choix. Nous n'aurons donc qu'environ trente ouvrages sur les cent vingt que vous nous devez !..N'importe, nous accepterons avec empressement les vingt-cinq pour cent de votre bilan littéraire. Pour moi, je m'en félicite à plus d'un titre : vous savez combien je suis ami de l'auteur ; et je saisis de grand cœur l'occasion de cette bonne nouvelle pour vous serrer la main à travers les quatre-vingts lieues qui nous séparent.

Les journaux ont annoncé en même temps, que votre *Théâtre* sera précédé d'une introduction par M. Charles Nodier : c'est notre grand capitaine ; on va loin quand on le suit. Double chance d'un beau succès. J'ai autant d'impatience de lire sa notice que de relire vos œuvres. Il aura trouvé, j'en suis sûr, mille belles et bonnes choses, toutes neuves à dire, au sujet du mélodrame, tel que vous l'avez créé ; c'est un genre de littérature dont l'influence populaire a été grande, et qui n'a pas encore eu sa critique sérieuse. J'y ai souvent pensé, puisque c'était penser à vous ; mais

je me garderai bien de formuler mes idées : si elles n'étaient pas celles de Charles Nodier, elles auraient grand tort; et, fussent-elles les mêmes, elles auraient le tort, très-grave aussi, d'être exprimées autrement. Toutefois, mon cher ami, le titre seul de l'un de vos ouvrages, qui sans doute n'aura pas été oublié dans votre choix, réveille en moi un si frais souvenir, des émotions si vives de première jeunessesse, que je n'essaie pas d'en retenir l'épanchement. Je veux parler de vos *Ruines de Babylone*, et d'une lecture que vous en fîtes, avant la représentation, dans les derniers temps de l'Empire.

C'était à Sceaux, dans une charmante maison, toute blanche, au milieu de la verdure de son parc; noble asile d'amitié, temple élégant des arts. Le maître du lieu aimait à s'y reposer du soin des affaires publiques, dans un cercle intime, dont il était trop connu pour n'en être pas chéri et vénéré; la châtelaine y venait tenir sa cour d'amis en quittant celle de l'Impératrice; elle régnait par le charme des talents et des grâces, par les droits de l'esprit et de la bonté : merveilleux secret pour conserver sa couronne.

Ce jour-là, Madame la comtesse Duchâtel ne fit point de musique, et ce fut encore bonté de sa part. Qui l'aurait imaginé?... Elle ne voulait pas faire entendre sa voix, après laquelle, convenez-en, il était difficile d'écouter autre chose; mais elle nous emmena au second salon, et vous demanda les *Ruines de Babylone*, en souriant au manuscrit qui s'entr'ouvrait de lui-même. Les conviés ont pris place sur de larges ottomanes; le maître et la maîtresse de la maison avaient à leurs pieds, sur des carreaux de soie,

leurs jeunes enfants qui, depuis... Certes, ils méritaient bien l'avenir de leurs enfants!—On apporte le trépied, les feuillets sybillins y sont déployés, vous agitez votre puissante chevelure, et vous préludez au drame. Cependant, un beau soleil d'automne, glissant parmi les femmes, dorait à mes yeux de jeunes fronts, aussi beaux que lui; le canon de quelque victoire grondait au loin; mon père était là près de moi; j'avais seize ans, et l'almanach des Muses allait imprimer mes premiers vers! Toute lecture m'eût paru superbe; celle que vous nous faisiez n'avait pas besoin de tout cela pour plaire.—De scène en en scène, d'acte en acte, l'intérêt se répandait et grandissait dans l'auditoire, comme dans votre œuvre : vous en souvient-il, ainsi que des adorables flatteries, et des glorieux horoscopes qui vous arrivaient des plus éloquentes et des plus jolies bouches? Je doute que les trois cents représentations des *Ruines de Babylone*, à Paris, et le bruit de leurs succès dans les provinces et sur tous les théâtres étrangers, aient valu pour vous cette première victoire, cette matinée d'élite. Quant à moi, je me disais dans mon coin, dans mon obscurité : que ce Pixerécourt est heureux!

Hélas! mon ami, le malheur est venu à son tour. S'il n'a pas eu son règne, il l'aura : c'est la loi de nature. Vous avez été frappé dans votre destinée, dans vos affections, dans votre personne; vous souffrez du corps et de l'âme; mais la Providence est infinie : espérez donc... et souvenez-vous.

Et que parmi vos souvenirs, il y en ait un pour votre dévoué camarade et fidèle ami,

ÉMILE DESCHAMPS.

NOTICE

SUR LES RUINES DE BABYLONE.

Le titre est magnifique, mais il n'est pas trompeur : la pièce a par elle-même de quoi soutenir la pompe de son titre. Il est dans la nature du mélodrame de frapper l'imagination par des noms fameux qui réveillent de grands souvenirs. Bâtie par Nemrod, embellie par Sémiramis, capitale du vaste empire des Assyriens, Babylone jouit dans l'histoire de cette célébrité que la nuit des temps rend pour ainsi dire vénérable et sacrée, en la rendant mystérieuse. On ne se rappelle qu'avec enthousiasme les jardins suspendus de Sémiramis ; si nous les avions vus, ils nous paraîtraient bien inférieurs aux beaux jardins modernes. Babylone, avec toutes ses merveilles, était bien éloignée d'égaler Paris ; sa plus brillante époque est celle où Alexandre y tint les états généraux de l'Asie. Je me plais à penser qu'un jour viendra où Paris aura plus de réputation dans l'histoire que Babylone ; les siècles les plus reculés l'adoreront comme la reine des cités, pour avoir été le temple de la gloire et des arts, le centre des états généraux de l'univers, et le séjour d'un autre Alexandre.

Le nouveau mélodrame est plus historique que la plupart des tragédies tirées de l'histoire. Il est vrai que le calife Haroun-al-Raschid et le grand-visir Giafar sont des

héros des *Mille et une Nuits ;* mais ils n'en sont pas moins des personnages réels, ils n'en ont pas moins une existence dans l'histoire, quoiqu'ils jouent un si grand rôle dans les contes : c'est même une sorte d'avantage pour l'auteur qui les a mis en scène ; ses acteurs sont déjà connus des petits et des grands ; il n'y a point d'enfant qui ne tremble au nom du commandeur des croyants et de son premier visir.

Les envieux ont fait à l'auteur une chicane géographique : ils ont observé que Babylone, située sur l'Euphrate, était assez éloignée de Bagdad, située sur le Tigre, et que par conséquent il n'était pas exact de placer aux environs de Bagdad les ruines de Babylone. Quelques écrivains, obligés à une plus grande exactitude qu'un auteur de mélodrame, sont cependant tombés dans cette erreur, et leur opinion, quoique fausse, suffirait pour excuser M. de Pixerécourt ; mais ce qui le justifie beaucoup mieux, c'est que Séleucie, longtemps appelée dans l'Orient la seconde Babylone, était située vis-à-vis de Bagdad, sur la rive occidentale du Tigre. Bagdad était sur la rive orientale ; elle fut ainsi nommée du jardin d'un moine nommé Dad. Les malheureux échappés aux ruines de Séleucie se réfugièrent à Bagdad : l'erreur a sa source dans ce nom de Babylone donné à la ville de Séleucie. Ce sont donc les ruines de Séleucie, la seconde Babylone, et non pas les ruines de l'ancienne Babylone de Sémiramis, qui se trouvaient aux environs de Bagdad ; mais tout le monde conviendra que M. de Pixerécourt était autorisé à préférer au nom de Séleucie, qui est sec et peu sonore, celui de Babylone, plus harmonieux et plus connu. Il a bien

fait de consulter l'euphonie plutôt que la géographie. J'ajouterai, pour compléter cette petite dissertation géographique, que ce nom de Babylone passa de Séleucie à Bagdad, et que cette dernière ville est la troisième Babylone : c'est le nom que Racine lui donne dans Bajazet ; et si personne n'a reproché à ce grand poëte d'avoir appelé Bagdad Babylone, qui pourrait faire un crime à M. de Pixerécourt d'avoir désigné Séleucie sous ce même nom de Babylone qu'elle avait réellement porté ? Maintenant, que tout est éclairci, rien n'empêche que ce superbe titre des *Ruines de Babylone* n'ait sur les spectateurs son plein et entier effet, en dépit de l'envie de tous les géographes ennemis des mélodrames.

Haroun-al-Raschid était contemporain, mais non pas rival de Charlemagne. L'illustre empereur d'Occident fut toujours un monarque aussi sage que courageux ; le calife de l'Orient fut trop souvent un despote insensé : à quelques traits de justice et de générosité, il a mêlé un trop grand nombre d'actions bizarres, extravagantes et cruelles, triste destin des princes orientaux, qui peuvent tout ce qu'ils veulent : il leur arrive rarement de vouloir ce qui est raisonnable. Ce calife aimait beaucoup sa sœur Abassa et son visir Giafar ; mais il ne pouvait les voir que séparément, parce qu'un homme étranger ne pouvait paraître devant la princesse. Pour réunir ces objets de sa tendresse, il imagina de les marier ; mais le sang des Barmecides ne pouvait se mêler avec le sang des Abassides, sans en souiller la pureté ; l'enfant qui naîtrait de ce mélange pouvait disputer le trône aux rejetons de la race du grand Abas. Pour

remédier à cet inconvénient, l'insensé calife exigea du malheureux Giafar le serment de vivre avec sa femme comme avec une sœur. Giafar jura, et consentit à perdre la vie s'il violait son serment : il croyait pouvoir le tenir, parce qu'il n'avait pas encore vu les charmes d'Abassa. Notez que l'auteur a substitué dans sa pièce le nom doux et agréable de Zaïda à celui d'Abassa, qui pouvait fournir aux sots un méchant calembourg capable de troubler la représentation.

Dès que Giafar eut vu Zaïda, la politique avait fait le serment, l'amour le viola. Giafar eut un enfant de sa femme: ce qui comble de joie les époux ordinaires, fut pour Giafar et Zaïda le signal des plus grands malheurs. La princesse, sous prétexte d'un pèlerinage dévot, alla faire ses couches à la Mecque. Toutes les précautions ne purent empêcher les ennemis de Giafar de pénétrer le mystère : il fallait en donner la preuve au calife; ils prirent si bien leur mesure, que le monarque surprit Giafar et sa femme caressant leur enfant dans l'asile secret qu'ils avaient choisi pour cacher leur amour. Tout autre que l'orgueilleux Haroun eût été attendri de ce spectacle; jamais faute ne fut plus pardonnable, si un despote savait pardonner. Le calife furieux ordonne la mort de Giafar, de son fils et de toute la famille des Barmecides. Il fait chasser du palais sa propre sœur, revêtue des livrées de la misère. Les dangers de ces illustres proscrits fondent l'intérêt de ce mélodrame, riche en situations pathétiques, en incidents merveilleux, sans être cependant hors du domaine de la vraisemblance poétique théâtrale.

L'intrigue est simple, claire, conduite avec beaucoup plus d'art et de sagesse qu'on n'a coutume d'en mettre dans un mélodrame, et même qu'on n'en exige de ce genre. Je suis un peu effrayé de cette perfection d'un mélodrame. Je n'ai pas le temps d'entrer aujourd'hui dans de plus grands détails; je reviendrai sur cet ouvrage une autre fois : il me suffit de dire que les *Ruines de Babylone* ont coûté beaucoup à l'entrepreneur de la Gaîté, et cependant sont faites pour l'enrichir.

Dans les vieilles coutumes libertines des anciens Babyloniens, il n'y avait pas trop de quoi faire un mélodrame, et M. de Pixerécourt a bien fait de chercher un sujet plus noble et plus grave à la cour des califes de Bagdad. Ses héros ne sont malheureux et coupables que pour avoir obéi aux saintes lois du mariage, sans égard pour un serment extorqué. L'auteur a donné pour ange tutélaire aux proscrits, un Français nommé Raymond, dont toutes les saillies réjouissent le calife : ce jeune homme, plein d'esprit, de gaîté et de courage, se dévoue aux intérêts de Giafar, le suit partout, le délivre des plus grands dangers. Ce rôle est joué par Tautin, avec une vivacité, une finesse et un enjouement dignes de la nation française.

A ce jeune et intéressant Raymond, protecteur de l'innocence, l'auteur oppose un vieux chef des eunuques, nommé Isouf : c'est un méchant, un traître, un fourbe; il sert la haine de la sultane Almaïde contre le visir, qui a dédaigné ses faveurs.

Le troisième acte représente une troupe d'Arabes Bédouins, qui campent au milieu des ruines de Babylone :

Isouf vient leur offrir de l'argent pour assassiner Giafar et son fils ; mais Raymond leur en donne davantage pour protéger ces innocents. La malheureuse Zaïda, accablée de fatigue, mourant de faim, vient se réfugier dans ces ruines : un jeune homme entend ses plaintes, et sort d'une forteresse voisine ; il essaie de consoler cette malheureuse femme, il lui apporte de quoi apaiser sa faim et sa soif. Ce jeune homme, nommé Hassan, est le propre fils du calife ; son père le fait élever dans cette forteresse, loin des séductions de la cour. Le jeune Hassan implore la pitié du calife pour une infortunée ; il la lui présente. Le calife reconnait sa sœur, et sa fureur renait ; il accable cette malheureuse de reproches et de menaces. Hassan se jette à ses genoux, s'efforce de le fléchir : longtemps inexorable, le calife ouvre enfin son cœur à la compassion ; mais dans ce moment, il est investi par les Arabes et près de tomber sous leurs coups, lorsque Giafar, ami du chef des Arabes, auquel il a autrefois sauvé la vie, accourt pour délivrer le calife, et par ce trait de générosité, désarme la vengeance de ce monarque. Voilà le fond de l'ouvrage ; mais il est impossible de faire entrer les détails dans une analyse ; il faut les voir sur la scène. M. Marty joue avec beaucoup de chaleur et de sensibilité le rôle de Giafar. Melle Hugens est très-intéressante dans le rôle du jeune Hassan ; elle a le ton doux et pathétique, l'organe assez net ; elle prononce bien, ce qui est un mérite plus grand qu'on ne pense. Le rôle de Zaïda a été confié à Melle Bourgeois, qui le remplit avec énergie.

La pièce a deux ballets, tous deux de la composition de

M. Hullin, et par conséquent très-agréables ; ils contribuent beaucoup à l'agrément et au succès de cet ouvrage : le premier surtout est extrêmement plaisant et original. Les décorations, les costumes, tout est d'une fraicheur, d'un éclat qui ne laisse rien à désirer, et qui fait oublier aux spectateurs le pays où ils sont. Que dirait le fondateur de ce théâtre, l'ancien Nicolet, s'il pouvait revenir au monde pour voir l'état actuel de son spectacle ; il ne pourrait le reconnaître dans l'espèce de palais qui a succédé à sa vieille loge ; il serait ébloui de tant de magnificence ; il prédirait à l'entrepreneur sa ruine, s'il continue ces folles dépenses : le bonhomme ne se douterait pas que ce sont ces dépenses là-mêmes qui l'enrichissent.

GEOFFROY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal des spectacles. — 31 octobre 1810.

Les personnages mis en scène dans ce mélodrame sont en partie les mêmes que ceux de la tragédie des Barmecides, par Laharpe ; mais les circonstances de l'action en sont différentes : on voit sur le premier plan du tableau, Haroun-al-Raschid, sa sœur Abassa et son visir Giafar.

Haroun-al-Raschid fut le cinquième calife de la race des Abassides. On l'a comparé à Charlemagne ; mais combien était grande la supériorité que le monarque français avait sur le despote oriental ! Dans toutes les grandes choses que fit Haroun, on vit toujours près de lui son visir Giafar le Barmecide, né d'une famille de tout temps célèbre en Orient par sa générosité ; ce ministre partageait la gloire de son maître, prévenait les fautes qu'il pouvait faire, et lui donnait d'excellentes leçons. Or, il serait difficile de nommer le ministre de Charlemagne ; c'est particulièrement de ce prince qu'on aurait pu dire :

> Et qui seul, sans ministre, à l'exemple des Dieux,
> Soutiens tout par toi-même et vois tout par tes yeux.

Haroun portait à Giafar une amitié si tendre, qu'il ne pouvait s'en séparer un instant. Il aimait également sa sœur Abassa ; mais les lois musulmanes, dont il était rigide observateur, lui défendaient d'admettre cette dernière en présence d'un homme et surtout d'un sujet.

Afin de jouir en même temps de la société de deux êtres qui lui étaient si chers, il imagina de les marier ensemble. Cependant, comme il était religieusement convaincu que, sans commettre un sacrilége, le pur sang des Abassides ne pouvait être mêlé à celui d'un homme

appartenant à une autre race, quelque illustre qu'elle fût, il exigea de Giafar le serment de ne jamais faire usage des droits d'époux. Le visir ne balança point à faire ce serment; mais dès qu'il eut vu Abassa, l'amour qu'il conçut pour elle et qu'il lui inspira, lui fit sentir qu'il avait promis plus qu'il ne pourrait tenir. Bientôt les deux époux s'oublièrent; ils eurent un fils qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Haroun fut informé que son visir avait trahi son serment: alors, étouffant tout sentiment d'amitié, de tendresse fraternelle et de reconnaissance, et n'écoutant plus que son courroux, il fit mettre à mort Giafar et toute sa famille: plus de quarante Barmecides périrent du dernier supplice, et l'intéressante Abassa fut impitoyablement chassée du palais et réduite à l'état le plus misérable. Cette princesse, que l'on avait citée comme un prodige de grâce et d'esprit, qui faisait de jolis vers, qui s'était assise sur le trône près de son frère, et que des centaines d'esclaves avaient servie, fut réduite à n'avoir que deux peaux de mouton, l'une pour lui tenir lieu de chemise, l'autre de robe, et à vivre du pain de la charité. Cruel et bizarre effet des vicissitudes humaines!

C'est ce trait qui fait le sujet du mélodrame nouveau représenté hier. L'auteur l'a intitulé les *Ruines de Babylone*, parce que la scène se passe à Bagdad, que plusieurs voyageurs prétendent avoir été bâtie par le calife Abugiafar-Almansor, l'an de J.-C. 762, sur les ruines même de l'ancienne Babylone. Mais ces voyageurs se trompent, car l'ancienne Babylone était bâtie sur les bords de l'Euphrate, tandis que Bagdad a été élevée près des ruines de Séleucie, sur les bords du Tigre qui la sépare en deux parties.

Il faudrait un volume pour analyser en détail ce mélodrame, dont l'intrigue est singulièrement compliquée. Les moyens les plus extraordinaires y sont employés pour amener des effets et causer des surprises. Raymond lui seul vaut un génie pour les deux amants; il ne faut qu'une baguette, et cette pièce *historique*, à peu de choses près, sera une pièce *féerie*. Elle a obtenu beaucoup de succès; plusieurs scènes ont paru très-intéressantes: le dénoûment est extrêmement dramatique et du plus bel effet. Les décorations des trois actes sont neuves et d'une magnificence rare, surtout au théâtre des Boulevards. On a également

peu vu au même théâtre des ballets aussi agréablement dessinés et aussi bien exécutés ; en un mot, ce mélodrame sera vu longtemps avec plaisir. L'auteur est M. de Pixerécourt ; la musique est de M. Gérardin-Lacour ; les ballets de M. Hullin, et les décorations ont été peintes par M. Allaux.

DUSAULCHOY.

Petites Affiches. — 31 octobre 1810.

Ce mélodrame est bien conçu, bien traité, bien conduit et surtout bien écrit. Il démontre dans son auteur une parfaite intelligence de la scène. Le dénoûment inattendu est très-beau et produit un grand effet. Le succès de l'ouvrage est assuré pour plus de cent cinquante représentations. L'administration a prodigué dans cette pièce tout ce que le luxe asiatique offre de plus brillant et de plus recherché, tant pour les costumes que pour les décors. Elle a dû faire de grandes dépenses ; mais ses avances lui seront remboursées avec usure, et elle y trouvera ensuite de grands bénéfices. Les ballets de M. Hullin offrent une variété de pas et de dessins qui font honneur à ce compositeur, dont aucune production ne se ressemble. La musique de M. Gérardin-Lacour a un style local et bien adapté au sujet. Enfin, cet ouvrage est parfaitement rendu par Marty, Lafargue, Tautin, Duménis, et par Mmes Rouzé-Bourgeois et Hugens.

ROJARE.

Gazette de France. — 31 octobre 1810.

Depuis longtemps, malgré la vogue constante qui pousse à nos théâtres secondaires la meilleure compagnie, on n'y avait vu pareille affluence ; les bureaux étaient assiégés avant l'heure fixée pour la distribution des billets, qui se vendaient à la porte, sans marchander, le double de leur valeur. Il était juste qu'un empressement si flatteur eût sa récompense ; aussi, à quelques miracles que le titre pompeux des *Ruines de Babylone* eût préparé les spectateurs, on peut assurer que l'attente générale a été surpassée. Jamais, peut-être, on n'a vu au théâtre des Boulevards des décorations aussi fraîches, des costumes

aussi riches, des ballets aussi gracieux. Le tailleur, le chorégraphe, le décorateur ont fait assaut d'imagination et de talent, et chacun d'eux mérite une couronne. Il ne faut pas croire, cependant, que le succès soit dû tout entier à ces parties essentielles du mélodrame, et l'auteur des paroles n'a eu garde de rester au-dessous de ses rivaux. Intrigue attachante, surprises adroitement ménagées, situations touchantes, caractères largement dessinés, chaleur de dialogue, maximes ronflantes, sentiments admirables d'amour, de générosité, de courage, M. de Pixerécourt n'a rien oublié de ce qui pouvait contribuer au succès de son nouveau chef-d'œuvre. Tout le monde connaît la loi génante que le calife Haroun-al-Raschid avait imposée au vaillant Giafar, le Barmecide, son visir, et le soutien de son trône, en lui faisant épouser sa sœur Abassa. Giafar n'avait obtenu l'honneur insigne de s'allier à la famille des Abassides, qu'en jurant sur l'Alcoran de traiter la princesse comme sa sœur, et de ne jamais réclamer auprès d'elle les droits d'un époux. L'engagement était téméraire et difficile à tenir, près d'une femme jeune, belle et spirituelle; aussi fut-il promptement violé. Le Calife en fut instruit: Giafar et plus de quarante Barmecides furent immolés à sa vengeance, et la malheureuse Abassa ne conserva la vie que pour la traîner dans l'humiliation et la misère.

Ce trait d'histoire, qui a déjà fourni à Laharpe une tragédie qui eut du succès, et qui fut donnée onze fois, vient d'inspirer encore à M. de Pixerécourt un mélodrame qui, suivant toute apparence, aura plus de deux cents représentations. Les deux auteurs n'ont pas, comme on peut bien le croire, suivi la même route. L'un s'est assez scrupuleusement conformé à la vérité de l'histoire, tandis que l'autre, usant dans toute son étendue du privilége de son art, ne s'est embarrassé que de composer un roman plein d'intérêt. Le calife n'est pas vu par son beau côté dans cet ouvrage; mais en revanche, l'auteur a tiré de son cerveau un comique français plein d'adresse, de présence d'esprit et de courage. Giafar ne périt pas à la fin de la pièce; mais on le relève de ses serments, et on lui permet enfin d'être librement le mari de sa femme, ce qui n'est pas très-exact sans doute, mais ce qui produit un très-heureux dénoûment. Je n'en dirai pas davantage: il en est d'un mélodrame comme d'un roman, dont, pour le plaisir des lec-

teurs, il faut quelquefois se garder de dévoiler les mystères. Une sèche analyse ne pourrait jamais, d'ailleurs, donner qu'une bien faible idée de l'intérêt, du mouvement, de la pompe répandus dans cet ouvrage, et les plus belles phrases du monde ne pourraient remplacer cette danse originale d'esclaves noirs, ou ce pas brillant de deux guerriers combattant et dansant tout à la fois. J'ai déjà nommé l'auteur des paroles. M. Gérardin-Lacour, M. Hullin, M. Allaux ont aussi contribué pour la musique, les ballets et les décorations à ces fameuses *Ruines de Babylone*, qui feront à coup sûr la fortune du théâtre de la Gaîté.

COLNET.

Journal du Commerce. — 31 octobre 1810.

Le nouveau mélodrame intitulé les *Ruines de Babylone*, ou *Giafar et Zaïda*, joué hier au soir au théâtre de la Gaîté, a obtenu un succès complet, un succès de véritable enthousiasme. Son titre est un anachronisme contre l'histoire ou la géographie, car le calife Haroun-al-Raschid, dont Giafar a été le visir fidèle et la victime, n'a pas plus séjourné près des ruines de Babylone, que cette cité fameuse n'a occupé le terrain sur lequel on a bâti Bagdad; mais il fallait un titre imposant, et M. de Pixerécourt, auteur de cette nouvelle production digne des autres merveilles du même genre, qui l'ont fait surnommer *le roi du mélodrame*, n'a point balancé à changer Babylone de place pour donner un intérêt de plus à des événements qu'il a su entourer de tous les prestiges de son art, et pour lesquels l'administration l'a très-bien secondé par le luxe étonnant des décorations et des costumes. La musique est de M. Gérardin-Lacour, et les ballets de M. Hullin.

COUPART.

Journal d'Indications. — 31 octobre 1810.

Qui pourrait décrire toutes les merveilles qu'offrent les *Ruines de Babylone*! Cette peinture ne pourrait être qu'imparfaite, et donner une faible idée de la vérité; je me bornerai donc à dire que les trois décorations nouvelles ont paru de la plus grande beauté, que les ballets ont excité l'enthousiasme, et que les costumes qui sont d'une magni-

ficence rare, ont été généralement admirés. On n'avait point encore, aux Boulevards, établi de mélodrame d'une manière aussi brillante.

Suit l'analyse :

Cet ouvrage doit dédommager amplement l'administration des dépenses considérables qu'elle a faites.

Tous les acteurs, les danseurs et les danseuses se distinguent à l'envi dans les *Ruines*. Les paroles sont de M. de Pixerécourt, les ballets de M. Hullin, et la musique de M. Gérardin-Lacour.

BARIÉ.

Journal du Soir. — 31 octobre 1810.

Jamais « Iphigénie en Aulide immolée » ; jamais le *Misanthrope* ou le *Tartuffe* n'ont peut-être vu une foule aussi considérable se porter à leurs premières représentations, que le mélodrame d'hier. Toutes les loges louées sans exception, le Boulevard encombré d'un nombre immense de spectateurs ou d'aspirants à l'être; enfin, les barrières qu'une sage prévoyance opposait à leur impatience, renversées par eux, voilà ce que nous avons vu hier à nos risques et périls.

Il est vrai que la renommée avait publié d'avance que l'ouvrage nouveau était du coryphée de ce genre ; on savait aussi que la pièce devait être montée avec un soin tout particulier : tout conspirait donc à exciter la curiosité, cette passion qui tient lieu de beaucoup d'autres aux habitants d'une grande ville. Au surplus, hâtons-nous de dire qu'elle n'a pas été trompée, et que ce mélodrame a obtenu un succès complet.

Suit l'analyse.

Je me suis bien gardé de prévenir les lecteurs sur une multiplicité d'événements qui occupent constamment l'attention du spectateur, et qui ont fait l'immense succès de cet ouvrage.

Tautin et Marty ont mis beaucoup de feu dans les rôles de Raymond et de Giafar. Les auteurs, demandés à grands cris, sont MM. de Pixerécourt pour les paroles, Gérardin-Lacour pour la musique; les ballets sont du fécond et inventif Hullin, et M. Allaux a peint les décorations, qui toutes trois ont eu leur bonne part de la réussite. Tout porte à croire que l'administration sera amplement dédommagée des

dépenses qu'elle a faites pour cette pièce, et que les *Ruines de Babylone* contribueront pendant longtemps au succès de ce théâtre.

BEAUMONT.

Journal des Arts. — 4 novembre.

On n'a point encore de *Cendrillon*, et il n'est pas même question d'en avoir sur les théâtres des Boulevards ; mais lorsqu'on possède la baguette de M. de Pixerécourt, on se passe à merveille de toutes les fées et de tous les enchanteurs du monde. L'auteur des *Ruines de Babylone* n'est-il pas en effet un véritable magicien ? et ne faut-il pas encore plus d'art pour émouvoir et frapper d'étonnement avec des combinaisons simples, que pour surprendre par des moyens surnaturels ? Intérêt soutenu, mouvement rapide, situation touchante, voilà ce qu'on trouve réuni, dans cette nouvelle inspiration de la muse mélodramatique, à un dialogue vif et spirituel, dans lequel l'auteur a mêlé avec beaucoup d'adresse le langage du sentiment à d'ingénieuses plaisanteries. Nous nous sommes déjà plu à rendre justice aux brillants accessoires qui ont concouru au succès prodigieux de ces fameuses ruines ; mais il ne faut pas croire qu'ils l'aient décidé. De jolis ballets, des décorations fraîches, voilà pour les yeux ; mais le cœur et l'esprit ont aussi besoin d'être intéressés, et l'affluence prodigieuse qui se porte aux représentations multipliées de cet ouvrage, prouvent suffisamment que l'auteur n'a négligé aucun moyen de plaire et de toucher.

SALGUES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HAROUN-AL-RASCHID, Calife de Bagdad.	M. LAFARGUE.
HASSAN, fils d'Haroun.	Mlle HUGENS.
ZAÏDA, sœur du Calife et épouse de Giafar.	Mlle BOURGEOIS.
GIAFAR LE BARMECIDE, premier Visir.	M. MARTY.
NAÏR, fils de Giafar et de Zaïda, âgé de quatre ans.	Mlle JENNY SOISSONS.
RAYMOND, français, ami secret de Giafar.	M. TAUTIN.
ISOUF, chef des Eunuques.	M. GENEST.
ABOULCASEM, Cheik de Bédouins.	M. FERDINAND.
MORABEK, Bédouin.	M. DUMÉNIS.
AGIB, vieil Arabe. / Un garde du Calife.	M. MICHOT.
Odalisques.	
Soldats.	
Bédouins.	
Esclaves.	
Eunuques.	

L'action se passe en 796, à Bagdad et dans les ruines de Babylone, qui n'en sont éloignées que de trois à quatre milles.

LES

RUINES DE BABYLONE,

OU

LE MASSACRE DES BARMECIDES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur des jardins du sérail. A gauche, l'appartement de Zaïda, dont une croisée donne sur le jardin. A droite, un kiosque fort simple en apparence. Dans le fond une grille très-riche. En ouvrant les persiennes dont elle est garnie, on voit le Tygre qui baigne les murs du palais et le pont couvert jeté sur ce fleuve. L'autre rive présente une campagne riante ornée de jolies habitations.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESCLAVES MUETS, RAYMOND *.

(Au lever du rideau, les Esclaves sont occupés des apprêts de la fête que l'on destine à Giafar; on place des vases remplis de fleurs, des guirlandes, etc. Raymond dirige tout. Ses recommandations et son activité impriment un grand mouvement à ce tableau.)

RAYMOND.

Je vous ai donné l'exemple du travail; maintenant je

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

vous dois celui du plaisir et de la joie. Voici la chanson que je vous ai promise. Seulement, comme elle fronde tant soit peu les lois sévères du sérail, je chanterai tout bas et vous danserez incognito.

(Il chante en s'accompagnant du luth.)

PREMIER COUPLET.

Je ris tout bas de votre Mahomet;
Que le Prophète ici me le pardonne!
Mais aux plaisirs que sa loi vous promet,
Moi, je préfère un baiser qu'on me donne.

(Pendant le refrain, les muets dansent d'une manière grotesque sur l'accompagnement de Raymond, qui leur recommande de faire le moins de bruit possible.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GIAFAR, *déguisé en esclave noir.*

(Giafar paraît dans le fond, il fait des signes à Raymond.)

RAYMOND, *à part, le remarquant.*

A qui donc en a cet esclave? Sans doute il a fait quelque sottise, et il vient implorer mon appui contre le chef des eunuques. (*Les esclaves se rapprochent de Raymond et le prient de continuer sa chanson.*) C'est juste, je n'ai pas rempli ma promesse; il vous faut encore un couplet.

(Les esclaves applaudissent.)

SECOND COUPLET.

Aux vrais croyants, dans son livre divin,
Après leur mort, il promet l'ambroisie.
Ah! sans attendre un bonheur incertain,
Transportons-nous d'avance en l'autre vie.

(Refrain et danse comme au premier couplet. Giafar, qui a parcouru les jardins pour ne pas inspirer de soupçons, revient à la fin de la danse et renouvelle ses signes à Raymond, mais avec plus d'instances; il le supplie d'éloigner ceux qui l'entourent.)

RAYMOND, *à part.*

Encore ce muet! décidément c'est à moi qu'il en veut. Ses instances me touchent. Allons... il faut le satisfaire. (*Aux esclaves.*) C'est assez pour aujourd'hui. Allez dans l'autre partie des jardins, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

(Giafar remercie Raymond et se tient à l'écart pendant la sortie des muets qui s'éloignent par la droite, en dansant.)

SCÈNE III.

GIAFAR, RAYMOND.

RAYMOND, *à Giafar.*

Approche. Que veux-tu?

GIAFAR, *le menant vivement près du kiosque, afin de n'être pas vu.*

T'embrasser et revoir ma chère Zaïda. (*Il ôte le masque qui couvre sa figure.*)

RAYMOND.

Giafar!

GIAFAR, *lui mettant la main sur la bouche.*

Silence!

RAYMOND.

Mon maître!

GIAFAR.

Dis donc ton ami. Mon cher Raymond! (*Ils s'embrassent.*)

RAYMOND, *après avoir regardé s'ils ne peuvent être vus.*

Votre imprudence me fait frémir! si le Calife...

GIAFAR.

Quelle que soit sa défiance, ira-t-elle deviner son premier visir sous les habits d'un vil muet? Non, sans doute. D'ailleurs, il me croit occupé dans mon camp. Pendant que l'on dispose tout pour l'entrée triomphale et brillante que sa magnificence me prépare, je me suis secrètement dérobé de ma tente. A la faveur de ce déguisement, j'ai traversé la

ville et suis entré au sérail sans rencontrer le plus léger obstacle.

RAYMOND.

Je tremble ! si l'on vous découvrait en ces lieux...

GIAFAR.

Je sais tout ce que j'aurais à redouter de l'implacable Haroun. Qui mieux que moi connaît ce despote orgueilleux, si étonnant par le mélange inconcevable des meilleures et des plus mauvaises qualités ? Je sais que ce prince, justement renommé dans l'Orient par sa bravoure, sa libéralité, les bienfaits qu'il répand sur ses peuples, s'est montré souvent capricieux, ingrat, cruel même ; qu'il sacrifie, sans scrupule et sans regret, les droits les plus sacrés de la reconnaissance et de l'humanité, à ses injustes soupçons et à la bizarrerie de ses goûts. Je ne puis donc ignorer que ni mes services depuis dix ans, ni les victoires que je viens de remporter, ni son amitié même, ne pourraient me soustraire à l'affreuse vengeance qu'il tire de quiconque ose enfreindre ses ordres ; mais j'ai tout bravé pour revoir mon épouse. Après une absence de dix lunes, j'ai dû craindre que ses transports, que les miens ne nous trahissent en présence de l'argus adroit qui nous surveille. Elle attend de moi des détails sur son fils, sur notre cher Naïr, dont nous avons su couvrir, jusqu'à ce jour, l'existence d'un mystère impénétrable. En un mot, il faut, à tel prix que ce soit, que je la voie, que je lui parle sans témoins. J'ai compté dans cette circonstance importante sur la protection du Prophète et sur le zèle d'un ami sincère dont l'adresse a su éloigner de nous tous les périls, et m'a procuré les seuls instants de véritable bonheur que j'aie jamais connus.

RAYMOND.

O Barmecide ! mon digne bienfaiteur! votre attente ne sera point trompée. J'ai plus que jamais les moyens de vous être utile. L'espèce de folie que j'affecte et dont Zaïda paraît s'amuser à dessein, plaît beaucoup au Calife, et me donne le droit de dire impunément la vérité. Personne n'ose se plaindre d'un homme qui a le bonheur de faire rire sa

Hautesse, et à qui elle a conféré le droit exclusif de rompre, par ses saillies bouffonnes, ou par les fêtes qu'il invente, la triste monotonie de ce séjour. Fidèle à notre plan, je continue de marquer pour vous de l'éloignement, de l'aversion même, et j'ai cru remarquer que c'est une des causes principales de la bienveillance d'Haroun à mon égard. Quoiqu'il vous aime beaucoup, par une suite naturelle de la bizarrerie de son caractère, il lui paraît piquant de l'emporter sur vous et de m'inspirer de l'ingratitude pour mon ancien maître. Ah! qu'il connaît mal le cœur de Raymond : le rang, les honneurs, les richesses, rien ne saurait éteindre la juste reconnaissance que je vous ai vouée. Généreux Giafar! le souvenir de vos bienfaits est gravé là... en traits ineffaçables. Disposez de Raymond comme de votre esclave le plus fidèle; il est à vous à la vie, à la mort.

GIAFAR.

Tant de zèle me touche et ne me surprend pas. Tu m'as prouvé depuis huit ans que ton attachement pour moi ne connaît rien d'impossible. Apprends donc...

ISOUF, *en dehors*.

Raymond!

RAYMOND.

On m'appelle... (*Il regarde.*) C'est Isouf.

GIAFAR.

Cet eunuque dévoué à la favorite? est-il toujours en faveur?

RAYMOND.

Plus que jamais.

GIAFAR.

C'est tout simple; il est faux et méchant.

ISOUF, *de même*.

Raymond!

RAYMOND.

Plaît-il, Seigneur? (*A Giafar.*) Je vais le trouver. Attendez-moi. Il vient!... Remettez votre masque et feignez de vous occuper du soin de ces fleurs.

SCÈNE IV.

RAYMOND, ISOUF, GIAFAR.

RAYMOND, *très-gaîment.*

Me voilà, Seigneur Isouf; me voilà.

ISOUF.

Je te cherchais. Il faut que je te parle. (*D'une voix dure, à Giafar, qui arrose des arbustes.*) Esclave, éloigne-toi.

GIAFAR, *bas à Raymond.*

Fâcheux contre-temps! (*Il s'enfonce dans les jardins à droite.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, ISOUF.

ISOUF, *à part.*

Ce Français peut m'être utile! essayons de le séduire, sauf à le perdre ensuite.

RAYMOND, *à part.*

Défions-nous de ce vieil hypocrite.

ISOUF.

Trop heureux Raymond, rends grâce à la fortune qui vient se présenter à toi.

RAYMOND.

Peut-elle m'offrir rien de plus agréable que cette rencontre imprévue?

ISOUF.

Trêve de compliments; point de détours avec moi.

RAYMOND, *à part.*

Que veut-il dire?

ISOUF.

Tes desseins me sont connus. J'ai deviné le motif qui t'a fait quitter Giafar et solliciter la faveur étonnante d'être admis dans les jardins du sérail.

RAYMOND, *avec inquiétude.*

Vous l'avez deviné ?

ISOUF.

Oui.

RAYMOND, *de même.*

Et ce motif... c'est...

ISOUF.

L'ambition.

RAYMOND, *à part.*

Il ne sait rien.

ISOUF.

Jamais personne ne m'a trompé.

RAYMOND, *à part.*

Je serai donc le premier. (*Haut.*) Puisque, grâce à votre étonnante pénétration, mon secret vous est connu, je vais vous dévoiler mon âme tout entière. Sans doute, j'ai de grandes obligations à Giafar : pendant le séjour que ce ministre fit à la cour de Charlemagne, j'eus occasion d'éprouver la bonté de son cœur. Ma famille était opprimée ; il lui rendit tous les biens à la fois, l'honneur et la fortune. Je m'attachai à lui, et je quittai la France pour le suivre à Bagdad. Il me regardait comme un autre lui-même et me communiquait ses plus secrètes pensées. Mais à travers ses confidences, j'observai le caractère du Calife ; je crus démêler que ce prince commençait à se lasser de Barmecide, soit par inconstance, soit par la seule raison peut-être qu'il en a reçu les services les plus signalés.

ISOUF.

Trop loyal encore pour vouloir précipiter la chute de ton bienfaiteur, tu ne pus cependant repousser l'espoir de t'élever sur ses ruines.

RAYMOND.

Il est vrai.

ISOUF.

J'avais deviné tout cela. Je t'observe depuis longtemps, et j'ai su démêler à travers cette folle gaîté, une profondeur et une souplesse très-propres à seconder mes impor-

tants desseins. Nous touchons tous deux à une époque décisive pour notre fortune. J'en accepte l'augure; mais nous avons besoin d'un accord parfait, d'une alliance étroite que rien ne puisse rompre, et surtout d'un secret inviolable.

RAYMOND.

Vous ne pouviez mieux vous adresser.

ISOUF.

Je le sais. Choisis donc, ou vingt mille sequins et la seconde place de l'Etat après le Calife, car j'aurai la première......

RAYMOND.

C'est juste.

ISOUF.

Ou une mort...

RAYMOND.

Mon choix n'est pas douteux.

ISOUF.

Pénètre-toi bien du vaste plan que nous avons conçu. Je dis nous, car je ne suis que l'organe d'une femme jalouse et offensée, d'Almaïde.

RAYMOND.

L'épouse du Calife?

ISOUF.

Depuis six ans Giafar est uni à la belle Zaïda; mais tu ignores les circonstances qui ont amené cet étrange mariage, et la condition bizarre qui y fut attachée; condition qui va devenir la source des plus grands événements.

RAYMOND.

Chaque mot redouble ma curiosité.

ISOUF.

Almaïde, avant d'appartenir au Calife, était éprise de Giafar; mais Barmecide fut insensible à ses attraits et à toutes ses séductions. Que fit cette fière beauté pour se venger d'une telle indifférence? S'étant aperçue de l'inclination secrète de Giafar pour la sœur du Calife, elle conseilla à celui-ci de les unir. Puis, abusant des droits qu'elle

avait sur son époux, dont elle avait comblé le vœu le plus cher en lui donnant un fils...

RAYMOND.

Ce jeune Hassan que l'on élève dans une forteresse construite au milieu des ruines de Babylone ?

ISOUF.

Précisément. Sous prétexte que le sang d'Ali ne devait pas être souillé par une alliance étrangère, mais effectivement pour assurer le trône à son fils, elle mit à cet hymen la condition cruelle que Barmecide ne serait jamais pour Zaïda qu'un frère, un ami ; qu'en un mot, il ne réclamerait jamais les droits d'un époux. Ebloui d'un tel honneur, et se flattant peut-être que le Calife rétracterait un jour cet ordre rigoureux, Giafar se soumit à tout. Il s'engagea, sous peine de mort, à l'exécution entière de la volonté de son maître.

RAYMOND.

Un pareil serment est au-dessus des forces humaines.

ISOUF.

Aussi l'a-t-il violé.

RAYMOND, *à part.*

Il sait tout.

ISOUF.

Du moins, nous en avons la conviction intime.

RAYMOND, *à part.*

Ah !... (*Haut.*) Malheureusement cela ne suffit pas pour le perdre, il faut la preuve.

ISOUF.

Nous l'aurons. Oui, je suis sûr qu'il existe un fruit de leur intelligence.

RAYMOND.

Quelle probabilité ?

ISOUF.

Environ quinze lunes après ce mariage, Zaïda demanda à son frère la permission d'aller en pèlerinage à la Mecque, sous prétexte d'accomplir le vœu qu'elle avait fait pendant une maladie grave dont le Calife fut attaqué. Le motif était

spécieux. La Princesse partit ; mais nous l'entourâmes d'espions adroits qui surveillèrent toutes ses démarches et nous en rendirent un compte exact. Nous sûmes qu'elle avait eu des conférences secrètes et fréquentes avec l'Iman du temple, et qu'elle avait disparu aux yeux de sa suite pendant un jour entier, (*Avec défiance et un sourire malin*) pour rester, dit-on, en prières.

RAYMOND.

Cette dernière circonstance a pu, j'en conviens, vous faire concevoir des soupçons ; mais si rien ne les a confirmés depuis...

ISOUF.

Après le dernier combat que Giafar a livré aux Arabes, il a feint d'être retenu dans sa tente par une blessure, et s'est éloigné de son camp pendant cinq jours. Il a franchi, comme par miracle, l'énorme distance qui le séparait de la Mecque, où il s'est rendu furtivement pour chercher...

RAYMOND.

Qui ?

ISOUF.

Son fils.

RAYMOND.

Son fils !

ISOUF.

Je ne puis encore le prouver ; mais quelque temps après cette excursion, on a remarqué à sa suite un jeune enfant dont les traits ont beaucoup de ressemblance avec ceux de Zaïda. Il passe dans l'armée pour un orphelin recueilli sur le champ de bataille ; mille témoins attestent le fait ; mais cette ruse ne saurait m'en imposer. Giafar est à deux doigts de sa perte.

RAYMOND.

(*A part.*) Il me fait frémir. (*Haut.*) Oui, sans doute.

ISOUF.

Maintenant, il faut que tu te rapproches de Barmecide, que tu paraisses te repentir de ton ingratitude. Il croira ton retour sincère, et tu seras bientôt initié dans ce mystère qu'il nous importe tant de connaître.

RAYMOND.

Ah! que je vous remercie de vous être adressé à moi. Vous n'imaginez pas quelle reconnaissance...

ISOUF.

Je douterais de ta franchise, si ta fortune ne devait pas être le prix du traité. Adieu. Je vais rendre compte à la favorite du succès de ma mission.

RAYMOND, *voyant Giafar qui traverse le fond.*

Oh! je réussirai ou j'y perdrai la vie.

ISOUF.

Bien! bien! j'aime cette chaleur. Adieu.

RAYMOND.

Je salue le premier visir de sa Hautesse.

ISOUF, *prenant le compliment pour lui.*

Pas encore; mais cela ne tardera pas. Ah! ah! il est plaisant ce Français! il est tout à fait aimable. (*Avec un air de protection.*) Sois sûr que dans ma prospérité, je ne t'oublierai pas.

RAYMOND, *avec intention.*

J'y compte, et je ferai en sorte que vous vous souveniez de moi. Au revoir.

ISOUF.

Adieu. (*Il sort en se frottant les mains.*)

SCÈNE VI.

GIAFAR, RAYMOND.

RAYMOND.

Ah! traître! je les déjouerai ces trames odieuses. (*Il appelle Giafar qui reparaît.*) Malheureux Giafar, vous êtes entouré d'espions! Almaïde a juré votre perte; craignez tout de sa haine. Opposons la prudence et l'adresse à la perfidie de ses agents. Puissé-je, au prix de tout mon sang, vous garantir des piéges qu'ils vous tendent!

GIAFAR.

Ami rare et fidèle!... je t'en conjure, au milieu de ces anxiétés, que je voie Zaïda un instant, un seul instant.

RAYMOND.

Il serait plus sage de vous éloigner.

GIAFAR.

Je ne le puis. Mon amour nourri par l'absence, par les obstacles, est plus impétueux que jamais. Je paierais de ma vie une heure d'entretien avec ma chère Zaïda.

RAYMOND.

Une fois engagé dans cette douce entrevue, serez-vous assez maître de vous pour la rompre? Je crains le retour d'Isouf, l'arrivée d'Haroun.

GIAFAR.

Que m'importe? Ta résistance irrite encore mes désirs.

RAYMOND.

Rappelez-vous, Seigneur, que je suis chargé par l'un et l'autre de veiller sur tous deux, et que je dois compte à chacun de vous de ce qu'il a de plus cher au monde.

GIAFAR.

Il est vrai. Eh bien! j'y consens, je ne lui parlerai pas, mais je veux la voir et lui remettre un selam (1) que je vais composer pendant que tu lui feras entendre le signal accoutumé.

RAYMOND.

Vous le voulez?... Allons, il le faut bien.

(Il va prendre son luth, et prélude sous la croisée de l'appartement de Zaïda. Pendant ce temps, Giafar parcourt le jardin pour cueillir des fleurs et des fruits dont il forme un *selam*.)

(1) On appelle *selam*, en Turquie et dans l'Orient, un petit paquet composé de fleurs, de fruits, de bois, de soies et autres objets qui tous ont une signification allégorique. Ce moyen ingénieux de correspondance est fort en usage parmi les amants, d'autant qu'il ne présente aucun danger, puisqu'en dérangeant la disposition de ces divers objets, ou en les divisant, ils n'offrent plus aucun sens.

SCÈNE VII.

ZAÏDA, RAYMOND, GIAFAR.

ZAÏDA, *paraissant sur le balcon.*

Cher Raymond, que viens-tu m'annoncer?

RAYMOND.

Un message de votre époux. (*A Giafar.*) Approchez.

ZAÏDA.

Quand donc me sera-t-il permis de le voir?

GIAFAR.

Bientôt.

ZAÏDA.

Quelle voix!

GIAFAR.

C'est la sienne.

ZAÏDA.

Giafar sous ce déguisement!

RAYMOND.

Imprudents! Silence!

GIAFAR, *montrant le selam à Zaïda.*

Ce fidèle interprète de mes pensées te dira ce qui se passe en mon âme, tout ce que j'ai souffert pendant notre cruelle séparation, et le moyen que j'ai trouvé pour nous réunir.

(En montant sur une balustrade qui se trouve au-dessous de la croisée, il parvient à donner le selam à Zaïda, qui se baisse pour le recevoir.)

ZAÏDA, *à demi-voix.*

Notre fils...

GIAFAR.

Ce selam t'apprendra...

RAYMOND, *qui observe dans le fond.*

J'aperçois Haroun, séparez-vous. Dans ce kiosque, Seigneur, jusqu'à ce que vous puissiez sortir sans danger.

GIAFAR, *à Zaïda.*

Nous nous reverrons bientôt. (*Il entre dans le kiosque dont Raymond prend la clef.*)

ISOUF, *en dehors, dans l'appartement de Zaïda.*

Princesse...

ZAÏDA, *avec effroi.*

Isouf! O ciel!

ISOUF, *de même.*

Le Calife, votre frère, vous invite à venir le rejoindre au pavillon des fleurs.

ZAÏDA.

(Elle se tourne pour répondre à Isouf; mais elle agite en dehors du balcon le *selam* qu'elle tient de la main gauche pour le faire remarquer à Raymond.)

Dites à sa Hautesse que son humble esclave se fait un devoir d'obéir à ses ordres.

ISOUF, *de même.*

Elle m'a chargé de vous conduire moi-même.

(Il s'avance sur le balcon et baisse le store. Zaïda, avant de rentrer, a jeté le *selam* à Raymond, qui se blottit sous le balcon pour n'être pas vu d'Isouf.)

SCÈNE VIII.

RAYMOND, *seul, qui a ramassé le selam.*

Ce vieux coquin connaît sans doute le langage énigmatique de ces fleurs, et la princesse a craint qu'il ne découvrît son secret. Cachons-les dans ce vase. (*Il met le selam dans un vase qui est au-dessous du balcon.*) Peut-être pendant la fête trouverai-je un moment favorable... (*Il fait un mouvement pour entrer dans le kiosque.*) Le Calife s'avance, reprenons le caractère qui lui plaît et redoublons de gaîté, pour mieux dissimuler notre embarras. (*Il chante en s'accompagnant sur le même air qu'à la première scène.*)

TROISIÈME COUPLET.

Ah! si j'étais maître de ce séjour,
Du vrai bonheur trouvant la route sûre,
Je bannirais Mahomet de ma cour,
Pour y fixer à jamais Épicure.

SCÈNE IX.

HAROUN, RAYMOND, GARDES DU CALIFE.

(Haroun est entré vers le milieu du couplet. Ses gardes ont fait un mouvement pour imposer silence à Raymond, mais le Calife leur ordonne de le laisser finir. Il paraît s'amuser beaucoup de l'esprit d'indépendance et de la gaîté de Raymond qui danse d'une manière bouffonne, sur la ritournelle, comme à la première scène.)

HAROUN.

Courage, Raymond; tu me parais en bonne disposition.

RAYMOND.

Celle où je suis toujours quand j'ai le bonheur de voir sa Hautesse.

HAROUN.

Sais-tu qu'il faut que je t'aime beaucoup pour te permettre d'énoncer hautement dans ma cour des opinions aussi contraires à nos mœurs?

RAYMOND.

Si je n'avais d'autre preuve de la bienveillance dont vous m'honorez, à coup sûr celle-là ne suffirait pas pour me convaincre.

HAROUN.

Que veux-tu dire?

RAYMOND, *feignant d'être fâché d'en avoir trop dit.*

Seigneur...

HAROUN.

Explique-toi.

RAYMOND.

Votre Hautesse se fâchera peut-être?

HAROUN.

Que t'importe?

RAYMOND.

Diable! il m'importe beaucoup. Je crains fort les cadeaux de ces messieurs.

(Il montre les muets qui entourent le Calife, et indique en pantomime l'action d'un homme à qui l'on apporte le cordon.)

HAROUN.

Aimes-tu mieux les miens ?

RAYMOND.

Il n'y a pas de comparaison.

HAROUN.

Parle. Je veux connaître les motifs que tu me supposes pour tolérer ta hardiesse.

RAYMOND.

Vous le voulez absolument ?

HAROUN.

Absolument.

RAYMOND.

Hé bien ! c'est que le grand, le sublime calife Haroun-al-Raschid, qui aime tout ce qui est extraordinaire, n'est pas fâché d'entendre quelquefois la vérité, ne fût-ce que pour la rareté du fait.

HAROUN, *tirant de son doigt un riche anneau qu'il présente à Raymond.*

Tiens.

RAYMOND.

Ah, mon Dieu ! que deviendraient les courtisans si tous les souverains imitaient votre exemple ?

HAROUN.

Ils deviendraient sincères.

RAYMOND.

Tout le monde y gagnerait.

HAROUN.

Voici ma sœur.

SCÈNE X.

ISOUF, HAROUN, ZAÏDA, RAYMOND, Esclaves et Gardes *dans le fond.*

(Zaïda voilée vient se prosterner aux pieds du Calife, qui la relève.)

ZAÏDA.

Je supplie sa Hautesse d'agréer les témoignages de mon respect.

HAROUN.

Zaïda, ton époux a terminé glorieusement l'expédition dont je l'avais chargé. Vainqueur des Arabes, il revient déposer à tes pieds les dépouilles de nos ennemis. Son armée victorieuse, campée depuis hier à la vue de Bagdad, doit entrer dans la ville deux heures avant le coucher du soleil.

RAYMOND, *à part.*

Comment faire?

ZAÏDA, *bas à Raymond.*

Quel embarras!

HAROUN.

D'ici nous la verrons traverser le Tygre et défiler sous les murs du sérail. J'ai voulu, pour cette fois, te rendre témoin des honneurs éclatants que ma reconnaissance prodigue à un héros que nous aimons tous deux.

RAYMOND, *à part.*

Il faut avant tout que le héros sorte de sa prison, et cela n'est pas facile.

ZAÏDA.

Seigneur, si quelque considération pouvait ajouter encore à la haute estime que je ressens pour Barmecide, certes, je n'en connaîtrais pas de plus puissante que la gloire dont ses derniers exploits viennent de couvrir votre nom et vos armes. Mais je suis accoutumée dès longtemps à ne trouver que des motifs d'admiration dans la conduite de l'homme illustre que vous m'avez donné pour époux.

HAROUN.

Sans doute, Raymond, la fête que je t'ai demandée sera digne de son objet.

RAYMOND.

Je puis affirmer à mon maître (*Avec une intention bien marquée*,) que jamais mon zèle n'aura éclaté davantage.. Il en recevra dans ce jour des preuves toutes particulières.

HAROUN.

Je n'en serai pas surpris.

ISOUF, *à part*.

J'entends, ceci me regarde. (*Il adresse un coup d'œil de satisfaction à Raymond.*) Marchons à notre but. (*Haut.*) Il est vrai que le premier Visir a justifié doublement dans cette circonstance le choix de sa Hautesse, non-seulement par sa valeur et ses succès, mais encore par l'audacieuse adresse avec laquelle il a rempli le secret message dont elle l'avait chargé pour l'Iman du temple de la Mecque.

ZAÏDA, *à part*, *avec trouble*.

Que dit-il!

ISOUF, *fixant Zaïda*.

Personne que lui dans l'armée n'aurait eu peut-être la noble témérité de franchir seul, à travers le désert infesté par les Arabes, un espace de deux cents milles.

HAROUN.

Quel est ce message dont tu parles? je n'en ai pas connaissance.

RAYMOND, *à part*.

Le perfide!

ISOUF, *feignant le plus vif repentir*.

Commandeur des Croyants, pardonnez à mon indiscrétion; je le vois trop tard, ce voyage était un mystère pour tout autre que pour vous et votre ministre.

HAROUN.

Je le répète, il s'est fait sans mon ordre.

ISOUF.

Dans ce cas encore, je n'en serais pas moins coupable d'avoir divulgué le secret d'un autre.

HAROUN.

Giafar ne doit point en avoir pour moi. Connait-on le motif de ce voyage clandestin ?

ISOUF, *feignant une fausse réserve.*

Non, Seigneur. Mais je supplie sa Hautesse d'oublier ce que je viens de dire. (*A part.*) Zaïda ne se trahit point, m'aurait-on abusé ?

RAYMOND, *passant entre le Calife et Isouf.*

Au lieu d'écouter les rêves de ce vieux radoteur...

ISOUF, *avec humeur.*

Comment ?... (*Raymond lui prend la main.*)

HAROUN, *à Isouf.*

Ne vas-tu pas te fâcher?... tu sais qu'il lui est permis de tout dire.

RAYMOND.

Hé ! oui ! radoteur... (*Bas.*) C'est pour cacher notre intelligence.

ISOUF, *à part.*

Il a raison. (*Bas à Raymond.*) C'est bien ! c'est bien !

RAYMOND.

Sa Hautesse devrait plutôt parcourir les jardins pour examiner les apprêts de ma fête. (*A part.*) Si je pouvais l'éloigner. (*Haut.*) Ce cher Giafar !... il sera si content.

HAROUN, *indiquant que Raymond a le cerveau fêlé.*

Ah ! tu l'aimes donc à présent ?

RAYMOND, *s'oubliant.*

Si je l'aime !... (*Avec réflexion.*) Moi? un peu... cela commence à revenir. Cependant, je voudrais qu'il fût loin d'ici.

ZAÏDA, *à part.*

Plût au ciel.

ISOUF, *à part.*

Je veux la pousser à bout. (*Haut à Raymond.*) Il ne sera pas si content que tu le penses.

RAYMOND

Il est certain que s'il aperçoit d'abord cette mine refrognée, si bien faite pour servir d'épouvantail aux femmes de sa Hautesse, il n'aura pas lieu d'être fort satisfait.

HAROUN, *riant.*

Leurs querelles m'amusent.

ISOUF.

Il ne s'agit pas de moi, mais bien du visir Giafar. Ce qui vient de lui arriver doit troubler tant soit peu sa joie.

ZAÏDA, *s'oubliant.*

Qu'est-ce donc ?

HAROUN.

Que lui est-il arrivé ?

RAYMOND.

Encore quelque vision. Venez, Seigneur.

ISOUF, *observant Zaïda.*

Vision ?... oui !... Un jeune enfant qu'il ramenait avec lui et auquel il donnait tous les soins du père le plus tendre, a disparu depuis quelques jours sans que l'on sache ce qu'il est devenu.

ZAÏDA, *se trahissant.*

O ciel !

RAYMOND, *bas à Zaïda.*

Contenez-vous.

ISOUF, *qui a remarqué le mouvement de Zaïda.*

(*Bas.*) Ah ! plus de doute !

(Dans ce moment, Giafar tourne les lames de la jalousie derrière laquelle il est caché. Raymond placé à droite fait remarquer ce mouvement à Zaïda, qui y lit ces mots que le visir a tracés ; IL EST EN SÛRETÉ.)

HAROUN, *à Isouf.*

Quel était cet enfant.

ISOUF, *bas au Calife.*

Observez le trouble de la princesse.

(Haroun regarde sa sœur ; mais elle s'est remise promptement, et il ne remarque pas la moindre altération sur son visage.)

HAROUN.

Que me dis-tu donc ?

ISOUF, *méchamment.*

(*Bas.*) Vous allez voir. (*Haut.*) Oui, Princesse, on assure qu'il a péri.

ZAÏDA, *riant.*

Ah! ah! ah! l'original! Je voudrais bien savoir quel intérêt cet événement supposé ou véritable peut inspirer à mon frère ou à moi?

ISOUF, *déconcerté.*

A vous?... Mais un intérêt très-naturel, je pense.

ZAÏDA.

Vraiment, Seigneur, nous nous amusons parfois de la folie de Raymond; mais celle de ce pauvre Isouf me paraît beaucoup plus plaisante.

ISOUF, *à part.*

Oh! la rusée!

RAYMOND, *passant auprès d'Isouf.*

Ainsi te voilà fou. Allons, touche là, camarade. (*Se retournant vers Haroun.*) Ecoutez-donc, Seigneur, il ne serait pas étonnant qu'il eût perdu la raison. Quand une seule femme fait quelquefois tourner la tête à l'homme le plus sage, comment voulez-vous que ce malheureux y résiste, lui que vous avez chargé d'en gouverner deux cents? C'est impossible.

ISOUF, *à part.*

J'enrage!

HAROUN, *à Zaïda.*

J'aime assez sa réflexion.

ZAÏDA.

Elle est digne d'un Français.

RAYMOND, *à part.*

Comment le faire partir? (*Haut.*) Si sa Hautesse veut ordonner à mon confrère le fou d'aller chercher son joli troupeau, je vais la conduire ainsi que la Princesse dans le bois d'orangers où l'on prépare...

HAROUN.

Non. C'est d'ici que je veux voir la fête. Nous serons commodément placés dans ce kiosque.

RAYMOND, *à part.*

O ciel!

ZAÏDA, *à part.*

Il me fait trembler !

ISOUF.

Sa Hautesse a raison ; d'ici l'on découvre le fleuve. Je vais tout disposer... (*Il s'avance vers le kiosque.*)

RAYMOND, *arrêtant Isouf.*

Permettez, seigneur Isouf : ceci n'est pas de votre ressort. Chacun son emploi (*Il le reconduit à sa place en lui faisant des signes d'intelligence.*)

HAROUN.

C'est juste.

ZAÏDA.

Et tu t'acquittes trop bien de celui qui t'est confié...

RAYMOND, *à part, comme frappé d'une idée subite.*

Il est sauvé. (*Haut au Calife.*) J'y songe, Seigneur, ne vous semble-t-il pas convenable d'envoyer au-devant du visir des personnes de votre maison chargées de le recevoir à l'entrée du sérail, et de le complimenter ?

HAROUN.

C'est à toi d'ordonner tout ce qui tient au cérémonial.

RAYMOND, *aux muets qui sont dans le fond et vêtus comme Giafar.*

Approchez, vous autres.

HAROUN.

Quoi ! ce sont des muets que tu vas envoyer au-devant de Giafar, pour le complimenter ?

ISOUF.

Cela n'a pas le sens commun... Il est fou !

ZAÏDA, *à part.*

L'idée est tout à fait bouffonne. (*A Haroun.*) Laissez-le faire.

RAYMOND.

Oui. Mais c'est moi qui porterai la parole.

HAROUN.

A la bonne heure. Cette attention de ta part aura lieu de le surprendre.

RAYMOND.

Il en verra bien d'autres. (*Aux muets.*) Mettez-vous sur deux rangs. (*Il les fait placer en bataille de manière à masquer le kiosque.*) A la française. Attention; alignement, serrez-vous bien près... Encore... là... Garde à vous! en avant! (*Giafar ouvre vivement la porte du kiosque, se place derrière le rang.*) Y êtes-vous ? bon! par le flanc gauche... marche. (*Il se met à la tête du peloton qui passe devant le Calife et Zaïda.*) Un quart de conversion. Gagnez la porte... Doublez le pas... Voilà ce que c'est.

(Par le mouvement qu'il a fait faire aux muets, Giafar se trouve en tête, et on le voit s'éloigner le premier avec précipitation. Les muets sortent au pas redoublé.)

ZAÏDA, *avec l'expression de la reconnaissance.*

C'est très-bien.

RAYMOND.

Du moins je ne puis faire mieux. (*Il sort en dansant.*)

SCÈNE XI.

ISOUF, HAROUN, ZAÏDA.

ZAÏDA.

Ce Français est charmant.

HAROUN.

Je sais un gré infini à Barmecide de nous en avoir fait le sacrifice; il nous a procuré bien des moments agréables.

ISOUF, *à part.*

Il ne joue pas mal son rôle. (*Haut, en affectant de l'humeur.*) Il est aisé de plaire quand on peut tout se permettre impunément.

ZAÏDA, *bas à Haroun.*

Isouf ne l'aime pas.

HAROUN.

C'est tout simple; leur emploi est si différent! L'un nous divertit, tandis que le seul aspect de l'autre doit inspirer la contrainte et l'effroi.

ISOUF, *à part.*

Patience! bientôt toutes les louanges seront pour moi seul. (*Il aperçoit le selam que Raymond a mis dans le vase.*) Que vois-je? un *selam*. (*Il le prend et l'examine en cachette.*) Quelle importante découverte!

HAROUN.

Oui, Zaïda, va chercher tes compagnes et te parer de mes dons les plus précieux. Le triomphe de mon favori, de l'époux de ma sœur, ne saurait être célébré d'une manière trop pompeuse. Je veux que cette solennité soit embellie par tout ce que le luxe de l'Orient peut étaler de magnificence et de richesses; je veux, enfin, que la cour d'Haroun présente un aspect digne du héros qu'elle attend. Tu viendras me rejoindre en ce lieu.

ZAÏDA.

J'obéis, Seigneur. (*A part.*) O mon cher Giafar, je vais donc te voir sans trembler pour tes jours!

HAROUN.

Isouf, accompagne la Princesse.

ISOUF, *bas.*

Je supplie sa Hautesse de m'accorder un moment d'entretien.

(Zaïda retourne au sérail, suivie des eunuques qui étaient restés au fond.)

SCÈNE XII.

ISOUF, HAROUN.

ISOUF.

Plus vous répandez de bienfaits sur vos sujets, quand ils s'en rendent dignes par leurs services, plus vous êtes en droit d'en attendre une aveugle soumission et une fidélité à toute épreuve.

HAROUN.

Du moins je devrais l'espérer. Mais le plus souvent mes faveurs n'ont produit que des ingrats.

ISOUF.

Hélas! il n'est que trop vrai ; je viens d'en acquérir une triste preuve.

HAROUN.

Tu portes si loin la défiance et le soupçon !

ISOUF.

Plût au ciel que je n'eusse que des soupçons !

HAROUN.

Serais-je trahi ?

ISOUF.

Parce que vous avez de plus cher au monde.

HAROUN.

Almaïde ?

ISOUF.

Elle en est incapable.

HAROUN.

Et qui donc ? Serait-ce ma sœur ?... Barmecide ?

ISOUF.

Tous deux.

HAROUN, *dont la colère augmente par degrés.*

Tous deux ?

ISOUF.

Oui. Giafar a violé son serment.

HAROUN.

Malheur à lui !... Sa mort sera le prix du parjure.

ISOUF, *à part*, *avec joie.*

Ah !

HAROUN.

Mais malheur à toi, serviteur trop zélé, si tu ne peux justifier cette accusation. Songe qu'il me faut des preuves irrécusables... avant une heure, ou je fais tomber ta tête. (*A part.*) Ah ! puisse-t-il ne me les offrir jamais.

ISOUF, *lui présentant le selam.*

Je n'attendrai pas longtemps. En voilà une.

HAROUN.

Quoi !... ces fleurs ?

ISOUF.

C'est un *selam*. Voyez.

HAROUN, *avec beaucoup d'émotion*.

En effet, ce mélange de fleurs et de fruits, la soie qui les attache... Où l'as-tu trouvé?

ISOUF.

Dans ce vase.

HAROUN.

Sous la croisée de Zaïda!... Qui l'y a placé?

ISOUF, *avec malice*.

Sans doute Giafar.

HAROUN.

Comment supposer que ce ministre, occupé dans son camp...

ISOUF.

En effet, cela paraît difficile... Alors, ce ne peut être que Raymond, ce Français auquel vous avez accordé tant de confiance, et qui, selon toutes les probabilités, vous trompe, pour servir son ancien maître.

HAROUN.

Cruel! quand donc cesseras-tu de me placer dans l'affreuse alternative de ne voir jamais autour de moi que des ennemis ou des traîtres?... Ah! maudit soit le zèle fatal qui t'anime, puisqu'il ne sert qu'à troubler la paix de mon âme.

ISOUF.

J'en conviens, Seigneur; ce coup doit vous paraître terrible. Mais il était de mon devoir...

HAROUN.

Ton devoir serait aussi de m'indiquer ceux auxquels je dois des récompenses; mais tu n'es officieux que quand il faut punir.

ISOUF.

Je n'oublierai pas désormais que je dois mettre des bornes à ma vigilance et à ma fidélité.

HAROUN.

Loin de moi ce funeste témoin. (*Il jette le selam; Isouf le ramasse.*) Téméraire!

ISOUF.

Je supplie sa Hautesse de se rappeler qu'elle a exigé, sous peine de mort, que je justifiasse par des preuves de l'avis que je lui ai donné. Or, elle n'ignore pas que le sens mystérieux des objets rassemblés ici, dépend seul de leur arrangement. Il est donc de mon intérêt que le *selam* demeure intact.

HAROUN.

Qui me prouvera qu'il dépose contre Barmecide?

ISOUF.

Son contenu. Veuillez le lire vous-même.

HAROUN.

Il veut absolument me forcer à punir. (*Il prend le selam.*)

ISOUF, *à part, avec joie.*

J'ai réussi!

HAROUN, *examine chacun des objets qui composent le selam et l'explique à haute voix.*

« Soleil de ma vie, trésor incomparable de lumière et de » beauté, si la cruelle contrainte que l'on nous impose ne » me permet pas de laisser éclater à notre première entre» vue les feux dont mon âme est embrâsée, et qui trahi» raient notre intelligence, apprends que l'absence n'a fait » qu'augmenter encore l'ardent amour que j'ai puisé dans » ta possession. » C'en est assez! les perfides!... Au mépris d'un serment solennel!... Tout s'explique maintenant; ce voyage à la Mecque; celui de Zaïda, couvert du manteau de la religion... Cet enfant que Barmecide a ramené, dis-tu? (*Avec une fureur concentrée.*) Isouf, ma vengeance sera terrible.

ISOUF.

Modérez-vous, Seigneur. Ah! combien je me repens...

HAROUN.

Mais tu le conçois, il ne faut pas qu'il me reste l'ombre d'un doute.

ISOUF.

Malheureusement il sera facile de les dissiper tous en épiant les démarches de Giafar et de Zaïda.

HAROUN.

Je te charge de ce soin.

ISOUF.

Confiez à un autre cette tâche douloureuse.

HAROUN.

Elle t'appartient, puisque tu as provoqué l'ordre. Demain, avant le coucher du soleil, les coupables, ou toi, auront cessé de vivre, je le jure par Mahomet.

ISOUF, *à part.*

Je n'ai pas de temps à perdre. (*Haut.*) Sa Hautesse sera obéie.

HAROUN.

Zaïda revient. J'ai peine à contenir mon ressentiment.

ISOUF, *à part.*

Ma fortune est assurée. J'emploierai Raymond jusqu'après le succès; puis je l'enverrai rejoindre Barmecide.

HAROUN.

Grand Prophète! détourne d'Haroun le coup terrible qui le menace; ne permets pas qu'il soit frappé dans les objets les plus chers à son cœur.

ISOUF.

Esclaves!... enlevez ces persiennes.

SCÈNE XIII.

ISOUF, RAYMOND, HAROUN.

RAYMOND, *accourant.*

Quel diable, Seigneur Isouf, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde. C'est à moi seul...

ISOUF, *bas à Raymond.*

J'ai tout dit au Calife. Si tu le veux, Giafar est perdu.

RAYMOND, *bas à Isouf.*

Si je le veux!... le ciel sait...

ISOUF, *de même.*

Il faut que l'un de nous deux périsse.

RAYMOND, *avec une double intention bien prononcée.*

Votre affaire est faite.

SCÈNE XIV.

ISOUF, RAYMOND, ZAÏDA, HAROUN, ODALISQUES.

ZAÏDA, *richement parée, s'avance à la tête des Odalisques, couvertes de leurs voiles.*

Seigneur, entendez-vous le bruit des cymbales et des clairons? L'air retentit de chants harmonieux et de cris d'allégresse. De tous côtés on accourt, on se précipite au-devant du vainqueur des Arabes, de mon cher Giafar!... Commandeur des Croyants, pardonnez aux transports de Zaïda, ils ne sauraient avoir une cause plus légitime et plus belle.

HAROUN, *avec contrainte.*

Aussi, loin de les blâmer, je les approuve, et vous engage à leur laisser un libre cours. (*A part.*) Pourquoi faut-il qu'on ait empoisonné la joie d'un si beau jour? (*A Isouf.*) Je ne vois point Almaïde.

ISOUF.

Elle m'a chargé de témoigner à sa Hautesse combien elle regrette de ne pouvoir prendre part à la fête. (*A part.*) Assister au triomphe de son plus cruel ennemi!

RAYMOND.

Le cortége s'approche. (*Bas à Zaïda.*) On a les yeux sur vous... contenez-vous. (*Haut.*) Je supplie le Commandeur des Croyants de prendre la place qui lui est destinée.

HAROUN.

Où est-elle?

RAYMOND, *se tournant vers les esclaves.*

Ouvrez ces persiennes, pour que sa Hautesse jouisse du coup d'œil.

(On ouvre les persiennes qui garnissent la grille du fond. Au signe de

Raymond, les esclaves ôtent les parties du kiosque qui sont entre les colonnes, de manière à le mettre entièrement à jour, et à présenter une estrade surmontée d'un dôme élégant et entourée d'une riche balustrade, garnie de fleurs et de cassolettes, où brûlent des parfums délicieux.)

ZAÏDA.

C'est charmant!

HAROUN.

Où donc puises-tu ces nouvelles surprises?

RAYMOND.

Dans le désir de vous plaire, et surtout dans votre approbation.

(Haroun se place sur l'estrade; plus bas, à sa droite, est Zaïda : ils sont entourés des Odalisques. Isouf et Raymond sont à gauche du théâtre.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, GIAFAR, SOLDATS, EUNUQUES, MUETS.

(Au son d'une musique bruyante et guerrière, on voit l'armée traverser le pont couvert dans une direction oblique. Elle disparaît un moment, puis elle défile derrière la grille du sérail. Giafar, environné de nombreux trophées de sa victoire, est porté sur un magnifique palanquin. Le peuple le précède et le suit en dansant et en lui jetant des fleurs. L'armée se place sur des gradins disposés en-dehors de la grille, de manière à présenter trois rangs l'un au-dessus de l'autre. Raymond, suivi des Odalisques, va au-devant de Giafar, qui entre à pied, précédé seulement des eunuques et des muets. Haroun et Zaïda se lèvent et font quelques pas vers lui. Giafar vient mettre un genou en terre devant son maître.)

HAROUN.

L'hommage que tu me rends est dû à ma naissance; en voici un plus flatteur et justement mérité, que je rends à l'héroïsme.

(Il lui pose sur la tête une couronne d'or, façonnée en feuilles de laurier. Le peuple et l'armée applaudissent avec des transports inexprimables.)

ZAÏDA, *avec beaucoup d'émotion.*

Barmecide, le magnifique Haroun vient de couronner en toi la valeur et les talents militaires; mais l'admiration et (*d'une voix timide*) l'amour veulent aussi présenter un juste tribut à celui dont les exploits donnent la paix à cet empire. Reçois cette couronne d'olivier, formée par les mains de Zaïda.

GIAFAR, *recevant la couronne, et se précipitant sur la main de Zaïda qu'il baise avec transport. Ce mouvement déplait visiblement au Calife.*

Ah! que ce triomphe est doux! Comment ne pas aimer la gloire, lorsqu'une aussi flatteuse récompense doit en être le prix.

(Haroun, avec une impatience marquée, sépare Giafar et Zaïda, qu'il fait placer à côté de son trône.)

RAYMOND, *à part.*

Quelle affreuse contrainte pour deux tendres époux, après une aussi longue séparation!

HAROUN.

Raymond, c'est à toi maintenant.

(Au signal de Raymond, on exécute une fête des plus brillantes, dans laquelle se trouve réuni tout ce que le goût et la volupté ont de plus séduisant et de plus enchanteur. Isouf, accroupi entre les deux époux, surveillés d'ailleurs par Haroun, les empêche de s'adresser un mot.)

Giafar, après de pénibles travaux, quelques instants de tranquillité doivent t'être nécessaires. Retourne à ton palais; je te permets d'y demeurer pendant trois jours, et te dispense jusque-là de tout service, et même des devoirs que tu remplis près de moi.

GIAFAR

O mon maître! cette attention touchante...

HAROUN, *à Isouf.*

Je prendrai demain le plaisir de la chasse; que tout soit prêt au point du jour.

GIAFAR, *à part.*

Qu'il sert bien mes projets!

HAROUN, *bas à Isouf.*

Ils se croiront libres, et je les surprendrai facilement.

ISOUF, *bas à Haroun.*

Le piége est adroit.

GIAFAR, *bas à Zaïda, dont il s'est approché furtivement.*

Demain, tu verras ton fils au pavillon de la forêt. (*Il s'éloigne.*)

ZAÏDA, *à part.*

Bonheur inespéré !

HAROUN.

Séparons-nous. (*Giafar veut prendre congé de la Princesse.*) Rentrez, Zaïda. (*Zaïda passe du côté du sérail avec toutes les femmes. Giafar ne peut que la saluer de loin*). Barmecide, nous nous reverrons bientôt... (*Avec beaucoup d'émotion.*) J'espère et je désire te trouver toujours digne de la faveur de ton maître.

(Giafar se prosterne et va rejoindre l'armée qui s'est mise en marche, et qui le reconduit en triomphe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un joli pavillon circulaire ou octogone, dans une forêt agréable. On voit les arbres de chaque côté du pavillon, ainsi qu'à travers les portes et les croisées. Ces dernières sont garnies de stores en treillis peints. Cette construction doit être élégante et surtout très-légère. Elle occupe toute la largeur du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

NAÏR

(Une dalle de marbre se lève dans le milieu du théâtre. On voit sortir par cette ouverture un jeune enfant qui parcourt le pavillon, en examinant avec curiosité tout ce qu'il renferme. Il s'arrête devant plusieurs touffes de rosiers, de jasmins et autres arbustes, et y cueille des fleurs qu'il jette successivement pour en choisir d'autres qui lui semblent plus jolies ou plus odorantes. Il va de temps en temps au bord de la trappe, et indique par sa pantomime que son gardien est endormi, et qu'il a profité de son sommeil pour s'échapper.)

SCÈNE II.

AGIB, NAÏR.

(Un vieil Arabe paraît à l'entrée du souterrain et suit les mouvements de Naïr, dont l'absence l'avait inquiété. Il jouit de la joie que l'enfant manifeste en se voyant libre. Celui-ci, après avoir parcouru le pavillon, témoigne bientôt l'envie d'en sortir pour visiter les environs. Mais Agib le rattrappe sur le seuil de la porte, le gronde de s'être éloigné et veut le ramener. Naïr rit de ses remontrances, de ses craintes, et annonce qu'il veut ab-

solument se promener. Enfin, l'Arabe ne pouvant le déterminer à obéir, l'enlève et l'emporte dans le souterrain, malgré la vive résistance qu'il lui oppose.)

SCÈNE III.

GIAFAR, AGIB, NAÏR.

GIAFAR.

Naïr !

NAÏR, *se débattant dès qu'il voit Giafar.*

Laisse-moi ! laisse-moi ! Voici Giafar.

(Agib se retourne et reconnaît Barmecide. L'enfant s'échappe, et court embrasser son père. L'Arabe se plaint de sa désobéissance, et raconte à Giafar sa petite escapade, tandis que Naïr se moque de lui et le nargue finement.)

GIAFAR, *à Naïr.*

'Agib est fâché. Tu es donc méchant ?

NAÏR.

C'est lui qui est méchant. Il ne veut pas que je me promène.

GIAFAR.

Il a raison ; je le lui ai défendu.

NAÏR.

Pourquoi le lui as-tu défendu ? tu es donc méchant aussi, toi ?

GIAFAR.

Non, c'est parce que je t'aime.

NAÏR.

Si tu m'aimes, pourquoi veux-tu me contrarier ? Je m'ennuie là dedans ; je veux me promener.

GIAFAR.

Cela ne se peut pas, mon fils. En allant dans la forêt, tu pourrais rencontrer des soldats qui te tueraient.

NAÏR, *avec une vivacité naïve.*

Je ne veux plus que tu y ailles ; reste avec nous.

(Giafar, enchanté de cette réponse, embrasse tendrement son fils.

Agib, qui veillait dans le fond, accourt et indique qu'il a entendu le bruit d'une personne qui s'approche. Giafar lui remet l'enfant et lui ordonne de rentrer pendant qu'il va à la découverte. L'Arabe descend avec Naïr dans le souterrain et abaisse la dalle.)

SCÈNE IV.

GIAFAR, RAYMOND.

RAYMOND.

Où est votre fils?

GIAFAR.

Dans sa retraite.

RAYMOND.

Est-elle impénétrable?

GIAFAR.

A tous les yeux.

RAYMOND.

Puissiez-vous dire vrai!

GIAFAR.

D'ou naît ce trouble? Viens-tu m'annoncer quelque malheur?

RAYMOND.

Non. Mais je crains tout des ruses de votre ennemie. Je ne sais quel secret pressentiment me dit que le départ d'Haroun n'est qu'une feinte pour mieux connaître vos démarches. Redoublez de prudence, Seigneur, où vous êtes perdu. N'oubliez pas que la haine d'une femme ne sommeille jamais.

GIAFAR.

Qui peut t'alarmer de la sorte?

RAYMOND.

Isouf, vous le savez, devait accompagner le Calife à la chasse.

GIAFAR.

Eh bien?

RAYMOND.

Il est resté à Bagdad. En venant ici, je l'ai aperçu qui sortait furtivement du vieux sérail, par la petite porte. Il se dirigeait de ce côté. J'ai feint de ne pas le voir; mais aussitôt qu'il m'a reconnu, il s'est caché dans un champ de maïs. J'ai poursuivi mon chemin jusqu'à l'entrée de la forêt. Là, je me suis arrêté pour observer à mon tour l'ennemi qui a doublé sa marche afin de me rejoindre. Tremblant qu'il ne vous surprît, je me suis élancé à travers les sentiers les moins fréquentés, et je me félicite d'être arrivé à temps pour vous prévenir des nouveaux périls qui vous environnent.

GIAFAR, *conduisant Raymond à l'entrée du pavillon.*

Demeure et observe. (*Il revient frapper deux coups sur la dalle, avec son poignard.*) Ouvrez, c'est Giafar.

(Le vieil Arabe paraît : Giafar lui parle bas et lui recommande de n'ouvrir désormais que quand il entendra à la fois chanter et jouer du luth, puis il referme le souterrain.)

RAYMOND.

Quoi! c'est ici même que votre fils?...

GIAFAR.

Pardonne, cher Raymond; ce secret, connu seulement de Zaïda, devait en être un pour tout le monde, même pour toi; mais le danger qui menace ce cher enfant me fait une loi impérieuse de ne plus rien te cacher. Je te demande, au nom de sa mère, de le protéger, de le défendre. Je te confie le fruit de l'union la plus tendre et la plus malheureuse. Ce n'est pas pour moi que je t'implore; tu le sais, je ne m'appartiens plus; ma vie se partage entre mon fils et mon épouse; conserve donc une moitié de moi-même pour le bonheur de l'autre.

RAYMOND.

O mon maître! que n'ai-je le pouvoir ou la force d'anéantir vos ennemis, vous n'auriez bientôt plus de vœux à former. Mais êtes-vous bien assuré du moins que cette retraite......

GIAFAR.

Je conçois ton inquiétude et je vais la dissiper. Tu n'ignores pas qu'il existe encore, dans ce pays, quelques descendants des Chaldéens. Ces adorateurs du feu ont scrupuleusement conservé la religion de Zoroàstre ; mais n'osant se livrer publiquement à ce culte, à cause des persécutions que leur font éprouver les Mahométans, ils habitent les vastes souterrains que couvrent les ruines de Babylone. Surpris, il y a trois ans, par un violent orage, je vins chercher un abri dans ce bois. Tout à coup, au milieu des débris d'un temple, j'aperçois un vieillard à genoux; sa tête et ses mains élevées vers le ciel, son extase, à la vue des éclairs et de la foudre qui sillonnaient la nue et semblaient embraser la forêt, m'annoncent qu'il se croit en présence de son Dieu. Je m'avance; mais il s'enfuit à mon aspect. Plus agile que lui, je parviens à l'atteindre à l'entrée de sa demeure; il se jette à mes pieds, en me demandant la vie. Je le rassure et dissipe bientôt l'effroi que mon habit lui avait inspiré. En parcourant sa retraite, qui me semble vaste et commode, je remarque cette issue secrète, et je conçois à la fois le désir et la possibilité d'y soustraire mon fils à tous les regards, pour le montrer seulement à ceux de sa mère. Prévenue de mon dessein, Zaïda paraît remarquer ce site; elle dirige souvent sa promenade vers ce lieu, et semble jouir avec délices de la vue qu'on y découvre et de l'air qu'on y respire. Alors je suggère au Calife l'idée d'une surprise agréable pour sa sœur. Je lui conseille de faire construire secrètement, à cette place, un joli pavillon où la princesse pourra se reposer et se livrer aux arts qu'elle cultive. Mon projet lui plaît; il me charge de l'exécuter, et grâce à cette heureuse inspiration, je vois s'élever par l'ordre même de notre tyran, l'asile inviolable où la tendre Zaïda pourra se livrer sans crainte aux doux épanchements de l'amour maternel.

RAYMOND.

Combien le cœur d'un père est ingénieux!

GIAFAR.

Le vieillard, qui m'est dévoué par un double intérêt, a disposé pendant mon absence une partie du pavé de manière que, de l'intérieur, on le soulève sans le moindre effort. C'est ici que Zaïda va se rendre; mais d'après les craintes que tu m'as fait concevoir...

SCÈNE V.

ISOUF, RAYMOND, GIAFAR.

ISOUF, *paraissant dans le fond et sans être vu.*

Écoutons. (*Il se cache derrière un store, près de l'entrée.*)

GIAFAR.

Je viens de défendre à mon fils...

ISOUF, *à part.*

Son fils!

GIAFAR.

Et à son gardien d'obéir à aucun signal.

RAYMOND.

C'est agir prudemment.

GIAFAR.

Ils ne paraîtront que lorsqu'ils auront entendu les sons d'un luth, mariés aux accents de la voix. Ainsi, ce sera la Princesse ou toi qui donnerez le signal.

RAYMOND.

Par ce moyen, ils sont à l'abri de toute surprise.

ISOUF, *à part.*

Allons chercher le Calife.

(Il s'éloigne, en témoignant combien il est satisfait de ce qu'il vient d'entendre et du parti qu'il compte en tirer pour la perte de Giafar.)

SCÈNE VI.

RAYMOND, GIAFAR.

GIAFAR.

Je vais donc voir ma chère Zaïda sans contrainte, sans témoins !

RAYMOND.

Pour déjouer plus sûrement la perfide surveillance d'Isouf, je crois que vous feriez sagement de retourner à votre palais pour y prendre ce déguisement qui vous a été si utile hier au soir. Vous attendrez auprès du sérail la sortie de Zaïda, et, vous mêlant à sa suite, il vous sera facile de vous faire remarquer de la Princesse.

GIAFAR.

J'approuve cet avis.

RAYMOND.

Hâtez-vous ; mais prenez un chemin détourné pour ne pas rencontrer ce méchant eunuque. Votre présence en ces lieux, lorsque le Calife ne vous a dispensé de le suivre que pour vous accorder du repos, ferait naître des soupçons.

GIAFAR.

Quant à toi, dont les démarches sont moins observées, tu te tiendras à quelque distance du pavillon, pour nous aider de tes conseils ou de ton adresse.

RAYMOND.

Je veillerai sur vous, mais ne perdez pas un moment.

GIAFAR.

Ami fidèle ! (*Giafar sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

RAYMOND.

Je crains tout de l'inflexible orgueil d'Haroun, s'il apprenait qu'on a osé enfreindre ses ordres. Qui peut prévoir où

s'arrêterait sa vengeance ?... Tenons-nous sur nos gardes ; redoublons de ruse et d'activité ; n'oublions pas que les méchants ne sont point découragés par les revers : ils trouvent sans cesse, dans l'envie de nuire, le courage et la fermeté nécessaires pour former de nouveaux projets. Il est donc juste que ceux qui sont forcés d'obéir soient plus ingénieux que celui qui commande. (*Il sort du pavillon, et se trouve nez à nez avec Isouf.*)

SCÈNE VIII.

ISOUF, RAYMOND.

ISOUF.

Halte-là !

RAYMOND, *à part.*

Le coquin m'a surpris.

ISOUF, *avec finesse.*

Où vas-tu donc si vite ?

RAYMOND, *à part.*

Donnons-lui le change. (*Haut.*) J'allais vous trouver, Seigneur.

ISOUF, *à part.*

Je n'en crois rien. (*Haut.*) Tu n'ignorais pas, cependant, que nous sommes partis ce matin pour la chasse.

RAYMOND, *finement et avec gaité.*

Bah !

ISOUF.

Comment, bah ?

RAYMOND, *de même.*

Laissez donc !

ISOUF, *prêt à se fâcher.*

Eh bien ?

RAYMOND.

Ce matin !... vous ?... ah ! ah ! (*Il rit aux éclats.*)

ISOUF.

Finiras-tu ?

RAYMOND.

C'est-à-dire que vous avez feint de partir pour laisser à Giafar et à la Princesse une entière liberté, à la faveur de laquelle nous pourrons découvrir plus sûrement leur intelligence. N'est-ce pas cela ?

ISOUF, *riant.*

C'est vrai.

RAYMOND.

Si la nature vous a doué d'une rare sagacité, croyez donc, seigneur Isouf, qu'elle n'a pas été moins libérale à mon égard ; sans cela, nous entendrions-nous aussi bien ?

ISOUF.

Tu as raison. (*A part.*) Je crois qu'il me trompe.

RAYMOND, *à part.*

Sachons s'il est instruit. (*Haut.*) Et, cependant, quel progrès avez-vous fait ? qu'avez-vous appris ?

ISOUF.

Mais... peu de chose.

RAYMOND.

Oui ; comme à l'ordinaire... des conjectures ?

ISOUF, *s'oubliant.*

Mieux que cela.

RAYMOND, *à part.*

Il nous a vus. Livrons la moitié de notre secret, pour mieux assurer l'autre. (*Haut, avec mystère.*) Et moi, je sais tout.

ISOUF.

Ah ! cher Raymond, que d'obligations ! hâte-toi de m'apprendre...

RAYMOND.

Ce n'est pas sans dessein que l'on a construit ce pavillon.

ISOUF, *avec une apparente bonhommie.*

Certainement. Ce site romantique, la vue pittoresque de cette vaste plaine, qui s'étend depuis le Tygre jusqu'à l'Euphrate, ces superbes débris de l'orgueilleuse Babylone...

RAYMOND.

Vous n'y êtes pas. Il ne s'agit ici ni de l'Euphrate, ni de l'orgueilleuse Babylone.

ISOUF.

Et de quoi donc? Je ne devine pas...

RAYMOND.

Vous ne savez pas non plus dans quelle intention la Princesse vient se promener ici presque tous les jours?

ISOUF.

Pour s'occuper de musique, de lecture, de poésie, et autres futilités auxquelles elle attache, ainsi que son frère, une importance vraiment ridicule.

RAYMOND.

Vous n'y êtes pas.

ISOUF.

Comment?

RAYMOND.

J'en conviens; c'est là le prétexte.

ISOUF.

Le prétexte?

RAYMOND.

Elle n'y vient que pour voir en secret son époux.

ISOUF.

Il est absent depuis près d'un an.

RAYMOND.

Il eût été maladroit d'en perdre l'habitude.

ISOUF.

Zaïda ne sort jamais qu'accompagnée d'une suite nombreuse.

RAYMOND.

Fort bien, pour venir du sérail et traverser la forêt. Mais une fois arrivée...

ISOUF, *feignant une grande surprise.*

Tu m'ouvres les yeux. En effet, ce désir affecté d'être toujours seule; cet ordre aux gens de sa suite de se tenir à cent pas du kiosque...

RAYMOND.

Pour n'être pas interrompue.

ISOUF, *avec beaucoup de finesse.*

Mais, comment Barmecide peut-il pénétrer jusqu'ici, sans

être reconnu? Cette même garde, qui entoure le pavillon, est un obstacle...

RAYMOND.

Voilà...

ISOUF, *à part.*

Voyons s'il est sincère.

RAYMOND, *à part.*

Ce que tu ne sauras pas (*Haut.*) Ce que je devinerai avant peu.

ISOUF.

Avant peu! Songe donc que ce soir Haroun me fera trancher la tête.

RAYMOND.

C'est à merveille!

ISOUF.

Comment!

RAYMOND.

Ne craignez rien. (*Confidemment.*) J'ai surpris Giafar.

ISOUF.

Tu l'as surpris?

RAYMOND.

Il était ici lorsque je suis arrivé.

ISOUF.

En vérité? mais toi, quel a été ton but en y venant?

RAYMOND.

De m'instruire de tout ce que j'ignorais, et, grâce au ciel, je n'ai plus rien à apprendre.

ISOUF, *à part.*

Ni moi non plus.

RAYMOND.

Je l'avoue, seigneur Isouf, vous avez fait ma conquête. Avant notre conversation d'hier, je vous aimais peu; mais vos manières engageantes, votre ton persuasif, m'ont séduit.

ISOUF.

Fripon! Et plus que tout cela, les vingt mille sequins.

RAYMOND.

Écoutez donc, c'est bien naturel. Enfin, je me sens pour

vous une affection si extraordinaire, que je voudrais connaître vos plus secrètes pensées, ne pas vous quitter un instant, vous suivre partout, vous voir... (*A part.*) à tous les diables!

ISOUF.

Je te remercie.

RAYMOND.

Vraiment, vous n'imaginez pas tout ce que je ressens pour vous. C'était dans la vue de vous servir que je m'étais rendu ici, et mon attente n'a pas été trompée. Ainsi que vous me l'aviez conseillé, j'ai montré au Visir beaucoup d'intérêt, j'ai paru honteux de mon ingratitude; il a été touché de mon repentir qu'il croit sincère, et je ne doute pas qu'il ne m'admette très-incessamment dans sa confidence intime. Déjà il a confirmé mes soupçons en me disant qu'il a donné un rendez-vous à Zaïda, et qu'elle doit venir en ces lieux à l'issue de la prière. (*A part.*) Je saurai bien l'en empêcher.

ISOUF.

Où est Giafar maintenant?

RAYMOND.

Il est allé au-devant d'elle.

ISOUF.

Est-ce là tout ce que tu sais?

RAYMOND.

Il y a bien encore quelque chose... Une surprise que je vous ménage.

ISOUF.

Dis tout de suite.

RAYMOND.

Non. Plus tard, quand je serai mieux au fait. Je crois vous en avoir dit beaucoup... (*A part.*) Trop! (*Haut.*) Maintenant, vous voilà fort instruit.

ISOUF, *à part.*

Plus que tu ne penses! (*Haut, tendant la main à Raymond.*) C'est bien. Continuons de même.

RAYMOND.

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) La bonne dupe!

ISOUF, *à part.*

Il croit m'avoir trompé!... Haroun ne vient pas.

RAYMOND.

Je retourne au sérail. Vous, attendez à quelque distance de ce pavillon que les époux s'y rendent. (*A part.*) Tu attendras longtemps.

ISOUF, *à part.*

Compte là-dessus.

RAYMOND, *à part.*

Courons les prévenir. (*Haut.*) Adieu!

ISOUF, *le retenant.*

Un moment! puisque tu as une si grande affection pour moi, pourquoi me quitter si vite? Demeure.

RAYMOND, *à part.*

J'ai affaire à forte partie.

ISOUF.

Justement le Calife s'avance.

RAYMOND.

Le Calife? Ah! tant mieux. (*A part.*) Surcroît d'embarras. (*Haut.*) Mais, non, j'y songe; sa présence va tout déranger. Il faut l'éloigner, sans cela le rendez-vous n'aura pas lieu.

ISOUF.

Sois tranquille. (*A part.*) Tu seras bien adroit si tu pares le coup que je vais te porter.

SCÈNE IX.

RAYMOND, HAROUN, ISOUF, EUNUQUES, SOLDATS.

(Raymond va en sautant se prosterner devant le Calife.)

HAROUN.

Te voilà, Raymond?

RAYMOND.

Toujours prêt à obéir aux ordres de sa Hautesse.

(Isouf s'approche du Calife et lui parle bas ; la figure d'Haroun exprime soudain l'indignation et la colère.)

RAYMOND, *à part.*

Quel secret si pressant?

HAROUN, *se contenant à peine.*

Est-il possible?

ISOUF, *à demi-voix.*

Ordonnez-lui de chanter, vous en aurez la preuve.

RAYMOND, *à part.*

Son front s'obscurcit, gare la tempête. (*Haut.*) Commandeur des Croyants, daignerez-vous excuser la témérité de votre fidèle sujet, s'il ose vous témoigner sa surprise d'un retour si prompt, surtout lorsqu'il croit remarquer sur vos traits une altération...

HAROUN.

Il est vrai; j'éprouve une secréte inquiétude... je suis dans une anxiété... Tu ne pouvais te présenter plus à propos. Je vais me reposer quelques instants dans ce pavillon; peut-être tu parviendras à me distraire. (*On apporte des carreaux, Haroun s'assied.*)

RAYMOND.

Ordonnez, Seigneur. Sa Hautesse veut-elle que je lui fasse une lecture divertissante, que je la réjouisse par une danse bouffonne, ou que je lui récite quelques-uns de ces contes auxquels elle prend un si grand plaisir?

HAROUN.

Non, je préfère que tu chantes.

RAYMOND, *à part.*

Isouf sait tout! payons d'audace. (*Haut.*) Je suis désespéré de ne pouvoir satisfaire sa Hautesse. Par quelle fatalité faut-il qu'elle me demande la seule chose que je ne puis faire?

HAROUN, *s'enflammant par degré.*

Qui t'empêche?

RAYMOND.

Un obstacle insurmontable et malheureusement trop commun parmi les chanteurs. (*Il tousse.*)

HAROUN.

Misérable!

RAYMOND, *très-gaîment.*

Je conviens qu'il est dur pour un souverain, qui fait mouvoir à son gré des milliers d'hommes, et dont la puissance s'étend sur une immense partie du globe, d'éprouver dans l'éxécution de ses désirs une opposition produite par une cause aussi légère; mais, emporté par mon zèle, pendant la fête que j'ai dirigée hier, la fraîcheur de la nuit...

HAROUN.

Tout autre que toi aurait déjà payé de sa tête sa téméméraire audace.

RAYMOND.

J'oserai représenter à sa Hautesse que ce ne serait pas le moyen de me rendre la voix.

HAROUN, *portant la main sur son poignard.*

Sans le respect que notre religion prescrit pour tout insensé... (*Avec sévérité.*) Chante, je le veux.

RAYMOND, *à part.*

Je le puis sans danger, pourvu qu'ils n'entendent point d'accompagnement. (*Haut.*) Puisque votre Majesté l'exige, je vais lui obéir; mais je puis l'assurer qu'elle ne sera pas contente de moi. (*Il fredonne en affectant de tousser.*)

ISOUF, *bas à Haroun.*

Ordonnez-lui de s'accompagner avec son luth.

HAROUN.

Où est ton luth?

RAYMOND.

Au palais, Seigneur; je cours le chercher. (*A part.*) Je ne reviendrai pas.

ISOUF, *l'arrêtant.*

C'est inutile; celui de la Princesse est ici.

(Il ouvre une armoire pratiquée dans la base d'une colonne, et en tire un luth.)

RAYMOND, *à part.*

Nous sommes tous perdus.

ISOUF, *présentant un luth à Raymond.*

Le voilà.

RAYMOND.

Dans quel état!... l'humidité a fait briser les cordes.

HAROUN, *se retournant vers ses gardes et d'une voix menaçante.*

C'en est trop... Qu'on lui... (*Tous les soldats lèvent leur cimeterre.*)

RAYMOND.

Non, non... Ce n'est pas la peine; je vais chanter. Votre Hautesse a des manières si engageantes, qu'on ne peut rien lui refuser. Mais encore faut-il que j'aie le temps de choisir une chanson qui lui plaise.

HAROUN.

Que m'importe, pourvu que tu m'obéisses.

RAYMOND, *à part.*

J'en vais composer une. (*Bas à Isouf.*) Seigneur Isouf, voici la surprise que je vous ménageais : ce n'est pas vous que je voudrais tromper. Le fils de Giafar est caché tout près de ce pavillon; ordonnez aux soldats de veiller à ce qui se passera en dehors pendant que je chanterai; car c'est le signal auquel il doit paraître.

ISOUF.

On a bien de la peine à t'arracher ce secret.

(Il place les Eunuques en attitude menaçante à chacune des ouvertures et autour du pavillon; tous ont le cimeterre levé et tournent le dos à Raymond. Isouf revient près du Calife, à qui il parle bas, puis il remonte la scène pour observer en dehors. Haroun est assis à droite, au premier plan.)

RAYMOND, *debout, à gauche, en face du Calife. Il chante le couplet suivant, en s'accompagnant avec son luth.*

PREMIER COUPLET.

Chargés de parfums et d'encens,
Trésors de l'heureuse Arabie,
Cent chameaux suivaient à pas lents,
La route qui mène en Syrie.

(Le vieil Arabe soulève doucement la dalle. On voit déjà passer la

tête de Naïr; Raymond remonte la scène sans affectation, mais en témoignant l'effroi le plus marqué, quand Haroun ne fixe pas les yeux sur lui.)

Tout à coup des Bédoins errants,
Fondent sur eux avec furie...

(Il s'élance sur la dalle et la referme, en chantant avec beaucoup d'énergie les deux vers suivants.)

Demeurez-là, ne bougez pas;
Si non vous courez au trépas!

(Isouf et les Eunuques font un demi-tour à droite, et par un mouvement très-vif, descendent vers Raymond en le menaçant de leur cimeterre. Haroun se lève.)

(*Avec beaucoup de sang-froid.*) Qu'est-ce? qu'avez-vous donc?... Ah! ah! (*Il rit à gorge déployée.*) Comment, vous n'entendez pas que c'est le cheik des Arabes qui, d'une voix terrible, adresse ces paroles au conducteur de la caravane?

(Il continue de chanter en dansant, mais sans quitter la dalle.)

Et; tra, la, la, tra, la, la, la.
Tra, la, la, tra, la, la, la.

Voilà le premier couplet. (*Bas à Isouf.*) Retourne à ton poste, car ils pourraient bien s'échapper.

ISOUF, *remonte à l'entrée du pavillon, mais il redescend bien vite, et dit au Calife à demi-voix.*

Je viens d'apercevoir le cortége de la Princesse.

RAYMOND, *qui a entendu, affecte de chanter très-fort.*

SECOND COUPLET

Éloignez-vous, dit aussitôt
Le conducteur,..

HAROUN.

C'est assez.

RAYMOND.

Quel dommage! voici le plus intéressant.

HAROUN.

Je ne voulais qu'une preuve de ta soumission.

RAYMOND.

Maintenant que la voix m'est revenue, je chanterais jusqu'à demain. (*Il chante.*)

HAROUN.

Paix. (*A Isouf.*) Fais retirer tout le monde. Sans doute, Giafar ne tardera point à se rendre auprès de sa coupable épouse : dès qu'ils seront réunis, tu feras investir le pavillon, afin qu'ils ne puissent m'échapper. (*A Raymond.*) Suis-moi.

RAYMOND, *à part.*

Infâme Isouf! ta méchanceté l'emporte.

(Le Calife et sa suite sortent par la droite. Isouf ne s'éloigne qu'au moment où l'on entend la voix de Zaïda.)

SCÈNE X.

ZAÏDA, GIAFAR, *déguisé en muet, comme au premier acte.*

ZAÏDA, *aux Eunuques et aux femmes qui la suivent.*

Tenez-vous à la même distance que de coutume, et ne laissez approcher qui que ce soit. (*A Giafar.*) Toi, demeure à l'entrée pour recevoir mes ordres. (*Les Eunuques se dispersent dans la forêt, Giafar les suit de l'œil : quand ils sont tous éloignés, il ôte son masque, revient vivement auprès de Zaïda, et tous deux volent dans les bras l'un de l'autre.*) O Barmecide!

GIAFAR.

Chère âme de ma vie! je l'éprouve aujourd'hui ; non, le parfait bonheur n'est point une chimère.

ZAÏDA.

Par combien de tourments et d'inquiétudes n'avons-nous point acheté ce fortuné moment?

GIAFAR.

J'oublie tout en pressant dans mes bras une épouse adorée. (*Ils s'embrassent encore.*)

ZAÏDA.

Oh! Giafar, qu'elles sont longues et pénibles les journées de l'absence!

GIAFAR.

Il est vrai. Mais, du moins, nous étions assurés d'une tendresse réciproque, et quelque malheureux qu'il soit, un

amour mutuel répand sur la vie entière un charme délicieux qui en remplit tous les vides et que rien ne peut remplacer.

ZAÏDA.

Plus heureux que Zaïda, tu possédais ton fils : notre cher Naïr t'offrait à chaque instant l'image de sa mère, et moi, forcée de le livrer, aussitôt après sa naissance, à des mains étrangères, je n'ai pu recueillir son premier sourire, si douce récompense des soins maternels. Je n'ai pu jouir un seul jour, depuis cinq ans, de ses innocentes caresses, ni lui prodiguer les miennes. Oh! fais-le moi voir ce fils si cher, je t'en conjure, ne retarde plus mon bonheur. (*Giafar va prendre le luth de Zaïda, qu'Isouf a remis à sa place.*) Je ne te demande pas si tu as pris toutes les précautions que la prudence exige; ta tendresse m'en est un sûr garant.

GIAFAR.

Tes esclaves nous mettent à l'abri de toute surprise, et plus loin, notre ami, le brave Raymond, veille encore à notre sûreté. Le Calife seul aurait le droit de pénétrer jusqu'ici; mais il est à la chasse.

ZAÏDA.

Dérobons-lui soigneusement notre secret. S'il pouvait soupçonner l'existence de notre fils, tu connais son inflexible rigueur, il exercerait sur nous une vengeance aussi barbare qu'insensée.

GIAFAR.

Que ton cœur se rassure.

ZAÏDA.

Songe qu'il nous faut tromper la jalousie d'une femme que tu as dédaignée. Elle est bien malheureuse, je le conçois, Barmecide : un cœur qui te perd, après s'être flatté de te posséder, doit être implacable dans sa haine.

GIAFAR.

L'adresse de Raymond déjouera toutes leurs ruses. Tiens, prends ce luth et donne toi-même le signal auquel ton fils doit paraître.

ZAÏDA, *prend le luth et prélude.*

(Giafar qui, pendant ce temps, a parcouru les dehors du pavillon, revient frapper sur la dalle.)

Ouvrez, vous le pouvez sans crainte; c'est Giafar.

SCÈNE XI.

ZAÏDA, AGIB, GIAFAR, NAÏR.

(La dalle se lève. Agib paraît le premier, voit Giafar et fait sortir l'enfant qui court dans les bras de son père. L'Arabe referme le souterrain.)

NAÏR, *paraît effrayé en voyant Zaïda.*

Quelqu'un est avec toi?

GIAFAR.

Ne crains rien, mon fils; c'est cette bonne Zaïda dont je t'ai parlé si souvent.

NAÏR.

Comme elle me regarde! on dirait qu'elle me connaît.

GIAFAR.

C'est ta mère.

ZAÏDA.

Viens.

NAÏR, *avançant avec timidité vers Zaïda, qui lui tend les bras.*

Elle m'appelle!

GIAFAR.

Approche.

ZAÏDA, *s'élançant vers Naïr, que lui présente Giafar et qu'elle embrasse à plusieurs reprises.*

Viens, cher enfant!

NAÏR.

Tu m'aimes donc?

ZAÏDA.

Si je t'aime! Il le demande à sa mère.

NAÏR, *la caressant.*

Je t'aime bien aussi.

ZAÏDA.

Cher Naïr! appelle-moi du doux nom de mère; tu ne me l'as jamais donné.

NAÏR.

Ma mère! (*Il se jette dans les bras de la Princesse, qui le couvre de baisers et le prend sur ses genoux.*)

ZAÏDA.

Encore.

NAÏR.

Ma mère!

ZAÏDA.

Que j'aime à l'entendre! redis-le souvent, toujours... ne m'en donne jamais d'autre.

GIAFAR.

Si tu savais combien j'ai tremblé pour sa vie, et quels affreux dangers nous avons courus! mais j'ai tout surmonté; j'avais promis de te le rendre.

ZAÏDA.

Combien de fois, en songeant aux difficultés de cette entreprise plus que téméraire, ne me suis-je pas repentie d'avoir arraché cette promesse à ton amour?

GIAFAR.

Je n'avais pas rencontré le plus léger obstacle en allant à la Mecque; mais à peine sorti de cette ville pour revenir à mon camp, je tombai dans un parti de Bédouins. Seul et chargé de ce précieux dépôt, la résistance semblait devoir accélérer ma perte, quand l'idée de ton désespoir, en apprenant notre fin déplorable, se présentant à mon esprit avec toute son horreur, m'inspira un courage extraordinaire. Mon cimeterre d'une main et ton fils de l'autre, je m'élançai au milieu de ces barbares. J'immolai sans pitié tout ce qui s'opposait à mon passage. Leur chef lui-même, Aboulcasem, tomba sous mes coups et ne dut la vie qu'à ma générosité. Mais bientôt mon bras fatigué laissant tomber mon arme, je ne vis plus autour de moi qu'une mort certaine. Soudain le Prophète, ou plutôt le désir de te conserver notre fils, me suggéra l'idée de jeter à mes

ennemis une bourse ouverte et remplie d'or. Ils se précipitent à l'envie sur leur proie, et, grâce à l'agilité de mon coursier, je m'échappe à travers le désert et me vois en un instant à l'abri de leurs poursuites.

ZAÏDA.

Tout mon cœur a frémi!

GIAFAR.

Mais je ne m'étais soustrait à ce péril que pour retomber dans un autre bien plus cruel. L'ardeur de ma course m'avait emporté loin de la route; bientôt le vent du midi soulevant avec violence les flots brûlants de cette mer de sable, effaça jusqu'aux moindres traces que l'on y avait imprimées. Pendant deux jours et deux nuits, j'errai dans cette immense solitude, sans trouver une source, sans rencontrer un abri contre le ciel embrâsé. J'avais perdu dans le combat les provisions que je destinais à mon fils, et je pressais les flancs de mon coursier dans l'espoir de découvrir un toit hospitalier, lorsque ce fidèle compagnon tomba lui-même exténué de faim et de fatigue.

ZAÏDA, *avec toute la sollicitude d'une mère.*

Grand Dieu!

GIAFAR.

Je pris mon fils dans mes bras. En le serrant contre mon cœur, je cherchai à lui communiquer le peu de forces qui me restaient, et me traînai ainsi pendant toute la nuit. Enfin, au point du jour, je découvris mon camp. Mais il fallait, pour y arriver, franchir encore un espace de douze milles, et la nature épuisée ne put suffire à ce nouvel effort. Une soif dévorante avait desséché les sources de notre vie; étendus sur le sable, nous allions périr... quand j'aperçus à mes pieds le fruit d'un palmiste. Je le saisis avec transport, j'en exprime le suc, que je laisse tomber goutte à goutte sur les lèvres de mon cher Naïr... Il était mourant; cette liqueur bienfaisante le ranime... il ouvre les yeux...me reconnaît... m'adresse un léger sourire... il est sauvé! Nous renaissons tous deux, je l'emporte, et j'atteins heureusement le but de ce périlleux voyage.

ZAÏDA, *se jetant à genoux.*

Dieu des Croyants!... reçois mes actions de grâce pour un si grand bienfait. En conservant mon époux et mon fils, tu m'as donné plus que la vie.

HAROUN, *en dehors.*

Suivez-moi.

ZAÏDA, *avec effroi.*

Mon frère!

GIAFAR, *frappe du pied sur la dalle.*

Agib! Agib!... (*Il revient vers Zaïda et veut emmener son fils.*

ZAÏDA, *hors d'elle.*

Il est trop tard!... le voici!... sauve-toi, je le veux.

(Giafar remet son masque et se tient à l'écart. Zaïda cache son fils dans l'armoire où était son luth, puis elle revient vivement s'asseoir sur des carreaux à gauche. Elle tient à la main son instrument comme si elle en jouait; mais la frayeur l'a tellement troublée, qu'elle agite ses doigts sans toucher les cordes.)

SCÈNE XII.

ZAÏDA, NAÏR, *caché*, HAROUN, ISOUF, RAYMOND, GIAFAR, EUNUQUES.

(Quand le Calife est entré, Giafar se place à droite parmi les Eunuques; on ne le perd pas de vue.)

HAROUN, *d'une voix terrible, après avoir considéré un moment la pantomime de sa sœur.*

Zaïda, d'où naît ce trouble?

ZAÏDA, *éperdue, à part.*

Je ne vois plus que la mort. Juste ciel, épargne mon fils!

GIAFAR, *à part.*

O situation déchirante!

HAROUN.

Répondez, Zaïda, vous n'étiez pas seule.

ZAÏDA, *tremblante.*

Seigneur...

HAROUN.

Giafar était ici.

ZAÏDA.

Non, Seigneur, ce n'était pas lui.

HAROUN.

Et quel autre oserait?... (*A sa suite.*) Cherchez partout. Visitez ces lieux. (*Quelques Eunuques sortent et regardent en dehors du pavillon.*)

NAÏR, *effrayé du bruit qu'il entend, ouvre l'armoire et crie.*

Ma mère!...

HAROUN.

Sa mère?... (*Étonnement général.*)

ZAÏDA *s'élance vers Naïr, qu'elle arrache des bras d'Isouf.*

Mon fils!

HAROUN.

Il est donc vrai!... vous m'avez trompé!... tremblez perfides!... Plus les coupables m'étaient chers, et plus leur punition sera terrible. Je veux que votre châtiment, à jamais mémorable, fasse frémir la postérité et serve d'exemple à quiconque oserait concevoir la coupable pensée de me désobéir. (*A Isouf.*) Saisissez-vous de cet enfant.

ZAÏDA.

Jamais.

NAÏR, *se débat pour résister aux efforts d'Isouf, et se réfugie auprès de Giafar.*

Mon pé... (*Giafar lui met la main sur la bouche.*)

HAROUN, *à Zaïda.*

C'est sous tes yeux qu'il sera frappé de mort... (*A Giafar, en lui présentant son poignard.*) Esclave, prends ce fer et le plonge dans le sein de cet enfant. (*Giafar serre étroitement son fils contre son cœur et l'embrasse à plusieurs reprises.*) Prends, te dis-je. (*Giafar se jette à genoux et supplie le Calife d'épargner cette innocente créature.*) Tu m'oses résister! (*Il se tourne avec fureur vers ses gardes.*) Soldats, tranchez la tête à cet esclave. (*Les Eunuques s'avancent avec le cimeterre levé.*)

ZAÏDA *jette un cri perçant, et vient tomber évanouie aux pieds de Giafar, en disant, d'une voix mourante :*
Épargnez Giafar !

(Raymond appelle les esclaves de la Princesse, qui la relèvent ainsi que son fils et lui donnent du secours.)

HAROUN.

Giafar ! (*Les Eunuques se retirent avec respect.*)

GIAFAR, *ôtant son masque.*

Oui, cruel, c'est ton ami, c'est le soutien de ton empire, que ton barbare caprice réduit à la condition la plus misérable ; c'est l'homme qui cent fois a répandu son sang pour défendre ta gloire et tes États, que tu veux contraindre à verser celui de son fils, du fils de ta sœur !

HAROUN.

Ah ! ne me rappelle pas ton injure.

GIAFAR.

Qu'avons-nous fait, que désobéir à un ordre inhumain, impossible ?

HAROUN.

En t'offrant la main de Zaïda, je t'expliquai les raisons politiques qui s'opposaient à ce qu'il naquît de votre union un enfant, dont les prétentions au trône pourraient, après ma mort, troubler la paix de cet empire, en établissant une rivalité dangereuse entre mon fils et lui. Je ne devais point permettre d'ailleurs que le sang d'Ali fût souillé par une alliance étrangère. Ma loi me le défendait. Je t'imposai donc une condition difficile, il est vrai ; mais avant de l'accepter, avant de te lier par des serments terribles, tu as dû consulter ta vertu : « Puissé-je, m'as-tu dit, la main » sur l'Alcoran, attirer sur moi votre vengeance et celle du » Prophète, si je deviens parjure. » Tu l'as enfreint, ce serment redoutable, et la mort punira ton crime. Zaïda qui l'a partagé, partagera ton châtiment.

GIAFAR.

Ah ! Seigneur, révoquez cet arrêt barbare. Inventez des supplices pour me punir, mais épargnez Zaïda. C'est moi seul qui suis coupable, c'est moi qui l'ai séduite ; moi seul je vous ai trahi. Au nom de notre amitié...

HAROUN.

Je l'abjure.

GIAFAR.

De mes services...

HAROUN.

Je les oublie.

GIAFAR.

De votre gloire...

HAROUN.

Je la ternirais en ne punissant point un parjure.

GIAFAR.

Épargnez votre sœur.

HAROUN.

Elle n'est plus rien pour moi. Qu'on la traîne au sérail, qu'on la dépouille de ses riches vêtements, pour la couvrir de ceux de l'indigence, et que dans cet état elle soit exposée aux regards du peuple puis chassée du palais. Que Giafar, son fils, que tout ce qui porte le nom de Barmecide disparaisse de la terre; qu'avant la fin du jour, ils soient tous immolés.

RAYMOND.

Seigneur!

HAROUN.

Va, sors de Bagdad à l'heure même: je te bannis de mes États. (*A Isouf et aux gardes.*) Allez; le moindre retard apporté dans l'exécution de mes ordres sera puni par un châtiment exemplaire. (*Les Eunuques, les esclaves et les femmes se prosternent aux pieds du Calife et demandent grâce.*) Téméraires! quiconque osera me parler en faveur de ces traîtres, ressentira le poids de ma juste colère.

(Il sort avec un air menaçant. Raymond et Giafar soutiennent la Princesse, qui, malgré son évanouissement, ne s'est point séparée de son fils.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la partie des ruines de Babylone, qui s'étendait vers le Tygre. A droite, au second et au troisième plans, les murs d'un château fort, dont une petite porte dérobée donne sur le théâtre. Tout près de l'avant-scène, du même côté, une mâsure couverte avec des feuilles de palmier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ABOULCASEM, MORABEK, Bédouins.

(Au lever du rideau, on voit une halte de Bédouins ; des ballots, des chameaux, des esclaves, des draperies jetées sur des branches de palmier, etc.)

MORABECK.

Nous voici donc au milieu des débris de la superbe Babylone; c'est donc là tout ce qui reste de cette antique cité, jadis la reine du monde, et qui ne sert aujourd'hui qu'à abriter une troupe de Bédouins. Pour ma part, je te remercie, brave Aboulcasem, de nous avoir conduits dans ces ruines. Nous sommes tous fatigués de la marche longue et pénible que nous venons de faire; ce lieu est commode pour nous reposer; si tu m'en crois, nous prolongerons la halte jusqu'à la fin du jour. Pendant que tes esclaves, dégagés de leurs fers, s'efforceront de charmer tes loisirs, moi, j'irai visiter en détail ces monuments fameux bâtis par Nemrod et Sémiramis.

ABOULCASEM.

J'y consens.

MORABEK.

Esclaves, le vaillant Aboulcasem, votre vainqueur et votre maître, vous permet de le divertir.

(Il va se promener dans les ruines. Danses et jeux exécutés par les captifs d'Aboulcasem. Ce divertissement doit être vif et court.)

ABOULCASEM.

C'est assez. Que l'on se dispose à partir.

MORABEK.

Déjà? A peine sommes-nous arrivés. Pourquoi donc partir si tôt?

ABOULCASEM.

Nous sommes trop près de Bagdad. Crois-tu que je veuille orner le triomphe de Giafar? Aussi intrépide guerrier que ministre habile, il a promis d'expulser entièrement les Bédouins des états d'Haroun. Je volerais à sa rencontre si nous pouvions combattre à force égale; mais je n'ai garde d'exposer mes compagnons aux coups d'une armée victorieuse. Sa présence nous avait forcés de sortir du désert; maintenant qu'il s'en est éloigné, nous pouvons y retourner. Nous allons repasser l'Euphrate, et nous mettre à la recherche de quelque riche caravane, bien escortée, dont la prise me couvrira de gloire et vous enrichira.

MORABEK.

Oui, tu aimes la fumée, toi; moi, je ne connais de réel que l'or.

ABOULCASEM.

Nous faisons chacun notre métier.

MORABEK.

Puisque tu es si jaloux de ce vain titre de gloire, comment n'as-tu pas cherché à réparer l'affront que tu as reçu de Giafar?

ABOULCASEM.

L'affront, dis-tu? les chances de la guerre sont incertaines et journalières. Vainqueur aujourd'hui, demain on peut être défait. J'ai combattu Barmecide; la victoire, longtemps indécise, s'est déclarée pour lui. D'un coup de son cimeterre il pouvait trancher mes jours; il ne l'a pas voulu. Cela t'étonne, et moi je le conçois. La mort d'un ennemi n'ajoute rien à l'honneur de l'avoir vaincu.

MORABEK.

Nous ne pensons pas de même.

ABOULCASEM.

Cela doit être.

MORABEK.

En pareil cas, la générosité du vainqueur ajoute encore à la honte de s'être laissé vaincre.

ABOULCASEM.

Il suffit, te dis-je ; sur ce point, nous ne pouvons nous entendre. (*A sa suite.*) Que l'on se mette en marche.

MORABEK, *à part.*

Malheur à Giafar ou aux siens, si jamais ils tombent entre mes mains ; j'aurai bientôt vengé l'outrage fait aux Bédouins dans la personne d'un de leurs Cheiks.

(On plie les tentes, on enlève les draperies, tout s'anime, et la petite armée des Bédouins défile à travers les ruines, avec ses bagages, son butin, ses esclaves, etc.)

ABOULCASEM, *en sortant.*

Morabek !

MORABEK, *avec humeur.*

Je te suis. Les approches d'une ville riche et commerçante pouvaient nous offrir de fréquentes occasions de signaler à la fois notre audace et notre adresse... Il faut s'éloigner et attendre, au milieu des sables brûlants du désert, qu'il plaise au hasard... (*Tout en murmurant, il se dispose à joindre l'armée. Un Bédouin, qui est resté en arrière, vient lui frapper sur l'épaule, et lui fait signe de regarder à gauche.*) Qu'est-ce ?...un musulman s'avance de ce côté... Que risquons-nous de l'attendre ? c'est peut-être un trésor que le Prophète nous envoie. Tenons-nous à l'écart et baissons nos visières, afin de n'être pas reconnus et punis par Aboulcasem, s'il apprenait cette infraction à la discipline qu'il veut établir parmi nous. (*Ils se retirent à l'écart.*)

SCÈNE II.

ISOUF, MORABEK, UN BÉDOUIN.

ISOUF, *arrivant par la gauche et regardant de tous côtés.*

On m'a dit qu'un parti de Bédouins s'était avancé jusque dans ces ruines, et je m'en réjouissais; mais il paraît qu'on m'a trompé. D'après le bruit qui s'en est répandu, j'ai quitté Bagdad pour venir chercher parmi ces hommes avides, des cœurs fermés à tous sentiments humains, et à qui je pusse confier l'exécution des ordres de mon maître. Les services de Giafar, et la gloire récente dont il vient de se couvrir, l'ont environné d'un tel prestige, que le Calife lui-même ne trouverait peut-être pas dans tous ses états un bras dévoué à sa vengeance, à l'exception du mien. Mais ma prudence s'oppose à ce que voudrait mon courage. Déjà l'armée murmure et redemande hautement son chef. Je dois craindre aussi l'inconstance d'Haroun, et ne pas lui laisser le temps de se repentir. Je sais qu'un même objet excite alternativement sa fureur et sa pitié. Je n'ai donc pas un instant à perdre, si je ne veux me voir enlever le résultat de dix années d'intrigues et de ruses. Les Bédouins, ennemis naturels de Barmecide, ne se feront pas le moindre scrupule de me servir. Je me suis d'ailleurs muni d'arguments irrésistibles. Aussitôt que je les apercevrai, je prendrai une bourse de chaque main, et m'avançant hardiment... (*Il tient une bourse de chaque main.*) à la faveur de ces messagers de paix, je leur dirai : soyez les bien venus! c'est vous que je cherchais. Sans doute vous aimez l'or?

(Morabeck et l'autre Bédouin se sont avancés sans bruit : arrivés près d'Isouf, l'un à droite et l'autre à gauche, ils empoignent à la fois les deux bourses que celui-ci présentait, puis se mettent sur la défensive.)

MORABEK.

Beaucoup.

ISOUF, *d'abord un peu déconcerté, dissimule son trouble, puis il affecte un air riant et beaucoup d'assurance.*

Ah! ah!

(Dans ce moment, un homme enveloppé d'une simple draperie, à la manière des Arabes, traverse mystérieusement les ruines, s'arrête en voyant Isouf, et disparaît derrière les murs de la forteresse.)

MORABEK.

N'est-ce pas là ce que tu voulais savoir?

ISOUF.

La réponse est positive; seulement je la trouve un peu brusque.

MORABEK.

Nous ne sommes pas obligés d'être polis.

ISOUF.

Je le vois bien. Mais passons sur les formalités. Ce n'est là qu'un faible à-compte du riche salaire que je vous destine, si vous consentez à ce que je viens vous proposer.

MORABEK.

Parle, nous sommes prêts à te satisfaire.

ISOUF.

Je ne vous demande pas si vous êtes sensibles?

MORABEK, *ironiquement.*

Des Arabes! Sans préambule, de quoi s'agit-il?

ISOUF, *avec joie.*

Le Calife vient de condamner à mort Barmecide et toute sa famille.

MORABEK.

Ah! tant mieux.

ISOUF.

Tu le hais donc?

MORABEK.

Autant que toi.

ISOUF.

Qui t'a dit?...

MORABEK.

Tes yeux. Au fait, tu veux nous charger de mettre à exécution... (*Isouf fait un geste affirmatif.*) Avec plaisir.

ISOUF.

Il est possible qu'Haroun révoque cet arrêt porté dans un moment de fureur ; je ne m'y opposerai pas, au contraire, pourvu qu'il ait frappé Giafar et son fils.

MORABEK.

A la bonne heure. Chacun le nôtre. (*Montrant son compagnon et lui.*) Où sont-ils ?

ISOUF.

J'ai dû m'assurer avant tout de votre consentement. Cet ordre du Calife (*Il montre un rouleau.*) m'autorise à enlever les prisonniers pour les faire conduire où bon me semblera. Je vais donc les prendre l'un après l'autre et les amener ici, sous prétexte de les déposer dans ce château fort, où l'on élève le fils d'Haroun. Ils y seront ignorés et à l'abri d'un coup de main. (*Avec ironie.*) Dans le trajet, nous sommes attaqués par des Bédouins....

MORABEK.

A ce que tu dis. Giafar et son fils succombent.

ISOUF.

Je ne dois mon salut qu'à un miracle....

MORABEK.

Non, à la fuite.

ISOUF, *à part.*

Et si par hasard le Calife fait un retour tardif vers la clémence, je suis délivré de mes ennemis, sans que l'odieux de leur mort puisse m'être imputé.

MORABEK.

Je te devine. Ah ! quel talent ! Je ne m'étonne pas que tu aies fait ton chemin. Va, nous t'attendons... Hâte-toi ; car il nous faut rejoindre notre petite armée.

ISOUF.

Je ne tarderai pas.

MORABEK.

Tu nous trouveras ici, ou dans les environs. D'ailleurs, tu nous appelleras.

ISOUF.

Ah çà, je puis compter sur vous ? Vous êtes gens d'honneur ?

MORABEK.

Comme toi.

ISOUF.

Adieu.

MORABEK, *avec affectation.*

Adieu, camarade.

ISOUF, *à part, avec humeur et en s'en allant.*

Hum! camarade!

MORABEK.

En attendant le retour de ce vieux coquin, visitons les dehors de cette forteresse, où l'on élève, nous a-t-il dit, le fils d'Haroun; peut-être ferons-nous encore quelque heureuse rencontre. (*Ils s'éloignent par la droite.*)

SCÈNE III.

ZAÏDA *paraît dans le fond. Elle s'avance lentement : sa marche est incertaine et chancelante. Elle s'arrête à chaque pas sur des monceaux de ruines. Ses vêtements en désordre sont ceux d'une femme du peuple. Elle est pâle et exténuée par la fatigue et le besoin.*

Les forces me manquent... Puissé-je trouver ici le terme de ma douleur! (*Elle tombe au pied d'un palmier.*) Est-il un sort plus déplorable? Oh! non, sans doute; nulle infortune ne peut se comparer à la mienne. Hier, assise auprès du trône, enivrée de l'encens qui fumait pour Giafar, certaine de son amour, de l'existence de mon cher Naïr, j'étais la plus heureuse des épouses et des mères. Aujourd'hui, réduite à la condition la plus misérable, chassée honteusement de Bagdad, comme la plus vile des créatures... à jamais séparée d'un époux et d'un fils massacrés presque sous mes yeux...; sans asile, sans appui, sans espérance !... Qu'ai-je à faire dans ce monde?... Grand Dieu! ne prolonge pas cette douloureuse agonie; hâte-toi de me réunir à ceux que j'ai perdus. N'imite pas l'inflexible rigueur

d'Haroun. Frère barbare !... Puisses-tu n'éprouver jamais, pour ce fils que tu chéris si tendrement, les cruelles angoisses auxquelles tu livres, sans pitié, le cœur de la malheureuse Zaïda. (*Elle est absorbée par la douleur.*)

SCÈNE IV.

ZAÏDA, HASSAN.

HASSAN, *ouvrant la petite porte du château.*

J'ai cru entendre des gémissements... des plaintes... (*Il regarde.*) Ah! c'est une femme! (*Il descend et accourt auprès de Zaïda.*) Infortunée!...O ciel! elle est mourante... la chaleur sans doute... Hâtons-nous de la secourir... (*Il rentre au château.*)

ZAÏDA, *se soulevant avec peine.*

Quels accents ont frappé mon oreille? (*Elle jette autour d'elle des regards douloureux.*) Ah! c'est une illusion! Quel être dans l'univers pourrait prendre part à mon sort?

HASSAN, *apportant de l'eau dans un vase de coco.*

Me voici, pauvre femme, me voici; je t'apporte de l'eau.

ZAÏDA, *tendant les bras en avant.*

Oh! j'en ai grand besoin.

HASSAN.

Tiens, bois. (*Il lui verse de l'eau dans la bouche.*)

ZAÏDA.

Merci! bon jeune homme.

HASSAN.

Maintenant, quelques dattes fraîches. (*Il lui présente un panier de jonc qu'il tient au bras.*)

ZAÏDA.

Quel est donc cet ange protecteur que le ciel m'envoie?

HASSAN.

Prends, en attendant que je t'apporte une portion de pilau. Je vais la demander à mon gouverneur. Quoiqu'il m'ait bien défendu de franchir l'enceinte du château, il

excusera, j'espère, ma désobéissance en faveur du motif. S'il ne me permet pas de revenir, je t'enverrai...

ZAÏDA.

Demeurez, je vous en prie. Ce léger secours me suffit. (*Elle se lève.*) Dites-moi, bon jeune homme, à qui je dois rendre grâce...

HASSAN.

Que t'importe? Parmi les vertus dont on m'inspire depuis mon enfance le goût et la pratique, on m'a surtout recommandé de ne laisser jamais échapper l'occasion de secourir les infortunés; mais secrètement, sans ostentation, sans autre récompense enfin que celle que l'on trouve dans son cœur et je sens aujourd'hui que c'est la plus douce que l'on puisse recevoir.

ZAÏDA.

Quelle âme noble!

HASSAN

Mais, toi, qui parais si malheureuse, qui peut causer ta peine?

ZAÏDA.

Un cruel qui m'a ravi mon époux et mon fils.

HASSAN.

On t'a ravi ton fils! oh! ce doit être le plus grand des malheurs, si j'en juge par la douleur que j'éprouverais à être séparé de mon père. Tiens, cette seule idée fait couler mes larmes. Pauvre mère, que je te plains!... Mais prends courage, le Dieu du Prophète est tout puissant... tu les retrouveras.

ZAÏDA.

Jamais. En ce moment, la mort... (*Les larmes l'empêchent d'achever.*)

HASSAN.

Tous deux?

ZAÏDA.

Tous deux.

HASSAN, *avec timidité.*

Peut-être... ils étaient coupables?

ZAÏDA.

Eux, coupables !... tu le sais, ô ciel !

HASSAN.

Quel est donc le barbare qui s'est souillé par cette action criminelle ?

ZAÏDA.

Hélas !

HASSAN, *avec chaleur.*

Sans doute le Calife n'en a point connaissance, car il n'a jamais souffert que l'on commît impunément dans ses Etats une injustice ou un crime. Écoute, bonne femme, il vient me voir presque tous les jours ; si tu veux, je lui raconterai tes malheurs. Mais, non ; va plutôt te jeter à ses pieds... tu lui diras que tu as vu son fils...

ZAÏDA, *à part.*

Son fils !

HASSAN.

Que c'est lui qui t'a recueillie, qui t'envoie vers lui pour réclamer la protection qu'il ne refuse jamais à personne, fût-ce même au dernier de ses sujets. Il est bon, sensible, généreux ; il te vengera de tes ennemis, de ces méchants qui font couler tes larmes, et quand tu auras obtenu de lui la justice que tu demandes, tu viendras me retrouver, afin que je puisse m'en réjouir avec toi.

ZAÏDA, *à part.*

C'est donc là le fils d'Almaïde, de notre cruelle ennemie ?... C'est lui qui est la cause, ou du moins le prétexte de nos persécutions !

HASSAN.

Qu'est-ce donc qui t'agite ? Tu t'éloignes de moi ! tu détournes la vue ! T'aurais-je fait du mal sans le savoir ? Ah ! j'en serais bien fâché, et je t'en demande sincèrement pardon.

ZAÏDA, *à part.*

Le mouvement que j'éprouve est injuste, je dois le réprimer. Cachons à ce jeune homme la cruauté d'Haroun. Épargnons à un fils l'affreux supplice d'avoir à rougir de

son père. (*Haut et d'un ton affectueux.*) Je vous remercie, bon jeune homme, du conseil que vous a suggéré votre cœur; mais je ne puis le suivre. Il n'est peut-être plus au pouvoir du Calife de réparer le mal que le cruel... (*Elle s'arrête.*) que l'on m'a fait. Je n'aspire plus qu'à m'éloigner de ces lieux. La seule faveur que je demande au ciel, c'est de terminer bientôt des jours à jamais flétris par le malheur et les larmes. (*Elle fait un mouvement pour s'éloigner.*)

HASSAN *la retient.*

Tu ne partiras pas dans cet affreux dénûment. L'entrée du château est sévèrement interdite à ton sexe, je ne peux donc te prier de m'accompagner; mais tu peux te reposer, en attendant mon retour, dans cette masure que tu vois, là... tout près. Je reviendrai bientôt t'apporter quelques provisions et un peu d'or, que je tiens des bontés d'Haroun.

ZAÏDA.

J'accepterai avec reconnaissance ce qui viendra de vous seul. Quant à l'or, je le refuse.

HASSAN.

Pourquoi?

ZAÏDA, *dissimulant sa pensée.*

Il me serait inutile.

HASSAN.

Viens, que je te conduise. (*Il la soutient et la mène à l'entrée de la masure.*) Du moins tu seras à l'abri du soleil. Ne t'impatiente pas; je reviendrai le plus tôt possible. Dieu des Croyants! puisses-tu embellir ainsi chacun des jours que tu me destines! (*Il retourne au château.*)

SCÈNE V.

NAÏR, ISOUF.

NAÏR, *à Isouf, qui le mène par la main.*

Où donc me conduis-tu?

ISOUF.

Tu vas le savoir.

NAÏR.

Est-ce auprès de ma mère ?

ISOUF, *avec une ironie cruelle.*

Oui... oui... vous serez bientôt réunis.

NAÏR.

Tu me fais plaisir. Je te croyais méchant ; mais je vois bien que l'on m'a trompé.

ISOUF, *remontant la scène et cherchant des yeux les Bédouins.*

Où sont-ils ? Bon, je les aperçois... (*Il fait des signes en dehors.*)

NAÏR.

Qui donc appelles-tu ?

ISOUF.

Tu es bien curieux.

NAÏR.

Conduis-moi vite auprès de ma mère.

ISOUF.

Tu es bien pressé.

NAÏR.

Tu me l'as promis.

ISOUF.

Patience !

SCÈNE VI.

ISOUF, NAÏR, MORABEK, UN BÉDOUIN.

MORABEK.

Nous voilà.

ISOUF.

Tiens, voilà d'abord le fils.

MORABEK.

Pourquoi ne les as-tu pas amenés tous deux ?

ISOUF.

J'ai laissé le père à un demi-mille environ, sous la garde d'une bonne escorte. J'ai craint sa fureur si nous le rendions témoin...

MORABEK.

Très-prudent. L'un après l'autre, cela revient au même. (*A son compagnon.*) Charge-toi de celui-là, c'est trop peu de chose pour moi. (*Le Bédouin tire son cimeterre et s'avance d'un air déterminé vers l'enfant.*)

NAÏR, *se réfugiant près d'Isouf.*

Défends-moi, je t'en prie, de ce vilain homme.

ISOUF, *le repousse durement vers le Bédouin.*

Bédouin, fais ton devoir.

NAÏR.

Ne me tue pas, je t'en prie. (*Il élève ses mains jointes vers le Bédouin, qui paraît hésiter et baisse son arme.*)

ISOUF.

Tu balances?... eh bien! c'est moi qui vais le frapper. (*Il tire son sabre et s'élance sur Naïr; mais par un mouvement plus prompt que l'éclair, le Bédouin, de la main gauche, cache l'enfant avec son bouclier, et le couvre de son corps, tandis que de la droite il lève la partie supérieure de son casque et tient son cimeterre levé sur la tête d'Isouf, qui reconnaît Raymond.*) Comment, c'est toi?

RAYMOND.

Oui, c'est moi.

ISOUF.

Je te trouverai donc partout?

RAYMOND.

Partout. Je te poursuivrai jusqu'aux enfers. Caché dans ces ruines, j'ai tout entendu. J'ai voulu voir jusqu'où irait ta barbarie. Scélérat!... Quoi, les larmes de cette innocente créature n'ont même pu t'émouvoir? Oh! il est temps de le frapper ce cœur inflexible.

MORABEK, *froidement.*

Ne t'en avise pas, il émousserait ton cimeterre.

NAÏR, *à Raymond.*

Ne le tue pas, je t'en prie.

SCÈNE VII.

ISOUF, MORABEK, RAYMOND, NAÏR, ZAÏDA.

ZAÏDA, *sortant de la masure.*

Qu'entends-je ? Cette voix... (*Elle s'élance vers Naïr que Raymond lui remet.*)

NAÏR.

Ma mère.

RAYMOND.

Princesse, embrassez votre fils.

ISOUF.

O rage !

MORABEK, *à Isouf, avec ironie.*

Cela va mal.

ISOUF.

Et toi aussi ? Au mépris de nos conventions...

MORABEK.

Que veux-tu ? il m'a lié les mains. (*Montrant Raymond.*) Tu ne m'as donné qu'une bourse pour faire du mal, il m'en a donné six pour faire du bien. Écoute donc; conscience à part, les Arabes savent compter. Cinq cents pour cent de bénéfice, cela ne peut pas se refuser. Demande à qui tu voudras.

ZAÏDA.

Cher Raymond, où est Giafar ? pourras-tu me le rendre ?

RAYMOND.

Je l'espère, Madame.

ZAÏDA.

Ah ! quand même tu réussirais, comment échapperions-nous à la vengeance d'Haroun ? Elle nous poursuivra partout.

MORABEK, *à Raymond.*

Tu n'as plus besoin de moi ; je vais rejoindre Aboulcasem.

RAYMOND.

Aboulcasem, dis-tu ?

MORABEK.

C'est ainsi que se nomme le Cheik de ma tribu.

RAYMOND.

J'en ai entendu parler. Est-il loin d'ici ?

MORABEK.

A un mille, tout au plus.

RAYMOND.

Attends. (*Montrant Isouf.*) Veille sur lui. (*Il cueille une feuille de palmier et y trace des caractères avec la pointe de son poignard, en écrivant de haut en bas.*) « Brave Aboulcasem !... (*En écrivant, il laisse échapper » des mots sans suite.*) » Giafar... Dans le désert... Lui ren- » dre service... Tu y trouveras le Calife... Pour première » récompense, je t'envoie un esclave dont tu pourras faire » un excellent conducteur de chameaux. » (*A Morabek.*) » Tu vas lui mener ce coquin. (*Montrant Isouf. Puis il » continue d'écrire.*) Cent coups de bâton bien appliqués, » tous les matins, l'auront bientôt mis au fait... »

MORABEK.

Sois tranquille, cela sera fait, je m'en charge.

ISOUF, *à part.*

Traître maudit ?

MORABEK.

Tais-toi, ou je commence.

RAYMOND.

N'y manque pas. Il est paresseux et méchant ; sans cette correction, tu n'en feras jamais rien.

MORABEK.

Matin et soir s'il le faut.

RAYMOND, *à Morabek.*

Va, cours porter cet écrit à Aboulcasem, et emmène avec toi ce misérable.

ISOUF, *à Raymond.*

Grâce, mon cher Raymond.

RAYMOND.

En as-tu fait à cet enfant, à cette mère infortunée ?

ISOUF.

Nous partagerons, comme je te l'ai promis.

RAYMOND.

Point de partage entre nous! Tu auras seul la honte et l'opprobre; moi, le plaisir et l'honneur d'avoir déjoué tes desseins criminels : nous serons payés chacun comme nous le méritons. (*A Morabek.*) Délivre-nous de ce méchant.

MORABEK.

A propos; il est porteur d'un ordre du Calife qui met les prisonniers à sa disposition. (*Il prend dans la ceinture d'Isouf le rouleau, et le donne à Raymond.*) Prends, et fais-en ton profit.

RAYMOND.

Merci. Fais diligence.

ISOUF, *d'un ton lamentable.*

Adieu mes vingt mille sequins.

MORABEK.

Allons, marche. (*Il l'emmène dans le fond à travers les ruines.*)

SCÈNE VIII.

RAYMOND, ZAÏDA, NAÏR.

RAYMOND.

Vous, Princesse, demeurez en ce lieu avec votre fils. Je vais à la rencontre de Giafar. J'emploierai tour à tour la persuasion et la force pour l'enlever aux agents de ce traître.

ZAÏDA.

Hélas ! que pourrez-vous seul contre tous?

RAYMOND.

Son danger et mon amitié ont centuplé mes forces. (*Avec beaucoup d'énergie.*) Je combattrai pour vous le rendre tant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines.

ZAÏDA.

Généreux ami !... Raymond !... Raymond !... (*Zaïda*

et Naïr suivent Raymond et disparaissent du même côté que lui.)

SCÈNE IX.

HASSAN, HAROUN, *déguisé.*

(Tous deux sortent par la petite porte du château ; Hassan paraît le premier. Il supplie le Calife de descendre vite.

HASSAN.

Tu vas la voir ; elle se repose dans cette masure. Oh ! elle est bien malheureuse. Tu ne pourras te défendre d'éprouver aussi pour elle le même intérêt qu'elle m'a inspiré. Je lui ai promis que tu la protégerais.

HAROUN.

C'est le devoir d'un souverain.

HASSAN.

Que tu la vengerais de ses persécuteurs.

HAROUN.

Sans doute, si elle n'a point mérité son sort.

HASSAN.

J'oserais t'en répondre. Il faut être bien méchant pour tourmenter ainsi une pauvre femme, dont tous les traits respirent la candeur et l'innocence. Tu vas en juger toi-même. *(Il va près de la masure.)* Viens, bonne femme. Eh bien ! viens donc. *(Il entre.)* Elle n'y est plus. Où donc est-elle ? Je lui avais cependant recommandé de m'attendre. *(Il parcourt les ruines.)* Où es-tu, bonne femme, viens... Ah ! je la vois. *(A son père.)* Je vais te l'amener ; mais je ne lui dirai pas que tu es le Calife : ta présence pourrait l'intimider. *(Il disparaît un moment.)*

SCÈNE X.

HAROUN.

Bon Hassan ! O mon cher fils ! c'est toi qui désormais me tiendras lieu de tous ceux que j'ai perdus. En m'éloignant de Bagdad, pour n'être pas témoin de l'exécution des ordres rigoureux que j'ai donnés, où pouvais-je trouver des consolations plus douces et plus efficaces que celles que je puise dans ton excellent caractère et dans ces vertus qui m'assurent que ton nom deviendra quelque jour la splendeur et la gloire de l'Orient ?

SCÈNE XI.

NAÏR, ZAÏDA, HAROUN, HASSAN,

(Zaïda, en voyant le Calife, cache son fils avec un mouvement d'effroi.)

HAROUN, *troublé et détournant la vue.*

C'est toi !

HASSAN, *avec joie.*

Tu la connais ? Ah ! tant mieux.

HAROUN.

Est-ce bien la sœur d'Haroun qui s'offre à mes regards dans un tel dénûment ?

HASSAN, *à part,*

Sa sœur !

ZAÏDA.

Oui, c'est elle. Malgré l'abaissement où tu as voulu la réduire, son âme fière et indépendante n'a point changé. L'infortunée Zaïda vit toujours, mais elle n'a plus de frère.

HAROUN.

Plus ?

ZAÏDA.

Non. Le grand, le magnanime Haroun n'existe plus.

HAROUN.

Tu as raison, je ne suis plus que ton juge.

ZAÏDA.

Il est vrai; mais Dieu sera le tien.

HASSAN, *bas à Zaïda.*

Tu vas exciter son courroux.

HAROUN.

Est-ce pour me braver que tu as désiré ma présence?

ZAÏDA.

Loin de la désirer, ton fils te dira que je voulais la fuir. Comment puis-je supporter la vue du meurtrier de mon époux et de toute sa famille?

HAROUN.

Qui t'a rendu ton fils?

ZAÏDA.

Le ciel qui, moins inflexible que toi, a voulu me laisser du moins quelques consolations dans mon malheur.

HAROUN.

Je saurai bien te l'enlever.

HASSAN, *se jetant aux genoux de son père.*

Haroun, mon père! J'ignore par quel grand crime elle a mérité ta colère; mais, quel qu'il soit, n'est-elle pas trop punie par la privation de ton amitié, par la misère où tu la vois plongée? Je t'en conjure, ne la sépare pas de son fils. Si quelque barbare te privait du tien, si l'on m'enlevait à ton amour....

HAROUN.

Ah!...

HASSAN.

Juge de sa douleur par celle que tu éprouverais. Tu m'as promis de la protéger, de la défendre. Si l'on t'avait trompé; si elle est innocente, c'est un devoir, m'as-tu dit. Si elle est coupable, eh bien! c'est un acte de bonté, de clémence, et tu dois à ton fils l'exemple de toutes les vertus.

HAROUN.

Sais-tu pour qui tu m'implores ? Cet enfant, dont tu me demandes de conserver la vie, deviendra ton plus cruel ennemi.

HASSAN.

Lui ? (*Il prend Naïr dans ses bras.*) N'est-ce pas que tu ne me haïras jamais ?

NAÏR.

Jamais.

HAROUN.

Quelque jour, ses prétentions au trône susciteront dans tes États des guerres interminables.

HASSAN.

Et je serais la cause de cet affreux sacrifice!... Ah! loin que l'on répande du sang, je ne veux point d'un trône s'il doit en coûter seulement une larme à l'innocence. Zaïda, et toi faible créature, joignez-vous à moi, embrassons les genoux d'Haroun, élevons nos mains suppliantes vers lui... Pardonne! ô mon père!... pardonne...

ZAÏDA ET NAÏR, *aux genoux d'Haroun.*

Pardonne!...

HAROUN, *attendri, les relève, et dit avec beaucoup d'émotion :*

Eh bien!... s'il en est temps encore...

SCÈNE XII.

ZAÏDA, NAÏR, HASSAN, UN GARDE DU CALIFE, HAROUN.

LE GARDE.

Commandeur des Croyants, une affreuse sédition vient d'éclater. L'escorte qui conduisait Giafar, séduite par les conseils de Raymond, vient de ramener le Visir dans son camp. L'armée a reçu son chef avec des transports de joie qui vont jusqu'au délire. Elle le nomme hautement son

maitre. Fuyez, Seigneur, ou vous avez tout à craindre de l'audace des révoltés.

HAROUN.

Moi, fuir! je vais à leur rencontre. Ma présence les aura bientôt rappelés à leur devoir.

SCÈNE XIII.

NAÏR, ZAÏDA, HASSAN, MORABEK, BÉDOUINS, HAROUN, LE GARDE.

MORABEK, *en dehors.*

Suivez-moi!... Courons de ce côté. (*Il arrive par le fond, à la tête d'un bon nombre des siens.*)

HAROUN.

Des Bédouins!

MORABEK, *à Haroun qu'il prend pour un simple soldat.*

Où est le Calife?

HAROUN.

Tu vas le savoir. (*Il remonte l'escalier qui mène au château, en criant :*) A moi!...

MORABEK.

Tu appelles du secours! (*Il s'élance sur le Calife qui est défendu par Hassan, Zaïda et Naïr.*)

HAROUN.

Soldats, obéissez à la voix de votre maître.

SCÈNE XIV.

NAÏR, ZAÏDA, HAROUN, ABOULCASEM, MORABEK, BÉDOUINS.

(Haroun recule et gagne le côté gauche de la scène.)

ABOULCASEM, *paraissant sur le seuil de la porte.*

Ah! c'est toi qui es le maître. Je te remercie de me

l'avoir appris ; car c'est toi que je cherche, et je ne t'aurais pas deviné sous ce déguisement.

HAROUN.

Que veux-tu ?

ABOULCASEM.

Te faire mon prisonnier.

HAROUN.

Haroun, prisonnier d'un Bédouin !

ABOULCASEM.

Pourquoi pas, quand le Bédouin est plus adroit ou plus fort que lui ?

HAROUN.

Jamais.

ABOULCASEM.

Allons... sans cérémonie, donne-moi ton cimeterre.

HAROUN, *se mettant en défense.*

Viens le prendre.

ABOULCASEM.

Toute résistance est inutile. La garnison du fort est désarmée et prisonnière.

HAROUN.

Les lâches !

ABOULCASEM.

Rends-toi de bonne grâce.

HAROUN.

Non.

ABOULCASEM.

Tu aimes donc mieux te battre avec moi ? J'y consens ; je ne serai pas fâché de me mesurer avec un si noble adversaire.

HAROUN, *se retranchant à gauche et se mettant en garde.*

Approche, si tu l'oses.

ABOULCASEM.

Pourquoi pas ? (*Un combat s'engage entre Aboulcasem et le Calife, qui est bientôt désarmé.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

HASSAN, HAROUN, GIAFAR, ZAÏDA, NAÏR, MORABEK, ABOULCASEM, RAYMOND, SOLDATS, PEUPLE, BÉDOUINS.

GIAFAR, *accourant.*

Arrête, Aboulcasem !

TOUS.

Giafar !

ABOULCASEM.

C'est toi, Barmecide ? sois le bien venu. Tu m'as laissé la vie dans le désert ; on m'a instruit de tes dangers, et j'ai couru m'acquitter envers toi.

GIAFAR.

Je te remercie. Mes fidèles compagnons d'armes ont pris soin de ma vengeance.

ZAÏDA, *allant au devant de Giafar et effrayée de l'agitation où elle le voit.*

Giafar, je t'en conjure, fais taire un trop juste ressentiment.

HASSAN, *de même.*

Épargne mon père !

GIAFAR, *les repoussant tous deux.*

Laissez-moi. (*Se tournant avec noblesse et fierté vers le Calife.*) Tu le vois, Haroun, ta situation ne présente aucun espoir de salut ; tes gardes me sont dévoués ; les Bédouins sont tes ennemis ; te voilà seul au milieu des plus affreux dangers, et tu n'as plus même pour te défendre, le soutien de ta couronne, ton ami le plus zélé, Giafar. Tu l'as forcé d'abandonner ta cause, et par ton injustice et par tes cruautés. Reconnais enfin combien il est dangereux de se livrer à l'impétuosité des passions. Celui qui gouverne un grand peuple lui doit de grands exemples. Si, réprimant un aveugle transport, tu n'avais écouté que la voix de la justice, en conservant une épouse et un fils à celui qui ve-

nait de sauver tes États, tu n'aurais point, en un seul jour, terni ta gloire, outragé l'amitié, méconnu la nature et compromis le rang suprême.

HAROUN, *avec amertume.*

Politique adroit, profite de mes torts pour satisfaire ton ambition.

GIAFAR.

Tu l'as dit, Haroun. Je l'avoue, l'occasion est trop belle pour la laisser échapper. Aboulcasem, et vous, braves soldats, promettez-vous de me servir?

TOUS.

Oui.

ABOULCASEM.

Demande-moi tout ce que tu voudras.

HASSAN, *à part.*

Je tremble!

ZAÏDA, *à part.*

Aurais-je méconnu Giafar?

GIAFAR.

Jurez tous par Mahomet de m'obéir aveuglément.

TOUS.

Nous le jurons.

GIAFAR, *avec énergie.*

Hé bien, imitez-moi. (*Il lève son cimeterre. Les soldats et les Bédouins en font autant.*) Tombez tous aux pieds de votre légitime Souverain. (*Tous posent les armes et se prosternent devant le Calife. Des Esclaves, des Bédouins sont accourus et garnissent les ruines.*

HAROUN.

Ah! Giafar!... combien je fus injuste, et que ta vengeance est noble! (*Il le relève et lui tend les bras. Giafar s'y précipite.*) Zaïda, Naïr, Hassan, Raymond, venez tous dans mes bras.

GIAFAR.

O mon maître! (*La toile tombe.*)

FIN DES RUINES DE BABYLONE.

LE
CHIEN DE MONTARGIS,
OU
LA FORÊT DE BONDY,

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINNI.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 18 juin 1814.

NOTICE

SUR LE CHIEN DE MONTARGIS.

Tandis qu'un Turc se noie au Vaudeville, un chien obtient à la Gaîté une brillante réputation, qui fera la fortune de ses maîtres.

Depuis longtemps la race canine était révoltée de l'ingratitude de l'espèce humaine; vainement, le peintre de la nature, le grand Buffon, avait-il proclamé que « *Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours de l'empire et un degré de supériorité sur les autres animaux; qu'il leur commande, qu'il règne lui-même*, etc.; » on en agissait avec ce prétendu souverain comme s'il eût été détrôné, tellement que pour exprimer les plus cruels affronts, il était passé en proverbe de dire : *Être traité comme un chien.*

Le cheval avait eu le privilége inouï de paraître avec tout son éclat sur le premier théâtre de la capitale; mais où trouver un homme de lettres qui voulût le forcer de partager ses honneurs avec un chien? Cet homme s'est rencontré?...... M. de Pixerécourt, célèbre par les plus éclatants succès dans le genre du mélodrame, a trouvé dans le trait si connu de l'assassinat d'Aubri de Montdidier, le sujet d'une nouvelle composition, où le chien figure avec plus d'honneur encore que les chevaux ne le font

dans le *triomphe de Trajan*, puisque ceux-ci n'y servent que d'ornement, tandis que lui, modèle du plus étonnant attachement, se trouve le héros de la pièce du Boulevard.

Les additions et les changements faits par l'auteur pour approprier son sujet à la scène, sont tous infiniment heureux.

Le chevalier Gontran, capitaine d'archers, arrive à Bondy avec sa compagnie : Aubri de Montdidier, l'un des siens, lui raconte qu'ayant, d'après ses ordres, présenté au Roi cinq drapeaux pris sur l'ennemi, le souverain lui en a témoigné sa satisfaction en le nommant lieutenant de sa compagnie, et en approuvant son hymen avec la fille du chevalier Gontran.

Les préférences multipliées du capitaine, et ces faveurs du Roi prodiguées au seul Aubri, font le désespoir de Macaire, son compagnon d'armes, et doublement son rival, puisque, comme lui, il aspirait à la lieutenance et à la main de la fille de Gontran.

Un autre archer, Landry, perfide ami de Macaire, aigrit sa haine, et lui propose de faire périr Aubri. Macaire ne veut d'abord qu'un duel : Aubri s'y refuse ; mais l'astucieux Landry l'y contraint, et apportant des dés, il demande que celui qui amènera le plus haut point, soit le maître des jours de son ennemi. Landry, glissant adroitement de faux dés, croit voir Aubri succomber ; mais le ciel permet que celui-ci amène un point supérieur à celui de Macaire.

Aussitôt, saisissant l'arquebuse apportée à dessein, au lieu de la diriger contre son rival, qui s'attend à la mort, le généreux Aubri lâche le coup par une fenêtre, et se jette dans les bras de son frère d'armes.

Ce trait de loyauté, loin de calmer Macaire, ne fait qu'exciter encore son envie, parce qu'il lui fournit une nouvelle preuve de la supériorité d'Aubri. Landry lui conseille de s'en défaire par un assassinat. Une mission importante vient d'être confiée au nouveau lieutenant qui, pour la remplir, doit traverser de nuit la forêt de Bondy, redoutée par les meurtres fréquents qui s'y commettent. C'est là que les deux archers se vengent, en l'immolant, de la générosité d'Aubri.

La première scène du second acte offre un spectacle à coup sûr nouveau jusqu'à présent : on voit Dragon, le fidèle chien d'Aubri, arriver sur la scène, gratter à la porte de l'auberge où logeait son maître, s'élancer à la sonnette, tirer par la jupe la maîtresse qui lui ouvre, et la conduire vers le lieu où le meurtre s'est commis.

Peu d'instants après, on aperçoit, au fond du théâtre, Dragon qui poursuit Macaire épouvanté.

L'analyse de cette pièce n'en donnerait qu'une imparfaite idée : les amours de l'aimable Ursule, filleule de dame Gertrude, maîtresse de l'auberge, et d'Éloi, jeune et intéressant muet; la cruelle situation de ce malheureux enfant, que des preuves assez concluantes semblent désigner comme le meurtrier d'Aubri; sa douleur, sa tacite mais éloquente justification; le danger qui le menace de subir la peine du crime dont il est innocent; la grosse gaîté de Bertrand, valet de l'auberge, qui contraste avec le désespoir d'Ursule et les remords de Macaire, forment une suite de scènes dans lesquelles l'intérêt s'accroît à chaque instant.

Je me garderai bien de dire au lecteur comment l'innocence d'Éloi est reconnue, et comment les coupables avouent leur forfait ; il faut qu'il soit témoin de ces événements, et qu'il en suive la liaison.

Cette pièce, conduite avec un art qui décèle une grande connaissance de la scène, mérite le succès dont elle jouit.

Point de déclamations, de coups de théâtre, d'effets aux dépens du bon sens ; le goût ne s'y trouve choqué par aucun des monstrueux défauts si communs dans certains ouvrages du genre.

Si le chien attire la foule, les autres artistes savent la retenir par leur talent : l'ouvrage est représenté avec beaucoup d'ensemble. Tautin, dans le rôle de Gontran, et Marty, dans celui de Macaire, recueillent chaque soir une moisson complète d'applaudissements. Il serait injuste de passer sous silence mademoiselle Hugens, qui fait valoir le rôle d'Ursule, et mademoiselle Bourgeois, chargée de celui de dame Gertrude. Mademoiselle Dumouchel, qui fait le pauvre muet Éloi, soutient la réputation qu'elle s'est acquise dans la pantomime.

Cette pièce est un vrai trésor pour le théâtre de la Gaîté ; le beau monde s'y porte en foule : heureux ceux qui peuvent se placer à six heures ! On assure même que depuis l'apparition de Dragon, après la formule banale : *Comment vous portez-vous ?* il est d'usage d'ajouter : *Avez-vous vu le Chien ?*

J'invite tous ceux qui ne pourraient répondre affirmativement, à réparer le tort qu'ils font à leur curiosité. On ne peut prévoir les événements : un autre chien, destiné

au rôle brillant que remplit celui-ci, a, dit-on, comme Britannicus, péri par le poison. Peut-être l'envie ne respectera-elle pas plus les jours de notre Dragon. D'ailleurs, voici la belle saison; déjà, suivant l'antique usage, les premiers talents de la capitale vont faire partager nos jouissances à la province qui nous les envie; qui sait si ce nouveau confrère, séduit par l'exemple et le besoin de la gloire, n'accèdera point aux brillantes propositions qui, déjà peut-être, lui ont été faites par les directeurs de Lyon, de Strasbourg et de Marseille? Empressez-vous donc d'aller voir *le Chien de Montargis*.

On a vu avec grand plaisir que le prince du mélodrame, M. de Pixerécourt, qui semblait avoir abandonné le sceptre, l'a repris d'une main ferme. Il a paru, et une nouvelle couronne est venue se joindre à tous les lauriers dont est chargé son front. Ses rivaux ont pâli, et tous ces astres vains, levés en son absence, sont rentrés dans le néant, aux rayons éclatants de sa gloire.

CHARLES NODIER.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Gazette de France. 23 Juin 1814.

Vu l'importance de l'acteur qui remplit le principal rôle dans cette pièce, il est juste de parler de lui avant tout. Le jour qu'il a paru pour la première fois, ses prôneurs et ses amis, tranquilles sur son débit, sur ses intonations, craignaient seulement qu'il ne manquât son entrée, chose importante dans un début. Leur crainte a été sans aucun fondement. Le débutant n'a montré, ni trouble, ni hésitation en paraissant sur la scène; et, quoiqu'il ne se soit pas présenté sous les auspices d'un professeur connu, il n'en a pas obtenu moins de succès. A la vérité de son jeu, à son aplomb, à son intelligence, quelques habitués ont cru reconnaître un acteur de la troupe canine qui a fait les délices de Paris, il y a quelques années : ils assuraient que le prétendu débutant, piqué de quelques passe-droits, avait rompu tout à coup les liens qui l'attachaient à son ancien directeur. Sans vouloir approfondir ces mystères de coulisses, contentons-nous de recommander au théâtre de la Gaîté, de bien conserver ce nouvel acteur, de ne point le chicaner sur ses émoluments, et de lui accorder, s'il le faut, part entière dès son début; c'est le moyen qu'il n'ait jamais de caprice, et que le spectacle ne soit jamais suspendu par indisposition. Mais revenons à la pièce.

Il s'agit d'un mélodrame historique. Pour ne rien prendre sur lui, l'auteur a eu soin de citer ses autorités. Avant la première représentation, on a fait circuler dans la salle une notice biographique sur le héros de la pièce, de peur, sans doute, que quelqu'un ne s'avisât de trouver étrange qu'on mît en scène un tel personnage. Ce soin était assez inutile; l'histoire d'Aubri de Montdidier est fort connue. On

sait que ce chien a découvert et vengé la mort de son maître ; qu'appelé à combattre contre l'assassin, il le défit en champ clos et le força de confesser son crime. La sagacité d'un grand nombre d'historiens s'est exercée pour et contre l'authenticité de cette anecdote, et l'on pourrait encore ajouter à la nomenclature faite par M. de Pixerécourt. Bien plus, quelques historiens prenant parti pour telle ou telle espèce, ont voulu attribuer l'action du chien d'Aubri à celle qu'ils affectionnent le plus. Ainsi, les uns l'ont revendiquée pour les barbets, les autres pour les lévriers. Le théâtre de la Gaîté a prononcé en faveur des premiers.

Je me garderai bien d'ôter aux spectateurs, par une analyse détaillée, le plaisir qu'ils auront à voir ce mélodrame tout à fait curieux. L'action est bien conçue et bien conduite, la couleur locale est mieux observée qu'il n'appartient à un mélodrame; et si l'intérêt n'y va pas en croissant, le dénoûment n'en est pas moins heureux pour être un peu brusque. Il y a deux muets dans la pièce : le héros et le jeune Éloi, dont le personnage est rempli avec beaucoup de grâce et de chaleur par mademoiselle Dumouchel. On doit aussi donner des éloges au jeu pathétique de mademoiselle Bourgeois.

La pièce est montée avec le plus grand soin. Tautin y joué très-bien ; Marty, chargé du rôle de Macaire, peint avec vérité les remords d'un homme qui, sans être un scélérat consommé, s'est laissé entraîner au crime.

Enfin, *le Chien de Montargis* a le plus grand succès; il ajoute encore, s'il est possible, à la haute renommée de M. de Pixerécourt.

COLNET.

Courrier de l'Europe. 23 Juin 1814.

Qu'une pièce obtienne de nombreux applaudissements, cela n'est pas très-rare aujourd'hui, que l'on connaît parfaitement la théorie des succès. Il est vrai que le chef suprême des applaudissements, l'entrepreneur général des chutes, n'est plus à la tête de cette formidable armée, qui faisait trembler les auteurs, et avec laquelle ils étaient forcés de capituler avant de courir les hasards de la représen-

tation ; mais il existe encore beaucoup de ses soldats isolés qui ne demandent pas mieux que d'avoir de l'emploi, et qui, pour un billet de parterre, sont tout prêts à faire crouler la salle sous l'effort de leurs larges et puissantes mains.

Il ne faut donc pas toujours conclure, de ce qu'une pièce a été applaudie, qu'elle a réellement mérité de l'être. Sans trop de témérité, cependant, on peut affirmer que le succès que vient d'obtenir la nouvelle pièce de la Gaîté, ne sera point démenti par les représentations suivantes ; et comment ce succès ne serait-il pas confirmé ? La forme nouvelle de cette pièce, qui ne me semble point jetée dans l'éternel moule d'où sont sortis tant de mélodrames ; l'intérêt toujours croissant des situations, la singularité du personnage principal, tout lui assure une fortune brillante ; tout le monde voudra voir *le Chien de Montargis*. Mais, dira-t-on, ce chien est donc un acteur bien étonnant ? Sans contredit. Il est vrai que son rôle n'est, ni extrêmement long, ni extrêmement compliqué ; mais enfin, il s'en acquitte à merveille, et il produit un effet admirable, lorsqu'à travers les sinuosités de la montagne, il s'attache à la poursuite de l'assassin, qui s'efforce en vain d'échapper à ce témoin accusateur. L'histoire de ce chien est trop connue pour que je la rapporte ici. Si l'on en croit cette histoire, le chien comparut en champ clos avec son adversaire; et, après un combat opiniâtre, il obtint une victoire que l'on regarda comme un infaillible garant de la justice de sa cause. Ce dénoûment eût sans doute produit une sensation extraordinaire ; mais il paraît que la puissance de l'éducation sur un animal, n'a pu s'étendre jusque-là. L'auteur a donc été obligé de créer un dénoûment, et celui qu'il a inventé est d'un très-grand effet.

La pièce a été jouée avec beaucoup d'ensemble, et chaque acteur a contribué, autant qu'il est en lui, au succès. Toutefois, mademoiselle Dumouchel, qui remplit le rôle intéressant d'un jeune muet accusé d'être l'assassin, peut en revendiquer la meilleure part ; sa pantomime est pleine de vérité et d'expression. Je n'oublierai point mademoiselle Hugens, qui joue le rôle de la jeune fille avec beaucoup de sensibilité. Le rôle de Bertrand est joué par Duménis, avec un rare talent et une vérité parfaite. Marty fait de l'effet dans le person-

nage de Macaire; il crie quelquefois un peu fort, mais c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger aux Boulevards, où les grands éclats de voix sont toujours applaudis. Il faut savoir gré à Tautin de s'être chargé du rôle secondaire du chevalier Gontran ; il est accoutumé à de plus grands honneurs.

SALGUES.

Petites Affiches. 23 Juin 1814.

Le Chien de Montargis est un des plus fameux de l'histoire. Il n'y a personne qui n'ait entendu conter l'assassinat d'Aubri de Mont-Didier, le procès qui en fut la suite, et qui fut jugé en dernier ressort sur la déposition de son chien. Tout le monde sait que ce chien, le modèle de l'espèce, fut admis à combattre en champ clos, contre un chevalier déloyal, et qu'il eut les honneurs du tournoi. La tradition n'a rien conservé sur sa devise et sur ses couleurs; mais elle rapporte qu'on avait déposé au bout de la lice un tonneau dans lequel il allait reprendre haleine. Cette aventure n'est pas très-authentique. Elle a été arrangée sur la foi d'un vieux bas-relief qui ornait autrefois la cheminée du château de Montargis, et qui fournissait de temps immémorial à tous les contes du pays. Il est donc probable que la réputation du Chien de Montargis a été faite sous la cheminée, comme tant d'autres; mais j'y vois peu d'inconvénients. Le chien d'Aubri est bon à montrer, sa conduite honore l'espèce, elle relève la gloire des chiens : il y a tant de dogues féroces, de bassets rampants, et de roquets importuns, que, lorsqu'on rencontre un chien de noble race et de bonne vie, il est permis d'aider un peu à la lettre pour honorer sa mémoire. Celui-ci n'a pas chassé de malheur ; j'ai déjà dit qu'il avait eu son Phidias; je ne doute pas que M. Fréville, qui a publié l'*Histoire des Chiens célèbres*, n'ait été son Cornelius-Nepos; M. de Pixerécourt est son Euripide, et il faut voir à la Gaîté quel excellent parti cet auteur a tiré de ses exploits et de ses vertus. Le rôle du chien était la partie la plus embarrassante de la pièce ; l'artiste s'en est très-bien acquitté, et n'a dérangé en rien l'ensemble agréable et piquant de l'ouvrage. On ne peut lui

reprocher, ni cette tenue guindée, ni ces mouvements faux, ni ces prétentions insupportables, ni même ces éclats de voix assourdissants qu'on applaudit sur de plus grands théâtres, et qui mériteraient plus d'indulgence dans son emploi que partout ailleurs. C'est un acteur naturel, sensible, intelligent, et surtout modeste, qui me paraît digne d'être encouragé dans ses débuts.

ROJARE.

Journal d'Indications. 23 Juin 1814.

Qui n'a pas entendu parler d'Aubri de Montdidier et de son chien ? Qui ne sait que cet animal fidèle, après avoir été témoin de l'assassinat de son maître, vint chez un des amis du malheureux Aubri, et, par ses hurlements, le conduisit au pied de l'arbre où la victime avait été enterrée ? Qui ne sait aussi, que ce chien merveilleux distingua, parmi une vingtaine de personnes, l'assassin de son maître, lui sauta à la gorge, fut admis ensuite à prouver sa muette accusation en combat singulier, terrassa le coupable, et lui fit avouer son forfait ? Un monument que l'on voyait encore, il y a quelques années, dans la grande salle du château de Montargis, attestait à la postérité ce fait extraordinaire, rapporté d'ailleurs par des historiens dignes de foi, qui le placent sous le règne de Charles V, dit le Sage, et consigné dans le *Traité des duels*, d'Olivier de la Marche; le livre de Scaliger, *de Exercitatione*; *le Vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie*, de Marc de Vulson, sieur de la Colombière, etc., etc.

Que les lecteurs ne me sachent pas gré de tant d'érudition ; j'en dois rapporter l'honneur à l'auteur du mélodrame nouveau, qui, pour préparer les spectateurs à une aventure si singulière sur la scène, a fait distribuer, avant la représentation, une *note historique*, dans laquelle il en racontait tous les détails, en s'appuyant sur les autorités que j'ai citées en partie. Il était assez nouveau pour un spectateur du Boulevard, de voir un auteur de mélodrame presque aussi savant qu'un bénédictin.

Au vif intérêt, aux nombreux coups de théâtre de cette pièce, on

avait deviné que l'auteur était M. de Pixerécourt, dont le nom a été proclamé au milieu des applaudissements, par le coupable Macaire qui, sans doute, encore tout ému de sa condamnation, a oublié de nous apprendre, suivant l'usage, le nom de l'auteur de la musique.

Le succès a été complet, et l'ensemble avec lequel l'ouvrage a été représenté, a pu étonner les habitués des premières représentations. Mademoiselle Bourgeois joue avec beaucoup de chaleur le rôle de Gertrude ; la pantomime de mademoiselle Dumouchel, dans celui du muet, est pleine d'énergie et de vérité ; enfin Marty, en représentant Macaire, a donné de nouvelles preuves d'un talent qui n'aurait peut-être besoin que d'un peu moins d'exagération pour briller sur une scène plus noble. L'intelligence de l'*acteur quadrupède* a obtenu aussi de nombreux bravos ; et s'il ne prend pas sa part dans les recettes, il peut du moins la réclamer dans la vogue que tout promet à ce mélodrame qui sort de la route ordinaire.

BABIÉ.

Journal des Arts. 25 Juin 1814.

Une note historique, distribuée dans la salle, avait appris aux spectateurs qui l'ignoraient, les détails de l'assassinat d'Aubri de Mont-Didier, et la manière miraculeuse qui fit reconnaître le coupable désigné par la haine et la fureur du chien du malheureux Aubri. On sait que, suivant l'usage du temps, lorsque les preuves d'un crime n'étaient pas convaincantes, on ordonnait le combat entre l'accusateur et l'accusé. (Cet événement eut lieu sous le règne de Charles V). L'auteur s'est bien gardé de mettre en scène un tel combat, qui, malgré tout le respect que l'on doit à l'antiquité, eût paru ridicule.

Cependant, on a déjà vu, au Cirque Olympique, le cheval accusateur ; mais cet animal est d'une classe plus élevée que le chien, dont l'aboiement surtout n'a rien de noble.

Il était très-difficile de faire du chien de Montargis le héros d'un ouvrage dramatique ; mais les difficultés qu'offrait un pareil sujet, n'ont pas arrêté M. de Pixerécourt : à la vérité, il a partagé l'intérêt entre ce chien et un jeune muet accusé innocemment d'un meurtre.

Suit l'analyse :

Le chien a joué son rôle en acteur consommé ; il a été très-bien secondé par les autres acteurs. Ce coup d'essai est un coup de maître : aussi, le directeur a-t-il fait, dit-on, signer à Dragon un engagement de plusieurs années. L'ouvrage a obtenu un très-grand succès, qui ne peut manquer d'être durable : l'action en est fort intéressante, et les scènes éminemment dramatiques. Depuis longtemps, M. de Pixerécourt n'avait rien fait d'aussi curieux que *le Chien de Montargis.*

SARRASIN.

NOTE HISTORIQUE.

Aubri de Mont-Didier, passant seul dans la forêt de Bondy, est assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien reste plusieurs jours sur sa fosse, et ne la quitte que pressé par la faim. Il vient à Paris, chez un intime ami du malheureux Aubri, et, par ses tristes hurlements, semble lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé, il recommence ses cris, va à la porte, tourne la tête pour voir si on le suit, revient à cet ami de son maître, et le tire par son habit comme pour l'inviter à le suivre. La singularité de tous les mouvements de ce chien, sa venue sans son maître, qu'il ne quittait jamais, ce maître, qui tout à coup a disparu, et peut-être cette distribution de justice et d'événements qui ne permet guère que les crimes restent longtemps cachés, tout cela fit que l'on suivit le chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris, en grattant la terre : on y fouilla, et l'on trouva le corps du malheureux Aubri. Quelque temps après, le chien aperçoit, par hasard, l'assassin, que tous les historiens appellent le chevalier Macaire ; il lui saute à la gorge, et on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque fois qu'il le rencontre, il l'attaque et le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut

qu'à cet homme, commence à paraître extraordinaire ; on se rappelle l'affection qu'il avait pour son maître, et en même temps plusieurs occasions où le chevalier Macaire avait donné des preuves de sa haine et de son envie contre Aubri de Mont-Didier. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons. Le Roi, instruit de tous les discours que l'on tenait, fait venir le chien, qui paraît tranquille jusqu'au moment où, apercevant Macaire au milieu d'une vingtaine de courtisans, il tourne, aboie, et cherche à se jeter sur lui.

Dans ces temps-là, on ordonnait le combat entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes. On nommait ces sortes de combats, *jugement de Dieu*, parce que l'on était persuadé que le Ciel aurait fait un miracle plutôt que de laisser succomber l'innocence.

Le Roi, frappé de tous les indices qui se réunissaient contre Macaire, jugea qu'il échéait gage de bataille, c'est-à-dire, qu'il ordonna le duel entre le chevalier et le chien. Le champ clos fut marqué dans l'île Saint-Louis, qui n'était alors qu'un terrain vague et inhabité. Macaire était armé d'un gros bâton ; le chien avait un tonneau percé pour sa retraite et ses relancements. On le lâche ; aussitôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, le fatigue, et enfin s'élance, le saisit à la gorge, le renverse, et l'oblige ainsi à faire l'aveu de son crime en présence du Roi et de toute sa cour. La mémoire de ce chien a mérité d'être conservée à la postérité, par un monument que l'on voyait

encore, dans ces derniers temps, sur la cheminée de la grande salle du château de Montargis.

C'est ce fait, consigné dans nos vieilles chroniques et rapporté par des historiens dignes de foi, qui le placent sous le règne de Charles V, surnommé *le Sage*, que l'on a osé mettre en scène.

AUTEURS QUI RAPPORTENT CETTE ANECDOTE, ET SUR L'AUTORITÉ DESQUELS ON A DU S'APPUYER.

OLIVIER DE LA MARCHE, *Traité des Duels.* (Il vivait en 1437.)
JULES SCALIGER, *de Exercitatione*, f° 272, édit. de 1557.
BELLEFORREST, dans son livre des *Histoires prodigieuses.*
CLAUDE EXPILLY, dans son *Plaidoyer sur l'Edit des Duels*, p. 343.
BERNARD DE MONTFAUCON, *Monuments de la Monarchie française*, Tom. 3, page 70.
MARC DE VULSON, Sieur DE LA COLOMBIÈRE, dans le *Vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie.* Edition de 1648, Tom. 2, page 300.
SAINT-FOIX, *Essais historiques sur Paris.* Edition de 1778, Tom. 3, page 181.
SAINTE PALAYE. *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, T. 3, p. 398.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Chevalier GONTRAN, Capitaine d'une compagnie d'Archers.	M. Tautin.
AUBRI de MONT-DIDIER, } Archers dans cette compagnie.	M. Darcourt.
Le Chevalier MACAIRE, } Archers dans cette compagnie.	M. Marty.
LANDRY, ami de Macaire. } Archers dans cette compagnie.	M. Édouard.
LE SÉNÉCHAL, ou Juge du Comté.	M. Ferdinand.
Dame GERTRUDE, aubergiste.	Mlle Bourgeois.
URSULE, petite servante d'auberge, filleule de dame Gertrude,	Mlle Hugens.
ÉLOI, Commissionnaire muet.	Mlle Dumouchel.
BERTRAND, valet d'auberge.	M. Duménis.
Archers.	
Paysans.	
Domestiques.	

La scène se passe à Bondy, près Paris, dans le XVe siècle.

LE

CHIEN DE MONTARGIS,

OU

LA FORÊT DE BONDY,

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vaste salle gothique qui sert aux cérémonies publiques et aux grandes audiences du Comté. Cette salle est attenante au logement du Sénéchal.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE *.

DAME GERTRUDE, *entrant.*

Votre servante, Monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Bonjour, dame Gertrude.

DAME GERTRUDE.

Je me rends à vos ordres. Que puis-je pour votre service?

LE SÉNÉCHAL.

Vous allez le savoir. C'est aujourd'hui ou demain au plus tard que la belle compagnie d'archers, commandée par le chevalier Gontran, doit arriver à Bondy. Le devoir de ma place exige que j'aille au devant de ces braves, pour les

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

complimenter; mais je ne bornerai pas là le favorable accueil que des héros couverts de gloire ont droit d'attendre de nous; je veux les traiter avec une distinction toute particulière : ils doivent séjourner ici avant de rentrer dans la capitale, et je prétends signaler chaque instant de leur présence par de nouvelles fêtes. C'est dans cette intention que je vous ai mandée, dame Gertrude.

DAME GERTRUDE.

Disposez de moi, monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Cette grande salle, destinée aux cérémonies publiques, est parfaitement convenable au but que je me propose. Faites la décorer d'une manière élégante. Je vais ordonner que l'on mette à votre disposition les trophées d'armes qui ornent l'église paroissiale. Faites venir ici tous vos gens, et donnez-nous un repas splendide. De mon côté, je vais rassembler des joueurs d'instruments, et donner ordre à toute notre jeunesse de se parer de ses plus beaux atours.

DAME GERTRUDE.

J'ose vous assurer, monsieur le Sénéchal, que vos intentions seront parfaitement remplies. Dieu merci, mon auberge jouit de la meilleure réputation; j'en appelle au témoignage de tous les voyageurs, et notamment de messieurs les gens du Roi, qui tous m'honorent de leur confiance.

LE SÉNÉCHAL.

Oh! nous savons ce que vous valez, dame Gertrude; vous êtes une maîtresse femme. L'éducation que vous avez reçue, vous a mise à même d'unir aux qualités de votre sexe la présence d'esprit et la fermeté du nôtre.

SCÈNE II.

LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE, BERTRAND.

BERTRAND.

(Il arrive en faisant beaucoup de bruit avec ses sabots; mais lorsqu'il aperçoit le Sénéchal, il les ôte et les prend à la main.)

Pardon, excuse, monsieur le Sénéchal. J'viens vous chercher, not' maîtresse, parce que c'gros joufflu, qui a couché c'te nuit à l'auberge, avec son âne, parlant par respect, avec son âne....

DAME GERTRUDE.

Eh bien, achève.

BERTRAND.

Donnez-moi donc l'temps. Eh ben, il veut s'en aller sans payer. J'l'y ons dit que j'n'entendions pas ça; pour lors, il m'a inondé d'un déluge d'sottises... il m'a appelé vilain paltoquet... J'vous d'mande un pau, not'maîtresse...

DAME GERTRUDE.

Imbécile! laisse partir cet homme et cours à la maison; tu diras à Ursule et à Eloi de venir me trouver bien vite ici, chez monsieur le Sénéchal.

BERTRAND.

Pourquoi faire?

DAME GERTRUDE.

Cela ne te regarde pas. Tu leur diras d'apporter nos plus beaux tapis et ces guirlandes que nous avions préparées pour la noce de Claude-le-Rond.

BERTRAND.

Quoiqu' vous voulez faire d'tout çà, not' maîtresse?

DAME GERTRUDE.

Pour Dieu, obéis et tais-toi.

BERTRAND.

C'est dit. J'obéissons, je m'taisons, et j'men allons. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE SÉNÉCHAL, Dame GERTRUDE.

LE SÉNÉCHAL,

Voilà qui est convenu, dame Gertrude. Je puis m'en reposer entièrement sur vous?

DAME GERTRUDE.

Entièrement.

LE SÉNÉCHAL.

Je vous quitte pour donner mes ordres au dehors. Ne perdez pas un moment; il serait possible que nos hôtes arrivassent aujourd'hui.

DAME GERTRUDE.

C'est ce que me disait tout à l'heure un jeune archer de cette compagnie, nommé Aubri de Mont-Didier, qui est venu loger chez moi pour attendre ses camarades.

LE SÉNÉCHAL.

N'est-ce pas celui qui a été chargé par le chevalier Gontran de porter au Roi les drapeaux pris sur l'ennemi?

DAME GERTRUDE.

Lui-même.

LE SÉNÉCHAL.

On le dit fort intéressant.

DAME GERTRUDE.

Il jouit à juste titre de la confiance de son capitaine, ce qui ne laisse pas d'exciter contre lui la jalousie de ses camarades.

LE SÉNÉCHAL.

Je serais bien aise de le voir.

DAME GERTRUDE.

Je lui ferai part de vos intentions bienveillantes.

LE SÉNÉCHAL.

Vous m'obligerez. Ah! tenez, voilà déjà vos domestiques qui accourent. La commission a été bientôt faite.

DAME GERTRUDE.

C'est ainsi que tout marche chez moi. Diligence, exactitude, telle est ma devise.

LE SÉNÉCHAL.

Moyen sûr pour prospérer. Je vous laisse. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DAME GERTRUDE, URSULE, ÉLOI.

(Ursule et Éloi portent des vases de fleurs, des tapis et des guirlandes.)

DAME GERTRUDE.

C'est bien, mes enfants : Ursule, arrange ces guirlandes en festons, place les tapis, enfin, donne à cette salle un air de fête ; je m'en rapporte à toi.

URSULE.

Oui, marraine.

DAME GERTRUDE.

Je te laisse avec Éloi.

URSULE.

Sans doute, il m'aidera.

DAME GERTRUDE.

Oh ! tu n'en es pas fâchée ; c'est ton favori.

URSULE.

Il est si bon, si malheureux !

DAME GERTRUDE.

C'est vrai ; mais s'il est muet, du moins il n'est pas sourd : tu sais très-bien t'en faire obéir.

URSULE.

Oh ! nous nous entendons à merveille.

DAME GERTRUDE.

Va, mon garçon, sois toujours honnête et fidèle ; Dieu te protégera, et moi je ne t'abandonnerai jamais. (*Éloi baise la main de Gertrude.*) Je vais tout préparer pour le magnifique repas que vient de me commander monsieur le Sénéchal. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

URSULE, ÉLOI.

URSULE.

Çà, mon petit Éloi, tu vas m'aider à arranger tout ceci.

(Éloi témoigne que c'est de tout son cœur.)

URSULE.

Ce sera superbe!... Voyons, comment nous-y prendrons-nous? Il serait assez bien, ce me semble, d'entourer de guirlandes la porte et les croisées... oui... de jeter ensuite un tapis sur chaque balustrade et d'y poser des vases de fleurs; hein, qu'en penses-tu?

(Éloi fait voir qu'il approuve. Il prend une guirlande, saute lestement sur une des croisées qui sont de chaque côté de la porte, attache la guirlande de manière à former des festons, redescend, prend un tapis qu'il étend sur la balustrade et sur lequel il pose un beau vase rempli de fleurs.)

URSULE.

A merveille, mon petit Éloi. C'est très-joli, n'est-ce pas?

(Éloi fait entendre à Ursule qu'il ne peut rien sortir que d'ingénieux de sa bouche ou de sa pensée.)

URSULE.

Tu es un flatteur. Si je te croyais, tu finirais par me persuader que je suis une petite merveille.

(Éloi témoigne que c'est précisément là ce qu'il a voulu dire.)

URSULE.

A la vérité, je suis jolie; mais c'est de mon âge. Qui est-ce qui n'est pas jolie à seize ans? Je suis bonne autant que je le peux, c'est tout simple. Toutes les femmes le sont.

(Éloi fait signe que non.)

URSULE.

Ou doivent l'être.

(Éloi approuve.)

URSULE.

Je prends le plus vif intérêt à tous les malheureux et

surtout à mon petit Éloi, parce que ma marraine l'aime, l'a recueilli, parce que je l'aime... (*fâchée d'en avoir trop dit, elle ajoute en baissant les yeux* :) la religion commande d'aimer son prochain comme soi-même, et l'on doit obéir à sa religion. Éloi à son tour aime Ursule comme il aimerait une bonne sœur.

(Éloi fait signe que ce n'est pas cela.)

URSULE.

Il a pour elle beaucoup de reconnaissance.

(Même signe de la part d'Éloi.)

URSULE.

Comment, monsieur Éloi, vous ne m'aimez pas comme une sœur? Vous n'avez pas de reconnaissance pour cette pauvre Ursule qui est si désolée de votre malheur, et qui prend tant d'intérêt à tout ce qui vous regarde? Fi, Monsieur, fi! que c'est laid! c'est un bien vilain défaut que l'ingratitude.

(Éloi répond par la pantomime la plus expressive, et lui fait entendre que ce n'est pas de la reconnaissance, mais de l'amour, et l'amour le plus vif qu'il ressent pour elle.)

URSULE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande, Monsieur; vous êtes un babillard.

(Éloi voudrait bien que sa bouche pût exprimer tout ce que lui inspire Ursule; mais la pantomime est impuissante et ne peut être qu'un faible interprète des sentiments dont son cœur est rempli,)

URSULE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Non, Monsieur, je ne vous comprends pas, je ne veux pas vous comprendre. Allez à votre ouvrage.

(Éloi, docile au moindre signe d'Ursule, court, s'élance sur l'autre croisée et l'arrange comme la première; mais dans son empressement, il perd l'équilibre.)

URSULE *jette un cri et court le retenir.*

O mon Dieu! il va tomber!

(Dans ce moment, le visage d'Éloi s'est trouvé près de celui d'Ursule, et il lui dérobe un baiser.)

URSULE *s'éloigne avec un petit air boudeur en essuyant sa joue avec son tablier.*

Éloi, cela n'est pas bien, ce que vous avez fait.

(Éloi la suit et demande pardon.)

URSULE.

Non, Monsieur, je ne vous pardonnerai pas.

(Éloi se met à genoux.)

URSULE.

Oh! c'est égal. Je suis fâchée, bien fâchée... pour toujours... me prendre un baiser!

(Éloi assure qu'il est désespéré de lui avoir déplu, mais qu'il est prêt à lui rendre le baiser qu'il a dérobé.)

URSULE.

Le rendre!... Il est bien temps.

(Éloi proteste qu'il le remettra à la même place.)

URSULE.

Vous proposez de le remettre à la même place... est-ce que c'est possible? je vous en défie.

(Éloi insiste pour la restitution.)

URSULE.

Voyons un peu, par curiosité, Monsieur, comment vous vous-y prendrez.

(Éloi s'approche avec beaucoup de timidité et embrasse de nouveau Ursule.)

URSULE, *à part.*

Il a raison : c'est bien à la même place.

SCÈNE VI.

URSULE, BERTRAND, ÉLOI.

BERTRAND, *couvert d'une armure en fer.*

(Il tient d'une main une massue, de l'autre, des drapeaux et des armes. Il porte un casque dont le panache est très-élevé et la visière baissée, en un mot, il semble un trophée ambulant.)

Téméraires!... vous osez devant moi...

URSULE *se sauve dans un coin de la salle.*

Oh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

BERTRAND, *menaçant Ursule.*

Malheureuse! tu vas périr.

(Il lance sa massue aux pieds de la petite, qui meurt d'effroi. Éloi la rassure, relève la massue, fond sur le prétendu chevalier, et lui porte des coups vigoureux, que celui-ci n'évite qu'en reculant.)

BERTRAND, *se défendant de son mieux et ne déguisant plus sa voix.*

Hé ben! hé ben, comm' il y va donc! veux-tu finir? C'damné muet! il n'entend pas plus la plaisanterie qu's'il était sourd. C'est moi, c'est Bertrand... c'est eun' niche qu'j'ons voulu vous faire. Voyons, aidez-moi à m'désaffubler, car j'étouffe sous c'maudit bonnet; j'n'y voyons goutte.

URSULE, *riant aux éclats.*

Quoi! tout de bon, c'est c' nigaud de Bertrand?

BERTRAND.

Oui, Mamselle, c'est moi.

(Ursule et Éloi lui ôtent le casque et le débarrassent successivement de toutes les pièces de son armure.)

URSULE.

Par quel hasard es-tu donc chargé de tout cela?

BERTRAND.

C'n'est pas par hasard, c'est par exprès, Mamselle. Monsieu l'Sénéchal m'a dit comm'ça : Bertrand, qu'il m'a dit, faut qu' tu nous aides à porter dans la grand'salle d'audiences tous les attirails de guerre qui sont dans l'église. J'l'y ons répondu : avec ben volontiers, Monsieu l'Sénéchal; et à c'te fin d'faire plus de besogne qu'les autres, j'ons mis mon pied dans un gant, mon bras dans un' cuisse, ma jambe dans un bras, ma tète dans un pot, et j'nous sommes mis en route comm'vous avez vu. Mais c'te facétie-là a failli m'coûter gros : aussi v'là qu'est dit, je renonce à la guerre, j'voyons qu'y gn'y a rien de bon à gagner dans c'métier-là. Tenez, v'là les autres qui arrivent, ils n'ont pas été si bêtes qu' moi.

URSULE.

C'est vrai, mais il faut convenir que cela n'était pas facile. (*Six paysans apportent des trophées d'armes qu'Ursule fait placer dans différentes parties de la salle.*) Là... bien... voilà ce que c'est. Viens, Éloi, allons demander à ma marraine ce qui nous reste à faire. (*Éloi sort avec les paysans.*)

SCÈNE VII.

URSULE, BERTRAND.

BERTRAND *retient Ursule.*

Un moment, Mamselle Ursule. Comment s'fait-y qu'une jeune fille qu'a reçu d'l'éducation et qu'a des sentiments, affiche comm'ça, devant tout le monde, la parférance injuste qu'all'accorde à un muet sur un quelqu'un qui jouit d'tous ses sens ?

URSULE.

Excepté du sens commun.

BERTRAND.

Enfin, quoiqu'ça peut vous dire un muet ?

URSULE.

Rien, mais au moins je n'entends pas de sottises.

BERTRAND.

Oh ! j'comprends ben c'que vous voulez dire, allez ! mais c'est égal, ça n'me rebute pas.

URSULE.

Et voilà ce qui me désole.

BERTRAND.

Enfin, quoiqu'il a d'plus qu' moi, c't'Éloi, pour avoir trouvé l'chmin d'vot' cœur ?... C'est-y parce qu'en tombant du haut d'un arbre il s'est coupé la langue ? s'il n'faut qu'ça pour vous plaire, j'vas tout de c'pas monter sur l'gros noyer qu'est d'vant not'porte, j'me jettrai par terre, et peut-être ben qu'dans ma chute je m'creverai un œil....; alors...

URSULE.

Vous ferez un méchant borgne.

BERTRAND.

Oh, mon Dieu! est-il possible : enfin, j'ons beau dire et beau faire, j'n'attrapons jamais que d'mauvais compliments.

URSULE.

Cela me vient tout seul... en vous voyant; oh! je n'ai pas la peine de chercher.

BERTRAND.

Grand merci.

URSULE.

Vrai!

BERTRAND.

J'vous croyons sur parole.

URSULE.

C'est votre faute; que ne me laissez-vous en repos? Je vous l'ai dit cent fois, et je veux bien le repéter pour la dernière : j'aime Éloi, parce qu'il est bon, parce qu'il est malheureux, parce que ma marraine l'aime, parce que tout le monde l'aime, parce qu'il n'a rien, ni moi non plus.

BERTRAND.

Hé ben, quoi qu'vous ferez d'ces deux riens-là?

URSULE.

Quelque chose. A force de travail et d'économie, nous amasserons pendant huit ans de quoi monter un joli petit ménage. Dans huit ans, j'aurai vingt-quatre ans, Eloi en aura vingt-sept, c'est le bon âge pour se marier.

BERTRAND.

D'ici-là, peut-êtr' ben qu'y s'ra devenu aveugle; alors il n'l'y manquera pu qu'd'être sourd pour faire un mari parfait : ça vous conviendra ben mieux encore, n'est-y pas vrai?

URSULE, *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes un impertinent, et je vous prie de ne jamais m'adresser la parole.

BERTRAND.

Sans doute, vous aimez mieux les gestes, n'est-ce pas?

mais jarni ! j'n'aimons pas les vôtres, moi, entendez-vous, Mamselle, j'n'aimons pas les vôtres.

SCÈNE VIII.

URSULE, AUBRI DE MONT-DIDIER, BERTRAND.

AUBRI.

Monsieur le Sénéchal est-il chez lui ?

URSULE.

Non, Monsieur, mais sans doute il ne tardera pas à revenir. Si vous voulez l'attendre...

AUBRI.

Volontiers.

BERTRAND, *contrefaisant Ursule, à part.*

V'là qu'all' fait la doucereuse, à présent !

AUBRI.

Vous vous querelliez, je pense, lorsque je suis entré.

BERTRAND.

C'n'est pas ma faute, Monsieur Aubri ; c'est elle qui m'baille des taloches.

AUBRI.

A vous voir, on vous croirait mariés depuis un an tout au moins.

URSULE.

Moi, mariée avec lui ! c'est ce qu'on ne verra jamais, par exemple.

AUBRI.

Il ne faut jurer de rien, mon enfant.

URSULE.

J'aimerais mieux rester fille toute ma vie, que d'épouser un rustaud comme celui-là.

BERTRAND.

All' aime Éloi, voyez-vous.

AUBRI.

Je suis tenté de le croire.

BERTRAND.

All' vient de m'l'avouer.

AUBRI.

Hé bien, elle a raison.

URSULE.

N'est-ce pas, Monsieur Aubri, que j'ai raison ?

AUBRI.

Éloi est joli garçon.

URSULE.

Là ! n'est-ce pas qu'il est bien gentil ?

AUBRI.

Il a l'air doux.

URSULE.

Comme une fille.

BERTRAND.

C'n'est pas vous qu'y faudrait prendre pour modèle, toujours.

AUBRI.

Sa physionomie est expressive.

URSULE.

Je comprends tout ce qu'il veut me dire.

BERTRAND.

C'qu'y veut m'dire, c'est ça. C'est commode, un homme qui n'peut pas parler, on est sûr d'avoir toujours raison.

AUBRI.

Et puis, il est empressé, obligeant, serviable.

URSULE.

Vous le connaissez bien, Monsieur Aubri, c'est le cœur le plus honnête...

AUBRI.

Je l'aime beaucoup.

URSULE.

Il le mérite. Tout le monde l'aime ici... excepté ce hibou là.

BERTRAND.

Ah ! ça, Mamselle, écoutez donc ; aimez vot' Éloi, puisqu'vous n'avez point d'goût, c'est tant pis pour vous ; mais

j'vous prions d'prendre garde à c'que vous dites, et de n'pas traiter comm'ca les gens de bêtes... Ah! monsieur Aubri, à propos d'bête, où donc qu'est vot' chien? ordinairement il n'vous quitte pas; si ben qu'c'est devenu comme eun' manière de proverbe dans l'village : drès qu'on voit vot'chien, on dit tout d' suite v'là monsieur Aubri.

AUBRI.

Je lui ai permis d'aller chasser dans la forêt.

BERTRAND.

Ça m' fait plaisir. J'aimons ben mieux qu'y déjeune là qu'à la cuisine. Enfin, c'est comme eun' malédiction, v'la quatre jours de suite qu'y mange ma part : j'ons beau changer mon assiette d' place, y semble qui d'vine où que j'la mettons; quand j'arrive... bernique, y gn'y a pus personne. (*Ursule rit.*)

AUBRI.

Je crains bien, mon pauvre Bertrand, qu'Ursule ne soit au moins de moitié dans cette espièglerie. Quand on sonne le déjeuner, Dragon vient s'asseoir devant elle et la regarde comme pour lui demander sa portion : j'ai cru remarquer qu'elle lui indiquait de l'œil ton assiette... Dragon est fort habile, vois-tu, il entend à demi-mot. (*Ursule rit.*)

BERTRAND.

C'est bon : je n'vous dis qu'ça. Les archers vont arriver aujourd'hui ou demain. Il y aura grand gala, tout le monde sera sur pied. J'frons ensorte qu'on prie monsieur Aubri d'prier Dragon d'avoir la complaisance d'nous dire laquelle qu'est la plus sage d'la compagnie, et je n'vous dis qu'ça. (*A part.*) J'ly dirai deux mots à l'oreille, à Dragon. (*Haut.*) C'te mortification m'vengera d'toutes vos injustices.

URSULE.

Oh! je n'ai pas peur; Dragon ne se trompera pas. On lui a demandé la même chose avant hier, et tu as bien vu qu'il est venu droit à moi.

BERTRAND.

Tiens! la belle malice! vous étiez toute seule, gn'y avait pas à choisir. (*On entend battre aux champs au dehors.*)

AUBRI.

Ce bruit semble annoncer l'arrivée de ma compagnie; je ne l'attendais pas sitôt.

BERTRAND.

J'vas vous dire ça. (*Il sort avec précipitation et rencontre le Sénéchal qui rentre avec beaucoup d'empressement.*)

SCÈNE IX.

URSULE, LE SÉNÉCHAL, AUBRI DE MONT-DIDIER.

URSULE.

Monsieur le Sénéchal, voilà monsieur Aubri de Mont-Didier qui est venu...

AUBRI.

J'aurais dû me présenter plus tôt, sans doute.

LE SÉNÉCHAL.

Point d'excuses, Monsieur Aubri; c'est moi qui vous en dois pour l'espèce d'incivilité que je commets en ce moment. Vos camarades sont à deux pas, et je n'ai point encore fait toutes mes dispositions. Veuillez, je vous prie, aller au-devant d'eux et les conduire vous-même ici, vous m'obligerez infiniment.

URSULE.

Monsieur le Sénéchal, êtes-vous content de moi? tout cela est-il arrangé à votre goût?

LE SÉNÉCHAL.

Très-bien, mon enfant, très-bien. (*A Aubri.*) Pardon, mon jeune ami, je vous rejoins tout à l'heure. (*Il rentre dans son appartement.*)

URSULE.

J'ai envie de rester ici, moi; je verrai mieux la cérémonie. Qu'en dites-vous, Monsieur Aubri?

AUBRI.

Je vous le conseille, mon enfant (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE X.

URSULE, *seule.*

Oh Dieu ! quel plaisir de voir toute une compagnie rassemblée !... j'en ai vu souvent s'arrêter à la maison ou traverser le village, mais pas plus de deux ou trois à la fois... ils ont de si beaux habits, ces gens du roi !... Pourvu que ma marraine ne m'envoie pas chercher. Là ! quel guignon, justement, la voici.

SCÈNE XI.

DAME GERTRUDE, URSULE.

DAME GERTRUDE.

Monsieur Aubri m'a dit en passant que tu avais parfaitement rempli mes intentions. En effet, cela me paraît fort joli : tu sais, mon enfant, que je suis juste et que je récompense toujours à propos. Or, comme le plus grand plaisir que l'on puisse faire à une jeune fille, c'est de lui donner les moyens de plaire ou d'être remarquée, je t'apporte tes basques, ta fraise et ta coiffure des dimanches. Je veux que tu sois brave pour paraître devant tout ce monde.

URSULE.

Oh, merci, marraine, que vous êtes bonne !

DAME GERTRUDE.

Dépêche-toi.

URSULE.

Oui, marraine. (*Elle fait sa toilette avec beaucoup de vivacité; mais cette précipitation même occasionne des maladresses comiques; on entend le tambour.*) Ah ! mon Dieu ! les voici, je ne serai jamais prête.

DAME GERTRUDE.

C'est que tu te presses trop.

URSULE.

Mais, vous, marraine, comment ferez-vous pour traiter tout ce monde? vous avez eu si peu de temps.

DAME GERTRUDE.

J'ai fait prier Claude-le-Rond de retarder son mariage de deux ou trois jours, et j'ai employé pour monsieur le Sénéchal tout ce que j'avais préparé pour le repas de noces.

URSULE.

Comment me trouvez-vous, marraine? suis-je bien comme çà?

DAME GERTRUDE.

Tu es gentille comme un cœur. Ah ça, tu auras soin de faire la révérence à tous ces messieurs.

URSULE.

Plutôt deux fois qu'une. Des archers du Roi! je sais bien que cela fait des hommes de conséquence.

SCÈNE XII.

LE SÉNÉCHAL, AUBRI DE MONT-DIDIER, LE CHEVALIER GONTRAN, MACAIRE, LANDRY, DAME GERTRUDE, URSULE, ÉLOI, BERTRAND, ARCHERS, DOMESTIQUES, PAYSANS, PAYSANNES.

(Au bruit d'une musique guerrière, on voit défiler la compagnie d'archers du chevalier Gontran, précédée de paysans et de paysannes qui dansent autour d'eux, et leur donnent tous les signes d'admiration que des vainqueurs doivent inspirer. Dame Gertrude et Ursule, placées dans un coin, se confondent en révérences.)

DAME GERTRUDE, *à Ursule, Éloi et Bertrand.*

Occupons-nous à dresser les tables.

LE SÉNÉCHAL, *sortant de chez lui.*

Chevalier Gontran, je dois mettre au nombre des attributions les plus honorables de ma place, le droit de vous recevoir et de vous féliciter au nom de tout le Comté. Malheureusement pour moi, la renommée m'a prévenu,

elle a porté aux pieds du trône, et jusqu'aux extrémités de la France, le bruit de vos services.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Monsieur le Sénéchal, je vous remercie pour mes compagnons d'armes; tout ce que vos expressions contiennent de flatteur et d'honorable leur appartient, et je m'empresse de le leur restituer. Quelle que soit l'habileté du chef, il n'a que le mérite de la pensée, les soldats ont celui de l'exécution : il est donc juste qu'il reporte au moins la moitié de sa gloire à ceux qui furent les instruments du succès.

LE SÉNÉCHAL.

Tant de modestie ajoute encore, s'il est possible, au talent qui vous distingue.

(Roulement, fanfare. On élève des palmes sur la tête des guerriers, qui vont ensuite se ranger dans le fond. Pendant cette scène, on voit dame Gertrude et tous ses gens aller et venir. Une longue table est préparée pour les soldats dans le jardin, sous une feuillée que l'on aperçoit à travers les fenêtres. Il ne reste en avant de la scène que le chevalier Gontran, Aubri, Macaire et Landry. Le Sénéchal lui-même veille aux préparatifs et donne le coup d'œil du maître.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Hé bien, mon cher Aubri...

MACAIRE, *bas à Landry, avec humeur.*

Mon cher Aubri!

LE CHEVALIER GONTRAN.

La mission dont je vous avais chargé a-t-elle été heureuse?

AUBRI.

Plus que je n'osais l'espérer. Admis à l'audience du Roi, j'ai eu l'honneur de lui présenter les cinq drapeaux que nous avons enlevés à l'ennemi. Sa Majesté, après avoir lu votre lettre, a daigné m'adresser ces paroles obligeantes : « Aubri, je suis satisfait du compte que me rend votre capitaine. Je vous nomme lieutenant de la compagnie. Je » ne bornerai pas là mes bienfaits. Je sais qu'il vous des» tine sa fille; j'approuve ce mariage, et je me charge de » la dot. »

MACAIRE, *bas à Landry.*

Lieutenant et l'époux de Clotilde ! Oh, Landry !...

LANDRY.

Cela ne m'arrangerait pas du tout.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Sans doute, vous n'avez pas manqué d'aller bien vite porter cette bonne nouvelle à ma fille et à votre respectable mère ?

AUBRI.

Je l'avoue : j'ai profité de la permission que vous m'aviez donnée de ne vous rejoindre qu'ici, pour aller jusqu'à Chartres déposer aux pieds de la belle Clotilde l'hommage d'un amour autorisé par son père et sanctionné par le Souverain. J'ai passé deux jours à Paris près de ma mère, et suis revenu vous attendre dans ce lieu désigné jusqu'à nouvel ordre pour le cantonnement de la compagnie.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Je vous félicite, mon ami, du bon emploi que vous avez fait de votre temps. Vos camarades connaissent comme moi votre bravoure, ils apprécient vos excellentes qualités; il n'en est pas un, du moins j'aime à le croire, qui ne s'applaudisse de servir maintenant sous vos ordres, et dont le suffrage ne se joigne à celui du Monarque.

LANDRY.

Certainement. *(Bas, à Macaire.)* Parle donc, Macaire.

MACAIRE, *déguisant à peine sa jalousie.*

Nos sentiments ne sauraient avoir un interprète plus fidèle que vous, chevalier Gontran. Nous savons parfaitement que c'est la compagnie tout entière que le Roi récompense dans la personne d'un seul, et chacun de nous a des grâces à lui rendre. Nous ne pouvons que regretter en particulier, de n'avoir pas été assez heureux pour fixer votre attention, puisque ce message a obtenu des résultats si avantageux pour celui que vous en avez chargé.

LE SÉNÉCHAL.

Chevalier Gontran, et vous ses nobles compagnons,

venez vous mettre à table. Ce repas, préparé à la hâte, ne vous semblera pas digne peut-être...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Il est offert de bon cœur et vous y présiderez, Monsieur le Sénéchal, dès lors, il n'y manquera rien. Allons, Messieurs, prenons place.

(Une table demi-circulaire a été dressée au fond de la salle. On voit tous les archers assis à une table longue, sous la feuillée, en dehors.)

DAME GERTRUDE, *au Sénéchal.*

J'ai fait de mon mieux, Monsieur le Sénéchal, j'espère que vous serez content.

LE CHEVALIER GONTRAN.

A ma droite, Monsieur le Sénéchal. (*A Macaire, qui vient s'asseoir à la gauche du chevalier*). Pardon, Macaire, permettez qu'Aubri occupe aujourd'hui cette place ; elle lui appartient à un double titre.

AUBRI.

Mais ma jeunesse...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Votre grade...

MACAIRE.

C'est juste.

LE CHEVALIER GONTRAN, *à Macaire.*

Demain, et tous les jours, vous retrouverez auprès de moi celle que vous assure l'ancienneté de vos services.

(Il indique la place occupée par le Sénéchal. On s'assied. Gontran au milieu, le Sénéchal à sa droite, puis Macaire et Landry; de l'autre côté Aubri et deux autres officiers.)

DAME GERTRUDE.

Monsieur le Sénéchal, nos jeunes gens sont là, ils attendent vos ordres.

LE SÉNÉCHAL.

Dites-leur de venir saluer nos vaillants défenseurs.

BERTRAND.

Allons, arrivez, vous autres. Venez montrer à ces messieurs ce que vous savez faire.

BALLET.

(Après le ballet, on se lève de table.)

LE SÉNÉCHAL.

Chevalier Gontran, la nuit approche. Je vous ai fait préparer un appartement ; quand il vous plaira de vous retirer, nous sommes à vos ordres.

LE CHEVALIER GONTRAN.

J'accepte volontiers. Je ne serai pas fâché de prendre du repos.

LE SÉNÉCHAL, *aux archers.*

Messieurs, vos logements sont désignés dans le village.

DAME GERTRUDE.

J'ai retenu pour ma part messieurs Macaire et Landry.

LE SÉNÉCHAL.

Sans compter le jeune Aubri dont vous ne dites rien.

DAME GERTRUDE.

Monsieur Aubri est un habitué, il est presque de la maison.

LANDRY, *bas à Macaire.*

Partout des distinctions.

(Les archers et les paysans se retirent. On enlève les tables.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ah! j'oubliais... j'ai besoin d'une personne de confiance pour porter cette lettre au châtelain de Lagny ; elle contient des questions d'un très-grand intérêt, sur lesquelles je désirerais avoir son avis le plus tôt possible.

MACAIRE *s'avance.*

Je suis tout prêt.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Non, Macaire. Nous arrivons, vous devez être fatigué ; il est juste qu'Aubri, qui se reposait en nous attendant, ait la préférence.

AUBRI.

Vous m'avez prévenu, Capitaine, j'allais faire cette observation à mon camarade. *(Il prend la lettre.)* Demain, à votre lever, je vous présenterai la réponse.

MACAIRE *bas, à Landry.*

Toujours la préférence!... oh! que ce mot m'est odieux.

(Le chevalier Gontran, conduit par le Sénéchal, entre dans un appartement à gauche.)

SCÈNE XIII.

Dame GERTRUDE, AUBRI, MACAIRE, LANDRY.

DAME GERTRUDE.

Quoi, monsieur Aubri, vous voulez traverser pendant la nuit notre forêt? cela n'est pas prudent. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on y commette un assassinat.

AUBRI.

Dragon m'accompagnera.

DAME GERTRUDE.

Il pourra bien vous avertir du danger, mais il n'est pas assez fort pour vous défendre.

MACAIRE.

Un militaire ne s'arrête point à de telles considérations.

DAME GERTRUDE, *à Macaire et à Landry.*

Quand vous jugerez à propos de vous retirer, Messieurs, je retourne chez moi.

MACAIRE.

Nous vous suivons.

(Dame Gertrude salue et sort; Aubri se dispose à la suivre, Macaire l'arrête.)

SCÈNE XIV.

LANDRY, AUBRI DE MONT-DIDIER, MACAIRE.

MACAIRE.

Aubri, vous fûtes de tout temps pour moi un objet insupportable. Avant votre arrivée au corps, je jouissais de la confiance du capitaine; j'avais l'espoir de m'unir à sa

fille : je ne sais quoi l'a séduit en vous; mais la préférence qu'il vous accorde, détruit sans retour mes espérances et ma félicité. Ce que je viens d'apprendre a mis le comble à ma haine; elle ne peut plus s'accroître, il faut qu'elle éclate; il faut que l'un de nous cède la place à l'autre. Jamais, tant que Macaire vivra, tu ne seras l'époux de Clotilde, et tu ne commanderas à tes camarades.

AUBRI.

J'ai vu souvent avec peine, qu'une injuste prévention vous animait contre moi, et j'ai soigneusement évité tout ce qui pouvait irriter un caractère ombrageux et farouche. Je vous plains, Macaire.

MACAIRE.

Je vous en dispense; grâce au ciel, je ne me crois point encore réduit à n'inspirer que de la pitié.

AUBRI.

De la pitié n'est pas le mot; j'aurais eu pour vous des sentiments affectueux, si vous ne m'aviez pas constamment repoussé : oui, je le répète, on est à plaindre, quand on ouvre son cœur aux passions haineuses.

MACAIRE.

Trêve de morale. Tranchons : renoncez à Clotilde et à votre nouveau grade.

AUBRI.

En me proposant une bassesse, vous devez être assuré d'avance que je n'y souscrirai pas. Il n'est point en mon pouvoir de refuser la faveur dont le Roi m'honore. Quant à la main de Clotilde, j'ai tout fait pour la mériter; elle était le but de mes travaux, de toutes mes actions, je l'ai acquise au prix de mon sang, jugez si je puis la céder à un autre.

MACAIRE.

Et moi, je suis résolu à vous disputer l'une et l'autre faveur. Je vous appelle en combat singulier.

AUBRI.

Ma bravoure est connue; mais mes principes sur le duel le sont aussi depuis longtemps, et je n'y dérogerai pas. Je vous propose une lutte plus noble, par conséquent plus

digne de vous et de moi. Nous sommes en guerre; après quelques jours de repos, il est probable que notre compagnie retournera au camp. Faisons tourner au profit du prince le sentiment qui nous divise : combattons en désespérés, et jurons de céder tous nos droits à celui des deux qui fera la plus belle action.

MACAIRE.

Point de délai; c'est aujourd'hui, à l'instant, que ma haine veut être satisfaite.

LANDRY.

J'imagine un moyen de vous mettre d'accord. Prenez le sort pour arbitre, comme cela arrive tous les jours parmi nous. Tirez au plus haut dé, pour savoir lequel des deux sera maître de la vie de son adversaire.

MACAIRE.

J'y consens.

LANDRY, *à part.*

C'est moi qui roulerai les dés. Macaire serait incapable... je veux le servir malgré lui.

AUBRI.

Moi ! vous assassiner !..

MACAIRE.

Vous auriez tort de m'épargner. Si le sort me favorise...

AUBRI.

Oh ! je n'accepterai jamais.

LANDRY.

Prenez garde, mon Lieutenant : en refusant, vous feriez douter de votre courage.

AUBRI.

J'en donnerai des preuves à quiconque osera concevoir cette offensante pensée.

MACAIRE.

Commencez donc par moi.

AUBRI.

Vous me poussez à bout. J'accepte.

MACAIRE.

Allez choisir un témoin.

AUBRI.

Je n'en veux point d'autre que Dieu et l'honneur.

MACAIRE.

Comme il vous plaira. Attendez-moi ; je reviens avec des armes.

LANDRY.

Et moi, je vais chercher les dés. (*A part.*) Mon intérêt exige que Macaire épouse Clotilde. Il sera riche alors, et... Il est si obligeant!

SCÈNE XV.

AUBRI DE MONT-DIDIER.

A quelle horrible extrémité me réduit l'injuste haine d'un seul homme! Le ciel m'est témoin que la crainte de la mort n'entre pour rien dans les inquiétudes cruelles que j'éprouve; je l'ai bravée cent fois sur le champ de bataille. C'est l'opinion que je redoute. L'étude de toute ma vie a eu pour but l'estime générale; j'y plaçais mon honneur... je l'avais méritée, obtenue : un seul jour, un instant va tout détruire; je laisserai après moi un nom dégradé... avili... O Dieu!...

(Il est absorbé dans ses réflexions.)

SCÈNE XVI.

URSULE, AUBRI DE MONT-DIDIER, ÉLOI.

URSULE.

Monsieur Aubri, ma marraine est inquiète de ne pas vous voir rentrer; moi aussi, Éloi aussi; nous étions tous inquiets. Ma marraine a pensé que peut-être vous alliez partir sans armes, ce qui serait bien imprudent à vous, car cette forêt de Bondy est un vrai coupe-gorge; on n'y rencontre que des malfaiteurs ou des loups, et cela nous ferait bien de la peine, s'il vous arrivait quelque malheur. Pour lors, il m'est venu

dans l'idée de vous apporter, c'est-à-dire de vous faire apporter par Éloi votre sabre et votre arquebuse; car, pour tout l'or du monde, je n'oserais toucher à cela. Nous avons bien fait, n'est-ce pas, Monsieur Aubri?

AUBRI.

Je vous remercie, bonne Ursule; acceptez cette bague, et gardez-la comme un souvenir.

URSULE.

Un souvenir? Oh! je n'en ai pas besoin.

AUBRI.

Prenez toujours.

URSULE.

Est-ce que vous croyez que nous vous oublierons? Non, certes, vous êtes trop aimable pour cela. D'ailleurs, un souvenir... Vous ne vous en allez pas pour toujours.

AUBRI.

Qui sait?

URSULE.

Vous reviendrez demain matin?

AUBRI.

Peut-être.

URSULE.

Vous avez l'air bien triste. Je n'aime pas cela. Il faut que ce soit comme un avertissement du ciel... Tenez, croyez-moi, Monsieur Aubri, ne partez pas cette nuit... Il sera encore temps demain. Éloi vous éveillera à la petite pointe du jour. Oh! ne partez pas, je vous en prie.

AUBRI.

Dans notre état, Ursule, on ne doit savoir qu'obéir sans calcul, sans réflexion. Bon soir, mon enfant, bonne nuit.

URSULE.

Bonsoir, Monsieur Aubri. Cela me fait de la peine de vous quitter. J'ai le cœur tout gros; je suis sûre que je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Votre servante, Monsieur Aubri; bon voyage.

(Elle sort. Éloi salue Aubri, et se dispose à suivre Ursule.)

AUBRI.

Demeure, Éloi.

SCÈNE XVII.

AUBRI DE MONT-DIDIER, ÉLOI.

AUBRI.

Tu me parais honnête; on assure que tu es fidèle; un évènement malheureux t'a ôté les moyens d'être indiscret; je puis donc m'adresser à toi avec une entière confiance. Tiens, voilà une pièce d'or; c'est la récompense du service que je vais te demander.

(Éloi refuse la pièce d'or, et proteste de son dévouement.)

AUBRI.

Non, mon ami, cela n'est pas juste; toute peine mérite salaire. Ce sera le commencement des économies qui te sont nécessaires pour épouser Ursule. Si tu es heureux dans l'avenir, ma mémoire te sera chère; tu te souviendras d'Aubri, tu le regarderas comme le fondateur de ton établissement.

(Éloi remercie avec les larmes aux yeux, et demande ce qu'il peut faire pour Aubri.)

AUBRI.

Par des motifs que tu sauras plus tard, il serait possible que mon voyage fût très-long. Si demain, à neuf heures du matin, je ne suis pas de retour, tu demanderas à dame Gertrude la permission de t'absenter; tu iras à Paris, rue des Bourdonnais, chez ma mère; tu lui remettras mon porte-feuille et cette bourse qui renferme trente écus d'or: elle verra bien de quelle part ils lui viennent.

(Aubri remet en effet un porte-feuille et une bourse à Éloi, qui paraît étonné.)

AUBRI.

Jusque-là, cache soigneusement ces objets; ne les montre à personne, pas même à Ursule.

(Éloi proteste de sa fidélité.)

AUBRI.

On vient. Adieu. Sois fidèle.

(Éloi sort, mais en témoignant de l'inquiétude.)

SCÈNE XVIII.

MACAIRE, LANDRY, AUBRI DE MONT-DIDIER.

MACAIRE.

Voilà une arquebuse chargée de trois balles.

LANDRY.

Elle appartiendra à celui qui amènera le dé le plus élevé. (*Il approche une table.*) Je tire pour vous, Macaire (*A part.*) Je suis sûr de mon fait. (*Il roule les dés et amène douze.*) Douze. C'est malheureux pour vous, seigneur Aubri. (*Il donne l'arquebuse à Macaire.*)

MACAIRE.

Pas encore. A votre tour, Aubri. Il serait possible...

LANDRY.

Ce n'est pas probable.

(Il change les dés sans être vu, Aubri roule et amène le même point.)

MACAIRE, AUBRI.

Douze aussi.

LANDRY, *à part.*

C'est étonnant. (*Haut.*) Il faut recommencer.

(Au moment où il va substituer les dés, Macaire lui prend le cornet de la main.)

MACAIRE.

Donne; il est plus juste que ce soit moi.

LANDRY, *à part.*

Le maladroit! je n'ai pu changer les dés.

MACAIRE *agite le cornet.*

Dix.

LANDRY, *à part.*

Pas mauvais.

AUBRI, *à son tour*, *amène onze.*

Onze.

LANDRY, *à part.*

C'est lui qui l'a voulu.

MACAIRE *présente l'arquebuse à Aubri.*

Prenez, je suis prêt à vous suivre.

AUBRI.

N'allez pas plus loin, c'est ici même que je veux...

LANDRY, *à part.*

Et je souffrirais!... Non. (*Il porte la main à sa dague et suit Aubri qui va au fond.*)

(Macaire se place comme pour recevoir le feu. Aubri arme l'arquebuse, et se tournant brusquement, lâche le coup par la fenêtre, puis court se jeter dans les bras de son ennemi.)

AUBRI.

J'ai bien pu vous abandonner ma vie, mais non pas vous ravir la vôtre... Embrassez-moi, Macaire, soyons amis.

LANDRY, *à part.*

Encore un affront... il sera le dernier.

MACAIRE, *à part.*

Faut-il que toujours il l'emporte sur moi!...

LANDRY.

On vient!... quelle excuse?

AUBRI.

Je m'en charge.

(Il ramasse l'arquebuse qu'il avait jetée par terre; Landry remet la table à sa place.)

SCÈNE XIX.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, AUBRI, MACAIRE, LANDRY, DOMESTIQUES *avec des flambeaux.*

LE SÉNÉCHAL.

Qu'est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Pourquoi ce bruit, Messieurs, à l'heure qu'il est, et dans une maison que vous devez respecter?

AUBRI.

C'est moi qui suis le coupable, et je vous en demande pardon. Dame Gertrude sachant que j'allais me mettre en route, a eu la complaisance de m'envoyer mes armes; j'ai craint que cette arquebuse anciennement chargée ne vînt à me manquer au besoin, et, comme un étourdi, j'ai lâché le coup par la fenêtre, afin de la charger de nouveau; c'est une maladresse très-condamnable sans doute, j'aurais dû penser...

LE SÉNÉCHAL.

Oh! si ce n'est que cela, je n'y vois pas le moindre mal. Il m'arrive souvent d'être réveillé de cette manière, mais pour un motif plus sérieux.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Je conçois que le voisinage de la forêt vous donne beaucoup d'occupations.

LE SÉNÉCHAL.

Bon voyage, Monsieur Aubri. Bon soir, Messieurs... Rentrons, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER GONTRAN.

A demain, de bonne heure, Aubri.

AUBRI.

Oui, capitaine.

LANDRY, *à part.*

Demain, tu n'existeras plus.

(On se salue, on se sépare; le Sénéchal, le chevalier Gontran et les domestiques rentrent à gauche. Aubri, Macaire et Landry sortent par le fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le vestibule d'une auberge, soutenu par des piliers. A gauche, une façade dans laquelle se trouve une porte principale et deux croisées, au rez-de-chaussée. Les croisées sont au premier et deuxième plans, la porte est au troisième. Plus loin, du même côté, est l'entrée de l'écurie. A droite, une petite aile qui avance sur le théâtre, et à laquelle on arrive par une rampe en bois. Le dessous de cette rampe sert de chambre à Eloi. Au lever du rideau, on le voit couché sur de la paille. Dans le fond, une cour fermée par une palissade. On aperçoit la forêt dans l'éloignement. Une lanterne, suspendue au plafond du vestibule, répand une faible clarté sur la scène. L'entrée de la cour est censée au fond, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Dragon vient gratter à la porte de l'auberge. Voyant qu'on ne lui répond pas, il cherche à entrer en posant sa patte sur la clenche; enfin, il saute après le cordon de la sonnette, et parvient ainsi à se faire ouvrir.)

DAME GERTRUDE.

Hé! c'est Dragon. Que vient-il faire ici... tout seul... à l'heure qu'il est?... Oh! mon Dieu, il faut qu'il soit arrivé quelque malheur à son maître... (*Dragon tire dame Gertrude par sa jupe*) On dirait qu'il veut m'attirer hors de la maison. C'est bien extraordinaire. Pauvre M. Aubri! il lui est arrivé quelque accident, c'est sûr... Peut-être est-il à quelques pas d'ici. Oui, Dragon, je te suis. Assurons-nous d'abord de la vérité; je reviendrai ensuite appeler du monde et chercher du secours, s'il est nécessaire. (*Elle prend*

une lanterne, et s'éloigne dans la forêt avec Dragon qui la conduit en la tirant par sa jupe.) Oh! mon Dieu! ce pauvre M. Aubri!... Fasse le ciel que mes craintes ne se réalisent pas!

SCÈNE II.

MACAIRE, LANDRY.

(On voit Macaire et Landry rentrer par une ouverture qu'ils font à la palissade en déclouant deux ou trois planches. Landry pose contre la palissade une bêche dont il s'est servi.)

LANDRY.

Remettons d'abord cette bêche à la place où nous l'avons trouvée.

MACAIRE, *avec l'air égaré d'un homme qui vient de commettre un crime.*

Es-tu bien sûr au moins que personne ne nous ait aperçus?

LANDRY, *dont le sang froid contraste avec l'agitation de Macaire.*

Quel témoin pourrions-nous redouter? une nuit profonde a favorisé ta vengeance, et la terre en couvre maintenant l'objet.

MACAIRE.

Avons-nous pris toutes les précautions nécessaires pour dérober la connaissance de ce crime épouvantable?

LANDRY.

Chut! plus bas.... Oui, toutes; on nous a vus rentrer dans notre chambre. Nous sommes sortis et revenus sans bruit, et sans laisser la moindre trace de notre passage.

MACAIRE.

Paix! Landry. (*Il écoute.*)

LANDRY.

Qu'est-ce?

MACAIRE.

J'ai cru qu'on nous poursuivait.

LANDRY.

Du tout. Calme ces vaines terreurs.

MACAIRE.

Oh! je ne l'éprouve que trop, elles sont le premier, le plus cruel châtiment de l'homme qui s'oublie jusqu'à commettre un crime.

LANDRY.

Rentrons; allons prendre du repos.

MACAIRE.

Du repos... pour moi!... Ah! Macaire!... qu'as-tu fait?...

LANDRY.

Tu t'es délivré d'un objet odieux, d'un être que ta mauvaise étoile semblait avoir placé près de toi pour déranger tous tes plans, tous tes projets de bonheur, pour te nuire en tout.

MACAIRE.

Qui m'a donné le droit de disposer de sa vie?

LANDRY.

La haine et ton intérêt.

MACAIRE.

Le ciel me punira. Souvent, c'est par des circonstances qui tiennent du prodige, que Dieu dévoile les crimes les plus cachés.

LANDRY.

C'est avant de partir qu'il fallait faire toutes ces réflexions; maintenant elles ne remédient à rien, et nous tourmentent. Rentrons, te dis-je. Aussi bien venons-nous de commettre une imprudence..... il y a là quelqu'un, sous cet escalier.

MACAIRE.

Quelqu'un! Vois qui ce peut être.

LANDRY, *s'approche.*

Un valet, sans doute. Il dort.

MACAIRE.

Où il feint de dormir.

LANDRY.

Si je le savais... (*Il porte la main à sa dague.*)

MACAIRE.

Encore un assassinat ! Oh ! non... Landry ! Et voilà comme un second crime devient souvent la conséquence nécessaire du premier.

LANDRY.

Délicatesse mal placée. La prudence et notre sûreté avant tout. Je prends celui-là sur mon compte.

MACAIRE.

Non, non, je te le défends. Viens, rentrons. Ah ! de longtemps sans doute le sommeil n'approchera de ma paupière.

(Ils entrent dans leur chambre par une croisée du rez-de-chaussée, qu'ils avaient laissée entr'ouverte ; mais, auparavant, ils vont près d'Eloi pour s'assurer encore qu'il n'a pu les entendre ou les voir. Landry trouve plus prudent de s'en débarrasser. Il tire sa dague, Macaire le repousse, en lui disant avec l'accent de la compassion : *il dort !* et le force à rentrer le premier. Quatre heures sonnent.

SCÈNE III.

BERTRAND.

(On entend Bertrand en-dehors dans l'écurie. Il est censé parler aux chevaux.)

Range-toi, Cadet !... Range-toi donc Ç'a, Cocote !... qu'on se lève... haut le pied !... Allons donc, paresseuse... quand tu me regarderas comme une bête... Hé ben, quoi ? j'allons chercher d'l'avoine.

(Il sort de l'écurie avec une corbeille, qu'il vient remplir d'avoine dans un coffre placé auprès de la palissade. Tout en travaillant, il chante.)

CHANSON.

PREMIER COUPLET.

Air : *Dans une forêt des Ardennes.* (De Monténéro.)

Vous n' savez pas c' qu'on nous raconte.
Des voleurs d' la forêt d' Bondy ?

Çà fait frémir tout c' qu'on en dit,
Et c' qu'on en dit n'est pas un conte.
Chaqu' jour, la nuit, y s' commet là
Queuqu' mauvais coup, queuqu' attentat,
D' s'assassinats, et cætera...
J' vous en préviens, n' passez pas là.

SCÈNE IV.

BERTRAND, URSULE.

URSULE, *à la croisée de la chambre qu'elle occupe dans la petite aile de droite qui fait face au public.*

Taisez-vous donc, Bertrand, est-ce que vous êtes fou de faire un pareil tapage à l'heure qu'il est? Vous allez réveiller tous les voyageurs.

BERTRAND.

Par exemple, ça serait un peu fort. C'est avec c'te chanson-là que j' m'endors tous les soirs. (*Il chante le refrain.*)

Tra, la, la, la, la, tra, la, la, la, la.

URSULE.

Nous n'avons pas tous les jours l'honneur de loger des personnes de condition, des gens du Roi.

BERTRAND.

Laissez donc, mamselle Ursule, c' n'est pas çà du tout. J'vas vous dire l' fin mot, moi. Ça vous contrarie que j' chantions, parce que vous craignez qu'je n'réveille vot' favori, monsieur Eloi.

URSULE.

Quand cela serait, quel mal y aurait-il?

BERTRAND.

Tiens! n'faut-il pas qu'je m'gênions pour lui? Pourquoi qu'y n'a pas voulu v'nir coucher dans ma chambre? j'ly avions proposé une jolie place à côté d'moi dans l'écurie. C'est gentil d'dormir à deux... on s'tient compagnie; ça fait qu'on n's'ennuie pas en dormant. Mais, non, monsieur n'en a pas voulu, il a mieux aimé s'établir là tout seul, sous cet

escalier, à c'te fin d'être plus près d'vous. Il vous sert comme qui dirait d' sentinelle avancée.

URSULE.

Eh bien, quand cela serait encore, ce n'est pas une raison pour le tourmenter.

BERTRAND.

Je n'le tourmente pas non plus. J'chantons, parce qu' çà m'fait plaisir, et qu'c'est not' habitude.

DEUXIÈME COUPLET.

L'autr' soir, un' gente jouvencelle
S'en r'venait dessus son pal'froi,
V'là que (jugez de son effroi!)
Trois voleurs s'plaçont devant elle.
All' eut biau dir', fair' des hélas!
On l'y prit son cheval, ses ducats,
Tous ses bijoux, et cætera...
Jouvencelle, n' passez pas là.

(Il porte la corbeille dans l'écurie.)

URSULE, *sort de sa chambre, elle a eu le temps de s'habiller.*

Il le fait exprès pour me contrarier; mais tu me le paieras, maudit sournois, attends, je t'apprendrai à faire l'espiègle.

(Elle descend, et se cache derrière le bâtiment en voyant revenir Bertrand.)

BERTRAND.

Mes bêtes ont c' qui leux y faut. A présent, j' vas éteindre c' te lanterne. V' là l'jour qui pointille. (*Il baisse la lanterne au moyen d'une corde qui passe sur une assez grosse poulie attachée au plafond.*) All' est rentrée mamselle Ursule, all' a pris son parti, all' a ben fait. Non... mais all' s'imagin' qu'je n'la d'vinons pas... Oh! j'voyons clair. (*Il souffle la lanterne.*) Oui, j'voyons clair. (*Il la décroche et va la poser à droite, près de l'escalier. Ursule se montre dans le fond et paraît attendre l'occasion de faire une niche à Bertrand.*) A-t-il l' sommeil dur' c' t' Eloi? là!.... j' nons pas encore réussi à l'réveiller: quoi-

qu'en dise mamselle Ursule, y m'semble qu's'il était ben amoureux, y n'dormirait pas si fort... Ça m'contrarie d'le voir dormir... j'n'y tiens pas, y faut absolument qu'je l'réveille.

TROISIÈME COUPLET,

(qu'il chante en se rapprochant d'Eloi et en grossissant sa voix.)

L'gros Lucas dormait d'sous un chêne,
Quand un voleux, v'nant à pas d'loup,
S'approche et l'y dit tout à coup :
« Dans not' cavern' faut que j't'emmène. »

(Pendant que Bertrand chante, Ursule vient doucement derrière lui, et passe dans sa ceinture le crochet qui sert à suspendre la lanterne, puis elle fait signe à deux domestiques qu'elle a appelés de tirer la corde, de manière que Bertrand est élevé à deux ou trois pieds de terre.)

BERTRAND, *crie à tue-tête.*

Hai! hai! hai! à l'assassin!... à moi... au secours... à l'assassin, à l'assassin!....

(Eloi qui a été réveillé par ce bruit a couru lâcher la corde; Bertrand retombe sur ses jambes.)

SCÈNE V.

LANDRY, MACAIRE, BERTRAND, ELOI, URSULE.

MACAIRE *sort de l'auberge. Il a l'air égaré et vient dire à Bertrand, avec un accent qui décèle le trouble de son âme.*

Hé bien! que me veux-tu? tais-toi, mon ami, tais-toi.

LANDRY *a suivi Macaire, et lui dit à voix basse.*

Y songes-tu, malheureux! tu vas te perdre.

BERTRAND, *à Macaire.*

Moi, Monsieur l'officier, je n'vous veux rien, sinon que j'sis ben fâché d'vous avoir dérangé.

URSULE.

Je vous fais bien des excuses pour Dame Gertrude, Messieurs; cet imbécile-là n'en fait pas d'autres. (*A Bertrand.*) Ce n'est qu'une espièglerie de ma part.

BERTRAND.

Oui dà, Mamselle! J'vas dire ça à vot' marraine, et nous verrons si all' vous a donné l'droit d'me pendre.

URSULE.

Allons, je ne demande pas mieux. Viens, Eloi.

BERTRAND.

Oui, c'est ça, emm'nez un faux témoin. En tout cas, y n'parlera pas contre moi.

URSULE.

Mauvais cœur.

(Ils rentrent dans l'auberge.)

SCÈNE VI.

LANDRY, MACAIRE.

LANDRY.

Il est fort heureux pour nous qu'il ne se soit trouvé là personne de clairvoyant, car nous étions découverts. De quoi diable t'avises-tu donc?...

MACAIRE.

Cédant à mon extrême lassitude, je m'étais assoupi; mais poursuivi jusque dans mon sommeil, par des images effrayantes, je voyais ma victime, j'entendais ses gémissements et ses dernières paroles, prononcées avec une voix si touchante: « Quoi, Macaire, c'est vous qui m'assassinez! » Tourmenté par les remords et saisi d'un juste effroi, je fuyais à travers la forêt, quand ce cri redoutable, à l'assassin! m'a réveillé. Incapable de réflexion, j'ai cru que j'étais découvert, et par un mouvement machinal, je me suis élancé vers celui que je croyais mon accusateur, pour implorer sa discrétion que j'aurais payée de tout mon sang.

À peine deux heures se sont écoulées depuis que je me suis souillé d'un meurtre, et déjà j'ai ressenti tous les tourments de l'enfer. Ah! si l'on savait, si l'on pouvait soupçonner seulement quelles horribles tortures déchirent le cœur d'un assassin, on se donnerait la mort plutôt que de s'arrêter à la pensée d'un tel crime.

DAME GERTRUDE, *en dehors.*

Holà! Bertrand! Eloi! Ursule! Guillaume!

MACAIRE, *troublé.*

Qu'est-ce? on appelle!... on vient du dehors!... c'est fait de nous.

LANDRY.

Encore une fois, calme cette agitation extrême.

DAME GERTRUDE, *en dehors.*

Vite, vite, qu'on se lève!...

MACAIRE.

Tout est découvert.

LANDRY.

C'est impossible.

SCÈNE VII.

LANDRY, MACAIRE, ELOI, BERTRAND, URSULE, DAME GERTRUDE, LE SENÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, DOMESTIQUES.

DAME GERTRUDE.

Guillaume, Eloi, Bertrand, (*Eloi, Ursule, Bertrand et d'autres domestiques sortent de l'auberge.*) prenez des pelles et courez à l'entrée de la forêt pour déterrer le corps du malheureux Aubri. Les gémissements de son chien vous indiqueront la place.

MACAIRE, *bas à Landry.*

Son chien n'est pas mort! quelle imprudence!...

LANDRY, *de même.*

Cependant, le coup qu'il a reçu..

LE SÉNÉCHAL, *aux domestiques.*

Venez, suivez-moi; il est de mon devoir de me transporter sur les lieux pour constater le crime.

(Il sort avec Bertrand, Éloi, Ursule, et d'autres gens de l'auberge, accourus aux cris de dame Gertrude.)

SCÈNE VIII.

MACAIRE, LANDRY, Dame GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

LANDRY, *bas à Macaire.*

Contiens-toi, Macaire, ou tu vas nous perdre. (*Haut avec une contenance assurée et une sollicitude apparente.*) Que dites-vous, dame Gertrude? Quoi?... notre infortuné camarade...

DAME GERTRUDE.

Est tombé sous le fer d'un assassin.

LANDRY.

En êtes-vous bien sûre?

DAME GERTRUDE.

Hélas! il n'est que trop vrai.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Comment ce malheur est-il parvenu à votre connaissance?

DAME GERTRUDE.

Je dormais profondément, lorsque un bruit extraordinaire m'a réveillée; j'écoute, j'entends gratter à la porte, puis agiter la clenche et enfin tirer la sonnette. Je me lève, j'ouvre et j'aperçois Dragon qui s'attache à mes vêtements et s'efforce de m'entraîner dehors, comme pour me dire que son pauvre maître a besoin de secours. Saisie d'étonnement, tremblante, je me laisse conduire jusqu'à l'entrée de la forêt, environ à cinq cents pas de la maison. Là, ce fidèle serviteur, dont l'action touchante fait honte à l'humanité, s'arrête au pied d'un arbre et se met à gratter la terre fraîchement remuée, jusqu'à ce qu'il ait creusé assez profon-

dément pour découvrir le corps de son malheureux maître. A cette vue, il fait retentir la forêt de ses gémissements, et semble, à force de caresses, vouloir rappeler à la vie ce corps inanimé. Ses regards me suppliaient de l'aider dans ce pénible travail; mais hélas! tout espoir était perdu, tous secours inutiles; je n'ai pu que mêler mes pleurs à ses cris douloureux et prolongés, qui m'ont déchiré l'âme.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Pauvre jeune homme, c'est moi qui suis la cause innocente de ta perte! mais nous parviendrons à te venger. Messieurs, faites assembler la compagnie, et que l'on batte la forêt; il est impossible que les meurtriers nous échappent. (*Il prend la main de Macaire.*) C'est vous, Macaire... oui, c'est vous que je charge particulièrement de ce soin. Vous n'aimiez point Aubri. Je me suis affligé plus d'une fois de l'éloignement que vous montriez pour lui; mais je vois à la douleur peinte sur votre visage, combien vous êtes touché de sa mort.

MACAIRE.

Vous n'imaginez pas...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Pardonnez-moi, je devine tout ce qui se passe en votre âme, vous sentez maintenant toute l'injustice de vos procédés envers cet estimable camarade. Ces regrets vous honorent à mes yeux, ils me réconcilient avec vous.

MACAIRE.

Ah! Monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Vous ne négligerez rien, j'en suis sûr, pour découvrir les auteurs de ce crime. En les livrant au supplice, vous satisferez à la fois au besoin de votre cœur, et au désir non moins puissant de venger la société.

LANDRY, *à dame Gertrude.*

Qu'est devenu ce fidèle compagnon si digne, comme vous le disiez à l'instant, de servir de modèle aux hommes?

DAME GERTRUDE.

Couché sur le corps de son maître, ni mes caresses, ni mes menaces n'ont pu le déterminer à s'en éloigner.

SCÈNE IX.

LANDRY, MACAIRE, LE CHEVALIER GONTRAN, DAME GERTRUDE, BERTRAND.

BERTRAND,

Ah! mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce qu'aurait dit-ça?

DAME GERTRUDE.

Quoi? que veux-tu dire?...

BERTRAND.

C'est-y possible? c'est-y croyable?

DAME GERTRUDE.

Que signifient ces exclamations?

BERTRAND.

Ça signifie...qu'l'assassineux d'monsieu Aubri est arrêté...

DAME GERTRUDE, MACAIRE, LANDRY.

Arrêté!...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Tant mieux!

LANDRY, *bas à Macaire.*

Pour nous.

BERTRAND.

Arrêté, c'est ben sûr, puisqu'on l'y a trouvé la bourse et les papiers du défunt. Et qui qu'a fait c'coup-là?... Non... vous n'le croiriez pas, je n'le croirais pas moi-même si je n'l'avions pas vu, d'mes propres yeux, vu... C'est c'diable d'chien... quoi? il a vraiment d'l'esprit comme un'personne. Imaginez-vous qu'j'étions à peine arrivé au pied d'l'arbre, que v'là Dragon qui s'approche d'ly, et puis qui s'met à flairer dans sa poche... enfin, y fourrait son musiau dedans, quoi! Çà a paru étrange à tout un chacun; pour lors, monsieur le Sénéchal, qu'est malin, a dit comme ça: « Fouillez c'jeune homme. » Qui fut dit fut fait; on l'y a trouvé,

comm' j'vous ai dit, un portefeuille rempli d'papiers et une bourse dans quoi qu'y a tout plein d'pièces d'or... çà, j'l'ons vu. Fiez-vous donc aux apparences.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ce fait est bien étrange.

DAME GERTRUDE.

Tu connais donc ce malfaiteur?

BERTRAND.

Tiens! si j'le connaissons?... c'est vot'protégé... monsieu Eloi.

DAME GERTRUDE.

Eloi!... allons, tu es fou!

MACAIRE, *bas à Landry.*

Quelle heureuse méprise!...

DAME GERTRUDE.

C'est impossible. Monsieur le Chevalier, cet Eloi dont il vous parle, est un pauvre orphelin, muet, que j'ai recueilli, que j'ai élevé dans la crainte de Dieu et dans les sages principes de la religion. Tout le monde ici le connaît, l'aime...

BERTRAND.

Ça n'empêche pas que c'que j'vous dis, n'soit vrai, d'toute vérité... r'gardez plutôt, v'là monsieur l'Sénéchal qui l'ramène pieds et poings liés. Voyez-vous comme y marche d'un air délibéré. C'n'est pas l'embarras... à l'voir, on n'croirait jamais ça.

(Dame Gertrude et Bertrand disparaissent un moment.)

LANDRY, *bas à Macaire.*

Eloignons-nous le plus tôt possible.

MACAIRE, *au chevalier Gontran.*

Capitaine, notre présence est inutile, nous allons mettre à exécution l'ordre que vous nous avez donné.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Cette recherche n'est plus nécessaire, puisque le meurtrier est arrêté.

MACAIRE.

Dans ce cas, veuillez me charger des dépêches que vous

aviez remises à Aubri de Montdidier, pour le Châtelain de Lagny, je m'y rendrai sans délai.

LE CHEVALIER GONTRAN.

J'y consens ; allez m'attendre chez moi. Vous, Landry, faites battre le rappel, que la compagnie tout entière se tienne sous les armes, pour rendre au malheureux Aubri les honneurs militaires.

(Macaire et Landry s'éloignent.)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER GONTRAN, LE SÉNÉCHAL, ÉLOI, DAME GERTRUDE, URSULE, BERTRAND, ARCHERS, DOMESTIQUES, PAYSANS.

URSULE, *tout éplorée.*

Monsieur le Chevalier, ma marraine, ne souffrez pas qu'on mette en prison ce pauvre Eloi, je vous en prie.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Nul n'a le droit d'arrêter le cours de la justice. Monsieur le Sénéchal lui-même doit être impassible comme la loi dont il est l'organe.

DAME GERTRUDE.

Monsieur le Sénéchal, ce jeune homme est innocent.

LE SÉNÉCHAL.

Je le désire, car alors il sera bientôt absous.

DAME GERTRUDE.

Je ne crains pas de vous l'assurer.

URSULE.

Et moi, j'en réponds sur ma tête. Voyez comme il pleure!... (*Éloi fond en larmes*) Ne te désole pas, mon pauvre Eloi, va il est impossible que l'on te fasse du mal.

LE SÉNÉCHAL.

Permettez que je l'interroge. Sait-il écrire ?

DAME GERTRUDE.

Non, Monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

En ce cas, dame Gertrude, et vous, mon enfant, qui devez être familiarisées avec son langage, je vous charge d'interpréter celles de ses réponses que je ne comprendrais pas. Eloi, des présomptions terribles s'élèvent contre vous, elles se fondent sur un fait matériel, incontestable, et qui seul serait une preuve accablante aux yeux d'un juge qui ne vous connaîtrait pas.

(Éloi se jette aux genoux du Sénéchal, les embrasse, et les baigne de ses pleurs.)

LE SÉNÉCHAL.

Relevez-vous. Je ne le cache point, vous m'intéressez vivement; vous intéressez tout le monde ici, les pleurs que je vois répandre l'attestent : votre âge, votre infortune, la candeur et la probité que l'on s'est plu, jusqu'à présent, à reconnaître en vous, sont des titres à la bienveillance publique; mais ils ne suffisent pas pour détruire une accusation aussi grave que celle qui pèse en ce moment sur vous. Il faut que votre innocence soit claire pour tous.

(Éloi atteste le ciel et jure qu'il n'est pas coupable.)

LE SÉNÉCHAL.

Encore une fois, des larmes et des dénégations sont également impuissantes. Ce sont des preuves qu'il faut opposer.

(Éloi répond qu'il n'en peut fournir aucune. Il attend tout de la Providence et de l'équité de son juge.)

DAME GERTRUDE.

Il n'attend son salut que de la Providence et de l'équité de son juge.

LE SÉNÉCHAL.

Est-il possible, Éloi, que vous ayez oublié les sages leçons de votre bienfaitrice et les bons exemples qui ont entouré votre jeunesse, jusqu'à commettre un homicide, jusqu'à donner la mort à votre semblable?

(Éloi, au désespoir, repousse avec horreur cette idée, se jette dans les bras de Gertrude, et l'assure qu'il ne s'est pas rendu indigne de son affection. Son âme est pure comme l'air qu'il respire, comme le jour qui l'éclaire.)

DAME GERTRUDE.

Il dit, et je le crois, qu'il ne s'est jamais rendu indigne de mon amitié et de mes bienfaits. Il voudrait que l'on pût lire dans son âme; elle est pure comme l'air qu'il respire, comme le jour qui l'éclaire. Qu'il me soit permis de vous adresser une question, Monsieur le Sénéchal. Est-il bien prouvé que cette bourse et ce portefeuille aient appartenu à monsieur Aubri ?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Je les reconnais. L'une est l'ouvrage de ma fille, et l'autre est un présent que je lui ai fait.

LE SÉNÉCHAL.

Cela est sans réplique.

DAME GERTRUDE, *à Éloi.*

Éloi, reconnaissez-vous ces effets comme ayant appartenu à monsieur Aubri ?

(Éloi dit qu'il les reconnaît.)

DAME GERTRUDE.

Le malheureux s'accuse lui-même.

URSULE.

Au contraire, cela prouve son innocence.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, par quel hasard inconcevable étiez-vous porteur de ces effets ?

(Éloi répond que ce n'est point par hasard.)

Si ce n'est point par hasard, tâchez donc d'expliquer cette circonstance qui vous accuse.

(Éloi emploie tout l'art de la pantomime pour faire entendre que le malheureux Aubri, qui est mort maintenant, et ne peut attester la vérité, lui a remis ces objets pour les porter à Paris.)

LE SÉNÉCHAL.

Vous dites qu'Aubri vous les a remis pour les porter... Où?

(Éloi indique Paris.)

LE SÉNÉCHAL.

A Paris? Et à qui deviez-vous les porter?

(Eloi fait tous ses efforts pour expliquer que c'est à sa mère qu'Aubri les destinait.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Est-ce à ma fille?

(Eloi répond négativement.)

LE SÉNÉCHAL.

A un ami? (*Même réponse.*)

URSULE.

A sa mère peut-être?

(Eloi dit que oui.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Malheureusement pour l'accusé, cette réponse est invraisemblable; elle ne peut être admise à sa décharge. Aubri a profité d'un congé que je lui avais accordé pour passer deux jours de cette semaine auprès de sa mère; il devait la voir encore très-incessamment. Quelle raison pourrait faire supposer un pareil envoi? Bien loin que cette dame attende des secours de son fils, c'est elle au contraire qui a suppléé constamment et avec générosité à l'insuffisance de la solde qu'il recevait du Roi. Enfin, pourquoi se serait-il dessaisi de papiers importants, et qui pouvaient lui devenir nécessaires d'un moment à l'autre?... Je ne vois là nulle vraisemblance; je n'y trouve au contraire que de nouveaux motifs pour croire qu'Eloi est réellement l'auteur de ce meurtre?

LE SÉNÉCHAL.

Indépendamment de cette bourse, on a trouvé sur vous un écu d'or. Où l'avez-vous eu? Peut-être est-ce l'argent de vos gages?

(Eloi dit que non. La bonne Gertrude ne le laisse manquer de rien, mais ne lui donne jamais d'argent. Cette pièce d'or lui a été donnée par Aubri, pour le payer de sa commission. Il y avait trente un écus d'or dans la bourse; il montre comment Aubri en a pris un pour le lui faire accepter, et assure qu'il doit s'en trouver trente maintenant.)

LE CHEVALIER GONTRAN, *compte.*

C'est juste. Mais cela ne prouve autre chose, sinon qu'après s'être emparé de la bourse, il a voulu savoir ce qu'elle contenait. Est-il probable, d'ailleurs, qu'Aubri ait payé cette

prétendue commission vingt fois plus qu'elle ne vaut? Je laisse à la sagacité de monsieur le Sénéchal le soin d'apprécier ce nouveau détour.

URSULE.

Eloi n'est pas le seul qui ait reçu des marques de la générosité de ce bon monsieur Aubri. Voilà une bague qu'il m'a donnée hier au soir avant de partir. Que ne dites-vous aussi que je suis la complice d'Eloi?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Quelle différence!

LE SÉNÉCHAL, *à Eloi.*

Comment avez-vous fait pour rentrer dans l'auberge, après avoir exécuté ce crime?

(Eloi assure qu'il n'est pas sorti.)

DAME GERTRUDE.

Il assure qu'il n'est pas sorti.

LE SÉNÉCHAL.

Dame Gertrude, et vous tous qui habitez cette maison, je vous ordonne, de par le Roi, de me déclarer si vous avez entendu cette nuit quelque mouvement, quelque bruit extraordinaire dans la chambre de ce jeune homme. (*Silence général.*)

LE SÉNÉCHAL.

Où couche-t-il ordinairement?

DAME GERTRUDE.

Dans une des chambres hautes; mais j'ai été forcée de le déplacer pour loger messieurs les gens du Roi.

LE SÉNÉCHAL.

Enfin, où a-t-il passé la nuit?

DAME GERTRUDE.

Dans l'écurie, à côté de Bertrand.

BERTRAND.

Pardon, excuse, not' maîtresse. C'est vrai qu'y devait y coucher. J'avions même, à c'te fin, renforcé not' lit de deux bottes d'paille fraîche; mais y'n'a pas voulu venir; il a mieux aimé rester seul là, sous c't'escalier.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Cette circonstance est foudroyante pour l'accusé. Il est plus que probable qu'il n'a établi là son gîte, que pour avoir la facilité de sortir et de rentrer sans bruit, en franchissant cette palissade.

URSULE.

Oh! non, Monsieur le Sénéchal, ce n'a pas été là son motif, il faut que je vous dise la vérité. Eloi n'a pas voulu coucher auprès de Bertrand, parce que Bertrand est un méchant qui ne cesse de le tourmenter par jalousie. J'aime Eloi, voyez-vous, et je ne peux pas souffrir Bertrand. Sans la circonstance, je n'oserais jamais dire une chose comme celle-là devant tout le monde; mais pour justifier mon Eloi, il n'est rien que je ne fasse. C'est l'amour qui l'a porté à se rapprocher de moi; il était fier de veiller sur mon repos. Qui m'aurait dit que le pauvre garçon deviendrait la victime de son zèle?... Tu vois, Eloi, c'est moi qui suis cause de ton malheur; si tu ne m'aimais pas, cela ne serait pas arrivé.

(Eloi cherche à consoler Ursule.)

DAME GERTRUDE.

Non, Monsieur le Sénéchal, ce jeune homme n'est point coupable; c'est impossible. J'en conviens, toutes les apparences sont contre lui; mais les apparences vous abusent. Tout ceci cache un mystère d'iniquité que vous découvrirez plus tard; mais ce que je puis assurer, ce que j'atteste sans crainte, ce que j'ose garantir sur ma vie, c'est qu'Eloi ne saurait être un meurtrier. On n'étouffe pas en un instant tous les germes d'honneur, tous les principes que la religion a mis dans une belle âme. Je cours rassembler tout le village; il n'est pas un seul habitant qui ne vous répète son éloge, qui ne s'établisse, avec moi, caution de la probité de celui que je regarde comme mon enfant. Est-ce que je l'aimerais encore? est-ce qu'il oserait me regarder en face? est-ce que je le presserais contre mon sein, s'il était un meurtrier? Oh! non, non, mon cœur le repousserait, je serais la première à vous demander son supplice; mais il est innocent, je n'en veux pour garant

que ce calme, cette sérénité parfaite qu'il conserve au milieu du plus affreux danger. Je vous le demande en grâce, ne précipitez rien, ce serait nous préparer, et à vous même, des regrets éternels. Vous me reverrez bientôt. Courage, mon enfant, courage, le ciel ne t'abandonnera pas. (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER GONTRAN, LE SÉNÉCHAL, ÉLOI, URSULE, BERTRAND, PAYSANS, DOMESTIQUES.

(Tous les personnages remontent la scène pour voir sortir Dame Gertrude.)

LE CHEVALIER GONTRAN, *apercevant la bêche que Landry a posée contre la palissade, va la prendre et l'examine.*

A qui appartient cet outil?

(Eloi le regarde et dit qu'il est à lui.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Est-ce vous qui l'avez posé à cette place?

(Eloi fait signe que oui.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Encore un nouveau témoin plus fort que tous les autres : cette bêche est à lui, il en convient. Regardez-la, Monsieur le Sénéchal, vous y verrez partout de la terre encore fraîche.

(Tous les spectateurs s'approchent et commencent à douter de l'innocence d'Eloi.)

LE SÉNÉCHAL.

Qu'avez-vous à répondre, Eloi?...

(Eloi reste confondu, mais il continue à protester de son innocence.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Quelle autre preuve attendez-vous, Monsieur le Sénéchal, pour prononcer contre ce malheureux la peine capitale qu'il a méritée et qui ne sera qu'une faible réparation de son crime? Ce crime enlève à la société un homme estimable et vertueux; à l'Etat, un soldat distingué; à moi un élève, un

ami, un gendre : c'est à tous ces titres que je vous demande vengeance. Je la veux prompte et éclatante ; si vous me la refusez, je cours au pied du trône pour la solliciter du monarque, auquel je ferai connaître votre indulgence condamnable.

LE SÉNÉCHAL.

Eloi, tout se réunit pour vous confondre et me convaincre ; votre crime est évident. Je l'avoue, la pitié que m'inspire l'accusé m'a conduit trop loin. En effet, plus sa vie a été exempte de reproches, plus on lui a accordé de confiance et d'estime, et plus il est coupable. On se défie avec raison d'un être immoral et corrompu, on l'évite, on le fuit; le mépris qu'il inspire semble naître d'avance du pressentiment de ses crimes ; mais vous, Eloi, vous que la compassion a recueilli, qui avez reçu tous les bienfaits de la plus généreuse hospitalité, vous dont chacun atteste la bonne conduite et la probité, vous n'aviez que le masque des vertus, cette enveloppe trompeuse cachait l'âme perverse d'un scélérat ; vous n'attendiez qu'une occasion sûre pour suivre votre penchant au mal. Vous vous croyez certain de l'impunité; mais Dieu ne permet pas que les crimes les plus cachés demeurent impunis. C'est du sein des ténèbres les plus épaisses qu'il fait jaillir l'éclair de la vérité. Qu'il soit conduit à mon tribunal pour y entendre, devant le peuple assemblé, sa condamnation revêtue de toutes les formes légales. (*Tout le monde est consterné*, *Ursule et Eloi s'embrassent.*) Rougissez de votre crime, tombez à genoux pour en demander pardon au ciel et aux hommes , puis vous irez en subir le juste châtiment.

(Eloi refuse de se mettre à genoux. Il est condamné par les hommes, mais sa conscience l'absout.)

LE SÉNÉCHAL.

Malheureux ! tu refuses de t'humilier ! ton âme seraitelle endurcie au point de méconnaître la divinité ?

(Eloi pourrait peut-être accuser la Providence, qui permet qu'on le condamne pour un crime qu'il n'a point commis, mais il respecte ses décrets , il attend son sort avec résignation. Sans s'agenouiller,

il joint les mains et lève les yeux au ciel avec une noble assurance. Il semble s'élancer dans le sein de la divinité. Tous les spectateurs fondent en larmes. Le Sénéchal et le Chevalier eux-mêmes sont émus : tant de fermeté les étonne. Mais le crime paraît évident, ils imposent silence à la pitié. Les gardes emmènent Eloi. Ursule tombe mourante au pied du Sénéchal. On baisse le rideau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une grande salle dans l'auberge de dame Gertrude. Elle est ouverte dans le fond et se termine par un grand balcon saillant en dehors, qui donne sur le jardin, et au bout duquel on aperçoit une éminence boisée. Ce balcon occupe toute la largeur du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, *sur le balcon.*

Bertrand ne revient pas, je meurs d'inquiétude. Je l'ai chargé d'aller à la prison pour porter à mon pauvre Eloi des consolations qu'ils ne veulent pas me permettre de lui offrir moi-même. Encore une injustice de plus... oui... je ne crains pas de le dire tout haut, ce jugement-là est un assassinat. Ils disent que les preuves sont plus claires que le jour... Comment! mon Eloi hier encore si timide, si doux, serait devenu tout à coup... Oh! non... non... c'est impossible. Je ne le croirai jamais. Quelque jour peut-être on reconnaîtra son innocence; mais il sera trop tard, ils l'auront tué.

(Elle pleure. On a vu Bertrand descendre la colline en courant.)

SCÈNE II.

URSULE, BERTRAND.

BERTRAND *entre sur les derniers mots d'Ursule.*

Oui, Mamselle, ils l'auront tué... tout est prêt. J'ons vu çà là haut en passant... tout, quoi!... et çà m'a fendu l' cœur

aussi. J'nétions pas cousins, c'est vrai ; mais ça n'm'empêche pas d'le plaindre. J'n'ons jamais désiré la mort d'personne, et quand j'pensons qu'dans un' demi-heure y n's'ra pus d'ce monde... ça me...

(Il sanglote comme Ursule. Ils sont quelque temps sans parler.)

URSULE.

Dis-moi, Bertrand, l'as-tu vu, ce pauvre garçon?

BERTRAND.

Oui, Mamselle, par grâce ils ont bien voulu m'parmettre d'ly faire mes adieux. J'ly ons baillé d'abord d'vot' part c'te bouteille d'vin vieux pour l'réconforter, mais il n'en a bu qu'un verre. J'ons eu beau l'y dire : « Bois tout, Eloi, quand » tu te griserais un tantinet aujourd'hui, on n'aura pas » l'temps d's'en apercevoir. Dame Gertrude n'pourra pas » t'gronder ». Y n'a pas voulu récidiver. J'ly ons dit comm'ça qu'vous aviez tout plein d'chagrin et q'vous auriez ben desiré le voir. Il a mis la main sur son cœur, en levant les yeux au ciel, comm' pour dire qu'il est innocent, et puis il m'a embrassé pus d'cent fois. J'pensons ben qu'y en avait au moins les trois quarts pour vous. Mais, j'vous rendrons çà dans un autre moment. N'vous désolez pas comm' ça, mamselle Ursule. Allons, un peu d'courage, y n'est pas encore défunt ; ainsi, tout n'est pas désespéré. Où qu'est monsieu le Sénéchal?

URSULE.

Là, dans la chambre voisine.

BERTRAND.

Est-ce que l' capitaine est encore avec lui ?

URSULE.

Oui.

BERTRAND.

Eh ben, qui sait, y mitonnont peut-êtr' queuq' chose d'avantageux.

URSULE.

Ils écrivent au Roi pour lui rendre compte de cet événement.

BERTRAND.

Ça m'donne bonne espérance. G'ny a pas loin d'ici à Paris; peut-être ben qu'le Roi voudra voir à voir ça par li-même. J'ons ouï dire qu'il avait tout plein d'esprit et d'science, avec ça un cœur!... il nous aime tretous ni pus ni moins qu' si j'étions ses enfants. Peut-être ben qu'y dira: «Mais, enfin... » y s'pourrait... certainement... on a vu des choses pus » étonnantes... y faut examiner c't'affaire-là... enfin c'est ci, » c'est ça.» Oui, j'somme sûr qu'y dira ça... Allons, mamselle Ursule, consolez-vous, j'vous réponds qu'ça tournera ben.

URSULE.

Je le souhaite, comme tu peux le croire; mais...

(On entend le roulement éloigné d'un tambour qui annonce une marche funèbre.)

Qu'est-ce que j'entends?

BERTRAND *va au fond.* (*A part.*)

O mon Dieu... v'là qu'on l'emmène... y vont passer justement sous c'balcon... Quoique j'peux l'y dire? j'n'en ons pas l'courage. (*Haut.*) J'allons voir, Mamselle... j'allons voir c'que c'est; pis je r'viendrons. (*A part.*) Pauvre petiote!

SCÈNE III.

URSULE, *seule.*

(Le bruit augmente.)

On dirait que le bruit se rapproche... si c'était... (*Elle va sur le balcon*). C'est lui!... le voilà! c'est Eloi! ils vont le faire mourir.

(Elle tombe à genoux.)

O mon Dieu! laisserez-vous périr cet infortuné? il est innocent, vous le savez mieux que moi. Son juge est un homme, il a pu être trompé par de fausses apparences...... Eclairez son esprit, ô mon Dieu! faites un miracle s'il le faut; mais, je vous en supplie, ne laissez pas succomber l'innocence.

(Elle implore l'assistance du ciel avec la plus touchante ferveur. Pendant cette scène, on voit le cortége qui mène Eloi au supplice monter sur l'éminence du fond. Le pauvre petit a les mains liées derrière le dos. Il jette des regards douloureux sur le devant de la scène; il se soutient à peine, mais l'exécuteur qui est derrière le frappe pour le faire avancer. Quand ce tableau déchirant a disparu, on entend un grand bruit à droite, la porte s'ouvre avec fracas.)

SCÈNE IV.

URSULE, DAME GERTRUDE.

DAME GERTRUDE, *avec la plus grande agitation.*

Ursule!

URSULE, *sortant de l'espèce d'évanouissement où elle était tombée.*

C'est vous, marraine?... eh bien, ils vont le faire mourir.

DAME GERTRUDE.

Peut-être.... j'espère le sauver.

URSULE.

Vous..... marraine..... ah! (*Elle jette ses bras au cou de Gertrude.*)

DAME GERTRUDE.

Le Sénéchal est-il encore ici?

URSULE.

Oui, marraine.

DAME GERTRUDE *va frapper à la porte de l'appartement de gauche.*

Monsieur le Sénéchal! Monsieur le Chevalier! ouvrez! vite! vite!

SCÈNE V.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, DAME GERTRUDE, URSULE.

(Le Sénéchal et le Chevalier sortent de la chambre où ils étaient enfermés.)

DAME GERTRUDE.

Ordonnez que l'on suspende l'exécution du jugement.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'avez-vous à opposer ?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Quelle preuve ?

DAME GERTRUDE.

Avant tout, suspendez l'exécution. Le malheureux est au pied de l'échafaud, il ne peut vous échapper; mais vous n'avez pas le droit de repousser les lumières que je vous apporte; vous devez recueillir avidement tout ce qui peut éclairer votre conscience. Songez qu'un juge répond devant Dieu et devant les hommes de l'équité des arrêts qu'il prononce.

LE SÉNÉCHAL.

J'y consens, qu'on aille de ma part....

URSULE.

Oh ! j'y cours ! ... mais on ne me croira pas.

LE SÉNÉCHAL, *à un archer qui est sorti de la chambre en même temps qu'eux.*

Suivez cette jeune fille.

URSULE.

Pauvre Eloi ! puissé-je arriver à temps !... (*Elle sort en courant ; on la voit bientôt monter l'éminence, puis disparaître. Chemin faisant, elle crie :*) Arrêtez ! arrêtez !

SCÈNE VI.

LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

LE SÉNÉCHAL.

Maintenant, Dame Gertrude, dites-nous...

DAME GERTRUDE.

Les apparences semblaient condamner Eloi : de nouveaux indices vont peut-être le sauver. En sortant du village pour se rendre à Lagny, monsieur Macaire a été obligé de passer à peu de distance de l'endroit où les meurtriers ont déposé le corps du malheureux Aubri; tout à coup, Dragon, qui était resté près de la fosse de son maître, s'élance vers la route en poussant des hurlements affreux, et veut se jeter sur monsieur Macaire. En vain, plusieurs des ses camarades qui l'accompagnaient, l'entourent; Dragon n'en veut qu'à lui; il grince des dents et semble vouloir le dévorer. Justement effrayé de l'archarnement de cet animal, monsieur Macaire prie ses compagnons de le retenir, pendant qu'il saisira un moment favorable pour s'échapper; mais on a beau faire, plus on oppose de résistance, plus le chien s'irrite; son œil étincelant, sa gueule écumante, tout annonce qu'il est poussé par un instinct particulier ; on dirait qu'au défaut de la justice, il veut, en désignant le meurtrier, venger lui-même la mort de son maître.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Y pensez-vous, dame Gertrude ?... Cette inculpation...

DAME GERTRUDE.

Est grave, sans doute; mais elle n'est que trop fondée peut être. Me préserve le ciel de vouloir sauver Eloi, en faisant tomber sur un autre le poids d'une accusation injuste ; c'est le sentiment irrésistible de ma conscience qui me porte à vous empêcher de commettre un crime. Oui, Messieurs, un crime; car c'en est un de prononcer sur un fait aussi grave, avant d'avoir épuisé tous les moyens de conviction. Mon-

sieur Macaire haïssait mortellement le jeune Aubri : vous l'avez dit, Monsieur le Chevalier : cette passion injuste, parvenue à un certain degré de violence, est incapable de raisonnement. Elle veut être satisfaite.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Oui, par une vengeance noble et non par un assassinat.

DAME GERTRUDE.

Qui vous a dit qu'Aubri ait été assassiné? Connaissez-vous les circonstances qui ont précédé sa mort? Ne peut-elle pas avoir été la suite d'une querelle, d'un combat singulier? Encore une fois, je n'accuse personne, mais je défends un malheureux; je veux arracher à une mort ignominieuse un enfant qui n'a point commis le meurtre dont on l'accuse.

LE SÉNÉCHAL.

Dame Gertrude, songez que cette assertion est offensante pour la justice.

DAME GERTRUDE.

Dites plutôt pour le magistrat qui a mis trop de précipitation dans son jugement.

LE SÉNÉCHAL.

Vous oubliez...

DAME GERTRUDE.

Ah! Monsieur le Sénéchal, pardonnez à mon zèle; punissez-le même, s'il me fait agir ou parler trop librement. Mais, par grâce, rendez à la vie, à la liberté, un orphelin qui n'a d'autre bien que l'honneur.

(On voit Macaire descendre de l'éminence, en courant; il est poursuivi par Dragon. Le Sénéchal, le Chevalier Gontran et Dame Gertrude remontent la scène.)

SCÈNE VII.

LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN, MACAIRE.

MACAIRE, *en dehors.*

Empêchez... empêchez-le de parvenir jusqu'à moi.

(Pâle, échevelé, en désordre et sans rien voir de ce qui se passe autour de lui, Macaire entre par la droite, et ferme la porte avec un effroi bien marqué; puis il traverse le théâtre, et s'enferme dans la chambre de gauche. Les Personnages qui sont en scène se tiennent à l'écart.)

SCÈNE VIII.

LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

DAME GERTRUDE.

Hé bien, Messieurs, vous voyez si j'ai dit vrai! Ce qui vient de se passer sous vos yeux...

LE SÉNÉCHAL.

Est bien extraordinaire.

LE CHEVALIER.

Mais cela ne prouve rien; on pourrait tout au plus en induire que Macaire, très-brave d'ailleurs, n'a pas jugé à propos de s'exposer à la fureur de cet animal.

DAME GERTRUDE.

Écoutez-moi jusqu'au bout. On vous a dit, et cela est vrai, que Dragon a fait découvrir les objets appartenant au chevalier Aubri; ce n'est là qu'une preuve de cet instinct particulier dont on connait mille exemples. Mais ce que tous les assistants ont vu, ce qu'ils sont prêts à déposer devant votre tribunal, c'est qu'il s'est couché ensuite auprès de ce pauvre Eloi, et lui a léché les mains à plusieurs reprises. Je vous le demande, Messieurs, est-il probable que ce fidèle ami de l'homme aurait flatté l'assassin de son maître au moment même où il venait de le perdre? qu'il aurait couvert de caresses des mains encore fumantes de son sang?... Non. Cette supposition absurde est démentie par l'expérience; il les eût plutôt déchirées mille fois. Maintenant, rapprochez cette circonstance de l'autre; opposez ces caresses à la fureur, à la rage qu'il a manifestée en voyant monsieur Macaire. Ce n'est plus de l'instinct, c'est sa mé-

moire qui lui rappelle la scène horrible dont il a été témoin; ce sont ses yeux qui lui présentent l'assassin... ou du moins l'homme qui a donné la mort à son maître, n'importe comment. Voilà des nuances que l'esprit le moins éclairé saisira facilement. Vous êtes ému, Monsieur le Sénéchal; votre conscience vous crie de révoquer une condamnation injuste trop légèrement prononcée; ne lui résistez pas. A défaut d'autres preuves, saisissez celle que la Providence elle-même semble vous offrir. Faites rassembler dans une même enceinte tous les habitants, tous les hommes d'armes; et que, là, devant tout le monde, le fidèle serviteur d'Aubri, ce témoin incorruptible, vienne désigner le coupable. J'ose assurer qu'il ne se trompera pas.

LE SÉNÉCHAL.

Chevalier Gontran, cette allégation est trop positive pour que je n'y aie point égard. Sans rien préjuger, je dois saisir avidement tous les moyens que les lois offrent à mon ministère, pour percer l'épais nuage dont la vérité s'enveloppe dans cette cause difficile.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ce que je désire surtout, Monsieur le Sénéchal, c'est que la mort de mon jeune ami ne reste point impunie. Si Macaire est coupable, je solliciterai contre lui un châtiment prompt, et d'autant plus sévère, qu'il aura trompé davantage ma confiance. Je vais ordonner que l'on réunisse au plutôt ma compagnie; vous, faites revenir Eloi, pendant que dame Gertrude rassemblera tous les habitants. Donnez les ordres les plus précis pour que personne n'approche de Macaire; qu'il soit sans défiance. Dans un moment nous reviendrons lui annoncer publiquement cette étrange confrontation; il n'aura pas eu le temps de préparer sa défense, ni de composer son maintien. Je vous promets alors de lire sur son front le secret de sa conscience.

LE SÉNÉCHAL, *à Dame Gertrude.*

Vous êtes bien sûre qu'il ne peut avoir de communication...

DAME GERTRUDE.

Avec qui que ce soit; cette chambre n'a pas d'autre issue que celle-ci.

LE CHEVALIER GONTRAN.

D'ailleurs, notre absence ne sera pas longue. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

MACAIRE, *sortant de la chambre où on l'a vu entrer.*

J'ai cru entendre du bruit dans cette salle. Il m'a semblé que l'on parlait avec véhémence, et que l'on avait prononcé mon nom.... Je me suis trompé : il n'y avait personne quand j'y suis passé ; c'est encore une vision de mon cerveau frappé des scènes effrayantes qui se sont succédé depuis douze heures. Est-il bien vrai que ce bras qui, pendant vingt années, n'avait été fatal qu'aux ennnemis de mon Roi, ait répandu le sang d'un compagnon d'armes, d'un ami?... Réponds, Macaire : tu as vécu longtemps fidèle à l'honneur, exempt de reproches... Quel démon s'est emparé de ton âme? Quoi donc a pu troubler ta raison jusqu'à te faire descendre au rang des scélérats les plus abjects? Quoi? L'envie; cette passion qui fait désirer sans cesse à l'homme que tout ce qui existe lui soit inférieur en fortune, en talents, en avantages, de quelque nature qu'ils soient, et lui rend odieux le spectacle de toute prospérité qu'il ne partage point; passion tellement vile et méprisable, que l'on n'ose se l'avouer à soi-même. J'aurais pu l'étouffer dès sa naissance, ce coupable penchant; il ne fallait que m'armer de courage, et repousser les premières atteintes d'un poison corrupteur; un léger effort aurait suffi pour m'arrêter au bord de l'abîme. En prêtant l'oreille aux insinuations de la flatterie, je me suis fermé sans retour le chemin de l'honneur; de légers triomphes ont achevé de m'égarer; insensiblement le désordre est devenu mon état habituel, ma conscience n'a plus crié que faiblement contre l'empire

de la passion ; tout entier à la haine, le crime m'est devenu nécessaire, indispensable ; enfin, je l'ai commis ce crime. En horreur à moi-même, dévoré de remords, tout couvert du sang de mon semblable, je marche à pas précipités vers l'échafaud qui me réclame, et qui peut seul mettre un terme aux effroyables tourments que j'éprouve ; et voilà où les passions déréglées conduisent l'homme assez faible, assez lâche pour s'abandonner sans résistance à leur fatal empire. *(Il tombe sur un siége.)*

SCÈNE X.

MACAIRE, LANDRY.

(On voit Landry sur la hauteur ; il cherche à se faire remarquer de Macaire, auquel il paraît vouloir parler. Celui-ci est trop absorbé pour voir ou entendre les signes que lui fait son confident. Alors Landry, après avoir regardé s'il n'est vu de personne, tire un rouleau de parchemin de sa ceinture, écrit quelques lignes, détache bien visiblement sa ceinture, ramasse une pierre, fait un paquet du tout et se dirige vers le dessous du balcon. On le perd de vue.)

SCÈNE XI.

MACAIRE.

(Au bout d'un moment, le paquet tombe dans la salle. Ce bruit fait sortir Macaire de l'état d'abattement où il était plongé ; il se lève, prend le rouleau et lit.)

« Ma vigilante amitié vient de te soustraire au double » danger qui te menaçait. Tu n'as plus rien à redouter du » témoin dangereux qui a failli te perdre tout à l'heure ; » je l'ai mis hors d'état de nous nuire. »

Ah ! je respire !

« Je t'envoie ma ceinture pour remplacer la tienne. Sois

» calme et ferme dans toutes tes réponses; étouffe des remords
» inutiles : tout ira bien. »

Que de pareils avis sont faciles à donner! mais qu'il est difficile de les suivre pour quiconque n'est pas dépouillé de tout sentiment d'honneur!... Il a raison, cette ceinture me manquait... Cela seul aurait pu servir d'indice contre moi!... Dans mon trouble, j'ai négligé.... Mais je m'en rapporte à sa prudence pour réparer cet oubli. On vient!... Courage, Macaire; tâche de maîtriser les mouvements de ton ame.

SCÈNE XII.

MACAIRE, LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN.

LE SÉNÉCHAL.

Hé bien, seigneur Macaire, êtes vous remis de votre frayeur?

MACAIRE, *avec une apparente liberté d'esprit.*

Monsieur le Sénéchal, je ne pense pas que la bravoure ou l'honneur militaire consiste à s'exposer mal à propos et sans défense à la rage d'un animal furieux, que son maître avait habitué à n'être doux et caressant que pour lui seul, et à s'irriter de la moindre provocation. Le Capitaine sait...

LE SÉNÉCHAL.

Je suis parfaitement disposé à vous croire et à ne voir dans la scène qui vient de se passer, qu'un événement très-naturel; mais vous le savez, tout le monde ne voit pas de même. Presque tous les habitants qui en ont été témoins, ont conçu des soupçons que je suis loin de croire fondés; mais enfin, il est de mon devoir de céder à la clameur publique, lorsqu'elle a pour but la punition d'un crime capital, et surtout la conservation d'un innocent.

MACAIRE, *jouant la surprise.*

Que voulez-vous dire?... A quoi tend ce discours?...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Le voici. Je conçois l'embarras où se trouve Monsieur

le Sénéchal pour vous faire part de la résolution qu'il a dû prendre dans l'intérêt de la justice et de ses administrés; il craint que le choix de ses expressions ne vous blesse : je vais parler pour lui. Des personnes qui ne connaissent, ni l'austérité de vos principes, ni votre conduite constamment honorable jusqu'ici, prétendent que vous n'êtes point étranger au meurtre d'Aubri.

MACAIRE.

Vous avez vu quelle impression m'a faite cette horrible nouvelle.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Oui, j'ai été témoin de votre douleur, de vos regrets; mais cela ne suffit pas : ce sont les autres qu'il faut convaincre. Vous ne pouvez trouver étonnant qu'ils aient pour un des leurs, pour un jeune homme qu'ils ont vu naître, cette prévention favorable que vous m'inspirez.

MACAIRE.

Non, sans doute. Aussi, suis-je prêt à me soumettre à tout ce que vous exigerez.

LE CHEVALIER GONTRAN.

On a sursis à l'exécution du jugement qui condamnait Eloi. Nous allons nous rendre tous sur la place publique, pour voir si, sans y être provoqué, ce fidèle compagnon d'Aubri renouvellera ses démonstrations furieuses, et les dirigera plutôt contre vous que contre ce jeune orphelin dont tout le monde atteste l'innocence.

MACAIRE.

Je ne demande pas mieux; je n'ai pas été le maître d'un premier mouvement d'effroi, en me voyant tout à l'heure à peu près seul exposé à une lutte si étrange; mais puisque vous le jugez nécessaire... Allons, Monsieur le Sénéchal, j'ai hâte de me justifier.

LE CHEVALIER GONTRAN, *bas au Sénéchal.*

Vous l'avez vu; il ne s'est pas troublé un instant.

SCÈNE XIII.

MACAIRE, LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

DAME GERTRUDE.

Ah ! quelle horreur !

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc !

LE CHEVALIER GONTRAN.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

DAME GERTRUDE, *apercevant Macaire.*

Pardon. Je ne puis m'expliquer devant....

LE CHEVALIER GONTRAN.

Eloignez-vous, Macaire ; je vous rappellerai quand il en sera temps.

MACAIRE.

J'obéis. Mais veuillez ne pas oublier, Capitaine, que mon honneur.....

GERTRUDE, *à part.*

Son honneur !

MACAIRE.

Est intéressé maintenant à dissiper d'injurieux soupçons. (*Il rentre.*)

SCÈNE XIV.

LE SÉNÉCHAL, DAME GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

DAME GERTRUDE.

Les scélérats ont redouté l'épreuve ; ils ont tué ce pauvre Dragon. Je viens de le voir expirant sur le seuil de la porte.

LE SÉNÉCHAL.

Que dites-vous ?

DAME GERTRUDE.

La vérité. Il s'est traîné jusque-là comme pour indiquer en mourant le lieu qui recèle l'assassin de son maître.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ce trait de méchanceté paraît être en effet un acte de prévoyance.

LE SÉNÉCHAL.

Nul doute qu'il a été commis par des personnes intéressées.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Mais cela même détruit mes conjectures. Macaire n'est point sorti, ce ne peut être lui.

DAME GERTRUDE.

Qui vous dira qu'il n'a point de complices ? L'assurance même qu'il vient de montrer en est la preuve. Il savait que le témoin ne pouvait plus déposer contre lui.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Comment l'aurait-il appris ? Dans quelle étrange perplexité me jette ce dernier événement ? Tout semble se réunir pour nous dérober la connaissance de la vérité.

SCÈNE XV.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, DAME GERTRUDE, BERTRAND.

(Toute cette scène doit être jouée mystérieusement.)

BERTRAND, *sur le seuil de la porte, et faisant des signes à dame Gertrude.*

Not' maîtresse! dites donc, not'maîtresse... j'ons deux mots à vous dire.

DAME GERTRUDE.

Tout à l'heure.

BERTRAND.

Non pas tout à l'heure, tout d'suite. Pardon excuse, Monsieu l'Capitaine; et vous aussi, Monsieu l'Sénéchal.

DAME GERTRUDE, *allant trouver Bertrand qui n'ose entrer.*

Allons, dépêche-toi.

BERTRAND, *à demi-voix.*

C'matin, j'vous ons apporté eun' mauvaise nouvelle pour c'pauvre Eloi, il est ben juste que je s'oyons l'premier à vous en donner eun' bonne.

DAME GERTRUDE.

Pas tant de verbiage... au fait.

BERTRAND.

C'te fois-ci, j'tiens l'assassineux; il est dans ma poche.

DAME GERTRUDE.

Imbécile!

BERTRAND.

S'il n'y est pas tout entier, toujours c'est-y queuqu'chose qui l'f'ra reconnaître... Sa ceinture... rien qu'çà. Chut!

DAME GERTRUDE.

Au contraire, approche et dis à ces messieurs tout ce que tu sais.

BERTRAND.

Faut-y dire tout?

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER, DAME GERTRUDE.

Oui, tout.

BERTRAND.

Vous savez ben, not' maîtresse, le p'tit Claudinet, l'filleul d'la mère Claudine qui demeure là... tout contre la paroisse? Hé ben, il est allé à c'matin, comm' à l'ordinaire, dans la forêt pour faire des fagots. V'là qu'tout en cheminant pour ramasser du bois mort, y s'trouve en face d'eun' vieille souche grosse comm' l'bras, et haute à peu près d'trois pieds. Quoiqu'c'est qu'y voit après c'te souche? la ceinture que v'là, qu'on avait tortillée tout autour, et où qui gn'y avait un nœud coulant au bout, tel que vous l'voyez. Claudinet n'fait ni eun', ni deux: il court sur la lisière du bois et s'met à crier d'toutes ses forces... « ohé!... les autres, v'nez donc voir.» Je m'trouvions tout proche, j'ons accouru avec une douzaine des plus hardis et j'ons vu c'te ceinture blanche arrangée comme j'viens d'vous raconter; faut vous dire

que c'te souche n'est pas éloignée d'plus de vingt pas, d'la fosse de c'pauvre monsieu Aubri. Pour lors, il nous est venu, à tout un chacun, c'te réflexion ben naturelle. J'nous sommes dit : « c'te ceinture-là a servi, c'est sûr, pour attacher Dragon et l'empêcher d'défendre son maître ; all' appartient,. c'est encore sûr, à un archer de la compagnie qu'est arrivée hier au village ; il est donc sûr qu'c'est un archer qu'a fait c'mauvais coup... Puisqu' c'est un archer, c'n'est donc pas Eloi.» J'ons pris la ceinture, j'sommes venu vous l'apporter, et v'là.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Tous les archers ont une ceinture pareille, comment savoir à qui appartient celle-là ?

BERTRAND.

Pardon, excuse, Monsieu l'Capitaine chevalier, c'est eun' bête qui parle, ainsi n'prenez pas garde à c'que j'dis ; y m'semble qu'si messieurs les archers n'ont qu'eun' ceinture chacun, naturellement y suffira d'nêtr' pas aveugle pour voir qui qui n'aura pas la sienne.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ta réflexion est juste, mon ami; mais il n'en est pas ainsi. Cependant, fais les venir... à tout hasard...

BERTRAND.

Çà s'ra bentôt fait, ils sont tous rassemblés devant la porte.

LE CHEVALIER GONTRAN.

J'imagine un moyen, peut-être enfin découvrirons-nous le vrai coupable.

(On voit Ursule et Eloi descendre la côte. Ils sont suivis de tous les paysans.)

SCÈNE XVI.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, URSULE, ELOI, DAME GERTRUDE.

URSULE, *amenant Eloi.*

Le voilà, Messieurs, ce pauvre Eloi, il est plus mort que vif, deux minutes plus tard...

LE SÉNÉCHAL.

Il n'est point encore absous; mais il peut tout espérer.

DAME GERTRUDE.

Rassure-toi, mon garçon, ne tremble donc pas; je te réponds qu'il ne t'arrivera rien.

(Eloi remercie tour à tour le Sénéchal, dame Gertrude et Ursule.)

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LANDRY, MACAIRE, LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, DAME GERTRUDE, ELOI, URSULE, BERTRAND, ARCHERS, PAYSANS.

(Les archers, conduits par Landry, défilent dans la salle et se rangent en cercle. Les paysans garnissent l'éminence.)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Faites entrer Macaire.

(On ouvre la porte de l'appartement de gauche. Macaire paraît; le chevalier Gontran fait en silence la revue de sa troupe et s'arrête devant chacun de ses gens. Il examine sévèrement leur tenue, leur contenance, mais il ne leur manque rien; tous ont leur ceinture, tous demeurent impassibles. Les spectateurs attendent avec impatience et recueillement l'issue de cet examen. Enfin le Chevalier prononce ces mots d'un ton solennel:)

Messieurs, l'assassin d'Aubri de Mont-Didier est parmi vous, je le connais.

(Tous regardent alternativement leurs camarades et le Chevalier. Macaire seul reste immobile.)

Je viens de voir des taches de sang à sa ceinture.

(Aucun des archers ne bouge ; Macaire seul, par un sentiment plus fort que la réflexion, baisse vivement la tête, regarde avec effroi sa ceinture. Le Chevalier Gontran le désigne avec énergie et s'écrie :)

C'est vous, Macaire!

(Eloi pousse un cri de joie, embrasse Gertrude et Ursule. Tous trois tombent à genoux par un mouvement spontané, et remercient la providence.)

MACAIRE.

Moi !

LE CHEVALIER GONTRAN, *redoublant d'énergie et lui présentant la ceinture que Bertrand a apportée.*

Démentez ce témoin.

LANDRY, *bas à Macaire.*

C'est un piége.

MACAIRE.

Ne nous défendons plus, Landry.

LE CHEVALIER GONTRAN, LE SÉNÉCHAL.

Landry!...

LANDRY, *à part.*

Maladroit!

MACAIRE.

Je n'étais pas né pour le crime. Une passion insensée et des conseils perfides m'ont égaré au point de me faire commettre un double meurtre, car cet infortuné jeune homme s'est vu prés de périr pour expier ma faute. Le ciel est juste : il sauve l'innocent et frappe deux coupables à la fois. Je lui rends grâce de m'ôter une existence que je ne pouvais supporter, chargé de l'épouvantable fardeau d'un tel crime.

(Le Sénéchal et le Chevalier se tournent vers Eloi pour le féliciter de ce que son innocence est reconnue. Le pauvre enfant se lève et va tomber aux pieds de son juge. Ursule, dame Gertrude et Bertrand complètent ce groupe.)

DAME GERTRUDE.

Je vous le disais bien, Monsieur le Chevalier, que notre Eloi ne pouvait être un meurtrier.

LE CHEVALIER GONTRAN, *à Eloi.*

Jeune homme, le Roi saura ce qui s'est passé. Je lui demanderai pour vous une récompense proportionnée au danger que vous avez couru.

(Les archers ont fait entrer Macaire et Landry dans la chambre de gauche. Tous les Paysans se sont précipités en foule dans la salle. Ils se jettent également aux pieds du Chevalier, pour le remercier d'avoir rendu l'honneur et la vie à Eloi.)

FIN DU CHIEN DE MONTARGIS.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE,

OU

LE SIÉGE DE NANCY,

DRAME HÉROÏQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINNI.

Représenté, pour la première fois, à Paris, le 26 octobre 1814.

DÉDIÉ

A LA VILLE DE NANCY.

AUX HABITANTS DE NANCY.

C'est à vous, descendants des braves Citoyens de Nancy, qu'appartient la Dédicace de cet ouvrage. Je l'ai composé dans l'intention d'offrir à l'admiration publique l'un des traits les plus glorieux de l'histoire moderne, et j'ai réussi au delà de mes espérances. Sans doute, le grand succès qu'il a obtenu et la prodigieuse affluence qu'il attire sont dus à la beauté du sujet, plutôt qu'au faible talent avec lequel j'ai retracé le sublime dévouement de nos ancêtres; et, d'après cette intime persuasion, c'est encore à vous que je fais hommage du succès. Tous mes vœux seront remplis, si vous pensez que je n'ai point affaibli les sentiments d'amour et de fidélité dont les habitants de Nancy ont donné, dans tous les temps, des preuves à leurs Souverains.

LETTRE STRATEGIQUE DU GÉNÉRAL JOMINI

A M. DE PIXERÉCOURT.

Lausanne, le 14 octobre 1833.

Illustre Seigneur Silenzio,

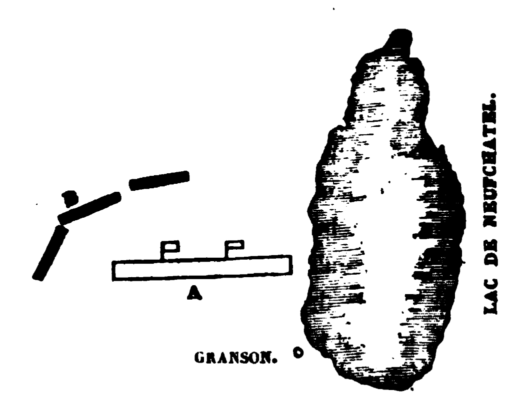
Vous êtes un singulier original, il faut l'avouer. Vous me pressez avec instance de vous envoyer des livres, des relations, des batailles toutes faites; je mets mon imagition lourde et paresseuse en campagne; je vous envoie le livre de Bade, un poëme sur la fête des vignerons, le dessin colorié de cette fète, la médaille, et de plus, un précis de la burlesque révolution de Bale, et vous ne daignez pas m'écrire une ligne, *pour m'accuser réception de ces trois envois*; cela n'est guère encourageant.

Malgré votre obstiné silence, je veux bien vous écrire encore quelques lignes désirées sur la bataille de Morat dont M. de Barante vous a donné des détails très-intéressants et un plan dans l'édition in-8° de son histoire des Ducs de Bourgogne. J'ajouterai donc seulement pour votre édification tactique :

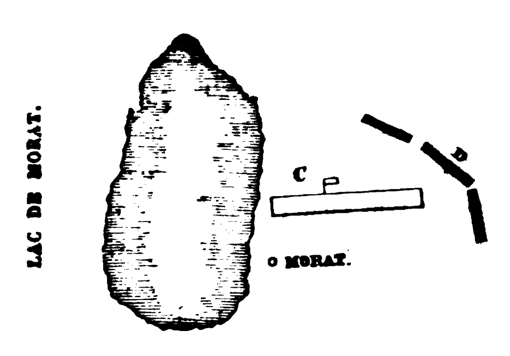
1° Par une circonstance assez bizarre, la manœuvre des Suisses, dans les deux batailles de Granson et de Morat, fut absolument la même, quant à ses rapports avec le ter-

rain et avec la position des masses ennemies ; la seule différence fut, qu'à Granson, ils agirent contre la gauche des Bourguignons, et qu'à Morat, ils agirent contre la droite : la raison en est, qu'à la première de ces batailles, le point favorable et décisif en même temps était les montagnes qui dominaient la ligne de Charles-le-Téméraire, tandis qu'à Morat, ces montagnes se trouvaient à l'aile opposée.

2° En effet, dans les deux batailles, Charles avait commis la faute de camper avec une aile appuyée à un lac, et l'autre aile, mal assurée, vers des montagnes boisées. Or, rien n'est plus dangereux que d'avoir une aile appuyée à un grand fleuve sans ponts, à un lac ou à une mer. La raison en est simple, c'est que *ces obstacles,* qui semblent causer la sûreté de l'aile qui s'y appuie, deviennent un gouffre où tout est englouti, dans le cas où l'on serait battu du côté opposé à ces obstacles. La figure suivante vous expliquera ces batailles.



La ligne A représente l'armée de Bourgogne, à Granson; B est l'armée Suisse, supérieure en bonne infanterie, et attaquant l'aile gauche par les montagnes boisées, au pied du Jura ; la fuite la plus prompte des Bourguignons pouvait seule les sauver, dès l'instant où leur gauche, dominée, prise en flanc, fut forcée à plier.



A Morat, tout alla de même, excepté qu'ici les Bourguignons, C, se trouvant sur la rive opposée, c'était leur gauche qui appuyait au lac, et leur droite qui fut écrasée par l'armée Suisse, D, venant de la montagne. Dans l'une et l'autre occasion, la belle gendarmerie Bourguignonne ne pouvait rien sur un terrain impropre à la cavalerie, et où les lances des robustes montagnards et leurs mousquets avaient beau jeu. A Morat, la défaite fut plus sanglante, parce qu'on ne voulut pas fuir aussitôt qu'on fut débordé sur la droite; la moitié de l'armée fut jetée dans le lac, et périt par le fer ou par l'eau.

Voilà, j'espère, une preuve que les vilains de l'Helvétie en savaient plus que les gentilshommes Bourguignons sur la

tactique des batailles. D'autres vilains Bourguignons sont venus, trois siècles après, venger la défaite de leur noblesse malencontreuse, et y ont bien réussi; preuve que les vilains sont aussi bons à quelque chose, *et que l'essentiel est de les diriger dans un bon sens et vers un bon but, tout en les maintenant dans de sages limites.* C'est là où est le nœud de bien des énigmes contemporaines.

A Nancy, Charles n'appuyait pas une de ses ailes à un lac, mais bien à la rivière de Meurthe, qui n'étant pas guéable partout, pouvait cependant lui devenir funeste dans le cas où il serait refoulé sur cet obstacle. C'était donc sur l'aile opposée à la rivière que tout l'effort des Suisses et des Lorrains devait naturellement se porter, et cela par le même principe qui les avait fait triompher dans les deux premières batailles. Mais Charles avait commis, de plus, deux fautes capitales : la première fut de recevoir le combat adossé à un étang et à la ville de Nancy qui se trouvait au pouvoir de l'ennemi, en sorte qu'il n'avait qu'un étroit défilé pour opérer sa retraite; la seconde fut de placer sa droite à un bois non occupé, faute d'autant plus criante, que la gauche appuyant à la rivière, il était évident que ce serait la droite que l'ennemi attaquerait. Charles ne pouvait donc rien faire de mieux pour être battu, dès que ses adversaires auraient le bon sens de ne pas prendre le *taureau par les cornes* (1) en attaquant son centre. Ils manœuvrèrent au contraire fort sagement sur l'aile décisive, comme ils l'avaient déjà fait, et leur triomphe était presque certain avant même d'engager le combat.

(1) Expression historique.

Tout ce que je pourrais ajouter ne serait qu'une monotone répétition de ce que raconte très-bien M. le colonel Bergère.

Votre dévoué,

LE GÉNÉRAL JOMINI.

AIDE-DE-CAMP GÉNÉRAL DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.

NOTICE STRATÉGIQUE

SUR LA BATAILLE DE NANCY EN 1477.

Écrire sur une question militaire, après l'illustre auteur du *Traité des Grandes Opérations Militaires*, est une énorme témérité. Les liens qui unissent le colonel Bergère à M. de Pixerécourt seront son excuse.

On sait qu'avant d'aller se faire battre par les Suisses à Granson et à Morat, le duc de Bourgogne ayant assiégé et pris Nancy, la Lorraine se trouvait à peu près conquise, mais non entièrement soumise.

A la nouvelle de la défaite de Charles à Morat, la veille de la Saint-Jean, 1476, les seigneurs Lorrains qui avaient déjà reconquis Vézelise, Vaudémont et le Pont-Saint-Vincent, sur les Bourguignons, vinrent faire des courses jusqu'aux portes de Nancy. Bientôt aprés, le château de Bruyères, les villes de Saint-Dié, Arches et Remiremont se rendirent aux Lorrains. La garnison Bourguignonne de Mirecourt fut obligée de se retirer sur Epinal, où on ne la laissa point entrer. Logée dans les faubourgs, elle y fut attaquée et battue par quatorze cents Lorrains, venus de Remiremont, d'Arches et de Bruyères; et peu d'hommes parvinrent à se sauver à Nancy.

Le 12 août 1476, Bayon tomba au pouvoir des Lorrains; puis, successivement, Lunéville, Einville; enfin, ils se décidèrent à entreprendre le siége de Nancy. Le duc René

y vint de sa personne; la garnison Bourguignonne capitula le 6 octobre.

Cependant, le duc de Bourgogne était déjà arrivé à Neufchâteau, à la tête d'une puissante armée, jurant par saint Georges de rentrer à Nancy avant la fête des Rois.

Le duc René, qui s'était retiré à Lunéville, après avoir laissé une bonne garnison dans sa capitale, jugeant que Charles attaquerait Pont-à-Mousson avant Nancy, vint le 17 octobre 1476, prendre position, avec son armée, en face de Dieulouard, qui était occupé par les Bourguignons. Les deux armées se canonnèrent d'une rive à l'autre de la Moselle, sans résultat; peu après, René laissa le champ libre à son ennemi, et alla à la rencontre des Suisses, sur le secours de qui il comptait pour défendre ses États.

Pendant ce temps, le duc de Bourgogne, pensant que le mieux était d'attaquer le *taureau par les cornes*, vint mettre le siége devant Nancy. Il fit rouler bon nombre de gabions devant les endroits où la défense était la plus active, coupa les avenues des portes par des tranchées, et braqua deux canons, l'un du côté de la porte de la Craffe, l'autre contre une grande tour existant du côté de la montagne. Il établit commodément ses logements autour de la place. Les Lorrains du dehors ne cessaient de l'assaillir dans ses cantonnements; ils attaquaient ses détachements, ses convois, et presque toujours avec succès. C'est ainsi qu'une troupe de Bourguignons, logée à Saint-Nicolas, y fut taillée en pièces.

Le duc de Bourgogne voulut d'abord tirer vengeance de cet échec, en se jetant sur Rosières; mais les difficultés du

terrain et de la saison le firent changer d'avis, et il se résolut à pousser plus activement le siége de Nancy, en serrant la place de plus près. Mais lui-même était assiégé dans son camp par le froid, la famine et toutes les misères de la guerre.

Le duc René était allé jusqu'à Zurich pour réclamer le secours de ses alliés Suisses; le rendez-vous des troupes fut indiqué dans les environs de cette ville, pour le jour de Noël. Un gentilhomme provençal, nommé Cifron, partit pour en apporter la nouvelle en Lorraine; mais, pris dans le voisinage de Nancy par les troupes Bourguignonnes, il fut aussitôt pendu par l'ordre du duc de Bourgogne, et malgré les instances du comte de Campo-Basso qui intercédait pour qu'il eût la vie sauve. Charles irrité de la hardiesse du comte, lui donna un soufflet, et cet acte de colère fut peut-être la cause de la perte du duc de Bourgogne.

La famine était si grande chez les assiégés, qu'ils songeaient à se rendre, après deux mois d'une vigoureuse défense. Cependant, ils voulurent savoir s'ils avaient quelque assistance à attendre du duc de Lorraine, qui les informa, par le retour d'un de leurs émissaires, qu'il venait à eux en toute diligence pour mettre fin, ou à sa vie, ou à leurs misères.

Le feu des Bourguignons devenait plus vif tous les jours, tandis que celui des assiégés avait cessé, faute de poudre. Mais un nommé Michel Gloris, ayant révélé l'existence de deux tonneaux de poudre qui avaient été cachés lors du premier siége, les assiégés en firent un si bon usage, qu'ils eurent bientôt démonté la batterie assiégeante, en faisant

les plus grands ravages parmi les hommes qui la servaient, ou qui étaient postés dans son voisinage.

Le duc René avait donné rendez-vous à ses troupes dans le bourg de Saint-Nicolas, le 4 janvier 1477. Les Lorrains y vinrent de différents côtés, au nombre de quatre mille hommes. Les Allemands et les Suisses arrivaient par Ogéviller.

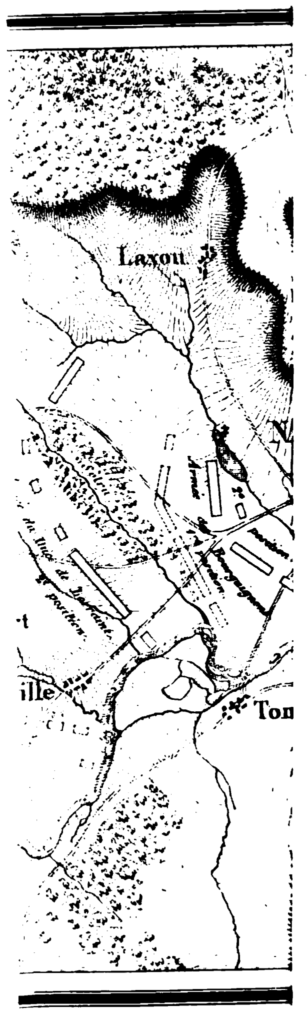
Le duc de Bourgogne, qui s'attendait à n'être attaqué que par une bande d'aventuriers, se voyant une telle armée sur les bras, réunit son conseil, qui fut d'avis de lever le siége et d'aller refaire ses troupes dans le duché de Luxembourg, où il ferait venir des secours de Flandre. Mais il ne voulut rien écouter, et se décida à livrer bataille.

Il resserra la ville avec quelques troupes, et retira des lignes le gros de son armée. Ce mouvement n'échappa point aux assiégés, qui en conçurent l'espoir d'un prompt secours, et détermina la trahison de Campo-Basso qui vint rejoindre le duc de Lorraine à Lunéville.

Le 5 janvier, le duc René quitta Saint-Nicolas, et prit la route de Nancy avec toute son armée. Les assiégés en furent avertis par des feux allumés sur la tour de Saint-Nicolas. René étant arrivé à Laneuveville, rangea son armée en bataille. Son avant-garde, composée de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, forma la gauche de sa ligne de bataille, sous les ordres de Guillaume Harter, général des Suisses; le centre, sous ses ordres immédiats, était composé de huit mille hommes de pied et de quinze cents cavaliers Lorrains et Allemands. L'arrière-garde forma la

'AILLE D.

Le 5 Janv



Echelle en Li

droite ; elle ne contenait que huit cents arquebusiers, placés entre les prairies et le bois de Saulrupt. L'artillerie ne comptait que seize pièces, réparties également à la tête de chaque bataillon. Toutes ces forces montaient à près de vingt mille hommes. René s'avança, sans rompre son ordre de bataille, et gagna la plaine de la Malgrange, après avoir passé le ruisseau de Heillecourt.

Le duc de Bourgogne, résolu de son côté à combattre, avait déjà pris sa ligne de bataille, en deçà de Jarville, à une petite demi-lieue de Nancy. Il plaça toute son artillerie en première ligne, battant la grande route de Saint-Nicolas par où il pensait que ses adversaires devaient arriver.

Il attendait le meilleur effet de cette position, à cause de l'habitude qu'avaient les Allemands de marcher en colonnes serrées. Son corps de bataille, rangé derrière cette artillerie, se composait de deux mille hommes d'infanterie, presque tous d'élite.

Il mit son avant-garde sur sa gauche, entre le chemin de Saint-Nicolas et la Meurthe, à hauteur du gué de Tomblaine; son arrière-garde, à droite, vers le Saulrupt; mais il commit la faute de ne pas occuper le bois qui masquait sa ligne de ce côté. Les confédérés surent la mettre à profit, en faisant filer, à l'abri du bois, quelque cavalerie qui occupa les Bourguignons, pendant que leur avant-garde traversait ce même bois pour venir prendre à dos l'aile droite du duc de Bourgogne. Ce mouvement, auquel prirent part quatre cents cavaliers Français, ne s'opéra pas sans une vigoureuse résistance du côté des Bourguignons ; mais l'arrivée sur ce point d'un bataillon Suisse et de la cavalerie Lorraine, con-

duite par le duc René en personne, décida la déroute de l'armée Bourguignonne qui prit la fuite.

Le duc Charles, voyant sa droite battue, y envoya du secours. Mais le redoutable son du cor des Suisses, qui leur rappelait Granson et Morat, jeta l'épouvante parmi ces nouveaux venus, qui prirent immédiatement la fuite dans toutes les directions. Charles se résolut à y aller lui-même, et c'est alors que le cimier de son casque s'étant détaché, il s'écria : *Hoc est signum Dei.* Ce triste augure ne l'empêcha pas de se précipiter dans le plus fort du combat, avec tant de valeur et de courage, que s'il eût été suivi, il aurait infailliblement repris l'avantage sur ses ennemis. Mais n'étant plus entouré que de quelques-uns des siens, et s'apercevant que le commandant de son aile droite, plein d'épouvante, s'était sauvé avec la majeure partie de son monde du côté de Tomblaine; et de plus, que presque toute sa cavalerie était en pleine déroute, il ne lui resta d'espoir que dans une prompte fuite. Charles-le-Téméraire, qui n'avait jamais connu la peur, mit son cheval au galop, et se dirigea entre Nancy et les montagnes à l'ouest de cette ville, pour gagner la route de Metz.

Suivi de près dans cette fuite, mais sans être reconnu, il fut arrêté au passage d'un ruisseau, auprès de l'étang Saint-Jean, où son cheval s'embourba, et où lui-même tomba mort de trois coups qu'il reçut presque au même instant. Le corps du Duc fut à l'instant dépouillé et laissé nu sur la place, ainsi que ceux de plus de cinq cents hommes, la plupart gens de noblesse, qui furent tués au même endroit.

L'armée Bourguignonne perdit de sept à huit mille hom-

mes, restés morts sur le champ de bataille ; six cents aussi furent tués au pont de Bouxières-aux-Dames, ou se noyèrent en traversant la Meurthe, ou furent massacrés par les paysans qui ne leur faisaient aucun quartier.

La principale poursuite, dirigée par René, s'arrêta au pont de Bouxières; quelques hommes seulement la continuèrent jusqu'à Pont-à-Mousson, et même jusqu'aux portes de Metz, mais sans grand effet.

Cette bataille eut lieu le 5 janvier 1477.

Le corps du duc de Bourgogne ne fut retrouvé et reconnu que deux jours après la bataille, et René lui fit de magnifiques obsèques.

On a cherché à jeter du doute sur la triste fin de Charles-le-Téméraire; mais c'est un fait qui a une certitude historique. Les circonstances de sa mort sont moins faciles à constater. Il paraît, toutefois, que le coup de lance qui l'atteignit au bas du dos et l'abattit de cheval, lui fut porté par un sieur de Beauzemont, qui ne le connaissait point et mourut de chagrin d'avoir été l'auteur de la mort d'un homme si illustre. Tout ce qu'on peut conjecturer des récits contradictoires des historiens et d'une étude attentive de la localité, c'est que le duc de Bourgogne ayant vu périr le peu de serviteurs qui l'avaient suivi jusqu'à l'étang Saint-Jean, et, reconnaissant l'impossibilité de s'enfuir, soit du côté des montagnes, soit vers le pont de Bouxières, dut se résoudre à se rendre aux habitants de Nancy; qu'il se dirigeait vraisemblablement vers la ville, quand il fut atteint par le sieur de Beauzemont qui était sourd, et qui crut entendre : *Vive Bourgogne!* tandis

que Charles lui disait : « *Sauvez le duc de Bourgogne!* » Il est également présumable que le coup de pique à la cuisse, et le coup de hache à la tête, lui furent donnés lorsqu'il était déjà renversé à terre, et par les gens apostés par Campo-Basso.

Le duc de Bourgogne aurait mérité d'être surnommé non seulement le Téméraire, mais l'Entêté; car il retomba, à la bataille de Nancy, dans les mêmes fautes qui lui avaient fait perdre, peu de temps auparavant, les batailles de Granson et de Morat, contre les Suisses.

A Nancy, les mêmes fautes devaient amener les mêmes revers pour le duc de Bourgogne; et ici, elles furent bien autrement grandes, comme aussi les suites en furent bien autrement désastreuses. Ainsi, l'armée Bourguignonne, affaiblie par un long siége, dans la saison la plus rude, se décide à livrer bataille à une armée double en nombre, et qui comptait dans ses rangs les vainqueurs de Granson et de Morat; c'était déjà là une première faute. Mais elle fut aggravée par la position que prit Charles, ayant sa gauche appuyée à la Meurthe, et sa droite en l'air, c'est-à-dire, sans aucun appui, et derrière lui, une place ennemie, réduite aux abois, il est vrai, mais disposée à tirer vengeance de tout ce qu'elle venait de souffrir. L'unique retraite qu'eût Charles en cas de défaite, lui était coupée, non-seulement par la ville de Nancy, mais par l'étang Saint-Jean, qui s'étendait de la ville aux pieds des montagnes. Et, encore, eût-il pu forcer cet obstacle, il se trouvait arrêté au pont de Bouxières, seul point de retraite qui lui restait; car il ne pouvait pas songer à s'échapper par la droite, pays

montueux et boisé, et où des bandes de paysans lui auraient, à chaque instant, barré le passage.

La bataille de Nancy est un mémorable exemple de l'immense influence que peut avoir sur les destinées du monde, dans une circonstance donnée, un événement assez peu important en lui-même ; car il n'y avait là qu'un combat de dix à douze mille hommes, contre vingt mille. Si Charles avait été vainqueur, la face de l'Europe était changée, la maison de Bourgogne aurait peut-être fini par régner sur toute la France augmentée dès lors de la Lorraine, des Pays-Bas et de la plus grande partie des provinces qui, plus tard et momentanément, ont appartenu à l'Empire Français.

Si le duc de Bourgogne avait survécu à sa défaite, le mariage de sa fille avec le Dauphin pouvait amener les mêmes résultats. Ainsi, les longues guerres de Louis XIV auraient changé d'objet ; celles même de la République et de l'Empire auraient eu un autre but et un autre dénoûment. Enfin, jamais peut-être, un si petit événement n'eut de si grandes conséquences !

P. Bergère.

colonel du génie, directeur des fortifications, a metz.

NOTE HISTORIQUE ET PRÉFACE.

La mort du duc de Bourgogne, tué devant Nancy, est, sans contredit, l'un des événements les plus mémorables et les plus importants de notre histoire. Cette journée changea les destins de l'Europe et surtout de la France, dont le trône allait être ravi peut-être pour toujours à la dynastie régnante. (1) Elle mit fin à la prodigieuse grandeur de la maison de Bourgogne qui, pendant plus de cent quarante ans, était montée à un degré de puissance si extraordinaire, qu'elle s'était rendue redoutable à toute la Chrétienté. L'ouvrage de plus d'un siècle fut détruit en moins de six heures, et la témérité d'un seul homme renversa le pompeux édifice que tant de sages avaient pris la peine d'élever.

Charles surnommé *le Hardi*, *le Téméraire*, *le Terrible*, était, par sa naissance, sa dignité et ses possessions, le premier des ducs de l'Europe. C'était le plus puissant des princes qui n'étaient pas rois, et peu de rois étaient aussi

(1) On jugera de l'intérêt que Louis XI prenait à ces événements, quand on saura que c'est à eux que nous devons l'établissement des postes. Dans l'impatience où était ce monarque d'apprendre le dénoûment de cette grande querelle, il établit des relais depuis Nancy jusqu'à Tours où il faisait alors sa résidence, afin d'être instruit régulièrement chaque jour des mouvements des armées. Quand on lui annonça la mort du duc de Bourgogne, il fit vœu de donner une balustrade en argent à l'Eglise de St.-Martin, si cette nouvelle se confirmait. Le vœu fut accompli.

puissants que lui. Vassal de l'Empereur et du roi de France, il les fit trembler plus d'une fois. Sa politique astucieuse mit souvent en défaut celle de Louis XI. Maître du cours du Rhin, depuis son embouchure jusqu'à Cologne; maître du nord de la France, depuis le Zuyderzée jusqu'aux bords de la Somme; fier de la ligue qu'il avait formée avec l'Anglais et le Breton, il avait conçu le projet de se créer un immense royaume, qui aurait eu pour limites, d'un côté, la mer d'Allemagne, et, de l'autre, la Méditérranée, en ajoutant la Lorraine, la Suisse et la Provence aux deux Bourgognes et au comté de Férette, en Alsace, dont il était déjà possesseur. A la tête de 30,000 hommes, il fond sur la Lorraine, et vient mettre le siége devant Nancy, le 22 octobre 1476. Repoussé dans quatre assauts, il veut réduire cette ville par la famine. Pendant soixante-quinze jours, les assiégés soutiennent, avec une constance héroïque, les horreurs de la guerre. Enfin, leur souverain, le jeune René, arrive, le 5 janvier 1477, au secours de sa capitale, avec 12,000 Suisses et 8 à 9000 volontaires. Malgré la neige, qui tombait en abondance, on en vint aux mains, et les Bourguignons furent mis en déroute. Charles fut tué par Claude de Bauzemont, châtelain de Saint-Dié, en se sauvant à travers les marais de l'étang Saint-Jean.

Le soir même, le duc de Lorraine fit son entrée dans Nancy, à la clarté des flambeaux. On le fit passer sous un arc-de-triomphe que l'on avait dressé à la hâte, avec les ossements des chevaux, des chiens, des chats, des rats, et même des reptiles, dont on s'était nourri pendant le siége :

spectacle horrible, sans doute, mais le plus attendrissant qu'un peuple ait jamais offert à son souverain.

Une catastrophe aussi intéressante par le fait et par ses résultats, offre à coup sûr un sujet noble et dramatique.

Né à Nancy, et encouragé par quelques succès au théâtre, j'ai dû m'en emparer : c'est à moi qu'il appartenait de le présenter sur la scène. Indépendamment des motifs qui doivent exciter l'enthousiasme d'un auteur français, lorsqu'il retrace un fait glorieux puisé dans nos annales, je suis fort d'avoir pu célébrer le lieu de ma naissance. Je l'avoue, j'ai savouré toutes les jouissances de l'orgueil, en retraçant le sublime dévouement de mes pères.

Transporté, par la pensée, à cette époque désastreuse, et bien pénétré de l'horrible situation dans laquelle se sont trouvés mes ancêtres, je me suis abandonné à toute l'énergie du sentiment, et j'ai exprimé de toutes les forces de mon âme des principes qui sont, j'aime à le croire, gravés dans tous les cœurs honnêtes.

Je n'ai rien outré, rien exagéré; le caractère de Charles est tel que l'ont dépeint les historiens dont je donne ici la liste. Depuis le mois d'août 1813, époque à laquelle cet ouvrage a été présenté à la censure et défendu, j'y ai fait de nombreux retranchements et pas une addition. Par malheur, ma voix est trop faible pour un si grand sujet. Cette vaste composition semblait appeler les pinceaux d'un maître habile, et je n'ai produit qu'une esquisse. J'ai tâché du moins que l'on y reconnût une teinte locale, le ton du sentiment et les couleurs historiques.

Pour conserver surtout cette vérité historique si pré-

cieuse, j'ai consulté l'histoire manuscrite de René II, par Faret, —l'histoire manuscrite de Lorraine, par Jean de Lud, — le discours des choses advenues en Lorraine, etc., la Guerre de René II, par P. Aubert Roland, — la Nancéïde, poëme latin, par Pierre de Blarru, — les Mémoires de Messire Philippe de Commines, — l'Histoire de Lorraine, par Dom Calmet, — la Notice de Lorraine, par le même, — l'Histoire de Lorraine, par l'abbé Bexon, — l'Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, par l'abbé Lyonnois.

C'est dans ces sources abondantes, dont quelques-unes étaient presques inconnues, que j'ai puisé les éléments de mon drame.

Tous les personnages sont historiques, excepté ceux de Léontine et de Marcelin, qui sont d'invention; mais il est tout naturel de croire que Cifron était marié, et rien ne s'oppose à ce qu'il ait épousé la fille de Gérard Daviller.

Cette supposition m'a été nécessaire pour rattacher les fils de l'action et la rendre une. Elle m'a fourni d'ailleurs la matière de plusieurs développements que je crois susceptibles d'intérêt et d'effet théâtral.

Quant à la mort infâme du malheureux Cifron, elle est attestée par tous les historiens. Philippe de Commines attribue même à cette barbarie tous les malheurs de Charles. Voici comment il s'exprime à ce sujet, pages 347 et 348 de ses Mémoires, édition de Leyde, Elzévirs, 1648 : « Monsei-
» gneur veut qu'on s'avance de le pendre, et par messager
» hâstoit le prévost, et finalement le dict Cifron fut pendu.
» Qui fut au grand préjudice du duc de Bourgogne, et luy
» eust mieulx valu n'avoir esté si cruel et humainement ouir

» ce gentilhomme. Et par aventure que s'il l'eust fait, fust » encore en vie et sa maison entière et beaucoup accrue; » veu les choses survenues en ce royaume depuis. »

Il est également certain que Philippe de Commines n'était plus attaché au duc de Bourgogne à l'époque où se passe la scène. Il le quitta en 1472, après le siége de Beauvais, pour se rendre à la cour de Louis XI qui le combla de biens et d'honneurs. C'est ce qu'il nous apprend lui-même au commencement du XI[e] chapitre du III[e] livre de ses Mémoires. « Environ ce temps, je vins au service du Roi, et fut l'an 1472, etc. »

On n'a jamais bien su le motif qui le détermina à abandonner la maison de Bourgogne, puisqu'il ne s'en est pas expliqué. Le savant Lenglet-du-Fresnoy dit que cette cour était plongée dans des désordres si affreux, qu'un homme de probité n'y pouvait demeurer sans mettre son honneur en danger. En effet, outre que Charles était cauteleux, perfide, vindicatif et cruel jusqu'à la férocité; il était l'homme le plus corrompu de son siècle.

Dans l'ignorance des raisons qui causèrent l'éloignement de Philippe de Commines, j'ai regardé comme une inspiration heureuse de le faire rester jusqu'au dernier jour du siége, pour combattre par de sages conseils les prétentions exagérées et les mouvements cruels de son maître, et de motiver son départ pour la cour de France sur l'impossibilité où il se voyait de ramener Charles à des sentiments généreux.

On me pardonnera sans doute ce léger anachronisme, en faveur du désir auquel je n'ai pu résister de mettre en scène

un historien aussi distingué, à qui ses Mémoires ont mérité le surnom de *Tacite françois* (1), et encore à cause des principes vertueux qu'il exprime dans le cours de la pièce.

(1) Les Mémoires de Philippe de Commines étaient constamment entre les mains de l'empereur Charles-Quint. Il en faisait ses délices et les lisait avec autant d'attention qu'Alexandre lisait Homère.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Gazette de France. — 31 octobre 1814.

M. de Pixerécourt, dont l'imagination féconde suffirait pour alimenter tous les théâtres du boulevard, vient d'ajouter encore un nouveau fleuron à sa couronne mélodramatique. Le succès de *Charles-le-Téméraire* surpassera peut-être celui du *Chien de Montargis*. Les situations les plus terribles se succèdent avec rapidité, et la dernière catastrophe offre un nouvel exemple du sort qui attend les ambitieux.

Charles-le-Téméraire surpassait par sa magnificence tous les souverains de l'Europe ; ses domaines étaient immenses ; la victoire avait longtemps couronné ses armes. Au lieu de laisser respirer ses peuples, il rêvait sans cesse de nouvelles conquêtes; des guerres injustes soulevèrent les nations contre lui ; il abusa de son bonheur, son bonheur l'abandonna. Son insatiable ambition, sa cruauté, sa mauvaise foi, lui firent perdre en peu d'instants le fruit de tant d'années de travaux : du moins il sut mourir en soldat.

Sous les prétextes les plus frivoles, il avait attaqué René, duc de Lorraine, et s'était emparé de ses états. A peine était-il entré vainqueur à Nancy, en 1475, qu'il déclara la guerre aux Suisses. En vain, ceux-ci lui représentent-ils que tout leur pays ne vaut pas les éperons d'or de ses chevaliers ; Charles poursuit ses projets, et pour les effrayer, il passe au fil de l'épée la garnison de la première place qui tombe en son pouvoir. Cet acte de barbarie annonça le terme de ses prospérités ; les Suisses réunissent toutes leurs forces, et Charles est battu à Granson et à Morat. Le duc de Bourgogne accourt pour défendre sa conquête ; mais la défection d'un de ses généraux décide sa chute. Il s'obstine à combattre ; son armée est enfoncée ; entraîné

lui-même par les fuyards, il est précipité de son cheval, et tombe dans un fossé, où il est tué d'un coup de lance porté par une main obscure. Charles avait quarante-quatre ans; son corps, couvert de boue et de sang, ne fut retrouvé que deux jours après la bataille; sa tête prise entre des glaçons, était tellement défigurée, qu'on ne le reconnut qu'à la longueur de sa barbe et de ses ongles, qu'il avait laissés croître depuis la défaite de Morat. On montre encore aux environs de Nancy le lieu où se passa cet événement.

Telle est la catastrophe que M. de Pixerécourt a retracée dans la seconde attaque de Nancy. Charles assiége la ville ; les habitants, désolés par la famine, sont réduits aux plus cruelles extrémités ; mais leur haine contre le duc de Bourgogne est portée au plus haut degré par un acte de barbarie dont ce prince vient de se rendre coupable. Au mépris du droit des gens, Charles a fait assassiner Cifron, gendre du gouverneur. Brûlant de se venger, Léontine, épouse de Cifron, s'échappe de la ville, s'introduit dans le camp du Duc, assiste à son conseil sans être vue, et parvient à soustraire á ses recherches son jeune fils, que Charles voudrait aussi sacrifier.

Le second acte se passe dans la ville. Le gouverneur et sa fille exhortent les habitants à la plus vigoureuse résistance. On sonne le tocsin, on bat la générale; hommes, femmes, enfants, tous travaillent à la défense commune ; les uns trainent des canons, les autres apportent des fascines, les plus faibles roulent des barils de poudre. Le canon de l'ennemi se fait entendre ; l'attaque commence, les maisons s'écroulent, Charles est vainqueur. Nouvel Attila, il parait au milieu des flammes et de la fumée. Il aurait grande envie de faire massacrer tout le monde ; mais cédant aux prières de Philippe de Commines, il se contente de faire décimer les habitants. On procède sur la scène au choix des victimes. Ici, le pathétique est à son comble ; mais ce n'est rien encore, Charles veut faire périr le fils de Léontine : il ordonne qu'on l'attache à un poteau, et qu'on braque un canon sur lui. Commines prie de nouveau, et Charles accorde quinze heures de répit; consent même à envoyer des vivres aux habitants. Charles se retire donc sans avoir fait de mal à personne. Mais bientôt une nouvelle trahison des Bourguignons, dont l'auteur du mélodrame paraît avoir

pris l'idée dans l'histoire des quarante voleurs des *Mille et une nuits*, amène de nouveaux incidents et de nouveaux périls. La trêve est rompue, l'attaque recommence; les Bourguignons sont repoussés. On les voit poursuivis et précipités dans des terrains marécageux qui ont été inondés par un stratagème de Léontine. Charles, battu sur tous les points, séparé de son armée, est attaqué par cette héroïne et tombe sous ses coups.

Les décorations sont admirables et font le plus grand honneur au machiniste.

C'est Lafargue qui joue le rôle de Charles; sa voix ténébreuse, son maintien fier et terrible conviennent bien à ce rôle. Mlle Bourgeois représente Léontine; elle a beaucoup d'énergie et se bat avec une adresse surprenante.

COLNET.

Journal des Arts. 31 Octobre 1814.

Le mélodrame sans niais, sans ballets et sans amour : voilà à coup sûr un tour de force auquel on ne s'attendait pas aux Boulevards. Il n'appartient qu'à un auteur qui compte ses succès par ses ouvrages, et qui a reculé les bornes du mélodrame, d'opérer un pareil prodige. Quoi, dira-t-on, point de danses? — pas le plus petit entrechat? — point de niais? — Celui qui remplit l'emploi en chef est chargé du rôle d'un brave soldat, rôle qu'il remplit à merveille. — Mais, enfin, il faut nécessairement de l'amour; car l'amour est l'âme des pièces de théâtre; c'est la vie des mélodrames. J'en conviens; cependant, point d'amour; l'auteur est parvenu à s'en passer, il lui a substitué l'héroïsme, et c'est une femme qui en est le modèle.

De quoi n'est point capable une femme, quand elle est animée par l'honneur, quand elle a son époux à venger et son fils à sauver. Telle est la position de Léontine. Elle est enfermée avec son père, Gérard Daviller, dans Nancy qui est assiégé par Charles, duc de Bourgogne, surnommé le Téméraire. La place est réduite aux dernières extrémités; mais Léontine et Gérard ont résolu de mourir plutôt que de se rendre. Léontine, à la faveur d'un déguisement, s'est introduite dans le camp des ennemis; elle a assisté, sans être vue, au

conseil de Charles, et là, elle a appris que le duc René venait au secours de Nancy, avec une armée de douze mille Suisses. Ce n'est pas tout, ce qui est bien consolant pour le cœur d'une mère, elle a enlévé son fils qui était entre les mains de son plus cruel ennemi : chargée d'un si doux fardeau, elle rentre dans Nancy, au moment où un envoyé de Charles, avec une lettre supposée de René, engageait les Lorrains à se rendre. Démasquer l'imposture, montrer son fils aux assiégés, donner une nouvelle face aux affaires, n'est pour elle qu'un instant.

Cependant, Charles, pour prévenir le secours qui va défendre Nancy, fait attaquer la ville. Ici commence un siége régulier : le bruit des armes, le feu de l'artillerie, des bombes et de la mousqueterie, le tocsin, le roulement des tambours, les préparatifs d'attaque et de défense, tout retrace un siége véritable ; après une longue et vigoureuse résistance, la place est emportée d'assaut. C'est alors que Charles-le-Téméraire va tirer un vengeance exemplaire de la longue opiniâtreté des assiégés ; il ordonne que les habitants soient passés au fil de l'épée. Cependant, à la prière de Philippe de Commines, il consent à commuer la peine ; ils ne seront que décimés ; mais sa première victime doit être le fils de Léontine. Il le fait attacher à un poteau, un canon est braqué, il va périr : c'est alors que l'amour maternel s'avise d'un stratagème pour sauver une seconde fois la vie à son fils.

Je ne veux pas aller plus loin dans l'analyse de ce nouveau mélodrame, j'en ai dit assez pour inspirer un vif désir de le voir ; j'ajouterai que les décorations sont magnifiques, et que l'administration n'a rien épargné de ce qui peut augmenter la pompe du spectacle.

Lafargue, le meilleur acteur des Boulevards, est chargé du rôle de Charles ; il le remplit avec noblesse et dignité. Mlle Bourgeois met beaucoup de chaleur et d'énergie dans le rôle de Léontine. Marty s'est distingué dans celui de *Philippe de Commines.*

DUSAULCHOY.

Journal Royal. 31 Octobre 1814.

Charles-le-*Téméraire*, le-*Hardi*, le-*Terrible* (l'histoire lui accorde tous ces noms), dernier rejeton de la maison de Bourgogne,

se rendit célèbre dans le quinzième siècle, par son ambition et les excès auxquels il se porta. Il avait conçu le projet de se rendre indépendant, en faisant ériger ses états en royaume, sous le titre de royaume de Bourgogne, et, pour l'exécuter plus facilement, il chercha à s'emparer de toutes les places du Rhin jusqu'à Bâle. Il obtint d'abord quelques succès ; mais bientôt il éprouva des revers, et le 5 janvier 1477, il trouva la mort au siége de Nancy, ayant été trahi par Campo-Basso, napolitain. Dans le mélodrame de M. de Pixerécourt, Charles-le-Téméraire reçoit la mort de la main d'une femme. Cette femme est Léontine, épouse de Cifron qui a été pendu par les ordres du duc de Bourgogne.

Le siége est devant Nancy. Le fils de Cifron est au pouvoir de Charles qui se propose, pour avancer ses affaires, d'envoyer la tête de cet enfant à Daviller, gouverneur de la ville et grand-père de ce petit infortuné. Il fait froid, et l'on juge bien qu'il faut se chauffer dans le camp de Charles, comme ailleurs; des bûcherons apportent du bois, et parmi eux se trouve Léontine, qui a pris le déguisement d'une des femmes de ces braves gens. Charles tient son conseil; elle y assiste sans être vue, et, après beaucoup de tourments, d'inquiétudes et d'alarmes, elle parvient à sauver son fils, en le cachant dans un fagot qui se trouve disposé pour cela.

Au deuxième acte, on est dans la ville. Bientôt le canon se fait entendre ; on se défend vigoureusement; mais, enfin, Charles est vainqueur. Il arrive sur la scène, ne respirant que le carnage et la barbarie ; il annonce qu'il fera massacrer tous les habitants ; Philippe de Commines le conjure de ne point se souiller d'un aussi grand crime ; il obtient seulement que les habitants ne seront que décimés. Le choix se fait sur la scène. Pour commencer par un exemple frappant, Charles fait attacher le fils de Léontine à un poteau et ordonne de braquer un canon sur lui. Impatient, irrité de la lenteur de l'exécution, il s'approche lui-même du canon et va y mettre le feu, lorsque Commines supplie de nouveau, et porte Charles à accorder une trêve de quinze heures.

Charles s'est repenti, en rentrant dans son camp, d'avoir cédé aux instances de Commines; mais il a promis d'envoyer des vivres aux

assiégés, et il ne peut manquer à sa promesse. Ses affidés s'offrent pour pénétrer dans la ville, et se cachent dans des tonneaux ; ils y pénètrent en effet, et sont découverts au moment même où ils vont s'emparer des clefs de la ville, qui sont dans la chambre du gouverneur. Cependant, la trêve expire. Le siége recommence, les Bourguignons sont repoussés, et ils sont précipités dans l'étang St.-Jean, que Léontine a fait remplir. Charles, qui se trouvait séparé de son armée, arrive précisément pour être vaincu par Léontine. Cette héroïne a pris l'armure et les habits d'un chevalier ; elle en avait déjà le courage. Le combat est terrible, Charles succombe enfin, et reconnaît en mourant sa redoutable ennemie. Ce mélodrame aura le plus grand succès ; il réunit, au plus haut degré, tout ce que les amateurs du genre aiment à y trouver, beaucoup d'énergie, du bruit, de la fumée, des changements de décorations, un oppresseur et une opprimée, et mille autres qualités dont l'énumération serait trop longue.

Lafargue, qui remplit le rôle de Charles, saisit bien ce caractère sombre et farouche. Marty s'acquitte fort bien du rôle de Commines ; Mlle Bourgeois, dans celui de Léontine, s'est un peu corrigée de sa volubilité. Les connaisseurs ont remarqué qu'elle se bat fort bien.

On a couru au théâtre de la Gaîté pour voir le *Chien de Montargis*; on y courra maintenant pour voir et entendre un enfant qui joue avec une intelligence rare à cet âge, le rôle du fils de Léontine.

MARTAINVILE.

La Quotidienne. — 31 octobre 1814.

Charles, dit le *Hardi*, le *Téméraire*, après avoir rempli l'Europe du bruit de ses sanglantes victoires, vient mettre le siége devant Nancy. Mais cette ville, gouvernée par un homme fidèle à la cause de René II, résiste assez longtemps pour être secourue et délivrée. René, à la tête de douze mille Suisses, fait lever le blocus, bat les assiégeants et réduit Charles à un tel désespoir, que la mort est son seul refuge. Charles périt dans l'étang Saint-Jean.

M. de Pixerécourt, Lorrain lui-même, a pris ce trait pour le sujet de sa pièce.

Il ne faut pas faire un crime à l'auteur d'avoir blessé quelquefois la vérité historique : une comédie, un vaudeville, un mélodrame ne sont point des annales ; c'est un insupportable pédantisme que celui de certain censeur qui relève gravement des anachronismes dans un genre d'ouvrage où l'on ne va chercher que du plaisir. L'administration du théâtre de la Gaîté n'a rien épargné pour monter avec splendeur celui dont nous parlons.

La pièce entière a produit un effet prodigieux.

Les auteurs sont, M. de Pixerécourt, pour les paroles, M. Alaux, pour les décors, et M. Alexandre Piccinni pour la musique.

MERLE.

DÉCORS ET COSTUMES.

Les costumes sont, pour les Bourguignons, des armures complètes, en fer. Les Lorrains sont vêtus en chevaliers, avec une croix de Lorraine devant et derrière.

Le fagot que porte Léontine est creux, en osier, et recouvert de branches longues et menues. On y a pratiqué une petite porte du côté opposé aux bretelles, de manière que dans la scène XVII, quand Léontine pose son fagot sur une table placée dans la tente près de la coulisse, on escamote l'enfant par cette petite porte, et l'actrice se trouve ainsi débarrassée d'un poids qui la gênerait beaucoup pour le passage du ravin.

Il est utile aussi de développer le mouvement qui finit l'acte. La planche que l'acteur arrache de la palissade n'est pas la même sur laquelle passe Léontine. Celle-ci, plus épaisse, se trouve tout équipée et boulonnée sur le plancher qui mène au ravin. Elle est trouée, par le milieu, dans la longueur et presque d'un bout à l'autre, de manière qu'on peut la tirer ou la repousser sans qu'elle change de direction, puisqu'elle est maintenue par le boulon de fer. On a imaginé ce moyen, pour diminuer la charge qui pèserait sur la tête de Thierry. Dans le cas où cet acteur serait d'une taille médiocre, au lieu de baisser le plancher qui mène au ravin, on placera dans l'eau une pierre sur laquelle il montera.

Le moyen, qui semble effrayant de faire descendre Léontine de dessus le balcon, ou plutôt le toit, est fort simple. Elle pose le pied droit sur un étrier de fer scellé à un fort battant maintenu dans un coulisseau faisant l'angle de la maison, et qui monte et descend à volonté, au moyen d'une guinde que le machiniste, placé dans la maison, ne lâche qu'autant que l'actrice le lui dit. Elle passe son bras droit dans un crochet de fer arrondi et attaché en haut de ce même battant. On comprend bien que l'étrier et le crochet sont à demeure, par conséquent, très-solides. C'est le battant seul qui, en glissant dans le coulisseau, fait monter ou descendre la personne placée sur l'étrier. L'actrice paraît suspendue par le bras à une draperie. Ainsi, l'on produit, sans le moindre danger, un effet prodigieux, et qui augmente en raison de l'élévation. A Paris, le plancher d'où l'actrice descend est à quatorze pieds.

Indépendamment des bandes d'eau que l'on fait venir de dessous à Paris, on a encore employé un moyen fort simple et à la portée des théâtres qui ne sont pas machinés. Ce sont de petits rideaux peints, d'un pied de haut et représentant de l'eau. Ils sont plissés dans les coulisses de droite, et on les tire à la fois avec des fils d'appel derrière les roseaux, ce qui figure très-bien l'effet d'une digue qui se rompt.

A Paris, les Bourguignons qui viennent à l'assaut, ne sont vus qu'à moitié du corps, parce que le théâtre étant machiné d'un bout à l'autre, ou à peu près, on a pu lever les trappes, et pratiquer dans le dessous, à chaque rue, un plancher surbaissé de deux pieds. Quelques théâtres pourront produire le même effet; mais dans ceux où les trappes ne seront pas mobiles, on fera avancer les hommes à genoux, cachés par les roseaux : l'effet sera le même.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne.	M. LAFARGUE.
GÉRARD DAVILLER, grand Écuyer de Lorraine et Gouverneur de Nancy.	M. FERDINAND.
PHILIPPE DE COMMINES, Chambellan de Charles et son favori, surnommé depuis le *Tacite français*.	M. MARTY.
LÉONTINE, fille de Gérard Daviller et veuve de Cifron, intendant du duc René.	Mlle BOURGEOIS.
MARCELIN, fils de Léontine et de Cifron, âgé de quatre ans.	LA PETITE JENNY.
JACQUES GALLIOT, Napolitain, l'un des principaux officiers de l'armée du duc de Bourgogne.	RENAUD.
HILAIRE, officier Bourguignon.	M, ÉDOUARD.
THIERRY, brave Lorrain.	M. DUMÉNIS.
HÉLÈNE, nourrice de Léontine.	Mme CLÉMENT.
UN BUCHERON.	M. GENEST.
UN SOLDAT Lorrain.	M. LAFITTE.
UN SOLDAT Bourguignon.	Mr HEBERT.
HABITANTS DE NANCY.	
SOLDATS LORRAINS.	
SOLDATS BOURGUIGNONS.	
BUCHERONS.	

L'action se passe les 4 et 5 janvier 1477.

Le 1er acte est dans le camp des Bourguignons, devant Nancy. Le 2e dans la citadelle qui touche à la ville. Le 3e dans la ville et devant l'étang Saint-Jean.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE,

OU

LE SIÈGE DE NANCY.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le lieu où est campée l'aile droite de l'armée du duc de Bourgogne, devant Nancy. Au fond, à droite, est un tertre couvert d'artillerie, et qui menace la route : tout le camp est défendu par un retranchement assez élevé. Au milieu, dans un ravin dont les bords sont escarpés, coule un ruisseau qui va tomber dans la Meurthe, au-dessus de Jarville (1). La terre, les arbres, les tentes, sont couverts de neige. La scène commence avec le crépuscule du matin. On voit, de distance en distance, des feux à demi éteints, autour desquels sont couchés des soldats Bourguignons. Au lever du rideau, et sur une marche de nuit, on entend les patrouilles crier en dehors : *Qui vive!* et dont les voix se perdent dans l'éloignement. Une sentinelle se promène derrière la batterie qui est au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELIN, JACQUES GALLIOT, SOLDATS BOURGUIGNONS *.

(A la lueur d'une lampe, on voit Jacques Galliot qui dort tout armé sur un lit de camp, dans une tente, à droite, au premier plan.)

MARCELIN *est assis près du lit de camp sur un escabeau; il se réveille, s'approche de Jacques Galliot et dit :*

Il dort!... Je vais profiter de son sommeil pour prier le

(1) C'est en cet endroit qui servit de cimetière aux Bourguignons tués dans cette journée, au nombre de 10,000, que René II fit élever, dix-neuf ans après, une chapelle nommée alors *la Chapelle des Bourguignons*, et depuis *Notre-Dame de Bonsecours*, en mémoire du secours que le Duc conduisit par ce chemin vers sa bonne ville de Nancy.

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

bon Dieu, car je serais bien grondé, s'il me voyait. (*Il sort doucement de la tente, et vient se mettre à genoux dans le milieu de la scène.*) Mon Dieu! prends pitié du pauvre petit Marcelin! Rends-lui son cher papa et sa bonne maman Léontine.

JACQUES GALLIOT *se réveille, et dit d'une voix forte:*

Dors-tu, fils de Cifron?

MARCELIN, *à part.*

Je n'ose lui repondre.

JACQUES GALLIOT *étend le bras droit et cherche l'enfant.*

Où donc est-il? (*Il se lève et sort de la tente.*) Alerte, soldats, alerte! (*Tous les soldats se lèvent.*) Le fils de Cifron s'est échappé! Qu'on le cherche partout, et qu'on me le ramène mort ou vif.

MARCELIN.

Me voilà.

JACQUES GALLIOT.

Que faisais-tu hors de cette tente?

MARCELIN.

Je demandais à Dieu de me faire voir mon père.

JACQUES GALLIOT.

C'est impossible.

MARCELIN.

Où donc est-il, mon papa?

JACQUES GALLIOT, *d'une voix sombre.*

Il dort!

MARCELIN.

Tu me trompes.

JACQUES GALLIOT.

Il dort! te dis-je.

MARCELIN.

Tu me dis toujours cela.

JACQUES GALLIOT.

Rentre dans cette tente, et ne t'avise plus d'en sortir sans ma permission. (*Il pousse rudement Marcelin, qui va reprendre sa place auprès du lit de camp, et appuie sa tête sur ses petites mains, pour pleurer à son aise.*)

SCÈNE II.

HILAIRE, JACQUES GALLIOT, MARCELIN.

JACQUES GALLIOT, *à Hilaire, qui entre en tenant des papiers à la main.*

Hilaire! les patrouilles sont-elles rentrées?

HILAIRE.

Oui, Commandant.

JACQUES GALLIOT.

Ont-elles fait quelque prise?

HILAIRE.

Pas la moindre.

JACQUES GALLIOT.

Quelque découverte?

HILAIRE.

Aucune. Elles ont côtoyé la Meurthe jusqu'à Tomblaine, puis sont remontées vers la porte Saint-Nicolas, en longeant les murs de la ville le plus près possible.

JACQUES GALLIOT.

Les rapports du centre et de l'aile droite sont-ils arrivés?

HILAIRE.

Les voici. (*Il lui remet des papiers.*) On les dit peu satisfaisants.

JACQUES GALLIOT.

Tant pis; voyons. (*Il ouvre les paquets et lit. Il fait jour.*) « Malhortie, gouverneur de Rosières, a enlevé un convoi. » (1) Il n'en fait pas d'autres.

HILAIRE.

Il est vrai; cet intrépide partisan nous harcèle sans cesse. Avec sa petite garnison, il nous fait plus de mal...

JACQUES GALLIOT *lit.*

» Le Sire de Vaudémont, sorti de Gondreville avec un
» détachement, est venu tomber à l'improviste sur le village
» de Laxou, vers neuf heures du soir, et a surpris deux

(1) Historique.

» cents hommes, qu'il a emmenés prisonniers (1). » C'est ainsi que chaque jour notre armée s'affaiblit en détail.

HILAIRE.

Il n'appartient pas sans doute à un simple officier, dont l'unique devoir est l'obéissance, de juger de la conduite de son prince. Cependant, lorsque je vois le peu de progrès que nous avons fait depuis soixante-treize jours que nous sommes devant Nancy; lorsque je compte les pertes nombreuses que nous avons essuyées, tant de la part des assiégés que de celle des commandants de Lunéville, Neufchâteau, Dompaire, Epinal et autres, je ne puis m'empêcher de considérer comme une imprudence la précipitation avec laquelle le duc de Bourgogne est venu investir cette capitale, avant de s'être emparé des places moins importantes qui l'avoisinent.

JACQUES GALLIOT.

Il a dû se flatter que la chute de Nancy entraînerait nécessairement la conquête entière de la Lorraine.

HILAIRE.

Et il s'est trompé. Nous avons affaire à un peuple brave, dévoué de tout temps à ses princes, et commandé par des généraux habiles : nous le soumettrons difficilement.

JACQUES GALLIOT.

C'est ce que la suite prouvera.

HILAIRE.

Jusqu'à présent, du moins, les événements justifient l'opinion sage que Philippe de Commines avait émise dans le conseil. Malheureusement, elle n'a point prévalu.

JACQUES GALLIOT.

Il devrait y être habitué.

HILAIRE.

Et voilà comme l'amour propre des princes compromet souvent le bonheur des peuples. Dieu veuille que Charles n'ait point à s'en repentir !....

JACQUES GALLIOT, *qui a ouvert des paquets et a parcouru de l'œil ce qu'ils renferment.*

Voilà qui répond à toutes vos doléances, et prouve que

(1) Historique.

nous avons pris le meilleur parti. (*Il lit d'un air joyeux*) : « La ville éprouve de plus en plus les horreurs de la famine : » la misère est à son comble. Ainsi, l'armée peut être assurée » de prendre incessamment son quartier d'hiver dans cette » importante cité. »

HILAIRE, *à part*.

Où elle ne trouvera plus que des ossements et des cadavres. Belle conquête, vraiment !

JACQUES GALLIOT.

Je vais au quartier général prendre les ordres de son Altesse. Hilaire, je vous recommande de veiller sur le fils de Cifron. Le Duc l'a commis à ma garde ; songez qu'en ne lui faisant point partager le supplice de son père, il n'a voulu que se conserver un moyen d'accelérer la reddition de la place.

HILAIRE.

Gérard Daviller n'est pas homme à céder à d'aussi faibles considérations.

JACQUES GALLIOT.

Le Duc espère que cet inflexible gouverneur pourra se laisser toucher par les larmes de sa fille.

HILAIRE.

D'après ce que l'on raconte du courage de Léontine, et d'après les preuves qu'elle nous en a données dans les quatre assauts que nous avons livrés à la ville, il est douteux qu'elle veuille obtenir son fils par une lâcheté.

JACQUES GALLIOT.

Charles n'ignore pas qu'il a dans cette femme intrépide une implacable ennemie ; il sait qu'elle soutient par son exemple et ses discours le courage des assiégés ; aussi a-t-il juré de la faire périr de la même mort et à la même place que son mari, si jamais elle tombe entre nos mains.

HILAIRE, *avec horreur*.

Une femme !.... Ah ! sire Galliot, par grâce et pour l'honneur de notre Prince, ne dites ce projet à personne, cela fait frémir.

JACQUES GALLIOT.

Je sais ce qu'il faut faire. Mais vous devriez, vous, modé-

rer cette excessive sensibilité qui ne convient nullement à un soldat.

HILAIRE.

Je crois au contraire qu'elle ne peut que l'honorer, quand elle ne nuit point à son devoir.

JACQUES GALLIOT.

Quoi qu'il en soit, ne perdez pas de vue cet enfant.

HILAIRE.

Comptez sur ma vigilance. Sire Galliot, si par hasard vous rencontrez les bûcherons qui ont coutume de nous apporter du bois sec, veuillez les envoyer de ce côté; ils ne sont pas venus depuis plusieurs jours, et nos provisions sont épuisées.

JACQUES GALLIOT.

Je m'en souviendrai.

HILAIRE, *continuant.*

Cependant, elles nous sont plus nécessaires que jamais; il est tombé de la neige toute la nuit (1), et il fait un froid du diable. (*Jacques Galliot s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE III.

HILAIRE, MARCELIN, *dans la tente.*

HILAIRE *se rapproche de la tente, et regarde dans l'intérieur.*

Pauvre petit! il pleure! Cela me fait de la peine. Vraiment, je voudrais pouvoir le consoler; mais je ne sais comment m'y prendre. Tout jeune qu'il est, il distingue très-bien les personnes qui s'intéressent à lui; il voit que je suis touché de son sort, et cela m'embarrasse beaucoup. Chaque fois que nous sommes seuls, il vient se mettre là... devant moi, (*Il s'assied sur une pierre auprès de la tente de Galliot.*) il fixe ses yeux pleins de larmes sur les miens, qui ne tardent pas à se mouiller aussi, car je ne comprends que trop ce langage éloquent; mais je crains d'y répondre, et je détourne la vue. Insensiblement, il s'approche, s'empare

(1) Historique.

de ma main, la porte à ses lèvres, grimpe sur mes genoux, et cherche à m'entourer de ses bras caressants. Craignant de ne pas résister à mon émotion, je m'efforce de prendre une contenance sévère, je me retourne, et lui dis brusquement : « Que voulez-vous, Marcelin ? »

MARCELIN, *frappé de ces derniers mots, qu'Hilaire a prononcés fort haut, écoute sans sortir de la tente.*

On m'appelle, je crois ?

HILAIRE.

Alors il me répond avec un accent qui pénètre mon âme et la déchire : « Bon ami ! dis-moi où est mon papa ? »

MARCELIN, *à part, dans la tente, et dans une attitude suppliante.*

Oui, bon ami ! dis-moi où est mon papa.

HILAIRE.

Que puis-je lui répondre ? Irai-je désespérer cette faible créature, en lui racontant un attentat horrible aux lois de la guerre et au droit des gens ? Lui dirai-je que mon prince s'est déshonoré par le supplice du brave et malheureux Cifron ? Que ce digne serviteur de René, bravant tous les périls pour porter aux assiégés des nouvelles consolantes, a rencontré dans le camp de Charles une mort ignominieuse, la mort réservée aux malfaiteurs, qu'enfin il a péri par un infâme gibet ? Non ! non ! à Dieu ne plaise que je lui fasse ces affreuses révélations ! peut-être elles porteraient la mort dans le sein de cet enfant, et j'aurais à me reprocher d'avoir frappé une victime innocente. Ah ! c'est bien assez de celles qui tombent dans les combats ! Epargnons la faiblesse, l'enfance, surtout... Qu'elle soit sacrée pour nous. Malheur au guerrier dont le cœur est inaccessible à la pitié !

MARCELIN, *sortant de la tente, et avec l'accent du désespoir.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ils ont tué papa !

HILAIRE.

Qui t'a dit cela ?

MARCELIN.

C'est toi.

HILAIRE, *embarrassé.*

Tu t'es trompé.

MARCELIN.

J'ai bien entendu. Ils ont tué papa! Oh! mon Dieu! (*Il pleure.*)

HILAIRE.

Non, mon enfant, non, te dis-je; ne pleure pas: tu as mal compris; console-toi donc. La première fois que le duc de Bourgogne viendra dans cette partie du camp, je prierai le commandant Galliot de te présenter à Son Altesse, et tu lui demanderas de te renvoyer à Nancy.

MARCELIN.

Bien vrai?

HILAIRE.

Je te le promets; mais à condition que tu ne pleureras plus. (*On entend crier au dehors* : Fagots! fagots! *Hilaire va au fond.*) Tiens! voici les bûcherons; nous allumerons du feu, cela te fera du bien, car tu es tout transi. Essuie tes yeux, afin que l'on ne voie pas que tu as pleuré; on croirait que je te maltraite.

MARCELIN.

Au contraire, tu es bien bon, toi. Si les autres te ressemblaient, je ne serais pas ici.

HILAIRE.

Il a raison. (*Il va au devant des bûcherons pendant que Marcelin, assis dans la tente sur son petit siége, essuie ses yeux.*)

SCÈNE IV.

HILAIRE, BUCHERONS, SOLDATS, LÉONTINE, MARCELIN.

HILAIRE.

A quoi songez-vous donc, bonnes gens, de nous laisser ainsi au dépourvu? Savez-vous qu'il ne fait pas chaud ici?

UN BUCHERON.

J' vous croyons sans peine, monsu l'officier; c' n'est pas

l' bois qui vous manque, vous en avez d' reste ; mais c' bois vart çà n'veut pas brûler, au lieu qu' nos bourrées s'allumont tout d' suite. Çà vous fait un joli feu clair qui vous ravigote, et vous aimez çà, pas vrai ?

HILAIRE.

Oui, cela fait plaisir.

UN BUCHERON.

Par exemple, la nuit passée, vous avez dû avoir moult froid. Y semble que l' vent ait, par exprès, poussé la neige sur vot' camp : il en est tout couvert ; et par là bas, d'où que j' venons, gn'y en a presque point.

LÉONTINE.

C'est vrai, gn'y en a point du tout.

HILAIRE.

Allons, distribuez vos bourrées à nos soldats. (*Les bûcherons et leurs femmes se débarrassent des fagots qu'ils portent sur le dos en forme de hottes, et les distribuent aux soldats qui se sont avancés. Hilaire veille à ce que la distribution soit égale.*) (*A Léontine.*) Vous, bonne femme, jetez la vôtre là bas, devant la tente du commandant.

LÉONTINE *vient devant la tente de Galliot, détache une des bretelles de sa bourrée qu'elle est près de jeter dans la tente, quand elle reconnait son fils, et s'écrie :*

Mon fils !...

MARCELIN *la reconnait, se lève et s'élance vers sa mère.*

Ma....

LÉONTINE, *pour empêcher que ces deux cris ne soient entendus, a jeté sa bourrée par terre avec le plus de bruit possible ; puis elle pose sa main gauche sur la bouche de Marcelin.*

Tais-toi ! nous serions perdus. (*Cependant ce bruit a fixé l'attention des personnages qui sont en scène. Hilaire redescend avec vivacité.*)

HILAIRE.

Qu'avez-vous donc, bonne femme ?

LÉONTINE *a eu le temps de se remettre ; elle prend un maintien commun, l'accent du village, et dit avec beaucoup d'émotion :*

Pardine ! monsu l'officier, vous êtes ben mal avisé, toujours ! Vous m' dites comm' ça d' jeter mon bois dans c'te tente, et vous n' me prévenez tant seul'ment pas qu'y gnia un enfant ; je n' m'attendions pas à l' trouver là, ben sûr. J'ons failli à l'écraser. Oh ! soyez tranquille, je n' l'y ons point fait d' mal ; mais çà nous a fait eun' si grand' peur à tous les deux, qu' jons poussé un cri ensemble. Écoutez donc, c'est ben naturel.... C' pauvre enfant !... rien qu' d'y penser, l' cœur me bat d'eun' force ! Tenez, v'nez voir plutôt, mon p'tit ami, si j' vous mens.

MARCELIN *vient mettre la main sur le cœur de sa mère, qui la presse tendrement avec les siennes.*

Oh ! je suis bien fâché de t'avoir fait peur.

LÉONTINE.

Ça n' sera rien, mon p'tit ami ; ça n' s'ra rien. Ça commence à s' passer ; j' me trouvons beaucoup mieux.

MARCELIN.

Embrasse-moi, cela te guérira tout à fait.

LÉONTINE.

Ben volontiers. (*Elle l'embrasse ; l'enfant lui passe ses bras autour du col, et la caresse.*) Il est aimable tout plein, c' petiot... Jugez donc qu'eu dommage si... Ben sûr c' malheur là aurait été la cause d' ma mort.

HILAIRE.

De votre mort ; et pourquoi ?

LÉONTINE.

C'est p'têtre ben l' fieu d' queuq' général ; son père n'aurait pas manqué d' se venger sur moi...

HILAIRE.

Non, bonne femme, cet enfant n'appartient à personne ici. Je voudrais pour lui et pour nous qu'il n'y fût jamais venu. (*Il donne de l'argent à un bûcheron.*) Voilà ce qui vous revient à tous : tu feras le partage. Adieu. Ne soyez

pas si longtemps désormais sans nous apporter cette petite provision que la rigueur du froid rend chaque jour plus nécessaire.

UN BUCHERON, *à Léontine.*

Allons, v'nez-vous, là mère? (*Les bûcherons remercient, saluent et s'éloignent.*)

LÉONTINE.

Oui, oui... j'y allons (*Bas à Marcelin.*) Déjà te quitter, quand depuis deux mois je gémis de ton absence!

HILAIRE, *revenant vers Léontine.*

Eh bien! vos camarades sont partis...

LÉONTINE *s'assied sur la pierre qui est auprès de la tente.*

Monsu l'officier, si c'était un effet d' vot' bonté d' me parmettre d' me reposer un brin sur c'te piarre. C'te frayeur là, voyez-vous, ça m'a tout' saisie; et puis la fatigue... J' n'ons plus d' jambes du tout, quoi. Y m' s'rait voirement impossible d' regagner à présent not' chaumière.

MARCELIN.

Ne t'en va pas, je t'en prie (*A Hilaire.*) Mon bon ami, tu veux bien qu'elle reste, n'est-ce pas?

HILAIRE.

Oui, pourvu que ce ne soit pas pour longtemps. Je voudrais, bonne femme, avoir quelque chose à vous offrir; mais il est trop matin, les distributions ne sont pas encore faites. (*On entend en dehors, à gauche, des voix confuses.*) Quel bruit! (*Il va dans le fond.*) D'où naît ce tumulte? (*On est censé lui répondre.*) Hein! un vieillard? On vient de l'arrêter sur la route de Saint-Nicolas... — Pourquoi l'a-t-on arrêté?

THIERRY, *en dehors, avec une voix cassée.*

C'est une injustice, mon Capitaine. Ordonnez que l'on me conduise devant vous.

HILAIRE.

Amenez ce bon homme, surtout ne le maltraitez pas.

SCÈNE V.

HILAIRE, THIERRY, LÉONTINE, MARCELIN, SOLDATS.

THIERRY. (*Il est déguisé en vieillard, et porte en sautoir, d'un côté une vielle, et de l'autre un baril. Une gaîté franche est le caractère distinctif de ce rôle.*)

Du moins, vous êtes un homme humain, vous, mon officier, un brave militaire; vous voulez entendre les gens avant de les condamner; mais ces honnêtes messieurs ne parlent que de tuer, de pendre, sans autre forme de procès. Savez-vous que ces manières-là ne sont pas du tout polies? Que l'on me pende, à la bonne heure, je ne dis pas non; mais dans une heure ou deux. Quel diable!... on laisse aux gens le temps de se reconnaître. C'est juste, n'est-il pas vrai, bonne femme? (*Avec une intention bien particulière, et en regardant Léontine avec intérêt.*) On laisse aux gens le temps de se reconnaître (*Hilaire ordonne aux soldats qui ont amené Thierry de s'éloigner.*)

LÉONTINE, *à part, avec effroi.*

Que veut-il dire? serais-je reconnue?... Il me fait trembler!

HILAIRE.

Au fait, qui êtes-vous?

THIERRY, *qui a remarqué l'inquiétude de Léontine.*

Oh! n'ayez pas peur! je suis un honnête homme.

(Il ouvre son vêtement du côté de Léontine, et lui montre furtivement une croix de Lorraine attachée sur son cœur. Ce mouvement très-vif, et fait de la main gauche, ne peut être vu que de Léontine.)

LÉONTINE, *rassurée, à part.*

Ah! c'est un ami.

HILAIRE.

Je vous crois; mais enfin, qui vous amène ici?

THIERRY.

Le désir de vous amuser et de faire mes petites affaires.

Au reste, pour vous épargner la peine de me questionner, je vais répondre tout d'abord aux demandes que vous ne manqueriez pas de m'adresser, selon l'usage. Mon vrai nom est Thierry.

LÉONTINE, *à part.*

Thierry!

THIERRY.

Mais partout on m'appelle père Hilarion, autrement dit le *Jovial*, et cela n'est pas étonnant. J'ai toujours eu pour devise : *Gaité sœur de Courage ;* comme vous voyez, j'ai vécu en bonne compagnie. Aussi suis-je parvenu, sans m'en apercevoir, à l'âge fort avancé que j'ai aujourd'hui. Quelques circonstances qu'il est inutile de vous raconter, m'ont conduit à Saint-Nicolas. Me trouvant aussi près de votre camp, j'ai eu la curiosité d'y pénétrer, dans la ferme persuasion que mes intérêts y trouveraient leur compte. Vous le voyez, j'en use franchement avec vous : je vous confesse tout ingénument mon petit calcul. Je me suis donc mis en route dès le point du jour avec mon bagage, car ce sont là mes compagnons inséparables. (*Il montre sa vielle et son baril.*) L'un et l'autre dissipent la tristesse ; mais celui-ci a de plus l'avantage de détruire le dangereux effet des vapeurs du matin, et je vous offre d'en faire l'essai gratis.

HILAIRE.

Qu'y a-t-il dans ce baril?

THIERRY.

De l'excellent kirschenwasser; goûtez-en, mon Capitaine.

HILAIRE.

Quant à moi, je vous remercie; mais vous m'obligerez d'en donner un verre à cette pauvre paysanne. Cette liqueur bienfaisante lui rendra des forces.

THIERRY.

L'un n'empêche pas l'autre, mon Capitaine.

HILAIRE.

Allons, puisque tu le veux...

LÉONTINE.

Vous êtes moult bon, monsu l' Capitaine; j' désirons ben pouvoir reconnaître queuqu' jour tout c'te complaisance.

MARCELIN, *donnant à Thierry un verre qu'il est allé chercher dans la tente de Galliot.*

Tenez, Monsieur; dans mon verre, ce sera plus bon.

THIERRY *s'approche de la tente, et pose son pied gauche sur la pierre qui sert de siége à Léontine, sous prétexte d'être plus commodément pour tirer la liqueur de son petit tonneau.*

(*Bas, et vivement.*) Vous êtes Léontine, la fille du gouverneur de Nancy. (*Haut, en lui présentant le verre plein.*) Tenez, bonne femme, buvez-moi ça, et vous m'en direz des nouvelles; c'est de la première qualité. (*Bas et vivement.*) J'ai mille choses à vous dire et du plus grand intérêt. (*Haut, en se tournant du côté d'Hilaire.*) Elle le trouve bon. Cette pauvre chère femme!... Je suis bien sûr qu'elle n'en boit pas souvent du pareil.

LÉONTINE.

Voirement, c'est la première fois de ma vie.

HILAIRE.

Eh bien! ne vous pressez pas.

THIERRY, *bas, et vivement.*

J'arrive de Zurich, et suis envoyé par le duc René pour annoncer aux habitants de sa bonne ville, qu'enfin les cantons Suisses lui ont accordé un secours de douze mille hommes.

LÉONTINE, *s'oubliant.*

Dieu! quelle heureuse...

THIERRY.

Rencontre. Oh! oui; il est fort heureux que je sois venu de ce côté-ci. (*Il rit.*)

HILAIRE.

J'étais sûr que cela lui ferait du bien.

THIERRY.

A la bonne heure; mais vous ne pouviez pas prévoir cet effet-là... Non, Capitaine, vous ne pouviez pas le prévoir... Je ne m'en doutais pas moi-même...

HILAIRE, *à Léontine.*

Vous vous trouvez mieux, n'est-il pas vrai?

LÉONTINE.

Oh! gn'y a pas d' comparaison. (*Elle rend le verre à Thierry, et lui dit avec toute l'expression de la reconnaissance.*) En vous r'marciant pus d' cent fois; ça m'a fait un bien...

HILAIRE, *donnant de l'argent à Thierry.*

Tenez, mon ami, voilà pour vous.

THIERRY.

Comment faire pour vous rendre?... Je n'ai pas de monnaie.

HILAIRE.

Gardez tout.

THIERRY.

Un écu d'or! vous n'y pensez pas, mon officier; c'est plus que ne vaut tout mon baril.

HILAIRE.

N'importe, prenez, et éloignez-vous.

LÉONTINE, *à part.*

Quel moyen employer pour le retenir?

SCÈNE VI.

THIERRY, HILAIRE, BUCHERONS, LÉONTINE, MARCELIN.

HILAIRE, *aux bûcherons qui rentrent.*

Qui vous ramène ici, bonnes gens?

UN BUCHERON.

Pardon, excuse, mon officier, c'est qu' les sentinelles qui sont à l'aut' barrière, n' voulont pas nous laisser sortir du camp; y disont com' çà qu' leux consigne est changée et qu'y faut que j' restions ici jusqu'à tant et si long temps qu' vous alliez leux y dire qu' je n'sommes pas des coquins, mon officier.

HILAIRE.

C'est juste, la surveillance est plus sévère que jamais. Il

est défendu de laisser sortir du camp aucun étranger, s'il n'est accompagné par un officier qui en réponde.

UN BUCHERON.

Par ainsi donc, sans vous commander, seriez-vous t'y assez bon pour octroyer not' demande à c' te fin que j' puissions nous en retourner cheux nous? C'est qu' voyez-vous, v'là bentôt l'heure d' not' déjeûner et, sauf vot' respect, l'estomac commence à jaser.

HILAIRE.

Volontiers, mes enfants; je vais vous faire sortir. Combien êtes-vous?

UN BUCHERON.

J' sommes quatorze, en comptant c'telle-là. (*Il désigne Léontine.*)

LÉONTINE, *se lève et dit avec douleur :*

Allons, partons.

THIERRY.

Pardine, monsieur l'officier, il me vient une bonne pensée. Ces braves gens sont tous attardés; la faim les galope; tout ce qui est là dedans vous appartient, puisque vous l'avez payé; permettez que je leur donne la monnaie de votre pièce. Ce petit réconfort viendra bien à propos, pas vrai? (*il rit.*) Qui ne dit rien, consent. Allons, je verse, boira qui pourra; mais vous m'avez l'air de lurons, le baril sera bientôt vide. Goûtez-moi ça, et convenez que vous n'avez jamais rien bu de meilleur. Ah! ah! ah! (*Les bûcherons s'approchent et boivent.*)

HILAIRE.

Pendant que vous prendrez ce petit à compte, je vais ordonner aux sentinelles de la barrière voisine, de vous laisser passer.

THIERRY.

Allez, allez, mon officier; nous mettrons à profit le temps de votre absence.

(Hilaire sort par la droite, et emmène Marcelin.)

SCÈNE VII.

THIERRY, LÉONTINE, BUCHERONS.

THIERRY.

Ma foi, camarades, je vous livre le baril ; tenez, asseyez-vous et buvez à même. Cela me fatigue de vous verser ; et puis, vous en boirez davantage. Ne vous gênez pas, c'est le capitaine qui régale. (*Il rit. Le baril passe à la ronde ; les bûcherons et leurs femmes sont groupés au fond et ne s'occupent plus de Thierry, ni de Léontine, qui redescendent et se parlent à demi-voix avec tout l'intérêt et l'émotion que comporte cette situation.*) Comment et pourquoi vous trouvé-je ici sous ce déguisement ?

LÉONTINE.

Charles s'est rendu tellement redoutable par ses cruautés, que personne n'ose plus sortir de la ville.

THIERRY.

Je le sais.

LÉONTINE.

Cependant, la détresse est à son comble.

THIERRY.

Hélas !

LÉONTINE.

Il fallait que quelqu'un se dévouât pour aller mettre sous les yeux de René la déplorable situation de sa capitale.

THIERRY.

Eh bien ?

LÉONTINE.

Je me suis offerte.

THIERRY.

Et l'on vous a laissée partir ?

LÉONTINE.

Oui, comme une victime qui marche vers une mort assurée. Le ciel a déjà récompensé mon courage, en me faisant retrouver mon fils.

THIERRY.

Je ne vous comprends pas. Depuis plus de trois semaines, le brave Cifron, votre mari, a quitté Zurich pour venir de la part de René annoncer aux habitants de Nancy...

LÉONTINE.

Le malheureux n'est plus.

THIERRY.

O ciel!

LÉONTINE.

Parti vers minuit de l'abbaye de Clairlieu, il était parvenu au bord du fossé, derrière l'arsenal. Quand il fut à portée de se faire entendre de la sentinelle du rempart, il cria : Vive Lorraine ! Les Bourguignons réveillés à ce bruit, accoururent et firent feu de tous côtés. On tendit à Cifron une échelle et des cordes. Il était sauvé, lorsque son fils, que j'avais désiré revoir et qu'il ramenait avec lui, effrayé par les coups d'arquebuse, se laissa tomber. Le malheureux père retourne sur ses pas pour le chercher; mais il est bientôt enveloppé par les Bourguignons qui le traînent comme un vil criminel dans la tente de leur Prince. Incapable de feindre, il déclare avec franchise le motif de son voyage ; mais Charles, transporté de colère, ordonne à l'instant le supplice de mon époux.

THIERRY.

Est-il possible ?

LÉONTINE.

Oui. Au mépris des lois sacrées de la guerre, ce tigre altéré de sang le livre au bourreau, et le lendemain... O jour d'horreur!... le premier objet qui frappe nos regards, est le corps de l'infortuné Cifron attaché à l'arbre le plus élevé de la fontaine Saint-Thiébault (1).

THIERRY.

O comble de barbarie !

(1) Ces détails sont historiques.

SCÈNE VIII.

THIERRY, HILAIRE, MARCELIN, LÉONTINE, BUCHERONS.

HILAIRE.

C'est arrangé, vous pouvez partir.

THIERRY.

Cela suffit, mon officier.

SCÈNE IX.

THIERRY, JACQUES GALLIOT, HILAIRE, LÉONTINE, MARCELIN, BUCHERONS.

JACQUES GALLIOT, *sur l'éminence.*

Que font ici tous ces gens ? que demandent-ils ?

HILAIRE.

Ce sont les bûcherons qui viennent ordinairement...

JACQUES GALLIOT.

Qu'on les renvoie. (*A Hilaire seul.*) Je n'ai pas trouvé le Duc à la Commanderie de Saint-Jean, il était allé faire une reconnaissance ; mais on m'a dit de sa part qu'il se proposait de revenir par ce quartier et d'y tenir un conseil de guerre. Faites tout disposer en conséquence. Je vais à sa rencontre.

(Il sort par la gauche. Hilaire indique aux paysans le chemin qu'ils doivent prendre et les conduit. Il disparaît un moment.)

SCÈNE X.

THIERRY, LÉONTINE, MARCELIN.

THIERRY, *apportant son baril, son bâton et sa vielle à Léontine qui fait mine de suivre les Bûcherons.*

Certainement, allons-nous en bien vite... le Duc va venir... Bonne femme, voudriez-vous m'aider à arranger tout cela ?

LÉONTINE.

Volontiers. (*Bas à Thierry.*) Dussé-je trouver la mort ici, je ne partirai pas sans mon fils.

THIERRY, *de même.*

Sans doute, il faut l'enlever et rentrer avec lui dans la ville. Moi, je retournerai vers notre Prince.

LÉONTINE.

Ainsi, nous aurons rempli chacun le but de notre voyage. Mais avant tout, il serait important de savoir ce qui sera résolu dans ce conseil de guerre; nous aviserons ensuite au moyen de nous échapper.

THIERRY.

Y pensez-vous, Madame!

LÉONTINE.

Cachée là (*Elle montre une tente à gauche.*), je puis tout entendre.

THIERRY.

Mais le danger...

LÉONTINE.

Dieu connait la justice de ma cause. Ne vous éloignez pas trop, tâchez de me rejoindre à l'issue du conseil. Veillez sur mon fils. (*A Marcelin*) Va, mon ami, confie-toi sans crainte à ce brave homme.

(Elle entre dans une tente à gauche, dont l'ouverture est, comme celle de Galliot, en face du public.)

THIERRY.

Personne ne me voit, si je pouvais...

(Il essaie de cacher Marcelin sous son vêtement qui est très-long et très-ample ; mais en voyant rentrer Hilaire, il change d'intention et se contente de tenir l'enfant par la main. Pendant cette scène toute mystérieuse, on bat aux champs dans le lointain.)

SCÈNE XI.

LÉONTINE, MARCELIN, THIERRY, HILAIRE.

HILAIRE.

Où donc conduisez-vous cet enfant ?

THIERRY, *sans se déconcerter.*

J'allais vous le mener pour ne pas le laisser seul.

HILAIRE.

Merci, ne prenez pas tant de peine. (*Il prend la main de Marcelin.*) Eloignez-vous. Jacques Galliot s'avance, il trouverait mauvais que vous fussiez encore ici.

THIERRY.

Pardon, je vais vous paraître bien curieux ; quel est ce seigneur qui accompagne sire Galliot ?

HILAIRE.

C'est Philippe de Commines.

THIERRY.

Il a l'air d'un honnête homme.

HILAIRE.

Il fait mieux encore, car il l'est en effet.

LÉONTINE, *à part.*

Mon Dieu, que vont-ils faire de mon fils ?

(Hilaire et Thierry sortent par la droite. Avant de s'éloigner, Thierry tâche de saisir un moment pour rassurer Léontine par un geste.)

SCÈNE XII.

LÉONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, JACQUES GALLIOT, SOLDATS.

JACQUES GALLIOT.

Soldats, visitez ces tentes, et que sous peine de mort personne ne puisse approcher du conseil.

(Il retourne au-devant du Prince.)

LÉONTINE, *à part.*

C'est fait de moi.

(Des soldats, l'arme haute, descendent le long des tentes à droite et à gauche, en regardant l'intérieur de chacune.)

PHILIPPE DE COMMINES.

Sous peine de mort !... Toujours la menace à la bouche. Quel homme ! (*Il descend près de la tente où est Léontine,*

ôte le manteau dont il est enveloppé, et le jette négligemment au bord de cette tente. Léontine le prend, s'en couvre entièrement et se blottit dans un coin, de manière à n'être pas remarquée du soldat qui fait la visite.) Ah! les guerres seraient bien moins sanglantes, moins acharnées, si ceux qui en sont les instruments pensaient que les actes de cruauté auxquels ils se livrent, peuvent être exercés un jour sur les objets de leur affection.

SCÈNE XIII.

LÉONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, CHARLES, JACQUES GALLIOT, OFFICIERS ET SOLDATS BOURGUIGNONS (1).

(Charles, suivi de ses principaux officiers, entre par la gauche, et passe ses troupes en revue. Il ordonne que l'on apporte sept tambours, qu'il fait placer en cercle, et vient s'asseoir sur le tambour du milieu, derrière lequel on plante la bannière ducale. Philippe de Commines est à la droite du Prince, avec deux autres chefs. Jacques Galliot et deux officiers supérieurs occupent la gauche.)

CHARLES.

Vous avez vu par les rapports qui nous sont parvenus ce matin, combien nos pertes se multiplient. Ces pertes m'affligent, surtout en ce qu'elles jettent le découragement dans mon armée doublement fatiguée par l'âpreté de la saison et la longueur du siége. D'un autre côté, un écrit de mon ambassadeur auprès des cantons Suisses me confirme la nouvelle que Cifron venait porter aux assiégés. Il est certain que le duc de Lorraine a obtenu de la diète de Zurich un secours de douze mille hommes, à la tête desquels il marche vers sa capitale. Quoique je redoute peu les efforts d'un jeune homme sans expérience, cependant tous ces motifs réunis me semblent nécessiter un parti vigoureux. En res-

(1) Les Bourguignons portent une croix de St.-André sur la cuirasse. Les Lorrains se distinguent par l'écharpe blanche et une croix de Lorraine.

tant dans l'inaction, nous aurons à soutenir tout à la fois le choc de cette armée auxiliaire, et celui des assiégés qui ne manqueront pas de seconder l'attaque de leurs alliés par de fréquentes sorties. Notre intérêt exige donc que nous fassions les dispositions les plus promptes pour soumettre, dès aujourd'hui, cette orgueilleuse cité devant laquelle nous sommes arrêtés depuis deux mois et demi. C'est sur cette opinion que je daigne appeler les lumières de mon conseil.

JACQUES GALLIOT.

Grand Prince, nous ne pouvons qu'applaudir à tout ce qui émane de votre profonde sagesse. Ordonnez un assaut, et nous y marchons tous. Il sera le dernier, j'ose vous en répondre. Mais plus de ces ménagements commandés, dit-on, par la prudence et l'humanité, et qui trop longtemps ont compromis l'honneur de vos armes.

PHILIPPE DE COMMINES.

Ah! quel fléau pour les grands que ces hommes toujours prêts à flatter leurs passions! quel malheur pour les peuples, quand les princes se livrent à ces ennemis de leur gloire! Toutes les calamités qui affligent les nations sont passagères; des temps plus heureux ramènent la paix et l'abondance; la flatterie seule, plus cruelle, plus dangereuse que la peste et la guerre, fait chaque jour de nouveaux ravages. Il n'est point de terme aux maux qu'elle enfante, lorsque le chef de l'État s'est laissé séduire par ses charmes trompeurs. Prince, permettez à celui que vous honorez du titre d'ami, de vous faire entendre la voix de la vérité. C'est elle seule qui doit éclairer votre esprit, diriger votre cœur; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, inspire des pensées et des actions magnanimes; elle seule enfin forme des hommes véritablement grands, et des sages dignes de porter ce nom.

LÉONTINE, *à part.*

Vertueux Commines, la postérité te le décernera.

CHARLES.

Philippe de Commines m'a donné tant de preuves de son attachement, je l'ai employé avec tant de succès dans des

négociations difficiles, que je dois désirer de le voir applaudir à tout ce que j'entreprends. Qu'il parle donc. En faveur de son zèle qui m'est bien connu, j'excuserai la hardiesse de ses expressions. D'ailleurs il m'a dès longtemps habitué à la franchise et à l'austérité de son langage.

PHILIPPE DE COMMINES.

Charles, on vous trompe, en vous promettant la reddition de Nancy : vous n'y entrerez que quand la famine et la peste auront dévoré jusqu'au dernier de ses habitants. En effet, il n'est point d'alternative pour ces hommes courageux. Comment avez-vous agi envers l'intrépide garnison de Briey? Quand cette ville vous eut ouvert ses portes, au lieu d'admirer l'incroyable bravoure avec laquelle quatre-vingts hommes s'étaient défendus contre votre armée, vous fîtes dresser sur les avenues quatre-vingts potences, et ces nobles victimes expièrent par un supplice infâme l'honneur de vous avoir résisté (1). Gérard Daviller qui commandait alors à Briey, est aujourd'hui gouverneur de Nancy (2); croyez-vous que cet acte de férocité puisse être jamais effacé de sa mémoire? S'il avait pu l'oublier ou l'excuser, l'attentat inouï que vous venez de commettre récemment sur la personne de son gendre, de l'infortuné Cifron, ne suffirait-il pas pour anéantir toute espérance de paix? Jamais les gentilshommes Lorrains, si délicats sur le point d'honneur, ne vous pardonneront un outrage dont l'ignominie rejaillit sur toute la noblesse de ce pays. Je l'ai prédit et je le répète, Seigneur, cette action barbare sera la source de vos malheurs et peut-être de votre perte (3). La prospérité d'un prince doit s'arrêter là où son injustice commence.

CHARLES.

Ce ne sont pas des réflexions sur le passé, mais des conseils sur le présent que je vous demande.

PHILIPPE DE COMMINES.

Eh bien, Seigneur, je pense qu'il faut lever le siége.

(1) Historique.
(2) Historique.
(3) C'était, en effet, l'opinion de Philippe de Commines. Voyez la Préface.

CHARLES.

Quoi! lorsque la fortune semble m'amener à la fois tous mes ennemis pour ne faire qu'un seul exemple de leur audace et de ma vengeance; lorsque les Suisses, fiers de quelques succès que le hasard leur a procurés sur moi, viennent eux-mêmes au devant de mes coups; lorsqu'ils sortent de leurs montagnes sous la conduite d'un enfant qui s'efforce à devenir capitaine, et semble compter pour rien sa défaite, pourvu qu'il ait eu l'honneur d'exciter deux fois la colère du duc de Bourgogne, vous me proposez de fuir (1)?

PHILIPPE DE COMMINES.

Ce ne sera pas fuir que de vous retirer pour un moment. Les villes de Metz et de Toul vous ouvriront leurs portes, et vous aurez dans leurs murs un asile assuré. Il est de la prudence d'un grand général tel que vous, de ne point hasarder la réputation de ses armes. Rappelez-vous les défaites de Granson et de Morat, vous ne les devez qu'à cette fougueuse impétuosité qui ne vous a pas permis de suivre les conseils de l'amitié.

CHARLES.

Faux raisonnements d'une tête froide et d'un cœur pusillanime. A vous entendre, Commines, on vous croirait le premier ennemi de ma gloire. J'ai fait pâlir l'étoile de Louis XI dans la guerre du bien public; j'ai réprimé les Gantois, foudroyé Liége, dévasté la Picardie, assiégé Rouen, fait trembler Paris; l'Angleterre recherche mon alliance, l'Allemagne redoute mes armes, je tiens l'Europe en échec, et je craindrais de me mesurer avec un novice dans l'art de la guerre!

PHILIPPE DE COMMINES.

On ne s'illustre que trop par des crimes heureux. Des flatteurs, il est vrai, vous ont surnommé le *Hardi*, le *Téméraire*, le *Terrible;* mais ces titres pompeux n'imposeront point à la postérité. Tant que les rois peuvent nuire, on les craint, on les flatte, on affecte de les aimer. Ouvrez

(1) Propres paroles du duc de Bourgogne, extraites d'un manuscrit du temps.

les pages de l'histoire, et vous verrez que sous les règnes célèbres par des forfaits, l'amour et le respect sont toujours sur le bord des lèvres, quand le mépris et la haine reposent au fond du cœur. Dieux tant qu'ils vivent, hommes après leur mort, les rois sont jugés par leurs contemporains, avec d'autant plus de sévérité, que la contrainte a été plus forte et les hommages plus exagérés. Le respect, les considérations font place alors à l'examen terrible. Tout est détruit; le roi disparaît, l'homme reste et la vérité parle.

CHARLES.

Je ne la redoute point.

PHILIPPE DE COMMINES.

Ah! Charles, mon prince, montre-toi digne d'entendre ce langage inspiré par le cœur d'un ami. Conduis-toi de manière à ne point redouter le jugement de l'équitable postérité. Dieu n'a mis le glaive en tes mains que pour la sûreté de tes Etats, et non pour le malheur de tes voisins. Cherche à désarmer tes ennemis, plutôt qu'à les vaincre. La guerre est quelquefois nécessaire pour repousser d'injustes prétentions; c'est alors seulement qu'un prince sage peut l'entreprendre; mais il doit, en général, la regarder comme le plus grand fléau qui puisse affliger son empire. Hélas! dans la guerre la plus juste, les victoires même traînent après elles autant de calamités pour un état que les plus sanglantes défaites. Efforce-toi donc de rendre ton règne immortel par la félicité de tes sujets, plutôt que par le nombre de tes injustes conquêtes. Le temps a bientôt effacé ces inscriptions fastueuses gravées sur le marbre et l'airain: ce qui est écrit dans les cœurs est ineffaçable. Un bon roi ne périt jamais.

CHARLES.

C'est assez, je ne prends plus conseil que de mon ressentiment. Je vais faire sommer le gouverneur de Nancy de se rendre à discrétion; s'il refuse, mon premier acte d'hostilité sera de faire jeter par dessus les remparts la tête de son petit-fils. Où est-il cet enfant? qu'on l'amène devant moi.

(Jacques Galliot se lève et va chercher l'enfant.)

LÉONTINE, *à part.*

O mon Dieu !

SCÈNE XIV.

LÉONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, CHARLES, MARCELIN, JACQUES GALLIOT, HILAIRE.

JACQUES GALLIOT, *rentre en tenant Marcelin par la main, et le place dans l'enceinte du conseil.*

Le voilà, Seigneur.

CHARLES.

Misérable rejeton d'une famille que je déteste, si je n'écoutais que ma haine... (*Il se lève.*)

PHILIPPE DE COMMINES.

Qu'allez-vous faire ?

(Par un mouvement aussi prompt que la pensée, il prend l'enfant par le bras, et pour l'éloigner du duc de Bourgogne, le jette, pour ainsi dire, dans la tente où est Léontine.)

LÉONTINE *se précipite sur son fils, le presse contre son cœur, l'embrasse à plusieurs reprises avec tout le délire d'une mère passionnée, et dit, de manière à n'être pas entendue :*

Qu'il vienne le frapper maintenant !

CHARLES, *à Philippe de Commines.*

Cet enfant vous inspire un intérêt bien vif.

PHILIPPE DE COMMINES.

Vous vous trompez, Seigneur. Ce n'est pas lui, mais votre gloire qui m'intéresse.

CHARLES.

Jacques Galliot, vous irez en parlementaire vers l'orgueilleux Daviller. J'ai des instructions secrètes à vous donner. Suivez-moi. Nous retournerons à Saint-Jean, en suivant la lisière du camp. Je veux ordonner et faire exécuter sans retard toutes les dispositions qui peuvent ajouter à notre défense.

(Il monte sur l'éminence, examine la batterie et le petit pont qui sert à passer le ruisseau.)

JACQUES GALLIOT, *à Hilaire.*

Placez cet enfant dans ma tente, et défendez-lui d'en sortir pendant mon absence.

HILAIRE.

Marcelin !

LÉONTINE, *à voix basse.*

Va, ne crains rien, celui-là n'est pas méchant.

MARCELIN.

Me voilà.

(Il prend la main d'Hilaire qui le conduit dans la tente de Galliot, et lui recommande, tout bas, de ne pas s'éloigner. Il mêle à cette injonction de légères caresses que Marcelin lui rend.)

CHARLES.

Hilaire !

HILAIRE.

Plait-il, Monseigneur ?

CHARLES.

Prenez avec vous quelques ouvriers.

(Il s'éloigne par la droite, en indiquant du geste à ceux qui le suivent, et particulièrement à Hilaire, les dispositions qu'il conçoit pour fortifier le camp. On a enlevé, aussitôt après le conseil, les siéges et la bannière ducale. Tout le monde sort à la suite de Charles par le sentier qui est sur l'éminence.)

SCÈNE XV.

LÉONTINE, THIERRY, MARCELIN.

THIERRY *entre lentement par le bas, en affectant la marche pesante d'un vieillard. Quand il s'est bien assuré que l'on ne peut les voir, il accourt vers la tente où est Léontine.*

Vite, Madame, assurons-nous des moyens d'enlever votre fils. Ils sont occupés ailleurs. Venez. (*Léontine passe dans la tente de Galliot. Thierry y entre également.*)

Vous allez voir ce que j'ai imaginé. (*Il détache les liens du fagot que Léontine a jeté devant la tente, et entoure Marcelin de branches qu'il serre fortement, de manière qu'il est impossible de voir l'enfant.*) Aidez-moi, Madame. Chargée de ce précieux fardeau, vous vous échapperez par le petit pont qui est là en face, sur le ruisseau. J'ai parcouru toute cette partie du camp; c'est le seul passage qui vous reste. Ne perdons pas un moment, vous, pour rentrer à Nancy et annoncer la prochaine arrivée de notre Prince, et moi, pour aller au devant de lui et presser sa marche.

(Ils sont à genoux autour de Marcelin et l'arrangent avec toute la promptitude possible.)

SCÈNE XVI.

HILAIRE, SOLDATS BOURGUIGNONS, THIERRY, MARCELIN, LÉONTINE.

HILAIRE, *rentrant par la droite de l'éminence, avec des soldats qui portent des outils.*

Coupez ce pont; le Duc ordonne que tous les passages soient détruits.

THIERRY *et* LÉONTINE, *comme frappés de la foudre.*

O ciel!

(Ce groupe resté dans la tente ne peut être vu d'Hilaire, ni de ceux qui l'accompagnent. On coupe le pont. Il reste d'un bord à l'autre une distance de six à sept pieds.)

HILAIRE, *aux ouvriers.*

Maintenant je vais vous conduire à l'endroit où le duc de Bourgogne juge à propos de placer une batterie dont le feu pourra bien arrêter l'armée ennemie. C'est ici près, sur la route de Saint-Nicolas.

(Il descend de l'éminence et s'éloigne par la gauche avec ses ouvriers, en suivant le cours du ruisseau.)

SCÈNE XVII.

THIERRY, LÉONTINE, MARCELIN.

THIERRY.

Je conçois encore la possibilité de votre fuite. (*Il regarde en dehors de la tente.*) Chargez-vous de votre fils. (*Il aide Léontine à passer les bretelles de son fagot.*) Attendez! la sentinelle qui garde cette batterie a un long espace à parcourir. Nous pourrons, avant qu'elle revienne....

LÉONTINE.

O Providence!... c'est à toi de nous sauver.

(Pendant que Léontine remonte la scène, Thierry arrache une large planche d'une palissade que l'on voit à gauche. La sentinelle du fond reparaît; Léontine se couche au bas du monticule, et Thierry se blottit derrière une tente. Quand le soldat s'est éloigné, tous deux gravissent l'éminence. Parvenus au bord du ravin, Thierry descend dans le ruisseau, et pose sur sa tête cette planche, qui se trouve trop courte pour être appuyée sur l'autre bord; par ce moyen, il ne reste plus à franchir qu'un intervalle de deux pieds. Léontine traverse ce pont fragile, et s'esquive derrière le retranchement. Thierry remonte en s'aidant des broussailles, et s'échappe comme Léontine.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente la citadelle et la porte de la Craffe (1) vues intérieurement. A droite, au second plan, la maison du gouverneur, à l'angle de la rue Bazin (2); la porte de cette maison est sur un pan coupé, qui fait face au public. A gauche, au premier plan, la fontaine de Sorrette (3), au coin de la rue du Grand-Bourget (4). L'intervalle qui existe à droite et à gauche, depuis la porte jusqu'au deuxième plan, est occupé par des remparts praticables et crénelés, par dessus lesquels on aperçoit les bastions qui défendent la première ligne des fortifications.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HABITANTS DE LA VILLE, HÉLÈNE.

(Au lever du rideau, on voit des vieillards, des femmes et des enfants groupés devant la maison du gouverneur, et les mains levées de ce côté.)

HÉLÈNE, *sortant de la maison.*

Hélas! mes amis, M. le Gouverneur ne peut vous entendre. En ce moment il parcourt la ville, et s'efforce d'adoucir la misère des habitants par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Croyez-bien qu'il souffre plus que vous de l'horrible situation à laquelle nous sommes réduits. N'a-t-il pas perdu lui-même tous les objets de son affection? Il ne lui restait qu'une fille unique, sa bien-aimée Léontine: elle s'est dévouée pour le salut de tous; il n'a pu s'empêcher d'accomplir cette généreuse résolution. Tenez, partagez

(1) Maintenant *la Porte Notre-Dame.*
(2) Aujourd'hui *la rue de l'Opéra.*
(3) Cette fontaine est maintenant à l'angle opposé.
(4) Aujourd'hui dite *du Haut-Bourgeois.*

ceci entre vous. (*Elle leur donne quelques aliments.*) Puis, retournez dans vos tristes demeures, et reposez-vous sur la tendre sollicitude de celui que nous devons tous regarder comme un père.

(Les habitants s'éloignent lentement par la gauche, après avoir distribué entre eux ce que leur a donné Hélène.)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, *puis* GÉRARD DAVILLER.

HÉLÈNE, *regardant ces infortunés avec un air de compassion.*

Quel cœur ne serait déchiré par ces scènes douloureuses?... O déplorable aveuglement des hommes!... voilà donc à quoi l'orgueil d'un seul peut réduire ses semblables!...... (*Gérard Daviller, venant de la rue Bazin, va rentrer chez lui; absorbé par sa douleur, il ne voit point Hélène.*) O mon cher maître! combien je vous félicite de ne vous être pas trouvé ici! Je viens d'avoir sous les yeux un tableau...

GÉRARD DAVILLER.

Moins affreux sans doute que celui qui s'est offert à mes regards. Ah! bonne Hélène! mon courage est anéanti; mon âme est affaissée sous le poids de nos misères. Le mal va toujours croissant, et il n'est plus possible de prévoir où il s'arrêtera. Quelques jours encore, et cette ville deviendra la proie d'un vainqueur inhumain. Mais quelle horrible victoire! En pénétrant dans ces remparts déserts, un silence effrayant lui apprendra qu'il ne reste plus personne pour les défendre; son œil épouvanté n'y découvrira que les ravages de la mort; pas une créature vivante n'ornera son triomphe: tout aura péri. La guerre, la famine et la peste semblent s'être partagé notre malheureuse patrie. J'ai visité les magasins; ils sont totalement épuisés. Pas la moindre ressource: demain, les aliments nous manqueront tout à fait.

HÉLÈNE.

Qu'allons-nous devenir ?

GÉRARD DAVILLER.

Ah ! puissent les malédictions de tant d'infortunés frapper à la fois le conquérant farouche, seul auteur de nos désastres !

(On entend sonner la trompette en dehors ; tous deux écoutent. On sonne une seconde fois. Gérard Daviller et Hélène vont vers la porte de la ville.)

SCÈNE III.

GÉRARD DAVILLER, UN SOLDAT, HÉLÈNE.

GÉRARD DAVILLER, *au soldat qui entre par le fond.*

Que m'annonce ce bruit ?

LE SOLDAT.

Monsieur le Gouverneur, un parlementaire envoyé par le duc de Bourgogne, se présente à la première porte, et demande à être conduit vers vous.

GÉRARD DAVILLER.

Qu'on l'introduise avec les précautions d'usage. (*Le soldat sort.*) Sans doute il vient m'offrir des conditions que l'honneur ne me permettra point d'accepter ; mais je ne veux pas que l'on puisse me reprocher d'avoir négligé une seule occasion de sauver, s'il est possible, le peu d'habitants qui restent dans cette triste cité.

SCÈNE IV.

JACQUES GALLIOT, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, SOLDATS DE LA GARNISON, HABITANTS.

(Jacques Galliot vêtu en simple soldat, la visière baissée et les yeux bandés, paraît accompagné d'un détachement qui garnit le fond ; quelques habitants viennent à droite et à gauche.)

GÉRARD DAVILLER.

Parlez ; nous sommes prêts à vous entendre.

JACQUES GALLIOT.

Charles-le-Hardi, mon maître, ce valeureux guerrier que nul obstacle n'avait arrêté jusqu'ici dans le cours de ses conquêtes, vous annonce, par ma voix, que votre opiniâtreté a lassé sa patience. Si vous ne lui ouvrez à l'instant les portes de votre ville, vous avez tout à redouter de sa juste colère. Laissez-vous donc éclairer sur le danger qui vous menace. Livrez-vous à sa discrétion : à ce prix, il veut bien vous accorder la vie.

GÉRARD DAVILLER.

Nous remettre à la discrétion du duc de Bourgogne !..... Il faudrait pour nous y déterminer que nous eussions affaire à un ennemi plus généreux.

JACQUES GALLIOT.

L'intérêt de Charles vous répond de sa clémence. Il veut faire de la Lorraine le centre de ses vastes états, dont Nancy deviendra la capitale. Il l'agrandira jusqu'au delà de Tomblaine, de manière à faire couler la Meurthe dans ses murs, et l'embellira de palais magnifiques. La Flandre, le Hainaut, la Bourgogne, le Luxembourg y tiendront leurs assises ; en un mot, il ne négligera rien pour faire oublier à ses nouveaux sujets leurs anciens souverains.

GÉRARD DAVILLER.

Quel fond peut-on établir sur une amitié sans probité? que doit-on attendre d'un prince cauteleux et farouche, qui s'est montré si souvent infidèle à ses promesses ? Le grand exemple de perfidie qu'il a étalé aux yeux de l'Europe, en livrant le connétable de Saint-Pol à Louis XI, pour détourner celui-ci de l'alliance du duc de Lorraine ; les massacres de Liége, de Granson, de Briey, et tant d'autres doivent m'inspirer une juste défiance. Mes compagnons et moi sommes résolus à nous ensevelir sous les ruines de ces remparts, plutôt que d'y laisser pénétrer un guerrier sans foi, qui nous ferait payer d'autant plus cher notre imprudente crédulité, qu'il a éprouvé plus de résistance.

JACQUES GALLIOT, *à demi-voix.*

Vous connaissez mal le duc de Bourgogne ; du moins il

est plus équitable à votre égard. Bien pénétré de votre mérite et de vos vertus, il vous offre, par mon organe, un commandement dans son armée et une place dans son conseil.

GÉRARD DAVILLER.

Je croyais lui avoir prouvé que je suis incapable d'une bassesse.

JACQUES GALLIOT.

Songez aux conséquences funestes d'un refus. Si vous tombez entre ses mains, il vous réserve une mort ignominieuse.

GÉRARD DAVILLER.

Je la préfère à une vie infame.

JACQUES GALLIOT.

Il est des bornes où doit s'arrêter la foi jurée au souverain.

GÉRARD DAVILLER.

Je n'en connais pas. S'il en existe, je ne les place qu'au delà du tombeau.

JACQUES GALLIOT.

Quel sera le prix de ce zèle exagéré?

GÉRARD DAVILLER.

L'honneur d'avoir justifié la confiance de mon maître.

JACQUES GALLIOT.

Que peut faire pour vous un prince sans états et réduit à mendier des secours étrangers?

GÉRARD DAVILLER.

C'est parce que mon ambition n'en attend aucune récompense que je suis plus fier de le servir.

JACQUES GALLIOT.

Nous comptons dans notre armée plus de trente mille combattants. Que pouvez-vous opposer à un ennemi si supérieur en nombre?

GÉRARD DAVILLER.

La supériorité du courage et mon devoir qui me prescrit de demeurer fidèle à un prince malheureux.

JACQUES GALLIOT.

N'avez-vous pas fait tout ce que l'on peut attendre d'un sujet dévoué?

GÉRARD DAVILLER.

Non, puisque je ne suis pas mort au poste qu'il m'a confié.

JACQUES GALLIOT.

Redoutez l'assaut qui se prépare ; il sera terrible.

GÉRARD DAVILLER.

Mais il sera le dernier.

JACQUES GALLIOT.

Et si votre souverain vous ordonnait de vous rendre ?

GÉRARD DAVILLER.

C'est impossible.

JACQUES GALLIOT.

Il l'a fait cependant. Lisez cet écrit saisi ce matin sur un messager qu'il vous adressait, et qui a été surpris par nos patrouilles. Son écriture vous est connue. (*Gérard Daviller lit bas.*) Lisez haut. Cette lettre intéresse tout le monde ici.

(Les habitants se rapprochent pour entendre.)

GÉRARD DAVILLER, *lit avec beaucoup d'émotion.*

« Brave Daviller, la résistance est désormais inutile. Les
» Suisses m'ont abusé par de fausses promesses, et j'ai per-
» du tout espoir de vous secourir. Faites donc en sorte d'ob-
» tenir de mon cousin les meilleures conditions possibles, et
» lui rendez ma bonne ville. RENÉ. »

Lui rendre la ville !

SCÈNE V.

JACQUES GALLIOT, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HELÈNE, SOLDATS LORRAINS, HABITANTS.

LÉONTINE, *accourant par la porte du fond, s'écrie avant d'être vue.*

Non, non, ne vous rendez pas, mon père.

GÉRARD DAVILLER.

Ma fille !

JACQUES GALLIOT, *à part.*

Sa fille !

GÉRARD DAVILLER.

Cependant René me l'ordonne.

LÉONTINE.

C'est faux. René au contraire marche à grands pas vers sa capitale. Ce soir ou demain vous le verrez paraître à la tête de douze mille Suisses. (*L'espoir renait.*)

GÉRARD DAVILLER.

Est-il possible ?

JACQUES GALLIOT.

Qui vous a dit ?..

LÉONTINE.

Le Duc de Bourgogne lui-même.

JACQUES GALLIOT.

Le Duc !..

LÉONTINE.

J'étais au conseil de guerre.

JACQUES GALLIOT.

Au conseil !

LÉONTINE.

J'ai tout entendu.

JACQUES GALLIOT.

Vous ?

LÉONTINE.

Oui. J'arrive de votre camp, j'y ai rencontré un brave Lorrain que notre Prince envoyait à Nancy pour nous annoncer qu'enfin nous touchons au terme de nos maux. (*A son père.*) Charles, alarmé de ces nouvelles qui lui ont été confirmées par son ambassadeur, a voulu vous intimider ; il a imaginé cette ruse qui le dégrade, pour vous forcer à ouvrir vos portes ; mais elle tournera à sa honte.

JACQUES GALLIOT.

Dites plutôt à la vôtre.

(*On entend crier en dehors, à gauche :* Vive Lorraine! *Quelques coups de feu partent dans l'éloignement et du même côté. On répète le même cri :* Vive Lorraine!)

GÉRARD DAVILLER.

Cette voix ne m'est pas inconnue.

LÉONTINE, *qui s'est élancée sur le rempart, et a regardé dans le fossé.*

C'est Thierry.

GÉRARD DAVILLER.

Qu'on lui jette des cordes et qu'on le hisse sur le rempart.

THIERRY, *au dehors.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

LÉONTINE, *à Jacques Galliot.*

Vous l'entendez!

GÉRARD DAVILLER, *aux soldats.*

Ferme, mes amis.

LÉONTINE, *à Thierry.*

Tenez-vous bien. Le voilà.

(En effet on hisse Thierry sur le rempart au moyen de deux cordes qu'il s'est passées sous les bras (1).

SCÈNE VI.

JACQUES GALLIOT, THIERRY, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HELÈNE, SOLDATS, HABITANTS.

THIERRY, *parlant aux ennemis qui lui lâchent des coups d'arquebuse de l'autre côté du rempart.*

Tirez à présent. Peine perdue! Gardez votre poudre pour une meilleure occasion. Ah! ah! ah! *Il rit.* (*Il vient en scène.*) Hé bien! monsieur le Gouverneur, me voilà de retour. Ce n'à pas été sans peine, mais Dieu merci, je vous apporte de bonnes nouvelles. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là. Peut-on parler devant lui?

LÉONTINE, *souriant.*

Sans doute, c'est un de nos meilleurs amis.

THIERRY.

Oui da! Cela fait son éloge. Hé bien donc, notre ami, (*Il prend la main de Galliot.*) apprends que le Duc René, ce bon Prince que nous chérissons tous, est à peine à huit lieues

(1) Historique.

de Nancy. Il s'avance à marches forcées. Son armée qui n'était que de douze mille hommes à son départ de Zurich s'est augmentée de toutes les garnisons qu'il a trouvées sur la route et d'un grand nombre de volontaires, en sorte qu'il est maintenant à la tête de vingt mille combattants bien déterminés (1). Vive Dieu ! comme nous allons peloter ces enragés Bourguignons ! je m'en réjouis.

HÉLÈNE.

Ce bon monsieur Thierry !

GÉRARD DAVILLER.

Sans doute, nous pouvons ajouter toute confiance...

THIERRY.

En quittant Madame que j'avais rencontrée dans le camp ennemi, j'ai trouvé, à une lieue de Lunéville, un nouvel émissaire que notre souverain envoyait à Nancy pour vous annoncer sa prochaine arrivée. Fier de vous apporter moi-même ce message consolant, je suis revenu bien vite sur mes pas. En me glissant le long de la rivière je suis parvenu à tourner le camp. Une fois hors de la portée des sentinelles, j'ai couru à toutes jambes vers le rempart en criant : Vive Lorraine ! et me suis élancé dans le fossé. Ils m'ont poursuivi à coups d'arquebuse, mais ils n'ont pas su viser juste. Grâce à leur maladresse, me voilà sain et sauf. ah ! ah ! ah !

GÉRARD DAVILLER, *à Jacques Galliot.*

Retournez vers votre maître, et dites-lui que les habitants de Nancy périront tous avant de passer sous sa domination.

THIERRY, *passant près d'Hélène.*

Comment son maître ?...

HÉLÈNE.

Hé oui. C'est un envoyé du duc de Bourgogne.

THIERRY, *à Jacques Galliot.*

Oui, Monsieur l'ambassadeur, répétez à votre maître ce que vient de vous dire notre brave gouverneur, et ajoutez-y pour mon compte, que vous avez vu Thierry, ce malin canonnier, qui, avec ses boulets cramponnés, a eu plus

(1) Historique.

d'une fois, au commencement du siége, l'honneur de faire déloger son Altesse. Dites-lui que ma couleuvrine (1) et moi nous sommes à son service, et que nous lui ferons le plus de mal que nous pourrons. Quant à vous, soyez sûr que si jamais vous vous trouvez à notre portée, nous ferons ensorte de ne pas vous manquer.

JACQUES GALLIOT.

Je ne suis pas surpris de toutes ces bravades; c'est le dernier cri du désespoir. Nous verrons, courageuse Léontine, comment vous supporterez le coup que l'on vous prépare; car c'est sur vous que doit éclater d'abord la colère de mon maître. Avant une heure, la tête de votre fils lancée par-dessus les remparts, tombera dans cette enceinte.

GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE.

Barbare! (*Mouvement général d'indignation.*)

LÉONTINE.

Rassurez-vous, mon père. (*Elle va dans le fond, et dit d'une voix forte :*) Marcelin, viens embrasser ton aïeul.

SCÈNE VII.

THIERRY, JACQUES GALLIOT, GÉRARD DAVILLER, MARCELIN, LÉONTINE, HÉLÈNE, SOLDATS, HABITANTS.

(Thierry rit aux éclats en se moquant de Jacques Galliot.)

JACQUES GALLIOT.

Marcelin ici!

MARCELIN.

Bonjour, grand-papa.

GÉRARD DAVILLER.

Cher enfant! (*Il l'embrasse.*)

LÉONTINE.

A l'aide du brave Thierry, je l'ai enlevé moi-même de la tente de Jacques Galliot.

(1) Il existait alors à Nancy la plus grande couleuvrine connue. On l'a conservée longtemps à l'arsenal, d'où elle a été transportée à Calais.

JACQUES GALLIOT.

Et j'en répondais sur ma tête!

THIERRY.

Seriez-vous par hasard ce méchant Napolitain ?

MARCELIN, *s'approchant de Galliot.*

C'est lui. Je reconnais sa grosse voix.

(Jacques Galliot lève la visière de son casque.)

THIERRY.

Je vous en fais mon compliment. Si c'est ainsi que vous gardez les prisonniers que l'on vous confie, il n'est pas dangereux de tomber entre vos mains.

GÉRARD DAVILLER.

Général, si j'avais connu votre grade, je lui aurais fait rendre les honneurs qui lui sont dus. Mais j'étais loin de penser....

JACQUES GALLIOT.

J'ai voulu juger moi-même votre situation et l'effet de cette lettre dont l'idée m'appartient. C'est moi qui l'ai écrite sans en prévenir le duc de Bourgogne.

THIERRY, *qui a reçu précédemment la lettre des mains d'Hélène.*

On jurerait qu'elle est de l'écriture de René. Joli talent que vous avez là ! Cela peut vous mener loin.

JACQUES GALLIOT *présente à Gérard Daviller deux petits drapeaux, l'un blanc et l'autre rouge.*

Finissons. Le choix que vous allez faire sera la réponse que je porterai à mon maître.

GÉRARD DAVILLER.

Nous les prenons tous deux. Le blanc, comme le symbole de la paix que nous désirons; le rouge, comme celui du sang que nous répandrons pour nous la procurer. Au reste, quel que soit le résultat de cette lutte inégale, tout est à notre avantage. Si nous sommes vainqueurs, cette glorieuse défense nous immortalise à jamais. Si nous succombons, le sort que vous nous apprêtez sera pour vous une tache ineffaçable, un monument éternel d'opprobre et d'infamie. Reconduisez le général jusqu'aux premiers retranchements.

JACQUES GALLIOT.

Adieu.

(On remet à Jacques Galliot son bandeau, et on le reconduit par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

THIERRY, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, MARCELIN, HABITANTS.

GÉRARD DAVILLER.

Disposons tout pour notre défense. Elle ne pourra que nous honorer sans doute. (*Bas à Léontine.*) Mais je ne puis te dissimuler, ma fille, que je regarde notre situation comme désespérée. La fatigue et la famine nous enlèvent à chaque instant....

LÉONTINE.

L'espérance a souvent opéré des miracles. (*Aux habitants.*) Annoncez aux braves Lorrains la prochaine arrivée de leur Prince; ils désireront de vivre pour le revoir et le bénir encore.

GÉRARD DAVILLER.

Thierry, montez à la tour de Saint-Epvre, et annoncez vous-même, avec un porte-voix, ces heureuses nouvelles à tous les habitants.

THIERRY.

Oui, mon Commandant. Ah! mille bombes, nous nous verrons de près, messieurs les Bourguignons! (*Il sort.*)

GÉRARD DAVILLER.

Moi, je cours sur la place de la Carrière, pour rassembler tout ce que nous avons d'hommes sous les armes, et les distribuer sur les différents points d'attaque, car je ne doute pas que le duc de Bourgogne, instruit de l'approche de René, ne tente, avant la fin du jour, un dernier assaut. (*Il sort.*)

LÉONTINE.

Toi, ma chère Hélène, conduis mon fils à la maison. Il a besoin de repos.

(Hélène entre avec Marcelin dans la maison du Gouverneur.)

SCÈNE IX.

LÉONTINE, Femmes de la ville.

LÉONTINE, *aux femmes qui l'entourent.*

Et nous, resterons-nous dans l'inaction, quand nos parents et nos amis vont verser généreusement leur sang pour nous défendre? Non, sans doute. N'oublions pas que nous vivons dans la patrie de Jeanne d'Arc, et qu'elle a respiré le même air que nous. Rappelons-nous le dévouement sublime des femmes de Beauvais. N'avons-nous pas, comme ces femmes courageuses, à défendre tout ce que nous possédons de plus cher? Sachons donc mériter comme elles les souvenirs de la postérité, en conservant à notre Prince des remparts dont il nous a confié la garde. Nous mourrons peut-être, mais du moins nous n'aurons pas subi la loi d'un vainqueur inhumain. Qu'ai-je dit? mourir! non, non, nous ne cesserons d'être un moment que pour jouir à coup sûr de l'immortalité.

HÉLÈNE, *qui est rentrée vers la fin de cette tirade.*

Courageuse Léontine, nous suivrons toutes votre exemple.

(Elles se disposent à sortir à droite et à gauche.)

SCÈNE X.

THIERRY, LÉONTINE, HÉLÈNE, GÉRARD DAVILLER, Femmes de la ville, quelques Soldats.

THIERRY, *à Gérard Daviller qui rentre par la droite.*

Commandant, du haut de la tour de St.-Epvre, je viens de voir l'aile gauche de l'armée ennemie descendre de la

Croix-Gagnée, et se diriger vers le faubourg de Boudonville, sur deux colonnes soutenues par une ligne de cavalerie ; elles marchent enseignes déployées, et sont précédées d'un corps de pionniers chargés de gabions et de fascines. Charles lui-même les commande. Tout annonce que c'est contre le bastion le Duc que se portera la première attaque.

GÉRARD DAVILLER.

Préparons-nous à les bien recevoir. Que tout le monde coure aux armes ; faites battre la générale et sonner le tocsin ; rassemblons toutes nos forces au bastion le Duc. (*Thierry sort. Les femmes courent çà et là, on bat la générale, on sonne le tocsin.*) La ville est sauvée si nous sortons vainqueurs de cette lutte terrible.

LÉONTINE.

Espérons, mon père.

SCÈNE XI.

(Des troupes débusquent par les rues de droite et de gauche, et sortent par la porte de la Craffe, conduites par Gérard Daviller, pour aller au bastion le Duc. Les jeunes gens apportent des boulets et des bombes sur des civières et dans des brouettes ; les vieillards portent des chaudières, à l'aide de bâtons placés sur l'épaule ; les enfants roulent des tonneaux de poudre ; les femmes portent des seaux remplis d'huile et de poix. Le canon, le tocsin, les tambours, le cliquetis des armes, les cris des combattants, ce mouvement général des habitants et des soldats qui accourent de tous les coins de la ville et sortent par la porte du fond, sans être arrêtés par les feux que lancent les assiégeants, tout enfin concourt à former un tableau d'une vérité effrayante. Le théâtre ne reste jamais vide, on ne fait que sortir et rentrer, passer et repasser. On voit par-dessus les remparts, qui sont de chaque côté de la porte, les assiégés qui se défendent sur le bastion le Duc.)

(Une bombe tombe sur la maison du gouverneur. Elle entre par le toit, perce les planchers et éclate dans l'intérieur. Un des éclats brise la croisée qui ouvre sur le balcon, dont la balustrade tombe dans la rue ; en un instant le feu se communique, les flammes jaillissent par toutes les ouvertures.)

UNE FEMME, *qui passe auprès de la fontaine, crie :*

Au feu, au feu !

(Elle sort en courant par la porte de la Craffe.)

SCÈNE XII.

LÉONTINE, MARCELIN.

MARCELIN, *chassé de la maison par les flammes, se réfugie sur le balcon et pousse des cris douloureux.*

O mon Dieu ! maman ! maman !

LÉONTINE, *rentrant dans la ville.*

Mon fils !...

MARCELIN.

Maman !

(Léontine se précipite dans la maison. Arrivée sur le balcon, elle ne voit aucun espoir de descendre. Les flammes sortent avec violence par la porte qu'elle a ouverte ; elle rentre toutefois dans l'appartement, et revient sur le balcon avec un rideau qu'elle déchire en deux parties. Elle en emploie la moitié à envelopper son fils et à le faire glisser dans la rue. Elle attache l'autre à une rosace qui est au-dessus de la croisée, et descend elle-même en se suspendant à ce faible tissu. Quelques femmes accourent, la reçoivent dans leurs bras et la conduisent au bord de la fontaine. A peine est elle arrivée là, que le balcon s'écroule avec une partie de la maison. Pendant cette scène l'assaut a toujours continué.)

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, LÉONTINE, MARCELIN, GÉRARD DAVILLER, THIERRY, SOLDATS, HABITANTS, FEMMES, ENFANTS.

(On entend crier : Le bastion le Duc est pris ! Tout le monde rentre confusément dans la ville en poussant des cris affreux. On voit de loin les Bourguignons maîtres de ce premier retranchement, descendre dans les fossés pour attaquer le corps de la place. A mesure

que les assiégés reparaissent, ils garnissent les remparts à droite et à gauche. Gérard Daviller rentre le dernier, soutenu par Thierry. On ferme la porte.)

LÉONTINE.

Mon père est blessé !

GÉRARD DAVILLER.

Rassure-toi, ma fille, je puis encore vendre chèrement ma vie. (*On lui ôte sa cuirasse, son casque, et on bande la blessure qu'il a reçue au bras. Pendant ce temps, il ne cesse de donner des ordres.*) Courage ! mes amis, courage ! réparons ce premier échec. Que tout entre nos mains devienne pour eux un instrument de mort, et que s'ils pénètrent dans nos murailles, ce ne soit qu'en marchant sur nos corps entassés.

THIERRY.

Pour ma part, je n'ai rien à me reprocher, j'en ai abattu des lignes entières. (*Un cri général.*) Les voici !

GÉRARD DAVILLER.

A nos postes. Moi, là. (*Il montre l'angle du rempart à gauche, et dit à Léontine et à Hélène :*) Chargez-vous de me donner des armes.

(Léontine charge des arquebuses et les passe à Hélène ; celle-ci les donne à mesure à Gérard Daviller qui tire sur l'ennemi. Les femmes, les vieillards et les enfants apportent sans relâche des munitions et des objets de défense. Les assiégés repoussent les assaillants par tous les moyens possibles ; ils renversent les échelles ; le courage des habitants est porté jusqu'au délire.)

GÉRARD DAVILLER.

Bien, mes enfants, continuez ; redoublez vos efforts.

(Dans ce moment, une des tours du fond, celle de gauche, ébranlée par l'effet d'une mine, s'écroule avec un horrible fracas. Sa chute ouvre une brèche considérable, et ses débris facilitent l'entrée aux Bourguignons, que l'on voit monter des fossés et se précipiter en foule dans la citadelle à travers la fumée.)

SCÈNE XIV.

THIERRY, GÉRARD DAVILLER, CHARLES, LÉONTINE, MARCELIN, HÉLÈNE, SOLDATS BOURGUIGNONS, SOLDATS LORRAINS, HABITANTS.

(Les Bourguignons se jettent sur les soldats et les habitants. Après un combat terrible, les malheureux Lorrains sont désarmés ; on leur présente la mort de tous côtés.)

CHARLES, *entrant par la brèche et l'épée à la main.*

Orgueilleux Lorrains ! il vous coûtera cher l'honneur de m'avoir résisté. L'épouvantable vengeance que je vais exercer sur vous et votre ville, servira d'exemple à celles qui seraient tentées de vous imiter. Vous périrez tous. Mais comme une seule mort serait trop douce pour les insensés qui vous ont excités à une résistance coupable, ceux-là ressentiront doublement les effets de ma colère. Le gouverneur, sa fille et cet enfant, (*Ici Léontine se rapproche d'Hélène et cache entièrement son fils avec son jupon.*) que l'on a eu la témérité d'enlever de mon camp, mourront les premiers et l'un après l'autre. Je veux que le coup qui les frappera séparément retentisse en même temps au cœur des objets de leur affection. Que l'on m'amène d'abord cet insolent gouverneur, qui a eu l'audace de rejeter mes offres, et dont les discours séditieux ont retardé de deux mois la prise de cette ville.

GÉRARD DAVILLER.

Duc de Bourgogne...

LÉONTINE, *se jetant au devant de son père et le repoussant comme s'il était un simple soldat. Cette méprise est d'autant plus vraisemblable que Gérard Daviller n'a plus aucune marque distinctive.*

Malheureux ! (*Bas.*) Ah ! pardonnez-moi. (*Haut.*) Je te défends de dire où il est. Que t'a fait mon père pour le livrer à la rage d'un vainqueur inhumain ? comment a-t-il mérité de ta part cette insigne trahison ? Retourne avec tes

camarades, et attends en silence que l'on prononce sur ton sort, ou plutôt tu es blessé, tu souffres, va réclamer les secours dont tu as besoin. (*Bas.*) Cédez à ma prière, je vous le demande au nom de mon fils.

(Elle le pousse doucement. Thierry l'entraîne de l'autre côté. Il disparaît.)

SCÈNE XV.

LÉONTINE, CHARLES, HÉLÈNE, MARCELIN.

CHARLES.

La voilà donc cette Léontine si redoutable et qui avait juré, dit-on, de venger dans mon sang la mort de son époux!

LÉONTINE.

Oui, Charles, c'est moi. Peut-être encore tiendrai-je ma parole.

CHARLES.

Cette jactance devrait n'exciter que ma pitié, cependant elle m'irrite. C'est par toi que je vais commencer; je veux voir comment tu supporteras l'aspect du supplice de cet enfant si cher, que tu as eu l'audace de me ravir. Je suis curieux de savoir si tu as en effet autant de courage qu'on le dit. Que l'on approche une pièce de canon.

LÉONTINE, *courant à son fils et l'embrassant de toute sa force.*

Oh! mon Dieu, que va-t-il ordonner?

(La terreur est à son comble. Toute le monde attend en silence et avec effroi que le Duc poursuive; l'ordre qu'il a donné s'exécute. On roule effectivement une grosse pièce montée sur un affût de rempart.)

CHARLES.

Là. (*Il la fait placer à gauche.*) Que l'on attache cet enfant ici. (*Il indique une borne en fer qui est à l'angle de la rue, et à laquelle pend une chaîne.*) Obéissez. (*Léontine veut défendre son fils, on le lui enlève et on l'attache. Les habitants en pleurs, se jettent aux genoux de Charles et sollicitent sa clémence; il les repousse. Thierry va*

puiser de l'eau dans ses mains à la fontaine qui est tout près, et vient la répandre sur la lumière du canon dont il ôte la mèche. Tous les soldats Bourguignons étant occupés à repousser les habitants, n'ont pu voir ce mouvement.) Maintenant, que l'on mette le feu à ce canon. (*Léontine se jette au-devant du canon entre la pièce et son fils; le soldat qui porte la mèche témoigne de la pitié et balance.*) Ah! tu hésites!... eh bien, c'est moi qui...

(Il arrache la mèche des mains du soldat.)

MARCELIN, *étendant les bras vers sa mère.*

Maman!

SCÈNE XVI.

CHARLES, PHILIPPE DE COMMINES, LÉONTINE, MARCELIN, HÉLÈNE.

PHILIPPE DE COMMINES, *paraît sur la brèche, s'élance vers Charles, lui arrache la mèche qu'il jette loin de lui, délie l'enfant et le remet dans les bras de sa mère.*

Charles, mon Prince! qu'allez-vous faire? faut-il donc que toutes vos actions soient empreintes de sang? n'est-ce donc que sur les larmes et les débris des nations que vous voulez fonder le monstrueux édifice de votre grandeur?... Ces cendres fumantes et tous ces hommes qui viennent de payer de leur vie cette triste conquête, n'ont-ils donc point assouvi l'insatiable soif de destruction qui vous tourmente?

CHARLES.

Les maux que tu déplores sont la suite inévitable de la guerre.

PHILIPPE DE COMMINES.

Et vous pouvez les contempler de sang froid, ces affreux tableaux? Ah! si la guerre peut légitimer de telles horreurs, le souverain qui, comme vous, la provoque sous des prétextes frivoles, pour s'y livrer avec passion, n'est-il pas le plus cruel ennemi des hommes? Ah! mon Prince, pour la dernière fois

j'embrasse vos genoux; ouvrez votre cœur à la pitié, à l'humanité, à la clémence; toutes ces vertus vous crient par ma voix de faire grâce, d'arrêter cette trop longue effusion de sang. Cessez des massacres inutiles. Il faut que vous me le promettiez; l'honneur l'exige et votre ami en pleurs vous le demande.

CHARLES.

Que je pardonne à ces habitants dont la coupable résistance a fait périr le tiers de mon armée!

PHILIPPE DE COMMINES.

Ils ont usé du droit d'une défense légitime. Pardonnez-leur.

CHARLES.

Non, jamais. Qu'ils soient décimés.

PHILIPPE DE COMMINES.

Toujours des victimes!... Un acte de clémence est-il donc pour vous si difficile, que vous ne puissiez le consommer tout entier? Qu'ont fait, dites-le-moi, ceux qu'un sort cruel désignera, qu'ont-ils fait de plus que les autres pour être frappés de mort? Ah! révoquez aussi cette seconde sentence.

CHARLES.

Ne l'espérez pas.

PHILIPPE DE COMMINES.

Encore un effort, et vous serez digne de vous-même.

CHARLES.

N'insistez pas, Commines. Je jure sur mon épée que cet arrêt recevra dans le jour son exécution.

PHILIPPE DE COMMINES.

Et moi, je jure Dieu de rompre dès aujourd'hui tous les liens qui m'attachaient à vous. En restant plus longtemps auprès d'un prince sanguinaire, je deviendrais aux yeux du monde entier le complice des actions par lesquelles il se déshonore. Je n'en fus que trop longtemps le témoin; mais je me flattais intérieurement de triompher de votre penchant au mal, et j'étais fier de remplir avec succès cette glorieuse mission à laquelle je m'étais volontairement dévoué. Vain espoir! ce cœur endurci n'est plus accessible qu'aux passions haineuses et aux fureurs de la vengeance.

Puisqu'il m'est impossible de le ramener à des sentiments généreux, j'abandonne à jamais votre cour. Le Roi de France m'appelle, il m'offre sa confiance et son amitié; je les accepte enfin. Adieu, Charles. En vous quittant, mon cœur est déchiré; oui, je ne le cache point, un funeste pressentiment m'annonce que je ne vous verrai plus, qu'une fin prématurée interrompra bientôt le cours de vos sanglants exploits.

CHARLES.

Téméraire! tu abuses étrangement des prérogatives de l'amitié dont ton maître t'honore. Tremble! je puis d'un mot...

PHILIPPE DE COMMINES.

Me joindre à vos innombrables victimes? sans doute. Que sera pour vous un meurtre de plus? Ah! je l'invoque, je la demande comme votre plus grand bienfait, cette mort dont vous me menacez, puisqu'alors je ne serai plus témoin de vos crimes. Je serai fier de la recevoir en plaidant la cause de l'humanité : j'aurai défendu votre gloire jusqu'au dernier soupir. Oui, conquérir la haine, amasser les vengeances, prodiguer le sang et les trésors, armer contre vous tous les peuples voisins, troubler la paix du monde et vous rendre célèbre en faisant des milliers de malheureux : voilà ce qu'auront produit votre insatiable ambition et votre passion effrénée pour la guerre. Vous aurez passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter l'abondance et la prospérité. Les mères, les épouses ne prononceront votre nom qu'avec horreur, tandis qu'en vous montrant docile aux conseils de la sagesse, vous auriez pu devenir l'idole de vos sujets, la gloire de votre ami, et mourir regretté. Frappez, maintenant, ou permettez que je m'éloigne.

CHARLES, *avec émotion.*

Restez, Commines, je n'autorise point votre départ.

LÉONTINE, *bas à Philippe de Commines.*

De grâce, Seigneur, ne nous livrez pas sans défense à sa férocité.

PHILIPPE DE COMMINES.

Pauvre mère! que je vous plains.

CHARLES.

Cependant vous tenteriez en vain d'arrêter le cours de ma justice ; j'ai fait assez pour vous ; un exemple est nécessaire. Il est certains coupables auxquels je ne puis, je ne dois point pardonner. Que l'on place les habitants sur une seule ligne : un héraut d'armes va les compter ; tous ceux que le nombre dix atteindra, seront marqués du sceau de la mort et livrés de suite au prévôt.

PHILIPPE DE COMMINES, *faisant un mouvement pour partir.*

Je ne puis être témoin de pareilles horreurs.

CHARLES.

Demeurez, Commines, je vous l'ordonne.

(Commines cache sa figure avec ses mains.)

SCÈNE XVII.

THIERRY, GÉRARD DAVILLER, CHARLES, PHILIPPE DE COMMINES, LÉONTINE, MARCELIN, HÉLÈNE, SOLDATS BOURGUIGNONS, SOLDATS LORRAINS, HABITANTS.

(On amène les habitants et on les place en effet sur une seule ligne qui commence dans la rue à gauche, descend près de la fontaine, forme un demi-cercle d'un rempart à l'autre, en passant devant la porte de la ville, et s'étend à droite dans la rue Bazin. Léontine est restée à genoux dans le milieu du théâtre, comme anéantie ; elle tient toujours son fils et voudrait pouvoir le cacher dans son sein. Elle semble avoir perdu le sentiment.)

CHARLES.

Héraut d'armes, faites votre devoir.

(Le héraut d'armes s'avance et compte lentement en commençant par le premier à gauche.)

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept...

(Léontine lève machinalement la tête, et voyant que Gérard Daviller se trouve le dixième, s'élance et vient se placer dans la ligne à droite de son père. Le héraut continue.)

Huit, neuf, dix.

(L'airain funèbre annonce que la victime est désignée. C'est Léontine.)

GÉRARD DAVILLER.

Qu'as-tu fait, ma fille ?

LÉONTINE.

Mon devoir.

CHARLES.

Le voilà donc cet audacieux !

GÉRARD DAVILLER.

Ah ! laisse-moi perdre une existence inutile.

LÉONTINE.

Non, mon père, c'est à moi de mourir.

PHILIPPE DE COMMINES.

Quel tableau déchirant !

GÉRARD DAVILLER.

Charles, je t'offre ma vie pour racheter celle de ces habitants déjà trop malheureux.

CHARLES.

Continue, héraut.

(Le héraut d'armes recommence à compter. La deuxième fois, le nombre dix tombe sur un vieillard que l'on fait sortir du rang, et la troisième, sur Marcelin. L'airain funèbre apprend à Léontine que son fils est appelé à partager son sort.)

LÉONTINE.

Mon fils ! O ciel !... accorde-lui la vie.

CHARLES.

Non.

LÉONTINE.

Que t'a fait cet enfant pour mériter ta haine ?

CHARLES.

Il appartient à une famille qui m'est odieuse.

LÉONTINE.

Auras-tu bien l'affreux courage de le faire périr sous mes yeux ? Le désir de venger la mort de mon époux et d'un fils, que je croyais à jamais perdu, alluma dans mon cœur une haine violente dont je n'ai pas su toujours maitriser

l'élan ou les expressions; mais si je t'offensai, est-ce un enfant qu'il en faut punir? N'est-ce pas ajouter à un premier crime un forfait inutile et bien moins excusable? J'ai mérité; que dis-je? j'ai provoqué ta colère; hé bien, que j'en supporte seule les effets. Invente des supplices nouveaux, fais-moi subir des tortures épouvantables; rien ne saura m'effrayer; je supporterai tout avec courage : tu me verras sourire au milieu des tourments; mais au nom du ciel, épargne mon fils. Je suis mère, Charles, et tu vois à mon abaissement, à l'oubli de ma fierté, à mes sanglots, que ce sentiment l'emporte sur tous les autres.

CHARLES.

J'ai prononcé. L'arrêt est immuable.

PHILIPPE DE COMMINES.

Quoi, Seigneur, vous pouvez être insensible à ce touchant désespoir?

CHARLES.

Silence, Commines. Héraut! poursuis le dénombrement.

LÉONTINE, *bas à son père.*

Le ciel m'inspire... nous sommes sauvés. (*Haut, avec une énergie qui tient de l'égarement, mais à travers laquelle doit percer son intention.*) C'est inutile. Puisque rien ne peut toucher ce cœur endurci, donnons à l'univers un grand exemple de dévouement. Charles, je t'ai dit à l'instant que ta vie était entre mes mains, je vais te le prouver. Mon père et moi avions prévu la possibilité de notre défaite, et connaissant ta barbarie, nous avons voulu épargner à nous et à nos braves concitoyens l'ignominie du supplice que tu nous réserves. Nous allons périr tous ensemble. Et toi aussi, Charles, tu vas trouver la mort sur ces débris fumants. (*Les Bourguignons qui garnissent la brèche et les remparts dirigent spontanément leurs armes contre les Lorrains.*) Rien ne peut t'y soustraire. Quarante tonneaux de poudre placés sous cette porte, vont, à un signal donné, faire sauter la citadelle et nous engloutir sous ces ruines. Fuis, fuis généreux Commines, il est juste que tu sois excepté de cette épouvantable réunion. Fuis, te dis-je. (*Aux Lorrains.*) En-

tourez le duc de Bourgogne; faites un rempart de vos corps, afin qu'il ne puisse s'échapper. Je m'attache à toi, Charles. C'est moi qui veux t'entraîner dans la tombe. Mon père, donnez le signal.

(En effet, elle a saisi le bras de Charles, et s'attache à lui. Il est entouré par les Lorrains qui se sont élancés de leur place. Gérard Daviller fait un mouvement comme s'il entrait dans l'intention de sa fille. Tout cela doit être brûlant de rapidité. Charles n'a vraiment pas le temps de se reconnaître.)

PHILIPPE DE COMMINES.

Arrête, Daviller.

CHARLES, *qui seul est demeuré impassible.*

Pourquoi l'arrêter? on croirait que je redoute le trépas. Qu'importe à celui qui l'a mille fois affronté sur le champ de bataille, de le recevoir sur la brèche? c'est le sort des héros.

PHILIPPE DE COMMINES.

Charles, ce n'est pas pour te soustraire à une mort inévitable que je veux tenter un dernier effort et ramener ton cœur à la clémence. Tu sais mourir. Hélas! l'univers ne l'a que trop appris. Cette valeur bouillante qui t'a fait surnommer *le Téméraire*, est trop connue pour que je cherche à détourner le coup qui te menace, si ce trépas devait ajouter à ta gloire militaire ou effacer les fautes de ta vie. Mais, ici, c'est un acte inutile de désespoir provoqué par ta barbarie, et qui couvrira ton nom d'une honte éternelle. Tu n'as plus maintenant le droit de choisir. Ce n'est plus pour ce peuple généreux que je t'implore. C'est sur toi, c'est sur ta mémoire que tu vas souiller d'infamie, que je veux exciter ta sollicitude. Tu deviens responsable, aux yeux de l'univers, de l'horrible massacre que tu vas provoquer. Charles, mon maître, mon ami, car je promets de l'être encore si tu condescends à ma prière, respecte ce magnanime dévouement; il est digne de ton admiration. Cette citadelle est détruite; ainsi, la ville ne peut manquer de tomber en ton pouvoir. Accorde à ces braves une trêve de quinze heures, pendant laquelle on n'aura pas le temps de réparer les brèches. Si,

ce terme expiré, ils ne sont point secourus, ils t'ouvriront leurs portes. Je t'en fais la promesse en leur nom.

GÉRARD DAVILLER.

Je la ratifie de grand cœur.

PHILIPPE DE COMMINES.

D'ici là même, il est de ta générosité de leur envoyer des subsistances. Si le duc René se présente, tu le combattras; et celui qui sortira vainqueur de cette lutte glorieuse, dictera des lois équitables, auxquelles son adversaire obéira sans murmure. Voilà ce que te conseillent, par ma voix, l'humanité, l'honneur, ta gloire et l'amitié.

CHARLES, *se tourne vers les soldats, et ordonne la retraite. Commines lui baise la main. Par un mouvement spontané, tous les habitants se précipitent aux pieds de Commines qui les relève avec attendrissement.*

Je vais vous envoyer des vivres. Il est cinq heures : demain, à huit heures du matin, la trêve expire.

(Il sort, suivi de ses soldats. Philippe de Commines s'éloigne le dernier, comblé des bénédictions de tout un peuple qu'il vient d'arracher au trépas.)

GÉRARD DAVILLER, *tend les bras à sa fille qui s'y précipite.*

O ma fille, nous te devons la vie !

(Tous les Lorrains se jettent à genoux à l'avant-scène, et rendent grâce au ciel de l'heureux succès du stratagème de Léontine. Les Bourguignons défilent par la porte du fond. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un appartement gothique dans le palais des Ducs de Lorraine (1). Deux portes latérales. Au fond, une grande croisée ogive en vitraux de couleur. La scène n'est éclairée que par deux lampes posées sur une table à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELIN, LÉONTINE.

(Au lever du rideau, Marcelin est endormi dans un fauteuil. Léontine, vêtue en guerrier, entre et vient baiser son fils sur le front.)

MARCELIN, *s'éveille en sursaut.*

Oh! mon Dieu!

LÉONTINE.

Je t'ai fait peur; tu as cru voir un soldat. Pendant ton sommeil, j'ai pris cet habit pour accompagner ton grand-père dans la visite des postes. (*A part.*) Tel est du moins le prétexte dont je me suis servi pour exécuter un dessein plus sérieux.

MARCELIN.

Maman, où sommes-nous donc?

LÉONTINE.

Mon ami, nous sommes dans le palais des Ducs de Lorraine.

MARCELIN.

Est-ce qu'il est à toi, le palais des Ducs de Lorraine?

LÉONTINE.

Non, mon ami. Mais en sa qualité de gouverneur, et en

(1) Cet édifice nommé *palatium antiquum* était alors dans l'emplacement actuel de la Monnaie.

l'absence du prince, ton grand-papa est venu s'y établir jusqu'à ce que le sort de la ville soit décidé. Tu sais bien d'ailleurs que notre maison est brûlée.

MARCELIN.

Et que, sans toi, petit Marcelin le serait aussi.

LÉONTINE.

Cher enfant! que serait devenue ta pauvre mère? (*Elle l'embrasse.*)

SCÈNE II.

LÉONTINE, MARCELIN, GÉRARD DAVILLER.

MARCELIN.

J'entends quelqu'un. (*Il court au fond.*) C'est grand-papa.

(Il fait mille caresses à Gérard Daviller qui les lui rend.)

LÉONTINE.

Qu'avez-vous, mon père? vous semblez oppressé. Je vois briller des larmes dans vos yeux.

GÉRARD DAVILLER.

Celles-là ne font point de mal; ce sont des larmes de joie. Chère Léontine, je n'éprouvai jamais une plus douce satisfaction. Si mon âme avait cruellement souffert de ne pouvoir offrir aux malheureux habitants de Nancy les secours qu'ils demandaient, et que j'aurais voulu leur donner au prix de mon sang, juge quelle a dû être mon ivresse lorsque j'ai pu leur porter, non pas des vœux inutiles ou ces aliments infects auxquels nous avons été réduits pendant deux mois, mais une nourriture saine, et cette liqueur bienfaisante dont ils avaient perdu l'usage.

LÉONTINE.

Ah! votre cœur m'est connu.

GÉRARD DAVILLER.

J'ai voulu présider moi-même à cette intéressante distribution. A mesure que le convoi est entré dans la ville, je

l'ai dirigé vers les différents quartiers, et m'y suis transporté pour que chacun y eût une portion égale à ses besoins. Je n'essaierai pas de décrire cette scène ; il faut l'avoir vue pour apprécier les sentiments qu'elle a fait naître. Ce n'était plus comme hier de lugubres gémissements, des cris lamentables, l'image multipliée de la mort se présentant sous des formes hideuses ; ce secours inattendu, la prochaine arrivée de notre prince, avaient donné à la ville un tout autre aspect, tant il est vrai que la seule espérance du bonheur suffit pour rendre à l'âme toute son énergie. Ces ombres échappées, comme par miracle, à un trépas inévitable, s'élançaient de tous côtés et me nommaient leur ange tutélaire. Généreux Commines, c'est à toi que ce bienfait est dû ; c'est à toi qu'appartenait cette précieuse récompense ; mais si je l'ai reçue en ton nom, c'est pour te la restituer tout entière. Partout je t'ai proclamé le sauveur de notre ville. Va, si ton rare génie t'assure une place distinguée dans l'histoire, le souvenir de tes vertus qui se transmettra d'âge en âge, t'en promet une non moins glorieuse et plus désirable dans le cœur des Lorrains.

SCÈNE III.

LÉONTINE, MARCELIN, DAVILLER, THIERRY.

THIERRY.

Monsieur le Gouverneur, je vous apporte, comme de coutume, les clefs de la ville. Voilà celle de la porte Saint-Nicolas, et celle de la poterne Saint-Jean. J'ai accompagné jusqu'au-delà des remparts, les conducteurs du convoi, à l'exception d'un seul que je viens de voir causer avec dame Hélène, dans une salle basse. C'est, je crois, celui qui était chargé de déposer au palais plusieurs tonneaux de vin de Bourgogne d'une qualité supérieure, et qui vous étaient adressés particulièrement.

LÉONTINE.

Sans doute, c'est encore un bienfait de Philippe de Commines.

THIERRY.

Ces conducteurs m'ont appris une nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir ; c'est que du second coup de ma couleuvrine, j'ai eu le bonheur de démonter le commandant Galliot. C'était juste ; je le lui avais promis : il faut tenir sa parole.

GÉRARD DAVILLER.

C'est fort heureux pour nous ; car s'il avait accompagné le duc de Bourgogne, à coup sûr Philippe de Commines n'en aurait pas obtenu des conditions aussi avantageuses.

THIERRY.

Je vous en réponds.. Ces gens m'ont dit qu'il était entré dans une colère épouvantable en apprenant ce qui s'est passé, et qu'il avait eu à ce sujet une altercation très-vive avec le duc.

LÉONTINE.

Profitez de ce moment d'inaction, mon père, pour prendre un repos que les secousses violentes de la journée ont rendu bien nécessaire. Votre cœur n'a plus rien à désirer ; en portant vous-même à vos nombreux enfants l'espérance et la vie, vous avez fait plus que votre devoir ; accordez maintenant à votre fille la grâce qu'elle sollicite.

MARCELIN.

Nous veillerons pour toi, bon papa.

THIERRY.

La trêve n'expire qu'à huit heures du matin ; d'ici là, Monsieur le Gouverneur peut se livrer au sommeil avec sécurité. Quant à moi, je suis à mon poste, et ne le quitterai pas de la nuit, vous pouvez y compter. Je tiendrai des feux allumés sur la tour de Saint-Epvre. Ce signal de détresse ne peut manquer d'être aperçu de l'armée auxiliaire ; il hâtera sa marche. Dans la position critique où nous sommes, tous les instants sont précieux. Un quart d'heure peut nous sauver. Ah ! je mourrais satisfait si j'avais la certitude d'avoir accéléré la délivrance de mon pays. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LÉONTINE, MARCELIN, GÉRARD DAVILLER.

MARCELIN.

Mais va-t-en donc, bon papa, tu n'auras pas le temps de dormir.

LÉONTINE.

Il a raison, retirez-vous, mon père, et n'oubliez pas ces clefs que vous êtes dans l'usage de placer chaque soir sous votre chevet.

GÉRARD DAVILLER.

Mais toi, Léontine, ne vas-tu pas aussi dans l'appartement qui t'est destiné? Tu n'as pas moins éprouvé de fatigue que moi.

LÉONTINE.

Oh! je ne la sens plus. J'ai retrouvé mon fils, je vous vois plus calme, l'avenir se présente sous un aspect moins lugubre; laissez-moi jouir d'une situation que je n'osais plus espérer. Si je m'endors au milieu de ces illusions consolantes, et qu'un songe fâcheux me rappelle à l'existence, je verrai Marcelin, je le presserai sur mon cœur, une de ses caresses aura dissipé bientôt cette impression douloureuse.

GÉRARD DAVILLER.

Je te laisse donc et vais me jeter tout armé sur un lit de repos. Bonsoir, mes enfants.

(Il prend une lampe, puis il embrasse Léontine et Marcelin, qui le conduisent jusqu'à l'appartement de droite.)

SCÈNE V.

LÉONTINE, MARCELIN.

MARCELIN.

Maman, j'ai entendu dire à Hélène qu'elle a préparé un lit pour toi.

LÉONTINE.

Oui, là bas. (*Elle montre le côté où est allé son père.*) Mais elle a pris une peine inutile. La nuit sera bientôt écoulée, et nous serons à merveille dans ce fauteuil.

MARCELIN.

A condition que tu me prendras sur tes genoux ?

LÉONTINE.

Oui, cher enfant. (*Elle le met sur ses genoux.*)

MARCELIN.

Je dormirai bien, là.

LÉONTINE.

Bon soir, mon ami. (*Elle l'embrasse et se dispose à dormir.*)

SCÈNE VI.

MARCELIN, LÉONTINE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *entre par la gauche, elle a l'air effaré, la voix tremblante et entre-coupée; tout en elle manifeste le plus violent effroi. Cette scène doit être dite à demi-voix.*

Ah! Madame, je ne sais si j'aurai le temps et la force de vous dire...

LÉONTINE.

Qu'est-ce, bonne Hélène ?

HÉLÈNE.

Une épouvantable trahison. Est-il possible que sous l'apparence d'un bienfait on cache des intentions aussi perfides?

LÉONTINE.

Explique-toi.

HÉLÈNE.

Galliot, ce méchant Napolitain qui voulait tout mettre à feu et à sang...

LÉONTINE.

Eh bien ?...

HÉLÈNE.

Il est ici.

LÉONTINE.

Ici!

HÉLÈNE.

Dans ce palais.

LÉONTINE.

Qu'y vient-il faire ?

HÉLÈNE.

Nous égorger. Hélas! par une imprudence que je ne saurais me pardonner, j'ai involontairement servi ses projets.

LÉONTINE.

O ciel! comment se peut-il ?

HÉLÈNE.

Après avoir déposé sous le vestibule les tonneaux destinés à votre père, le conducteur de ce convoi est entré dans une salle basse où j'étais alors, et me montrant une blessure qui paraissait le faire beaucoup souffrir, il m'a demandé la permission de passer le reste de la nuit dans un coin de l'écurie, auprès de ses chevaux. Ne voyant aucun danger à le satisfaire, j'ai eu la faiblesse d'y consentir et j'en suis inconsolable. J'ai vu rentrer notre brave Gouverneur; une douce joie était empreinte sur son front; Thierry, en sortant, a confirmé par un mot mes espérances. Cette apparente sécurité m'invitant à me livrer au sommeil, je suis entrée, sans lumière, dans une petite chambre dont la croisée donne sous le vestibule. Par bonheur cette croisée était entr'ouverte. Je commençais à m'assoupir lorsque mes oreilles furent frappées de ces mots, prononcés à voix basse : « Commandant, où êtes-vous ? » — Ici, répond une voix sourde et qui semble partir de l'un des tonneaux. Tremblante, éperdue, je me lève, j'écoute, et j'entends cette conversation qui m'a fait frisonner, s'établir entre Galliot et le perfide conducteur, car c'était lui qui venait de lever le couvercle du tonneau qui recelait notre cruel ennemi : » Tout le monde est-il » rentré ? — Oui, Commandant, le Gouverneur, Léontine » et son fils sont là haut, dans leur appartement. — Peux- » tu nous y conduire, ou du moins nous l'indiquer? — Très- » facilement. La croisée donne sur la cour. — Sais-tu s'il y

» a beaucoup de monde dans le palais ? — Personne, heu-» reusement. Les domestiques sont occupés à distribuer des » secours dans la ville ; les soldats étant excédés de fatigue, » le Gouverneur n'a point voulu de garde cette nuit et les a » tous renvoyés dans leur quartier. — Ainsi nous n'avons » pas de résistance à craindre ? — Aucune, Commandant. » —Pour éviter toute surprise, va fermer la porte qui donne » sur la rue, et tu m'en apporteras la clef. Pendant ce temps, » je délivrerai tes camarades de leur étroite et incommode » prison. — J'y vais, Commandant. » L'affreuse certitude de votre danger me glace d'horreur et d'effroi ; cependant je rassemble mes forces et je parviens, en me traînant le long des degrés, jusqu'à cet appartement où le ciel permet que j'arrive assez tôt pour vous prévenir, ou pour recevoir la mort avec vous.

LÉONTINE.

Garde mon fils et attends-moi ; je cours éveiller mon père. (*Elle prend la lampe pour aller dans l'appartement de droite. On entend remuer fortement la croisée.*) Il est trop tard.

(Elle éteint la lampe et se blottit à gauche avec Hélène et Marcelin.)

SCÈNE VII.

MARCELIN, HÉLÈNE, LÉONTINE, JACQUES GALLIOT, SIX SOLDATS BOURGUIGNONS.

(On ouvre un panneau de la croisée en brisant quelques vitraux et en passant la main en dedans. Jacques Galliot entre le premier au moyen d'une échelle placée en dehors.)

JACQUES GALLIOT, *aux soldats qui sont dans la cour.*

Montez bien doucement. (*Six hommes montent, Galliot les compte à mesure qu'ils entrent.*) Bon, nous voilà tous. Claude, sommes-nous dans la chambre du Gouverneur ?

UN SOLDAT, *qui est censé le conducteur du convoi.*

Non, Commandant, elle est plus éloignée.

JACQUES GALLIOT, *à voix basse.*

Avant de nous y rendre, il faut que vous sachiez dans quelle intention j'ai demandé six hommes bien déterminés. En vous le disant plus tôt, vous auriez hésité peut-être; maintenant, il n'est plus permis de reculer. Ecoutez-moi. Charles, votre maître et le mien, n'a pas été plus tôt de retour dans son camp, qu'il s'est repenti d'avoir cédé aux instances de ce Commines que je déteste. Il était furieux surtout de n'avoir pu assouvir la juste haine qu'il a vouée au Gouverneur et à sa famille; mais je lui ai prouvé par des raisonnements sans réplique et par de bons exemples, que l'humanité exigeait qu'il ne compromît point l'existence de plusieurs milliers d'hommes, lorsqu'il pouvait terminer cette querelle par une ruse innocente et le sacrifice de quelques individus; en un mot, je lui ai offert de le délivrer de toute cette famille et de lui apporter les clefs de la ville. Il ne pouvait qu'approuver ce trait de ma politique et m'a laissé tout pouvoir. Quinze cents écus d'or (1) seront le prix de ce double service; chacun de vous en recevra trente, le reste est à moi.

LÉONTINE, *bas à Hélène.*

Prends mon fils et tâche de t'échapper avec lui par le grand escalier.

(Hélène se dispose à exécuter cet ordre, mais avec beaucoup de précaution.)

JACQUES GALLIOT.

Claude ! de quel côté faut-il que nous allions ?

LE MÊME SOLDAT.

Attendez que je me rappelle les êtres. Autant qu'il m'en souvienne, nous sommes dans un vestibule, près du grand escalier dont la porte est là..., à droite.

JACQUES GALLIOT.

Il est essentiel de nous emparer de cette porte. Tu resteras auprès, afin de nous assurer une double retraite. (*Claude, qui était à la droite de Jacques Galliot, va près de la porte. Léontine et Hélène sont au désespoir de se voir en-*

(1) L'écu d'or valait 11 l. 19 s. 5 d. de notre monnaie.

lever ce moyen de fuir.) Que l'un de vous se charge aussi de cette grosse clef de la porte qui donne sur la rue. Elle m'embarrasse, je ne sais où la mettre. Prenez donc...

(Deux soldats tendent les bras ; mais Léontine plus prompte s'avance, cherche dans l'ombre et se saisit de la clef. Elle la remet à Hélène et lui ordonne de descendre dans la cour au moyen d'une échelle appliquée en dehors et par laquelle les Bourguignons se sont introduits ; ce qui s'exécute à l'instant.)

HÉLÈNE, *bas à Léontine.*

Est-ce que vous ne venez pas ?

LÉONTINE, *de même.*

Et mon père !

(On voit, autant que l'obscurité le permet, Hélène monter sur la croisée, se placer sur l'échelle, recevoir Marcelin des mains de sa mère et disparaître. Léontine se jette à genoux et élève les mains vers le ciel.)

JACQUES GALLIOT, *à ses gens.*

Immolez sans pitié tout ce que vous rencontrerez et qui tenterait de s'opposer à l'exécution de mon projet.

LE MÊME SOLDAT.

Commandant, vous n'oublierez pas que les clefs de la ville sont sous le chevet du Gouverneur.

JACQUES GALLIOT.

Marchons.

LE MÊME SOLDAT.

La porte à gauche.

LÉONTINE, *criant de toute sa force.*

Réveillez-vous, mon père, fuyez, on en veut à vos jours.

JACQUES GALLIOT.

O bonheur! C'est Léontine. *(Il se saisit d'elle.)* Silence! Conduis-nous vers Daviller, ou ce poignard...

LÉONTINE.

Frappe. Crois-tu qu'une fille puisse indiquer aux assassins de son père le lieu de sa retraite ?

JACQUES GALLIOT.

Tu n'as que ce moyen de conserver tes jours.

LÉONTINE.

Bien vrai ?

JACQUES GALLIOT.

Je le jure par l'enfer. Silence !....

LÉONTINE, *criant encore plus fort.*

Réveillez-vous, mon père et fuyez.

JACQUES GALLIOT.

J'avais voulu t'épargner ; mais tu ne méritais pas cette exception. Je t'abandonne à leurs coups, et Daviller ne périra pas moins.

LÉONTINE.

Détrompez-vous. A présent mon père est sauvé ; un escalier dérobé l'a soustrait à votre rage.

JACQUES GALLIOT.

Nous sommes maîtres de toutes les issues.

LÉONTINE.

Détrompez-vous encore. Un être fidèle vient de s'échapper d'ici pour appeler du secours.

JACQUES GALLIOT.

Il ne pourra sortir du palais. J'ai eu la précaution d'en conserver la clef.

LÉONTINE.

A l'instant même je viens de te la ravir. Bientôt le tocsin vous apprendra qu'il ne vous reste aucun espoir de salut ; la fuite même ne vous soustrairait pas maintenant à notre juste vengeance. (*Le tocsin sonne dans l'éloignement.*) L'entendez-vous ? Il annonce votre perte. Frappez maintenant, je suis fière de mourir.

JACQUES GALLIOT.

Implacable ennemie ! tu ne jouiras pas de ce triomphe. Reçois-la donc cette mort que tu désires.

(Tous s'élancent vers Léontine.)

PHILIPPE DE COMMINES, *jetant son casque, son manteau et se plaçant devant Léontine qu'il défend de son épée.*

Frappez auparavant l'ami de votre maître.

JACQUES GALLIOT, *confus.*

Philippe de Commines ! (*Les soldats reculent.*)

PHILIPPE DE COMMINES.

Oui, misérable, c'est Philippe de Commines, qui, instruit par Charles lui-même du nouvèl acte de scélératesse que tu méditais, a pris ce déguisement pour se mêler à tes complices, et vous ordonne de respecter cette femme, le modèle de son sexe.

JACQUES GALLIOT.

Tu t'abuses étrangement, Commines, si tu t'es flatté de nous vaincre par ton éloquence. Nous ne sommes pas ici au conseil. C'est le fer à la main qu'il faut nous prouver ta supériorité. (*Il se met en devoir de l'attaquer.*)

SCÈNE VIII.

LÉONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, THIERRY, JACQUES GALLIOT, SOLDATS LORRAINS, HABITANTS DE LA VILLE, SOLDATS BOURGUIGNONS.

(On entend un grand bruit. Les portes sont enfoncées. Les soldats Lorrains et des habitants portant des flambeaux se précipitent en foule et terrassent les Bourguignons.)

HÉLÈNE, *désignant Claude.*

Le voilà, le voilà, ce maudit conducteur... Ne le manquez pas.

(Jacques Galliot veut s'esquiver par la fenêtre, mais il est arrêté par Thierry, qui paraît au haut de l'échelle et le couche en joue avec une arquebuse.)

THIERRY.

Non pas, s'il vous plaît, ou cette arquebuse achèvera ce que la coulevrine a commencé.

JACQUES GALLIOT *pousse un cri de rage.*

Oh!

THIERRY.

C'est contrariant, je l'avoue, mais c'est comme cela.

GÉRARD DAVILLER.

Noble Commines... quoi?... c'est encore à vous...

THIERRY.

Monsieur le Gouverneur, pour en finir, je vous propose de faire pendre tous ces gaillards-là.

GÉRARD DAVILLER.

Je vous défends d'attenter à leurs jours.

THIERRY.

Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire. Est-ce que ces misérables sont en état d'apprécier des sentiments généreux ? cela ne fait que les enhardir. Quelque jour vous serez la dupe de votre bon cœur.

GÉRARD DAVILLER.

Dût mon indulgence me devenir fatale, je ne me déterminerai jamais à imiter des hommes que je méprise. Thierry, je vous charge de les reconduire hors de la poterne Saint-Jean.

THIERRY.

Je vous prie de me dispenser de cette commission, monsieur le Gouverneur; je ne vous répondrais pas de résister à la tentation de les faire sauter dans le fossé en passant. Permettez que je reste à mon poste. (*Il sort.*)

PHILIPPE DE COMMINES.

Allez, brave Galliot, allez réclamer auprès du duc de Bourgogne la récompense du noble service que vous avez promis de lui rendre.

JACQUES GALLIOT.

Sensible Commines, peut-être recevras-tu bientôt celle que je te réserve.

LÉONTINE.

Nous le défendrons à notre tour.

(Jacques Galliot et les Bourguignons sont emmenés par les soldats Lorrains.)

SCÈNE IX.

GÉRARD DAVILLER, PHILIPPE DE COMMINES, LÉONTINE, HÉLÈNE, SOLDATS LORRAINS, HABITANTS DE LA VILLE.

LÉONTINE.

Généreux Commines, mettez le comble à vos bienfaits en demeurant parmi nous. Vous trouverez dans cette ville autant d'amis sincères qu'elle contient d'habitants.

PHILIPPE DE COMMINES.

Cette offre touchante pénètre mon cœur; cependant je ne puis l'accepter, mon devoir s'y oppose. J'abandonne sans retour un prince endurci, devenu tout à fait étranger à l'honneur; mais, en le quittant, je ne puis étouffer entièrement cette voix qui m'a parlé si longtemps pour lui. Votre sort m'intéresse, mais Charles fut mon ami; je ne puis donc rester parmi vous. Dans cette conjoncture délicate, il ne m'est pas même permis de former des vœux. Je laisse Dieu maître de décider de quelle manière doit se terminer cette grande querelle.

GÉRARD DAVILLER.

Notre souvenir et nos bénédictions vous suivront partout.

LÉONTINE.

Puisse le bonheur accompagner vos pas! (*Philippe de Commines sort.*)

SCÈNE X.

LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE.

GÉRARD DAVILLER.

Cependant nous touchons à l'expiration de la trêve, et rien ne confirme les espérances que l'on nous a données. Se pourrait-il que nous fussions réduits à l'horrible nécessité d'ouvrir nos portes? (*Huit heures sonnent.*)

LÉONTINE.

Voilà l'heure fatale ! la trêve est expirée.

GÉRARD DAVILLER.

O mon Dieu ! tu nous abandonnes.

SCÈNE XI.

LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, THIERRY, HÉLÈNE, SOLDATS, HABITANTS.

THIERRY *arrive en courant, il est hors d'haleine et crie en dehors.*

Grande nouvelle ! Monsieur le Gouverneur, grande nouvelle ! on a répondu à nos signaux.

GÉRARD DAVILLER, LÉONTINE, HÉLÈNE.

On a répondu !

THIERRY.

Je viens de voir des feux allumés sur les tours de Saint-Nicolas. En ce moment, le duc René attaque l'aile droite des Bourguignons. (*On entend le canon dans l'éloignement.*)

GÉRARD DAVILLER, LÉONTINE, HÉLÈNE.

Nous sommes sauvés !

LÉONTINE.

Nous allons donc le revoir, ce Prince que les malheurs de la guerre ont tenu si longtemps éloigné de nous.

GÉRARD DAVILLER.

Courez sur les remparts, réparez les brèches. A la tête de tous les combattants, je veux tenter une sortie. Cette attaque imprévue dirigée sur l'aile gauche de l'armée de Charles opérera une diversion utile, en empêchant cette partie de ses troupes de prendre part à l'action principale. Jurons sur cette bannière de n'abandonner qu'avec la vie, la cause de notre légitime souverain.

TOUS.

Nous le jurons.

(On baisse les lances et les épées sur la bannière. Ce mouvement, le

cri qui l'accompagne, l'énergie avec laquelle on l'exécute à la clarté d'un grand nombre de flambeaux doivent produire un tableau imposant. (Sortie vive.)

(Le théâtre change (1) et représente l'étang Saint-Jean, mais à sec et couvert de roseaux. Ce marais doit présenter une immense étendue depuis le deuxième plan jusqu'au fond à perte de vue et sur la droite; au deuxième plan, une digue en pierre traverse géométralement le théâtre. Toute la gauche, depuis la digue jusqu'au fond, représente les remparts de la ville, vus obliquement. A droite, au premier plan, est un grand arbre isolé dépouillé de verdure, auquel on a attaché un écriteau portant ces mots : *Là périt Cifron. Vengeance!* Auprès de cet arbre est la fontaine Saint-Thiébault. C'est un petit oratoire, ouvert sur le devant et grillé, au pied duquel coule une source où les malades allaient boire pour se guérir de la fièvre. (2) Au premier plan, à gauche, est la poterne Saint-Jean.)

SCÈNE XII.

LÉONTINE.

(On lève la herse et Léontine sort par la poterne.)

Grâce à ce déguisement, me voilà hors de la ville. J'ai résolu de chercher partout le Duc de Bourgogne pour le provoquer et lui donner la mort ou la recevoir de lui. C'est là que mon époux a péri. (*Elle montre l'arbre isolé qui est à droite.*) C'est là, (*montrant le pied de cet arbre.*) que je voudrais creuser de mes mains la dernière demeure de ce tigre. (*Elle regarde en dehors.*) O ciel! que vois-je?... Les Bourguignons s'avancent à travers le marais!... encore un nouvel assaut! Et qui le soutiendra?... Nos guerriers ont

(1) C'est la première fois que je me permets cette violation des règles dramatiques, et j'en demande pardon à mes juges. Quoi que l'on dise du mélodrame et des abus auxquels il se livre, je n'ai jamais cherché à réussir par des moyens irréguliers. Je les ai remarqués dans plusieurs drames lyriques, tels que le *Déserteur*, *Sargines*, *Richard*, etc. Mais je n'ai pas cru devoir m'autoriser de ces licences pour porter un mauvais exemple sur les théâtres secondaires. J'ai constamment respecté les lois établies par les maîtres de l'art; mais dans cette circonstance, je tenais à présenter toute la vérité, et il fallait, pour me conformer à l'histoire, montrer le lieu même où Charles a péri. Je demande donc grâce pour cette fois, sans tirer à conséquence.

(2) Cette décoration est conforme aux plans et aux descriptions donnés par les historiens du temps.

suivi mon père... il ne reste dans la ville que des êtres faibles... Comment les sauver?... Ah!.. tout près d'ici... une écluse... Quand la défense est légitime, tous les moyens sont permis avec de tels hommes. (*Elle sort en courant vers la droite.*)

SCÈNE XIII.

THIERRY, HABITANTS DE NANCY *sur le rempart*, SOLDATS BOURGUIGNONS, JACQUES GALLIOT *dans le marais.*

(Un grand nombre de Bourguignons portant des échelles, des gabions, des fascines, s'avancent en bon ordre dans le marais. On ne leur voit que la moitié du corps. Arrivés au pied du rempart, ils dressent leurs échelles et montent à l'assaut. Les murailles sont garnies de femmes et de vieillards, qui opposent aux efforts des assiégeants toute la résistance dont ils sont capables. On jette sur leur tête des pierres, de l'huile, des tisons enflammés.)

JACQUES GALLIOT.

Courage, mes amis; notre Prince a les yeux sur nous. Nous touchons à la victoire.

THIERRY, *sur le rempart.*

Mais tu n'en seras pas témoin. Pour cette fois, je ne te manquerai pas. (*Il le tue d'un coup d'arquebuse.*)

(Tout à coup on voit des torrents d'eau arriver en bouillonnant par la droite, couvrir insensiblement tout le marais, et ne s'arrêter qu'aux murs de la ville. Les assiégeants n'attaquent plus avec la même vigueur. Ils regardent en arrière; mais l'eau qui monte à chaque minute ne leur permet pas la retraite. Ils grimpent sur les échelles, qui étant trop chargées, se rompent et s'enfoncent. Quelques-uns se suspendent aux murailles, d'où les assiégés les précipitent dans le marais. L'eau croît toujours, jusqu'à cacher entièrement les roseaux et à ne présenter plus qu'un vaste étang, depuis le deuxième plan jusqu'au fond. Tous les Bourguignons périssent. Tous ceux qui voulaient se sauver à la nage sont noyés.)

SCÈNE XIV.

THIERRY, Habitants de Nancy, LÉONTINE.

(Léontine rentre. Elle est témoin de la joie des assiégés, qui la remercient de loin, et se sont mis à genoux pour rendre grâce au ciel de leur délivrance. Léontine les imite.)

Reçois, ô mon Dieu, mes actions de grâces et celles de tout un peuple que tu rends à la vie. Mais ce n'est pas tout, ô mon Dieu! tu mets le comble à tes bienfaits, en offrant à ma vengeance un prince sanguinaire. Ah! permets que j'en fasse un sacrifice aux mânes de ses victimes!

SCÈNE XV.

LÉONTINE, CHARLES, Habitants de Nancy.

CHARLES.

O funeste revers! mon armée, battue sur tous les points, fuit en désordre...la déroute est complète...René triomphe, et moi...

LÉONTINE.

Je t'attendais, Charles.

CHARLES.

Que me veux-tu?

LÉONTINE.

Te combattre.

CHARLES.

Mirérable adversaire!

LÉONTINE.

Défends-toi, Charles, car je ne te ménagerai pas.

CHARLES.

Puisque tu veux absolument périr de la main du duc de Bourgogne, je vais satisfaire ton ambition.

(Il s'engage un combat à l'épée, mais extrêmement vif, entre Charles

et Léontine. Charles, blessé d'un coup mortel, tombe au pied de l'arbre fatal.)

CHARLES.

Je meurs.

LÉONTINE, *levant la visière de son casque.*

Auparavant, reconnais Léontine. J'ai vengé mon époux.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

THIERRY, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, PHILIPPE DE COMMINES, Soldats lorrains, Habitants de Nancy.

(Les remparts sont couverts d'habitants qui expriment de loin la plus vive allégresse; l'air retentit de leurs acclamations.)

GÉRARD DAVILLER.

Viens, ma fille, viens unir ta voix à celle de tout un peuple enivré. Notre bien-aimé Souverain entre en ce moment dans sa capitale.

PHILIPPE DE COMMINES.

Et il désire vous témoigner son admiration pour des services qui sont au-dessus de tout éloge, comme de toute récompense. Venez, Madame, venez jouir d'un tableau délicieux. Impatient de recevoir cet excellent Prince, l'ami, le père de son peuple, on se précipite en foule sur son passage; tous voudraient embrasser ses genoux; l'un ose saisir sa main qu'il baigne de larmes bien douces; l'autre s'estime heureux d'avoir pu toucher l'extrémité de son vêtement; toutes les mères le désignent à leurs fils, comme le conservateur de leur existence : l'air retentit des plus touchantes bénédictions. Sans se connaître, on s'arrête, on s'embrasse, et l'on se dit avec toute l'effusion du bonheur : « Grâce au ciel, tous nos maux sont finis, notre père est »de retour, il est parmi nous, il ne nous quittera plus; il »répandra sur nous tous les biens dont la Divinité n'a établi »les rois dépositaires que pour en être les heureux dispen»sateurs. Puisse son règne être immortel comme notre

»amour pour lui!... »En un mot, la présence de Dieu lui-même, apparaissant au milieu des hommes, ne produirait pas plus d'admiration et d'enthousiasme.

LÉONTINE.

Ah ! je cours me jeter à ses pieds !...

PHILIPPE DE COMMINES, *douloureusement*, *en voyant le corps de Charles.*

Voilà donc ma prédiction accomplie !

GÉRARD DAVILLER.

Que reste-t-il maintenant de cette puissance formidable ?

PHILIPPE DE COMMINES.

Rien, parce qu'il n'a pas su se faire aimer. Un insensé revêtu d'un pouvoir sans bornes, est le plus redoutable fléau des nations. (*Roulement. La toile tombe.*)

FIN DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. DARONDEAU.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 5 septembre 1815.

LETTRE DE M. EL. DE VAULABELLE

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, 9 mars 1842.

Voici, mon cher ami, le petit travail que vous m'avez demandé. Je tremble de n'avoir pas rempli vos intentions d'une manière convenable. Mais, en aucun temps, et quelque sujet que je traite, je n'ai pu me rendre maître de ma plume, qui a la détestable et perpétuelle habitude de m'emporter où bon lui semble.

Je voulais parler de Pinçon, puisque vous m'aviez même envoyé l'histoire de Dieppe à cet effet; histoire que j'ai lue, ainsi que tout ce qui concerne le Pinçon susdit; eh bien, je ne sais comment il s'est fait que ce damné Pinçon ne s'est pas présenté une seule fois sous ma plume. Ce n'est ni faute de savoir, ni faute de vouloir, mais, je vous le répète, je ne dis pas toujours ce que je veux dire, et c'est même à cela, à cette infirmité de mon pauvre esprit, que je suis redevable en bonne partie de l'obscurité où je végète comme écrivain. Je ne ferai jamais rien qui vaille.

Peut-être aussi étais-je préoccupé de cette idée, qu'il vous fallait cinq ou six pages in-8°, et, dans la crainte de ne pas fournir ma tâche, je me suis jeté, à tête perdue, dans des divagations qui m'ont trop souvent éloigné de votre drame.

Quoi qu'il en soit, j'espère que vous ne serez pas trop mécontent de moi ; autrement ce me serait un grand chagrin.

S'il vous était possible de m'envoyer les épreuves, je vous en serais fort obligé. Je meurs de peur toutes les fois que l'on m'imprime. Mes fautes personnelles sont assez nombreuses, Dieu merci, sans que messieurs les compositeurs viennent encore m'en prêter quelques-unes de leur crû. Cent soixante fautes dans la seconde édition de mon dernier roman m'ont ôté, depuis bientôt huit ans, la force et l'envie de rien publier. Ajoutez à cela que c'est la seconde fois de ma vie que je livre mon nom au public, en dehors de mes contes pour les enfants ; ne faites pas que la seconde fois soit la dernière. Je redoute l'impression plus que le feu. Il me semble toujours qu'un homme imprimé est un homme mort. Vous à qui tout le contraire arrive en ce moment, vous vous riez de mes craintes ; mais que voulez-vous ? Je suis ainsi fait.

Adieu, mon cher et excellent ami, je vous remercie d'avoir pensé que je pouvais vous être bon à quelque chose, et vous suis mille fois reconnaissant de m'avoir fourni l'occasion de vous prouver à quel point je suis à vous du fond de mon cœur.

El. de Vaulabelle.

NOTICE

SUR CHRISTOPHE COLOMB.

Le succès de ce mélodrame fut grand, mais de courte durée. Après cent dix-sept représentations, tant à Paris qu'en province, *Christophe Colomb* disparut de l'affiche. On a quelque peine à s'expliquer comment une œuvre si hardiment conçue et si habilement exécutée, ne vécut pas l'espace de mille à quinze cents représentations, ainsi que l'ont fait la plupart des excellents ouvrages de l'auteur.

Peut-être cette brièveté dans la carrière dramatique de *Christophe Colomb* eut-elle pour cause le peu de sympathie de la foule pour ces hommes surhumains qui, tels que notre héros, agissent sous l'influence d'une passion en quelque sorte métaphysique, comme l'est, par exemple, l'amour de la gloire. Laisser après soi un nom immortel, est et sera toujours chose parfaitement niaise, si ce n'est incompréhensible, pour ce public vivant au jour la journée, sans souci de la veille, comme sans préoccupation du lendemain, et s'intéressant d'autant moins au navigateur qui s'en va découvrir un nouveau monde à l'extrémité de l'Océan, que, lui, il n'irait pas d'ici là, du Boulevard St.-Martin à l'Observatoire, pour découvrir une nouvelle étoile au bout d'une lunette.

Quoi qu'il en soit, on comprend que M. de Pixerécourt

ait dû être violemment tenté de traduire sur la scène cet esprit aventureux qui s'en était allé à la recherche d'un autre hémisphère. Entre les témérités de l'expédition du marin, et la hardiesse des conceptions de l'auteur dramatique, il y avait sympathie. Si l'un avait découvert l'Amérique, l'autre avait créé le Mélodrame, et, tous deux, proportions gardées, ils avaient découvert un Monde.

Et puis, quel noble cœur n'eût été saisi d'admiration et de pitié pour ce grand homme, ce demi-dieu, dont la couronne de gloire fut une couronne d'épines! D'abord c'est un vaisseau qu'il mendie, de mer en mer, et que les Rois de l'Océan lui refusent, non parce qu'ils manquent de vaisseaux, mais parce qu'ils n'ont pas foi en son génie. C'est un fou, disent-ils.

Et plus il leur parle raison, la science à la main, plus ils le croient ignorant ou en démence.

— Cependant écoutez-moi, Rois chrétiens! s'écriait Colomb : là-bas, vivent pour la damnation éternelle, des hommes qui sont vos frères et des femmes qui sont vos sœurs... Eh bien, le salut de tous ces hommes et de toutes ces femmes pour un vaisseau!

Les Rois chrétiens demeuraient sourds.

— Là-bas encore sont de fertiles vallées et de riches montagnes... Toutes ces vallées et toutes ces montagnes pour un vaisseau!

Les Rois continuaient de garder le silence.

— Là-bas encore, ajoutait-il, sont des fleuves immenses qui roulent des diamants et des perles... Tous ces diamants et toutes ces perles pour un vaisseau!

Une Reine l'entendit. — Qu'on lui donne trois vaisseaux, dit-elle.

Alors Colomb s'agenouilla devant Isabelle, priant et pleurant; priant Dieu de bénir cette grande Reine qui n'avait pas douté de lui, et pleurant sur cette pauvre femme qui l'envoyait là-bas pour lui chercher des perles.

Le voilà donc en mer, en plein Océan, et suivi de trois grands vaisseaux, ma foi! buvant l'onde salée avec délices, marchant dans la tempête et allant toujours, toujours droit devant lui, comme un homme qui sait son chemin, comme un bon propriétaire dans l'avenue de son château.

Cependant ses compagnons lui demandaient sans cesse des nouvelles de ce nouveau monde qu'ils ne voyaient pas venir. — Je le vois bien, moi, répondait-il. — Et où cela? — Ici.

Et, du doigt, il leur montrait son front.

Des marins ne se contentent pas de gestes, surtout des marins affamés. Or, ceux-ci manquaient de vivres, et le découragement les prit. Une conspiration s'en mêla. Colomb fut déclaré traître et jugé digne de mort. Déjà les requins attendaient leur proie, lorsqu'un vent du sud-ouest vint calmer tous ces furieux. Ce vent était chargé du parfum des fleurs; et ces fleurs, c'était l'Amérique.

Colomb fut proclamé Roi. Mais, hélas! sa royauté fut celle du génie... Malheur à qui l'exerce de son vivant!

Il avait des envieux; il eut des ennemis. De nouveaux voyages et de nouvelles découvertes, en rehaussant sa renommée, exaspérèrent encore la haine de ses contemporains. On lui disputa sa gloire, on le dépouilla de ses hon-

neurs, on lui vola son nouveau monde; et bientôt, traité lui-même comme le dernier des hommes, il traîna dans la misère et dans la honte les restes d'une vie qui avait enrichi l'Espagne et immortalisé son roi.

On sait que Christophe Colomb mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, quatorze ans après avoir découvert l'Amérique. Mais où était-il né? C'est ce que l'on ignore.

Les uns veulent qu'il ait reçu le jour en 1441, dans les états de Gênes. Mais, en quel lieu? A Gênes, disent les Génois; à Savone, ajoutent les habitants de cette ville; chez nous, ripostent les villageois de Cogoréo et de Succaro. — Non pas, répliquent les citadins de Nervi, c'est dans nos murs que Christophe Colomb a pris naissance.

Au milieu de toutes ces prétentions diverses, il est difficile de savoir à quoi s'en tenir.

D'autres ont eu l'idée d'en faire un Corse. Il leur a paru ingénieux sans doute de donner le même berceau à Napoléon et à Christophe, au plus grand capitaine des temps modernes et au plus grand navigateur des temps anciens. Suivant eux, Calvi serait la véritable patrie de Colomb. C'est en compulsant les registres de cette ville, que M. Giubéga, ex-préfet de la Corse, aurait trouvé l'acte de naissance de l'illustre marin.

A la bonne heure. Mais pourquoi tant tarder à rendre public un fait d'une si grande importance? Il y aura bientôt un an que la *Revue de Paris* nous a donné cette nouvelle; et, depuis lors, ni de M. Giubéga, ni de la nouvelle donnée par la *Revue de Paris*, il n'a été question nulle part, pas même à Calvi peut-être.

Est-ce que, par hasard, un estimable savant italien, M. Isnardi, en déclarant, l'autre jour, et pièces en main, que Christophe Colomb est définitivement né à Cogoloto, dans les états de Gènes, aurait fait taire tout à coup les nobles rivalités de toutes ces villes, bourgs et villages qui réclament Christophe comme leur enfant?

Il est vrai que les preuves apportées par M. Isnardi, à l'appui de sa thèse, défient toute espèce de contradiction: ce sont quatre documents authentiques, en date de 1586, 1590, 1595, 1602, et dans lesquels il est dit, en termes fort clairs: « Le Colomb de Cogoloto, si célèbre en Espagne... »

Il est vrai aussi que les preuves fournies par Gênes, Savone, Nervi, Succaro, Cogoréo (1), et surtout par Calvi, ne sauraient être révoquées en doute, et que ces villes ou bourgades établissent d'une façon également authentique, leur droit à être proclamées, chacune en particulier et toutes ensemble, les seules mères et nourrices de l'immortel navigateur.

Que faut-il conclure de tout cela? je ne sais. Mais j'ai grand'peur que les biographes aient plus de peine à découvrir le coin de terre où est né Colomb, qu'il n'en a eu lui-même à découvrir l'Amérique.

J'en reviens au drame de M. de Pixerécourt.

Ce qui m'a le plus frappé dans cet ouvrage, ce n'est ni l'originalité d'une exposition qui commence avant le lever du rideau; ni la nouveauté d'une action qui se noue et se développe sur l'immensité des mers; ni la grandeur calme

(1) Ce Cogoréo et le Cogoloto de M. Isnardi ne seraient-ils pas de la même famille? tous les deux villages, et tous les deux situés dans les états de Gênes! on est parent de plus loin

du caractère de Christophe Colomb ; ni la vérité de toutes les basses physionomies de conspirateurs dont le peintre encadré la noble figure de son héros ; ni le naturel d'un dialogue inouï jusqu'alors à la scène, où le langage du marin n'avait jamais dépassé les *mille tribords !* et les *mille babords !* de la vieille comédie.

Ce qui m'a frappé surtout, je dois le dire, c'est de rencontrer là, sur ce vaisseau, parmi les conspirations et au milieu de la tempête, les plus pures émotions de l'âme, les saintes affections de la famille.

Et, à mon sens, ce n'est pas une des moindres causes des grands et légitimes succès obtenus par M. de Pixerécourt, que cette large part qu'il a faite aux sentiments de famille dans chacun de ses drames. Les souvenirs du berceau, les étreintes filiales ou paternelles, toutes ces sublimes tendresses si puissantes sur le public de nos théâtres, occupent presque toujours la première place dans ses compositions, parce qu'elles occupaient aussi la première place dans son cœur. « Il m'est resté toute ma vie pour mes parents un profond respect rempli de crainte, » dit M. de Pixerécourt, page XXIV de ses *Souvenirs du jeune âge.*

Peut-être serait-ce ici le lieu de dire à quelle circonstance j'ai dû le précieux avantage d'être rangé par M. de Pixerécourt au nombre de ses amis.

Longtemps je n'avais été pour cet habile écrivain qu'un critique bien jeune et bien déraisonnable, appréciant à tort et à travers, dans le *Figaro* ou ailleurs, des drames auxquels mon inexpérience du théâtre ne me permettait pas de comprendre grand'chose. Cependant, M. de Pixerécourt, biblio-

phile érudit et auteur indulgent, me pardonnait mes erreurs de journaliste, en considération de mon goût pour les vieux livres. Nos relations étaient amicales déjà ; intimes, elles devaient l'être bientôt.

Il m'arriva de publier, sous je ne sais plus quel nom d'emprunt, un roman fait à la hâte, en moins de six semaines, et dont le dernier volume, surtout, avait été écrit, pour ainsi dire, au courant de mon cœur. L'amour de la famille y jouait un grand rôle. J'envoyai ce roman à M. de Pixerécourt. Lui qui avait fait couler tant de larmes, il en répandit à son tour, et dès lors, il m'aima et m'estima assez pour que, après dix ans, cette amitié et cette estime n'aient rien perdu de leur force. La preuve la plus grande et la plus chère qu'il pouvait m'en donner, je l'ai reçue en obtenant de lui l'honneur de mêler mon nom au sien et de signer au bas de cette page,

El. de Vaulabelle.

OBSERVATION.

Christophe Colomb n'a obtenu en tout que cent dix-sept représentations; mais la faute en est uniquement à l'embarras des décorations qui ne permettaient pas de maintenir la pièce tous les jours au répertoire, ni même de la jouer dans toutes les salles. Il y a tout au plus huit villes en France où le théâtre puisse contenir un vaisseau avec ses mats, ses voiles, ses accessoires et trente matelots et mousses en mouvement. Marseille est du nombre; aussi, l'ouvrage y a-t-il obtenu au delà de vingt représentations de suite.

Pour me conformer, autant que possible, à la règle des unités, je suis parvenu, non sans beaucoup de peine, à conserver dans mon drame celles de temps et d'action ; ma pièce ne dure que vingt-quatre heures.

Je me suis attaché particulièrement à conserver les mots techniques, et à peindre ce que l'on peut appeler les *mœurs d'un vaisseau*. J'ai mis le même soin dans le troisième acte, à l'imitation des usages, costumes et signes caractéristiques des sauvages. Tout y est strictement conforme à la vérité.

Le public pensera sans doute comme moi, qu'il eût été complètement ridicule de prêter notre langage à des hommes qui voient, pour la première fois, des Européens. J'ai donc donné aux habitants de l'île Guanahani, l'idiôme des Antilles,

que j'ai puisé dans le Dictionnaire Caraïbe, composé par le R. P. Raymond Breton, et imprimé à Auxerre. On trouvera dans la pièce l'explication de tous ces mots dont j'ai cru devoir user néanmoins avec sobriété.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTOPHE COLOMB, savant navigateur Génois.	M. Tautin.
DIÉGUE, son fils, sous le nom de Pédrille.	Mlle Bourgeois.
VINCENT PINSON, commandant *la Nina*, l'une des caravelles de la flotte.	M. Renaud.
ROLDAN, maître d'équipage de *la Sainte-Marie*, caravelle montée par Christophe Colomb.	M. Marty.
MARGARITA, bosseman sur le même navire.	M. Édouard,
INIGO, paysan Portugais, filleul de Christophe Colomb,	M. Duménis.
ORANKO, cacique de l'île *Guanahani*.	M. Hébert.
AZAKIA, jeune sauvage, fille d'Oranko.	Mlle Legros.
KARAKA, vieille sauvage.	Mme Clément.
KEREBECK, son fils, destiné à Azakia.	M. Chéza.
Deux Sauvages.	M. Duthé. M. Leroy.
Sauvages, habitants de l'île.	
Matelots Espagnols.	

La scène est, pendant les deux premiers actes, sur la caravelle *la Sainte-Marie*, montée par Christophe Colomb, et, pendant le troisième, dans l'île de Guanahani, l'une des Lucayes.

L'action se passe en 1492. Elle commence le 11 octobre, vers midi, et finit à pareille heure le lendemain 12, jour de la découverte du Nouveau-Monde.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU LA

DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre est partagé en deux parties horizontales. La partie supérieure représente l'arrière du vaisseau monté par Colomb, depuis le mât d'artimon jusqu'à la proue; la partie inférieure représente la chambre dite du conseil. Cette chambre entièrement fermée occupe à peine quatre plans de profondeur; elle est étroite et peu élevée. On y voit quelques meubles amarrés, une table, des barils, un coffre, des tabourets. Deux escaliers conduisent sur le pont; tous deux à la hauteur du deuxième plan et garnis d'une rampe, sont tournés du côté de la proue, c'est-à-dire qu'en descendant on tourne le dos au spectateur. Le dessous de ces escaliers forme comme une espèce de guérite en face du public; on y a pratiqué des armoires. Le fond de la chambre est garni de petites croisées à travers lesquelles on aperçoit la mer. Au premier plan, de chaque côté, un sabord.

Pendant l'ouverture, qui peint d'abord une tempête violente, on entend derrière le rideau ces commandements faits d'une voix forte par le maître d'équipage et toujours précédés d'un coup de sifflet :

Cargue la grande voile! Cargue la misaine! Cargue l'artimon!... (*Le tonnerre, la pluie, la grêle, le vent, le mugissement des vagues, tout contribue à fixer l'attention du spectateur, en le transportant en idée sur cette scène d'horreur. A un moment de calme succède tout-à-coup un effroyable craquement; le maître d'équipage crie:*) Nous touchons! (*On tire deux coups de canon.*) Tout le monde sur l'avant! (*On entend en effet le bruit que font tous les*

gens de l'équipage en courant de l'arrière à l'avant. Le bosseman s'écrie avec effroi :) Du monde à la pompe!... Charpentier à la cale!... Bouche la voie d'eau. (*A ce violent tumulte succède par degrés le beau temps dont l'orchestre exprime le retour. On entend l'un après l'autre ces commandements faits par le maître d'équipage :*) Hors le grand foc! Hisse les huniers! Borde l'artimon! Dresse la barre!... (*Au lever du rideau, on voit Inigo amarré au mât d'artimon qui traverse le plancher du pont.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

INIGO. *Il se débouche les oreilles.* *

Dieu merci! v'là l'beau temps revenu. (*Il défait les nœuds qui l'attachent, et marche avec timidité.*) Oh oui... j'garde l'équilibre à présent... c'est une preuve que la mer est calme et que l'vaisseau marche droit. Vrai!... j'ons cru que c'te nuit-ci serait mon dernier jour. Queu vacarme! celle-là peut compter par exemple. Ces marins disont comme ça quy gn'y a rien d'si superbe qu'eun' tempête; hé ben! j'leux y souhaite ben du plaisir. C'est la première que j'voyons; mais si l'bon Dieu m'fait l'honneur d'me consulter, j'promettons ben qu'ce s'ra la dernière. Miséricorde! n'savoir où s'fourrer... pas un pauvre p'tit coin où qu'l'on soit à l'abri. J'm'asseois sur un banc à côté, là, dans l'entrepont; crac, le roulis m'jette par terre, en avant, et j'tombe sur mon nez. J'me relève; pan!... v'là c' qu'ils appelont un coup d'tangage... j'tombe sur l'côté opposé au nez. J'grimpe sur l'pont et j'arrive tout-à-point pour être inondé par eun' lame. Enfin, j'me sauvons ici dans la chambre de l'Amiral où c'qu'y m'vient la bonne pensée d'm'amarrer à c'te pièce de bois, pour à c'te fin de m'tenir sur mes jambes et de recommander tranquillement mon âme à Dieu. Ah! pour-

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

quoi faut-il que j'aie suivi l'Seigneur Colomb, au lieu d'rester en Portugal avec ma mère? «Va, Inigo, qu'm'a dit c'te » bonne femme, va offrir tes services à ton parrain l'Amiral. Les voyages forment la jeunesse, tu n'saurais mieux » faire que de t'embarquer avec ce savant marin qui s'en » va dans l'autr' monde. Qui sait? Peut-être ben que tu » feras fortune là-bas. Qui n'risque rien n'a rien. Tu n' pos» sèdes pas un maravédis, par ainsi tu n' risques pas grand » chose. Et puis, tu l'y dois d'la reconnaissance à c'brave » homme. Pendant que j'nourrissais son fils du premier lit, » il t'a fait apprendre à lire. D'mon côté, j't'ai donné l'peu » d'savoir que j'possède. Tu fais assez ben la cuisine; tu » raccommodes joliment un pourpoint; enfin, tu sais un peu » d' tout; ainsi tu n' peux manquer de t'rendre utile sur un » vaisseau. Adieu. Sois honnête et sage. Tiens, je te donne... » ma bénédiction, et va-t-en. » J'sis parti pour Cordoue, j'm'ai offert à l'Amiral, qui m'a ben reçu et m'a promis six piastres au retour. J'nous sommes embarqués et j'nétions pas trop mécontent d'ma condition, quoiqu'il y ait quarante-deux jours, ni plus ni moins, que j'n'ons vu que l'ciel et l'eau quand c'te maudite tempête est venue m'tourner le sang.

SCÈNE II.

INIGO, COLOMB.

COLOMB, *descendant l'escalier de droite.*

Que fais-tu là?

INIGO.

Rien, monsieu l'Amiral.

COLOMB.

Qui t'y a conduit?

INIGO.

La peur.

COLOMB.

La peur! et c'est à moi que tu oses faire un tel aveu?

INIGO.

Cé n'est pas c'que j'ons voulu dire, monsieu l'Amiral, c'est que... voyez-vous... je n'sis pas fait à tout c'vacarme... j'n'avions jamais vu la mort d' si proche. C'est désagréable d'mourir sans être malade... vrai, ça n'est pas gai. L'cœur m'battait d'une force! et j'dis que j'n'étions pas l'seul. Tous les gens de l'équipage faisiont d'grands signes de croix; et vous même, monsieu l'Amiral, quand j'ons eu l'honneur d'vous rencontrer sur le pont, vous étiez pâle... comme je n'sais quoi.

COLOMB.

Il suffit. J'excuse ta frayeur, elle était bien naturelle; mais l'équipage compte sur toi pour réparer ses forces. Hâte-toi d'aller faire la distribution des vivres.

INIGO.

J'y cours, monsieu l'Amiral. (*Il lui baise la main et remonte sur le pont.*)

SCÈNE III.

COLOMB.

J'aime ce garçon; il est fidèle, affectueux, zélé. Sa présence me rappelle les jours heureux que j'ai passés dans le Portugal, au sein d'une famille tendrement chérie; elle me rappelle surtout mon fils aîné, ce bon Diègue qui m'avait accompagné dans plusieurs voyages, mais que je n'ai pas dû exposer aux dangers d'une navigation dont le terme est incertain. Ardent, impétueux, comme je l'étais à son âge, il voulait absolument me suivre; il m'a fallu, pour la première fois, user de mon autorité pour le contraindre à demeurer en Espagne. Aujourd'hui surtout, combien je me suis applaudi de ma prudence!... Si, comme je l'ai craint un moment, mon vaisseau avait été submergé dans cette tempête, la plus violente de toutes celles qui m'ont assailli depuis quarante ans que je parcours les mers, nous périssions tous deux. Quel appui restait à mon épouse, à deux fils en bas âge?... aucun.

Bien loin de-là même, les envieux n'auraient pas manqué d'attaquer ma mémoire, de me dépeindre comme un aventurier; mon nom serait flétri dans l'avenir. Mais, que dis-je, quelle affreuse réflexion vient frapper mes esprits! Si je faisais naufrage avant d'avoir découvert ce nouveau continent objet de tous mes vœux, de mes ardentes recherches, de mes longues méditations, je n'en serais pas moins accusé d'avoir trompé la cour, d'avoir séduit d'honnêtes citoyens pour les rendre victimes de mon imprudence! Et cependant il existe, ce nouvel hémisphère; oui... il y a là... à l'ouest un monde inconnu aux Européens... J'en ai la plus intime conviction. J'y touchais à cette terre; cette nuit, avant la maudite tempête qui m'a porté je ne sais où, j'ai jeté la sonde, et j'ai trouvé fond à 128 brasses, ce qui m'annonçait l'approche d'une côte. Avant-hier, les matelots ont arrêté avec les grappins une pièce de bois nouvellement coupée, dont l'écorce nous a paru d'une espèce étrangère. Enfin, hier, dans la matinée, tout l'équipage a vu une tourterelle s'abattre sur le grand mât; or, selon mon estime, nous devons être à douze cents lieues de Ténériffe; à coup sûr cet oiseau n'aurait pu, sans s'arrêter, faire un aussi long trajet. En partant, il a dirigé son vol vers le sud-ouest. Oui, ces indices sont plus que suffisants pour me permettre d'affirmer que ce continent inconnu existe, que j'y ai touché. Si je ne suis point assez heureux pour y mettre le pied, je veux du moins que personne ne puisse me contester la gloire d'en avoir tracé la route. J'aurai fait assez pour mes contemporains.

SCÈNE V.

COLOMB, INIGO.

INIGO, *en haut de l'escalier de droite.*

Monsieu Colomb, voulez-vous m'permettre d'vous dire un mot?

COLOMB.

Viens.

INIGO.

C'est q'voyez-vous, j'me trouve dans un embarras terrible. C'te tempête a mis tout sens dessus dessous dans la cuisine. J'n'ons plus rien trouvé à sa place. Les jambons sont en marmelade, le biscuit est en compote, l'eau a pénétré partout; c'est comme un déluge, quoi. Enfin, il n'y a pas jusqu'au bidon où qu'j'avions mis du consommé pour vous : il était pourtant bien fermé; j'n'sais comment ça s'est fait, tant il y a qu'j'ons voulu y goûter et que j'n'ons pu en avaler une gorgée : c'est salé comme de l'eau d'mer.

COLOMB, *souriant.*

En effet, cela doit y ressembler un peu. Va trouver Roldan, le chef d'équipage, tu lui demanderas la clef de la soute aux vivres, et ce grand malheur sera bientôt réparé.

INIGO.

Dites donc, mon parrain, si ça vous était égal d'faire faire c'te commission par un autre.

COLOMB.

Pourquoi donc cela? Quand je te l'ordonne...

INIGO.

C'est que j'n'aimons pas à l'y parler à c'monsieu Roldan. Y n'a jamais qu'ça à vous dire : hou! hou! hou! (*Il contrefait la grosse voix du maître, Colomb rit.*) Ah! mon Dieu! justement le v'là qui descend.

(Il va au devant de Roldan qui descend l'escalier de gauche.)

SCÈNE V.

INIGO, ROLDAN, COLOMB.

INIGO.

Maître...

ROLDAN, *toujours brusque.*

Qu'est-ce?

INIGO.

Monsieu l'Amiral m'a dit...

ROLDAN.

C'est bon.

INIGO.

D'vous d'mander.

ROLDAN.

Va m'attendre sur le pont.

INIGO, *à part, dans le fond.*

Comme il est aimable not' chef d'équipage! ça fait peur; (*il contrefait Roldan.*) Va m'attendre sur le pont.

ROLDAN.

Eh bien! tu n'es pas parti?

INIGO.

Patience.

ROLDAN.

Au contraire, je suis pressé. (*Inigo remonte, sur un signe que lui fait Colomb.*)

COLOMB.

Excellent marin, ce Roldan; mais un homme bizarre.

SCÈNE VI.

ROLDAN, COLOMB.

COLOMB.

Hé bien Roldan, quelle nouvelle?

ROLDAN.

Mauvaise.

COLOMB.

Mauvaise! est-ce que la voie d'eau serait rouverte?

ROLDAN.

Du tout.

COLOMB.

Le vent aurait-il changé?

ROLDAN.

Non.

COLOMB.

Il est toujours...

ROLDAN.

Nord-est et bon frais.

COLOMB.

Nous filons...

ROLDAN.

Douze nœuds.

COLOMB.

Et cela va mal, dis-tu?

ROLDAN.

Très-mal. Pour toi.

COLOMB.

Que veux-tu dire?

ROLDAN.

Que tu es perdu.

COLOMB.

Perdu?

ROLDAN.

Sans ressource.

COLOMB.

Explique-toi, voyons; un peu moins de laconisme.

ROLDAN.

Je ne sais point faire de phrases.

COLOMB.

C'est vrai. En revanche, tu fais très-bien ton devoir.

ROLDAN.

Je suis payé pour cela.

COLOMB.

Mais encore faut-il en dire assez pour se rendre intelligible. Qu'ai-je à craindre?

ROLDAN.

Tout.

COLOMB.

Où sont mes ennemis?

ROLDAN.

Ici, apparemment.

COLOMB.

Tu les connais ?

ROLDAN.

Sans doute.

COLOMB.

Nomme-les.

ROLDAN.

Tout l'équipage.

COLOMB, *surpris*.

Tout l'équipage ?...

ROLDAN.

Hé oui, excepté moi et ce paysan que je ne compte pas.

COLOMB.

Quel est le motif de leur animosité ?

ROLDAN.

Ils disent que tu les a trompés.

COLOMB.

Et que prétendent-ils ?

ROLDAN.

Te jeter à la mer.

COLOMB.

A la mer !

ROLDAN.

Il n'est pas douteux que cela sera, s'ils l'ont résolu.

COLOMB.

Pas douteux !

ROLDAN.

Ils sont quarante, et nous ne sommes que deux. Le moyen de résister ?

COLOMB.

Il en reste toujours à quiconque ne manque ni de courage, ni de sang froid.

ROLDAN.

Je sais cela comme toi. Nous en tuerons peut-être la moitié, chacun dix, c'est fort honnête ; mais l'autre moitié nous jettera par dessus le bord, et tout sera dit. Au surplus, si ce malheur arrive, conserve ta présence d'esprit,

et ne t'éloigne pas de moi. Je nage comme un requin ; quand tu seras fatigué, tu te mettras sur mon dos. Si, comme tu t'en flattes, la terre n'est pas éloignée, je t'y porterai, morbleu ! dussé-je mourir en abordant au rivage. Si nous périssons en pleine mer, hé bien, ce ne sera pas ma faute, je t'aurai servi jusqu'à mon dernier soupir. Tu voulais des phrases, en voilà, j'espère, es-tu content ?

COLOMB, *vivement ému.*

Brave homme, laisse-moi t'embrasser.

ROLDAN.

Comme tu voudras. (*Colomb lui tend les bras.*)

SCÈNE VII.

ROLDAN, COLOMB, MARGARITA.

MARGARITA, *en dehors.*

Maître !

COLOMB.

C'est la voix du bosseman.

ROLDAN.

Ici. Que me veut-on ?

MARGARITA, *descendant.*

La vigie vient de signaler une voile.

COLOMB.

A quelle distance ?

MARGARITA.

Environ deux lieues.

ROLDAN.

Je vais la reconnaître. (*Bas à Colomb, en lui montrant Margarita qui a l'air humble quand on le regarde.*) Défie-toi de cet hypocrite, c'est le plus dangereux de tous.

COLOMB.

Je profiterai de l'avis.

ROLDAN.

Je te le conseille. Je t'admirais comme un grand génie ;

mais si tu sors de ce mauvais pas, tu seras à mes yeux le premier homme du monde.

(Roldan remonte par la gauche et Margarita par la droite. Avant de disparaître et pendant que Colomb parle bas à Roldan, Margarita fait des gestes menaçants.)

SCÈNE VIII.

COLOMB.

Roldan a raison. Il est impossible que je résiste seul à tout un équipage mutiné. Je sens comme lui le danger de ma situation ; mais mon caractère ne se démentira pas. En partant pour cette entreprise plus que téméraire, j'ai su que j'allais affronter tous les périls, m'exposer à l'inconstance, aux caprices, à la fureur d'hommes avides que la cupidité et la soif de l'or ont seules attirés à ma suite, mais qui n'ont pas, comme moi, pour soutenir leur courage et supporter des revers, le noble désir de réaliser un grand projet et de rendre leur nom immortel. Si je péris, comme tout l'annonce, que du moins le fruit de mes travaux ne soit point perdu pour l'univers. Confions à l'Océan ce récit abrégé de mes espérances et de mes malheurs. Voyons, si je n'ai rien omis.

(Il tire de son écritoire une feuille de parchemin et lit ce qui suit :)

A bord de la Caravelle espagnole *la Sainte-Marie*, le 11 octobre 1492 (1).

« Né en 1442, dans le pays de Gênes, d'une famille hon-
» nête, mais réduite à la pauvreté par suite des guerres de
» la Lombardie, je conçus de bonne heure le goût de la
» navigation et fis de fréquents voyages au Levant. En-
» flammé par les découvertes des Portugais, je me livrai à
» l'étude de l'astronomie, de la géométrie et surtout de la
» cosmographie. Le résultat de mes travaux, de mes cal-
» culs, fut l'intime persuasion qu'il existait un autre hémis-

(1) Tous les détails qui suivent sont historiques.

» phère. L'autorité des anciens et surtout la forme arrondie » de la terre concouraient à affermir cette opinion ; mais » quand ma pensée reculait les bornes du monde, l'indi- » gence m'arrêtait en esclave ; il fallait de grandes sommes » pour effectuer le dessein que j'avais conçu. Je crus devoir » la préférence à ma patrie ; j'offris aux Génois d'aller dé- » couvrir pour eux ce nouveau continent. Le sénat regarda » mon projet comme le rêve d'un insensé, et je n'obtins » qu'un refus. Les nœuds que j'avais contractés en Portugal » m'attachaient à ce royaume ; adopté par mon cœur, il » avait droit à mes services. Je présentai mon plan à Don » Juan qui l'accueillit avec intérêt ; mais mon mémoire fut » communiqué à un favori qui joignait à la sottise de la » présomption, toute la jalousie de l'ignorance. Profiter » de mes connaissances, pour me ravir et s'approprier ma » gloire, fut le noble dessein qu'il conçut. Révolté de cette » perfidie, je quittai le Portugal et fixai sur l'Espagne mes » regards et mes espérances. Après cinq années de dégoût » et d'une patience que l'amour de la gloire pouvait seul » entretenir, ma proposition fut rejetée comme inexécu- » table. Je m'éloignais pour jamais de ce pays et j'allais » porter à Londres mon indignation et mes projets, quand » le Prieur Jean Perès, savant estimable, me pria de dif- » férer mon voyage. Il me conduisit au camp de Sainte- » Foi, et obtint pour moi la faveur d'être présenté à Isabelle, » et de lui développer moi-même mes idées. Elle les adopta. » Je fus bientôt comblé d'égards et d'honneurs ; les souve- » rains espagnols daignèrent souscrire avec moi un traité » par lequel je fus nommé amiral de l'Océan, vice-roi de » la Terre-Ferme et de toutes les îles que je découvrirais, » avec plein pouvoir d'instituer des gouverneurs et des » juges. Dans son enthousiasme, la généreuse Isabelle en- » gagea ses pierreries pour se procurer l'argent nécessaire. » Elle me donna 18,000 piastres ; j'armai trois caravelles » dans le port de Palos, et je partis le 3 août dernier, avec » quatre-vingt-dix hommes d'équipage et des vivres pour » un an. Je fis voile pour les Canaries, où je relâchai le 12.

» J'appareillai de nouveau le 1er septembre, et gouvernant » toujours à l'ouest, je me trouvai le 10 octobre suivant » (c'était hier), à 1,200 lieues de l'île de Fer, sous le 25e » degré de latitude nord. Là, tout m'annonçait que je » touchais au terme de ma navigation, et à cette décou- » verte tant désirée, j'avais trouvé fond à cent vingt-huit » brasses. » (*On entend un grand bruit sur le pont.*) Quel tumulte!... d'où viennent ces cris confus?... Les misérables ne me donneront-ils pas le temps de laisser ce souvenir à la postérité?

(Il renferme son écrit dans le tiroir de la table.)

SCÈNE IX.

COLOMB, ROLDAN.

ROLDAN, *très-agité.*

Rappelle ton courage, Colomb.

COLOMB.

Il ne me quitte jamais.

ROLDAN.

Les chances diminuent. Ils sont vingt-cinq contre un maintenant.

COLOMB.

Que veux-tu dire?

ROLDAN.

Que l'ennemi a reçu du renfort.

COLOMB.

Cette voile qu'on a signalée?...

ROLDAN.

Est la chaloupe de la troisième caravelle, montée par Vincent Pinson et sept à huit de ses gens.

COLOMB.

Sais-tu ce qui les amène à mon bord?

ROLDAN.

Ils veulent te parler.

COLOMB.

Dis-leur de m'attendre ; dans cinq minutes je me rendrai sur le pont.

ROLDAN.

C'est beaucoup, ils paraissent pressés.

COLOMB.

Va. Je veux terminer auparavant...

ROLDAN.

Je crains bien... Les voici.

COLOMB.

Je vais les recevoir.

(On a entendu, pendant cette petite scène, un tumulte toujours croissant.)

SCÈNE X.

INIGO, PÉDRILLE, PINSON, COLOMB, MARGARITA, ROLDAN, Gens de l'équipage.

(Tous descendent avec bruit et en désordre. Ils ont l'air menaçant.)

COLOMB.

Qui vous a permis de venir dans la chambre du conseil, sans y être mandés ?

PINSON.

Moi.

COLOMB.

Je ne savais pas qu'un subalterne pût donner à d'autres une permission dont il a besoin pour lui-même.

PINSON.

Tu l'apprends.

PÉDRILLE.

Bien.

COLOMB.

Audacieux !... quel droit...

PINSON.

Celui du plus fort. Baisse le ton, Colomb.

MARGARITA, *à demi voix.*

Oui.

INIGO, *à part.*

Tiens ! il est ben hardi, celui-là.

PINSON.

Ecoute, et pèse bien ce que je vais te dire au nom des trois équipages.

COLOMB.

Je pourrais refuser de vous entendre, car nul autre que moi ne peut commander ici.

PINSON.

Nos droits sont égaux.

COLOMB.

Tu en imposes.

PINSON.

Tu commandes *la Sainte-Marie* ; moi, *la Nina.*

COLOMB.

Ou plutôt tu cherches à égarer ces braves gens. Voilà mes lettres-patentes signées du Roi et de la Reine d'Espagne ; vous m'avez tous reconnu comme amiral de la flotte destinée à la découverte du nouveau Monde.

ROLDAN.

C'est vrai.

COLOMB.

Vous avez juré de m'obéir.

ROLDAN.

C'est encore vrai.

COLOMB.

Ce titre me donne des pouvoirs illimités...

PINSON.

Que tu ne saurais exercer sans nous ou notre consentement.

COLOMB.

Prends garde d'être tout à l'heure la preuve du contraire.

PINSON.

Mes camarades refuseraient de t'obéir.

ROLDAN.

Pas tous.

COLOMB.

Ne t'y fie pas.

ROLDAN.

Non, ne t'y fie pas.

COLOMB.

Au reste, que Vincent Pinson, chassé de Dieppe il y a trois ans...

PINSON, *avec rage.*

Chassé !...

COLOMB.

Ne m'interromps pas. Oui, chassé, et déclaré par jugement de l'Amirauté indigne de servir sur les vaisseaux de cette ville, pour s'être écarté des principes de subordination et de bonne foi, nécessaires à la prospérité de la navigation et du commerce. (1).

ROLDAN.

C'est honorable.

COLOMB.

Que ce même Pinson, dis-je, ait conçu l'espoir coupable de corrompre des matelots fidèles et de les soulever contre leur chef, je ne m'en étonne pas, c'est la conséquence naturelle de sa conduite précédente. J'aurais dû le prévoir.

ROLDAN.

Refuser ses services...

COLOMB.

Et surtout ne pas croire à son repentir et à ses protestations. Il est un âge où l'on ne réforme plus les inclinations vicieuses ; mais qu'il apprenne, toutefois, que je ne souffrirai jamais la plus légère infraction à la discipline que j'ai établie sur mon bord.

ROLDAN.

C'est juste.

COLOMB.

Le premier qui s'en écartera, je le fais pendre à la grande vergue.

(1) Voyez les Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la Navigation Française, tome 2, page 97.

INIGO, *à part.*

Pour la première fois.

ROLDAN, *à part.*

C'est bien, il n'a pas peur.

COLOMB.

Maintenant, je te permets de parler, non pas en ton nom, mais à celui des équipages de *la Pinta* et de *la Nina*. Quoique j'eusse préféré connaître leurs vœux par un autre organe que le tien, si leur demande est juste, je m'empresserai d'y souscrire.

PINSON.

Sur la foi d'une réputation usurpée, et séduits par tes brillantes promesses, nous avons consenti follement à t'accompagner sur des mers inconnues. Quelques jours suffiraient, nous as-tu dit, pour nous frayer, à travers l'Océan, la route d'un monde où personne n'a pénétré jusqu'ici ; cependant, près de deux mois et demi se sont écoulés depuis notre départ de Palos. Le 1er septembre, nous avons quitté la grande Canarie; nous sommes au 11 octobre, et pendant quarante-deux jours d'une navigation non interrompue, nous n'avons rien découvert, ton rêve ne s'est point réalisé. L'effroyable tempête que nous venons d'essuyer a mis à bout notre patience et nos forces : nous sommes peut-être à cinq ou six cents lieues de l'Europe, c'est exposer trop longtemps et sans fruit notre existence ; je t'annonce donc que les trois équipages ont résolu de cingler vers l'Espagne dès aujourd'hui.

COLOMB.

Bien, si je l'ordonne.

PINSON.

Crois-moi, Colomb, ne compromets pas ton autorité, elle échouerait.

COLOMB.

Misérable ! quand tu devrais ranimer le courage de tes gens, c'est toi qui les excites à la révolte.

PINSON.

Nous sommes las de servir les projets insensés d'un ambi-

tieux qui n'a voulu que se faire un grand nom aux dépens de notre crédulité.

TOUS.

Oui.

COLOMB.

Je l'avoue, j'ai la noble ambition de m'illustrer par cette glorieuse découverte, la plus belle sans doute qui sera due au génie de l'homme. Je ne vous ai pas dissimulé que nous allions courir mille dangers, braver les écueils, affronter les tempêtes; mais ces dangers, ces tempêtes, n'y suis-je pas exposé comme vous? Si je réussis, chacun de vous n'aura-t-il pas, ainsi que moi, des titres à la reconnaissance des nations civilisées? Ne partagerez-vous pas avec moi les récompenses promises par la cour d'Espagne?

PINSON.

C'est par de tels discours que tu nous as éblouis. Tu nous montres toujours le beau côté de cette folle expédition; mais nous sommes aujourd'hui plus fondés que jamais à regarder tes conjectures comme des extravagances, et à croire que cette chimère, ce nouveau monde enfin, n'existe que dans ta tête.

COLOMB.

Il est vrai, c'est sur des conjectures que j'ai fondé mon raisonnement; mais ces conjectures sont tellement puissantes, qu'elles ont dû acquérir à mes yeux toute la force de la vérité. Vous le savez, c'est à Barthelémi Pérestrelle, mon beau-père, que le Portugal a dû la découverte de Madère et de Porto-Sancto. Ce savant marin m'a dit cent fois que l'on pouvait obtenir à l'occident les mêmes succès que l'on avait obtenus au midi. Dans une des îles des Açores, il a vu sur la plage, une statue dont le piédestal offrait des inscriptions d'un caractère inconnu. Le cavalier, vêtu dans un costume sauvage, avait un bras tendu vers le couchant, et semblait indiquer cette route à l'audace des navigateurs. On a remarqué dans ces mêmes îles que, lorsque les vents d'ouest avaient régné longtemps, la mer amenait sur les côtes des morceaux de bois étrangers, des roseaux d'une espèce inconnue et même des corps morts, que l'on reconnaissait à

plusieurs signes, n'être ni Européens, ni Africains (1). N'avez-vous pas remarqué les mêmes indices pendant notre navigation? ne se sont-ils pas accumulés, surtout dans les derniers jours? Que vous faut-il de plus? ne sont-ce pas là des preuves concluantes? Oui, je l'affirme dans toute la sincérité de ma conscience, il y a là, à l'Ouest, une terre inconnue, et nous n'en sommes pas éloignés.

PINSON.

Hé bien! présomptueux aventurier, tu la découvriras seul. Quant à nous, je le répète, nous faisons voile aujourd'hui pour l'Espagne.

COLOMB.

Je vous en défie.

PINSON.

Qui donc s'y opposera?

COLOMB.

Moi, qui seul ai dirigé notre navigation, et qui seul, de toute la flotte, sais dans quel endroit nous sommes.

ROLDAN, *à part.*

C'est cela.

INIGO, *à part.*

Attrape!

COLOMB.

Vous croyez n'avoir fait que cinq cents lieues, depuis votre départ? Apprenez donc, que dans la crainte de vous effrayer, je vous ai caché chaque jour, plus de la moitié des distances que nous parcourions. Près de quinze cents lieues vous séparent de l'Espagne; retournez-y maintenant, je vous le permets.

MARGARITA.

Scélérat!

(Il menace Colomb avec une hache courte qu'il porte à la ceinture. Pinson le menace de son épée; il est retenu par Pédrille. Tous les matelots paraissent furieux et imitent Margarita. Colomb court le plus grand danger, mais il est calme.)

(1) Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix, tome 1, p. 66.

ROLDAN, *arrêtant le bras de Margarita.*

Un moment. Si nous voulons retourner en Espagne, il ne faut pas le tuer, puisque lui seul peut nous y conduire.

PÉDRILLE, *puis tous les matelots l'un après l'autre.*

Il a raison.

MARGARITA.

Oui, l'argument est sans réplique.

COLOMB, *remercie Roldan d'un coup d'œil, puis se retourne vers les matelots.*

Dans toute autre occurrence, je punirais cette conduite séditieuse ; mais je conçois vos inquiétudes et je veux bien les calmer. Si dans trois jours nous n'avons point abordé sur cette côte étrangère, je jure, foi d'amiral, de vous ramener en Espagne. Jusque-là, secondez mes efforts, redoublez de zèle et d'activité. Outre les trente écus de pension assurés par le roi d'Espagne, je promets une récompense particulière à celui d'entre vous qui le premier découvrira la terre. Je vais sur le pont prendre hauteur ; j'espère à mon retour voir chacun à son poste et toutes choses rentrées dans l'ordre.

ROLDAN, *à part.*

Il s'en est bien tiré.

COLOMB.

Suis-moi, Roldan.

(Il traverse fièrement la foule qui le menaçait il n'y a qu'un moment, et qui, subjuguée par l'ascendant du grand homme, lui ouvre un passage facile, se découvre et s'incline. Colomb remonte sur le pont par l'escalier de gauche ; Roldan le suit.)

SCÈNE XI.

INIGO, PÉDRILLE, PINSON, MARGARITA, MATELOTS.

INIGO, *à part, pendant que tous les autres se regardent.*

Par exemple, il faut convenir qu'mon parrain Christophe a une fière tête. J'nons pas une goutte de sang dans les veines, et lui s'en va tranquillement comme si d' rien n'était.

PÉDRILLE, *grossissant sa voix.*

Hein ?... tu dis...

INIGO.

J'dis, qu'je n'dis rien, Seigneur... moustache. (*En effet Pédrille a de très-belles moustaches noires.*) c'est singulier... si c'n'était c'te couleur noire, et pis que... d'ailleurs... oh ! non...

PÉDRILLE.

Tu me regardes, je crois ?

(Il pousse rudement Inigo, et le jette par terre.)

INIGO.

Queu mal y a-t-il à ça ? Y a un proverbe qui dit comm' ça qu'un chien...

PÉDRILLE.

Est-ce que tu me connais ?

INIGO.

Du tout, du tout.

PÉDRILLE.

Tu réponds avec un air de mépris. Serais-tu fâché de me connaître ?

INIGO.

J'n'ons pas parlé d' ça. (*A part.*) Comme il est hargneux donc ! (*Haut.*) j' vous respecte infiniment, et pour vous l'prouver..., j'men vas. Aussi ben, v'là l'heure du dîner, et l'équipage m'attend. (*A part.*) Fi ! qu'c'est laid à un jeune homme d'êtr' brutal comm' ça. (*Il se sauve.*)

SCÈNE XII.

PÉDRILLE, PINSON, MARGARITA, MATELOTS.

PINSON, *à part pendant qu'Inigo remonte.*

L'existence de Colomb est un obstacle à mes desseins. Profitons de son éloignement pour ranimer la sédition.

(Il envoie deux matelots sur les escaliers de droite et de gauche pour veiller à leur sûreté, pendant la scène qui se prépare.)

PÉDRILLE, *montrant Inigo qui disparaît.*

Je lui ai fait peur, pour nous en débarrasser. (*Il revient en scène.*) Hébien, Capitaine, que vous semble de tout ceci?

PINSON.

Que Colomb abuse de plus en plus de l'ascendant qu'il a pris sur nous, ou plutôt de notre faiblesse.

MARGARITA.

Oui, oui.

PÉDRILLE.

Il est certain que nous avons manqué d'énergie.

MARGARITA.

Oui, oui. Que fallait-il faire ?

PINSON.

Le tuer sans pitié. C'était le seul moyen de sortir de la situation critique dans laquelle il nous a mis.

MARGARITA.

Oui, c'était le seul moyen.

PINSON.

Que pouvons-nous espérer de ce délai de trois jours ? Quel sera le fruit de ce nouvel acte de condescendance ? De nous trouver à cent lieues plus loin, dans des mers toujours plus inconnues, par conséquent de nous tenir davantage sous sa dépendance. A ce délai succèdera nécessairement la demande d'un autre; cependant, les vivres diminueront, ils manqueront tout à fait, et qui peut, sans frémir, prévoir à quelle horrible extrémité nous serons réduits ?

PÉDRILLE.

Cela serait épouvantable ; mais si, contre toute attente, nous abordions à ce nouveau continent?

PINSON, *à part.*

Et voilà mon espoir ! Colomb mort, je m'attribuerais la découverte. (*Haut.*) C'est impossible.

MARGARITA.

Oui, oui, c'est impossible.

PINSON.

Croyez-moi, délivrons-nous promptement de ce visionnaire, et regagnons s'il se peut notre patrie.

PÉDRILLE.

Qui nous y conduira maintenant que ce diable d'homme nous a menés si loin?

PINSON.

Je m'en charge. Tu le sais Pédrille, tu pourrais au besoin l'attester à tes camarades; je ne suis pas moins familier que Colomb avec la boussole et l'astrolabe. Je réponds sur ma tête de vous ramener en Espagne, si toutefois vous voulez y retourner.

PÉDRILLE, MARGARITA, TOUS LES MATELÔTS.

Certainement nous le voulons... certainement.

PINSON, *à demi voix jusqu'à la fin de cette scène qui devient plus animée.*

En ce cas, suivez donc mon conseil, brisons l'unique obstacle qui s'oppose à ce retour tant désiré.

PÉDRILLE.

Je suis de l'avis du commandant, mais (car il faut tout prévoir) que dirons-nous en arrivant en Espagne? Comment justifierons-nous l'absence de l'Amiral?

PINSON.

Nous supposerons qu'il est tombé à la mer en observant les astres.

PÉDRILLE.

Bien.

MARGARITA.

Et pour que cette supposition soit vraie, il faut l'y jeter en effet.

PÉDRILLE.

Non.

MARGARITA.

Pourquoi non?

PÉDRILLE.

Il pourrait... se sauver à la nage, appeler du secours, s'attacher à un câble, suivre le bâtiment, que sais-je moi? et cela ne ferait pas notre compte.

PINSON.

Pédrille a raison... il ne faut pas qu'il en réchappe.

PÉDRILLE.

Si mes camarades veulent m'accorder la préférence...

MARGARITA.

Je la réclame, d'abord comme ton chef, puisque je suis bosseman et que tu n'es...

PÉDRILLE.

Que simple matelot.

MARGARITA.

Ensuite, parce que j'ai personnellement à me plaindre de Colomb. Il m'a plus d'une fois maltraité pendant le voyage, et j'ai demandé tous les jours à Dieu l'occasion de me venger. Il me l'envoie enfin et j'en veux profiter. Je serais incapable d'un assassinat; mais la mort de l'Amiral réclamée par les trois équipages, devient dans cette circonstance un acte d'humanité, puisqu'elle tend à conserver la vie à plus de quatre-vingts individus qui périraient infailliblement victimes de son ambition. Ma conscience ne me fera donc aucun reproche à cet égard, au contraire...

PÉDRILLE.

Il ne s'agit pas ici de conscience.

PINSON.

Non, mais de courage, et de ce côté je rends justice à Pédrille, c'est peut-être l'homme le plus intrépide de toute ma caravelle, c'est un diable.

PÉDRILLE.

Il est vrai, le Capitaine n'exagère pas. Aussi, je demande d'être associé à l'honnête Bosseman qui veut bien se charger de tuer l'Amiral. Deux valent mieux qu'un; je le soutiendrai s'il faiblit.

PINSON.

Je n'y vois nul inconvénient, et je reconnaîtrai dans la suite cette marque de zèle.

PÉDRILLE.

Merci, Commandant. J'y suis de tout cœur, voyez-vous... ce n'est pas l'intérêt qui me guide. A propos, je fais une réflexion, vous devriez peut-être retourner à bord de *la Nina*.

MARGARITA.

Le camarade a raison. Nécessairement l'Amiral vous sachant parti, se tiendra moins sur ses gardes. Dès lors il nous sera plus facile...

PINSON.

La conséquence est juste. Partons. Si le chef de l'équipage vous gène...

PÉDRILLE.

Il suivra la même route que son maître.

PINSON.

Il me déplait ce Roldan.

MARGARITA.

Et à moi aussi, avec son air de supériorité.

PINSON.

Je le crois dans les intérêts de Colomb.

PÉDRILLE.

Soyez tranquille, nous arrangerons tout cela pour le mieux. Hâtez-vous, car on pourrait venir.

PINSON.

Je me tiendrai constamment en vue. Aussitôt l'expédition terminée, vous hisserez le pavillon noir et je reviendrai prendre le commandement.

PÉDRILLE.

C'est convenu.

MARGARITA.

Hé bien! camarade, quand commencerons-nous?

PÉDRILLE.

Sur-le-champ. Oh! j'aime les choses faites, moi. Un homme de moins dans la suite du Capitaine ne sera pas remarquée, et le contraire ne manquerait pas d'arriver, si l'on me voyait ici quand il sera retourné sur son bord. Nous voilà tout portés, nous sommes dans la chambre de l'Amiral, je n'en sors pas que mon projet ne soit exécuté.

PINSON, *à Margarita.*

Je te l'ai dit, c'est un démon... allons, au revoir. (*Aux matelots.*) Vous, le plus grand secret.

PÉDRILLE ET MARGARITA.

Adieu, Capitaine.

(Pinson remonte sur le pont, tous les matelots le suivent.)

SCÈNE XIII.

PÉDRILLE, MARGARITA.

MARGARITA.

Concertons-nous bien vite. Voyons, comment nous y prendrons-nous ?

PÉDRILLE.

Bravement.

MARGARITA.

Ce n'est pas mon avis. Il faut surprendre l'Amiral, l'attaquer à l'improviste.

PÉDRILLE.

Oh ! quelle lâcheté !

MARGARITA.

Peu importe de quelle manière on se défait d'un ennemi, pourvu qu'il n'existe plus. Nous courrons moins de risques, c'est là l'essentiel. Les armoires pratiquées de chaque côté de cette chambre peuvent nous dérober à ses regards. Nous attendrons là pour le frapper qu'il soit endormi ou bien enfoncé dans ses calculs.

PÉDRILLE.

Quand tu devrais te fâcher, je ne puis m'empêcher de le dire, cette manière...

MARGARITA.

Te répugne ?

PÉDRILLE.

Oui.

MARGARITA.

Hé bien ! va-t-en, il en est temps encore. Tiens, voilà le canot du capitaine Pinson qui met à la voile, veux-tu que je l'appelle ? (*Il s'avance vers le sabord de gauche.*)

PÉDRILLE *le repousse brusquement.*

Hé non. Je ne le veux pas. Tu as bien envie que je m'en aille! je ne sais pas ce que tu médites, mais je reste.

MARGARITA.

Aussi bien, la retraite est fermée, j'entends l'Amiral.

PÉDRILLE.

C'est heureux pour toi.

MARGARITA.

Vite à ton poste, je suis au mien.

PÉDRILLE.

C'est bon, c'est bon... je n'ai pas besoin de tes conseils.

(Il entre dans l'armoire de gauche, et Margarita dans celle de droite.)

SCÈNE XIV.

PÉDRILLE, COLOMB, MARGARITA.

COLOMB.

Pinson est parti. Mon équipage paraît calmé; mais le germe de la sédition existe toujours. Si j'en excepte Roldan, j'ai tout à craindre des hommes qui m'environnent. Quand une fois on a osé franchir les limites du devoir, on y rentre difficilement. Le plus léger prétexte peut servir à ces mutins que ma contenance ferme a intimidés cette fois, et qui soulevés de nouveau ne me laisseront peut-être, ni les moyens de me défendre, ni le temps d'achever cette courte relation. Quelques mots suffisent pour la terminer. J'attendrai les événements avec plus de tranquillité quand je serai certain de laisser après moi un souvenir honorable et touchant. (*Il s'assied, ouvre le tiroir et relit les dernières lignes.*) « J'avais trouvé fond à 128 brasses... (*Il écrit très-vite et sans parler.*) » Tous ces détails sont vrais, ils forment une masse de preuves irrésistibles en faveur de mon système. Si je succombe, puisse un autre plus heureux que moi, profiter de ces lumières et réaliser cette grande découverte qui fera la gloire du siècle dans lequel elle sera consommée! (*Il signe.*)

CHRISTOPHE COLOMB.

Pour confier avec sécurité cet écrit précieux à l'Océan, seul ami qui me reste, je vais le rouler dans un morceau de toile cirée (1). (*Il ouvre un coffre placé dans le fond et en tire de la toile cirée.*) Le cacheter aux deux bouts... (*Il met aux deux bouts une large plaque de cire rouge qu'il empreint de son cachet.*) puis l'enfermer dans ce baril bien bouché. (*Il fait entrer son rouleau par le trou du bondon qu'il enfonce à grands coups de marteau, puis il grave sur le baril avec la pointe d'un stilet.* « A son Altesse (2) le Roi d'Espagne. » Va, puissent les vents te porter à ta destination! (*Il jette le baril dans la mer par le sabord de gauche qu'il a ouvert. Pendant que Colomb a le dos tourné et penché en dehors, Margarita sort de son armoire.*)

MARGARITA, *à part.*

Il est impossible de désirer mieux. Il est déjà à moitié chemin. (*Il s'avance vers Colomb, le poignard levé, et s'apprête à le frapper par derrière.*)

PÉDRILLE *sort brusquement de sa retraite, perce d'un coup de stilet le bras de Margarita qui laisse échapper son poignard, et le repousse violemment dans l'armoire dont il tire le verrou.*

COLOMB, *se retournant vivement.*

Qu'est-ce?... que vois-je?...

PÉDRILLE, *jetant sa perruque, ses moustaches, et tombant aux pieds de Colomb.*

Votre fils.

COLOMB.

Mon fils!

DIÉGUE.

Qui vous demande pardon d'avoir voulu, malgré votre défense, partager votre gloire et vos dangers.

COLOMB.

Tu implores ton pardon, quand tu viens de me sauver

(1) Tous les détails qui suivent sont historiques.
(2) On ne se servait pas encore du mot *Majesté*.

la vie! Viens, mon cher Diègue, viens dans les bras de ton père.

SCÈNE XV.

COLOMB, DIÈGUE, ROLDAN, MARGARITA.

ROLDAN, *descendant avec précipitation; il a son arquebuse en bandoulière, un sabre au côté et une hache à la main.*

Qu'y a-t-il de nouveau ici, morbleu?

COLOMB.

Mon fils, cher Roldan.

DIÈGUE, *à Roldan.*

Un assassin...

ROLDAN.

Où est-il?

DIÈGUE, *montrant l'armoire.*

Regarde.

ROLDAN *ouvre l'armoire; on voit Margarita à genoux et montrant la blessure qu'il a reçue au bras.*

Margarita!...exécrable coquin!... il faut que je l'achève.

(Il lève sa hache à deux mains.)

DIÈGUE *l'arrête.*

Non.

COLOMB.

Laisse le vivre pour être témoin de mon bonheur.

ROLDAN.

Il recommencera.

COLOMB.

Laisse le vivre, te dis-je, il n'est plus dangereux. Nous sommes quatre maintenant et en état de faire tête à l'orage.

(Colomb embrasse de nouveau son fils, Roldan menace Margarita. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente la pleine mer. On ne voit que le ciel et l'eau. Du deuxième plan au quatrième, dans toute la largeur du Théâtre est le vaisseau de Colomb, vu en travers, du côté de babord, depuis le grand mât jusqu'au mât de misaine. A l'exception de la grande voile et de la misaine qui sont carguées, toutes les autres sont déployées, mais on ne les voit pas. Les haubans des deux grands mâts se trouvent former les coulisses à droite et à gauche, de manière que le milieu du pont est libre. Ce pont, large de deux plans, n'est pas ouvert comme dans les bâtiments de construction moderne, il est praticable d'un bout à l'autre et dans tous les sens. A gauche, à quelques pieds du mât de misaine, est un cabestan garni d'un petit cable. Les escaliers par lesquels on descend à l'entre pont, sont censés à droite et à gauche hors de la vue sur les gaillards d'avant et d'arrière. On compte huit sabords dans toute la largeur du Théâtre. Ce bâtiment n'étant point armé en guerre, ne porte que deux canons à l'arrière pour les signaux, ainsi l'on n'en voit point dans le travers. Les sabords ne servent qu'à éclairer les chambres pratiquées dans l'entre pont. Une balustrade en fer sans bastingage, règne sur le bordage du pont à babord et à tribord. Au moyen de ce que les agrès des deux grands mâts sont à peu près dans l'alignement des coulisses, et de ce que les deux grandes voiles sont ferlées et forment plafond, rien n'empêche de voir le fond du théâtre. La préceinte étant presque entièrement cachée, le vaisseau n'a pas plus de cinq pieds hors de l'eau, par conséquent le plancher du pont se trouve tout au plus à sept ou huit pieds de celui du Théâtre. Les bandes de mer doivent venir jusqu'au trou du souffleur. Plus il y en aura en avant du navire, et plus on produira d'illusion.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGARITA, *sur le pont*; INIGO. *Il a la moitié du corps passé à travers le sabord* N°. 6 (1) *qui est censé éclairer*

(1) On comptera les sabords en commençant par la gauche.

la cuisine. Il tient d'une main un énorme morceau de biscuit et de l'autre une ligne. MATELOTS (1).

MARGARITA, *traversant le pont de gauche à droite, s'arrête vers le milieu et se retourne.*

Va, va, je t'ai deviné, Colomb; ta feinte générosité ne m'impose pas, elle ne me rendra que plus actif à saisir l'occasion de te perdre. Quelque part que nous abordions tu ne manquerais pas de révoquer le prétendu pardon que tu m'as accordé, et de me remettre aux mains de la justice; mais je ne me laisserai point prendre à ce piége. La lutte est engagée, il faut que l'un des deux succombe aujourd'hui. (*Il s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE II.

INIGO.

(*Il parle la bouche pleine.*) C'n'est pas pour m'vanter, certainement, mais y gn'ia pas sur toute la caravelle une personne plus utile qu'moi. Non-seulement j'sis l'coq d'l'équipage..... c'est un drôle d'nom qu'ils ont donné au cuisinier..... l'coq!... non-seulement donc j'sis l'coq, j'fais l'pain, j'apprête les viandes, j'sers l'Amiral, mais j'sommes encore l'pourvoyeu d'marée. Vraiment, c'est commode on ne peut pas plus. D'la fenêtre d'ma cuisine j'tends ma ligne... d'une main j'prends des poissons et d'l'autre j'les fais frire... c'est agréable pour ces pauvres bêtes; elles n'ont pas l'temps d's'ennuyer. Je n'les fais pas languir. En v'là un qui mord. J'sens queuqu'chose après ma ligne... (*Il tire doucement le cordeau au bout duquel est l'hameçon. On aperçoit Diègue à tribord.*)

(1) En général, et à l'exception de la 12e scène de cet acte, le pont ne reste jamais vide. Il est plus ou moins garni de matelots qui travaillent, vont, viennent, etc. Ainsi donc il est inutile de répéter en tête de chaque scène qu'il y a des matelots, cela est de rigueur.

SCÈNE III.

DIÈGUE, *sur le pont*, INIGO.

DIÈGUE, *tenant une ligne et passant de tribord à babord.*

Voyons si je serai plus heureux de ce bord. (*Il plonge sa ligne.*)

INIGO.

Qui qu'est là-haut?

DIÈGUE.

C'est moi. Hé bien! Inigo, fais-tu bonne pêche?

INIGO.

Chût!... j'en tenons un. (*Il tire toujours et ne trouve rien.*) Gn'y a personne. Oh! qu'c'est enrageant.

DIÈGUE.

Moi, je n'ai pas attendu longtemps!... je suis mordu.

INIGO.

Pardine! c'est s'tilà qu'était après ma ligne, qui m'a quitté pour vous; vous m'l'avez volé, c'est sûr, comm' si y gn'y en avait pas d'autres. J'vous en voudrais, si vous n'étiez pas mon frère d'lait.

DIÈGUE, *tirant un poisson dont les écailles sont dorées.*

Regarde.

INIGO.

Oh! qu'il est joli! tiens! il a des écailles d'or! oh! qu'il est donc gentil! (*Pendant qu'il a la tête levée, un thon qui paraît à fleur-d'eau, lui prend le morceau de biscuit qu'il tient de la main gauche.*) Hé ben! hé ben!... mon biscuit... mon biscuit... avez-vous vu c'poisson qui m'a volé mon biscuit?

DIÈGUE, *riant.*

C'est un thon.

INIGO.

Attends, voleur!... malhonnête!... on t'en donnera du biscuit!... mange tes camarades, et laisse-moi mon dîner.

SCÈNE IV.

DIÈGUE, *sur le pont*, INIGO, *à travers le sabord*, GENS DE L'ÉQUIPAGE.

(Les cris d'Inigo attirent les gens de l'équipage ; en un instant le pont est couvert de matelots qui tous viennent regarder à babord, en s'appuyant sur la balustrade.)

INIGO.

Y a assez d'bêtes là-bas, sans que tu viennes t'adresser à moi... entends-tu.... (*Tout le monde se moque de lui.*) Reviens-y, va... j'te parlerai... aussi c'est vous qui en êtes cause, seigneur Diègue.

DIÈGUE, *qui n'a cessé de rire.*

Comment donc?

INIGO.

Certainement.... Si vous aviez été là..... à côté d'moi, par l'autre sabord, j'n'aurions pas levé la tête, et c'vilain poisson n'se s'rait pas donné les tons d'me voler mon biscuit. Descendez, seigneur mon frère, j'vous en prie... vrai, vous serez ben aimable.

DIÈGUE.

J'y consens, tiens ma ligne... pendant que je vais descendre.

INIGO.

Oui da. Je l'voulons ben. (*Diègue disparait un instant. Les matelots retournent à leur besoyne.*)

SCÈNE V.

INIGO.

Faut que j'l'y fasse un' petite tricherie. Puisqu'il est plus heureux qu' moi, en changeant d'ligne, j' l'y prendrai son bonheur et lui aura mon guignon. (*Il passe la ligne d'une main dans l'autre.*) En fait d' pêche, s'entend, car j'aime-

rais mieux descendre incontinent au fin fond d'la mer, que d'ly causer l' moindre mal, à mon frère d'lait.

SCÈNE VI.

DIÈGUE, INIGO.

(Ils sont vus à travers les deux sabords n° 5 et 6.)

INIGO.

Là... j'sommes ben mieux comme ça, j'pouvons causer à not' aise, tout du moins. (*Il lui donne une ligne.*) Y doit y avoir un escabeau dans c'te chambre ; asseyez-vous, seigneur mon frère, moi de même, et pis jasons, on a tant d' choses à s' dire après une p'tite absence !... savez-vous qu' v'là quatorze ans qu' je n' nous sommes vus ?

DIÈGUE.

Et tu appelles cela une petite absence !

INIGO.

J' pourrions même dire qu'y gn'y en a pas eu d'absence; d' mon côté, toujours, car j' n'ons guère passé d' jour sans songer à vous.

DIÈGUE, *lui tendant la main.*

C'est vrai, nous nous aimions bien.

INIGO.

Quoiqu' ça, c'était moi qu'aimait l'mieux d'nous deux.

DIÈGUE.

Tu me fais injure.

INIGO.

Non, non, souviens-toi-z-en, j'étais toujours battu pour toi... Ah ! pardon, seigneur mon frère, j'voulions dire pour vous.

DIÈGUE.

Va, va, laisse parler ton cœur, son langage ne trompe jamais.

INIGO

Vous étiez espiègle, taquin comme un p'tit diable, cou-

rageux comme un lion, et y m'parait qu' ça n'a pas diminué.

DIÈGUE.

Au contraire.

INIGO.

Ça n' fra pas d' mal, car il y a un tas d'garnements sur c'vaisseau, c'est presque tous coquins. Excepté moi et l'Amiral, et puis vous et puis l' chef d'équipage Roldan, c'bourru qui n' dit jamais plus d' deux mots à la fois, tout l' reste n' vaut pas un maravedis.

DIÈGUE.

C'est ce qu'il m'a semblé. Je crois que mon père a eu tort de faire grâce au Bosseman.

INIGO.

S'il a eu tort? j' vous en réponds. Entre nous, le seigneur Colomb est trop bon. Depuis que j' sommes en mer, ces vauriens-là lui ont fait cent sottises, et il n'a puni personne; plaise au ciel qu'il n'en soit pas la dupe queuqu' jour!

DIÈGUE.

C'est fini. Maintenant, ils n'oseront plus rien tenter.

INIGO.

Je n' m'y fierais pas.

DIÈGUE.

Nous sommes quatre en état de faire une vigoureuse résistance; morbleu, qu'ils y viennent et nous verrons!

INIGO.

Quatre! comment donc comptez-vous ça?

DIÈGUE.

Est-ce que tu ne serais pas brave?

INIGO.

Pas encore tout à fait. J' fais c' que j' peux pour le devenir; j'espère ben avec l' temps et vos leçons en venir à bout; mais jusqu'à nouvel ordre, j'crois qu' vous ferez ben de n'me compter qu' pour une moitié d'brave.

DIÈGUE.

J'ai meilleure opinion de toi.

INIGO.

C'n'est pas l'embaras, si j'étions sûr d'être l'plus fort, j'me battrais comme un diable : mais dites-moi, comment ça s'fait-il qu'vous ayez navigué comm'ça, si près d'nous, là... sur la caravelle de c'coquin d'Pinson, sans qu'personne s'en ait douté?

DIÈGUE.

J'y étais incognito.

INIGO.

Oui, comm'qui dirait sous un autr'nom, j'comprends ; et même sous un autr'visage, car ces moustaches noires, ça vous défigurait! vous aviez l'air méchant comm'tout.

DIÈGUE.

Décidé à partager la gloire ou les dangers qui devaient résulter pour mon père de cette grande entreprise, après l'avoir embrassé sur son bord, je revins à terre et son bâtiment mit à la voile. *La Pinta* ne devait partir qu'une demi-heure après le vaisseau de l'Amiral, j'eus donc le temps de me déguiser comme tu l'as vu; ma belle-mère qui avoit combattu de toutes ses forces le projet de son mari, effrayée des périls sans nombre auxquels il allait s'exposer, m'avait fait engager dans l'équipage de *la Pinta*, sous le nom supposé de Pédrille. Tous deux nous espérions que je veillerais sur Colomb, que mon secours ne lui serait pas inutile. C'est Dieu sans doute qui nous avait inspirés ; il a permis, pour la première fois peut-être, qu'un acte de désobéissance devînt un acte méritoire, puisque j'ai eu le bonheur de conserver les jours de mon père.

INIGO.

Pour ça, il est ben sûr qu'sans vous, mon pauvre parrain était défunt pour le moins. Chut!... ah! pour le coup, j'sens queuqu'chose après ma ligne... (*Il pare.*) J'savais ben qu'la sienne m'portrait bonheur. (*Haut.*) Tiens, c'est un fagot d'épines!... ça n'est fait qu'pour moi, ces choses-là.

(Il veut le rejeter dans la mer.)

DIÈGUE *l'arrête, et prend la branche qui est garnie de ses feuilles et de petits fruits roux.*

Arrête, mon ami; ceci est plus heureux que tu ne l'imagines. Cette branche semble en effet appartenir à un arbre épineux que je n'ai jamais vu en Europe; on voit qu'elle a été coupée depuis peu; cette feuille, ce fruit roux me sont également inconnus; cette découverte fera grand plaisir à mon père, je vais...

INIGO.

Ah! je vous en prie, seigneur, mon frère, ne m' privez pas du plaisir de l'y être agréable, à c'bon monsieu Colomb.

DIÈGUE.

Ta demande est d'autant plus juste, que c'est toi...

INIGO, *revenant sur ses pas.*

Où qu' c'est qu'il est l'seigneur Colomb?

DIÈGUE.

Il jetait la sonde quand je suis venu te trouver.

INIGO, *revenant encore.*

Vous m'attendrez ici, n'est-ce pas? J' nous amuserons à pêcher jusqu'à c' soir.

DIÈGUE.

Oui, va donc.

SCÈNE VII.

DIÈGUE.

Je ne partage que trop les inquiétudes de ce fidèle serviteur. Pinson est un ambitieux adroit, il ne laissera pas aux mutins le temps de refroidir, et je crains qu'avant l'expiration des trois jours demandés par mon père, le traître ne tente un nouveau soulèvement. En tout cas, il est convenu entre Roldan et moi que l'un de nous deux accompagnera partout Colomb : les séditieux n'arriveront à lui qu'après nous avoir donné la mort.

SCÈNE VIII.

COLOMB, ROLDAN, DIÈGUE, MARGARITA, *puis* **INIGO.**

COLOMB, *avant de paraître sur le pont à gauche.*

Margarita!

ROLDAN, *de même.*

Bosseman!

MARGARITA, *sans être vu, à droite.*

Plaît-il, Seigneur?

COLOMB.

Que l'équipage se rende en armes sur le pont. (*Il paraît.*) La tempête d'hier ne nous a pas permis de faire les manœuvres accoutumées; il faut réparer le temps perdu.

MARGARITA, *se montrant à peine sur l'arrière et retournant sur ses pas.*

Il suffit.

(Un matelot qui précède Colomb, traverse le pont, portant la ligne de sonde.)

INIGO, *accourant à la rencontre de Colomb avec la branche qu'il a pêchée.*

Voyez donc, Seigneur Colomb, c'que j'viens d'pêcher avec ma ligne? un buisson vert?...

COLOMB.

Coupé tout récemment!... Ceci vient encore à l'appui de mes conjectures. (*A Roldan.*) Toi qui as parcouru bien des côtes étrangères, reconnais-tu ce feuillage?

ROLDAN.

Non.

COLOMB.

Cette écorce?

ROLDAN.

Du tout.

COLOMB.

Ce fruit?

ROLDAN.

Pas davantage.

COLOMB.

D'où cela vient-il ?

ROLDAN.

Ma foi, je n'en sais rien.

COLOMB.

De ce Continent que nous cherchons.

ROLDAN.

Ou d'un autre.

COLOMB.

Et que nous découvrirons.

ROLDAN.

Cela n'est pas sûr.

COLOMB.

Tu pourrais encore douter de son existence !

ROLDAN.

Que t'importe que j'en doute ou que je n'en doute pas, pourvu que je te suive ?

COLOMB.

Ne venons-nous pas de trouver fond à 42 brasses ? hier nous en avions 128.

ROLDAN.

C'est peut-être l'approche d'un banc.

COLOMB.

Pourquoi veux-tu combattre sans cesse mes espérances ?

ROLDAN.

Parce que je t'aime.

COLOMB.

Tu m'affliges.

ROLDAN.

J'en suis fâché ; alors ne m'interroge pas.

COLOMB.

Tiens ! regarde ces mouettes, ces albatros qui volent autour du bâtiment.

(On voit des oiseaux de mer traverser le fond du théâtre.)

ROLDAN.

Nous en avons vu pendant toute la route, ou à peu près.

COLOMB.

Et tu conclus de là?

ROLDAN.

Qu'ils nous ont suivis.

COLOMB.

Comment?

ROLDAN.

En se posant alternativement sur l'une des trois caravelles.

COLOMB.

Par quelle fatalité tous tes raisonnements tendent-ils à détruire mes conjectures?

ROLDAN.

Je voudrais une preuve.

COLOMB.

Je vais t'en donner une.... du moins je le crois. Vois-tu cet oiseau perché sur la vergue du grand hunier? si je ne me trompe, c'est un perroquet.

ROLDAN.

Nous allons bientôt le savoir.

(D'un coup d'arquebuse il tue l'oiseau qui tombe sur le pont.)

DIÈGUE, *avec effroi.*

Qu'est-ce que cela? (*Il disparaît.*)

COLOMB.

Effectivement, c'en est un.

ROLDAN.

Je commence à espérer.

COLOMB.

Et moi je ne doute plus. Cet oiseau, tu le sais, a le vol court et pesant, au point de ne pouvoir traverser des bras de mer de plus de huit à dix lieues (1). Le plumage de celui-ci ne ressemble point à ceux d'Afrique; il est donc certain qu'il est venu d'une terre qui se trouve tout au plus à dix lieues de nous.

(1) Buffon. Histoire Naturelle des Oiseaux, in-12, tome 11, p. 157.

ROLDAN.

Voilà du positif.

INIGO.

Je cours apprendre cette bonne nouvelle au seigneur Diègue.

(Il sort par la droite et emporte le perroquet.)

ROLDAN.

Mais dans quelle direction?

COLOMB.

Toujours la même. Je vais consulter la boussole et commander au pilote de gouverner toujours à l'ouest. (*Il lève les yeux au ciel.*) Toi! qui m'as inspiré ce projet téméraire et qui m'as donné la force de l'exécuter, fais que j'aborde enfin sur cette terre inconnue! que le jour qui éclairera cette grande découverte soit le dernier de ma vie, j'y consens; qu'aurai-je à désirer encore? j'aurai illustré mon pays et immortalisé mon nom!

(Il s'éloigne par la droite avec Roldan.)

SCÈNE IX.

MARGARITA, *sur le pont.*

MARGARITA. (*Il a entendu les derniers mots de l'Amiral.*) Ah! tu demandes au ciel que ce jour soit le dernier de ta vie; je me charge de te satisfaire. (*Il appelle du geste trois matelots et les conduit vers la balustrade à babord, comme pour leur montrer quelque chose en mer; il regarde si les sabords sont fermés et parle ensuite à demi-voix.*) Je vous connais pour les plus déterminés : voulez-vous enfin vous délivrer de Colomb? (*Les matelots font un signe d'approbation.*) L'occasion est parfaite ; peut-être ne la retrouverez-vous plus. Chargez vos arquebuses avec des balles, et pendant l'exercice... (*Les matelots donnent leur adhésion.*) Hâtez-vous.

(Les matelots s'éloignent; Margarita va sonner la cloche.)

SCÈNE X.

DIÈGUE, ROLDAN, COLOMB, MATELOTS, MARGARITA.

(Les hommes de l'équipage se rassemblent sur le pont avec leurs arquebuses ; quand tous sont réunis sur deux rangs placés en ligne géométrale, Colomb arrive par la droite et les passe en revue. On a remarqué que Diègue a parlé bas à son père, et qu'ensuite celui-ci a donné, à voix basse, un ordre à Inigo. Les trois matelots complices de Margarita sont dans le milieu du premier rang. On doit les distinguer.)

COLOMB.

Mes amis, c'est surtout lorsque nous touchons au moment d'aborder sur des rivages inconnus qu'il devient plus important pour votre sûreté de vous familiariser avec les exercices militaires. J'ignore, ainsi que vous, de quels hommes est peuplé cet autre Continent. Peut-être nous faudra-t-il les combattre, et vous me remercierez alors d'avoir, par ma prévoyance, assuré votre salut et facilité cette glorieuse conquête. Par le flanc droit, à-droite!... front!... présentez armes!... portez armes!... apprêtez.... armes! Ce mouvement est mal exécuté. Je vais vous l'enseigner. Diègue, Roldan, imitez-moi. (*Aux matelots.*) Vous tous, l'arme au pied.... regardez et profitez. (*Sans aucune affectation, Colomb, Diègue et Roldan désarment les trois matelots complices de Margarita et se mettent en position de faire l'exercice. Colomb commande et exécute tout à la fois.*) Apprêtez armes!... en joue! (*Colomb, Diègue et Roldan dirigent chacun leur arquebuse sur ces trois matelots qui paraissent effrayés.*) Vous tremblez et vous avez raison. A genoux! misérables.... à genoux!... Si je n'écoutais que mon juste ressentiment, vous recevriez, à l'heure même, la mort que vous m'aviez destinée.

MARGARITA.

Quoi donc excite à ce point votre colère?

COLOMB.

Peut-être le sais-tu mieux que personne.

MARGARITA.

Moi, seigneur, je vous proteste...

COLOMB.

Quoi qu'il en soit, je veux bien l'apprendre à tout l'équipage. Mon fils a vu ces trois scélérats charger leurs armes dans le dessein de m'assassiner. (*Pour prouver la vérité de ce qu'il avance, Colomb met la baguette dans son arquebuse; on voit qu'elle est chargée.*) J'exige qu'ils soient chargés de chaînes et enfermés dans la fosse aux lions.

(Mouvement parmi les matelots.)

(*On entend murmurer ces mots:*) «Nous ne le souffrirons pas.»

Vous ne le souffrirez pas, dites-vous?..: c'est moi qui ne souffrirai pas que l'on attente à mon autorité. (*On voit Inigo à gauche, il marche en se baissant et paraît répandre quelque chose sur le pont.*) Approche. (*Inigo présente à Colomb une mèche allumée.*) Voyez cette traînée de poudre, elle communique à la Sainte-Barbe.

INIGO.

Y g'nia rien d'si sûr. C'est moi que j'viens d'la faire.

COLOMB.

Mettez bas les armes, ou je fais sauter le bâtiment.

MARGARITA, *se plaçant entre Colomb et les matelots.*

Amiral, votre courroux est légitime, et je ne puis implorer votre indulgence en faveur de ces trois coupables; ils ont mérité la mort. (*Bas, aux matelots.*) Je vous sauverai. (*Haut.*) Mais ils ne peuvent être condamnés que par un conseil de guerre dont les commandants des deux autres caravelles font essentiellement partie.

COLOMB.

C'est juste.

MARGARITA.

Vous penserez sans doute qu'ils doivent être mis aux fers jusqu'à ce que nous ayons abordé sur ce nouveau Continent, ou que nous soyons de retour en Espagne. (*Aux matelots.*) Obéissez à l'Amiral, je vous le conseille.

ROLDAN.

Obéissez, ou morbleu !

(Les matelots posent leurs armes qui sont emportées aussitôt par Diègue, Roldan et Inigo. Margarita enchaîne les trois coupables.)

COLOMB.

Craignez qu'enfin je ne me lasse de pardonner.

ROLDAN.

Oui.

DIÈGUE.

Efforcez-vous désormais, par une conduite irréprochable, de faire oublier à l'Amiral votre rébellion.

(Margarita se dispose à emmener les matelots enchaînés.)

ROLDAN, *à Margarita, lui prenant les chaînes et le repoussant.*

Ne crois-tu pas qu'on va te les confier ?

MARGARITA.

Pourquoi non ?

ROLDAN.

Ne me fais pas parler, hypocrite !

(La vigie crie du haut sans être vue.)

Maître, veille au grain.

COLOMB.

Roldan, la vigie annonce un grain ; laisse à Margarita le soin de veiller sur ces hommes, et ordonne les manœuvres nécessaires.

ROLDAN, *à haute voix.*

Veille aux drisses ! En haut tout le monde !

(Les matelots se placent aux fils de manœuvre.)

COLOMB, *se retournant vers les gens de l'équipage.*

C'est à vous tous que je confie leur garde. Si je vous ai montré de la sévérité, je crois vous avoir prouvé plus souvent encore que l'on peut tout attendre de ma clémence. Un repentir sincère effacera tous vos torts.

ROLDAN.

C'est plus fort que lui, il ne se corrigera jamais.

DIÉGUE, *bas à Roldan.*

Sans faire semblant de rien, je vais suivre les prisonniers jusqu'à leur destination.

ROLDAN.

Tu feras bien. (*Tout le monde s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

COLOMB, ROLDAN.

(Roldan va et vient, donne des ordres, et se place enfin au pied du grand mât pour commander les manœuvres.)

Chaque commandement est précédé d'un coup de sifflet auquel tout l'équipage répond : Commande!

ROLDAN.

Hale bas le grand foc!

COLOMB *est allé chercher l'astrolabe, et observe le ciel qui se couvre de nuages.*

La vigie a dit vrai. C'est un fort grain qui s'avance. (*Quelques éclairs sont suivis de légers coups de tonnerre. La pluie tombe avec violence, la mer grossit, et le vaisseau éprouve progressivement un fort mouvement de tangage.*) (*A Roldan.*) Il faut ralentir notre marche : la nuit approche; nous pourrions donner contre un banc ou rencontrer un écueil à fleur d'eau.

ROLDAN.

Oui, oui, c'est fort sage. (*Un coup de sifflet.*) Amène et cargue les perroquets! (*Les mousses grimpent aux haubans, tout est en mouvement sur le pont,*) Ce n'est pas cela. Pèse sur la cargue du petit perroquet à tribord! Largue l'écoute du grand perroquet à babord! (*Un coup de sifflet.*) Cargue l'artimon!

(Toutes les manœuvres s'exécutent en silence et dans le plus grand ordre. Au milieu de ce choc des éléments, Colomb continue ses observations.)

Ce ne sera rien. (*Regardant le ciel.*) Il n'y a plus que de la pluie dans le grain, nous n'avons rien à craindre. En bas

tout le monde ! (*Un coup de sifflet.*) Pare manœuvre ! (*Tout l'équipage répond:*) A la bonne heure !

(Tous les matelots se retirent.)

SCÈNE XII.

COLOMB, ROLDAN, DIÈGUE.

DIÈGUE, *revient en courant.*

(*Bas, à Roldan.*) Ils sont dedans et je tiens la clef.

COLOMB.

Que dit l'équipage ?

DIÈGUE.

Il paraît divisé. Quelques-uns murmurent ; le plus grand nombre t'approuve.

COLOMB.

Ceux-là contiendront les autres. (*A Roldan.*) Maintenant, je te conseille d'aller prendre du repos.

ROLDAN.

Qui veillera sur le bâtiment ?

COLOMB.

Moi et mon fils. Tu n'as pas fermé l'œil la nuit dernière.

ROLDAN.

Ni toi non plus.

COLOMB.

Tu dois être fatigué.

ROLDAN.

Comme toi.

COLOMB.

Tu as besoin de dormir.

ROLDAN.

Pas plus que toi.

COLOMB.

Ta présence est inutile ici. Cette nuit est trop importante pour que je ne la passe pas tout entière sur le pont.

ROLDAN.

Et de quel droit prétends-tu que je dorme tandis que tu veilleras ?

COLOMB.

Parce que je le désire.

ROLDAN.

Cela me contrarie.

COLOMB.

Je le veux.

ROLDAN.

Tu as tort.

COLOMB.

Je l'ordonne.

ROLDAN.

C'est une injustice.

COLOMB.

Allons, je t'en prie.

ROLDAN, *à part.*

Diable d'homme ! (*Haut.*) Tu me chasses donc, je te déplais ?

COLOMB.

Hé non, mon brave Roldan ! L'affection que j'ai pour toi me fait un devoir de veiller sur ta santé. Je te le répète, ta présence est inutile jusqu'à nouvel ordre ; si j'ai besoin de toi, je t'appellerai... sans façon.

ROLDAN.

Quel entêtement! je n'ai pas sommeil. (*Bas à Diègue.*) Si ces coquins...

DIÈGUE, *de même.*

Je ne le quitterai pas un instant ; nous sommes armés, au moindre bruit je t'éveille. (*Haut.*) Comment ! Roldan, le chef de l'équipage, celui qui doit donner l'exemple de la subordination...

ROLDAN, *à part.*

C'est juste. (*Haut.*) J'obéis, mais je ne dormirai pas.

COLOMB.

Comme tu voudras. Mon autorité ne s'étend pas jusque-là.

(Roldan s'éloigne par la droite. Le ciel est tout à fait sombre.)

SCÈNE XIII.

COLOMB, DIÈGUE.

DIÈGUE.

Il était temps de serrer les voiles.

COLOMB.

Oui, le vent aurait pu nous jeter à la côte.

DIÈGUE.

En vérité, mon père, il semble que nous soyons sur les parages d'Espagne ou de Portugal. Tu parles de cette côte comme si elle nous était familière, comme si nous étions certains d'y aborder.

COLOMB.

Je ne doute pas que nous n'en ayons connaissance cette nuit ou demain matin. Oui, mon fils, Dieu protége évidemment mon entreprise. Si les indices positifs que j'ai recueillis pendant le cours de cette longue navigation, et notamment aujourd'hui, pouvaient me paraître insuffisants, si j'étais assez incrédule pour ne point attribuer à sa grâce l'inconcevable bonheur avec lequel j'ai surmonté jusqu'ici tous les obstacles et affronté des périls sans nombre, pourrais-je méconnaître la main toute puissante qui a opéré notre réunion miraculeuse dans la circonstance la plus critique de ma vie? (*Il presse son fils contre son sein.*) Oh! non sans doute. Mon cher Diègue, confondons nos actions de grâces, que nos voix reconnaissantes s'unissent et s'élèvent vers le souverain maître du monde! je n'ai plus de maux à redouter, puisqu'il me permet de presser sur mon cœur un fils bien-aimé, l'appui de ma vieillesse, et ma plus chère espérance. (*Ils s'embrassent.*)

DIÈGUE.

Je ne sais si je m'abuse, mon père, mais je viens d'éprouver une sensation nouvelle. J'ai cru respirer un air qui n'est pas celui de l'élément sur lequel nous voguons; il m'a rappelé ces vapeurs odorantes qui s'exhalent d'une

vaste prairie après les pluies d'orage, ou plutôt cette atmosphère embaumée dans laquelle je me suis trouvé plus d'une fois en me promenant le long des jardins qui bordent les rives du Tage.

COLOMB.

En effet... tu ne te trompes point, mon fils, et ceci nous annonce incontestablement le voisinage très-prochain de la terre. De ce bord, la différence est plus sensible encore.

DIÈGUE.

Il est vrai.

COLOMB, *regardant à gauche vers le fond qu'il indique de la main.*

Regarde, je viens de voir un point lumineux.

DIÈGUE.

Dans quelle direction?

COLOMB.

Là, vis-à-vis... au sud-ouest.

DIÈGUE.

C'est peut-être le fanal de l'une des deux caravelles.

COLOMB.

Non, elles marchent après nous ; ainsi...

SCÈNE XIV.

DIÈGUE, COLOMB, MARGARITA, SIX MATELOTS.

(Six hommes de l'équipage, dirigés par Margarita, s'avancent à pas de loup sur le pont. Trois se jettent sur Colomb, et les trois autres sur Diègue. Au même instant, et sans qu'ils puissent se reconnaître, on leur couvre la bouche avec une ceinture, on leur attache les bras et les jambes, de manière qu'ils n'ont aucun moyen de résistance. Margarita les désarme. Les trois qui se sont chargés de Colomb l'élèvent au-dessus de la balustrade du pont à babord, et sont prêts à le jeter dans la mer.)

MARGARITA, *les arrête.*

Non, cela ferait du bruit. Nous ne sommes pas tous d'accord ; ses partisans accourraient, on le sauverait peut-être,

et nous serions perdus. Il faut lui lier les bras et les jambes pour l'empêcher de nager, puis le descendre doucement au fond de la mer par le moyen du cabestan. Attachez le fils au mât de misaine, nous reviendrons à lui après nous être débarrassés du père.

(Tout cela s'exécute, ainsi que l'a proposé Margarita, avec le moins de bruit possible. Colomb est suspendu à un câble accroché derrière son dos. Trois hommes sont au cabestan; Margarita, assis sur le pont, dirige le câble et le lâche doucement, en le faisant glisser sur une poulie qui tient à la balustrade.)

SCÈNE XV.

DIÈGUE, *à gauche, attaché au mât*, COLOMB, MARGARITA, INIGO, ROLDAN.

INIGO, *ouvrant le sabord n° 7 et amenant Roldan.*

J'vous dis qu'y se passe queuqu'chose d'extraordinaire sur l'pont.

ROLDAN.

Tu crois?

INIGO.

J'ons voulu y aller en tapinois et j'ons vu deux grands gaillards avec leux arquebuses assis en haut d'l'escalier... j'sis sûr qu'ils veulent faire du mal à mon parrain. Ecoutez plutôt....

ROLDAN.

Je n'entends rien.

(Il écoute. Inigo regarde à sa droite, et voit Colomb que l'on descend et dont les pieds touchent à la mer.)

INIGO.

Oh! les coquins, v'là qu'ils l'noyent.

ROLDAN.

Morbleu! courons.

INIGO.

Venez par ici. (*Il referme le sabord.*)

MARGARITA, *aux matelots.*

Un moment... J'ai cru entendre... ne bougez pas. (*Les matelots s'arrêtent pour écouter.*) Ce n'est rien, allez un peu plus vite.

(En effet, ils doublent le mouvement de rotation, et Colomb disparaît sous les eaux. Deux sabords, n°s 3 et 4, s'ouvrent; ce sont ceux qui se trouvent à droite et à gauche de l'endroit où file le câble. Inigo se pend à ce câble de toute sa force et continue à le tirer, pour faire supposer aux méchants matelots que leur victime y est encore attachée. Roldan, d'une main vigoureuse, retire Colomb, dénoue la ceinture qui lui couvre la tête, coupe le lien qui retient ses bras, de manière que l'Amiral, placé sur la préceinte, se tient d'une main au sabord, et se sert de l'autre pour dégager ses jambes. Quand il est tout à fait libre, il rentre dans le vaisseau par le sabord n° 4. Inigo continue toujours sa manœuvre qui abuse complétement Margarita. Il fait extrêmement sombre.)

MARGARITA.

Il doit être à vingt brasses pour le moins; cette fois il sera bien habile s'il en réchappe. Coupez le cable, le reste va nous servir pour son fils; amène-le tandis que nous sommes en train. (*On coupe le cable.*)

La vigie crie: Terre! Terre!

MARGARITA, *effrayé.*

Terre! oh! mon Dieu!

La vigie continue plus fort: Maître! Terre! Terre!

MARGARITA.

Nous sommes perdus!...

ROLDAN, *en dehors.*

Me voilà!

MARGARITA.

Payons d'audace.

(Par son conseil, les matelots coupables entourent le mât de misaine et dérobent ainsi Diègue aux premiers regards de Roldan.)

ROLDAN, *accourant par la droite.*

La vigie a reconnu la terre... où est l'Amiral?....

MARGARITA.

Je l'ignore.

ROLDAN, *le prenant par le collet et le secouant avec rudesse.*

L'Amiral, te dis-je! Qu'en as tu fait?

MARGARITA.

Ce que j'en ai fait?...

ROLDAN.

Tu me le rendras, ou...

MARGARITA, *totalement déconcerté.*

Où fuir?

ROLDAN.

Dans l'éternité.

MARGARITA.

Que dites-vous?...

ROLDAN.

Pendu ou noyé, choisis.

MARGARITA.

Mais....

ROLDAN.

Noyé ou pendu, choisis.

MARGARITA.

Enfin....

ROLDAN.

Tu ne veux pas choisir?... il faut que quelqu'un annonce aux habitants de la mer notre arrivée dans l'autre monde, et c'est toi que j'en charge. (*Il le précipite dans la mer du côté de tribord.*) Holà vigie! où la terre?

La vigie répond: A tribord par le grand mât.

ROLDAN, *sur l'arrière, par conséquent tournant le dos à Diègue.*

Amiral! Amiral! terre à tribord par le grand mât.

(*Les matelots détachent Diègue et lui demandent grâce. Tout l'équipage accourt sur le pont en sautant et en criant:* Terre! Terre! (*C'est un véritable délire.*)

COLOMB, *paraît et se jette dans les bras de son fils et de Roldan. Inigo qui le suit partage la joie commune.*

La voilà donc cette terre, objet de tous nos vœux!...(*Les matelots coupables tombent à genoux.*) Relevez-vous.

(Les mousses garnissent les haubans. Tous les sabords sont ouverts et occupés par des gens de l'équipage qui agitent leurs chapeaux. Les nuages, en se dissipant par degrés, laissent voir la terre. On distingue, à une très-petite distance, une île bien boisée et dont l'aspect est pittoresque. Ce tableau est éclairé par la lune. L'Amiral paraît au comble de la joie. Tout l'équipage crie : VIVE COLOMB ! On tire le canon. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une partie de l'île Guanahani. Dans le fond, une montagne boisée et à plusieurs révolutions. Le devant de cette montagne, en pente vers la gauche, conduit à la mer que l'on ne voit pas. Du haut d'un rocher, élevé de douze à quinze pieds et placé au quatrième plan à droite, s'échappe un filet d'eau qui tombe dans un premier bassin, s'élargit et forme une nappe de cinq à six pieds qui retombe en double cascade (1) dans un ruisseau, dont les bords sont garnis de fleurs et de roseaux; ce ruisseau se perd vers la droite. Sur le devant, de chaque côté, des huttes en cônes, couvertes de feuilles de bananiers, cocotiers, lataniers, etc.; celle de gauche, plus grande que les deux qui sont vis-à-vis, est habitée par le Cacique; des arbres fleuris et des plantes répandues avec profusion, enjolivent ce site, et contribuent à le rendre pittoresque.

SCÈNE PREMIÈRE.

HABITANTS DE L'ILE, KARAKA.

(Au lever du rideau, les habitants de l'île, hommes, femmes, enfants, assis sur leurs talons, les coudes sur les genoux et tenant leur tête à deux mains, forment une ligne diagonale, qui s'étend depuis la cascade, jusqu'à la cabane du Cacique; tous ont une grande plaque d'or sur la poitrine, un grand anneau d'or passé dans les narines et une petite feuille d'or au bout du nez.)

(La vieille Karaka sort de sa hutte et consulte la tribu pour savoir si l'on approuve la demande qu'elle est dans l'intention de faire au Cacique, de la main de la belle Azakia, sa fille, pour son fils Kérébek qu'elle dépeint comme étant beau, bien fait, et pourvu de toutes les grâces. Tous les sauvages baissent la tête trois fois

(1) Cette cascade est naturelle.

en signe d'adhésion. Alors Karaka va près de la hutte et appelle Kérébek.

SCÈNE II.

Les précédents, KÉRÉBEK.

(Kérébeck paraît ; il est long, maigre, sec et horriblement tatoué ; tout le monde le trouve très-bien, et l'engage à faire sa demande. Karaka lui ordonne de rentrer, en lui disant qu'elle se charge de la commission, et qu'elle le rappellera quand il en sera temps ; il obéit. Karaka va frapper trois coups à la porte de la hutte du Cacique, et se prosterne en posant la tête contre terre : Oranko !)

(Tous les sauvages se lèvent, se tournent du même côté que Karaka, et se mettent dans la même attitude, jusqu'à ce que le Cacique paraisse.)

SCÈNE III.

ORANKO, KARAKA, Sauvages, *puis* KÉRÉBEK.

(Oranko paraît, il a une couronne d'or sur la tête et une longue plume rouge à chaque oreille ; il ordonne à toute la tribu de se relever.)

ORANKO, *à Karako.*

Cati louma (1) !

KARAKA.

Amouliaca Azakia Kérébek. (2) (*Oranko hésite.*)

(Karaka, pour le décider, appelle son fils. Oranko désire connaître les moyens qu'il a pour plaire à Azakia. Kérébeck, après avoir montré sa personne, et surtout sa figure, prend une massue et brise d'un seul coup un arbre qui se trouve près de lui, tend son arc, et abat avec un flèche une noix de coco qu'il a montrée d'avance. Ensuite, il prie Oranko de désigner le plus robuste de l'assemblée, qui s'avance pour lutter avec lui. Kérébeck l'enlève comme une plume, et le terrasse du premier choc.)

(1) Que lui veux-tu !

(2) Demander ta fille Azakia pour Kérébek.

ORANKO.

Inalaki (1).

(Tous les sauvages applaudissent à ce triple triomphe, en baissant trois fois la tête. Kérébeck, après avoir montré sa force, veut prouver son adresse, et va chercher dans sa hutte des paniers, des nattes de jonc et une ceinture en plumes rouges. Karaka affirme que le tout est l'ouvrage de son fils. Comment résister à tant de perfections réunies?)

ORANKO.

Chicalamai (2).

(Il entre dans sa hutte, et chacun témoigne la plus grande impatience de voir Azakia. Kérébek exprime particulièrement sa joie par des gambades ridicules.)

SCÈNE IV.

AZAKIA, ORANKO, KÉRÉBEK, KARAKA, SAUVAGES.

(Oranko amène Azakia. Elle est jeune, jolie, sa taille est svelte, son air modeste. Son père lui apprend qu'il a promis de l'unir à Kérébek.)

ORANKO.

Itara a moutou Koulé oüèkelli (3)?

(La jeune sauvage, en levant les yeux sur l'époux qu'on lui destine, paraît le trouver bien laid. Kérébek accroupi, tourne autour d'elle en la flattant, et cherche à la séduire par toutes sortes de singeries.)

(Azakia reste indifférente. Enfin Kérébek va dans sa hutte, en rapporte les présents qu'il destine à sa future, et les dépose à ses pieds. Azakia se décide ; ce qui lui plaît surtout, c'est la ceinture de plumes rouges. Karaka, aidée des autres femmes, la lui attache sur-le-champ. Azakia va se regarder dans l'eau de la cascade, et se trouve bien. Dès ce moment, elle consent à épouser Kérébek qui est au comble de la joie. Oranko va chercher une coquille dans sa hutte ; on se range de chaque côté de la cascade. Karaka remplit la coquille et la présente à son fils, qui après avoir bu, donne

(1) Bien.
(2) J'y consens.
(3) Veux-tu celui-là pour ton mari ?

le reste à Azakia. Oranko apporte aux époux une baguette blanche et courte, dont ils prennent chacun un bout et qu'ils rompent.)

ORANKO.

Areskoui, Azakia Karaïtiti-arou (1).

(Ivre d'amour, Kérébek veut en donner des preuves à sa compagne ; il remercie Oranko, en frottant son nez contre celui du Cacique, congédie tous les sauvages venus pour assister à cette cérémonie, et se dispose à emmener bien vite sa femme dans sa hutte.)

(Karaka veut le suivre ; il la prie de n'en rien faire et insiste absolument pour qu'on le laisse seul avec Azakia qui ne paraît pas trop effarouchée de ses empressements. On est près de se séparer, quand on entend, à gauche, un coup de canon.)

TOUS.

Anakilika (2) ? (*Ce bruit inconnu, étonne les sauvages.*)

ORANKO.

Oüallou hougourou (3).

(Un second coup, plus rapproché, fait connaître que c'est une erreur ; l'effroi est général ; quelques-uns courent sur la montagne et font des démonstrations tout à fait grotesques ; ils se sauvent, en voyant le feu des caravelles, et reviennent annoncer avec de grands gestes, qu'ils ont vu trois vaisseaux au bord de la mer, à gauche, et que c'est de là que part ce bruit qui les étourdit au point qu'ils se bouchent les oreilles. On entend une fanfare de trompettes : ce son, qui leur est également inconnu, les frappe. Kérébek, qui est allé dans le fond, revient, et explique de son mieux qu'il a vu des hommes descendre des vaisseaux, que ces hommes sont habillés de la tête aux pieds, qu'ils ont une coiffure, des plumes sur la tête et qu'ils marchent de ce côté, précédés de tambours et de trompettes ; en effet, on entend, à une distance peu éloignée, une marche militaire. Kérébek propose d'aller en armes à leur rencontre ; Oranko s'y oppose. Après s'être assuré de la vérité, il pense au contraire qu'il est prudent de s'éloigner et de se réfugier dans le bois voisin, pour y épier les mouvements des nouveaux venus, et connaître leurs intentions ; on adopte son avis, et tous s'éloignent par la droite.)

(1) Au nom du grand Esprit, Azakia est ta femme.
(2) Qu'est-ce que cela ?
(3) C'est tonnerre.

SCÈNE V.

INIGO, ROLDAN, COLOMB, DIÈGUE, MATELOTS ARMÉS.

(Précédé de tambours, de trompettes, d'une partie de son équipage armé, et suivi de Roldan, Colomb arrive par la gauche de la montagne du fond; il tient son fils à bras le corps, et porte de la main droite l'étendard d'Espagne déployé.)

COLOMB, *mettant un genou en terre et se découvrant. Tout le monde l'imite.*

Avant tout, rendons grâce à celui qui a daigné nous conduire à travers les écueils, et protéger cette grande entreprise. (*Il se relève.*) En ma qualité d'Amiral de l'Océan et de vice-roi des grandes Indes, je prends possession du nouveau Monde au nom de leurs Majestés catholiques Ferdinand et Isabelle.

(Il enfonce son drapeau dans la terre : roulement, fanfare. On entend toujours le canon des vaisseaux.)

TOUS.

Vive Colomb! vive le Roi!

COLOMB.

Roldan, prends cet étendard; va le planter sur le point le plus élevé de cette montagne, et à la vue de la mer. Selon l'usage pratiqué par les navigateurs, tu feras enterrer au bas cette boîte de plomb, qui contient l'abrégé de notre voyage et le procès-verbal de ma prise de possession.

DIÈGUE.

Je me charge de la boîte.

ROLDAN, *se déridant.*

Merci, voilà une commission qui me dédommage des ennuis de la route.

COLOMB.

Tu ne seras donc plus de mauvaise humeur?

ROLDAN, *toujours aussi brusque.*

Eh non, puisque tu es heureux.

COLOMB, *lui tendant la main.*

Brave homme! toujours le même.

ROLDAN.

Pourquoi veux-tu que je change? est-ce que tu te lasses d'être bon, toi?

COLOMB.

C'est un devoir.

ROLDAN.

Tu suis l'élan de ton cœur, n'est-ce pas? moi, j'imite ton exemple.

COLOMB.

Partez, et revenez bientôt. Nous nous retrouverons ici: j'indique cette cascade comme le lieu du rendez-vous à tous ceux qui s'éloigneraient pour aller à la découverte.

(Diègue et Roldan disparaissent devant la cascade, accompagnés par quelques matelots.)

SCÈNE VI.

PINSON, COLOMB, INIGO, MATELOTS.

COLOMB, *à Pinson qui arrive par la gauche, suivi de quelques matelots.*

Hé bien, Capitaine, que vous semble de ceci? suis-je encore un aventurier?

PINSON, *s'inclinant.*

Illustre Colomb, après Dieu, tu es notre sauveur. Tu seras la source de notre fortune.

COLOMB.

Je l'espère, et il ne dépendra pas de moi que cet espoir ne se réalise. Ton frère nous a-t-il rejoints?

PINSON.

La brume épaisse qui nous a enveloppés hier au soir l'avait éloigné de nous; mais les coups de canon de ma caravelle l'ont remis sur la route, il vient de jeter l'ancre dans la baie à une demi-encablure du rivage.

COLOMB.

Je ne veux pas qu'il débarque; la prudence nous ordonne

de ne pas laisser la flotte sans un chef. Cette terre paraît habitée, (*Il montre les cabanes à ses matelots qui vont les ouvrir, y entrent et annoncent qu'ils n'y ont trouvé personne*) et nous devons, jusqu'à nouvel ordre, interdire l'approche de nos vaisseaux à des hommes dont les dispositions nous sont inconnues. Je confie donc provisoirement le commandement des trois caravelles à Alphonse Pinson, capitaine de *la Pinta*, et je veux que tous les équipages le reconnaissent en cette qualité tant que nous serons à terre. (*Il écrit quelques mots sur un rouleau de parchemin ou sur des tablettes*). Inigo, tu vas retourner à ton bord, tu remettras cet écrit au capitaine Alphonse; il contient mes pouvoirs et l'ordre d'envoyer ici vingt-cinq hommes avec des futailles. Il est possible que nous ne trouvions pas de quelques jours l'occasion de faire de l'eau; cette cascade est à notre portée, elle nous fournira en moins de deux heures une abondante provision.

(La cascade s'arrête, il ne tombe plus qu'un très-petit filet d'eau.)

SCÈNE VII.

PINSON, COLOMB, INIGO, DIÈGUE, *sur le rocher, au-dessus de la cascade.*

DIÈGUE *a entendu les derniers mots de Colomb, qui ont été prononcés très-haut, parce qu'Inigo s'est éloigné.*

Reviens, Inigo! vraisemblablement l'Amiral changera l'ordre qu'il t'a donné.—Mon père, en gravissant la montagne, avec Roldan, nous avons trouvé la source qui alimente cette cascade, et nous avons observé qu'en lui opposant un léger obstacle de ce côté, ses eaux reflueraient bientôt vers la mer, en suivant une pente douce qui s'étend jusqu'au rivage; par ce moyen, il suffira de creuser un trou à trente pas du bord, et nos gens pourront sans beaucoup de peine, et, pour ainsi dire, sans se déplacer, renouveler la provision d'eau fraîche.

COLOMB.

L'idée est ingénieuse, je l'adopte d'autant plus volontiers que l'équipage ne perdra pas de vue nos bâtiments.

PINSON.

Ce qui est essentiel (*A part.*) et me convient beaucoup mieux.

COLOMB, *à Inigo qui s'est rapproché et auquel il a repris son ordre pour y faire le changement nécessaire.*

Va... que chacun mette la main à l'œuvre. (*Inigo s'éloigne.* (*A Diègue.*) Il est juste que tu diriges ce travail, puisque c'est toi qui l'as conçu; on va t'envoyer du monde.

(Diègue disparaît.)

SCÈNE VIII.

PINSON, COLOMB, MATELOTS.

COLOMB.

Quant à nous, Capitaine, nous allons parcourir les environs sans trop nous éloigner de la côte. Selon toute apparence, c'est le bruit de notre artillerie qui aura fait fuir les naturels du pays, et cependant, nous devons chercher à les rapprocher de nous, puisque c'est d'eux seuls que nous pourrons obtenir les renseignements qui doivent utiliser cette importante découverte. (*Aux matelots.*) Si vous en rencontrez quelques-uns, je vous recommande de les traiter avec la plus grande douceur. Quand même ils se présenteraient en ennemis, je vous défends de les combattre avant que j'en aie donné l'ordre exprès. J'aperçois là-bas un groupe de cabanes à l'extrémité de cette jolie plaine, je vais les visiter. Vous, Capitaine, suivez les bords de cette petite rivière jusqu'à la distance de deux ou trois lieues; nous nous rejoindrons ici. (*Aux matelots.*) Pendant cette excursion, vous irez à bord de *la Sainte-Marie*, et vous en rapporterez les présents que je destine aux habitants de ce nouvel hémisphère.

(Colomb s'enfonce dans la plaine à gauche, suivi de cinq à six hommes.)

SCÈNE IX.

PINSON, MATELOTS.

PINSON.

Exécutez promptement les ordres de l'Amiral, et laissez-moi seul. Je suis armé ; si j'avais besoin de secours, j'en aurais bientôt. Nous sommes à peu de distance les uns des autres, un coup de feu suffira pour faire reconnaître mon danger, d'ailleurs, j'aperçois Roldan qui vient de ce côté. (*Les matelots s'éloignent par le chemin de la montagne qui conduit à la mer.*) Je ne m'abuse point, mon plan échouera, si je ne parviens à séduire cet homme. Son courage, sa brusque énergie, l'affection que lui témoigne Colomb, tout cela impose à l'équipage ; j'ai besoin de lui pour diriger les matelots, il a de l'expérience et ne manque pas de lumières; il faut, à quelque prix que ce soit, l'attacher à mon parti. Je m'attends à quelques difficultés ; mais, sans doute, comme tous les autres hommes, il est accessible à l'amour-propre et à l'intérêt, ces deux souverains du monde. Je ne puis me passer de lui ; tentons l'abordage.

SCÈNE X.

PINSON, ROLDAN.

ROLDAN, *à part, en voyant Pinson.*

Mauvaise rencontre.

(Il feint de ne l'avoir pas vu et prend le chemin de la montagne.)

PINSON.

Roldan !

ROLDAN.

Plait-il ?

PINSON.

Approche.

ROLDAN.

Que me veux-tu ?

PINSON.

Te demander si tu as fait quelque découverte.

ROLDAN.

Non.

PINSON.

Quoi ! tu n'as rien vu ?

ROLDAN, *le regardant fixement.*

Rien. Qu'un serpent.

PINSON.

Il fallait l'écraser.

ROLDAN.

C'est ce que je compte faire.

PINSON.

Va donc, il t'échappera.

ROLDAN, *lui prenant le bras.*

Non, je le tiens.

PINSON, *cherchant à se maîtriser et à prendre un air riant.*

Bah ! tu es donc toujours en colère contre moi ?

ROLDAN.

En colère !... (*Il le regarde avec mépris.*) Non.

PINSON.

Si fait. Allons, je veux que nous nous raccommodions.

ROLDAN.

Impossible.

PINSON.

Pourquoi ?

ROLDAN.

Demande-le à ta conscience.

PINSON.

Vieille querelle que tout cela ! apaise-toi, te dis-je ; tout est changé, mon cher.

ROLDAN.

Bah ! tu serais devenu honnête homme ?

PINSON.

Tu vas voir.

ROLDAN.

C'est bien différent.

PINSON.

Mais, avant de t'initier dans cet important secret, il faut que tu t'engages par serment...

ROLDAN.

Belle garantie ! les traîtres en font tous les jours. L'honnête homme donne sa parole et la tient.

PINSON.

Mais....

ROLDAN.

Je te donne la mienne.

PINSON.

Si tu allais me trahir?

ROLDAN.

Je t'ai déjà dit que nous n'étions pas amis.

PINSON.

C'est juste. Ecoute-moi, Roldan, je vais te parler à cœur ouvert. Tu as de la rudesse, un caractère âpre et même un peu farouche...

ROLDAN.

Point de compliments.

PINSON.

Mais une âme droite et franche.

ROLDAN.

Tu ne t'y connais pas.

PINSON.

Tu possèdes les connaissances...

ROLDAN.

De mon état.

PINSON.

Tu es courageux.

ROLDAN.

Oui.

PINSON.

Capable de commander.

ROLDAN.

Peut-être. Où veux-tu en venir?

PINSON.

Je t'ai deviné.

ROLDAN.

Je ne crois pas.

PINSON.

Tu as de l'ambition.

ROLDAN.

Du tout.

PINSON.

Ah!

ROLDAN, *insistant jusqu'à la colère.*

Du tout.

PINSON.

Ne voudrais-tu pas me persuader que tu serais fâché d'avoir le commandement de l'une des trois caravelles?

ROLDAN.

Oui.

PINSON.

Tu le refuserais?

ROLDAN.

Hé oui! je le refuserais. Si chacun restait à sa place, les choses n'en iraient que mieux, le monde serait mieux gouverné.

PINSON.

Cependant, si les circonstances exigeaient...

ROLDAN.

Quoi? quelles circonstances?

PINSON.

Par exemple, si j'étais appelé à un autre commandement?

ROLDAN.

Appelé!... par qui?

PINSON.

Si par quelque événement imprévu l'amiral...

ROLDAN.

Je commence à comprendre.

PINSON.

N'accepterais-tu pas alors le grade de capitaine avec un traitement de six cents...

ROLDAN, *le menaçant de sa hache.*

Dis un mot de plus, et je t'étends à mes pieds. Misérable! c'est à moi, à Roldan, que tu oses faire une telle proposition?... Tu es bien heureux que je t'aie donné ma parole; si tu n'avais que mon serment, j'irais de ce pas te dénoncer à l'Amiral; avant une heure, tu serais pendu.

PINSON.

Tu as mal saisi...

ROLDAN.

Paix!...

PINSON.

Ce n'est pas...

ROLDAN.

Tais-toi.

PINSON.

Un mot.

ROLDAN, *à part.*

Rien. Je retourne aux vaisseaux pour ne les plus quitter.

PINSON.

Mon cher Roldan...

ROLDAN.

Mon cher Roldan!... Je te défends de souiller mon nom. Renonce à tes noirs complots. Je veille sur toi, tu me trouveras partout : j'aurai les yeux du lynx pour pénétrer dans ton cœur, et la force du lion pour t'anéantir. Adieu.

(Il s'éloigne par le chemin de la montagne.)

SCÈNE XI.

PINSON.

Cet homme a un caractère de fer, et je me suis perdu. Colomb a le pouvoir d'instituer des juges. (*Il réfléchit.*) Mais, si je le veux, cette terre deviendra le tombeau de

l'Amiral, de son fils et de Roldan. Oui, avant la fin du jour, ils seront massacrés par les naturels du pays. A coup sûr, ces hommes sont défiants, soupçonneux. Après m'être d'abord insinué dans leur esprit par des manières douces, par des présents, je leur désignerai Colomb et ses amis comme des traîtres qui ne veulent que les réduire à l'esclavage, les charger de chaînes et ravir leurs femmes, puis je leur fournirai des armes dont j'enseignerai l'usage; alors, et pendant que je regagnerai mon bord, quelques-uns des nôtres mettront le feu à leurs cabanes et enlèveront tout ce qui s'y trouvera. Nécessairement, d'après l'avis que j'en aurai donné, ces désastres seront attribués à l'Amiral; la vengeance des habitants ne connaîtra plus de bornes; Colomb deviendra leur victime. Certain que jamais il ne pourra repasser en Europe, j'appareille sur-le-champ pour l'Espagne, je me présente à Ferdinand et à Isabelle comme l'auteur de cette grande découverte, et je recueille les récompenses, les honneurs qui doivent en être le prix. Vite à l'exécution. Je vais rejoindre Colomb, et faire mon profit de ce qu'il aura découvert.

(Pinson entre dans la plaine à gauche.)

SCÈNE XII.

ORANKO, KÉRÉBEK, KARAKA, Habitants de l'île.

(Oranko, Kérébek et Karaka, suivis de quelques sauvages armés, paraissent sur la droite, en se traînant à terre et se glissant à travers les broussailles. Ils s'avancent avec précaution jusqu'au bord de la plaine à gauche, et semblent disposés à suivre Pinson; mais bientôt on entend Inigo qui revient, en chantant, par le chemin de la montagne; les sauvages entrent dans les huttes : Karaka se cache dans celle d'Oranko.)

SCÈNE XIII.

ORANKO, INIGO, KÉRÉBEK, UN SAUVAGE, HABITANTS DE L'ÎLE.

INIGO, *de loin, avant d'être vu.*

Monsieu l'Àmiral !... j'ons fait votre commission. Où c' que vous êtes, Seigneur Diègue ?... répondez-moi. (*Il paraît.*) Ils ont dit comm' ça qu'on s' retrouverait à la cascade, m'y v'là... ma foi, j' vas m' reposer un p'tit brin en les attendant.... j' sommes fatigué.... et puis de c'te place, je n' perdrons pas d' vue nos vaisseaux, et c'est tranquillisant. Y paraît qu' c'est là dedans que s'nichont les habitants d' l'endroit. J' sis curieux d' savoir comment qu' c'est fabriqué ces huttes. Y faut que j' profitions d' l'instant où c' qu'y gnia personne dedans; nos gens y ont regardé tout à l'heure. Ça doit être drôle tout plein. Quoiqu' ça ces feuilles... quand il pleut... j' n'aimerions pas ça...

(Il ouvre la première cabane à droite; Kérébek en sort.)

KÉRÉBEK.

Mabouïca (1).

INIGO, *effrayé, s'écrie :*

Ah mon Dieu ! quelle vilaine figure !

(Il recule vers la gauche.)

KÉRÉBEK, *avançant à mesure qu'Inigo recule et lui tendant les mains.*

Kérébek mabouïca (2).

INIGO.

Rebeca bouya !... quoiqu' ça veut dire ?

(En se retournant pour fuir, il se trouve nez à nez avec Oranko.)

ORANKO, *le frappant sur l'épaule.*

Catabou (3) ?

(1) Salue toi.
(2) Kérébek salue-toi.
(3) Qui es-tu ?

INIGO.

Encore un autre. Ça ne finira pas.

(En voulant éviter Oranko, il en rencontre un troisième à droite.)

UN SAUVAGE.

Kata boyen tibouyète (1)?

INIGO.

Tribouillette! quéu baragouin!

ORANKO.

Cate biti (2)?

INIGO.

Où diable m'ai-je fourré?

UN SAUVAGE.

Allia rabia taboû (3)?

INIGO.

J'n'ons pas une goutte d' sang dans les veines.

ORANKO.

Catabou ibaounalė (4)?

INIGO.

Y m' prennont peut-être pour un ennemi, j'vas leur dire qu'non. (*Il fait un signe de tête.*)

ORANKO, KÉRÉBEK, LES SAUVAGES, *en colère.*

Oua (5)!

INIGO.

Y s'fâchont. Faut que j'm'aie trompé. J'leur dirai toujours oui à présent.

ORANKO.

Mèèrra ka tibanao (6)?

INIGO, *faisant un signe de tête.*

Oui, oui.

UN SAUVAGE.

Nioüèbemali (7)!

(1) Qui t'amène ici?
(2) Comment t'appeles-tu?
(3) Où demeures-tu?
(4) Es-tu notre ami?
(5) Non!
(6) Te moques-tu de nous?
(7) Vengeance!

INIGO.

Tiens.... ça les fâche encore ?

KÉRÉBEK.

Acharamouni (1).

INIGO, *se sauvant près de la hutte à gauche.*

Haie ! haie ! v'là ma dernière heure !

(Tous fondent sur lui, en tenant leur massue haute.)

SCÈNE XIV.

INIGO, KARAKA, ORANKO, KÉRÉBEK, UN SAUVAGE, HABITANTS DE L'ILE.

KARAKA.

Cheullèba linokatilone (2).

INIGO.

Celui-là n'a pas l'air si méchant qu'les autres

KARAKA, *minaudant.*

Boüétoui oüellématoum.... (3).

INIGO.

On dirait qu'il m'fait des mines. Ça n'métonne pas ; c'est une femme.

KARAKA.

Anakè-bouyâtina akimatitibou (4).

INIGO.

Tu peux ben dire tout ce que tu voudras, va, sans que j'te réponde ; pas si bête.

KARAKA, *tendrement.*

Nayou mouragoyem (5).

INIGO, *imitant ses intonations.*

C'est comme si tu chantais.

(1) Massacrons-le.
(2) Grâce pour lui.
(3) Bel étranger...
(4) Quoique je sois vieille, ta vue me réjouit ; tu me plais beaucoup.
(5) Aimons-nous, je le désire.

KARAKA, *à Oranko.*

Enocali boüikenli (1)!

ORANKO.

Cati épécatani (2)!

INIGO,

Allons! les v'là encore fâchés!...

KÉRÉBEK.

Kachoucourakatiti (3)!

LE SAUVAGE

Kiri kiri bana kéyétou (4)!

ORANKO.

Katitaéraka (5).

KÉRÉBEK, *tâtant Inigo.*

Tikaténati (6).

INIGO.

Il regarde si je suis bon à manger!

TOUS.

Inalekia (7).

INIGO.

Y s' consultont pour savoir à queu sauce y m' mettront.

ORANKO.

Roboucâ boucaé (8).

INIGO.

J' nons pas un quart d'heure à vivre.

KARAKA.

Maboya (9)!

LE SAUVAGE.

Oumekou (10)!

(1) Il me méprise!
(2) Quel affront!
(3) Infâme!
(4) Traître!
(5) Assommons-le.
(6) Il est gras.
(7) Oui, vraiment.
(8) Emportons-le sur nos épaules.
(9) Esprit malin!
(10) Méchant.

ORANKO.

Iétounnoucou (1)!

KÉRÉBEK.

Kouloubi (2)!

(Tous trois l'enlèvent comme une plume, le chargent sur leurs épaules et l'emportent par la droite. Karaka les suit en triomphe.)

INIGO, *se débattant.*

A moi! au secours! seigneur Colomb!... seigneur Diègue!... en v'là un qui m' mord! au secours!

(Pendant cette scène et la précédente, des Sauvages se sont approchés furtivement d'Inigo. L'un lui a pris son chapeau qu'il met sur sa tête, un autre lui a défait son pourpoint, un troisième s'est glissé entre ses jambes et lui a pris sa chaussure, enfin, un quatrième a remarqué une bague de verre rouge au petit doigt de sa main droite, et a voulu la tirer; mais, n'y pouvant réussir, il se met en devoir de lui couper le doigt avec le tranchant d'une coquille, ce qui fait jeter un cri perçant au paysan portugais. Tous ces jeux de scène n'ont point suspendu le dialogue. Inigo est trop intimidé pour s'occuper de la perte de ses effets.)

SCÈNE XV.

MATELOTS.

(Des gens de la suite de Colomb entrent par la gauche et traversent le théâtre, en suivant les traces d'Inigo qui ne cesse de crier dans l'éloignement.)

SCÈNE XVI.

PINSON, COLOMB, INIGO, MATELOTS.

INIGO, *à Colomb, qui entre par la gauche.*

Ah! c'est ben pour l'coup qu'vous êtes mon parrain, sei-

(1) Ennemi!
(2) Diable!

gneur Colomb; sans vous et ces braves gens, (*Il montre les matelots.*) j'étions flambé.

(Pendant cette scène, on voit venir, par le chemin de la montagne, des matelots portant des caisses et des malles.)

COLOMB.

Tu as donc vu des hommes?

INIGO.

Des diables, monsieu Colomb.

COLOMB.

Que t'ont-ils dit?

INIGO.

Ils m'ont dit : Chaboya... Karamel... Ciboulette... Que sais-je!... ils ont un baragouin où c'que l'diable n'connaîtrait goutte.

PINSON.

Est-ce qu'ils t'ont fait du mal?

INIGO.

J'crois ben. Y vouliont m'dévorer, rien qu'ça. (*Bas à Colomb.*) Ecoutez, mon parrain, ça peut être un'belle chose qu'les découvertes, mais j'en ons assez, c'est comm'des tempêtes; quand vous pourrez m'renvoyer cheux nous, ça m'obligera tout plein.

SCÈNE XVII.

INIGO, PINSON, COLOMB, DIÈGUE, AZAKIA, MATELOTS.

DIÈGUE, *amenant Azakia qui fait résistance.*

Vois donc, mon père, la jolie personne.

PINSON.

Charmante!

COLOMB.

Quelle aimable pudeur!

INIGO.

Oui dà! all' est gentille. C'est fâcheux qu'all' soit sauvage.

(*Azakia s'échappe ; on lui barre le chemin.*)

COLOMB.

Nous l'apprivoiserons en flattant sa coquetterie.

DIÈGUE.

C'est bon en Europe.

PINSON.

Ce moyen est de tous les pays.

INIGO.

Par exemple, ça s'rait un peu fort si les femmes étiont coquettes jusques dans l'aut'monde.

COLOMB.

Elles le sont partout, et nous n'en sommes pas fâchés.

(Azakia tourne le dos à Colomb et à Pinson. Diègue qui est allé ouvrir une des caisses que les matelots ont apportées, prend un collier formé de grains de verre nuancés, et le fait voir à Azakia qui le trouve joli et veut le prendre. Diègue le lui dispute et fuit ; Azakia le poursuit. La résistance irrite son désir ; enfin, après quelques espiégleries, Diègue le lui abandonne ; elle s'en pare bien vite et court à la cascade pour se voir, mais le lit est à sec. Diègue lui montre un miroir dont elle est enchantée. Il le lui fait également acheter par quelques contrariétés qui font ressortir les grâces piquantes et la mutinerie d'Azakia. Colomb, Pinson et tous les matelots s'amusent beaucoup de cette petite guerre. Diègue demande à Azakia si elle est seule ; elle répond que ses compagnes ont fui. Diègue l'assure qu'elles n'ont rien à redouter des Européens, lui montre les caisses remplies de présents, et lui dit d'aller chercher les autres femmes. Elle s'éloigne un moment.)

COLOMB, *à Inigo.*

Trace une ligne sur le sable depuis cette cabane jusqu'à la cascade, elle servira de barrière entre nous et ces Indiens. (*aux matelots.*) Je vous défends de la franchir, et surtout de vous approprier aucun de leurs effets, quelques nouveaux qu'ils puissent vous paraître.

(Inigo exécute l'ordre de Colomb qui se tient au delà de cette ligne avec tout son monde. On place deux coffres en deçà ; l'un des deux est fermé.)

SCÈNE XVIII.

INIGO, PINSON, COLOMB, DIÈGUE, AZAKIA, KÉRÉBEK, KARAKA, MATELOTS, HABITANTS DE L'ÎLE.

(Azakia revient avec une de ses compagnes, qui ne s'approche qu'avec timidité ; elle lui donne un collier et un miroir. Celle-là en va chercher une troisième, qui en appelle une quatrième, ainsi de suite. Colomb jouit de leur étonnement et de leur joie ; mais leur plaisir serait incomplet, si leurs époux ou leurs amants n'en étaient pas témoins. Elles vont les chercher et les amènent aussi l'un après l'autre, non sans beaucoup de peine. Ceux-ci sont armés et se défient des étrangers. Azakia, pour prouver à Kérébek qu'ils ne sont pas méchants, appelle Diègue, le prend familièrement par la main et le prie, avec beaucoup de grâces et d'instances, d'ouvrir l'autre caisse. Diègue lui en donne la clef et tout le monde s'amuse de l'embarras de la jeune sauvage, qui ne sait comment elle doit s'en servir. Diègue le lui montre. Elle ouvre enfin cette caisse et y trouve de jolis petits chapeaux surmontés d'une plume rouge et des instruments garnis de grelots. Elle en prend et en donne à tous les hommes qui, aussi enfants qu'elle, s'amusent de ces jouets et se couvrent des chapeaux. La vieille Karaka s'avance à son tour et sollicite un don. Inigo lui donne un petit chapeau. Kérébek souffle dans une coquille dont le son est à peu près pareil à celui du cor anglais. Ce signal sert à appeler Oranko. En le voyant de loin, Azakia court au devant de lui. Tous les sauvages la suivent.)

SCÈNE XIX.

INIGO, PINSON, DIÈGUE, COLOMB, MATELOTS, ORANKO, AZAKIA, KARAKA, KÉREBEK, HABITANTS DE L'ÎLE.

(Oranko s'avance gravement, conduit par sa fille et escorté de tous les habitants, qui lui font voir les présents qu'ils ont reçus. Leur joie s'exprime par des gambades et des contorsions plaisantes. Azakia vient au devant de Colomb, lui prend la main et la met

dans celle de son père. Elle présente alternativement le calumet de paix à celui-ci et à Colomb ; ensuite le Cacique frotte son nez contre celui de l'Amiral, en signe de paix et d'alliance. Colomb fait apporter une autre caisse, de laquelle il tire un manteau écarlate, un collier de verre à gros grains et à plusieurs rangs. Azakia pare son père, qui ne peut se défendre d'un mouvement de joie et fait à son tour offrir des présents à Colomb. Les habitants s'éloignent un moment, et reviennent bientôt mettre aux pieds de l'Amiral des noix de coco, des tortues, des cannes à sucre, de beaux coquillages ; tous ces présents sont apportés sur des grains d'or ; ce sont de grandes plaques brutes et telles qu'ils les ont trouvées dans la terre. Ceci excite particulièrement l'attention des Espagnols. On dresse à la hâte un siége avec des branches d'arbres, on le couvre d'une natte de jonc. Oranko engage Colomb à s'y placer et veut s'asseoir à terre près de lui ; Colomb s'y oppose, insiste pour qu'il reste à ses côtés. Oranko donne le signal, et les sauvages déploient tous leurs talents dans la pantomime et la danse pour plaire aux Européens. Azakia veut absolument que Diègue se mêle à leurs jeux ; elle paraît le voir avec grand plaisir et ne néglige pas une occasion de le lui témoigner, ce qui donne beaucoup d'humeur à Kérébek, dont la jalousie, longtemps contenue, éclate enfin ; il sépare brusquement Azakia et Diègue. Oranko paraît le blâmer ; mais Kérébek fait entendre que sa femme est sa propriété : en conséquence, il l'enferme dans sa hutte, qui est la première à droite, et se place en sentinelle à l'entrée. A la fin du ballet, les sauvages frottent leur nez contre celui des Européens.)

COLOMB, *à Pinson.*

Je vais profiter de la bonne intelligence qui régne entre nous pour m'instruire et savoir si la terre où nous sommes est une île ou un continent. (*A Oranko.*) Conduis-moi là-haut... sur la montagne.

ORANKO.

Inalekia. Acaboyéte nône (1).

COLOMB.

Suivons-le. Viens, Diègue.

(1) Oui, viens avec moi.

PINSON.

Je t'attends ici ; la prudence exige que nous ne soyons pas tous sur le même point.

COLOMB.

Je suis sans défiance.

(Colomb, Diègue et Inigo, conduits par Oranko et une partie des habitants, s'éloignent par la droite. Karaka et les femmes sortent par la gauche.)

SCÈNE XX.

PINSON, MATELOTS, SAUVAGES, KÉRÉBEK, *accroupi devant sa hutte.*

PINSON, *à part.*

Mettons les instants à profit. (*Aux matelots.*) Enlevez ces présents et portez-les à bord. Débarrassez-vous de ces haches, elles vous gênent ; vous les trouverez-là... je me charge de les garder. (*Les matelots emportent les plaques d'or et autres présents offerts par les sauvages.*) Voilà les trésors en sûreté, occupons-nous de Colomb. (*Il compose son maintien, prend un air triste et rassemble les sauvages autour de lui, en paraissant les plaindre. Il cherche tous les moyens, et emploie tous les gestes les plus significatifs pour leur faire comprendre que l'homme qui était là devant eux et qui accompagne maintenant leur chef, est un méchant, qui veut les mettre en esclavage, brûler leurs maisons, ravir leur or et leurs femmes.* (*A Kérébek.*) Azakia plus pour toi.

(Il lui fait entendre qu'elle sera enlevée par Colomb, transportée sur les vaisseaux et conduite bien loin. Cette pantomime énergique produit un grand effet sur les insulaires, qui en saisissent facilement la signification et paraissent fort agités. Ils semblent demander conseil à Pinson.)

KÉRÉBEK.

Cate achicabouïra (1) ?

(1) Comment faire ?

PINSON.

(Il leur conseille de tuer l'Amiral et son fils, et leur distribue les haches des matelots. Il donne à l'un d'eux un cimeterre maure, qui pend à son côté, et à Kérébek, son arquebuse, en lui montrant comment on doit s'en servir. Les sauvages le caressent et examinent avec curiosité les armes qu'il vient de leur donner.) Pour les animer encore davantage, je vais boire avec eux, en signe d'amitié; cette liqueur nouvelle, en échauffant leur cerveau, assurera d'autant plus la perte de l'Amiral: *(Il va prendre un flacon dans une des caisses, verse de la liqueur dans une coquille, en boit le premier et la passe ensuite à Kérébek, qui la trouve excellente, et en donne à tous ses compagnons.)* Les voilà bien disposés : avant une heure, Colomb aura passé de la vie au néant. Fidèle à mon plan, je vais incendier les cabanes voisines, puis j'enlèverai, s'il est possible, cette jeune et jolie sauvage.

(Pendant cet à parté, les sauvages n'ont cessé de boire. Le flacon est vide. Pinson leur prend les mains, frotte son nez contre celui de Kérébek, leur montre Colomb qui revient, puis s'éloigne en leur recommandant de le frapper à mort.)

SCÈNE XXI.

COLOMB, DIÈGUE, ORANKO, KÉRÉBEK, INIGO, SAUVAGES.

INIGO.

Où qu' sont donc les hommes d' l'équipage? faut que j' le demandions au capitaine Pinson que j' voyons là-bas.

(Il s'éloigne par la droite.)

COLOMB, *avec enthousiasme.*

Le beau pays! O mon cher Diègue! quel doux fruit je recueille de mes trvaux! mon nom est à jamais célèbre...

DIÈGUE.

Vous donnez aux souverains d'Espagne un royaume

immense peut-être, de nouveaux sujets, une source inépuisable de richesses....

COLOMB.

La fortune des miens est assurée. Oh! que de biens à la fois! Cette île paraît avoir douze à quinze lieues de circuit; mais ce bon roi nous a fait entendre qu'il en existait beaucoup d'autres à une légère distance; je brûle de les découvrir. Hâtons-nous de prendre congé de ces insulaires hospitaliers.

(Pendant ce dialogue, Kérébek a retenu Oranko dans le fond; lui et l'autre sauvage gesticulent vivement et paraissent menacer les deux Européens. Au moment où Colomb et Diègue se retournent, ils sont enveloppés et désarmés spontanément.)

ORANKO, KÉRÉBEK, SAUVAGES.

Licotamali (1)!

COLOMB.

Quelle horrible perfidie!

DIÈGUE.

C'est l'ouvrage de Pinson.

COLOMB.

Nul doute. Il leur a donné des armes.

(Kérébek, qui a constamment montré de la haine pour Diègue, est le plus ardent; il voudrait le tuer avec son arquebuse; mais il ne peut y parvenir. On enferme Colomb dans la cabane d'Oranko et on charge Diègue de liens. Le Cacique ordonne aux sauvages de garder ces prisonniers jusqu'à ce qu'il ait rassemblé toute la tribu pour les tuer et les manger ensuite. Il souffle dans sa coquille; mais voyant que personne n'accourt, il enjoint à Kérébek de veiller sur eux jusqu'à son retour et s'éloigne en manifestant d'avance le plaisir qu'il se promet de la destruction de ceux qu'il croit ses ennemis.)

SCÈNE XXII.

DIÈGUE, KÉRÉBEK, SAUVAGES.

(Kérébek jette dans le coin de sa hutte cette arquebuse dont il ne peut faire usage, et va fouiller dans les caisses qui sont restées au fond;

(1) La mort!

il y trouve encore un flacon, goûte la liqueur et revient en offrir à ses compagnons qui ont étendu Diègue par terre. Selon leur usage, ils s'accroupissent autour de lui, après avoir attaché à leur main droite un bout des liens qui retiennent chaque membre de leur victime, afin d'empêcher son évasion, dans le cas où ils viendraient à s'endormir (1). Kérébek, accroupi comme eux et placé en haut, c'est-à-dire, au-dessus de la tête de Diègue, témoigne que la liqueur lui porte au cerveau et qu'il sent ses yeux s'appesantir. Cependant, le flacon fait encore un tour; chacun d'eux éprouve le même effet, et ils tombent l'un après l'autre; mais ils font entendre auparavant qu'ils sont tranquilles, puisque le prisonnier ne peut faire un mouvement sans les réveiller, et que leurs armes sont à côté d'eux; en effet, ils ont d'un côté leur massue, et de l'autre les haches que leur a données Pinson.)

SCÈNE XXIII.

DIÈGUE, KÉRÉBEK, AZAKIA, Sauvages.

(Azakia sort doucement de sa hutte pour regarder ce qui se passe. Touchée de la situation du jeune Espagnol, elle veut le soustraire à la mort qui le menace. Elle fait le tour du groupe, et, bien assurée que ses compatriotes sont endormis, elle prend une hache qui lui sert à couper adroitement les tresses de jonc qui retiennent Diègue, lui montre la route par laquelle il doit fuir, l'assure que son souvenir ne la quittera jamais, et le presse de s'éloigner; mais Diègue lui fait comprendre que son père est enfermé dans la hutte du Cacique, et qu'il ne consentira point à partir sans lui. Deux sauvages accroupis devant la porte en rendent l'entrée impossible; leur embarras est extrême.)

DIÈGUE.

Comment le délivrer?...C'est Pinson lui-même qui m'en fournit les moyens.

(Il prend le cimeterre que l'un des sauvages a près de lui, et coupe les liens qui tiennent lieu de gonds à la porte de la hutte.)

(1) Historique.

SCÈNE XXIV.

COLOMB, DIÈGUE, AZAKIA, KÉRÉBEK, Sauvages.

(Quand la porte de la cabane est détachée, Colomb, qui se montre, la tire dans l'intérieur ; mais cela ne suffit pas, il faut passer entre les sentinelles qui se touchent. Diègue, aidé par Azakia, va chercher deux caisses vides ; il en passe une à son père et pose l'autre aux pieds des sauvages. En montant sur ces caisses dressées, l'Amiral peut enjamber de l'une à l'autre par dessus la tête de ses gardiens. Diègue présente un genou à son père pour lui servir de degré. Azakia le soutient légèrement de la main droite ; il parvient ainsi à s'évader. Il embrasse Diègue ; tous deux remercient Azakia qui les reconduit jusque sur le chemin de la montagne. Ils disparaissent.)

SCÈNE XXV.

Sauvages, KÉRÉBEK, AZAKIA, *puis* PINSON.

(Azakia heureuse de la bonne action qu'elle vient de faire, passe légèrement entre les sauvages et va s'enfermer dans la hutte de Kérébek. Elle jouit d'avance de l'étonnement de son père et de ses compatriotes, quand ils s'apercevront de la disparition de leurs prisonniers. Elle a déjà ouvert la porte, quand Pinson se glissant à travers les arbres, vient la surprendre par derrière, et cherche à l'entraîner, en la menaçant de sa dague. Azakia résiste, se défend, mais elle ne peut crier.)

PINSON.

Les cabanes sont en feu, je n'ai pas un moment à perdre.
La voici. (*Il prend Azakia à bras-le-corps ; elle se débat.*)
Oh! que de résistance! Vite, regagnons nos vaisseaux.

SCÈNE XXVI.

AZAKIA, KÉRÉBEK, ROLDAN, PINSON, Sauvages.

ROLDAN, *s'élançant entre deux.*

Je te le défends.

(Le ravisseur laisse échapper Azakia qui court çà et là et réveille les sauvages.)

PINSON.

Encore cet enragé. C'est le diable qui l'envoie.

ROLDAN.

Non, c'est le diable en personne. Ton frère me croyant dans vos intérêts, m'a tout appris, et j'arrive à point nommé pour renverser tes plans.

PINSON.

C'est donc ainsi que tu tiens ta parole?

ROLDAN.

J'avais promis de ne rien dire et je me suis tû; mais je n'avais point promis de ne point agir, et je te poursuivrai sans relâche, jusqu'à ce que tu sois rayé de la liste des vivants. Dieu merci, cela ne sera pas long, j'espère.

(Azakia raconte aux insulaires les violences de Pinson; elle le leur désigne.)

SCÈNE XXVII.

AZAKIA, ROLDAN, KÉRÉBEK, KARAKA, PINSON, SAUVAGES, FEMMES DE L'ÎLE.

KARAKA *éperdue, accourt suivie de toutes les femmes.*

Lira chayoucaéti icâbouïali (1).

(Elle montre Pinson, toutes les femmes le désignent également. La rage des insulaires se tourne contre le fourbe, il est terrassé; mais Kérébek veut avoir le plaisir de le tuer; il va chercher son arquebuse, et cherche à se rappeler la leçon qu'on lui a donnée. Il dirige l'arme à bout portant sur Pinson; enfin, le hasard lui fait trouver le ressort, le coup part et tue ce méchant. Kérébek et tous les sauvages tombent sur leur séant.)

ROLDAN.

Juste punition!... C'est lui qui avait fourni l'arme meurtrière.

(1) Lui brûler cabanes.

(On entend, à droite, le son de la trompe d'Oranko. A gauche, sur la montagne, les tambours et les trompettes annoncent l'arrivée de Colomb et de sa troupe.)

SCÈNE XXVIII.

INIGO, DIÈGUE, COLOMB, ROLDAN, AZAKIA, ORANKO, KÉRÉBEK, KARAKA, ESPAGNOLS, SAUVAGES.

(Les sauvages de la suite d'Oranko, joints à ceux qui sont en scène, se disposent à fondre sur les Espagnols qui garnissent la montagne. Les partis sont en présence et se menacent. Azakia s'élance au devant de son père et cherche à le désarmer, en lui montrant Pinson privé de la vie.)

ROLDAN *se précipite au devant des Espagnols et les force à relever leurs arquebuses.*

Arrête, Colomb, grâce à moi, tes ennemis ne sont plus.

COLOMB.

En ce cas, rien ne doit plus troubler notre intelligence avec ces bons Indiens.

DIÈGUE.

Qu'un baiser de paix soit le gage de notre éternelle amitié.

(Il conduit Colomb vers Oranko, qui, de son côté, est attiré vers l'Amiral par sa fille. Diègue embrasse Azakia, au grand déplaisir de Kérébek.)

INIGO, *à Karaka qui s'approche de lui dans la même intention.*

Merci, la vieille, je ne vous en veux pas.

COLOMB, *donnant son épée à Oranko, qui lui offre son arc.*

Oranko, je te donne cette arme en signe d'alliance, et j'accepte celle que tu m'offres en échange. (*Aux siens.*) Mes amis, nous allons remettre à la voile et poursuivre nos découvertes; que le souvenir de ce qui s'est passé depuis notre départ d'Espagne, ne soit point perdu pour votre expérience; des misérables, vos plus cruels ennemis, et dont l'unique but était de nous désunir pour s'élever, ont failli vous porter à de grands crimes, et priver notre roi de

la possession de ce beau pays. Désormais, fermez l'oreille aux insinuations perfides, demeurez calmes dans les tempêtes, inébranlables dans le devoir. Fidèles à votre souverain, ralliez-vous toujours à la voix du chef qui vous parle en son nom, et je vous promets une longue suite de prospérités.

TOUS LES ESPAGNOLS.

Vive Colomb ! Vive le Roi !

(On élève les chapeaux en l'air ; les sauvages imitent les Espagnols. On tire le canon, on agite les étendards, on entend un roulement et une fanfare. Les femmes occupent toute la gauche, les sauvages toute la droite ; les Espagnols couvrent la montagne. On se dit adieu, et le rideau tombe.)

FIN DE CHRISTOPHE COLOMB.

LE

MONASTÈRE ABANDONNÉ,

OU

LA MALÉDICTION PATERNELLE.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINNI.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 28 novembre 1816.

NOTICE

SUR LE MONASTÈRE ABANDONNÉ.

J'ai assisté à la première représentation de cette pièce, et, il faut le dire, parce que c'est une vérité d'où peut sortir un enseignement utile, elle fut outrageusement sifflée à partir des premières scènes jusqu'à la fin; le nom de l'auteur, que Marty, le Talma du boulevard, essaya longtemps de proclamer de toute la force de ses robustes poumons, se perdit au milieu du bruit et du tumulte soulevés de toutes parts: étrange constraste avec les applaudissements, les trépignements d'enthousiasme qui jusqu'alors, dans cette même salle, n'avaient cessé d'accueillir les heureuses productions de M. de Pixerécourt!

Mais ce nom était bien connu d'avance des excitateurs furieux de cette effroyable tempête. L'envie, cette passion lâche et honteuse, qui dégrade l'esprit et le cœur, avait ameuté la tourbe de ces petits Épaminondas auxquels les lauriers de cet autre Miltiade ne laissaient plus de repos; et, cette fois, mieux organisés que naguère à la première représentation de *Christophe Colomb*, ils avaient résolu, au mépris de toute raison et de toute pudeur, de faire expier au talent consciencieux et loyal de M. de Pixerécourt, le tort de ses succès passés. Ils voulaient le renverser de

cette position si vaillamment conquise, et ravir au triomphateur la palme du genre nouveau qu'il venait de créer.

Triste exemple d'un amour-propre désordonné, qui pense s'élever en abaissant les autres, et qui, confondant l'ambition jalouse avec l'émulation louable, ne combat que pour détruire, et n'imagine rien de mieux que des ruines pour se bâtir un piédestal.

Mais, comme a dit Voltaire :

« On ne s'embellit pas en blâmant sa rivale. »

Aussi, les ennemis de M. de Pixerécourt en furent-ils pour leur courte honte. Leur victoire ne survécut pas à cette triste soirée, et le *Monastère*, un moment en butte à la *malédiction* de la cabale, loin de rester *abandonné*, attira longtemps la foule, de plus en plus ravie, aux représentations suivantes de ce drame qui, traduit dans plusieurs langues, a été joué plus de six cents fois, et toujours aux acclamations d'un public empressé de le revoir.

En effet, cette pièce réunit les principaux mérites du genre.

L'auteur y met en action une idée intéressante et morale.

Il y montre, comme avant-scène, le tort grave des parents à accorder une préférence marquée à l'un de leurs enfants, et les terribles effets de la jalousie fraternelle ; et, comme action, les conséquences fatales de la malédiction d'un père pour un crime qu'il avait lui-même provoqué par cette aveugle préférence, et que n'ont point expié vingt années de remords et de repentir.

M. de Pixerécourt, versé dans la connaissance de la langue allemande, avait lu sans doute le drame de Werner intitulé *Le 24 février*, traduit depuis dans la collection des

théâtres étrangers par M. le comte de Saint-Aulaire ; mais, en homme de goût, il laissa à ce poëme d'horreur, que Werner, dans son langage germanique, dit avoir tissu dans la nuit, et qu'il compare au râle d'un mourant, qui porte la terreur jusque dans la moelle des os ; il lui laissa, dis-je, sa fatalité désolante et ses couleurs lugubres, pour ne lui emprunter que l'idée primitive de la malédiction paternelle.

Aussi, le *Monastère abandonné* a-t-il fait couler mille fois plus de larmes que toutes les imitations tentées depuis du drame monstrueux de Werner, en y comprenant même la tragédie, si remarquable d'ailleurs de poésie, que M. Casimir Delavigne a donnée au théâtre français, sous le titre d'*Une Famille au temps de Luther*, et sans compter une traduction en vers jouée postérieurement sur le théâtre de la Renaissance.

C'est que la pièce de M. de Pixerécourt renferme ce qui maintient et fait vivre les ouvrages au théâtre : une action dramatique, un intérêt soutenu, des péripéties frappantes, des caractères bien tracés, un dénoûment inattendu et satisfaisant.

Quel effet plus simple à la fois et plus saisissant que cette carriole dans laquelle, pour détourner tous les soupçons, le meurtier a placé le cadavre de sa victime, et que traîne à pas comptés, dans la nuit, au milieu de l'orage, ce cheval paisible, abandonné à son instinct, et que son malheureux maître avait habitué à suivre son chemin de lui-même !

Voyez avec quel art l'auteur a su présenter son principal personnage : chaque scène amène un incident propre, soit à concentrer l'intérêt sur lui, soit à préparer la vraisem-

blance de l'accusation accablante qui va peser sur ses malheurs et y mettre le comble.

Et cette autre combinaison ingénieuse, d'amener à côté de l'innocent accusé, ce même frère, victime autrefois de sa jalousie fraternelle, dont il pleure la mort depuis si longtemps, et qui, après avoir animé le commencement du drame par son caractère léger et sans-soucis, devient bientôt le grand ressort de l'action, en dirige la marche et la conduit enfin à la découverte du coupable.

Ce sont là les fruits d'une heureuse imagination et d'une connaissance parfaite des secrets de l'art que nul, pas même Sedaine, n'a mieux compris et mieux mis en pratique que M. de Pixerécourt.

Et cependant, malgré toutes ces sortes de mérites et bien d'autres encore que je pourrais y signaler, le *Monastère abandonné* n'est peut-être pas une des meilleures pièces de l'auteur. Aussi, n'est-ce pas à ce titre que je l'ai choisie pour satisfaire à la demande qu'il a faite à ses amis, à cet appel touchant sorti de son cœur, et auquel tant de cœurs émus s'empressent et s'honorent de répondre.

Le motif de mon choix, c'est que ce drame me rappelle le désir que j'éprouvai dès lors de connaître personnellement l'homme de mérite qui subissait une si grande injustice.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. J'étais alors retiré à Passy auprès du célèbre auteur des *Templiers*, qui avait bien voulu m'associer à ses travaux philologiques sur la langue romane, et à la publication du *Choix des Poésies originales des Troubadours*. Une circonstance amena M. de Pixerécourt chez M. Raynouard : celui-ci possédait, entre

autres livres rares et précieux, une première édition de La Fontaine, dans laquelle plusieurs fables se trouvent corrigées de la main de l'inimitable fabuliste; c'était un livre unique que M. de Pixerécourt, curieux bibliophile et grand collecteur d'autographes, fut désireux de voir. Il vint donc faire une visite à mon illustre patron. J'assistai à l'entretien qui, après s'être engagé sur la rareté et l'importance du livre en question, tourna naturellement sur le genre dramatique dans lequel excellait l'auteur de la *Femme à deux maris*. M. Raynouard, qui savait comprendre et apprécier toutes les espèces de mérite, félicita M. de Pixerécourt de ses succès prodigieux, et tout en énumérant avec complaisance les effets les plus saillants de ses principaux ouvrages, il ajouta avec sa franchise originale: « Sedaine fut de l'Académie française, il ne tiendrait qu'à vous d'y arriver; mais, au préalable, il faudrait, comme lui, légitimer vos bâtards. »

De ce jour date ma première relation avec M. de Pixerécourt. Une nouvelle circonstance l'attira vers moi. Je fis représenter sur le théâtre de la Gaîté une pièce qui réussit au delà de toutes mes espérances (1); cet essai me valut le suffrage du maître, qui s'empressa de venir m'en complimenter; il me valut mieux encore, il devint l'occasion de rapports plus fréquents et bientôt d'une affection mutuelle que vingt-cinq années de la plus douce intimité n'ont fait que resserrer davantage.

A peu de temps de là, M. de Pixerécourt, appelé à la direction du théâtre royal de l'Opéra-Comique alors aux

(1) *La Fausse clé*.

abois, vint me prier de consacrer quelques heures chaque jour à cette administration, en me chargeant en chef du secrétariat; je refusai. J'étais alors occupé à coordonner les matériaux de la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie française, dont j'ai aidé à préparer la révision sous la direction des trois secrétaires perpétuels (1) qui ont présidé à l'achèvement de ce beau travail des quarante immortels; et le peu de temps que me laissait cette occupation minutieuse, j'étais bien aise de le consacrer à mes études favorites sur le moyen âge et à quelques essais littéraires. Toutefois, il arriva un moment où les *instances* de mon ami furent si pressantes, il me demanda ce qu'il appelait un service avec tant *d'instances*, que je ne pus résister plus longtemps; je cédai.

Là, pendant quatre années, j'ai pu voir tous les prodiges enfantés par le génie administratif dont M. de Pixerécourt est doué au suprême degré. C'était, comme il le disait lui-même avec un juste orgueil, miracle sur miracle. Mais il en est un qu'il ne fit pas, celui de faire naître la reconnaissance dans le cœur des artistes, sauvés par ses soins et ses efforts d'un naufrage imminent, et ramenés au port du salut gorgés d'or et de succès. Les ingrats! à peine se virent-ils dans une situation florissante, que bientôt, fatigués de la main habile et sûre qui les dirigeait, ils se liguèrent sourdement pour lui arracher le timon de leur frêle galère, et que, par leur force d'inertie, ils parvinrent à s'en rendre maîtres de nouveau, mais pour retomber dans peu au milieu des écueils où ils n'auraient point tardé à se perdre, si un pouvoir secourable

(1) MM. Raynouard, Anger et Andrieux.

n'était encore venu à leur aide. Ce pouvoir, ce fut la munificence royale, qui daigna accepter la dissolution de leur société, payer toutes leurs dettes et les doter libéralement de riches pensions, aujourd'hui inscrites au grand livre de l'État.

Pour moi, qui avais regardé comme un devoir de soutenir de mes faibles efforts les intérêts de ces artistes redevenus si malheureux, je me trouvai appelé, pendant cette pénible agonie de leur existence sociale, aux réunions des conseils du théâtre et de ceux de la maison du Roi; là, je fus connu du chef de division auquel l'intendant général avait confié la négociation de cette importante et difficile affaire, l'honorable M. Empis, qui, peu de temps après, voulut bien me proposer à M. le comte de Labouillerie, pour faire partie de son service, où je fus plus particulièrement chargé de tout ce qui concernait les théâtres royaux et les beaux arts, et, par suite, de la liquidation de l'Opéra-Comique.

Ainsi, ce que n'avaient pu m'acquérir mes longs et pénibles travaux sur la langue romane et plus de dix laborieuses années consacrées à la révision du Dictionnaire de l'Académie française, un service demandé par un ami, et qui en définitive était plutôt un bienfait de sa part, me le fit obtenir sans peine ni sollicitation. Une circonstance, un hasard me valut une position à laquelle j'avais en vain aspiré depuis ma jeunesse.

Au moment de clore cette notice fort incomplète et composée à la hâte avec des lambeaux de souvenirs, je m'aperçois que, dans les préoccupations de mon amitié, j'ai à peine donné quelques lignes à l'examen du *Monastère abandonné*; c'est que j'avais hâte de parler de M. de Pixerécourt lui-

même et des liens de reconnaissance et d'affection qui m'attachent à lui. Pressé d'envoyer cette façon de préface, et manquant du temps nécessaire, j'ai dû m'imposer d'étroites limites. J'ai écrit trois pages ; la première a été pour la pièce, tout le reste a été pour l'ami.

PELLISSIER.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Le Drapeau blanc. — 28 novembre 1816.

« Dieu fit du repentir la vertu des mortels. »

D'après cette maxime consolante pour la faiblesse humaine, il n'y eut jamais d'homme plus vertueux que le coupable et malheureux Gérard, le héros du nouveau mélodrame. Depuis vingt ans, il a expié par les remords un instant d'égarement qu'une fatale réunion de circonstances lui permettrait de considérer comme un malheur, ou tout au plus comme une faute grave, et que, dans l'amertume de son repentir, il se reproche comme un crime atroce.

Son vrai nom est Piétro; Gènes est sa patrie. Son père, aveuglé par une injuste prédilection pour un autre fils, lui a toujours refusé sa tendresse, qu'il méritait par ses excellentes qualités. Un jour, son frère, abusant de l'espèce d'empire que l'amour exclusif d'un père semblait lui donner sur toute la famille, voulut lui enlever une arme qu'il eut obtenue en daignant la demander. Une lutte s'engage entre les deux jeunes gens; l'agresseur tombe percé d'une coup mortel. Le père survient; il veut venger son fils chéri; Piétro le repousse *d'un geste menaçant*. Son père le maudit, et le malheureux, accablé sous le poids d'un double crime et de la malédiction paternelle, fuit pour jamais sa patrie, et va cacher son désespoir dans une sombre retraite située au milieu des Alpes, où il se croit sans cesse poursuivi par la vengeance du ciel et des hommes.

C'est là que, sous le nom de Gérard, il cherche en vain à calmer sa douleur, à se réconcilier avec lui-même, en exerçant la bienfaisance et l'hospitalité. Il a fait reparer à ses frais un vieux monastère abandonné, où le voyageur égaré est sûr de trouver un asile et des secours.

L'amour, l'amour lui-même, dans ces sauvages lieux, vient lui offrir des consolations : Mme Philippe, veuve de vingt-six ans, propriétaire d'une riche manufacture voisine de la retraite de Piétro, a été touchée de sa profonde mélancolie et de sa bonté; elle éprouve pour lui une tendre amitié, qu'il ne tiendrait qu'à elle de prendre pour de l'amour et de couronner par le mariage; mais sa famille la verrait avec peine épouser un inconnu, dont le cœur semble déchiré par un affreux souvenir, et qui cache avec trop de soin la cause de sa douleur, pour qu'on ne l'attribue pas au remords. Le père de la sensible veuve lui a parlé en faveur d'un vieux négociant de Draguignan. Ce M. Ducoudrais, aussi riche qu'avare, accompagne Mme Philippe au retour de la foire de Beaucaire, et Gérard donne l'hospitalité à son rival.

Le lendemain, dès le point du jour, un habitant voit passer lentement sur la route la voiture de Ducoudrais qu'il connaît depuis longtemps; il le salue en l'appelant à haute voix. Etonné de son silence, il s'approche de la voiture dans laquelle il le croit endormi. Il le trouve mort.

Les cavaliers de maréchaussée, qui veillent à la sûreté de ce canton infesté de brigands, ont été forcés par la tourmente de venir demander un refuge au monastère. Bientôt leur hôte devient leur prisonnier.

Les soupçons se dirigent naturellement contre Gérard. Quel autre que lui a pu donner la mort à Ducoudrais? Il était son rival. Ce voyageur portait avec lui une grosse sacoche d'argent, et Gérard est poursuivi pour une somme considérable qu'il doit payer sous trois jours, et qui excède de beaucoup ses moyens. Un enfant de six ans, le petit Paulin, son filleul, couché dans la pièce voisine de celle qu'occupait le vieillard, a vu Gérard entrer pendant la nuit, une lanterne à la main, dans la chambre de ce négociant; il a entendu ce dernier lui adresser des reproches et des injures. En vain Gérard prend le ciel à témoin de son innocence; le Ciel, pour accomplir *la malédiction paternelle*, paraît vouloir le livrer à une mort infâme. Rien ne combat des indices si forts, qui équivalent presque à des preuves. On ne peut soupçonner les domestiques; ils ont tous couché à la manufacture de Mme Philippe, dont ils avaient porté le bagage, et qui n'a pas voulu les laisser repartir la nuit au milieu d'un orage épouvantable.

Gérard était seul au monastère, car il ne faut pas compter un pauvre valet malade, nommé Bastien, que la fièvre retient au lit depuis un mois. On a bien entendu la veille un grenadier français, qui s'est reposé quelques instants dans la maison, se disputer avec Ducoudrais et le quitter en le menaçant. On se met à sa poursuite; on le trouve au pied d'un arbre, dormant d'un profond sommeil. Sa tranquillité et la franchise de ses réponses contrastent avec le trouble et l'agitation de Gérard, qui laisse échapper des mots entre-coupés, auxquels on peut donner une dangereuse interprétation.

Tout se réunit pour l'accuser; on va le traîner en prison; c'est alors qu'il fait l'aveu du crime dont le souvenir le poursuit; il a donné la mort à son frère; il a outragé l'auteur de ses jours et mérité sa malédiction : voilà les forfaits qu'il expie; mais il est innocent de l'assassinat pour lequel on l'enverra à la mort.

A ce récit, le grenadier Bellerose se précipite dans les bras de Gérard : c'est ce frère dont il se croit le meurtrier. Leur père, en mourant, a reconnu son injustice et revoqué sa malédiction, dont l'effet n'en poursuit pas moins son malheureux fils.

Dans quel moment se fait cette touchante reconnaissance! Ces deux frères ne se seront-ils retrouvés que pour se voir condamnés à une douloureuse et éternelle séparation? Bellerose n'a pas perdu l'espoir de sauver son frère et de découvrir l'auteur du crime. Le ciel lui inspire une idée très-heureuse : la maladie de ce Bastien ne serait-elle pas une maladie feinte? Si c'était lui qui, sous les habits de son maître........ Pour s'en assurer, Bellerose imagine un stratagème dont le brigadier de maréchaussée favorise l'exécution : il feint d'emmener Gérard et toutes les personnes qui se trouvent dans la maison. On affecte de traverser l'écurie où est le lit de Bastien qui se croit absolument seul; mais en traversant l'écurie, Bellerose a mis le feu à la paille; le moribond retrouve la force de se sauver en emportant la lourde sacoche, qu'il se dispose à enterrer dans le jardin. On l'épiait; on le surprend, on l'arrête. Il est confondu; l'innocence de Gérard est reconnue, et, après une si longue infortune, il renaît enfin au bonheur.

On croira facilement, d'après cette analyse, que ce sujet éminemment dramatique, traité par un auteur très-distingué, et joué par des

acteurs qui ont également la grande habitude du genre, a dû frapper vivement l'esprit et le cœur de la multitude et obtenir un succès tout de faveur; c'est ce qui a eu lieu, et le public a fait prompte et bonne justice de quelques cabaleurs qui avaient voulu troubler la première représentation. Le succès du *Monastère* sera donc ce qu'il doit être, immense et de longue durée. L'auteur est M. de Pixerécourt.

MARTAINVILLE.

Nota. Cette pièce a effectivement obtenu 663 représentations, tant à Paris qu'en province.

Journal Général de France. — 28 novembre 1816.

Le génois Piétro, à l'âge de vingt ans, eut une querelle avec son frère, et lui porta un coup mortel. Ce nouveau Caïn, après avoir encouru la malédiction paternelle, a quitté Gênes, et a traîné de contrée en contrée sa honte et ses remords. Un grand nombre d'années s'est écoulé depuis le crime de Piétro, quand il se fixe en Provence, y achète, sous le nom de Gérard, un vieux monastère abandonné, et prend la généreuse résolution d'ouvrir un asile gratuit aux voyageurs. Cette bonne action soulage son cœur; mais bientôt il est cruellement puni de la généreuse hospitalité qu'il accorde aux étrangers.

Un marchand, nommé Ducoudrais, qui revient de la foire de Beaucaire avec une très-forte somme en or, s'arrête dans le monastère où il est assassiné pendant la nuit, et précisément, dans cette nuit fatale, Piétro était seul dans son habitation. Un seul garçon d'écurie malade et presque mourant, a couché dans le monastère; mais l'état de faiblesse dans lequel il se trouve, éloigne de lui tous les soupçons. Quel est donc le coupable? Tout accuse Piétro. Personne dans le pays ne connaît son véritable nom, sa patrie; tout le monde a remarqué depuis longtemps sa mélancolie, et ce qui achève de convaincre les plus incrédules, le marchand était le rival de Piétro. Tous deux aiment madame Philippe, jeune veuve qui est propriétaire d'une manufacture située dans les environs du monastère, et les parents de madame

Philippe la pressent d'épouser le riche Ducoudrais. La jalousie et la cupidité enfantent bien des crimes ! Le malheureux Piétro est arrêté et va être livré à la justice, quand un soldat, loin de partager l'opinion générale, soupçonne au contraire le valet d'écurie d'être l'assassin et de feindre d'être malade pour détourner tous les soupçons : le soldat imagine, pour éclaircir ses doutes, de s'approcher avec sa pipe du lit du soi-disant moribond, de laisser tomber du feu sur la paille pour occasionner un incendie, et de juger si dans une pareille circonstance ce garçon sera toujours aussi faible qu'il le paraît. L'épreuve est périlleuse ; le palefrenier y succombe. Il ne juge pas à propos de jouer dans cette affaire le rôle de saint Laurent, et s'enfuit à toutes jambes avec l'or du marchand. La maréchaussée s'empare de lui ; le vrai coupable est enfin connu, et Piétro rendu à la liberté et à ses amis.

Mais quel est ce généreux soldat à qui Piétro doit la vie ? c'est son frère, qui n'a pas été tué et qui lui annonce que leur père en mourant a révoqué sa malédiction.

Dès les premières scènes de l'ouvrage, on a pu reconnaître les dispositions hostiles de quelques spectateurs. Peut-être les habitués des Boulevards sont-ils las de voir traduire sur la scène des criminels que les tribunaux réclament ; et comme, après tout, ils ont acheté à la porte le droit de prononcer sur leur sort, une partie des juges voulait, ce soir, condamner le nouveau scélérat dont on venait de lui faire connaître les crimes. Sa cause était pourtant entre les mains d'un avocat célèbre, M. de Pixerécourt, dont l'éloquence a souvent entraîné l'auditoire de la *Porte Saint-Martin*, de l'*Ambigu*, de la *Gaîté* et même de l'*Opéra-Comique*. Je n'ose donc affirmer encore qu'il ait perdu son dernier procès ; et loin qu'il soit forcé de maudire ses juges pendant vingt-quatre ans, ceux du lendemain pourraient bien, je crois, casser l'arrêt sévère que ceux de la veille ont rendu.

COLNET.

C'est ce qui n'a pas manqué d'avoir lieu, et dès la deuxième représentation, le succès du *Monastère* a été aussi complet que l'auteur pouvait le désirer.

Journal des Débats. — 3 décembre 1816.

Corneille me conduit tout naturellement à M. de Pixerécourt; on l'a surnommé le Corneille du Boulevard, et sa destinée littéraire justifie de plus en plus le titre glorieux qu'on lui a décerné. En effet, après avoir eu son *Cid* dans la *Femme à deux maris*, il a semblé, pour un moment, qu'il dût trouver son *Suréna* dans le *Monastère abandonné*; mais il n'en fut pas ainsi.

La première représentation de ce nouveau mélodrame de notre illustre auteur avait eu lieu, avant hier, au milieu d'orages excités par quelques Thémistocles, à taille de Pygmées, que les trophées de Miltiade empêchaient de dormir. C'était l'éclat de sa gloire qui avait blessé des yeux jaloux, et l'envie cherchait à se venger de ses innombrables lauriers. Mais l'auteur en a appelé aujourd'hui du boulevard en tumulte, au boulevard attentif, et le public dont il est l'idole depuis si longtemps, le public qu'il a tant de fois fait pâmer de joie et d'admiration, a rendu justice à son nouvel ouvrage, et lui conservera la faveur qu'il mérite à si justes titres.

M. de Pixerécourt touche à peine à son automne, et, certes, on ne saurait, sans injustice, lui appliquer le *Solve senescentem*; aussi, espérons-nous, pour notre part, que son grand cœur restera ferme au milieu des quelques revers dont on cherche à l'entourer, et qu'il soutiendra dignement l'honneur de notre scène romantique en présence de l'étranger qui nous écoute et qui nous juge.

DUVICQUET.

Direction de l'agence dramatique. — Janvier 1817.

Non-seulement cette pièce, que l'envie avait tenté vainement d'étouffer dès sa naissance, a obtenu à Paris un succès constaté par quatre-vingts représentations très-suivies et qui ont eu lieu en moins de trois mois, mais elle vient d'être accueillie à Lyon et à Nantes avec le plus grand plaisir et un égal empressement. C'est sans contredit un des meilleurs ouvrages de l'auteur. Voici le jugement qu'en a porté par écrit un ancien comédien, M. Perlet, qui a été directeur de spectacle

dans les départements : « Cette pièce intéresse et plaît, depuis son » exposition jusqu'à son dénouement; la fable en est bien conçue ainsi » que le plan; les caractères sont bien tracés. Elle est au niveau pour » la charpente de toutes celles qui ont fondé l'immense réputation » de l'auteur, et vaut mieux, selon mon jugement, pour le style et » la filiation des scènes. En un mot, voilà une œuvre qui attirera » longtemps le public au théâtre de la Gaîté, et fera infiniment d'honneur » à M. de Pixerécourt parmi les connaisseurs impartiaux qui se » plaisent à rendre justice au vrai mérite. »

La pièce est simple, facile à distribuer et n'exige aucune dépense.

On y a placé un ballet pour ainsi dire à l'avant-scène; mais il est inutile, et peut être supprimé sans nuire à l'ouvrage.

Il ne faut que quatre comparses.

On nous a demandé de quel moyen on se servait à Paris pour produire la fumée qui sort de l'écurie, à la scène X du 3e acte; le voici : Bellerose, en rentrant avec sa pipe, tient à la main le morceau de papier roulé qui lui a servi à l'allumer. Il jette l'un et l'autre dans l'écurie. Ce papier enflammé sert à mettre le feu à deux poignées de foin légèrement mouillées, et que l'on a introduites dans un tuyau de poêle en tôle, de la longueur de trois pieds, placé près de la porte. En mettant le feu par dessous, la fumée ne tarde point à sortir du tuyau, et on la dirige en soufflant. Le garçon de théâtre chargé de cette opération, a près de lui une éponge bien imprégnée d'eau qu'il enfonce dans le tuyau, pour étouffer la flamme aussitôt qu'il s'est échappé suffisamment de fumée, car il serait maladroit d'obscurcir le théâtre, au point de nuire au tableau produit par l'arrestation de Bastien.

M. RICHOMME, DIRECTEUR DE L'AGENCE.

PERSONNAGES. | ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIÉTRO, génois, sous le nom de GÉRARD.	M. Marty.
BELLEROSE, grenadier français.	M. Tautin.
Un LIEUTENANT de maréchaussée.	M. Bourdais.
SIMON, cultivateur, cousin de Mme Philippe.	M. Renaud.
Mme PHILIPPE, veuve, promise à M. Ducoudrais, et voisine de Piétro,	Mlle Bourgeois,
DUCOUDRAIS, marchand, âgé de 65 ans.	M. Bignon.
JÉROME, domestiques de Piétro,	M. Duménis.
NICOLETTE, domestiques de Piétro,	Mme Adolphe.
BASTIEN, domestiques de Piétro,	M. Ferdinand.
PAULIN, frère de Nicolette, âgé de 6 ans.	Le petit Adolphe.
Paysans et paysannes,	
Cavaliers de maréchaussée.	

L'action se passe en France, au pied des Alpes, le 28 juillet 17...

LE

MONASTÈRE ABANDONNÉ,

OU

LA MALÉDICTION PATERNELLE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une cour fermée par des murs à hauteur d'appui. Dans le milieu, une grande porte gothique : à droite, la façade d'un vieux monastère ; à gauche, l'entrée d'un jardin, dans le fond, une vue des Alpes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉROME, NICOLETTE, PAULIN, PAYSANS (*).

(Au lever du rideau, on danse au son du galoubet et du tambourin.)

JÉRÔME.

Allons, ferme... ; sautez pus haut qu' ça, jeunes filles... encore pus haut !... v'là c' que c'est... Et toi, mons Galoubet, mène-nous donc pus vite... Monsieu Gérard va revenir, et y n' manquera pas d' nous dire, avec sa p'tite voix douce (*Il le contrefait en parlant très-haut et d'un ton menaçant.*) : « Qu'est-ce que vous faites-là ?...Pourquoi dansez-vous chez moi ? allez-vous-en... » enfin, des choses gracieuses... pour lors adieu la joie. C'est donc pour ça qu'il faut nous dépêcher et ben employer not' temps ; dansons comm'

(*) Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

qui dirait en poste. Vous voyez ben, par exemple, qu'en faisant douze cabrioles par minute, au lieu de six, ça s'ra comme si j' dansions deux heures par heure... (*On rit.*) Oh! j' nous entendons en calcul d' plaisirs.

NICOLETTE, *avec l'accent languedocien.*

Mais, qu'il est donc drôle, Jérôme! je ne crains pas que nous soyons surpris; monsu Gérard est allé se promener sur le bord de la rivière, et il a dit qu'il ne reviendrait guère avant la nuit; par ainsi, en regardant de côté, nous le verrons de loin, et nous cesserons la danse avant son retour.

JÉRÔME.

Nicolette a raison. Allons, en mesure. (*La danse reprend.*) Mais, Nicolette, trémousse-toi donc mieux qu'ça; toi qu' es si vive ordinairement, tu n'as pas pus l'air d'être ma fiancée qu' rien du tout. On dirait qu' tu dors. Patience! tu auras l' temps quand j' serons mariés. Tiens, regarde ton frère Paulin, qu'eu jarret qu'il vous a!... Bravo!

(Tout en dansant, il chante l'air que joue le galoubet et anime la mesure de la voix et du geste. Tout le monde danse. De temps en temps, on s'arrête pour regarder vers la gauche si Piétro revient, puis on redescend et on danse de plus belle. C'est dans une de ces pauses que Piétro paraît à droite sur le seuil de la porte du monastère.)

SCÈNE II.

JÉROME, NICOLETTE, PAULIN, PIÉTRO.

PIÉTRO, *d'une voix dure.*

Que faites-vous là!...

(Tout le monde s'arrête et paraît interdit.)

JÉRÔME, *bas à Nicolette.*

J'ons t'y du guignon? pendant qu' je regardons d'un côté, il arrive de l'autre.

NICOLETTE, *bas à Jérôme.*

Il est rentré par la porte de la petite cour.

PIÉTRO.

Hé bien ! me répondrez-vous ?...

JÉRÔME ET NICOLETTE.

Pardon, not' maître...

PIÉTRO.

Ne vous ai-je pas défendu....

JÉRÔME ET NICOLETTE.

C'est vrai, not' maître.

PAULIN, *bas à Jérôme et à sa sœur.*

Je vais l'apaiser. (*A Piétro.*) Ne les gronde pas, mon bon ami ; ils n'ont pas tort. C'est moi qui ai voulu danser absolument. Comme tu ne permets pas que je sorte de la maison, il a bien fallu dire aux musiciens de venir... (*Au galoubet.*) Jouez tout doucement... (*A Piétro.*) Regarde. (*Il danse.*) Hé bien! es-tu content de ton petit Paulin ?

PIÉTRO, *l'embrassant.*

Charmant enfant !

JÉRÔME, *bas à Nicolette.*

L' vlà un brin radouci. Parle z'y.

NICOLETTE, *de même.*

Hé ! je n'ose pas.

JÉRÔME, *de même.*

Est-ce que t'as peur ?... Après tout, c' n'est pas l' diable. Attends... tu vas voir... (*Il s'avance d'un air fanfaron, puis il s'arrête et baisse les yeux quand Piétro le regarde.*) J' vous demandons ben excuse, not' maître, si j'ons fait une faute ; mais comme vous savez, dans c' t' endroit sauvage où c' que j' sommes quasiment tout seuls, si c' n'est d' temps en temps queuqu' voyageurs égarés dans les Alpes, qui venont nous demander leur route, j' nons pas d' grands plaisirs. Vous n'êtes pas très-gai, not' maître, c'est tout simple ça.... c'est vot' caractère : chacun a le sien. Nicolette et moi j' nons pas le temps d' nous amuser, puisque j' sommes seuls pour faire tout l'ouvrage d' la maison, d' puis qu' Bastien est malade ; par ainsi j' n'avons d'autre divertissement qu' d'aller tous les dimanches à la danse, à deux ou trois lieues aux environs, quand vous nous l' permettez,

s'entend; et, voyez-vous, not' maître, quoiqu'on n' soit qu'un paysan, on a d' la délicatesse, du savoir vivre; on n'aime pas à recevoir des honnêtetés sans les rendre. Faut qu'il y ait pour l' moins cinq ans que j' sautons aux dépens d' ces jeunes gens. Dam! chacun son tour. J'ons profité d' l'occasion d' not mariage...

PIÉTRO, *sortant de sa rêverie.*

Votre mariage?...

NICOLETTE.

Oui, M. Gérard. Est-ce que vous avez déjà oublié que nous avons été fiancés dimanche passé, il y a aujourd'hui huit jours, à la paroisse de...

JÉROME.

Hé! non, not' maître n' la pas oublié; mais tu sais ben qu'il a des distractions.

PIÉTRO.

Oui, je sais que malgré mes conseils, vous voulez absolument vous marier.

JÉROME.

C'est pour ça qu'on est au monde, n'est-ce pas Nicolette?

NICOLETTE.

Je crois que oui.

PIÉTRO.

Vous aurez des enfants...

JÉROME.

Ben entendu.

NICOLETTE.

S'il plait à Dieu.

PIÉTRO.

N'établissez jamais entre eux aucune préférence.

NICOLETTE.

Non, certes, j'aimerai autant l'un que l'autre.

PIÉTRO.

Vous ferez bien. Puissiez-vous ne les rendre jamais malheureux!

JÉROME.

Malheureux!... tiens, pourquoi donc ça?

NICOLETTE.

Ils seront dociles, honnêtes, je l'espère du moins, et le ciel les bénira.

JÉRÔME.

Si par hasard ils sont d'mauvais sujets, hé ben ! j'les chasserons, et ils s'ront maudits.

PIÉTRO, *tressaillant et très-ému.*

Oh ! non.... il faudra les plaindre, faire tous vos efforts pour les ramener à la raison ; mais ne les maudissez pas, le ciel n'a que trop souvent exaucé ce vœu cruel d'un père !

(Il leur fait signe de s'éloigner.)

JÉRÔME, *bas à Nicolette.*

Y m'semble qu'il est encore pus triste que d'coutume.

NICOLETTE, *bas.*

Allons-nous-en.

PIÉTRO.

Jérôme, je t'avais chargé d'aller à la manufacture pour savoir des nouvelles de madame Philippe.

JÉRÔME.

J'y suis été, not'maître. On m'a dit comm'ça qu'madame Philippe n'était pas d' retour, mais qu'on l'attendait d'une minute à l'autre.

PIÉTRO, *à part.*

Depuis quinze jours qu'elle est absente, je n'existe plus. Ma sombre mélancolie s'est accrue à un point effrayant. Mais aussi, pas un cœur qui m'entende, qui me réponde. Ah ! la société d'une femme compatissante et bonne est le plus grand bien que le ciel puisse accorder aux malheureux.

JÉRÔME, *revenant doucement derrière Piétro.*

Dites donc, not' maître, je n'sommes pas encore tout-à-fait fatigués.

PIÉTRO.

Que veux-tu dire ?

JÉRÔME.

Qu'y gnia encore pour l' moins deux heures d' jour, et qu'ça s'rait ben dommage de n'pas les employer... C'te jeu-

nesse qu'est venue tout exprès d'trois ou quatre lieues à la ronde....

PIÉTRO.

J'entends. Allez-vous-en là bas sous les mûriers.

JÉRÔME, *en s'en allant sur la pointe du pied, et faisant sortir de même les autres devant lui.*

Oui, not' maître.

PIÉTRO, *sans se retourner.*

Le plus loin possible.

JÉRÔME.

Oui, not' maître.

PIÉTRO.

Faites, s'il se peut, que je ne vous entende pas.

JÉRÔME.

Oui, not' maître. (*Aux musiciens.*) Vous comprenez ça, vous autres; vous jouerez pour faire semblant.

PAULIN.

Tu veux bien que j'aille avec eux, n'est-ce pas, mon parrain?

PIÉTRO.

Va, mon enfant.

(Tout le monde sort sur la pointe du pied et disparaît à gauche.)

SCÈNE III.

PIÉTRO.

Heureux âge où la privation d'un plaisir est le plus grand chagrin que l'on conçoive et que l'on puisse éprouver! Ah! combien ces mœurs pures, cette paix du cœur, ce tableau de l'innocence contrastent avec l'horrible situation de mon âme! je ne puis supporter ces accents de la joie. Quel jour ils ont choisi pour me les faire entendre!... Ils ignorent, car nul être vivant ne partage maintenant avec moi cet épouvantable secret, ils ignorent que, pour la vingtième fois, je touche à l'anniversaire d'un crime affreux!... que je voudrais,

au prix de toute mon existence, effacer de ma vie ce jour dont la date est gravée là en lettres de sang. (*Avec l'accent concentré du désespoir.*) Le 28 juillet!.... il y a aujourd'hui vingt ans!.... à neuf heures du soir.... dans une querelle violente, j'eus le malheur de blesser mon frère à mort. Mon père accourt, s'élance entre nous et veut m'arracher ma victime. Dans mon délire, je méconnais sa voix, ses cheveux blancs, et sans respect pour ces lois sacrées qu'a dictées le souverain maître du monde, lois qui jamais ne furent impunément violées, ma main sacrilége repousse avec un geste menaçant l'auteur de mes jours. (*Il tombe un genou à terre, sa figure exprime le plus grand effroi.*) Ah! je crois le voir encore. Rassemblant toutes ses forces et dans l'attitude imposante d'un dieu vengeur, il s'écria d'une voix terrible: « Fratricide infâme! ce n'est pas assez d'un premier crime, tu oses menacer ton père! va, malheureux! je te maudis!» Depuis vingt ans cet arrêt funeste, mais juste, a reçu chaque jour son exécution. Banni de la maison paternelle et des États de Gênes, avec défense de porter jamais le nom de Piétro, j'ai parcouru diverses contrées du monde. Partout mes entreprises ont été frappées de malheur. Le désordre de mes idées s'est étendu sur toutes mes actions. Pour apaiser mes tourments intérieurs, je me suis consacré tout entier à la bienfaisance; cette libéralité même va devenir peut-être pour moi une nouvelle source de chagrins. Privé d'amis, j'ai vainement désiré de me donner une compagne; marqué, comme Caïn, du sceau de la réprobation, il semble que mon crime, empreint sur mon front, inspire la haine et l'horreur à ceux qui m'approchent. Ah! n'est-il donc point de terme à tant de maux?.... Un terme! non, l'équité veut que tes tourments soient proportionnés à ton crime. Ce crime est trop grand pour que jamais il puisse être pardonné. Assassin de ton frère et fils dénaturé, tu te plains!... tu oses élever ta voix vers la demeure céleste... Misérable! abaisse vers la terre ta tête criminelle! De longues souffrances et une fin malheureuse, voilà le châtiment réservé à quiconque aura outragé son père. (*Il tombe sur un siége à gauche.*)

SCÈNE IV.

PIÉTRO, BELLEROSE.

(Bellerose arrive en chantant. Il a le sac au dos. Il s'arrête pour lire une inscription placée au dehors.)

BELLEROSE.

« Asile offert aux voyageurs. » Parbleu! j'accepte. Les habitants de ce vieux monastère me remettront sur ma route. (*Il entre d'un air délibéré et vient frapper sur l'épaule de Piétro.*) Bon soir, l'ami!

PIÉTRO, *se levant.*

Je vous salue, Monsieur.

BELLEROSE.

Monsieur!... diable! vous êtes bien fier. C'est égal, je ne me formalise pas... Comme vous voyez, je suis grenadier français, fourrier de ma compagnie, je vais à Nice. L'aubergiste chez lequel j'ai couché à Aix, m'a dit ce matin que j'abrégerais beaucoup la distance en quittant la grande route à Saint-Maximin pour prendre la traverse. J'ai suivi son conseil et me suis égaré. Le jour baisse, la fatigue m'accable; si j'en crois l'enseigne placée à cette porte, je puis trouver un gîte ici, et je le demande.

PIÉTRO.

Vous l'aurez.

(Il va tinter une petite cloche suspendue à l'un des piliers de la porte.)

BELLEROSE, *suivant tous les mouvements de Piétro.*

Le camarade n'aime pas les longs discours. (*Voyant que Piétro s'achemine vers la maison.*) Faut-il que je vous suive?

PIÉTRO.

C'est inutile. (*Il lui montre un siége et une table à droite.*) Reposez-vous. (*Il rentre.*)

SCÈNE V.

BELLEROSE, *contrefaisant Piétro.*

Je vous salue.—Vous l'aurez.—C'est inutile.—Reposez-vous. Il paraît que ce brave homme-là ne prononce jamais plus de trois mots à la fois. C'est juste, comme l'adjudant de mon bataillon quand il commande l'exercice. (*Il rit.*) On dit qu'il y a dans les Alpes des hôtes plus silencieux encore. Moi, je n'aime pas cela. Si je fais un compliment, je veux qu'on y réponde; s'il m'échappe une sottise... c'est tout de même. Il y a de quoi mourir d'ennui avec des gens comme ceux-là. Au surplus, l'essentiel est que l'on me donne ce que je demande, et je ne suis pas difficile. Ah! mon Dieu, deux ou trois bouteilles de vin vieux, un gigot, du roquefort, une pipe et un bon lit, je suis content comme un roi. (*Il ôte son sac.*)

SCÈNE VI.

NICOLETTE, BELLEROSE.

NICOLETTE, *accourant du dehors.*

Que vous plaît-il, notre maître?

BELLEROSE.

Ah! mille bombes, la jolie fille! Dites-moi, mon enfant....

NICOLETTE, *faisant une révérence vive.*

Votre servante, Monsu. Est-ce vous qui avez tinté cette cloche?

BELLEROSE.

Du tout, mon enfant; c'est un original....

NICOLETTE.

Mais je vous prie, parlez avec plus de respect de Monsu Gérard.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que c'est que Monsu Gérard?

NICOLETTE.

Hé, mais, c'est notre maître.

BELLEROSE.

Comment, votre maître!... Je ne suis donc pas ici dans un monastère?

NICOLETTE.

Oh! qu'il est drôle, ce Monsu!...Est-ce qu'il y a des filles dans les monastères? (*Elle rit.*)

BELLEROSE.

Certainement, dans les monastères de filles.

PIÉTRO, *dans la maison.*

Nicolette!

NICOLETTE.

Que vous plait-il, notre maître?

(Elle sort en courant et rentre dans le monastère.)

SCÈNE VII.

BELLEROSE, SIMON.

BELLEROSE.

Ah! ça, mais...est-ce que je suis dans une maison de fous? tous ces gens-là sont vraiment singuliers. Allons, je commence à croire que je m'amuserai ici.

SIMON, *en habit de dimanche, entre vivement et s'essuie le front.*

Dites-moi, mon brave, savez-vous si M. Gérard est chez lui?

BELLEROSE.

Oui, il y est.

SIMON.

Merci. Je vais le trouver.

BELLEROSE.

Ah! pour le coup, c'est trop fort. Il faut pourtant que je parle à quelqu'un. (*Il retient Simon.*) Un mot. Quel diable! vous n'êtes pas si pressé.

SIMON.

Au contraire, vous le voyez, je suis tout en nage.

BELLEROSE.

Faites comme moi, reposez-vous. M. Gérard est occupé. Il était là, il n'y a qu'un moment, et ne tardera pas à revenir.

SIMON.

Au fait, je suis certain maintenant qu'il est à la maison ; ainsi, mon but est rempli, je puis l'attendre.

BELLEROSE.

Asseyez-vous là, sans façon ; vous m'avez l'air d'un bon vivant, vous boirez bien un coup à ma santé.

SIMON.

Non.

BELLEROSE.

Comment, non ?

SIMON.

Fi donc !

BELLEROSE.

Fi donc ! mille bombes !...

SIMON.

Cela n'en vaut pas la peine.

BELLEROSE.

Savez-vous bien que...

SIMON.

Un coup !... J'en boirai douze.

BELLEROSE.

Ah ! bien. Cela s'appelle parler. (*Il frappe sur la table.*) Hé ! la fille !

SIMON.

Chut!

BELLEROSE.

Pourquoi donc, chut ?

SIMON.

Ce n'est pas cela.

BELLEROSE.

Comment, ce n'est pas cela ?... En voilà encore un qui a le cerveau fêlé !

SIMON.

On ne demande rien ici.

BELLEROSE.

Qu'est-ce à dire? On ne demande rien ici?

SIMON.

Non.

BELLEROSE.

Voilà une singulière auberge.

SIMON.

Vous n'êtes pas dans un auberge.

BELLEROSE.

Où diable suis-je donc?

SIMON.

Chez un brave et digne homme, qui se fait un plaisir de recevoir les voyageurs égarés, et ceux auxquels il est arrivé quelque accident.

BELLEROSE.

Oui, moyennant qu'on le paie fort cher, n'est-ce pas?

SIMON.

Du tout. S'il se faisait payer, ce ne serait plus un plaisir.

BELLEROSE.

Quoi! on est hébergé gratis?

SIMON.

Absolument.

BELLEROSE.

C'est assez drôle. Si cette mode pouvait se répandre, bien des gens auraient la manie des voyages! Au reste, ce n'est qu'une faible compensation; il faudrait que votre homme fût bien riche, pour restituer ce qu'on vole aux voyageurs dans la plupart des auberges.

SCÈNE VIII.

BELLEROSE, NICOLETTE, SIMON.

NICOLETTE, *apportant une bouteille et un verre qu'elle pôse sur la table.*

Voilà ce que monsu Gérard vous envoie pour vous rafraîchir en attendant le souper.

BELLEROSE.

Merci, ma belle enfant.

NICOLETTE.

Votre servante, monsu Simon. Laissez donc ma main, Monsu le militaire; je n'ai pas le temps de m'arrêter.

SIMON, *à Bellerose.*

Convenez, camarade, que les filles de ce pays sont fièrement jolies!

BELLEROSE.

J'en ai déjà fait plus d'une fois la remarque.

SIMON.

Toujours vives....

NICOLETTE.

Cela tient au climat.

SIMON.

Légères.

BELLEROSE.

Oh! c'est comme partout.

NICOLETTE.

Grand merci! que vous faut-il pour le compliment?

BELLEROSE.

Un baiser. (*Il se lève*).

NICOLETTE *se sauve en se moquant.*

Rien que cela?... On vous en donnera, vraiment! Bien le bonsoir, Monsu.

BELLEROSE.

Elle est charmante, ou le diable m'emporte.

SIMON.

Hé! Nicolette...

NICOLETTE, *éloignée.*

Que vous plaît-il?

SIMON.

Donne ce paquet à ton maître. Tu lui diras que le facteur m'a recommandé de le lui faire parvenir le plus tôt possible, et que je suis accouru tout exprès....

NICOLETTE.

Oh! vous êtes toujours bon, obligeant, serviable, un brave homme, pour tout dire... Votre servante.

SIMON.

Nicolette, apporte-moi un verre.

(Nicolette fait une révérence, rentre à la maison, et rapporte un second verre.)

SCÈNE IX.

BELLEROSE, SIMON.

SIMON.

Goûtez-moi ce vin-là... Vous m'en direz des nouvelles.

BELLEROSE.

Délicieux, ma foi! Mais revenons à votre M. Gérard; ce que vous m'en avez dit, pique ma curiosité. Un homme qui fait du bien sans ostentation, sans aucun intérêt! c'est un original d'une espèce neuve.

(Tous deux ont la tête appuyée sur leurs coudes et causent ainsi rapprochés, à demi voix.)

SIMON.

Aussi, comme vous pouvez le penser, chacun s'exerce sur son compte.

BELLEROSE.

Je le crois. En Provence, on médit comme ailleurs, n'est-ce pas?

SIMON.

Ils vont jusqu'à supposer qu'il n'a adopté cette vie singulière, que pour expier quelque grand crime qu'il aurait commis autrefois.

BELLEROSE.

Sans doute. Il y a des gens qui ne conçoivent pas les bonnes actions, parce qu'ils sont incapables d'en faire.

SIMON.

Moi, je crois bien que cette habitude mélancolique et sombre provient d'un fond de chagrin. Quant à la cause, je l'ignore et ne cherche pas même à la pénétrer, puisqu'il n'a pas jugé à propos de me la faire connaître.

BELLEROSE.

Y a-t-il longtemps qu'il habite cette solitude?

SIMON.

A peu près quinze ans. Je suis sa première connaissance dans ce pays. Le hasard nous conduisit dans la même auberge à Saint-Maximin. Sachant que je faisais valoir près de là une ferme considérable, il me demanda si je ne connaissais pas dans les environs quelque habitation isolée, où l'on pourrait former un établissement utile, comme une manière d'hospice. Je lui indiquai ce vieux couvent, que les religieux venaient d'abandonner pour se réunir à une autre maison de leur ordre, parce que l'édifice tombait en ruines. Gérard offrit de le réparer, à condition qu'on lui en céderait la jouissance sa vie durant; la proposition fut acceptée, et, depuis ce temps, il exerce ici sa bienfaisance.

BELLEROSE.

C'est tout à fait intéressant. Il est sûrement marié?

SIMON.

Non, mais il recherche ma cousine.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que c'est que votre cousine?

SIMON.

Madame Philippe, une veuve fort appétissante, ma foi! Elle l'aime, j'en suis sûr.

BELLEROSE.

Buvons à sa santé.

SIMON.

Je ne demande pas mieux. (*Ils boivent.*)

SCÈNE X.

PIÉTRO, SIMON, BELLEROSE.

PIÉTRO, *entrant avec précipitation. Il tient à la main une lettre ouverte.*

Simon! il faut que je vous parle.

BELLEROSE.

Si je vous gêne, dites un mot...

SIMON, *à demi voix.*

Oui, laissez-nous seuls un moment.

PIÉTRO.

Entrez dans la maison, vous choisirez vous-même la chambre qui vous conviendra le mieux.

BELLEROSE.

Touchez là, M. Gérard, je vous aime tout plein, ou le diable m'emporte, parce que... c'est bien... tout cela... c'est très-bien... enfin, suffit... Je vous dirai cela plus tard.

(Il prend son sac et entre dans le Monastère.)

SCÈNE XI.

PIÉTRO, SIMON.

PIÉTRO.

Savez-vous, Simon, quelle affreuse nouvelle vous m'avez apportée?

SIMON.

Mon Dieu, non.

PIÉTRO.

Cette lettre est de mon procureur, à Aix. Il m'annonce que le parlement vient de me condamner en dernier ressort. Il faut, sous trois jours, que je paie dix-huit mille francs à cet adroit fripon qui m'a si cruellement trompé.

SIMON.

Je n'en reviens pas. Comment! vous avez perdu votre procès?

PIÉTRO.

Avec dépens. Je suis menacé d'une saisie; tout ce que je possède va devenir la proie de ce misérable.

SIMON.

Je possède mille écus, ils sont à votre service.

PIÉTRO.

Merci ; j'en puis réunir à peu près autant ; mais où trouverai-je le reste ? tout le monde ici me rejette. Je n'ai pas un ami... excepté vous, Simon.

SIMON.

Et ma cousine donc ! cette chère madame Philippe ; je connais ses sentiments. Elle vous en voudrait beaucoup, si elle savait que vous avez pu douter un instant de la bonté de son cœur. Si elle a des fonds disponibles, ils sont à vous, j'en réponds.

PIÉTRO.

Ma délicatesse répugne à lui faire une pareille demande.

SIMON.

Qu'à cela ne tienne, Gérard, je m'en chargerai. Il est probable que vous finirez par épouser ma cousine ; ainsi, ce sera un à compte que vous aurez touché d'avance sur sa dot.

PIÉTRO.

Je ne m'en flatte pas, Simon. Il suffit d'avoir un bon cœur pour se montrer sensible aux maux d'un infortuné ; mais quand cet infortuné semble poursuivi sans cesse par le ciel et les hommes...

SIMON.

Bah! bah ! laissez donc là votre fatalité !...vous retombez toujours dans les idées sombres !... Croyez-moi, tout s'arrangera mieux que vous ne le pensez.

SCÈNE XII.

PIÉTRO, JÉROME, SIMON.

JÉRÔME, *accourant du dehors.*

Not' maître !... not' maître ! j' vous annonçons madame Philippe.

SIMON.

Tant mieux.

PIÉTRO.

Elle me consolera, du moins.

JÉROME.

Oui, elle vient d'arriver avec un monsieur.

PIÉTRO, *avec beaucoup d'émotion.*

Allons au devant d'elle.

JÉRÔME.

C' n'est pas la peine, not' maître ; elle descendait d' la cariole de c' monsieur quand j' sommes accouru, par ainsi... là v'là.

SIMON, *bas à Piétro.*

Vous voyez que j'avais raison. Il ne faut jamais désespérer de rien.

SCÈNE XIII.

JÉROME, PAULIN, NICOLETTE, DUCOUDRAIS, PIÉTRO, MADAME PHILIPPE, SIMON, BELLEROSE, PAYSANS, PAYSANNES.

SIMON, *allant embrasser Madame Philippe.*

Bonsoir, cousine.

PAULIN.

Bonsoir, Madame Philippe.

MADAME PHILIPPE.

Bonsoir, mon ami. Je te donnerai quelque chose de joli que j'ai rapporté pour toi.

NICOLETTE.

Oh ! vous êtes bien bonne.

PIÉTRO.

Soyez la bien venue, Madame.

MADAME PHILIPPE.

Merci, mon bon voisin.

BELLEROSE, *bas à Simon.*

Elle n'est pas mal du tout, votre cousine.

PIÉTRO, *à Ducoudrais, qui est entré le dernier et qui porte une sacoche pleine.*

Je vous salue, Monsieur.

DUCOUDRAIS.

Je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous.

SIMON.

Attendez donc... je cherche... n'êtes-vous pas monsieur Ducoudrais?

DUCOUDRAIS.

Lui-même.

SIMON.

Marchand de soieries, établi à Draguignan?

DUCOUDRAIS.

C'est cela.

SIMON.

Je vous ai vu passer souvent devant ma porte.

DUCOUDRAIS.

Cela peut être.

SIMON.

Dans une petite voiture couverte... attelée d'un cheval blanc...

DUCOUDRAIS.

Justement.

SIMON.

Je ne connais que cela. Vous allez tous les ans à la foire de Beaucaire?

DUCOUDRAIS.

J'en arrive.

MADAME PHILIPPE.

C'est là que j'ai rencontré Monsieur, (*A part.*) pour mon malheur! (*Haut.*) Il a eu la bonté de m'offrir une place à côté de lui. Au moins, M. Ducoudrais, vous n'irez pas plus loin. Il me reste à peine une demi-lieue à faire pour arriver à mon habitation, et les chemins sont impraticables en voiture. Mon voisin Gérard aura la bonté de permettre que Jérôme et Nicolette m'accompagnent pour porter mes effets.

PIÉTRO.

Commandez ici comme chez vous, Madame. (*A demi voix.*) C'est mon vœu le plus cher.

SIMON.

Je vous accompagnerais bien, cousine; mais c'est demain lundi, il faut que je sois aux champs à la petite pointe du jour, et ma foi le devoir passe avant le plaisir.

MADAME PHILIPPE.

C'est juste.

BELLEROSE.

Si la compagnie d'un militaire ne vous fait pas peur, Madame, je vous offre mon bras.

MADAME PHILIPPE.

Je vous remercie, Monsieur. Quant à vous, monsieur Ducoudrais, je crois que vous ferez bien de passer la nuit ici.

SIMON.

Ma cousine a raison. En partant de bon matin, vous arriverez demain, avant la nuit, à Draguignan.

PIÉTRO.

Vous ne sauriez mieux faire, Monsieur. (*A part.*) Il ne sera plus auprès d'elle.

DUCOUDRAIS.

Mais... je crains de vous déranger.

PIÉTRO.

Du tout.

JÉRÔME.

C'est dit. J'allons dételer l' cheval et l' mettre à l'écurie.

MADAME PHILIPPE.

Est-ce que Bastien ?...

NICOLETTE.

Bastien ?... Il est toujours malade, Madame. O mon Dieu ! le pauvre garçon ne peut remuer ni pieds ni pattes.

PIÉTRO.

Il y a plus d'un mois qu'il n'est sorti de son lit.

JÉRÔME.

T'nez, not' maître, je n' sommes pas méchant, vous l' savez, mais j' crois que l' camarade fait l' calin ; il n'est pas fâché de s' dorloter, pendant que j' faisons son ouvrage. Enfin, imaginez-vous, Madame Philippe, que de d'puis qu' vous êtes partie... et il y a d'ça quinze jours...

PIÉTRO.

Allons, Jérôme, un peu de charité ; tout le monde en a besoin.

NICOLETTE.

Attrape.

PIÉTRO.

Quelque jour, peut-être, ce pauvre Bastien te rendra ce que tu fais aujourd'hui pour lui. Va.

JÉRÔME.

J' vas, not' maître. (*A Ducoudrais.*) Si vous souhaitez, Monsieur, j' porterai c't'argent-là dans vot' chambre ; il doit vous gêner.

DUCOUDRAIS.

Je te remercie.

PIÉTRO.

Toi, Nicolette, va préparer pour Monsieur la chambre verte.

NICOLETTE.

Auprès du réfectoire ?...cela sera bientôt fait. Je coucherai Paulin avant de partir.

PAULIN.

Je ne veux pas me coucher avant que tu sois revenue de chez Madame Philippe.

NICOLETTE.

Pourquoi donc cela, Monsu ?

PAULIN.

Je ne pourrais pas dormir, j'aurais trop peur.

MADAME PHILIPPE.

Sois obéissant ; j'irai t'embrasser tout à l'heure et te porter ce que tu sais bien.

PAULIN.

J'y consens. Bonsoir tout le monde. (*Il embrasse successivement Madame Philippe, Piétro et Simon ; puis il dit à Bellerose :*) Bonsoir, Monsieur le soldat.

BELLEROSE.

Bon soir, mon petit ami. Hé bien! vous ne m'embrassez donc pas ?

PAULIN.

Non, tes moustaches me font peur.

(Il sort en sautant, conduit par Nicolette. Jérôme sort également.)

MADAME PHILIPPE.

Dépêche-toi, Nicolette ; je suis bien aise d'arriver chez moi avant la nuit.

NICOLETTE.

Je ferai diligence, Madame.

SCÈNE XIV.

BELLEROSE, DUCOUDRAIS, PIÉTRO, MADAME PHILIPPE, SIMON, PAYSANS, PAYSANNES.

SIMON.

Il paraît, monsieur Ducoudrais, que vous avez fait de bonnes affaires.

DUCOUDRAIS.

Oui, depuis trente-cinq ans que je suis dans le commerce, et que je vais régulièrement à la foire de Beaucaire, je n'ai pas encore rencontré de chances aussi heureuses. Ce voyage aura, pour le moins, doublé mes capitaux

BELLEROSE.

Diable ! c'est joli.

SIMON.

Et vous, cousine, êtes-vous aussi contente que monsieur Ducoudrais ?

MADAME PHILIPPE.

Contente !... oh ! non.

PIÉTRO.

Mais quel est donc le sujet ?...

MADAME PHILIPPE, *avec indifférence.*

J'ai pris des engagements qui surpassent de beaucoup mon avoir. (*A part.*) Ce n'est pas là ce qui m'afflige.

BELLEROSE.

Des engagements !... Je suis persuadé, Madame, que monsieur Ducoudrais vous a offert sa bourse.

DUCOUDRAIS.

C'est bon, Monsieur, je sais ce que j'ai à faire.

BELLEROSE.

Je n'en doute pas. Il ne faut que vous voir, pour trouver

sur votre physionomie l'empreinte de toutes les qualités aimables. (*A part.*) Il a bien l'air d'un avare.

DUCOUDRAIS.

Trop honnête.

BELLEROSE.

Je suis sûr que vous êtes obligeant, généreux, libéral même.

(Il lui frappe sur l'épaule.)

DUCOUDRAIS.

Du tout, Monsieur, du tout. Il me semble que vous pourriez toucher moins fort. (*A part.*) En vérité, ces militaires ont d'étranges façons.

MADAME PHILIPPE, *bas à Simon.*

Simon, je voudrais avoir un entretien particulier avec monsieur Gérard.

SIMON.

Cela suffit.

PIÉTRO, *à part.*

Elle semble vouloir me parler.

BELLEROSE, *à part.*

Oh ! la bonne idée qui me vient, pour faire enrager ce marchand que je crois un vieux ladre. (*Haut, et avec emphase, aux jeunes filles.*) Jeunes filles, monsieur Ducoudrais me charge de vous annoncer qu'il va faire présent à chacune de vous d'un joli chapeau de paille, orné d'un beau ruban.

TOUTES LES JEUNES FILLES, *entourant M. Ducoudrais.*

Grand merci, Monsieur.

(Pendant ce mouvement, Simon parle à Bellerose.)

SIMON, *bas.*

Camarade, faites-moi le plaisir d'éloigner tout ce monde-là.

BELLEROSE, *bas.*

Soyez tranquille. (*Haut.*) Allons, jeunes filles, venez avec moi visiter la voiture de M. Ducoudrais, pour y choisir ce qui vous conviendra le mieux.

DUCOUDRAIS.

Mais, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais pensé...

BELLEROSE.

Si fait, si fait. Galant et modeste!.. ah! c'est un homme charmant que M. Ducoudrais. Partons... en avant, marche. Allons, M. Ducoudrais.

(Il appelle Simon, et lui dit de prendre la main de Ducoudrais. Tous l'entraînent entourés des jeunes filles.)

SCÈNE XV.

PIÉTRO, MADAME PHILIPPE.

PIÉTRO.

Bonne Elisa, je vous remercie de m'avoir ménagé le moyen de vous entretenir un moment seule; car j'ai cru voir que vous avez exprimé ce désir à Simon. Qu'avez-vous, chère amie? Vous avez perdu cette aimable gaîté dont je m'affligeais avant votre départ; je l'attribuais à votre indifférence.

MADAME PHILIPPE.

Mon indifférence! ah Gérard! combien vous vous abusiez!

PIÉTRO.

Comment! il se pourrait!... ô mon Dieu!... cesserais-tu donc enfin de me persécuter?

MADAME PHILIPPE.

Ecoutez-moi, mon ami; ainsi que le vôtre, mon cœur a besoin de s'épancher. Mariée à quatorze ans, comme je vous l'ai déjà dit, à un homme de quarante, totalement dépourvu de mérite et d'agrément, la crainte et le respect furent les seuls sentiments que j'éprouvai pour lui. Je ne fus donc point heureuse. A vingt ans, je demeurai veuve et maîtresse d'un établissement considérable, mais bien décidée à ne plus former des nœuds qui n'avaient été pour moi qu'une chaîne trop pesante. Depuis six ans, malgré vos instances, je suis restée fidèle à ma résolution. Cependant, je ne puis le nier, j'étais intérieurement touchée de vos soins; votre désintéressement, cette vie toute consacrée au soulagement de l'humanité, les principes d'honneur que je m'étais plue à remarquer en vous, votre mélancolie même, tous ces motifs

réunis, en vous assurant mon estime, avaient déterminé mon choix.

PIETRO.

Qu'entends-je?...

MADAME PHILIPPE.

Oui, je me plaisais à vous ménager cette surprise agréable; j'espérais vous dire avant peu: « Gérard, j'ai bien étu- » dié votre caractère; j'ai lu dans votre âme; nos cœurs » sont dignes de s'entendre; soyez désormais mon protec- » teur, mon guide, mon époux, c'est vous que j'ai choisi » pour être l'ami du reste de ma vie. »

PIÉTRO.

Chère Elisa! j'étais loin de croire à un tel bonheur.

MADAME PHILIPPE.

Mon ami, veuillez m'entendre jusqu'à la fin. En partant pour Beaucaire, le principal motif de mon voyage était d'annoncer cette résolution à mes parents et d'obtenir leur aveu. Sans doute ma qualité de veuve et mon âge m'ont rendue maîtresse de mes actions; mais j'ai toujours pensé que rien ne peut et ne doit soustraire une fille qui a puisé des principes sûrs dans une bonne éducation, à l'autorité naturelle que ses père et mère ont le droit d'exercer. Ce sont nos premiers amis, ce sont les meilleurs et les plus sincères, puisqu'ils n'ont d'autre intérêt que notre bonheur.

PIÉTRO.

A quoi tendent ces réflexions!... Elles me glacent d'effroi.

MADAME PHILIPPE.

Le hasard, ou plutôt mon malheur me fit connaître monsieur Ducoudrais à Beaucaire. Sachant que nous devions parcourir la même route, il était assez naturel qu'il me proposât une place dans sa voiture; j'acceptai. Nous nous arrêtâmes à Arles, chez mon père; mais quelle fut ma surprise quand leurs embrassements réitérés m'apprirent qu'ils avaient été jadis étroitement liés dans une autre partie de la France? Ils ne s'étaient pas vus depuis dix-huit ans; toute espèce de relation ayant cessé entre eux, ils étaient loin de se croire habitants de la même province. Hélas!

que vous dirai-je? Le résultat de cette fatale reconnaissance fut la demande de ma main.

PIÉTRO.

O ciel!...

MADAME PHILIPPE.

Monsieur Ducoudrais est riche, il me fait des avantages considérables, et mon père, vieux négociant, qui ne voit rien au-dessus d'une fortune réelle, a cru devoir accueillir favorablement cette proposition et l'appuyer près de moi de tout son ascendant.

PIÉTRO.

Et vous avez accepté...?

MADAME PHILIPPE.

Non, mon ami, oh! non. J'ai fait valoir le secret engagement que mon cœur avait pris; j'ai parlé de vous avec tout l'intérêt que vous m'inspirez. J'ai combattu avec toute l'énergie du sentiment les préventions que la calomnie a fait naître dans l'esprit de mon père. « Fort bien, m'a-t-il dit, je veux croire tout ce que vous pensez d'avantageux sur monsieur Gérard, quoique l'on en parle diversement; mais, enfin, d'où vient-il? Connaissez-vous son pays, ses parents, sa fortune? Le mystère qui l'environne, cet isolement peu naturel, cette tristesse qui a donné lieu à tant de conjectures, sont autant de points sur lesquels ma tendresse veut être éclairée. Craignez, ma fille, en vous alliant à un homme que l'opinion publique semble repousser, (c'est mon père qui parle) de compromettre pour jamais votre bonheur et le repos d'une famille estimable. Je ne prétends point contrarier votre penchant; si M. Gérard peut me satisfaire, j'accepterai volontiers pour gendre celui que votre cœur a peut-être trop légèrement choisi. Dans le cas contraire, vous trouverez bon, ma fille, que j'insiste en faveur de mon ami. »

PIÉTRO.

Hé bien?

MADAME PHILIPPE.

Que pouvais-je opposer à ces réflexions d'un père sage et prudent?

PIÉTRO.

Ce n'est point à moi de le blâmer.

MADAME PHILIPPE.

Ah! j'en étais bien sûre; aussi n'ai-je point hésité. Certaine de lui donner bientôt toutes les garanties qu'il demande et qui nous enchaîneront pour jamais, j'ai promis de ne renoncer à vous que dans le cas où vous ne pourriez remplir l'attente de mon père.

PIÉTRO, *à part.*

Ainsi, je n'aurai fait qu'entrevoir l'aurore du bonheur!

MADAME PHILIPPE.

Qu'avez-vous, Gérard, vous semblez inquiet, troublé.... craindriez-vous de me dévoiler votre âme tout entière?

PIÉTRO.

Pourquoi faut-il...

MADAME PHILIPPE.

Peut être avez-vous à vous reprocher quelques écarts de jeunesse...

PIÉTRO.

Hélas!

MADAME PHILIPPE.

C'est une suite presque inévitable des passions. Vous vous jugez trop sévèrement sans doute. Je ne parle ici que des devoirs sacrés qu'imposent à tous les hommes la nature et la religion; ceux-là, vous ne les avez jamais trahis; j'en répondrais d'avance. Vous êtes honnête, vertueux....

PIÉTRO.

Oh! croyez-bien....

MADAME PHILIPPE.

Oui, je crois que vous êtes digne de tout mon attachement. Je vous estime trop pour avoir jamais songé à vous demander le moindre éclaircissement sur votre vie passée; mais, mon père, qui va devenir le vôtre, l'exige; c'est la seule condition qu'il met à notre bonheur; nous ne pouvons refuser de le satisfaire.

PIÉTRO, *hésitant.*

Sans doute, il en a le droit.

MADAME PHILIPPE.

Abusant de l'empire que je vous ai laissé prendre sur mon cœur, voudriez-vous, Gérard, que je devinsse sourde à la voix de mon premier ami ; que, repoussant ses sages conseils, j'allasse jusqu'à braver l'autorité paternelle ?

PIÉTRO, *avec un accent terrible.*

Oh ! non, respectez-la... respectez-la toujours. Vous ne savez pas de quels malheurs peut être suivie cette infraction aux lois de la nature....

MADAME PHILIPPE.

Quel accent ! Vous m'effrayez, Gérard.

PIÉTRO, *à part.*

Je me suis trahi !

MADAME PHILIPPE.

Expliquez-vous....

BELLEROSE, *en dehors.*

Au diable ! vous dis-je....

PIÉTRO.

On vient... adieu, adieu Élisa.

MADAME PHILIPPE.

Un mot encore....

PIÉTRO.

Ah ! je ne le puis. (*Il s'enfuit dans le jardin.*)

MADAME PHILIPPE.

Adieu, Gérard. Rentrons. Je ne pourrais supporter la présence de cet homme, qui devient la cause de tous mes chagrins. (*Elle entre dans le monastère.*)

SCÈNE XVI.

DUCOUDRAIS, BELLEROSE.

BELLEROSE, *entrant le premier.*

C'est une indignité ! Le vieux ladre ! Hé bien, cela prospère, cela est heureux, tandis que d'honnêtes gens sont dans la misère. Là ! je vous le demande, refuser un chapeau à ces jolies filles ! refuser de me céder, au prix coûtant,

un objet dont je veux faire cadeau à cette petite Nicolette. C'était une manière honnête de payer mon écot.

DUCOUDRAIS.

Que m'importe sa destination ?... Je suis marchand, c'est pour gagner.

BELLEROSE.

Hé ! mille bombes, je vous ai montré le fond de ma bourse. Je garde six francs pour faire vingt lieues, ce n'est parbleu pas trop ; mais je suis dédommagé de cette petite privation par le plaisir de reconnaître une politesse... un acte d'obligeance. C'est si doux de donner !

DUCOUDRAIS, *à part.*

Je ne connais pas ce plaisir-là.

BELLEROSE.

Tu ne sais donc pas rendre service ?

DUCOUDRAIS.

A un ami, bien ; mais point à ceux que je ne connais pas.

BELLEROSE.

Si tu n'obliges que tes amis, tu ne t'engages pas beaucoup, car je crois que tu n'en as guère. Va ! je plains de tout mon cœur les gens qui t'appartiennent.

SCÈNE XVII.

DUCOUDRAIS, SIMON, BELLEROSE.

SIMON, *qui a entendu les derniers mots de Bellerose, s'approche, et lui dit à demi voix.*

Dans ce cas, M. Bellerose, plaignez donc ma cousine.

BELLEROSE.

Qui, cette aimable madame Philippe ?

SIMON.

Elle-même. Je suis désolé de ce que je viens d'apprendre.

BELLEROSE.

Qu'est-ce donc ?

SIMON.

Ses parents veulent la vendre à ce vieux reître.

BELLEROSE.

Pas possible !

SIMON.

Peut-être dans huit jours elle sera sa femme.

BELLEROSE.

Ce bon M. Gérard qui lui faisait la cour !... (*A part.*) Et je souffrirais cela, moi ?

DUCOUDRAIS, *à part.*

Comme il me regarde !

SIMON.

Cela me fait tant de peine, que je m'en vais tout incontinent à ma ferme, sans dire adieu à personne, excepté à vous, M. Bellerose. Je suis charmé d'avoir fait votre connaissance.

BELLEROSE.

Je ne le suis pas moins que vous, M. Simon. (*A part, en regardant Ducoudrais.*) Oh ! nous allons voir !

DUCOUDRAIS, *à part.*

Qu'est-ce qu'il me veut donc ce militaire ?

SIMON, *revenant.*

Si jamais vous passez devant chez moi, j'espère que vous me ferez le plaisir de vous arrêter un moment ?

BELLEROSE.

Je n'y manquerai pas, foi de Bellerose. Adieu, M. Simon.

SIMON.

Adieu, M. Bellerose.

BELLEROSE, *bas à Simon.*

Soyez tranquille, ce mariage n'est pas encore fait.

SIMON.

Bah !... Comment ?...

BELLEROSE.

Je ne vous dis que cela.

(Simon sort en jetant des regards d'indignation sur Ducoudrais, qui semble fort inquiet, et s'achémine vers la maison.)

SCÈNE XVIII.

BELLEROSE, DUCOUDRAIS.

BELLEROSE *qui a paru rêver un moment, à part.*

Comment m'y prendre? Ce ne sera pas difficile, je vais lui faire peur. (*Haut.*) Permettez, Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

DUCOUDRAIS.

Non, Monsieur, je ne permets pas. Par exemple, il serait bien plaisant...

BELLEROSE, *le prenant par la main pour l'amener au devant de la scène.*

Oh! que de façons! c'est vous, Monsieur, qui me semblez fort plaisant d'oser courir sur nos brisées!

DUCOUDRAIS.

J'ignore ce que vous voulez dire, Monsieur. (*Avec un air dédaigneux.*) Nous ne suivons pas précisément la même carrière; ainsi, je ne vois pas trop comment nous aurions pu nous trouver en concurrence.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que c'est que ce ton dédaigneux?... Ceci passe la raillerie. Apprenez, morbleu, que l'état militaire est le plus noble, le plus honorable qu'un Français puisse exercer.

DUCOUDRAIS.

Monsieur, le commerce...

BELLEROSE.

A surtout besoin d'être protégé par cette partie de la nation armée pour le maintien de l'ordre et la défense de tous. Mais, venons au fait; vous finiriez par m'échauffer la bile, et la partie n'est pas égale. Vous vous êtes avisé, m'a-t-on dit, d'acheter une femme à Beaucaire.

DUCOUDRAIS.

Ce n'est pas toujours une bonne spéculation.

BELLEROSE.

L'insolent! Eh! bien, épousez donc un homme comme celui-là. (*A part.*) Ah! tu vas me payer cette impertinence

DUCOUDRAIS.

Acheter n'est pas le mot; mais je crois bien que ma fortune n'a pas peu contribué à déterminer ses parents en ma faveur.

BELLEROSE.

Ainsi, vous la prenez sur échantillon, sans savoir si vous lui convenez?

DUCOUDRAIS.

Cela n'est pas douteux.

BELLEROSE.

Si vous pouvez la rendre heureuse?

DUCOUDRAIS.

Il faudrait qu'elle fût bien difficile.

BELLEROSE.

Si son cœur ne s'est pas donné à un autre plus digne de le posséder, ce qui, à coup sûr, serait beaucoup moins difficile?

DUCOUDRAIS.

Pourrais-je vous demander à mon tour, Monsieur, de quel droit vous me faites subir cet interrogatoire, et de quel autre droit, plus étrange encore, vous prétendez que j'y réponde?

BELLEROSE.

Le voici. Cette femme estimable est tendrement chérie d'un homme que j'aime et qui lui convient autant que vous lui convenez peu. Le mariage que vous projetez me déplaît, et je vous défends d'y songer davantage.

DUCOUDRAIS.

Je vous défends!...

BELLEROSE.

Le mot est un peu dur, et mon procédé un peu vif, j'en conviens; mais je n'aime pas les injustices, et c'en serait une très-grande, que de permettre ce mariage disproportionné. (*A part.*) Effrayons-le. (*Haut.*) Si vous ne renoncez pas de bonne grâce à madame Philippe, je vous coupe les oreilles; c'est clair, ça.

DUCOUDRAIS.

Oh! c'est bon pour le discours. Vous y regarderiez à deux

fois, Monsieur. On ne coupe pas comme ça les oreilles des gens.

BELLEROSE.

Encore une fois, et pour la dernière, je vous ordonne de rompre ce mariage ridicule.

DUCOUDRAIS.

Je m'en garderai bien.

BELLEROSE.

Ne t'y fie pas. (*A part*) Il fléchit, redoublons. (*Lui serrant la main et lui secouant le bras.*) Je pourrais te faire un mauvais parti.

DUCOUDRAIS.

Des menaces! de la violence!.... où suis-je donc!.... holà!.... quelqu'un!....

BELLEROSE.

Je te laisse, mais tu me le paieras. Je te retrouverai, fût-ce à Draguignan.

SCÈNE XIX.

BELLEROSE, JÉROME, NICOLETTE, MADAME PHILIPPE, DUCOUDRAIS.

MADAME PHILIPPE, *sortant de la maison.*

Pourquoi ces cris?

NICOLETTE.

Hé! bon dieu! qu'est-ce donc?

BELLEROSE.

Ce n'est rien. (*Il se promène.*)

DUCOUDRAIS.

Ce soldat qui me menace....

JÉRÔME, *sur le seuil de la porte de la cour.*

C'est vrai, j'l'ons entendu.

BELLEROSE.

Nicolette, apporte-moi mon sac, je te prie.

NICOLETTE.

Cela suffit, Monsu. (*Elle rentre*).

BELLEROSE.

Je m'en vais.

MADAME PHILIPPE.

Vous ne trouverez pas d'auberge avant deux lieues d'ici; la nuit approche, le temps est très-couvert et menace d'un orage.

BELLEROSE.

Un soldat français sait dormir en plein air, Madame; j'aimerais mieux passer la nuit sur la pointe d'un roc, que de voir plus longtemps ce ridicule personnage. (*A Nicolette qui revient et l'aide à passer son sac.*) Merci, mon enfant. Tu diras à ton maître que j'emporte d'ici un souvenir touchant, que je viendrai le voir à mon retour, et que j'espère être plus heureux qu'aujourd'hui. Adieu, Madame, je vous plains.

(Il lance un regard foudroyant sur Ducoudrais, et s'éloigne par la gauche.)

DUCOUDRAIS.

Oh! tes regards ne me font pas peur.

SCÈNE XX.

NICOLETTE, MADAME PHILIPPE, JÉROME, DUCOUDRAIS.

JÉRÔME, *à Ducoudrais.*

Monsieu, j'ons mis vot' cheval à l'écurie et vot' voiture dans la grange.

NICOLETTE, *à Ducoudrais.*

Monsu, j'ai préparé votre chambre et mis votre couvert, vous souperez quand il vous plaira.

DUCOUDRAIS.

J'attendrai M. Gérard.

NICOLETTE.

Not' maître ne mange jamais avec les voyageurs; ce n'est pas par fierté, mais afin de les laisser plus libres.

MADAME PHILIPPE, *à part.*

Gérard vient de ce côté... évitons sa présence. (*A Jérome et à Nicolette.*) Allons, dépêchons-nous, mes enfants.

JÉRÔME.

Nous sommes prêts, Madame Philippe.

DUCOUDRAIS.

Vous persistez donc, Madame, dans la résolution de retourner chez vous ce soir?

MADAME PHILIPPE.

Oui, Monsieur.

DUCOUDRAIS.

Je vous souhaite un bon voyage. Je vais tout disposer à Draguignan pour vous recevoir selon votre mérite, car j'espère avoir le bonheur de vous y posséder avant peu.

MADAME PHILIPPE.

Je vous rends grâce. (*A part.*) Plaise au ciel qu'il en soit autrement!...

(Ducoudrais rentre après avoir salué madame Philippe.)

NICOLETTE.

A propos, Jérôme, as-tu porté à Bastien tout ce qu'il lui faut?

JÉRÔME.

Hé! oui... laisse-moi donc tranquille avec ton Bastien.

MADAME PHILIPPE, *à part.*

Dois-je m'éloigner sans revoir Gérard?... Oh! oui, j'ai tout employé pour pénétrer son secret, je n'ai pu y réussir. Partons. Pauvre Gérard! te reverrai-je encore?... ah! du moins, je ne t'oublierai jamais. (*A Nicolette et à Jérôme qui se partagent les paquets.*) Allons, mes amis.

(Ils sortent tous trois en dehors de la grille, et s'éloignent par la droite.)

SCÈNE XXI.

(Il fait nuit.)

PIETRO *sort du jardin et court sur le seuil de la porte d'entrée.*

La voilà qui s'éloigne! et pour toujours! elle emporte avec elle toutes mes espérances!... rien n'adoucira plus désormais les horreurs de cette solitude... Dieu vengeur! que

tes décrets sont terribles ! que leur exécution est lente !... Je croyais avoir épuisé le courroux du ciel ; des liens affectueux semblaient devoir adoucir enfin l'amertume de ma vie... une femme compatissante m'avait donné son cœur et consentait à partager mon sort, on m'en sépare : et, comme si elle devait être punie de m'avoir aimé, on me l'enlève pour la rendre malheureuse. Pourquoi faut-il que cet homme qu'on lui destine plonge dans l'infortune deux êtres qui seraient heureux sans lui ?... Cela est-il juste ? Dois-je le souffrir ?... Non. Comment l'empêcher ?... En lui racontant mes malheurs, en cherchant à l'attendrir... Ah ! il me repousserait avec dédain... et je n'aurais éprouvé qu'une humiliation de plus. Mais à quelle rude épreuve me réservait ma fatale destinée ?... quoi ! il faut que je recueille comme un ami, comme un frère celui qui vient détruire mon unique espérance !....... des larmes amères seront le prix de l'hospitalité que je lui accorde ?.... et quand ma volonté suffit pour échapper à ce dernier malheur, je le supporterais avec résignation ! Un tel effort est au-dessus des facultés humaines... un cœur de glace en serait incapable... et je l'exigerais du mien ulcéré par les revers, en proie aux angoisses de l'amour, aux fureurs de la jalousie ! Non, cessons un combat inégal. Pourquoi m'abaisser à la prière quand j'ai le droit d'exiger ? Je suis seul ici... je puis contraindre cet homme... il faut qu'il renonce à la main d'Elisa. Si elle ne peut être à moi, que du moins elle n'appartienne jamais à un autre. Oui, je vais le trouver, s'il refuse... malheur à lui ! je ne sais pas... (*Neuf heures sonnent à la grosse horloge du Monastère. Ces sons prolongés et retentissants inspirent la terreur. Piétro s'arrête et compte à voix basse ; après la huitième heure, il s'écrie comme s'il pouvait arrêter la marche du temps.*) Arrête !... c'est assez... Voilà l'heure où je fus maudit. (*Il tombe à genoux.*) Ah ! Piétro ! qu'allais-tu faire ? Grâce ! grâce, mon père ! ombre redoutable, veille sur moi, je t'en conjure. Laisse-moi paraître devant Dieu dégagé de ta malédiction.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente partie d'un vieux cloître vu intérieurement, et dont on a fait une espèce de salle commune. A gauche, dans l'angle, est un porte vitrée, au-dessus de laquelle on lit : RÉFECTOIRE. Du même côté, au deuxième plan, une autre inscription placée au-dessus d'une porte, indique l'entrée du DORTOIR. L'écurie, les remises et la porte principale sont censées à droite. Tout le fond est à jour. A travers les ogives qui ferment le cloître, on voit, à peu de distance, la route qui conduit au Monastère ; elle est pratiquée dans le roc. Le site est affreux. Tout est dégradé dans le bâtiment ; cet aspect seul doit inspirer l'effroi. Au lever du rideau, il fait un orage épouvantable. On entend sonner trois heures. Nuit profonde, dont l'obscurité n'est interrompue que par les éclairs.)

SCÈNE PREMIÈRE.

BASTIEN.

(Il entre par la droite. Il tient à la main une lanterne éteinte, et, sous son bras, la sacoche du marchand. Il semble braver la foudre. Il est couvert de l'habit et du chapeau de son maître.)

La foudre ne peut m'intimider, ses vains éclats n'épouvantent que des enfants ou des hommes faibles ; Bastien n'a jamais connu la crainte. Ce que j'ai redouté bien davantage pendant un moment, c'est la résistance de ce marchand. Heureusement, je suis demeuré maître de son or. (*Il montre la sacoche.*) Qui jamais ira s'imaginer que ce Bastien, que l'on prend ici pour un paysan bien simple, a fait ses premières armes avec succès sous l'un des plus adroits coquins du Piémont ? qu'il n'affecte d'être bien malade, que pour exécuter plus sûrement un projet médité de longue main, et pour lequel il n'attendait qu'une occasion favorable ? Que ce pauvre diable, aux trois quarts mort, en apparence,

répare chaque nuit, par de l'exercice et des aliments dérobés, les forces qu'il perd chaque jour en demeurant au lit? Avec quelle profondeur de calcul, j'ai profité des chances que le hasard m'a offertes! Jérôme et Nicolette sont absents, le vieux marchand, M. Gérard et moi, nous restons seuls dans cette vaste masure. Vers deux heures du matin, après avoir constamment tenu l'oreille au guet, et bien certain que mes camarades, arrêtés par l'orage, passeront la nuit chez madame Philippe, je me lève, je vais au réfectoire, pour allumer ma lanterne, et m'affuble par prévoyance du chapeau de notre maître et de son habit, qu'il y dépose tous les soirs. (*Il ôte l'habit et le chapeau de Piétro, et les pose sur une table.*) Pour être plus tôt prêt le matin, et peut-être aussi par une défiance assez commune aux voyageurs, le marchand s'est jeté sur son lit tout habillé; je profite de cette circonstance : je le frappe, il expire; je l'emporte et le place dans sa voiture, que je conduis bien doucement jusque sur cette route escarpée et dangereuse. Le cheval est habitué à suivre son chemin, sans être même dirigé, et je l'abandonne ainsi que son maître. Effrayé par le tonnerre, s'il s'écarte d'un pas, il roule dans le précipice, et la mort du marchand devient un accident tout naturel. Si, contre toute attente, il parvient jusques à la chaussée, en voyant cet homme mort dans sa voiture, on pensera qu'il a été tué par la foudre, avec d'autant plus de vraisemblance, que le coup qu'il a reçu n'a laissé aucune trace... Je crois entendre le roulement sourd de la voiture. (*Il regarde au fond.*) C'est elle. Je vais remettre chaque chose à sa place.

(Il entre dans le réfectoire. On voit à la lueur des éclairs, la voiture dans laquelle est M. Ducoudrais, suivre au pas, en venant de la droite, la route qui est dans le fond; elle est attelée d'un cheval blanc. Quand elle a disparu, Bastien sort du réfectoire; il a les bras nus, la tête découverte, la barbe longue, le front sourcilleux.)

Je retourne sur mon grabat. Voilà le crépuscule, et le maître se lève quelquefois de grand matin. Allons provisoirement déposer cette sacoche dans la paille de mon lit. La nuit prochaine, je l'enterrerai en lieu sûr. Certes, ou je

ne m'y connais pas, ou voilà les plus adroites combinaisons. De tous côtés, une retraite et des moyens évasifs. J'ai tout prévu. Maintenant les puissances divines et humaines réunies ne parviendraient pas à me convaincre du meutre de ce vieillard. N'entends-je pas du bruit dans le dortoir ?.. oui.. on ouvre une porte là-bas... regagnons notre gite.

(Il s'éloigne par la droite. Pendant cette scène. l'orage n'a point cessé ; il se calme seulement à l'arrivée de Piétro. On n'entend plus que dans le lointain le roulement du tonnerre.)

SCÈNE II.

PIÉTRO, *vêtu seulement d'une veste à manches*.

Quelle nuit! à peine ai-je pu sommeiller quelques instants! le bouleversement de la nature, le désordre de mes pensées, m'ont tenu dans une agitation continuelle. J'ai eu toute la nuit cet homme devant les yeux : je le pressais de renoncer à Elisa, je lui peignais avec énergie mon amour, mes malheurs ; je le suppliais de ne me point ravir le seul bien qui pût m'attacher à la vie. Une froide et insultante ironie était toute sa réponse. Irrité, hors de moi, je le provoquais à un combat inégal, il y succombait, et bientôt après... je me voyais poursuivi, découvert, et condamné à périr par le dernier supplice. (*On sonne à droite, en dehors, la cloche qui est à la porte d'entrée, et que l'on a déjà entendue au premier acte.*) Qui peut sonner à cette heure ? (*Il va regarder à travers une des ogives du cloitre et demande d'une voix forte.*) Qui est là?

UNE VOIX *en dehors, à droite.*

La maréchaussée.

PIÉTRO, *avec effroi.*

La maréchaussée ?.... Que vient-elle faire ici ?.... (*Se remettant.*) Que m'importe. Toujours la tête frappée !.... Ce terrible anathème ne me laisse pas un instant de repos... Mon dieu! quand donc finira cette vie douloureuse? (*Il va appeler à droite.*) Holà ! Jérôme !.... lève-toi vite et va ouvrir. (*Il va à l'entrée du réfectoire.*) Nicolette !... Hé bien !.... per-

sonne ne répond?... Je l'avais bien prévu hier au soir, ils ne sont pas revenus... (*On sonne encore. Il parle très-haut, à travers une des arcades du cloître.*) Un moment, Messieurs, je suis à vous.

(Il entre dans le réfectoire et en sort un instant après, en passant son habit. Il a également repris son chapeau, qu'il a mis sur sa tête ; il traverse le fond et s'éloigne par la droite. Il est censé aller ouvrir la grande porte. Le jour commence à paraître.)

SCÈNE III.

PIÉTRO, UN LIEUTENANT DE MARÉCHAUSSÉE.

PIÉTRO.

(*En dehors et très-haut.*) Entrez, Messieurs... l'écurie est là, à gauche... vous y trouverez tout ce qui est nécessaire à vos chevaux... (*Il entre avec le lieutenant.*) Par ici, monsieur l'Officier. Vous voilà bien matin dans nos cantons.

LE LIEUTENANT.

Nous sommes partis hier dans l'après-midi, pour faire une tournée dans les montagnes, et nous avons été surpris par l'orage. Nos chevaux sont harassés d'une marche de dix heures dans des chemins épouvantables, et, quoiqu'il fût un peu matin, nous avons pris la liberté de venir vous demander un abri.

PIÉTRO.

Comment donc, la liberté?... Je vous prie d'en user ici comme chez vous. Asseyez-vous, Monsieur. Un verre de bon vin vous remettra en attendant le retour de mes domestiques, qui ne peuvent tarder maintenant.

LE LIEUTENANT.

Je suis confus de l'embarras que nous vous causons.

(Piétro va, vient, apporte des verres et des bouteilles, qu'il pose à droite sur une table, près de laquelle le lieutenant est assis.)

PIÉTRO.

Vraiment, c'est la moindre chose.

LE LIEUTENANT.

Oh ! tout le monde sait que vous êtes humain, hospitalier: on ne parle dans toute la contrée que de votre bienfaisance ; mais on s'étonne de votre mélancolie.

SCÈNE IV.

PIÉTRO, JEROME, NICOLETTE, LE LIEUTENANT, QUATRE CAVALIERS.

PIÉTRO, *aux cavaliers.*

Entrez, Messieurs, et soyez les bienvenus. Prenez place, buvez un coup.

LE LIEUTENANT.

Allons, à votre santé, M. Gérard. (*Les cavaliers s'asseient autour de la table.*)

PIÉTRO.

Je vous remercie... (*A Jérôme et à Nicolette, qui arrivent tout essoufflés.*) Ah ! vous voilà, enfin.

JÉRÔME.

Pardon, not' maître. Vous devez ben penser que c' n'est pas not' faute si je n' sommes pas revenus plutôt. D'abord, il était pus d'neuf heures quand j'nous ons mis en route hier... Mais ce n'est pas seulement çà. Vous savez queu temps qu'il a fait toute la nuit, c'était comm' un déluge. En arrivant à la manifacture, c'te bonne madame Philippe nous a dit comm'ça : « Mes enfants, vous ne vous en irez pas; y n' s'ra point dit que pour m'avoir rendu service..... certainement je ne le souffrirai pas. Si vous étiez chez M. Gérard, vous iriez vous coucher... Hé ben ! on dort partout quand on a sommeil... Demain y f'ra jour. » Y gn'y avait pas d'réponse à ça, not' maître, d'autant plus que j'n'avions rien à faire ici. Nicolette a donc couché avec Jeanneton et moi avec Niquet, c' gros joufflu qu'est si bête.

NICOLETTE.

Notre maître, ce vieux monsu est-il parti ?

PIÉTRO.

Je n'en sais rien. Tout occupé de recevoir ces messieurs, j'ai oublié de m'en informer.

NICOLETTE.

Je vais frapper à la porte de sa chambre. (*Elle entre dans le dortoir à gauche.*)

JÉRÔME.

Oh ! y doit être ben loin ; y m'avait dit qu'il partirait avant l' jour.

PIÉTRO.

Peut-être le mauvais temps l'aura déterminé à attendre.

NICOLETTE, *rentrant.*

Personne. Il est décampé.

LE LIEUTENANT.

Comment ! malgré l'orage ?

NICOLETTE.

Maintenant, il faut que j'aille éveiller mon frère. (*Elle va vers le réfectoire.*)

PIÉTRO.

Ah ! ah ! tu l'avais donc couché dans le réfectoire ?

NICOLETTE.

Oui, notre maître. Quand il a su que j'allais avec madame Philippe, il s'est mis à pleurer ; Nicolette, ma sœur, je te prie, ne me couche pas dans cette grande chambre, j'aurais trop de peur ; couche-moi dans le réfectoire, je serai tout près du vieux bonhomme. Ma foi, pour avoir la paix, j'y ai consenti.

PIÉTRO.

Tu as bien fait. (*Nicolette entre dans le réfectoire.*

SCÈNE V.

PIÉTRO, JÉROME, LE LIEUTENANT, CAVALIERS.

JÉRÔME.

Sans être trop curieux, Messieurs, avez-vous fait bonne capture ? c'n'est guère qu'pour ça qu'vous vous mettez en campagne, et v'là un bon temps pour le gibier qu'vous chassez !

LE LIEUTENANT.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien trouvé.

JÉRÔME.

Dieu merci! y n' manque pourtant pas d'coquins!...

LE LIEUTENANT.

C'est vrai; les crimes sont plus fréquents que jamais.

JÉRÔME.

Et c'n'est pas des crimes pour rire encore!

LE LIEUTENANT.

Il s'en commet d'épouvantables. On a condamné à Aix, ces jours derniers, un homme qui avait tué sa sœur.

PIÉTRO, *bas en frémissant.*

Tel est le sort qui m'attend, si jamais on découvre mon véritable nom.

LE LIEUTENANT.

J'ai là le signalement d'un monstre qui n'a pas craint de porter sur son père une main sacrilége.

PIÉTRO, *de même, avec un redoublement d'effroi.*

Mon Dieu! c'est peut-être moi qu'il cherche.

JÉRÔME.

C'est-y Dieu possible qui gn'ait des hommes capables d'pareilles choses!

LE LIEUTENANT.

Les anciens n'avaient point de loi pour la punition de ce crime, parce qu'ils ne pouvaient croire que personne fût capable de le commettre.

JÉRÔME.

Voyez vous ça! Hé ben! je n' sis pas un ancien, moi, mais j' pensons tout d' même.

LE LIEUTENANT.

Je me rappelle, à cette occasion, un trait remarquable. Un vieux seigneur ayant été assassiné dans son lit sans que l'on pût former le moindre soupçon contre ses domestiques, la voix publique accusa ses deux fils qui étaient couchés dans une chambre voisine. Lês juges, après avoir employé tous les moyens de découvrir la vérité, renvoyérent ces jeunes gens absous, et fondèrent leur opinion sur une circonstance bien honorable pour le cœur humain. On avait trouvé les deux frères profondément endormis, et les juges ne purent

croire que des enfants, dont les mains seraient teintes du sang de leur père, auraient reposé paisiblement aussi près de son cadavre. Leur sommeil fut regardé comme une preuve évidente de leur innocence.

JÉRÔME.

L'homme qu' vous cherchez est-il de c' pays-ci.

LE LIEUTENANT.

Oui.

JÉRÔME.

Y a-t-il longtemps qu'il a fait c' te méchante action?

LE LIEUTENANT.

Environ quinze.... ou vingt.... jours.

PIÉTRO, *se remettant de l'effroi que lui a causé l'hésitation du lieutenant.*

Oh! je respire. (*A part.*) Qu'il est affreux le sort d'un criminel, éternellement placé entre les remords et la crainte du châtiment.

(Le trouble de Piétro n'a point échappé au lieutenant.)

SCÈNE VI.

NICOLETTE, PIÉTRO, PAULIN, JÉROME, LE LIEUTENANT, LES CAVALIERS.

PAULIN, *venant embrasser Piétro.*

Bonjour, Parrain. (*Bas.*) Que demandent ces Messieurs là? est-ce que quelqu'un a fait du mal ici?

PIÉTRO, *ému malgré lui.*

Du mal?... mais je ne crois pas.

NICOLETTE.

La belle question! Taisez-vous, petit nigaud.

JÉRÔME, *apportant un jeu de cartes.*

Tenez, Messieurs, v' là d' quoi vous désennuyer. Ah! dam, all' n' sont pas neuves, y gn' y a pour l'moins trois ans qu'all' m' servont pour jouer à la bataille avec Nicolette.

PAULIN.

Et avec moi ! (*A Piétro.*) Regarde donc, bon ami, le beau livre que madame Philippe m'a rapporté.

(Les cavaliers jouent aux cartes.)

PIÉTRO.

Il est charmant.

PAULIN.

J'étais si content que je n'en ai pas dormi de joie. Je t'ai bien entendu cette nuit.

PIÉTRO, *effrayé repousse l'enfant et lui dit à part.*

C'est bon ; on ne vous demande pas cela.

(Le lieutenant a remarqué le mouvement de Piétro.)

LE LIEUTENANT, *à part.*

Cet homme est bien agité ; on dirait qu'il n'a pas l'esprit tranquille.

PIÉTRO.

Nicolette! apprête le déjeûner de ces Messieurs.

NICOLETTE.

Dans la minute.

PIÉTRO.

Jérôme ! va faire les chambres.

JÉRÔME.

Oui, not' maître.

PIÉTRO.

Moi, je vais au jardin pour cueillir des fruits. Je suis à vous, Messieurs.

PAULIN, *à part.*

Pendant qu'ils sont occupés tous, je vais montrer mon beau livre à Bastien. Il est malade, ce pauvre Bastien, ainsi il ne pourrait pas le voir si je n'allais le lui porter moi-même.

(Il s'échappe furtivement par la droite.)

SCÈNE VII.

JÉROME, NICOLETTE, PIÉTRO, SIMON, LE LIEUTENANT, LES CAVALIERS.

(On entend un grand bruit dans le fond, des cris confus, enfin on distingue la voix de Simon qui accourt par la route en venant de la gauche.)

SIMON, *de loin.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur!...

(Les cavaliers quittent leur jeu, Nicolette et Jérôme reviennent, Piétro s'arrête. Tous vont regarder au fond.)

PIÉTRO, *s'avançant vers la droite.*

Qu'est-il donc arrivé?...

SIMON, *entrant.*

Ah! Messieurs, je vous trouve bien à propos. Peut-être parviendrez-vous à découvrir l'auteur de ce crime.

LE LIEUTENANT.

Un crime, dites-vous?...

SIMON.

Monsieur Ducoudrais vient d'être assassiné.

TOUS.

Assassiné!..

SIMON, *à Piétro.*

Comme je vous l'avais dit hier au soir en vous quittant, mon voisin, je me levai à la pointe du jour pour venir labourer une grande pièce de terre qui touche à la route, environ à une lieue d'ici. Véritablement, il semble que ce soit un coup du ciel. Nous avions à peine tracé deux sillons, lorsque nous voyons débusquer la voiture de ce malheureux. Quand elle est à portée de la voix, je m'écrie : « Bonjour monsieur Ducoudrais. Diable! vous êtes parti de bonne heure, c'est affaire à vous. » Il ne me répond pas, j'insiste : « Hé! mon Dieu! vous êtes bien pressé. Arrêtez-vous donc une minute.. ne fût-ce que pour dire bonjour aux gens... on ne passe pas comme cela. » Toujours point de réponse et la

voiture de continuer. Je ne m'en inquiète pas d'abord; l'allure pesante du cheval me fait supposer que le maître est endormi; je m'avance, je fais arrêter, et je vois en effet le pauvre malheureux étendu sur ses ballots. Je le secoue fortement, il demeure immobile. Frappé d'un affreux pressentiment, je monte et le trouve sans connaissance. Je me flatte encore de l'idée qu'il n'est qu'évanoui; mais hélas! un rapide examen ne tarde point à me convaincre que je ne tiens dans mes bras qu'un corps inanimé.

LE LIEUTENANT.

Avez-vous remarqué quelque trace de sang?

SIMON.

Aucune.

JÉRÔME.

C'est ça; oui, dans mon idée, c' t' homme-là a été tué par le tonnerre. Tu sais bien, Nicolette, c' gros coup qui nous a réveillés en sursaut.

SIMON.

J'ai eu d'abord la même pensée; mais dans ce cas on ne lui aurait rien dérobé, et quelques recherches que j'aie faites, je n'ai pu retrouver cette sacoche si bien garnie qu'il portait hier au soir.

LE LIEUTENANT.

Voilà un indice plus que suffisant. Lorsque vous êtes monté dans la voiture, avait-il conservé beaucoup de chaleur?

SIMON.

Presque plus.

LE LIEUTENANT.

Autre preuve qu'il s'était écoulé depuis la mort un assez long espace de temps.

SIMON.

Cependant, ce ne peut être qu'après sa sortie du monastère: nul doute là-dessus.

LE LIEUTENANT.

Je ne préjuge rien, mais il est de mon devoir de recueillir avec empressement tout ce qui peut m'éclairer. (*A Piétro.*) Ce marchand a donc passé la nuit chez vous?

PIÉTRO, *qui était resté comme anéanti, répond avec une altération visible.*

Oui, Monsieur.

LE LIEUTENANT.

A quelle heure s'est-il mis en route ?

PIÉTRO.

Je viens de dire à Nicolette que je l'ignorais, c'est la vérité.

LE LIEUTENANT.

Vous conviendrez du moins que cela est peu probable. Comment un maître de maison ignore-t-il ce qui se passe chez lui ?

JÉRÔME.

Ah! pour c'qu'est d'ça, Monsieu, ça arrive tous les jours.

NICOLETTE.

Vraiment ce serait un dur métier, s'il fallait qu'un maître se levât pour chaque voyageur à qui il prend en fantaisie de partir à telle ou telle heure. C'est uniquement l'affaire des domestiques.

LE LIEUTENANT.

Sans doute; mais lorsque les domestiques sont tous absents.

(Il appuie sur le mot TOUS.)

NICOLETTE.

Ce vieux Monsu avait annoncé positivement hier devant tout le monde (il y avait ici beaucoup de jeunes gens des environs) qu'il partirait avant le jour et qu'on ne se mît point en peine, qu'il s'éveillerait bien tout seul.

PIÉTRO.

Au surplus, Bastien pourra nous mettre à même de répondre à monsieur; je vais lui demander...

LE LIEUTENANT.

Non, je veux le questionner moi-même. Faites-moi donner tout ce qu'il faut pour écrire.

PIÉTRO.

Vous allez être satisfait.

(Il donne des ordres à Nicolette, qui va dans le dortoir; à Jérôme, qui entre dans le réfectoire; puis il sort lui-même par la droite. Le lieutenant le suit des yeux.)

SCÈNE VIII.

LE LIEUTENANT, SIMON, les Cavaliers.

SIMON.

A quoi songez-vous donc, mon Lieutenant? vous voilà devenu tout pensif.

LE LIEUTENANT.

Monsieur Simon, je vous connais depuis longtemps, vous êtes un brave homme, on peut s'en rapporter à vous. Qu'est-ce que ce monsieur Gérard?

SIMON.

Est-ce que par hasard vous auriez... oh!...

LE LIEUTENANT.

Répondez moi... là... dans votre âme et conscience; qu'en pensez-vous?

SIMON.

Il y a quinze ans que nous sommes liés, à telles enseignes que c'est moi qui l'ai déterminé à venir s'établir dans le pays. Il a d'exellentes qualités, et je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'avoir presque toujours l'esprit inquiet.

LE LIEUTENANT.

Et vous ne soupçonnez pas d'où lui vient cette humeur sombre, chagrine?

SIMON.

Probablement cela tient à son caractère.

LE LIEUTENANT.

Peut-être aussi à quelque souvenir. Cet homme paraît avoir la conscience bourrelée.

SIMON.

Oh! quelle idée!

LE LIEUTENANT.

Son agitation se manifeste à tout propos; mais elle devient frappante quand on parle de crime. Depuis que je suis ici, j'ai eu plus d'une fois occasion d'en faire la remarque.

SIMON.

Vous vous êtes trompé; quel diable!... Comment, vous voulez...

LE LIEUTENANT.

Sans doute, quand on a comme vous une âme honnête, un cœur droit, on est révolté d'abord d'une pareille supposition; mais, en y réfléchissant, la croyez-vous si dénuée de vraisemblance? Ce monsieur Gérard est donc bien riche pour se consacrer tout entier à la bienfaisance, pour exercer depuis quinze ans l'hospitalité?

SIMON.

Oh! cela n'exige pas de très-grandes dépenses : les occasions ne sont pas fréquentes.

LE LIEUTENANT.

Mais encore, quels sont ses moyens?

SIMON.

Il en avait lorsqu'il est venu dans ce pays. Il est actif, industrieux; mais dans ce moment, le pauvre diable est fort embarrassé; je lui ai apporté hier l'ordre de payer dix-huit mille francs sous trois jours, et je sais qu'il possède tout au plus mille écus.

LE LIEUTENANT.

Aurait-il voulu s'approprier cette bourse que vous avez vainement cherchée?

SIMON.

Lui! monsieur Gérard! c'est impossible.

LE LIEUTENANT.

Ajoutez-y l'absence de ses domestiques... l'isolement du lieu... la presque certitude de l'impunité.

SIMON, *un peu ébranlé*, *à part*.

Comment!... est-ce que la jalousie...

LE LIEUTENANT.

La jalousie, dites-vous...?

SIMON.

Par une suite de la fatalité qui semble s'attacher à ce pauvre Gérard, M. Ducoudrais s'est trouvé son rival.

LE LIEUTENANT.

Son rival?...

SIMON.

Oui, il devait épouser dans huit jours madame Philippe,

la propriétaire de cette belle manufacture qui est à une demi-lieue d'ici.

LE LIEUTENANT.

Hé bien, monsieur Simon, ces circonstances réunies ne me laissent pas le moindre doute : monsieur Gérard est le meurtrier.

SIMON.

Vous me faites trembler. Je vous en prie, Monsieur, avant de faire un éclat qui affligerait beaucoup madame Philippe, car je ne vous cache pas que je lui porte un vif intérêt, assurez-vous bien de la vérité.

LE LIEUTENANT.

Il me reste un moyen infaillible de la connaître. Tout à l'heure, avant votre arrivée, un jeune enfant de la maison...

SIMON.

Oui, son filleul...

LE LIEUTENANT.

Lui a dit à demi voix : je t'ai bien entendu cette nuit.

SIMON.

Oh mon Dieu !

LE LIEUTENANT.

A ces mots, uu effroi visible s'est manifesté dans tous les traits de Gérard; il a repoussé vivement l'enfant, en lui disant : « c'est bon, on ne vous demande pas cela. » J'ai tout saisi d'un coup d'œil, et j'en ai fait mon profit sans paraître m'en apercevoir. Faites venir cet enfant, je veux le questionnner.

SIMON.

Tout mon sang se glace dans mes veines. Nicolette !

SCÈNE IX.

NICOLETTE, SIMON, LE LIEUTENANT, PIÉTRO.

NICOLETTE.

Que vous plait-il, monsieur Simon?

SIMON.

Où donc est Paulin?... je serais bien aise de le voir.

NICOLETTE.

Il ne peut être loin... Paulin... viens vite... monsu Simon te demande. (*Celle-ci, en sortant, rencontre Piétro qui rentre.*) Notre maître, avez-vous vu mon frère ?

PIÉTRO.

Non.

LE LIEUTENANT, *à Piétro.*

Vous auriez dû le voir, il est sorti du même côté que vous.

PIÉTRO.

Je ne l'ai pas vu.

SCÈNE X.

SIMON, PIÉTRO, MADAME PHILIPPE, LE LIEUTENANT.

(On voit Madame Philippe arriver par la route en courant. On va au devant d'elle.)

SIMON.

Voici ma cousine.

MADAME PHILIPPE.

Hé ! mon Dieu, que vient-on de m'apprendre ?

SIMON.

La vérité.

MADAME PHILIPPE, *au Lieutenant.*

Votre servante, Monsieur ; avez-vous fait quelque recherche ?... espérez-vous découvrir le coupable ?

LE LIEUTENANT.

Oui, Madame, je l'espère.

MADAME PHILIPPE.

La mort de M. Ducoudrais est un crime affreux dont la société réclame la punition. (*A Piétro.*) Pauvre M. Gérard ! cet événement est un grand malheur pour vous : je ne me consolerai jamais d'avoir amené cè vieillard ici.

SCÈNE XI.

JÉROME, SIMON, PIÉTRO, MADAME PHILIPPE, LE LIEUTENANT, LES CAVALIERS.

JÉROME *sort du réfectoire en criant de loin.*

Not' maître ! not' maître !

TOUT LE MONDE.

Hé bien, qu'est-ce ?

JÉROME.

Une idée qui m'est venue là en faisant mon ouvrage... vous êtes ben en peine de savoir qui qu'a tué c' vieux bon homme ? J' vas vous l' dire. C'est peut-être ben l' grenadier qu'est venu hier au soir.

SIMON.

Tu es fou !

JÉROME.

Qu'nenni, qu'nenni, je n' sommes point fou. Après qu' vous avez été parti, monsieu Simon, y s'est pris d' querelle avec l' marchand, y gn'y a eu des gros mots, des menaces, peut-être ben qui gn'y aurait eu des coups si j' n'étions point arrivé ; pas vrai, madame Philippe ? L' grenadier lui a montré le poing, en lui disant : « tu me l' paieras, j' te r'trouverai, fût-ce à Draguignan ! » Puis, par-après, il a demandé son sac et il s'en est allé, en disant qu'y n' voulait pas coucher sous l' même toit que c' vieux coquin. Tout ça, j' lons vu d' mes yeux et entendu d' mes deux oreilles.

MADAME PHILIPPE.

C'est vrai ; cependant, il n'en faut pas conclure...

LE LIEUTENANT, *aux cavaliers.*

Deux hommes à cheval. Battez les environs, et faites en osrte de ramener ce soldat. Quel uniforme ?

JÉROME.

Blanc avec des revers cramoisi. (*Les cavaliers sortent.*)

SCÈNE XII.

JÉROME, NICOLETTE, SIMON, PIÉTRO, MADAME PHILIPPE, LE LIEUTENANT.

NICOLETTE, *venant de la droite en criant ; sa voix est presque étouffée par les sanglots.*

Jérôme !... Jérôme ! Hé vite, mon ami ; Paulin est tombé dans la rivière.

TOUT LE MONDE.

Ah ! mon Dieu !

JÉRÔME.

Sois tranquille... J' le sauverons, ou j' mourrons avec lui.

NICOLETTE.

Ah ! mon ami... je n'espère qu'en toi...

(Ils sortent tous deux en courant par la droite.)

SCÈNE XIII.

SIMON, MADAME PHILIPPE, PIETRO, LE LIEUTENANT.

LE LIEUTENANT, *arrêtant Piétro comme il se dispose à suivre Nicolette, ainsi que Madame Philippe et Simon.*

De par le Roi, je vous arrête.

MADAME PHILIPPE.

Que faites-vous, Monsieur ?

LE LIEUTENANT.

Mon devoir. Il est clair pour moi que c'est monsieur qui, redoutant l'indiscrétion de cet enfant, l'a plongé dans les flots.

MADAME PHILIPPE.

Quelle horreur ! savez-vous à quoi vous vous exposez en accusant un homme que nous estimons tous ? Mon cousin et moi nous sommes caution de sa probité. Monsieur Gérard est honnête et vertueux, nous en répondons.

LE LIEUTENANT.

Madame, je n'ai ni le droit ni la volonté de changer votre opinion sur M. Gérard; mais vous me permettrez de ne pas m'en rapporter aveuglément à votre témoignage. Le sentiment particulier qu'il vous inspire peut vous abuser sur son compte: quant à moi, étranger à toute affection, je ne dois connaître que la vérité; je ne puis céder qu'à l'évidence. Vous vous établissez caution de la probité, de l'honneur de M. Gérard! il faut que je le dise; tant de confiance me paraît bien légèrement fondée. Comment pouvez-vous répondre d'un homme qui a passé loin de vous les deux tiers de sa vie, dont la famille vous est inconnue, dont l'existence dans ce pays est une espèce de problème?... Quoi, Madame, et vous, honnête Simon, vous prétendez connaître monsieur, et vous ignorez jusqu'à la cause de cette sombre mélancolie qui a donné lieu à tant de conjectures! Ah! lorsqu'à cette obscurité dont il s'enveloppe, viennent se joindre des présomptions aussi fortes que celles qui s'élèvent maintenant contre lui, je dois à la société, au maintien de l'ordre, de m'assurer de sa personne.

MADAME PHILIPPE.

Vous l'entendez, mon ami. Je n'ai pas insisté hier pour connaître la cause de vos chagrins; mais quel que soit ce mystère, la révélation n'en peut-être plus funeste pour vous que les doutes qu'il fait naître en ce moment, et qui servent de prétexte à une injuste sévérité. Par grâce, pour votre honneur, pour le nôtre, affranchissez vos amis de ces doutes cruels. Vous ne pouvez être coupable d'un crime.... eh bien! une faute, une erreur vous seront facilement pardonnées, et nous aurons alors bien plus de force pour vous défendre.

SIMON.

Mon ami, cédez à nos instances... Il ne vous est plus permis d'hésiter.

PIÉTRO.

C'est trop vous abuser.

MADAME PHILIPPE.

Que voulez-vous dire?

PIÉTRO.

Je ne puis entendre plus longtemps des éloges que je ne mérite pas.

MADAME PHILIPPE.

Seriez-vous coupable?

PIÉTRO.

Non du crime que l'on m'impute, mais d'un autre pour la punition duquel le main de Dieu s'apesantit sur moi. Sans doute vingt années de douleur et de repentir auraient dû mériter un pardon que sollicitaient quelques actions vertueuses. Vaine espérance! il veut, ce juge inflexible, que je succombe après avoir bien longtemps souffert. Je cède à son terrible ascendant, et croyez-moi, l'instant où je vous fais cette affreuse révélation, est le plus douloureux de ma vie. Je vais perdre votre estime. Ah! plaignez-moi du moins, je ne suis point un méchant homme, et cet aveu pénible en est la preuve incontestable. J'eus un frère; dans un accès de jalousie, je le tuai involontairement; mon père, témoin de ce malheur, me chargea de sa malédiction et me bannit de la maison paternelle.

MADAME PHILIPPE, *tombant dans les bras de Simon.*

Oh! mon Dieu!

PIÉTRO, *à ses genoux.*

Chère Elisa, ne me refusez pas votre pitié! nul être au monde n'est plus à plaindre que moi. (*Il se relève et dit au Lieutenant :*) Je vous suis, Monsieur.

MADAME PHILIPPE.

Où vas-tu, malheureux!... (*Au Lieutenant.*) Monsieur, devez-vous en croire cette déclaration?

LE LIEUTENANT.

Je l'ai reçue, Madame, les juges prononceront.

(Il touche à la porte. Piétro le suit. Elisa veut l'arrêter. Il la repousse doucement, elle tombe évanouie. Simon en pleurs la soutient. Piétro s'élance à ses pieds. Le lieutenant est attendri.—La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Le théâtre représente la chapelle du Monastère; elle est à demi ruinée. On voit dans le fond une partie de la cour terminée par l'écurie, dont la porte est en face du public. Une table et quelques siéges sont dans la chapelle.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE LIEUTENANT, UN CAVALIER.

(Un Cavalier entre par le fond, à droite.)

LE LIEUTENANT.

Ce Jérôme est un brave garçon. Avec quelle intrépidité il s'est élancé dans les flots pour sauver le petit Paulin ! Grâce à lui, l'enfant a eu plus de peur que de mal.

LE CAVALIER.

Nous amenons le grenadier.

LE LIEUTENANT.

Où l'avez-vous trouvé ?

LE CAVALIER.

A une demi-lieue d'ici environ, couché au pied d'un arbre, la tête appuyée sur son sac, et profondément endormi.

LE LIEUTENANT.

Cela dépose en sa faveur. A-t-il fait quelque résistance ?

LE CAVALIER.

Pas la moindre. Au contraire, il a chanté tout le long du chemin.

LE LIEUTENANT.

Faites-le entrer.

SCÈNE II.

LE LIEUTENANT, BELLEROSE, DEUX CAVALIERS.

(Au signe du premier cavalier, son camarade introduit Bellerose.)

BELLEROSE, *très-gaîment.*

Où diable me conduisez-vous? J'ai cru que nous allions au réfectoire. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ici? Cela passe la raillerie. J'ai consenti à vous suivre d'adord, parce qu'un grenadier français doit donner l'exemple de la subordination, ensuite, parce que je comptais sur une petite réparation. Tel que vous me voyez, je me suis couché sans souper, ce qui ne m'a pas empêché de dormir toute la nuit, comme une marmotte, sous ce gros mûrier où vous m'avez trouvé. Bien m'en a pris d'avoir choisi le plus touffu; il paraît qu'il a plu d'une jolie force toute la nuit.

LE LIEUTENANT.

Comment il paraît! il est impossible que vous n'ayez pas entendu le tonnerre.

BELLEROSE.

Qu'est-ce que cela me fait le tonnerre?... cela ne me regarde pas. Il n'y a que le canon qui me réveille, et encore un jour de bataille. Au surplus, il ne s'agit pas de cela; voyons, mon officier, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE LIEUTENANT.

Vous vous êtes arrêté hier ici?

BELLEROSE.

Oui, certainement, et je m'en félicite. J'y ai bu de fort bon vin à la santé d'un brave homme, de M. Gérard, dont je suis enchanté d'avoir fait la connaissance.

LE LIEUTENANT.

Ce n'est pas tout.

BELLEROSE.

Non, je me suis querellé avec un vieux coquin de marchand qui a mis tout sens dessus-dessous dans cette maison; un vieil arabe qui voulait me vendre un petit joyau trois fois plus qu'il ne valait. C'est grâce à lui que j'ai couché à

la belle étoile. Oh! si c'eût été aussi bien un luron de ma trempe, je lui aurais fait voir que mon sabre a le fil; mais que diable voulez-vous faire d'un vieux citadin dont les jambes sont aussi rouillées que le cœur est coriace? cela n'est pas en état de se mesurer avec une moustache. J'ai filé par prudence, j'aurais peut-être fait quelque sottise. Mais qu'il prie Dieu que je ne le rencontre jamais, car je lui dirais son fait.

LE LIEUTENANT.

Je vous réponds que vous ne le rencontrerez pas.

BELLEROSE.

Cela n'est pas sûr, à moins que nous ne mourions bientôt l'un ou l'autre.

LE LIEUTENANT.

Il est mort.

BELLEROSE.

Qui?

LE LIEUTENANT.

Monsieur Ducoudrais.

BELLEROSE.

Vous badinez?

LE LIEUTENANT.

Rien n'est plus vrai.

BELLEROSE.

Ah! diable! j'en suis fâché. Je lui en voulais bien un peu; mais cela n'allait pas jusqu'à désirer...

LE LIEUTENANT.

Il a été assassiné.

BELLEROSE.

Oh! mon Dieu!

LE LIEUTENANT.

Vous devez en savoir quelque chose.

BELLEROSE.

Comment voulez-vous que je le sache? Depuis hier, dix heures du soir, jusqu'au moment où les camarades m'ont réveillé, je n'ai vu âme qui vive, je n'ai fait qu'un somme. Ah! ça, mais... dites-moi donc, mon Lieutenant, à quel

propos m'adressez-vous toutes ces questions?... Ceci m'a tout l'air d'un interrogatoire... Est-ce que par hasard on vous aurait fait quelque méchant rapport sur mon compte?... Je ne suppose pas au moins que l'on ait été jusqu'à me soupçonner capable d'un assas.... Mille bombes! si je le savais, quelque part que fût le calomniateur, quelle que fût sa qualité, j'irais lui demander raison d'une telle offense; il aurait ma vie ou j'aurais la sienne, morbleu! Voyez ces deux chevrons, ils prouvent mes services, et j'ai là des papiers qui attestent ma bonne conduite. Depuis dix-neuf ans que je sers, je n'ai mérité que des éloges, et je défie hardiment qui que ce soit au monde, de prouver que j'aie rien fait de contraire à l'honneur.

(Il défait son sac et l'ouvre pour y chercher des papiers.)

LE LIEUTENANT, *à un cavalier.*

Conduisez ici M. Gérard. (*A part, en regardant Bellerose.*) Il y a dans son maintien, dans ses discours un ton de franchise, un air de vérité qui ne me permettent pas de le croire coupable; cependant, mon devoir exige que je ne m'en tienne point aux apparences.

SCÈNE III.

PIÉTRO, LE LIEUTENANT, BELLEROSE.

LE LIEUTENANT, *à Piétro.*

Reconnaissez-vous ce militaire?

PIÉTRO.

Oui, pour l'avoir reçu hier chez moi. Il s'y est arrêté deux heures à peu près; j'ai su ce matin seulement qu'il était parti fort en colère contre M. Ducoudrais; mais je n'étais point présent à leur querelle.

BELLEROSE, *présentant des papiers au Lieutenant.*

Voilà mon semestre en règle, et un certificat de mon colonel. Il y a bientôt vingt ans que j'ai quitté le pays, et j'étais bien aise de porter à mes compatriotes des preuves de ma bonne conduite.

LE LIEUTENANT *lit.*

« Benjamin Piétro, dit Bellerose.... »

PIÉTRO.

Piétro !... Vous vous nommez Piétro, Monsieur ?

BELLEROSE.

Oui, c'est mon nom de famille. Bellerose est un nom de guerre que j'ai pris en entrant au service de France.

PIÉTRO.

Vous n'êtes donc pas Français ?

BELLEROSE.

Je suis Génois.

PIÉTRO.

De Gênes même ?

BELLEROSE.

Non, de Vintimille.

PIÉTRO.

Fils d'Augustin Piétro !

BELLEROSE.

C'était le nom de mon père.

PIÉTRO.

Vous aviez un frère ?

BELLEROSE.

Oui.

PIÉTRO.

Plus âgé que vous...

BELLEROSE.

De six ans.

PIÉTRO.

Savez-vous ce qu'il est devenu ?

BELLEROSE.

Je l'ignore. On a dit dans le temps qu'il avait péri, et j'en ai été d'autant plus affligé, que c'est moi qui en suis la cause involontaire.

PIÉTRO.

Si, contre toute attente, ce frère existait encore, vous lui pardonneriez donc ?

BELLEROSE.

Et de toute mon âme. C'est moi qui fus l'agresseur.

PIÉTRO.

S'il était malheureux?

BELLEROSE.

Je volerais à son secours.

PIÉTRO.

Ouvre-lui donc et tes bras et ton cœur.

BELLEROSE.

Quoi! vous seriez....

PIÉTRO.

Oui, je suis ton frère!

(Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre.)

LE LIEUTENANT *à Bellerose.*

C'est là ce frère dont vous vous reprochiez la mort?

BELLEROSE.

Oui, Monseur. Le nom de Benjamin, que je porte, n'est pas dû au hasard; mon père me l'avait donné comme une preuve de sa prédilection. En effet, depuis ma naissance jusqu'au moment où je l'ai perdu, il n'a pas cessé un seul instant de la signaler par des préférences d'autant plus injurieuses pour mon frère que je les méritais peu.

PIÉTRO.

Oh!

BELLEROSE.

C'est la vérité. Tu valais beaucoup mieux que moi. Tu étais économe, studieux, assidu, et tu promettais de devenir un excellent sujet. Au contraire, j'étais dissipé, paresseux et querelleur; non pas que j'eusse un mauvais caractère, mais je me sentais soutenu par mon père, je connaissais sa faiblesse, et, selon l'ordinaire, j'en abusais. Au surplus, cette préférence pensa me coûter la vie.

LE LIEUTENANT.

Comment donc cela?

BELLEROSE, *à Piétro qui veut l'empêcher de parler.*

Laisse donc, je veux tout dire à monsieur l'officier, il faut qu'il connaisse ton innocence. (*Au Lieutenant.*) J'eus un jour

avec mon frère une dispute très-vive à l'occasion d'une arme qui était à lui et que je voulais m'approprier. Je lui rends justice, il y mit d'abord toute la modération dont il était capable; mais poussé à bout par mes injures, il voulut enfin user de violence. Je résistai; dans ce débat je reçus une profonde blessure et tombai sans connaissance. Mon père était accouru aux cris de son fils bien-aimé; à la vue de son sang, il ne se connait plus et veut à son tour frapper celui qu'il suppose un fratricide. Paul le repousse avec un geste menaçant : transporté de fureur, mon père le charge de sa malédiction et le bannit pour jamais de la maison paternelle. Au bout de quelque temps, mon père mourut en révoquant cette fatale malédiction...

PIÉTRO, *avec transport.*

Il l'a révoquée, dis-tu?..

BELLEROSE.

Oui, mon ami. (*Ils s'embrassent de nouveau.*)

PIÉTRO.

Ah! de quel poids je me sens soulagé!

BELLEROSE.

Il le devait, car elle était injuste. Cher Paul, que je suis heureux de pouvoir, le premier, te donner cette assurance consolante, et d'embrasser encore un frère que je croyais avoir perdu!

PIÉTRO.

Mais dans quel moment je te retrouve, lorsque soupçonné d'un meurtre, je suis près de paraître devant les tribunaux.

SCÈNE IV.

LE LIEUTENANT, MADAME PHILIPPE, PIETRO, BELLEROSE.

MADAME PHILIPPE, *accourant du fond.*

Remis de sa frayeur, le petit Paulin sera bientôt amené devant monsieur l'officier. Son témoignage dépouillé d'artifice dissipera sans retour les injurieux soupçons que l'on n'a pas craint d'élever sur vous.

PIÉTRO.

Bonne Élisa, au touchant intérêt que vous daignez prendre à mon sort, se joint une autre consolation bien douce; je viens de retrouver, d'embrasser ce frère auquel je croyais avoir donné la mort.

BELLEROSE.

Oui, Madame, c'est mon frère, mon bon frère. (*Au lieutenant.*) Mon officier, je ne vous en veux pas de l'affront que vous nous faites; je connais toute la sévérité de votre ministère; mais s'il dépend de vous d'abréger cette situation pénible, vous m'obligerez.

LE LIEUTENANT.

C'est à regret, croyez-moi, que j'exerce dans cette occasion mon sévère devoir. Jamais, peut-être, il ne m'a semblé plus rigoureux. Avant de connaître votre frère, je l'estimais, et ce ne sera pas sans une grande satisfaction que je pourrai lui restituer tout entier un sentiment dû à sa conduite généreuse, à toutes les qualités que l'on se plaît à reconnaître en lui.

MADAME PHILIPPE.

J'aperçois Simon, il amène le petit. Vous aurez bientôt la preuve de l'innocence de celui que nous aimons tous.

LE LIEUTENANT.

Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous avez abusé de votre ascendant sur l'esprit de cet enfant pour l'engager au mensonge.

MADAME PHILIPPE.

Il faudrait supposer pour cela qu'il y a un coupable ici, et nous n'en connaissons point.

SCÈNE V.

NICOLETTE, SIMON, LE LIEUTENANT, PAULIN, MADAME PHILIPPE, PIETRO, BELLEROSE, JÉROME, CAVALIERS, PAYSANS, PAYSANNES.

(L'enfant, conduit par sa sœur, entre par le fond; les cavaliers se placent à droite et à gauche dans l'intérieur de la chapelle; les paysans et paysannes restent dans la cour et regardent à travers la grille; quelques enfants, plus curieux, sont grimpés aux barreaux.)

PIÉTRO, *à Jérôme.*

Je te remercie, Jérôme; sans ton courage cet enfant périssait et il ne me restait aucun moyen de justification.

LE LIEUTENANT, *à l'enfant.*

Approchez, mon petit ami.

NICOLETTE.

N'aie donc point de peur.

MADAME PHILIPPE.

Réponds à tout ce que te demandera monsieur.

LE LIEUTENANT *prend l'enfant par la main et le pose sur ses genoux.*

Où étiez-vous lorsque vous êtes tombé dans la rivière ?

PAULIN.

Je montrais mon beau livre à Bastien et je lui racontais ce que j'ai entendu cette nuit, quand j'ai vu venir mon parrain Gérard. Comme il me défend d'aller à l'écurie, j'ai eu peur d'être grondé; je voulais me cacher sous le lit de Bastien, mais il m'a dit : « non, mon petit, montez plutôt sur cette caisse, et de là, dans l'embrâsure de la croisée, vous serez mieux; de mon lit, je puis lever le couvercle et l'on ne vous verra pas. » J'ai fait ce que Bastien m'a dit et je me suis tenu comme cela.

(Il indique qu'il tournait le dos.)

LE LIEUTENANT.

Comment se fait-il que vous soyez tombé ?

PAULIN.

Je crois qu'on m'a poussé.

MADAME PHILIPPE.

Il est plus probable que la peur lui aura fait faire un faux pas.

LE LIEUTENANT, *aux assistants.*

La rivière est donc tout près de cette fenêtre ?

SIMON.

Elle baigne les murs.

LE LIEUTENANT.

Monsieur Gérard, êtes-vous entré dans l'écurie depuis notre arrivée?

PIÉTRO.

Non ; je suis allé jusqu'à la porte seulement pour voir si tout était en ordre.

MADAME PHILIPPE.

Ce fait est facile à vérifier, on peut demander à Bastien s'il a vu son maître.

LE LIEUTENANT.

Tout à l'heure, Madame. (*A Piétro.*) Ainsi, vous n'avez pas remarqué votre filleul?

PIÉTRO.

Non, certainement ; si je l'avais aperçu, ce malheur ne serait point arrivé. Dans la position dangereuse où il se trouvait, je n'aurais eu garde de l'effrayer.

LE LIEUTENANT, *à Paulin.*

Maintenant, racontez-nous ce que vous avez vu et entendu cette nuit.

PAULIN.

J'ai été réveillé en sursaut par une lumière qui se trouvait devant mes yeux. En regardant à travers la porte vitrée qui ferme la petite chambre....

NICOLETTE.

Il veut dire l'alcove.

PAULIN.

J'ai reconnu mon parrain.

(A ce mot, l'agitation de Piétro est à son comble.)

PIÉTRO, *levant les yeux au ciel.*

Je jure...

(Tout le monde partage son anxiété. Le lieutenant impose silence par un geste sévère, et l'enfant continue.)

PAULIN.

Il tenait une lanterne allumée ; il a ouvert la porte qui donne sur le dortoir et il est entré dans la chambre du vieux bonhomme. C'est un méchant, ce vieux bonhomme ! J'ai bien entendu qu'il donnait de vilains noms à mon parrain.

LE LIEUTENANT.

Vous êtes bien sûr que c'était votre parrain ?

PAULIN.

Il était habillé comme le voilà, seulement il avait son grand chapeau sur la tête.

LE LIEUTENANT.

Après, mon enfant.

PAULIN.

Après ? Je n'ai plus rien entendu et je me suis rendormi.

PIÉTRO.

Je jure devant Dieu qui m'entend et dont la foudre peut m'anéantir en votre présence, si je trahis la vérité, que, rentré dans ma chambre à onze heures, je n'en suis sorti que dix minutes au plus avant votre arrivée.

PAULIN.

Mon Dieu, bon ami, est-ce que cela te fait de la peine ce que j'ai dit ? Si je l'avais su !.. mais tu m'as toujours défendu de mentir.

LE LIEUTENANT, *à un cavalier.*

Allez chercher Bastien, le valet d'écurie, et amenez-le à l'instant. (*Le cavalier va dans l'écurie.*)

JÉRÔME.

J' vas vous conduire, Monsieu.

MADAME PHILIPPE, *à part.*

Hélas ! tout accuse ce malheureux !

SIMON.

Quel funeste événement !

BELLEROSE.

Il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire. Je ne vois pas pourquoi il faut absolument que cet homme ait

péri dans le monastère... ce peut être aussi bien sur la route... cela est même beaucoup plus probable.

LE LIEUTENANT.

Il m'est démontré que le crime a dû être commis ici.

BELLEROSE.

Il me faudra des preuves plus claires que le jour, avant de permettre que le nom de mon frère, le mien, soit livré au deshonneur.

LE LIEUTENANT.

Ne craignez rien, mon brave. Comme vous, je suis militaire et Français, je n'agirai pas inconsidérément. Nous allons entendre ce Bastien, je vous réponds qu'il n'échappera point à mes regards.

SCÈNE VI.

NICOLETTE, SIMON, LE LIEUTENANT, PAULIN, Madame PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, JÉROME, UN CAVALIER, autres Cavaliers, Paysans et Paysannes.

LE CAVALIER.

Il nous a été impossible de faire lever cet homme. Il est d'une faiblesse extrême.

JÉRÔME.

Dam! c' n'est pas étonnant, v'là plus d'un mois qui n'est sorti d' son lit.

LE LIEUTENANT.

Je vais l'interroger. Comptez sur ma pénétration et sur mon sincère désir de ne point trouver de coupable parmi vous.

BELLEROSE.

Permettez que je vous accompagne...

MADAME PHILIPPE, SIMON.

Nous allons tous...

LE LIEUTENANT.

Non; je ne veux rien devoir à la contrainte. Demeurez : bientôt, j'espère, je reviendrai dissiper vos alarmes.

(Le lieutenant sort. On le voit entrer dans l'écurie. Tous les paysans le suivent, mais se tiennent dehors, en tournant le dos. Jérôme et Nicolette se joignent aux curieux. Ils ont emmené Paulin.)

SCÈNE VII.

SIMON, MADAME PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE.

MADAME PHILIPPE, *à Piétro.*

Mon ami, car l'infortune qui vous accable, vous rend plus intéressant encore, je ne croirai jamais que vous ayez pu vous souiller d'un meurtre; mais un fatal concours de circonstances...

PIÉTRO.

Ah! si vous m'accusez, où donc trouverai-je un défenseur?

MADAME PHILIPPE.

Non, Gérard, je ne vous accuse point. Si vous saviez quel reproche je me fais! C'est moi qui suis la cause involontaire de tout ce qui arrive... Mon imprudence vous a placé dans une situation horrible.

SIMON.

Gérard, mon ami, je ne puis vous croire coupable; mais enfin, la justice vous menace; en attendant qu'elle ait découvert l'auteur de ce meurtre, il faut vous soustraire à ses poursuites. Fuyez, Gérard, vous connaissez les sentiers qui conduisent à ma ferme... il vous sera facile d'y arriver avant qu'on ait pu vous atteindre.

PIÉTRO.

Que me proposez-vous?... moi, fuir! ce serait m'avouer coupable.

BELLEROSE.

Il a raison. On ne compose point avec l'honneur. S'il était l'auteur de la mort de ce vieillard, quel qu'en fût le motif, je l'abandonnerais à toute la sévérité des lois; mais morbleu, s'il est innocent, vous me verrez le défendre et le sauver au péril de ma vie. Mon frère, il suffit d'un mot: si tu n'es pas coupable, jure-le sur l'honneur et sur la cendre de notre père, je te croirai.

PIÉTRO, *avec un accent solennel.*

Je suis innocent ; je te le jure sur l'honneur et sur la cendre de notre père.

MADAME PHILIPPE.

Ah ! que cela fait de bien !

(Simon lui prend les mains et essuie une larme sans mot dire.)

BELLEROSE.

Je n'en veux pas davantage.

SCÈNE VIII.

NICOLETTE, PAULIN, JÉROME, SIMON, LE LIEUTENANT, MADAME PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, CAVALIERS, PAYSANS et PAYSANNES.

SIMON, *au Lieutenant.*

Eh bien ! Monsieur.

MADAME PHILIPPE.

Vous avez l'air consterné.

LE LIEUTENANT.

Je le suis en effet. Après avoir vu cet homme, je ne puis raisonnablement former aucun soupçon contre lui.

MADAME PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu !

SIMON.

C'est inconcevable.

LE LIEUTENANT.

Je l'ai bien observé. Son abattement, son teint livide, son œil morne attestent le déplorable état de sa santé, et je n'ai pas de peine à croire, ainsi que vous me l'assurez, qu'il est alité depuis un mois.

JÉRÔME.

Jarni! c'est sa faute, s'il n'a pas été guéri plus tôt. J'ly avions offert, avec la permission d' not' maître, d'aller l'y chercher à Aix un habile docteur, qui l'aurait tiré d'affaire ; y n'a jamais voulu.

BELLEROSE, *à part.*

Voilà qui est singulier. (*Il paraît réfléchir*).

LE LIEUTENANT.

Pour quelle raison?

JÉRÔME.

Il a dit comm' ça qu' c'était inutile... qu'il est habitué à ça; qu' dans son pays (il est du Piémont) les rizières occasionnont des fièvres, qui duront pendant trois ou quatre mois, et puis qu' par après on s' porte comme un charme.

LE LIEUTENANT.

C'est vrai.

MADAME PHILIPPE.

Cependant vous l'avez interrogé?

LE LIEUTENANT.

Sans doute, et particulièrement sur deux faits de la plus haute importance. Je lui ai demandé s'il avait été témoin du départ de M. Ducoudrais, s'il l'avait vu ou entendu ce matin, s'il pouvait certifier en un mot qu'il eût attelé lui-même son cheval.

TOUS, *avec intérêt.*

Hé bien?

LE LIEUTENANT.

Il m'a répondu que, plongé dans un profond sommeil, aussitôt après le départ des villageois qui s'étaient donné rendez-vous ici, il ignorait absolument ce qui s'était passé depuis hier au soir.

PIÉTRO.

Comment! il n'a pas même entendu ces messieurs quand ils ont conduit leurs chevaux?

BELLEROSE, *à part.*

Cela n'est pas vraisemblable.

LE LIEUTENANT.

Accoutumé à dormir au milieu du bruit, il est possible en effet qu'il dise la vérité.

PAULIN.

Quand je me suis approché de son lit, pour lui montrer mon beau livre, il était tourné du côté de la muraille; je crois

qu'il dormait, car j'ai été obligé de l'appeler deux ou trois fois.

LE LIEUTENANT.

Vous l'entendez !.. Le rapport naïf de cet enfant vient à l'appui de la réponse qu'il m'a faite, lorsque je l'ai questionné relativement à l'entrée de M. Gérard.

(Tout le monde est consterné.)

JÉRÔME, *bas à Bellerose.*

T'nez, Monsieu l' grenadier, je n' dis çà qu'à vous; mais j' crois qu' Bastien n'est pas pus malade qu' moi.

BELLEROSE.

Tu crois? (*A part.*) J'ai vu au regiment des gaillards qui faisaient les malades pour obtenir leur congé ; tout le monde y était trompé.

PIÉTRO, *au Lieutenant.*

Monsieur, je ne puis rien ajouter à ce que je vous ai dit. Je n'ai rien à opposer à la volonté du ciel; tout m'accable, toutes les apparences m'accusent : Dieu seul connaît ma conduite. Cela ne suffit pas sans doute, puisque je dois être jugé par des hommes ; s'il ne prend soin de ma justification, rien ne pourra me sauver du supplice. Mais si, comme il est juste de le penser, le crime seul produit l'infamie, je n'aurai rien perdu de l'estime de mes parents, de mes amis; car je les laisse bien pénétrés de mon innocence. Je lis dans leurs regards le touchant intérêt qu'ils me portent, et je perdrai avec moins de regret une existence flétrie depuis vingt ans par la douleur et les remords.

BELLEROSE, *à part.*

Comment découvrir la vérité ?

MADAME PHILIPPE, *au Lieutenant.*

Vous avez dû voir, Monsieur, dans l'aveu sincère que nous a fait l'infortuné Piétro, une preuve irrécusable de sa bonne foi, et cependant il devait craindre que cet aveu ne détruisît mon attachement. Pourriez-vous supposer capable d'un meurtre, un homme qui a mieux aimé se perdre dans notre esprit, que d'entendre des éloges dont il se croyait indigne ?.. Laissez-nous Piétro, nous en répondons ; nous vous le rendrons, si plus tard on l'exige. D'ici-là, quelque circonstance

imprévue fera découvrir peut-être le coupable, et vous aurez acquis de justes droits à notre reconnaissance.

SIMON.

Demandez-nous, pour caution, telle somme que vous voudrez; nous vous la donnerons, comme une garantie de notre fidélité à remplir l'engagement que vous propose madame Philippe. Vous me connaissez depuis longtemps, croyez-vous que je m'intéresserais avec cette chaleur à un homme qui ne le mériterait pas?

MADAME PHILIPPE, *aux Paysans et aux Paysannes.*

Mes amis, joignez vos prières aux nôtres... Par grâce, Monsieur, laissez-nous Piétro.

(Madame Philippe, Nicolette, Paulin et les femmes se mettent aux genoux du lieutenant. Simon, Jérôme et les paysans s'inclinent. Bellerose, assis dans un coin, réfléchit.)

PIÉTRO, *attendri.*

Ah! mes amis!...

LE LIEUTENANT.

Voyez mes larmes, elles attestent du moins que je ne suis point insensible... Pourquoi faut-il que mon devoir s'oppose à ce que vous me demandez?... Si ce fatal événement n'était connu que de vous, j'oserais, n'en doutez pas, encourir le blâme de mes chefs; peut-être même aurais-je prévenu votre désir; mais au moment où je parle, le bruit de la mort de M. Ducoudrais et des circonstances qui l'ont accompagnée, est répandu dans les environs; il est déjà l'objet de calculs hasardés, de mille conjectures; je n'ai donc plus le droit de suspendre le cours de la justice : je dois, quoi qu'il m'en coûte, emmener votre malheureux ami à Aix et l'y constituer prisonnier; mais en même temps que je ferai connaître aux magistrats les charges qui pèsent sur lui, je les informerai de tout ce qui peut les atténuer. Je leur peindrai votre douleur, vos regrets, vos offres généreuses; ils sauront de quelle estime est entouré l'intéressant Piétro, et par combien de vertus il a su l'acquérir; en un mot, j'emprunterai, pour le défendre, votre langage et vos cœurs. (*A demi voix, à Piétro.*) Partons, Monsieur.

PIÉTRO.

Je vous suis.

(Il embrasse Madame Philippe, Simon, Paulin, et prend les mains à tous les villageois, qui se rangent autour de lui.)

BELLEROSE *sort de sa rêverie, se lève vivement, arrête l'officier et lui parle à demi voix.*

Mon Lieutenant, je connais toute l'étendue de vos devoirs, et ne désire rien qui leur soit opposé. Un délai de vingt minutes est tout ce que je sollicite. Il peut sauver mon frère, me le refuserez-vous? je vous le demande au nom de l'honneur militaire, et par respect pour l'habit que nous portons.

LE LIEUTENANT.

Vingt minutes !...

BELLEROSE.

Pas davantage.

LE LIEUTENANT.

J'y consens.

BELLEROSE.

Mais il faut que vous ayez la bonté de concourir avec moi à l'exécution du plan que je viens de former.

LE LIEUTENANT.

De tout mon cœur. Demandez-moi tout ce qu'il m'est permis de faire, vous l'obtiendrez.

BELLEROSE.

Ordonnez à vos gens de monter à cheval, qu'ils partent et emmènent Piétro. Vous, M. Simon, à la tête de tous ces bons villageois, vous suivrez ce triste cortège; vous vous arrêterez au tournant de la montagne, à trois cents pas d'ici, hors de la vue, jusqu'à ce que le son de la cloche vous rappelle au monastère. Madame Philippe, mon Lieutenant, Jérôme et moi, nous resterons seuls ici. Le reste est mon affaire.

LE LIEUTENANT, *très-haut et durement.*

Vite à cheval et partons.

BELLEROSE, *à demi-voix.*

Traversons tous l'écurie, afin d'être vus de Bastien.

(Les cavaliers entrent dans l'écurie ; ils emmènent Piétro. Jérôme et les villageois les suivent, en faisant de grandes démonstrations de douleur. Le lieutenant, Bellerose, madame Philippe et Jérôme sont sortis les premiers, de manière qu'ils peuvent rentrer en scène par la droite, où est censée la cour, au moment où les derniers paysans disparaissent.)

SCÈNE IX.

MADAME PHILIPPE, BELLEROSE, LE LIEUTENANT JÉROME.

BELLEROSE.

(*Au Lieutenant.*) Vous, ici. (*Il lui montre un enfoncement à droite. A madame Philippe :*) Vous, Madame, de ce côté ; (*Il lui indique un pareil enfoncement à gauche. A Jérôme :*) Toi, là... en dehors, au bas du clocher, et tout prêt à sonner quand je t'en donnerai l'ordre.

(Il lui montre le fond à droite.)

LE LIEUTENANT.

Puissiez-vous réussir !

MADAME PHILIPPE.

Vous me rendrez la vie.

BELLEROSE.

Ah ! je rendrai l'honneur à mon frère, Madame; ce noble motif doit faire excuser le moyen que j'emploie. (*A part.*) Qu'est-ce qu'une perte légère comparée à ce trésor inestimable.

(Bellerose sort de la chapelle, disparaît un moment à droite, revient bientôt avec sa pipe à la bouche, et tenant à la main le morceau de papier roulé, qui lui a servi à l'allumer, il entre doucement dans l'écurie. On le voit se baisser, puis revenir dans la chapelle, en faisant signe au lieutenant et à Madame Philippe de se tenir dans le lieu qu'il leur a indiqué; lui-même se place à l'écart sur la droite.)

SCÈNE X.

BASTIEN.

(Une fumée, d'abord légère, mais qui ne tarde point à devenir épaisse, s'échappe par la croisée et la porte de l'écurie. Bastien, en désordre, en sort bientôt lui-même, mais avec précaution, et en regardant de tous côtés. Il entre dans la chapelle et s'arrête sur le seuil.)

Tout le monde est parti.

(Il rentre dans l'écurie et en sort un moment après, avec la sacoche qu'il a prise sous son lit.)

Au diable le maladroit qui, en laissant tomber sa pipe précisément au pied de mon lit, a mis le feu à ce petit bâtiment !... Un quart d'heure plus tôt, j'étais perdu ! Si par hasard, en voyant de loin cette fumée, ils reviennent sur leurs pas, on ne sera pas surpris que la peur du feu m'ait rendu assez de force pour me lever... Le point essentiel est de dérober à tous les regards la précieuse sacoche... Je vais bien vite l'enterrer dans le jardin... Hé bien ! n'avais-je pas raison ? malgré tout, mes mesures étaient si bien prises, que je puis me vanter maintenant d'avoir mis en défaut leur prétendue providence.

SCÈNE XI.

MADAME PHILIPPE, BELLEROSE, BASTIEN, LE LIEUTENANT, JÉROME.

LE LIEUTENANT.

Tu te trompes, coquin !

BELLEROSE.

Cela te plaît à dire.

MADAME PHILIPPE, *à genoux*.

Dieu juste, je te rends grâce !

JÉRÔME, *sonnant à tour de bras, en même temps qu'il crie de toutes ses forces.*

Ohé! ohé! il est pris!... venez tous... il est pris... nous le tenons.

LE LIEUTENANT.

Misérable! qu'as-tu à répondre?

BASTIEN *a regardé d'abord s'il n'y avait pas moyen de s'échapper; mais il est contenu, d'un côté, par les pistolets du lieutenant, et de l'autre, par le sabre de Bellerose.*

Rien.

LE LIEUTENANT.

Tu recevras bientôt le prix de tes crimes et de tes blasphèmes.

BASTIEN.

Quand on voudra.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

NICOLETTE, PAULIN, SIMON, MADAME PHILIPPE, PIÉTRO, BELLEROSE, BASTIEN, LE LIEUTENANT, JÉROME, CAVALIERS, PAYSANS ET PAYSANNES.

(Tout le monde arrive en courant. Bellerose se jette dans les bras de son frère.)

BELLEROSE.

Embrasse-moi, mon frère, nous tenons le coupable, et l'honneur t'est rendu.

PIÉTRO, *comme suffoqué par la joie, ne pousse que des cris étouffés.*

Ah! Simon!... (*Il embrasse Simon et madame Philippe.*) Chère Elisa!...

JÉRÔME.

Quand j' vous disais que l' camarade faisait l' calin, vous n' vouliez pas m' croire.

PIÉTRO.

Paix, Jérôme! Tous mes regards se dirigent vers l'avenir. (*A madame Philippe, à Bellerose et à Simon.*) Ah! si j'ai

pu supporter, pendant vingt ans, une existence empoisonnée par le repentir et les larmes, combien elle me deviendra précieuse, maintenant que je puis vous la consacrer tout entière et jouir de votre amitié.

FIN DU MONASTÈRE ABANDONNÉ.

LE BELVÉDER,

OU

LA VALLÉE DE L'ETNA.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE MM. QUAISAIN ET ADRIEN.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 10 décembre 1818.

LETTRE DU CHEVALIER DE MARCHANGY,

A M. DE PIXERÉCOURT.

Paris, 10 décembre 1818.

Mon aimable tyran,

Votre cousin germain Shakespeare a été hier bien heureux et surtout bien adroit. La représentation du *Belvéder* a été parfaite. Obtenir un succès aussi foudroyant à la barbe des méchants en grand nombre qui se proposaient sa chute, c'est un coup de parti superbe! Ces gens-là ont été bien sots. L'admirable panorama de Daguerre est au delà de toute prévoyance.

Il n'est pas un de vos triomphes, mon bien bon ami, qui ne me cause le plus grand plaisir. Celui-ci surtout a été si imprévu, si admirablement beau, que j'ai de la peine à en revenir. C'est plus qu'un songe, et je vous en fais mes compliments bien sincères. J'ai joui comme un enfant, et de votre succès magnifique, et du bonheur de Mlle votre fille.

Je maudis la distance qui nous sépare et me prive du plaisir d'aller vous voir aussi souvent que je voudrais, pour vous faire de vive voix des compliments aussi tendres que je le pense; cependant, je me lancerai de bonne heure, un de ces jours, pour vous porter un *Tristan* vélin que j'ai mis à part dans l'intention de l'offrir à votre belle bibliothèque.

Si vous y pensez, donnez un doux souvenir à notre *Berthe* la *filandière*. Je serais bien fier si nous avions, grâce à vous, l'esprit d'en faire une belle pièce.

Je suis désespéré, mon aimable tyran, de ne pouvoir accepter la gracieuse invitation que vous me proposez pour demain; mais il est un tyran beaucoup moins aimable que vous et beaucoup moins indulgent, c'est l'étiquette : elle me force à comparaître, mardi prochain, à un grand dîner fort ennuyeux, chez un personnage gastronomique : je ferai en sorte de m'en dédommager le soir, en allant vous renouveler l'expression de ma bien sincère amitié; là, je vous exprimerai tous les regrets que j'ai éprouvés d'être resté si longtemps sans vous voir. La faute en est à des occupations fastidieuses et non point à des sentiments qui sont inaltérables quand vous les avez inspirés.

Tout à vous. Je salue de mon mieux votre irritabilité shakespearienne.

LE CHEV. DE MARCHANGY.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Gazette de France. 11 décembre 1818.

Ce sujet comportait une grande magnificence de décors et de costumes, et l'administration ainsi que l'auteur ont eu raison de ne pas négliger ce moyen auxiliaire de succès. M. Daguerre s'est surpassé lui-même, et ***son effet de soleil*** est peut-être plus admirable que ***son clair de lune*** que tout Paris a voulu voir : il courra de même au panorama de l'Etna.

M. de Pixerécourt a trop l'habitude des effets du mélodrame pour n'avoir pas senti qu'en suivant pas à pas le roman de ***Sbogar***, dont les détails sont si attachants, on ne parviendrait à faire qu'une pièce vide d'action et d'intérêt. Il n'a donc emprunté que quelques traits principaux de la physionomie énergique du personnage principal : tout le reste est de son invention. Comme il voulait que son héros trouvât à la fin, non pas la honte et l'échafaud, mais l'honneur et et l'hymen, il s'est attaché à le rendre bien plus malheureux que coupable, quoique toujours intéressant.

Injustement proscrit en Sicile, sa patrie, Lorédan va chercher dans les combats la gloire, ou plutôt la mort. Le vaisseau qu'il monte est attaqué par des pirates, et tout son équipage est massacré. Seul, appuyé contre le grand mât, il résiste à tous les vainqueurs, et déjà il s'est fait un rempart de cadavres. Cette valeur plus qu'humaine frappe d'admiration les barbares qui tombent à ses genoux et le proclament leur chef à la place de Spalatro mort dans le combat. Le nom de Spalatro est devenu terrible dans les mers d'Italie et d'Afrique. Ce nom, signe d'effroi et gage de victoire, est imposé à son successeur qui reçoit les serments de ses guerriers. Le nouveau Spalatro dirige leur affreux courage contre les habitants des côtes de l'Afrique, et déjà l'Italie doit sa sécurité à celui qu'elle maudit.

Sous le nom de Giovanni, Lorédan-Spalatro est devenu éperdument épris de la belle Emilia, qui répond à son amour. Ils sont unis; mais le lieutenant de Lorédan craint que cette passion nouvelle ne s'empare de l'âme de son capitaine et ne lui laisse oublier ses compagnons d'armes. C'en est fait de ses jours; mais Lorédan arrive, il couvre son visage de ce voile noir, sombre attribut du chef des pirates, et, d'une voix tonnante, fait retentir le nom de Spalatro. A ce nom magique, les brigands pétrifiés se retirent. Emilia sait qu'elle est l'amante et l'épouse d'un chef de bandits. Pour calmer son désespoir, il est obligé de lui faire l'entière confidence de ses malheurs.

Cependant, la ville est attaquée. Giovanni fait des prodiges de bravoure, sauve le gouverneur, père d'Emilia, et c'est à la reconnaissance publique qu'il doit sa réhabilitation.

Le *Belvéder* est une fort belle pièce. C'est ainsi du moins, que l'a jugée le public, qui l'a vivement applaudie.

Le bruit circulait dans la salle qu'elle était de M. Bernos, et le nom de M. de Pixerécourt, prononcé par Frenoy, a produit un mouvement de surprise; mais on n'a point frémi comme au nom de Spalatro au contraire; les applaudissements ont redoublé.

Nous ignorons quel motif avait pu engager M. de Pixerécourt à s'envelopper du mystère; nous le félicitons, au surplus, de ce que son secret si bien gardé n'a éclaté qu'au moment du triomphe.

Voilà le Boulevard du Temple approvisionné pour longtemps; les amateurs peuvent y courir, bien certains, s'ils ne trouvaient pas de place au théâtre qu'ils auraient d'abord choisi, de rencontrer au théâtre voisin un dédommagement agréable et de n'avoir à regretter ni leur soirée ni leur argent.

A. Martainville.

Journal des Débats. 11 décembre 1818.

M. de Pixerécourt vient encore d'ajouter une couronne aux couronnes sans nombre dont la muse du mélodrame a couvert son front. *Le Belvéder*, ou *la Vallée de l'Etna*, a obtenu, hier au soir, un succès triomphal à l'Ambigu-Comique. C'est un autre Jean Sbogar qui est le

héros du nouveau mélodrame; mais c'est Jean Sbogar avec des formes plus aimables, et des contrastes de caractère moins effrayants que le premier. Le véritable nom de la pièce serait *L'honnête Corsaire*; car Giovanni serait digne d'être président de la société anti-pirate. La décoration du troisième acte étonnera ceux mêmes qui ont vu celle du *Songe*: c'est un reflet de lumière admirable ; jamais l'art ne s'est plus rapproché de la nature dans un de ces grands effets où la seule tentative de l'imitation paraît presque un ridicule et une témérité. M. Daguerre est un auxiliaire bien dangereux pour un auteur : quand un ouvrage est couvert d'applaudissements, il tire à lui les trois quarts de la couverture. Frenoy est superbe dans le rôle de Giovanni.

DU VICQUET.

Courrier des spectacles. 11 décembre 1818.

Le fameux roman de *Jean Sbogar* s'était à peine montré sur notre horizon littéraire, que mille auteurs de tous genres, en lisant les hauts faits de cet illustre brigand, brochaient déjà le canevas dramatique sur lequel ils devaient bientôt l'offrir à l'impatiente admiration d'un public toujours avide du merveilleux et de l'extraordinaire.

Les plus empressés ne sont pas toujours les plus heureux ; du moins M. Cuvelier en a fait récemment la triste épreuve dans son mélodrame de *Jean Sbogar*. Pour avoir voulu nous donner, le premier, un échantillon de son talent à arranger les romans en mélodrames, il ne nous a offert qu'une froide et pâle esquisse de *Sbogar*, dépouillée des situations les plus attachantes du roman, et surtout du prestige qui en a déterminé le succès ; en un mot, du style qui est la partie la plus recommandable de l'ouvrage de Charles Nodier.

L'auteur du *Belvéder*, moins prompt, mais plus sage et plus judicieux, en puisant à la même source que son devancier, a su éviter l'écueil où celui-ci faillit à échouer. Il a fort bien senti que le roman de *Sbogar* pouvait fournir matière à un mélodrame, mais non le composer entièrement; aussi n'en a-t-il pris que la partie la plus saillante. Du reste, il a su créer et amener des situations nouvelles qui, en se

rattachant à celles que lui donnait le roman, forment un intérêt gradué et bien soutenu, qui a assuré le succès de l'ouvrage, et lui a concilié, ainsi qu'à son auteur, les suffrages unanimes d'un public qui se montre de jour en jour plus difficile sur le genre.

(*Suit l'analyse.*)

Cet ouvrage est monté d'une manière brillante, et il va ramener de nouveau la foule à l'Ambigu : décorations, costumes, musique, ballet, tout est de bon goût, et atteste les soins et le zèle que ne cesse de déployer l'administration de ce théâtre. La décoration du troisième acte, qu'on peut regarder comme le pendant de celle du *Songe*, est d'un effet ravissant ; c'est une vue de l'Etna prise d'un belvéder élevé sur le sommet d'un rocher, et que le soleil toujours radieux de ces brillantes contrées éclaire et embrasse de toute la puissance de ses feux. Le site a toute la chaleur et la magnificence du climat; la végétation y est empreinte de cette richesse et de cette vigueur qu'on ne trouve que sous ce ciel admirable, et une foule de détails pleins de charmes et de vérité assurent à M. Daguerre, l'auteur de cette décoration, la première place parmi nos peintres de ce genre.

Je ne veux point finir sans donner aux acteurs les justes éloges qu'ils méritent; ils ont tous mis beaucoup d'ensemble et d'aplomb dans l'exécution. Frenoy a particulièrement fixé l'attention du public par l'énergie et la chaleur souvent entraînantes qu'il a données au rôle long et difficile de Lorédan, et Mlle Emilie s'est montrée digne des encouragements qu'elle a reçus du public et du choix que l'auteur a fait d'elle pour le rôle d'Emilia.

F. M. S. L.

La Quotidienne. 11 décembre 1818.

C'est encore *Jean Sbogar* qui vient de paraître hier au soir, à l'Ambigu-Comique, sous le nom du pirate *Spalatro.* C'est sur le sommet d'un belvéder de la vallée de l'Etna que se passe la scène, ou pour mieux dire le troisième acte, qui a donné le titre à cette pièce; le succès

qu'à obtenu le roman nous dispense d'en faire l'analyse; nous nous bornerons à dire qu'elle a complétement réussi, qu'on y trouve de l'intérêt et de belles décorations, une jolie barcarole et de beaux costumes, et que personne ne s'est douté que cet ouvrage fût de M. de Pixerécourt; son secret a été fort bien gardé, quoique ce fût un secret de comédie : deux de ses camarades se sont chargés du poids de la paternité dramatique jusqu'au moment de la réussite, où le véritable père est arrivé tout juste à point pour s'emparer de la couronne que le public lui a décernée. La décoration du *Belvéder* est un des plus beaux panoramas qu'on ait vus à Paris.

MERLE.

Journal d'indications. 21 décembre 1818.

L'Ambigu ne sort pas de son *Belvéder* ; c'est là qu'on admire le superbe ouvrage dont M. Daguerre a enrichi l'art dramatique. Malheureusement on craint que le génie du décorateur ne s'éteigne avec les mâles accents que lui avaient inspirés son chef-d'œuvre. La voix de M. de Pixerécourt va, dit-on, se faire entendre sur un plus haut théâtre; et déjà M. Daguerre se plaint qu'on lui ravisse le talent qui seul peut le soutenir et l'animer. C'est à M. de Pixerécourt à se partager entre tous les théâtres qui le réclament. Chaque pièce qu'il donne à une administration, paraît aux yeux des autres un vol qu'on leur fait. Je ne serais pas étonné de voir au premier jour un triple duel entre la porte Saint-Martin, l'Ambigu et la Gaîté qui n'entendent pas raison sur leurs intérêts, et qui veulent bon gré mal gré qu'on les enrichisse.

COUPART.

Journal des arts. 18 décembre 1818.

Le mélodrame, il faut en convenir, est souvent plus intéressant, plus amusant, décèle plus de talent et est mieux joué que la comédie. Le *Belvéder*, par exemple, est réellement une bonne pièce dont l'intérêt est soutenu avec habileté, et qui se rapproche du drame.

Tandis que les poëtes tragiques sont dégoûtés par les inconcevables lenteurs que l'on apporte à la représentation de leurs pièces, et que les auteurs comiques éprouvent à peu près le même sort, les Directeurs des petits spectacles redoublent d'activité; et, enfin, pendant qu'un genre se détériore, l'autre fait des progrès. Mais revenons au *Belvéder*, l'un des ouvrages les plus distingués de ce genre, même parmi ceux dont M. de Pixerécourt a enrichi le répertoire des Boulevards.

On sait que le sujet de la pièce est le même que celui de *Jean Sbogar*, et que le roman si attachant et si original du même nom en a fourni la première idée; mais l'imitation est plus adroite, en ce qu'elle est moins servile.

(*Suit l'analyse.*)

La pièce est fort bien jouée, surtout par Frenoy, qui remplit le rôle de Lorédan-Spalatro-Giovanni avec un véritable talent. Klein est aussi fort amusant dans celui du seigneur Géronimo, amoureux suranné de la jeune Floretta, et rival rebuté de Ludovic, valet de Giovanni. Mlle Emilie qui remplit le rôle d'Émilia, est fort jolie.

Ce mélodrame est un des plus intéressants que l'on joue, maintenant il n'est donc pas étonnant de voir la foule se diriger vers l'Ambigu-Comique avec un vif empressement.

SALGUES.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Duc de BELMONTE, Président des états de Sicile.	M. Villeneuve.
ÉMILIA, sa fille, jeune veuve.	Mlle Émélie.
Le Comte LORÉDAN, sous les noms de Giovanni et Spalatro.	M. Frénoy.
LUDOVIC, confident du Comte	M. Caron.
FLORETTA, suivante d'Émilia.	Mlle Léonore.
JÉRONIMO, majordome du Duc.	M. Klein.
LÉONARD, pirate, lieutenant de Spalatro.	M. Stockleit, fils.
CARLI, Pirates.	Salé.
SÉBASTIANO, Pirates.	Stockleit père.
Le Chef des Sbires,	Gilbert.
Sbires.	
Pirates.	
Seigneurs.	
Villageois.	

La Scène se passe en Sicile.

Le premier acte est dans la vallée de l'Etna, non loin de la mer.

Le deuxième acte à Catane.

Le troisième acte sur un Belvéder construit sur un rocher de laves dans une des îles des Cyclopes.

LE BELVÉDER,

OU

LA VALLÉE DE L'ETNA.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une campagne sur le bord de la mer. A droite, le mur d'un parc. La grille qui en ferme l'entrée est oblique. Une pente douce, garnie de vignes et d'arbustes fleuris, conduit à un petit hospice bâti à gauche, sur l'éminence. En avant à gauche, au premier plan, est un massif carré, dans le milieu duquel est une niche et une madone. Le jour commence à poindre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LOREDAN, LUDOVIC. *

(Lorédan est vêtu en garde de chasse et Ludovic en valet.)

LORÉDAN.

(Ce rôle est constamment sombre : il faut lui donner une teinte presque sauvage toutes les fois qu'il n'est pas en présence d'Émilia ou du Duc. Il est debout auprès de la petite porte du parc, et appuyé sur son fusil.)

Ludovic!

LUDOVIC.

Seigneur?..

LORÉDAN.

J'ai cru entendre du bruit dans le parc ; va, mon ami, va reprendre le poste que je viens de quitter. Gardons soigneu-

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

sement cette enceinte où repose mon Émilia : veiller sur celle que l'on aime, pour la protéger, la défendre, est l'un des plus beaux droits de l'amour et la plus noble prérogative de notre sexe. De funestes pressentiments m'avaient alarmé : je redoutais pour cette nuit quelque tentative contre ma chère Duchesse, de la part de ces misérables pirates que j'ai trop longtemps nommés mes compagnons ; mais le jour qui va luire et assurer mon bonheur, s'écoulera, je l'espère, pur et sans nuage. Va, observe tout, et viens m'avertir aussitôt que tu remarqueras le moindre mouvement dans le château, car c'est aujourd'hui que ma bien-aimée et son père doivent retourner à Catane.

LUDOVIC.

J'y vais, seigneur Lorédan.

LORÉDAN.

Chut ! le nom de Giovanni est le seul sous lequel je puisse paraître en Sicile ; ne l'oublie donc jamais, Ludovic ; songe que la moindre indiscrétion serait cause d'un affreux malheur...

LUDOVIC.

Que je déplorerais pendant le reste de ma vie, car vous savez si je vous aime, si mon zèle...

LORÉDAN.

Je ne puis trop le louer, bon Ludovic ; je ne croirai jamais l'avoir suffisamment récompensé.

(Ludovic sort par la droite, à l'angle du parc.)

SCÈNE II.

LORÉDAN.

Qu'ai-je dit ? je n'ai plus de craintes ?.. et la plus cruelle subsiste dans toute sa force. Plus le moment approche, plus mon anxiété s'accroît ; car je n'irai point à l'autel avant d'avoir instruit Émilia. Dussé-je encourir son indignation et sa haine, je dois lui faire connaître la vérité. L'honneur l'exige. Ah ! que cet aveu est terrible ! cent fois prêt à s'échapper de mes lèvres, la honte l'a retenu. Je n'ai pu me résoudre

à perdre en un moment le fruit de tant de soins, la possession d'un cœur d'où dépend le charme de ma vie. Je suis coupable, sans doute ; oui, ce retard m'accuse... mais j'aime Émilia, je l'aime éperdument... la certitude de la posséder me semble préférable à tous les trésors de la terre, et peut-être va-t-elle prononcer l'arrêt fatal de notre séparation. Je vais te sembler bien coupable, chère Émilia! et pourtant je ne suis que malheureux. L'honneur n'a pas un seul instant cessé de m'animer... J'entends du bruit dans le parc... peut-être un message d'Émilia!...

SCÈNE III.

LÉONARD, LORÉDAN.

(Léonard entre par la gauche, sous l'habit d'un mendiant.)

LÉONARD, *à part.*

Ah! je le trouve donc, enfin!

(Il traverse le théâtre et va se cacher près de la grille du parc.)

LORÉDAN.

Non; c'est son père avec le majordome.

SCÈNE IV.

LE DUC DE BELMONTE, JÉRONIMO, LORÉDAN, DOMESTIQUES, DANS LE FOND.

(Le duc de Belmonte, suivi de quelques domestiques, sort par la petite porte du parc. Lorédan se tient à l'écart, derrière la madone.)

LE DUC.

Tu m'as bien entendu, Jéronimo?

JÉRONIMO.

Oui, oui, Monsieur le Duc, très-bien.

LE DUC.

Vous partirez vers deux heures avec Émilia, pour venir me retrouver à Catane, où je juge à propos de vous devancer. D'ici là j'aurai tout disposé pour la cérémonie du mariage ;

elle aura lieu la nuit prochaine, dans la chapelle de mon palais.

LORÉDAN, *à part.*

Plaise au ciel!

JÉRONIMO.

Comment, Monseigneur, vous croyez qu'elle aura lieu cette nuit?

LE DUC.

Assurément, je le crois. Pour quelle raison en douterais-tu?

JÉRONIMO.

Pardon; mais il me semble que, pour conclure un mariage, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait deux personnes.

LE DUC.

Oui, ordinairement. Hé bien!...

JÉRONIMO.

Hé bien! il serait très-possible que le comte Giovanni n'y fût pas. On ne sait jamais où il est, d'où il vient, où il va et quand il arrive. Il ne le sait peut-être pas lui-même.

LE DUC.

Sais-tu, mon vieux Jéronimo, que tu mets souvent ma patience à de rudes épreuves? tu abuses du privilége de l'ancienneté. Je voudrais bien savoir ce que t'a fait le comte Giovanni.

JÉRONIMO.

Ce qu'il m'a fait, Monseigneur?... (*A part.*) Son valet ose aimer la jeune Floretta sur laquelle j'ai des vues.

LE DUC.

Tu ne le sais pas toi-même. Vois quelle injuste prévention!

JÉRONIMO.

Je dois me taire puisqu'il a été assez heureux, disons mieux, assez adroit pour captiver le cœur de la signora et obtenir votre confiance.

LE DUC.

Il est vrai, je l'estime fort: je le crois délicat, loyal, plein d'honneur; sans cela, jamais il n'aurait obtenu mon

consentement. Emilia est veuve et maîtresse de ses actions; je n'aurais pu que blâmer son choix sans m'y opposer; mais heureusement il est tel que je ne crois pas qu'elle en puisse faire un meilleur. Le comte est le dernier rejeton d'une ancienne famille de Florence.

JÉRONIMO, *à part.*

Il le dit au moins.

LE DUC.

Il possède de grandes richesses.

JÉRONIMO, *à part.*

Qui viennent je ne sais d'où.

LE DUC.

Sous quelque point de vue que j'envisage cette union, elle me semble avantageuse, et je suis intimement persuadé que mon Émilia y trouvera le bonheur. On connaît la sévérité de mes principes : une conduite irréprochable et l'honneur porté jusqu'à l'exagération, sont les premières qualités que je désire trouver dans mon gendre. Sous ce double rapport, le comte Giovanni ne me laisse rien à désirer.

LORÉDAN, *à part.*

Ah! malheureux Lorédan!... quand il apprendra...

LE DUC.

Défends-toi donc désormais de toutes réflexions; du moins ne t'enhardis pas jusqu'à les mettre au jour.

(Il s'éloigne par la gauche, suivi de ses domestiques.)

SCÈNE V.

JÉRONIMO, LORÉDAN.

JÉRONIMO.

Soit : je ne dirai plus rien; mais cela ne m'empêchera pas de penser que le prétendu comte Giovanni est un être bizarre, un personnage énigmatique, et que je me garderais bien de lui donner ma fille, si j'avais l'honneur d'être le duc de Belmonte. Le Président des états de Sicile pouvait trouver un gendre qui fût au goût de tout le monde; sans compter que ce mariage me déplaît, qu'il contrarie mes vues, et que...

enfin .. Au reste... le oui fatal n'est pas encore prononcé... d'ici là... peut-être... il faudra voir... nous verrons.

(Il rentre et ferme la porte du parc.)

SCÈNE VI.

LORÉDAN, LÉONARD.

LORÉDAN.

Je ne prévois que trop les maux incalculables qui résulteraient d'un plus long silence. Un amour insensé, irrésistible, m'a conduit au bord du précipice. Ah! du moins, que j'y tombe seul. L'honneur me défend d'y entraîner Émilia. Ce sera bien assez du chagrin que lui causera l'horrible révélation que j'ai à lui faire. Son père est absent; je vais la trouver, et dérouler à ses yeux le tableau de ma vie entière.

(Il va frapper à la petite porte.)

LÉONARD *entre et vient se placer debout devant cette porte.*

Arrête, Spalatro.

LORÉDAN.

Spalatro! qui donc es-tu, toi, qui oses me donner ce nom détesté?

LÉONARD.

Je te connais.

LORÉDAN.

Ce redoutable pirate est mort.

LÉONARD.

Non.

LORÉDAN.

Il a péri dernièrement dans un combat.

LÉONARD.

Non, te dis-je. Il est vrai que, feignant d'être grièvement blessé, il s'est jeté à la mer, et que Ludovic, son confident, a fait aussitôt répandre à bord le bruit de son trépas; mais c'était un piége.

LORÉDAN.

Un piége?

LÉONARD.

J'en suis sûr. J'étais derrière lui; j'ai suivi à la nage le canot qui l'a conduit à terre; il vit, et c'est toi.

LORÉDAN, *très-ému, et cherchant à cacher son trouble.*

Misérable imposteur!

LÉONARD.

Plus bas, je te prie. Un imposteur! n'est-ce pas, dis-moi, celui qui se pare d'un faux titre, pour abuser une famille respectable?

LORÉDAN, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Que veux-tu dire?

LÉONARD.

Que tu t'es présenté chez le duc de Belmonte, sous le nom supposé de Giovanni, et en lui cachant avec soin que tu es le fils du comte Lorédan, banni de la Sicile, il y a seize ans et de plus le chef redouté d'une bande de pirates. C'est ce que je vais lui apprendre.

LORÉDAN, *l'arrêtant.*

Traître!

LÉONARD.

Garde pour toi ces épithètes outrageantes. Un traître! n'est-ce pas celui qui, manquant à sa promesse, abandonne ses compagnons dans l'espérance de sauver sa vie aux dépens de la leur?

LORÉDAN.

Encore une fois, qui es-tu? réponds.

LÉONARD, *ôtant sa barbe.*

Ton lieutenant.

LORÉDAN, *à part.*

Léonard! Je suis perdu.

LÉONARD.

Tu veux nous quitter!

LORÉDAN.

Qui te l'a dit?

LÉONARD.

Je le sais; ingrat! Est-ce ainsi que tu tiens tes promesses? As-tu donc oublié ce jour où dans un combat à l'abordage

contre les nôtres, tu demeuras seul sur le pont? Tous les tiens avaient péri. Adossé au grand mât, tu te battais comme un lion; en vain on te criait de te rendre, tu n'écoutais que ton aveugle fureur, et chaque coup de ton cimeterre abattait un de nos compagnons. Tout à coup nous mîmes bas les armes, et tu nous vis tomber tous à tes pieds.

LORÉDAN.

Ah! que me rappelles-tu?

LÉONARD.

As-tu donc oublié ce que je te dis alors au nom de tous les nôtres?

LORÉDAN.

C'est assez.

LÉONARD.

Tu m'entendras: jeune héros, te dis-je, ton incroyable bravoure nous pénètre d'admiration et de respect. N'expose pas davantage des jours que tu peux rendre utiles. Spalatro, notre chef vient de périr. Prends sa place, tu es digne de nous commander.

LORÉDAN.

Plutôt la mort, vous répondis-je.

LÉONARD.

Accepte! s'écrièrent tous mes compagnons.

LORÉDAN.

La mort était mille fois préférable.

LÉONARD.

Nous refusâmes de te la donner; toi seul pouvais remplacer l'invincible Spalatro. Nous offrîmes de te venger; tu n'avais qu'un mot à dire pour que les côtes de la Sicile ne présentassent plus que des ruines.

LORÉDAN.

Enfant dénaturé, j'aurais porté la mort dans le sein de ma patrie!... Ah jamais! jamais!

LÉONARD.

Tu consentis cependant à nous commander.

LORÉDAN.

Oui, mais sous la condition que vous jureriez de m'obéir aveuglément.

LÉONARD.

Nous le jurâmes.

LORÉDAN.

Je l'avoue, l'idée de me constituer le protecteur invisible d'un peuple qui nous avait proscrits, de verser mon sang pour sa défense, me parut grande et belle. J'acceptai cet affreux commandement. L'effroi que le nom seul de Spalatro avait répandu sur les côtes de la Méditerranée, était un moyen de succès; je le conservai, quoique sa tête fût mise à prix par tous les souverains de l'Italie.

LÉONARD.

Prends garde; ce prix, je pourrais bien le gagner avant peu.

LORÉDAN.

Cependant quel usage ai-je fait de votre obéissance? J'ai affranchi la Sicile des immenses tribus que vous lui imposiez, et tout le monde ignore qu'elle en est redevable à un orphelin qu'elle a proscrit. Quand elle me doit la tranquillité, je ne suis pour elle qu'un objet de terreur, un infâme pirate dont elle attend le supplice, dont elle voudrait voir tomber la tête. Ah! j'ai dû mettre un terme à cette situation pénible.

LÉONARD.

Et pour cela tu juges à propos de nous sacrifier!... Je n'ai pas été dupe de tes ruses; attaché comme un ombre à tes pas, je t'ai suivi partout; je sais quel noble emploi tu as fait de ta portion dans nos prises; j'ai bien senti que tu recherchais l'alliance du Duc de Belmonte, pour t'assurer un puissant protecteur, et j'attendais avec impatience le dénouement de cette intrigue: prends garde, il pourra t'être fatal.

LORÉDAN.

Mais de quel droit, enfin, prétendez-vous enchaîner éternellement ma destinée à la vôtre? Tout à l'heure tu parlais de promesses; vous en ai-je fait aucune? vous avez juré de m'obéir aveuglément, vous avez tenu parole; mais vous dois-je compte enfin du reste de ma vie, et ne suis-je pas

le maître d'abandonner une carrière déshonorante, de quitter ce nom de Spalatro qui ne m'appartient pas, et sous lequel je suis exposé à périr d'une manière infâme?

LÉONARD.

Non; tu n'en es plus le maître.

LORÉDAN.

Un hasard malheureux, sans doute, m'a fait connaître la belle Émilia. Cette première passion, que je n'ai point cherché à combattre, est devenue le seul principe de mon existence, l'unique mobile de mes actions. J'ai placé dans son amour et dans sa possession toute ma félicité; je n'ai rien calculé, rien prévu; je me suis abandonné au charme enivrant que fait éprouver sa présence, et je n'entrevois plus maintenant de véritable bonheur que dans le lien qui va m'attacher à elle pour toujours.

LÉONARD.

Hé bien! renonce au bonheur; car tu ne seras jamais son époux.

LORÉDAN.

Qui donc s'y opposera?

LÉONARD.

Moi. Tu as couru pendant cinq ans les mêmes chances que nous, et nous ne permettrons pas qu'elles deviennent différentes. Notre sûreté en dépend. Le bâtiment est à l'ancre, à cinq lieues d'ici, dans la direction des îles des Cyclopes. Si, dans trois heures, tu ne l'as pas rejoint, le Vice-Roi saura tout. Il est arrivé hier à Catane; ton procès ne sera pas long.

LORÉDAN.

Et quel juge oserait me condamner? Fils d'un proscrit et proscrit moi-même, j'ai combattu pour la Sicile, quand j'aurais pu tourner mes armes contre elle: en prenant le nom de Giovanni qui est effectivement celui d'un oncle de ma mère, quelle faute ai-je commise? J'ai répandu d'innombrables bienfaits. La tête de Spalatro est mise à prix, mais le nom de ce brigand n'est pas le mien.

LÉONARD.

Comment le prouveras-tu, quand j'affirmerai le contraire?

LORÉDAN.

Hé quoi, misérable! tu oserais?...

LÉONARD.

Tout pour te conserver ou te perdre. Mes compagnons ne savent rien encore, ainsi tu peux revenir; ton autorité sera toujours la même; ils te chérissent, t'admirent; tes ordres seront toujours des oracles pour eux, et ta volonté leur unique loi; mais songes-y bien, si tu ne reviens pas parmi nous, au lieu de la pompe qui s'apprête, demain ton supplice servira de spectacle au peuple assemblé sur la place de l'Obélisque.

LORÉDAN.

Tu m'as vu cent fois affronter la mort, et tu peux croire que tes menaces me feront changer de résolution? J'ai juré de ne retourner jamais parmi vous, et je tiendrai mon serment.

LÉONARD.

Et moi, je te jure haine et guerre éternelle; je te poursuivrai jusqu'à ce que j'aie vu tomber ta tête. Adieu.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, PUIS LUDOVIC.

LORÉDAN.

Je connais son caractère, ce Léonard est un ennemi redoutable, inflexible, et surtout son profond mépris pour les dangers: dût-il périr, il me perdra, s'il l'a résolu. (*A Ludovic qui accourt.*) Ah Ludovic!....

LUDOVIC.

Vous êtes bien ému, Seigneur?

LORÉDAN.

Je viens d'avoir une explication terrible avec Léonard.

LUDOVIC.

Léonard?

LORÉDAN.

Lui-même. Il nous a suivis, il sait tout et veut me dénoncer au Vice-Roi, si je ne consens à retourner à bord.

LUDOVIC.

O ciel!

LORÉDAN.

La délicatesse exige qu'Émilia soit instruite au plus tôt; va la trouver de ma part, et dis-lui que je la supplie de m'accorder un secret entretien avant son départ pour Catane.

LUDOVIC.

C'est impossible. Seigneur. J'accourais vous annoncer que la jeune duchesse vient de ce côté. Floretta m'a dit qu'avant de retourner à la ville, où tout s'apprête pour votre mariage elle voulait visiter les infortunés de cette terre: elle désire que tous participent à ses dons et fassent des vœux pour elle.

LORÉDAN, *haut et près du public.*

Hé bien, je vais monter à l'hospice des guides de l'Etna; tu sais qu'ils me sont tous dévoués. Là je tracerai dans un fidèle écrit les aveux que j'aurais dû faire depuis longtemps, et tu saisiras le moment favorable pour le donner à ma bien-aimée.

LUDOVIC.

Oui, Seigneur.

LORÉDAN.

Enfin, là je veillerai sur elle sans être vu ni même soupçonné par ce méchant Léonard. Si, contre toute attente, il me découvrait dans cette nouvelle retraite, les issues souterraines que l'on y a pratiquées à travers la lave, pour se sauver en cas d'une éruption, me donneraient le moyen d'échapper à sa vengeance.

LUDOVIC, *qui a regardé à travers la grille.*

Je vois Floretta, ma gentille amie, qui s'avance.

LORÉDAN.

Je te quitte, tu ne tarderas point à venir chercher ma lettre. (*Avec une sombre énergie.*) Dans une heure mon sort sera fixé; si Émilia me repousse, je trouverai dans les flots la fin d'une vie insupportable, et d'un mal sans remède;

si je lui parais innocent et toujours digne d'estime, alors j'aurai du courage pour me défendre et conserver des jours chers à celle que j'adore.

(Il monte vivement le rocher qui conduit à l'hospice. Ludovic le suit des yeux, l'encourage, le conduit à moitié chemin, et redescend pour aller à la rencontre de Floretta. Lorédan entre dans l'hospice et disparaît.)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC.

Hélas! je plains sincèrement mon généreux bienfaiteur; jamais peut-être aucun homme n'a réuni plus de titres au bonheur, et jamais la fatalité ne s'est plus cruellement attachée à l'une de ses victimes. On ouvre, c'est Floretta.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, FLORETTA, *puis* JÉRONIMO.

FLORETTA *va vivement à Ludovic.*

Vite! vite! cache-toi, Jéronimo me suit.

LUDOVIC, *de même.*

J'ai à te parler.

FLORETTA, *de même.*

Et moi aussi, mais plus tard.

LUDOVIC, *de même.*

Non, tout de suite.

(Il va se placer entre la madone et la coulisse à gauche.)

FLORETTA, *de même.*

Je comprends.

(Elle vient se prosterner devant la madone.)

JÉRONIMO, *sortant du parc à pas de loup.*

Sachons où va la gentille Floretta... pauvre petite! elle s'agenouille! elle va faire sa prière. Est-ce édifiant? écoutons.

(Il se tient derrière elle.)

FLORETTA, *à part.*

Ah! tu m'écoutes, maudit jaloux; je vais te faire enrager. (*Haut.*) Santa madona, repousseras-tu les vœux d'un jeune cœur que l'amour a surpris?

JÉRONIMO, *à part.*

Que l'amour a surpris!..

FLORETTA.

Vois à tes pieds Floretta et, tout près d'elle, celui qu'elle aime de toute son âme.

JÉRONIMO, *à part.*

A tes pieds! tout près d'elle! celui qu'elle aime...

FLORETTA.

Sans avoir encore osé le lui dire.

JÉRONIMO.

C'est vrai qu'elle ne me l'a jamais dit.

FLORETTA *à part.*

Il prend cela pour lui!

JÉRONIMO.

A genoux, Jéronimo, à genoux.

(Il se met à genoux derrière Floretta. Ludovic est aussi à genoux.)

FLORETTA, *qui a souri avec malice sans tourner la tête.*

Nos sentiments sont purs...

JÉRONIMO, *à part.*

Oh! purs, honnêtes et délicats...

FLORETTA.

On consent à notre union...

JÉRONIMO, *à part.*

Ah! mon Dieu!..

FLORETTA.

Santa madona, fais qu'elle ait lieu le plus tôt possible.

JÉRONIMO ET LUDOVIC, *à part.*

Oh oui!

FLORETTA.

Et crois bien que nos cœurs ne changeront jamais.

JÉRONIMO, *enchanté et à part.*

Jamais!

LUDOVIC *s'oubliant, s'écrie.*

Jamais!

JÉRONIMO, *à part.*

Hein ! ou il y a de l'écho, ou nous sommes deux.

FLORETTA.

Vois nos tendres regards se diriger vers l'objet aimé...

JÉRONIMO, *à part.*

Elle ne me regarde pas, c'est singulier.

FLORETTA.

Et comble nos plus chers désirs.

JÉRONIMO *s'est levé, il a passé derrière la madone sans être vu de Ludovic ni de Floretta qui lève les yeux au ciel.*

Que vois-je ?.. Ludovic !..

LUDOVIC *quitte sa place et vient auprès de Floretta.*

Oui, seigneur Jéronimo, c'est Ludovic qui, sûr de la main de Floretta, est maintenant le plus heureux des hommes. (*Il embrasse Floretta, et lui dit tout bas.*) J'ai à te parler de la part de mon maître.

FLORETTA.

Impossible à présent.

JÉRONIMO *à Ludovic.*

Petit séducteur ! petit vaurien ! allez rejoindre votre maître.

LUDOVIC.

C'est ce que j'allais faire.

(Il monte à l'hospice.)

JÉRONIMO, *à Floretta.*

Et vous, petite espiègle, n'avez-vous pas de honte ?.. Écoutez-moi.

FLORETTA.

Tantôt ! tantôt !.. Je cours au village remplir la commission dont la signora m'a chargée.

(Elle sort vivement à gauche.)

SCÈNE X.

JÉRONIMO.

Et moi qui croyais bonnement qu'elle m'adressait ces douces paroles !.. la perfide ! C'est ma faute aussi. Per-

suadé que le succès en amour dépend uniquement du premier mot, je n'ai pas encore osé le risquer ... Depuis deux ans j'attends la minute opportune ; si je la rencontre, je lui décoche une œillade... brûlante, il est vrai. Si je l'approche je lui sers la main à la faire crier ; l'amour rend si fort ! Quand je suis à table auprès d'elle je force son joli petit pied à s'arrêter sous la pesanteur du mien ; tout cela est charmant, sans doute, mais ne suffit pas... Le moment presse... il faut que je saisisse la première occasion de me déclarer officiellement. (*Il tourne la tête vers la droite et regarde dans le parc.*) La signora s'avance... toujours rêveuse, mélancolique ! depuis qu'elle s'est vue sur le point de tomber entre les mains du farouche Spalatro, sa tête... (*Il regarde à gauche.*) Mais que vois-je ?.. La maligne Floretta, au milieu des habitants de cette vallée, dans le dessein, sans doute..... De temps immémorial les majordomes ont eu le privilége exclusif de haranguer leur Seigneur en pareille occurence, et bien certainement je ne permettrai pas que l'on empiéte sur mes droits.

(Il sort par la gauche, en courant ridiculement.)

SCÈNE XI.

ÉMILIA, DOMESTIQUES.

(Les domestiques se tiennent au fond. Emilia s'avance en rêvant.)

ÉMILIA, *tout ce rôle doit avoir une teinte mélancolique.*

Cher et bien-aimé Giovanni, c'est aujourd'hui que je vais à l'autel prononcer devant Dieu le serment de te consacrer ma vie tout entière. Je touche donc enfin au moment de te revoir !..... Eh ! que dis-je ? tu ne m'as pas quittée un seul instant. Ces lieux sont remplis de ton souvenir, et voilà pourquoi je les préfére au séjour de la ville. Ce parc atteste ton étonnante bravoure ; c'est là que tu m'as délivrée, comme par miracle, des pirates commandés par le redoutable Spalatro. Tous les infortunés te bénissent ; il n'en est pas un dans cette vallée qui ne te comble d'éloges ; enfin ce belvéder, où

pour la première fois, tu m'avouas ton amour, est devenu pour moi une retraite délicieuse... C'est là que j'ai passé presque tous les instants de ton absence. Ah ! jamais, sans doute un homme n'a pu se flatter d'inspirer un sentiment aussi profond, aussi exclusif. Jamais, sans doute, aucun ne le mérita mieux.

SCÈNE XII.

JÉRONIMO, ÉMILIA, FLORETTA, LUDOVIC, HABITANTS DE LA VALLÉE DE L'ÉTNA.

FLORETTA,

Allez! vous êtes un vieux contrariant.

JÉRONIMO, *en entrant.*

Petite caméristе, n'oubliez pas, je vous prie, le respect dû à ma qualité de majordome et à mon âge.

FLORETTA.

Votre âge! triste privilége! je plains les hommes qui n'en ont pas d'autres.

ÉMILIA, *avec bonté.*

D'où naît cette querelle?

FLORETTA, *à part.*

On va me donner raison. (*Haut.*) Imaginez-vous, signora...

JÉRONIMO.

Après moi, s'il vous plaît.

FLORETTA.

Comme il est galant!

ÉMILIA, *à Floretta.*

Laissez-le parler.

FLORETTA, *à part.*

J'enrage!

JÉRONIMO.

Signora, avant de retourner à Catane, vous avez désiré voir les habitants de cette vallée?

ÉMILIA.

Il est vrai.

JÉRONIMO.

Pour se conformer à ce désir qui les honore, ils se sont précipités sur mes pas, et connaissant mon éloquence persuasive, entraînante, ils m'ont chargé de vous exprimer à la fois leurs remerciements et leurs vœux; c'est à quoi je vais procéder.

FLORETTA.

Il ment, Signora!

JÉRONIMO.

Qu'est-ce à dire?

FLORETTA.

Il se peut que les hommes l'aient choisi, mais je vous réponds que les femmes ne veulent pas de lui; demandez-leur plutôt. C'est moi qu'elles ont désignée pour porter la parole.

JÉRONIMO.

Ce sera long.

FLORETTA.

Et bon.

JÉRONIMO.

J'en doute.

FLORETTA.

Du moins on n'entendra pas de sottises.

JÉRONIMO.

Je commence. (*Avec emphase.*) Ah! s'il est vrai que les habitants de la vallée de l'Etna, que dis-je? de toute la Sicile, frémissent et frissonnent au seul nom de l'odieux, de l'épouvantable Spalatro...

TOUS.

Spalatro.

(Mouvement d'effroi.)

ÉMILIA, *frappée de terreur.*

Spalatro! c'est assez... Vous savez que son nom seul...

JÉRONIMO.

Signora, ce n'est qu'une comparaison... permettez...

ÉMILIA.

Non, c'est assez, Jéronimo.

FLORETTA, *à part et riant avec malice.*

Il a bien choisi son texte ! (*Haut.*) Ma bonne maîtresse, tout le monde ici est enchanté de votre mariage avec le comte Giovanni, le seigneur le plus aimable et le plus généreux de toute la Sicile. L'union de deux âmes aussi belles promet aux infortunés une utile protection et à vous une longue suite de jours heureux; puissent-ils l'être autant que nous le désirons!

ÉMILIA, *l'embrassant au front.*

Je te remercie pour ces bons villageois.

FLORETTA.

Ils espérent, Signora, que vous n'abandonnez pas tout à fait cette jolie campagne et que vous viendrez quelquefois visiter votre belvéder.

ÉMILIA.

Oui, mes amis, j'y reviendrai. Doublement heureuse de vos témoignages d'affection et de l'amour de mon noble époux, désormais c'est avec lui que j'irai visiter vos chaumières pour partager votre bonheur ou vous porter des consolations.

TOUS.

Vive notre bonne duchesse !

(Dans leur joie qui ne peut plus se contenir, les villageois sautent, s'embrassent et forment des danses très-animées.)

BALLET.

(On va chercher des siéges dans le parc. Emilia s'assied et prend part à l'allégresse de ces bonnes gens. A la fin du ballet, on voit Ludovic sortir de l'hospice et descendre les rochers : il tient une lettre à la main.)

SCÈNE XIII.

LÉONARD, *déguisé en musicien ambulant*, JÉRONIMO, EMILIA, FLORETTA, LUDOVIC, HABITANTS DE LA VALLÉE, CARLI, SÉBASTIANO, ET AUTRES PIRATES *déguisés en chanteurs ou musiciens ambulants, comme on en rencontre dans les environs de Rome, de Naples, et dans la Sicile.*

LÉONARD, *à part.*

Lorédan s'est éloigné; nous sommes en force; j'ai résolu d'enlever Emilia et de la transporter à bord, c'est le seul moyen d'obliger notre chef à revenir parmi nous.

(Les chanteurs et les musiciens exécutent au son de leurs instruments un chant populaire, comme une espèce de barcarole à trois ou quatre voix. On les écoute et les applaudit, quelques-uns font la quête.)

LÉONARD, *à part.*

Que fait ici Ludovic? Observons ses démarches.

LUDOVIC.

Tiens, Floretta, voilà une lettre de mon maître: il désire que tu la donnes sans retard à sa chère Emilia.

FLORETTA.

Rien de plus facile.

LÉONARD, *à part.*

Quel est ce papier qu'il a remis avec mystère? il faut que je m'en empare.

JÉRONIMO, *à part.*

Il me semble que mon rival vient de glisser une lettre à Floretta.

ÉMILIA.

Ludovic, monte à l'hospice; tu prieras le vieux guide de l'Etna de venir jusqu'ici; j'ai quelques dons à lui faire.

LUDOVIC.

J'y vais, Signora.

(Il monte à l'hospice.)

FLORETTA.

Signora, voici... (*Elle lui présente la lettre de la main droite.*)

JÉRONIMO, *venant à la gauche de Floretta, la prend fortement par le bras.*

Sans doute c'est un billet doux que cet étourdi vient de vous donner?...

FLORETTA, *se tournant à gauche pour lui répondre.*

Précisément! que vous êtes fin, Seigneur Jéronimo! vrai! vous avez trop d'esprit.

(Au moment ou Floretta à été forcée de se tourner à gauche, Léonard est venu se placer vivement entre elle et sa maîtresse, un peu en arrière, et s'est adroitement saisi de la lettre, de manière qu'elle doit croire que c'est Emilia qui l'a prise; puis il s'est retiré bien vite pour venir à la droite de la jeune Duchesse. Dans le même moment celle-ci a été forcée de regarder à droite, parce que Léonard a fait avancer un de ses compagnons qui présente son chapeau pour demander une aumône. Ce jeu de théâtre, très-vif, ne peut être aperçu que des pirates qui ont intérêt à ne le pas faire remarquer. Floretta qui était auprès de sa maîtresse, et qui en se retournant après avoir parlé à Jéronimo, ne trouve personne entre elles deux, et voit Emilia occupée à jeter de l'argent dans le chapeau qu'on lui présente ne soupçonne rien de cet enlèvement..)

ÉMILIA, *aux villageois.*

Mes amis, je suis vivement touchée des témoignages d'attachement que vous venez de me donner; retournez à vos travaux et dites à ceux d'entre vous que je n'ai pu voir, combien Émilia les aime.

(Les villageois saluent et s'éloignent par la gauche, en remerciant Émilia.)

LÉONARD, *bas aux pirates, pendant qu'Emilia remonte pour voir plus longtemps les villageois.*

Je vais suivre ces bonnes gens jusqu'à ce que je sois assuré qu'ils ne pourront venir au secours d'Émilia; ayez les yeux sur moi, au signe que je vous ferai de loin vous l'enlèverez et la transporterez au vaisseau.

(Il suit les paysans à gauche.)

CARLI, *bas.*

Sois tranquille.

SÉBASTIANO.

C'est comme si la chose était faite.

SCÈNE XIV.

CARLI, SÉBASTIANO, LORÉDAN, ÉMILIA, LUDOVIC, FLORETTA, JÉRONIMO, PIRATES DÉGUISÉS.

LORÉDAN, *déguisé en vieillard, avec une longue barbe et couvert d'un manteau, descend conduit par Ludovic.*

(*A part*). Ludovic a reconnu, parmi ces chanteurs, la voix de Léonard. Sans doute il médite quelque projet sinistre (*Avec une voix cassée*). Signora, je me rends à vos ordres.

ÉMILIA.

Bon vieillard, il existe, m'a-t-on dit, dans la moyenne région de l'Étna, des familles pauvres. Les fréquents voyages que vous y faites ont dû vous mettre à même de les connaître.... Je désire que leurs bénédictions s'unissent à celles des habitants de la vallée, et je vous prie de répartir entre eux cette faible somme. Je ne bornerai pas là mes dons. Rentrons, Floretta.

(Elle remet une bourse à Lorédan, et se dispose à rentrer dans le parc.)

CARLI, *bas à ses camarades.*

C'est à présent. Je viens de voir le signe de Léonard.

LORÉDAN, *à part.*

Qu'entends-je !

SÉBASTIANO.

Allons, courage, cette proie ne sera pas difficile à saisir.

LORÉDAN, *à demi voix, mais avec énergie, en se tournant vers les pirates.*

Arrêtez ! je vous l'ordonne au nom de Spalatro.

CARLI ET SÉBASTIANO, *avec l'air du doute.*

Spalatro !

LORÉDAN.

Reconnaissez sa bague, et loin de faire la moindre offense à la duchesse, prosternez-vous à ses pieds.

SCÈNE XV.

CARLI, SÉBASTIANO, LÉONARD.

LÉONARD *accourt, et arrive au moment où Jéronimo pousse et ferme la grille à double tour.*

Maladroits! que faites-vous? vous la laissez échapper!...

CARLI.

C'est par ordre de Spalatro.

LÉONARD.

Qui vous a transmis cet ordre?

SÉBASTIANO.

Un guide de l'Etna.

CARLI.

Il nous a fait voir l'anneau de notre chef.

LÉONARD, *à part.*

Malédiction! c'est Lorédan lui-même!... Perfide!... tu crois m'avoir joué!... Malheur à toi!... (*Aux Pirates.*) Mes amis, faites le tour du parc et courez vous mettre en embuscade auprès de la grande porte du château; selon toute apparence la suite d'Emilia ne sera pas nombreuse, il nous sera facile de l'enlever et de la conduire à bord. Je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

CARLI.

Suffit.

SÉBASTIANO.

Courons.

(Tous les pirates, dirigés par Carli et Sébastiano, sortent vivement par la droite.)

SCÈNE XVI.

LÉONARD, *puis des* HABITANTS DE LA VALLÉE.

LÉONARD.

Quant à toi, traître, puisque tu nous abandonnes, nous ne te devons plus aucun ménagement. Je viens de voir des

sbires à quelque distance, et je vais te remettre en leurs mains. J'ai exprès éloigné mes compagnons. L'invincible ascendant que tu exerces sur eux aurait pu contrarier mes desseins; ils auraient voulu te sauver peut-être, et moi je veux te perdre. Tu sauras ce qu'il en coûte pour affronter Léonard. Aux armes! (*Aux Habitants qui accourent.*) Mes amis, j'ai surpris Spalatro.

LES HABITANTS.

Spalatro!

LÉONARD.

Aux armes!

LES HABITANTS.

Aux armes!

SCÈNE XVII.

LE CHEF DES SBIRES, LÉONARD, HABITANTS DE LA VALLÉE, SBIRES.

LE CHEF DES SBIRES.

Pourquoi ces cris?

LÉONARD.

Monsieur l'officier, le fléau de la Sicile, le redoutable Spalatro est ici; je l'ai reconnu sous les habits d'un guide de l'Etna; il vient d'entrer dans l'hospice. Hâtez-vous de le surprendre; il ne saurait vous échapper.

(Les sbires montent avec empressement. Les paysans armés sont accourus et gravissent le rocher. Les femmes et les enfants sont en bas: tous ont les yeux tournés vers le fond, à gauche. Le chef des sbires frappe à la porte de l'hospice; on ne l'ouvre pas; les sodats l'enfoncent et entrent.)

SCÈNE XVIII.

LORÉDAN, LUDOVIC, CHEF DES SBIRES, LÉONARD, HABITANTS DE LA VALLÉE, SBIRES.

(La partie du massif de la madone qui est en face du public s'ouvre, et l'on en voit sortir furtivement, d'abord Ludovic qui regarde si la sortie n'est pas dangereuse, puis Lorédan.)

LORÉDAN.

Volons à Catane rejoindre ma chère Emilia.

(Ils disparaissent dans la forêt à gauche. Les sbires sortent de l'hospice, et annoncent qu'ils n'y ont pas trouvé Spalatro. Léonard est furieux d'avoir échoué dans son projet de vengeance. Surprise des villageois. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Le théâtre représente l'intérieur du palais du duc de Belmonte. Dans un angle au fond, à gauche, est l'entrée d'une chapelle où l'on arrive par un bel escalier. Des portes latérales : celle de gauche communique au dehors et celle de droite à des appartements.)

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉRONIMO, FLORETTA.

JÉRONIMO, *aux genoux de Floretta.*

Ouf! enfin après trente-deux mois de soupirs, je l'ai dit.

FLORETTA.

Quoi donc?

JÉRONIMO.

Ce mot si difficile.

FLORETTA.

Hé bien, vrai! je ne l'ai pas entendu.

JÉRONIMO.

Attendez, je vais le répéter. (*Il pousse un gros soupir.*) Charmante Floretta je vous aime.

FLORETTA.

Comment! c'est là ce grand mot, ce mot si difficile !... Mais vingt personnes me le disent tous les jours, et sans peine.

JÉRONIMO.

Et vous écoutez ces vingt étourdis?

FLORETTA.

Non.

JÉRONIMO.

A la bonne heure.

FLORETTA.

Je n'écoute que le vingt-unième.

JÉRONIMO.

Ce vingt-unième, c'est...

FLORETTA.

Celui qui le dit le mieux. Vous le connaissez bien.

JÉRONIMO.

Peut-il vous le dire avec plus de sentiment, plus de sensibilité, plus de...

FLORETTA.

Il me dit tout simplement : Je t'aime, Floretta. Je lui réponds, et moi aussi, Ludovic. Nous nous embrassons, et voilà tout.

JÉRONIMO, *se levant.*

Santa madona !... c'est bien assez.

FLORETTA.

Il va m'épouser : ce sont des arrhes ; cela ne se refuse jamais.

JÉRONIMO, *pleurant d'une manière comique.*

Il va vous épouser, Mademoiselle !... et moi, que deviendrai-je ?

FLORETTA.

Un des convives de la noce.

JÉRONIMO.

Je deviendrai un homme mort, Mademoiselle. Je vous aimais avant ce Ludovic ; et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est que ce Ludovic ? un jeune écervelé, un jeune...

FLORETTA.

Précisément un jeune... et vous êtes vieux.

JÉRONIMO, *suffoqué.*

C'est un aventurier, comme son maître le seigneur Giovanni ; car il ne faut pas croire que la Signora soit plus raisonnable que vous.

FLORETTA.

Je ne puis suivre un meilleur exemple.

JÉRONIMO.

Ce mariage est blâmé hautement par les personnes sensées.

FLORETTA.

Suffit qu'il nous convienne.

JÉRONIMO.

Des gens qui tombent des nues.

FLORETTA.

Juste à nos pieds! Qu'est-ce que cela fait, s'ils y tombent avec grâce?

JÉRONIMO.

Tout cela n'ira pas comme vous le pensez.

FLORETTA.

Tant pis.

JÉRONIMO.

Je n'y tiens plus!

FLORETTA.

Et moi, j'y tiens beaucoup.

JÉRONIMO, *étouffant.*

Oh! oh! adieu, Mademoiselle.

FLORETTA, *avec beaucoup d'aménité.*

Adieu. Ah! vous êtes charmant. Voilà le premier mot aimable que vous me dites.

SCÈNE II.

LUDOVIC, FLORETTA, JÉRONIMO, VALETS, *qui apportent de riches présents dans des corbeilles élégantes.*

LUDOVIC.

Tiens, Floretta, regarde et admire.

FLORETTA.

Ce sont des présents de noces pour ma maîtresse?

LUDOVIC.

Prends garde! n'approche pas; cela t'éblouirait.

(Floretta et Ludovic regardent.)

JÉRONIMO, *à part.*

Quelle magnificence! Mais comment ce Giovanni peut-il être si riche? On ne lui connaît point de propriété. Quoi! je ne découvrirai pas.

FLORETTA, *essayant un voile.*

Le beau voile! comme cela m'irait!

LUDOVIC.

Une toilette simple te rend plus jolie. Mais ne dérange rien, Floretta; mon maître va venir....

JÉRONIMO, *à part, dans le fond.*

Il va venir?...

LUDOVIC.

Et peut-être il serait fâché....

FLORETTA.

Tu as raison.

JÉRONIMO, *à part, pendant que Ludovic et Floretta ont le dos tourné et referment les corbeilles.*

Si j'osais l'épier! Oui, de cet appartement, je puis...En empêchant le mariage du maître, j'empêche nécessairement celui du valet, et je reprends mes espérances. Dans tous les cas, quand on n'est pas heureux, c'est un grand plaisir de troubler le bonheur des autres. Hé mon Dieu! combien d'honnêtes gens n'ont pas d'autre jouissance. (*Il entre sans être vu dans l'appartement de droite.*) Le voici.

SCÈNE III.

LUDOVIC, LORÉDAN, FLORETTA.

LORÉDAN, *vêtu en riche seigneur sicilien.*

Hé bien, Ludovic, ces présents ne sont pas encore remis à la belle Émilia?... Tu retardes l'instant de mon bonheur, (*Bas*), et pourtant tu sais si je dois le hâter.

LUDOVIC.

J'y vais, Seigneur.

LORÉDAN, *à Ludovic.*

Tu as donné ma lettre?

LUDOVIC.

Oui, Seigneur.

FLORETTA.

Ne le grondez pas, ce pauvre Ludovic; c'est moi qui l'ai retenue.

(Ludovic sort avec les domestiques qui portent les présents.)

SCÈNE IV.

FLORETTA, LORÉDAN.

LORÉDAN.

Tu l'as retenue ? et pourquoi ?

FLORETTA.

Parce que... Seigneur... il y a deux choses qu'une jeune fille ne laisse jamais passer sans leur jeter un petit regard.

LORÉDAN.

Ce sont....

FLORETTA.

De beaux ajustements, et celui qu'elle préfère.

LORÉDAN.

Ta franchise me plait.

FLORETTA.

Et puis, Seigneur, comme je dois épouser Ludovic en même temps que vous serez uni à ma maîtresse, je regardais si, par hasard, parmi ces présents de noces, il n'y en aurait pas...

LORÉDAN.

Pour toi ?

FLORETTA, *faisant la révérence.*

Oui, Seigneur.

LORÉDAN.

Non, mon enfant. Mais reconnaissant du zèle que tu as mis à me servir auprès d'Émilia, j'ai voulu que tu en fusses récompensée de ma main. Tu as déjà le prétendu.

FLORETTA.

Oui, Seigneur.

LORÉDAN, *lui donnant une grosse bourse.*

Voilà pour les ajustements.

FLORETTA.

Grand merci, Seigneur, je cours rejoindre Ludovic, et offrir avec lui vos jolis présents. Je n'oublierai rien de ce qui pourra les embellir ; je parlerai beaucoup de vous, c'est le moyen de les rendre plus précieux encore.

(Elle sort en courant par le fond à droite. Un grand portique, qui est vis-à-vis de l'escalier de la chapelle, conduit à l'appartement d'Émilia.)

SCÈNE V.

LORÉDAN, JÉRONIMO, *caché*.

LORÉDAN.

Émilia connaît donc maintenant toutes mes infortunes. Elle me plaint et n'a point changé de résolution. Trop heureux Lorédan!...

JÉRONIMO, *à part*, *entr'ouvrant la porte*.

Lorédan!... Serait-ce le fils du proscrit?

LORÉDAN.

Je touche enfin au moment qui va mettre le comble à mes désirs, à ma félicité. Si mes aveux lui avaient déplu, déjà une réponse accablante m'aurait été adressée; j'y aurais lu ces mots terribles : «En vain tu te crois innocent, tu m'as abusée; je ne vois plus dans ce Giovanni, que j'aimais, qu'un misérable chef de pirates. »

JÉRONIMO, *à part*.

Un chef de pirates!...

LORÉDAN.

» Fuis, éloigne-toi pour jamais de Catane. »

JÉRONIMO, *à part*.

Ah! mon bon Dieu! qu'est-ce que j'ai entendu?

LORÉDAN.

Ces mots affreux, Émilia ne les a pas dits; sa main ne les a point tracés; elle m'excuse, me pardonne... Elle sera mon épouse... Ah! de quel poids mon cœur se sent soulagé!... Je cours à ses pieds la remercier de mon bonheur et de son indulgence.

JÉRONIMO, *à part*.

Il faut que j'aille bien vite prévenir M. le Duc.

(Il voit Carli et rentre.)

SCÈNE VI.

CARLI, LORÉDAN, JÉRONIMO.

(Au moment ou Lorédan va disparaître à droite, Carli, vêtu d'un habit de livrée, l'arrête par son manteau, et lui présente mystérieusement une lettre.)

CARLI.

Le comte Giovanni ?...

LORÉDAN.

C'est moi.

CARLI.

Lisez.

LORÉDAN, *avec inquiétude.*

Êtes-vous de la maison ?

CARLI.

Oui, Seigneur.

JÉRONIMO *à part.*

Il ment; c'est la première fois que je le vois.

LORÉDAN, *à part.*

Je suis perdu... Cette lettre est d'Emilia; elle contient mon arrêt. Grand Dieu! et je me félicitais!..Ouvrons..Je tremble..

JÉRONIMO, *à part.*

Écoutons encore, voici du nouveau ; peut-être apprendrons-nous...

(Il redescend, balance, et paraît être dans une affreuse perplexité; pendant ce temps Carli s'éloigne et disparaît, après avoir fait un geste menaçant.

SCÈNE VII.

LORÉDAN, JÉRONIMO.

LORÉDAN, *après avoir longtemps hésité, ouvre enfin cette lettre.*

Non, elle n'est point d'Émilia; elle est du farouche Léonard. Il me poursuivra donc partout ! *(Il lit :)* « Perfide Spalatro.........

JÉRONIMO, *à part*, *balbutiant*.

Spa... Spa... latro !... En voici bien une autre !

(Il tombe sur un fauteuil et tremble de tous ses membres.)

LORÉDAN *lit*.

« J'ai retrouvé tes traces, en vain tu crois m'échapper ; je te défends d'épouser Emilia, et ne te donne plus qu'une heure. Choisis entre nous et l'échafaud. » LÉONARD.

JÉRONIMO, *à part*.

Ce que j'ai de mieux à faire c'est de me sauver.

(Il remonte la scène avec précaution.)

LORÉDAN, *avec fureur*.

Le monstre !.... qui donc a osé m'apporter cet insolent écrit ? (*Il regarde à gauche et tire son épée.*) Où est-il ? que ma main punisse son audace.

(Il se retourne à droite en remontant, et se trouve en face de Jéronimo qui tombe à genoux, sans oser lever la tête.)

JÉRONIMO, *à demi mort de peur*.

Grâce, grâce, seigneur Spalatro !

LORÉDAN.

Spalatro !... (*A part.*) Saurait-il ? (*Haut.*) Y penses-tu, Jéronimo ?... Calme-toi... Que signifie ?...

JÉRONIMO.

Oh! cette lettre me l'a bien dit.

LORÉDAN.

Cette lettre !... c'est par erreur qu'on me l'a remise..... ce valet s'est trompé, et j'espère qu'il sera chassé de la maison.

JÉRONIMO.

Ce valet ! il n'est pas de la maison.

LORÉDAN, *à part*.

Je respire ! il n'est pas.... (*Haut.*) Tu le vois, bon Jéronimo, tous deux nous sommes dupes d'une méprise.

JÉRONIMO.

Non, Seigneur Spalatro, je vous ai entendu tout à l'heure vous nommer Lorédan, et misérable chef de pirates.

LORÉDAN, *à part*.

Il sait tout (*Haut.*) Et que prétends-tu faire d'un tel secret?

JÉRONIMO.

Rien, rien, Seigneur. Seulement je vous prie de renoncer à ma bonne maîtresse, et de retourner avec vos gens.

LORÉDAN.

Je m'en garderai bien.

JÉRONIMO.

Comment! vous voudriez qu'elle devînt la femme d'un vol...

LORÉDAN, *avec colère.*

Hein!

JÉRONIMO.

D'un bri.....

LORÉDAN, *de même.*

Malheureux!... relève-toi et songe qu'un mot peut te coûter la vie. Que je sois Lorédan, Giovanni ou Spalatro, c'est Emilia seule qui doit se prononcer sur mon sort. Tu vois ce poignard?

JÉRONIMO.

Je le vois.

LORÉDAN.

Si tu ne gardes le plus profond silence; si un geste, un regard, un mot échappé tend à me trahir, tu tombes à l'instant percé de coups.

JÉRONIMO.

Cela suffit. Je ne ferai ni geste, ni signe; je ne hasarderai ni regard ni mot.

LORÉDAN.

Promets-tu?

JÉRONIMO.

Je promets.

LORÉDAN.

Jure.

JÉRONIMO.

Je jure.

LORÉDAN.

Prends cet or.

JÉRONIMO.

Je prends.

LORÉDAN.

Va t'en.

JÉRONIMO.

Je m'en vas.

LORÉDAN, *par réflexion.*

Non, reste.

JÉRONIMO.

Je reste.

LORÉDAN.

Là.

JÉRONIMO.

Là.

LORÉDAN, *à part.*

Je serai plus sûr de sa discrétion.

JÉRONIMO, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, LORÉDAN, FLORETTA, JÉRONIMO.

LUDOVIC, *accourant avec Floretta.*

Ah! Seigneur, la Duchesse est enchantée; vos présents ont paru choisis avec autant de goût que de magnificence; elle vous attend pour vous remercier.

FLORETTA.

Votre portrait lui a fait le plus grand plaisir; seulement elle lui a trouvé une teinte de mélancolie. . . . .

LORÉDAN, *à part.*

Dont la source est au fond de mon âme.

LUDOVIC.

Que fait dans ce coin le seigneur Jéronimo?

FLORETTA.

Il boude, cet enfant.

(Elle le lutine pendant le dialogue suivant.)

LORÉDAN, *bas à Ludovic.*

Jéronimo sait tout; ne le quitte pas.

LUDOVIC, *de même.*

Non, Seigneur.

LORÉDAN, *de même.*

Léonard veut empêcher mon hymen, je dois le hâter ; il faut qu'il soit conclu dans une heure.

LUDOVIC, *de même.*

Cela ne sera pas difficile ; tout le monde est impatient de le voir terminé.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, LORÉDAN, LE DUC DE BELLEMONTE, FLORETTA, JÉRONIMO.

LE DUC.

Venez, cher comte, venez ; Emilia vous attend ; il lui tarde de vous voir et de vous témoigner combien cette absence de huit jours, qu'elle a sollicitée, lui a paru longue. En venant vous chercher, mon ami, c'est assez vous dire que je partage son empressement et ses vœux, comme j'ai partagé les regrets et l'ennui que lui a causés votre séparation.

LORÉDAN.

Ah ! Seigneur, je n'ai jamais douté de vos sentiments ; ils me flattent autant qu'il m'honorent. Daignerez-vous m'en accorder aujourd'hui une nouvelle preuve qui me serait bien chère ?...

LE DUC.

Parlez, Giovanni.

LORÉDAN.

Tout est prêt, je le sais, pour notre union ; votre famille est réunie dans ce palais ; pourquoi retarder encore mon bonheur ?... Ah ! de grâce, conduisez-nous à l'autel ; je brûle d'y prononcer le serment solennel qui va m'engager pour toujours à ma chère Emilia.

LE DUC.

J'y consens volontiers, si ma fille n'y apporte aucun obstacle : venez.

(Lorédan, avant de sortir, recommande par un geste à Ludovic de ne pas quitter Jéronimo.)

SCÈNE X.

FLORETTA, JÉRONIMO, LUDOVIC.

FLORETTA, *à Jéronimo.*

Mais, parlera-t-il ?

JÉRONIMO, *à part.*

Le voilà parti ! (*Haut.*) Mademoiselle Floretta, sachez...

LUDOVIC, *venant à la gauche de Jéronimo, et d'un ton ferme.*

Silence !

FLORETTA.

Pourquoi donc silence ? Il nous dirait de si jolies choses !.. A présent nous ne le craignons plus ; notre hymen est arrêté ; parlez, Jéronimo.

JÉRONIMO.

Mademoiselle...

LUDOVIC, *bas.*

Assez.

FLORETTA.

Hé bien ?...

JÉRONIMO.

Tout à l'heure...

LUDOVIC.

C'est trop.

FLORETTA.

Comment, c'est trop ?

LUDOVIC, *bas à Jéronimo, en lui montrant un poignard caché.*

Jéronimo.

JÉRONIMO.

J'ai tout dit.

FLORETTA.

Voilà une jolie conversation !

JÉRONIMO, *à part.*

Il faut que ce petit Ludovic soit un apprenti pirate. Mon Dieu ! quel métier !

LUDOVIC.

Le cortége s'avance !... Il est clair que la signora a consenti, et toi...

FLORETTA.

Puisque ma maîtresse accepte, je ne puis refuser.

(Ludovic l'embrasse.)

SCÈNE XI.

LUDOVIC, JÉRONIMO, FLORETTA, LE DUC DE BELMONTE, LOREDAN, EMILIA, SEIGNEURS, SUITE.

LE DUC.

Jéronimo !

LUDOVIC, *bas à Jéronimo*,

Prends garde à ce que tu vas dire.

JÉRONIMO, *à part*.

Je ne dirai rien, ce sera plus sûr.

LE DUC.

Jéronimo !...

FLORETTA, *à Jéronimo*.

Répondez donc. Est-ce que vous n'entendez pas ?... Il a la tête un peu dérangée.

JÉRONIMO, *à part*.

On l'aurait à moins.

LE DUC.

Saurai-je enfin si tout est préparé dans la chapelle ?

FLORETTA.

Oui, Monsieur le Duc.

LE DUC.

Mes enfants, pendant le cours de l'union que vous allez former, rien ne détruira, je l'espére, le bonheur dont vous jouissez en ce moment. Giovanni, mon fils, toujours généreux, brave et loyal, vous vous montrerez constamment digne du rang que vous occupez dans le monde et de la famille irréprochable qui vous admet dans son sein. Vous prouverez que l'homme qui a marché jusqu'à votre âge dans le sentier de la vertu, ne dévie jamais.

LORÉDAN.

Oui, Seigneur, je vous réponds... de l'avenir.

LE DUC.

Et toi, mon Émilia, tu justifieras par des qualités aimables le choix d'un noble chevalier.

LORÉDAN, ÉMILIA, *s'inclinant.*

Oui, mon père.

(Le duc de Belmonte leur donne sa bénédiction.

JÉRONIMO, *à part.*

Hé bien! il se laisse bénir, ce maudit corsaire!

LORÉDAN, *bas à Ludovic, montrant Jéronimo.*

Que cet homme ne te quitte pas.

JÉRONIMO, *à part.*

Ah! mon Dieu! il lui dit peut-être de me tuer! un jour de noce?

LUDOVIC, *bas à Jéronimo.*

Allons, donnez la main à ma femme...

JÉRONIMO, *bas.*

C'est trop fort... vouloir que je la conduise à l'autel!

LUDOVIC, *bas.*

Point de réplique.

(Il le pousse; Jéronimo donne la main à Floretta.)

LE DUC.

Allons, mes enfants.

(Il donne la main à Émilia. On se dirige vers la chapelle. Le duc et sa fille ont déjà monté quelques degrés.

SCÈNE XII.

LÉONARD, LE DUC, ÉMILIA, LORÉDAN, LUDOVIC, FLORETTA, JÉRONIMO, SEIGNEURS, SUITE.

LÉONARD, *enveloppé d'un manteau, et déguisé par une barbe, enfin, dans le costume des guides de l'Etna, paraît en haut de l'escalier, et s'écrie d'une voix formidable.*

Arrêtez!

LORÉDAN, *à part.*

Léonard! ô Ciel!

LE DUC.

C'est un guide de l'Etna. Que veut-il?

LÉONARD, *tenant une lettre ouverte à la main.*

Duc de Belmonte, c'est à vous que je veux parler, à vous seul.

(Ce ton et l'ascendant de cet homme mystérieux imposent à tous les personnages. A mesure qu'il descend, tout le monde revient au-devant de la scène.)

LORÉDAN, *à part.*

Quel est ce papier? Je crois reconnaître! (*Bas à Émilia.*) Émilia, on vous a remis une lettre de moi, ce matin?

ÉMILIA, *de même.*

Non, Giovanni.

LORÉDAN, *à part.*

C'est elle! s'il la lit publiquement, je suis déshonoré.

(Tout le monde est en scène.)

LE DUC, *à Léonard.*

Parlez.

LÉONARD.

Je le répète, c'est à vous seul.

LE DUC.

Je suis au sein de ma famille, je n'ai point de secrets pour elle.

LORÉDAN, *à part, après avoir réfléchi.*

Le moyen est hardi, mais il peut seul me sauver.

LÉONARD, *au Duc.*

Que craignez-vous?

LE DUC.

Rien.

LORÉDAN, *qui a regardé Léonard avec attention.*

Rien! (*Au Duc.*) Seigneur, n'acceptez pas l'entretien que vous demande cet homme, vous avez tout à craindre de lui...; je le reconnais. (*Bas à Ludovic.*) Arrache-lui cette lettre.

LÉONARD, *avec un sourire amer.*

Ah! tu me reconnais!...

LORÉDAN.

Oui, sous les habits d'un guide de l'Etna, vous voyez Spalatro.

TOUS.

Spalatro !

(A ce mot, Émilia éprouve un tel effroi, que son père et Floretta sont obligés de la soutenir.)

LÉONARD.

Moi !... c'est...

LUDOVIC *accourt auprès de Léonard, lui enlève la lettre qu'il tenait de la main droite, et, à l'aide de quelques domestiques, lui met un mouchoir sur la bouche.*

(*A part.*) Je la tiens !

LORÉDAN, *tombant sur lui l'épée à la main, et le renversant à genoux.*

Oui, traître ! tu es Spalatro. Dis un mot de plus, et tu meurs.

LE DUC.

Le téméraire ! venir jusque dans ce palais ! Qu'il soit conduit devant le vice-roi ; j'irai moi-même après la cérémonie.

(Léonard est entraîné malgré sa résistance.)

LORÉDAN, *bas à Ludovic.*

Cours au port : rassemble les pirates, et qu'ils délivrent Léonard avant qu'il soit interrogé ; sans cela, je suis perdu.

LUDOVIC, *bas.*

Oui, Seigneur.

(Il suit Léonard.)

SCÈNE XIII.

LORÉDAN, ÉMILIA, LE DUC, JÉRONIMO, SEIGNEURS, SUITE.

LORÉDAN, *à part.*

Émilia n'a point reçu ma lettre ! je ne puis conclure cet hymen avant de l'avoir désabusée.

JÉRONIMO, *à part, en poussant un gros soupir.*

Oh! si j'osais parler.

LE DUC.

Ma fille, quel danger peux-tu redouter encore?

LORÉDAN.

Émilia, calmez votre frayeur.

LE DUC.

Viens, tout est prêt. Il me tarde de conclure ton mariage, pour aller ensuite...

LORÉDAN.

Seigneur, ne pensez-vous pas qu'il serait convenable de suspendre pour quelques instants la cérémonie? Cette scène a dû causer à Émilia une violente agitation.

ÉMILIA.

Il est vrai. Attendons un moment : la vue de cet homme m'a troublée à un point...

LE DUC.

Mes amis, rendez-vous à la chapelle, dans un instant, nous irons vous y retrouver.

LORÉDAN, *bas, à Jéronimo.*

Tu es maître de mon secret; moi, je le suis de ta vie!

JÉRONIMO, *de même.*

Ah!...

LORÉDAN, *de même.*

Parle, maintenant, si tu veux.

JÉRONIMO, *de même.*

Non... non... mais je vous remercie de m'avoir prévenu.

(Il suit le cortége et fait quelques pas du côté de la chapelle. Lorédan le regarde ; il se retourne et prend la route opposée. Tout le cortége se remet en marche et monte à la chapelle.)

SCÈNE XIV.

LE DUC, ÉMILIA, LORÉDAN.

ÉMILIA.

Le voilà donc, ce Spalatro! l'effroi de la Sicile!... une terreur secrète, et que je ne puis surmonter, semble depuis

trois ans le montrer sans cesse attaché à mes pas. Je le vois partout... Enfin, c'est dans ce palais, sous mes yeux, qu'il est arrêté... Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. On n'osera plus regarder maintenant, comme une faiblesse, cette frayeur que son nom seul m'inspirait!...

LE DUC.

Giovanni, d'où le connaissez-vous ce Spalatro?

LORÉDAN, *hésitant.*

J'ai combattu souvent avec lui.

LE DUC.

Mais on dit que, surtout dans le combat, et comme s'il craignait de laisser voir ses traits, il se couvre la figure d'un crêpe.

LORÉDAN.

En effet, cela est arrivé quelquefois, et cette circonstance vient à l'appui d'une conjecture qui me paraît vraisemblable; on assure que celui qui porte ce nom n'est pas ce que l'on croit.

LE DUC.

Lui! c'est le plus vil des hommes.

LORÉDAN.

Il est né, dit-on, d'un sang illustre; ses premières années s'écoulèrent au sein de la vertu. Son âme douce et tendre fut aigrie par le malheur; et ce fils, qui devait être l'orgueil de sa famille, est devenu, sans le vouloir, par d'horribles circonstances, la terreur de l'Italie.

LE DUC.

Sans le vouloir!...

LORÉDAN.

Peut-être s'il s'était trouvé dans une de ces positions heureuses, où la valeur et le génie mènent à tout, il se serait acquis une réputation honorable.

LE DUC, *avec ironie.*

Oui: et à défaut des périls qui donnent la gloire, il a embrassé ceux qui ne procurent que la honte et le mépris.

LORÉDAN.

S'il est tel qu'on me l'a dépeint, c'est un être bien à plaindre.

LE DUC.

Non, Giovanni; on vous a trompé. Cet homme paraît constamment agité par des passions sombres et violentes. Il est impossible que, dès sa jeunesse, il n'ait pas annoncé ce caractère féroce qui va le conduire sur le banc des assassins.

LORÉDAN, *levant les yeux au ciel.*

Des assassins !

LE DUC.

Oui, Giovanni, l'échafaud l'attend.

LORÉDAN, *avec un accent pénétré et une sombre énergie.*

Ah! que le méchant, ou celui qui passe pour tel, est malheureux sur la terre, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste seulement un prétexte pour se justifier ou pour adoucir la rigueur de leur jugement!... On ne considère pas les circonstances qui ont pu l'entraîner; on ne daigne point calculer si le torrent des passions n'a pas été plus rapide pour lui que pour tout autre, si l'injustice, la vengeance, la cruauté des hommes ne l'ont pas égaré dans un âge sans force, sans énergie. Non, on lui refuse jusqu'à des parents; il n'a pas compté d'amis; son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à l'aspect d'un infortuné. Son œil, sans larmes, s'est fermé froidement et avec indifférence à côté de la douleur qui veille et de la misère qui pleure. Grand Dieu ! n'est-ce donc pas assez qu'il soit criminel ou qu'il le paraisse? Ah! du moins, que l'indulgence et la douce pitié adoucissent l'amertume de son sort.

LE DUC.

Giovanni, la sagesse doit nous guider avant tout. Honorer les hommes vertueux, mépriser les pervers, tel doit être l'ordre immuable de la société. Cette indulgence que vous invoquez ne ferait qu'augmenter l'audace des scélérats.

ÉMILIA.

Ah! mon père, cet amour pour les malheureux, cette chaleur qu'il met à les défendre, prouvent dans Giovanni une âme peu commune.

LE DUC.

Oui, mais il faut se défier d'un enthousiasme qui ne serait pas également senti par ceux qui l'écouteraient. Je dis plus : on pourrait lui reprocher de ne pas mettre en pratique cette morale généreuse.

LORÉDAN.

Comment ?

LE DUC.

Oui, dans cette circonstance, par exemple, qui a découvert Spalatro ?... vous. Qui l'a fait arrêter ?... vous. Qui va le conduire à la mort ?... vous.

LORÉDAN, *avec vivacité.*

Il est vrai... Je n'ai pas été le maître d'un mouvement... (*Embarrassé.*) de jalousie.

LE DUC, ÉMILIA.

De jalousie !

LORÉDAN.

Oui, ce Spalatro, cet homme flétri par l'opinion, chargé de votre haine.....

LE DUC, ÉMILIA.

Hé bien ?

LORÉDAN, *à Émilia.*

Il ose vous aimer.

ÉMILIA.

Grand Dieu !

LORÉDAN.

Sans espoir.

LE DUC.

Serait-ce cet amour qui l'aurait empêché depuis quelques années de porter comme auparavant la désolation dans nos contrées ? Sa troupe ne s'y montre plus ; on ajoute même, qu'au grand étonnement des Siciliens, on l'a vu défendre quelques-unes de leurs habitations contre des pirates étrangers.

LORÉDAN.

Oui, il veut faire cesser cet effroi qui accompagne son nom. Vous le voyez, Émilia, les sentiments les plus op-

posés en apparence peuvent se trouver réunis dans le cœur de l'homme, et l'on ne doit pas frapper d'une entière réprobation le malheureux qui éprouve le pouvoir du bien au milieu des prestiges du mal.

ÉMILIA.

De grâce, Giovanni, éloignez ces réflexions, elles jettent dans mon âme un trouble...

LORÉDAN.

Au milieu des mouvements d'horreur que vous inspire Spalatro, vous sentez donc la force des raisons qui combattent pour lui ?

ÉMILIA.

Oui, Giovanni, je suis si disposée à vous croire ! Je cède à l'ascendant irrésistible que vous exercez sur moi. Oui, s'il est tel que vous le dépeignez, je dois le plaindre !...

LORÉDAN, *s'oubliant.*

Le plaindre ?... Un jour peut-être il méritera...

ÉMILIA.

Quoi donc ?... Je ne vous comprends plus.

LORÉDAN.

Pardonnez à une âme vivement émue. Je me suis mis un moment à la place de cet infortuné, et...

SCÈNE XV.

FLORETTA, LE DUC, ÉMILIA, LORÉDAN, JÉRONIMO.

FLORETTA, *descendant vivement de la chapelle.*

Seigneur, on se demande dans la chapelle si le mariage aura lieu. L'inquiétude est générale ; chacun craint de voir retarder une fête qui doit causer un plaisir universel.

LE DUC.

Allons, mes enfants, laissons-là Spalatro. Ces réflexions tristes nous ont occupés trop longtemps ; que le tableau d'un bonheur pur succède à des images affligeantes pour l'humanité.

LORÉDAN, *à part.*

Quel combat dans mon cœur! l'amour, la délicatesse...

LE DUC.

Ce pirate audacieux s'est probablement flatté d'empêcher votre mariage, et moi j'insiste pour qu'il soit conclu sans retard; agir autrement serait une faiblesse; il croirait peut-être nous avoir intimidés.

LORÉDAN, *à part.*

Elle plaint Spalatro; sans doute elle me pardonnera.

(Le Duc, les prenant par la main, les conduit à la chapelle.)

SCÈNE XVI.

JÉRONIMO, FLORETTA.

FLORETTA.

Ludovic ne revient pas! pauvre Floretta! c'est bien agréable de voir les autres se marier, et de rester seule en face de cette triste figure, tandis que... Ah! mon dieu!

JÉRONIMO.

C'est bon! c'est bon! vous serez bien heureuse d'y revenir à cette triste figure. Car c'est fini, vous n'épouserez jamais votre Ludovic. Je sais des choses que je vais dire tout haut dans la chapelle, et qui feront frémir tous les assistants.

FLORETTA.

Oh, le vieux méchant! si c'était une bonne action vous ne seriez pas si pressé.

(Elle le pousse et monte à la chapelle.)

JÉRONIMO.

Oui! je vais le dire à haute et intelligible voix! encore.

(Il s'achemine vers la chapelle.)

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, JÉRONIMO.

LUDOVIC, *qui a entendu les derniers mots, vient le prendre par le bras.*

Qu'est-ce que tu vas dire? je te défends d'aller plus loin, et d'ouvrir la bouche sans ma permission.

JÉRONIMO, *à part, dans un coin à droite.*

C'est le diable que ce petit homme!

LUDOVIC, *au milieu du théâtre.*

J'arrive trop tard, tout le monde est entré, et je n'ose troubler la cérémonie; mais qu'importe! demain j'aurai mon tour, et mon bonheur s'augmentera par la certitude d'avoir rendu un service important à mon maître. Léonard ne paraîtra pas devant le Vice-Roi: cinquante de nos gens sont embusqués dans les rues de Catane, pour l'enlever aux sbires. Cette attaque était indispensable; Léonard, par vengeance, aurait tout déclaré.

(On entend une musique religieuse. Ludovic regarde de loin ce qui se passe dans la chapelle.)

Monsieur le Duc joint les mains de Lorédan et d'Emilia; Lorédan pâlit... Emilia reçoit l'anneau nuptial, une douce joie anime tous ses traits... Mon maître regarde de ce côté. (*Il fait un signe.*) Il paraît me comprendre, car il sourit. Maintenant le ministre bénit leur union.... les voilà mariés. Tous les vœux de Lorédan sont enfin comblés. Puisse ce jour si ardemment désiré mettre un terme à ses infortunes!... On se remet en marche... Je vais consoler ma chère Floretta.

SCÈNE XVIII.

(Le cortége redescend au son d'une musique très-animée. La joie brille sur tous les visages.)

FLORETTA, LUDOVIC, LORÉDAN, ÉMILIA, LE DUC, JÉRONIMO, SEIGNEURS, SUITE.

LUDOVIC, *se glissant près de Lorédan, à demi voix.*

Léonard est sauvé!

LORÉDAN, *de même.*

Je respire.

LE DUC.

En dépit des méchants, et malgré les obstacles qu'ils s'étaient flattés de mettre à votre bonheur, le voilà conclu cet

hymen tant désiré. Il assure à ma fille un noble et généreux protecteur, et me donne la consolante espérance de voir perpétuer un nom recommandable par quelques vertus.

LORÉDAN.

Ah! Seigneur, ma joie ne se peut contenir. Emilia, dites que vous la partagez.

ÉMILIA, *toujours avec une langueur qu'elle ne peut surmonter.*

Oui, Giovanni, je la partage.

LORÉDAN.

Je puis donc maintenant défier le malheur de m'atteindre.

SCÈNE XIX.

LE CHEF DES SBIRES, LORÉDAN, LE DUC, ÉMILIA, FLORETTA, JÉRONIMO, LUDOVIC, SEIGNEURS, SUITE.

ÉMILIA.

Des Sbires!

LE CHEF DES SBIRES.

Le Seigneur Giovanni?

LORÉDAN.

Que me voulez-vous?

LE CHEF.

Vous arrêter.

TOUS.

L'arrêter!

LE CHEF.

Par ordre du Vice-Roi.

ÉMILIA.

O Ciel!

LE DUC.

Quel peut être le motif de cet ordre?

LE CHEF.

Ce Spalatro que vous aviez l'intention de livrer au Vice-Roi, et qui vient d'être sauvé par sa troupe...

TOUS.

Sauvé!

LE CHEF.

A dit avant de fuir : le prétendu Giovanni qui m'a dénoncé....

TOUS.

Eh bien!...

LE CHEF, *bas au Duc.*

Est lui-même un pirate.

LE DUC, *d'une voix étouffée.*

Un pirate ! quelle horrible accusation !

ÉMILIA.

Que dit-il, mon père ?

LE DUC.

Vous le saurez, Émilia.

LORÉDAN, *à part.*

Infâme Léonard ! (*Haut.*) Je vous suis, Messieurs. Remettez-vous, Emilia, je reviendrai bientôt près de vous.

LE DUC.

Le misérable a voulu se venger ; mais je vais avec vous, Giovanni, nous aurons bientôt détruit l'effet de cette calomnie. Émilia, va nous attendre à la vallée de l'Etna, nous ne tarderons pas à t'y rejoindre.

JÉRONIMO, *à part.*

Enfin, je pourrai donc parler !

LORÉDAN, *bas à Jéronimo.*

Je te le défends : partout tu seras entouré de surveillants invisibles ; tu tomberas mort à la première indiscrétion.

JÉRONIMO, *tremblant.*

C'est dit.

LORÉDAN, *qui s'est approché d'Émilia et lui baise la main.*

Au revoir, mon Émilia ! ma bien-aimée.

ÉMILIA, *dans un espèce de délire.*

Adieu ! (*A part.*) Je ne sais quelle secrète épouvante s'empare de moi, Giovanni ! (*Il se retourne.*) Quelle douleur dans ses regards !... d'affreux pressentiments... Ah ! mon Dieu ! fais qu'ils ne se réalisent pas !

(Giovanni sort avec le Duc et Ludovic. Les sbires le précèdent. Émilia a l'œil hagard et paraît en proie à d'horribles pensées. Floretta la

soutient et la console. Jéronimo est dans la stupeur. Tous les personnages invités à la noce sont consternés et dans l'attente de l'événement. La toile tombe.)

ques... A la vérité, nous y trouvons notre compte ; nous y avons, grâce à lui, fait des prises superbes ; mais la plus riche proie vient-elle s'offrir à nous dans ce pays, nous l'entendons, la tête couverte de son voile noir, nous crier d'une voix tonnante : arrêtez, Spalatro vous l'ordonne ; et nous voilà muets de crainte et soumis comme des enfants.

CARLI.

Cela doit être. Nous avons juré de lui obéir ; ce n'est qu'à cette condition qu'il a accepté le commandement ; nous devons la remplir.

SÉBASTIANO.

Je voudrais bien savoir ce qu'il dira, quand il apprendra que nous avons fait disparaître cette Emilia dont le diable l'a amouraché. Ne crains-tu pas que sa colère ne retombe sur nous ?

CARLI.

Nous dirons que Léonard nous l'a ordonné. En l'absence du capitaine, on doit obéir au lieutenant.

SÉBASTIANO.

Et nous dirons vrai. A peine échappés à la griffe des sbires, il a juré la mort de cette femme qui nous perd, dit-il, et c'est nous qu'il a désignés.

(On entend parler en dehors.)

CARLI.

Paix ! j'ai cru entendre parler.

(Ils se lèvent, vont se cacher près du palier, et prêtent l'oreille.)

SÉBASTIANO.

On vient... C'est le vieux majordome.

CARLI.

Et la petite camériste.

SÉBASTIANO.

Elle est aussi gentille qu'il est laid.

CARLI.

Ce n'est pas peu dire. Décampons.

SÉBASTIANO.

Pas tout à fait. Plaçons-nous sur les rochers, de manière à entendre sans être vus.

(Ils remettent les siéges en place, franchissent la balustrade et se postent sur le rocher, au-dessous de la saillie du plancher.)

SCÈNE II.

CARLI, FLORETTA, JÉRONIMO, SÉBASTIANO.

JÉRONIMO, *paraissant en haut de l'escalier. Il porte un panier.*

Nous y voilà !

FLORETTA, *portant également un panier.*

Je nè viens jamais à ce belvéder sans être horriblement fatiguée ; mais aussi plus de cent marches à monter !

(Elle s'assied.)

JÉRONIMO.

Je vous avais proposé de vous arrêter un instant dans la chambre du repos, qui se trouve au milieu de l'escalier....

FLORETTA.

Quelle idée a la Signora !.. elle ne se trouve bien qu'ici... Je crois en vérité qu'elle y passerait sa vie.

JÉRONIMO.

Vous n'avez pas voulu accepter mon bras ; je vous aurais soutenue.

FLORETTA, *rêvant.*

Quel motif a pu engager le Vice-Roi à faire arrêter le seigneur Giovanni ?

JÉRONIMO, *à part.*

Je le sais, moi, et je voudrais bien pouvoir le dire... Si j'osais !

FLORETTA.

Ce que le chef des sbires nous a dit est un conte...

JÉRONIMO, *à part.*

Si je n'avais pas peur de ces surveillants invisibles dont ce petit diable m'a menacé... mais il me semble les voir partout... ces invisibles !

FLORETTA.

Ah ! je meurs d'impatience de savoir comment tout ceci finira.

JÉRONIMO, *à part.*

Cela pourrait bien finir pour moi mieux que je ne l'espérais.

FLORETTA.

Jéronimo?

JÉRONIMO.

Mademoiselle.

FLORETTA.

Expliquez-moi donc pourquoi, lorsque je vous ai questionné dans le palais, vos réponses se sont bornées à ces mots : Mademoiselle... tout à l'heure...

JÉRONIMO.

Comment, vous voulez que je vous dise...

FLORETTA.

Oh! je vous en prie, mon bon petit Jéronimo.

JÉRONIMO, *transporté.*

Mon bon petit Jéronimo!...ne me parlez donc pas comme cela ; je ne pourrai plus vous résister.

FLORETTA.

C'est ce que je demande. Pourquoi, hein?

JÉRONIMO.

Serez-vous discrète, mademoiselle Floretta?

FLORETTA.

Ce doute...

JÉRONIMO.

Est naturel.

FLORETTA.

Je vous en prie, mon bien bon...

JÉRONIMO.

Oh, bien bon!

FLORETTA.

Bien aimable...

JÉRONIMO.

Oh! bien aimable.

FLORETTA.

Mon joli petit Jéromino.

JÉRONIMO.

Je n'y tiens plus! (*A part.*) Au fait, je dois avoir moins peur ici... Placé entre le ciel et l'eau, il me semble que je

n'ai rien à craindre des surveillants invisibles... à moins que ce ne soit des farfadets qui voltigent dans les airs.

FLORETTA.

Vous me refusez, Monsieur? c'est bon... je vous refuserai à mon tour.

JÉRONIMO.

Non, non, je ne vous refuse pas: (*Avec mystère et s'approchant très-près de Floretta.*) apprenez que cette bande de pirates qui désole les côtes de la Méditerranée et qui s'introduit partout, sous toutes les formes... est commandée...

CARLI *tire son stilet et le lève de manière que Jéronimo ne peut apercevoir que le bras et l'arme.*

Ah! vieux coquin, si je te tenais!

JÉRONIMO, *à part et tremblant.*

A mon Dieu! qu'est-ce que j'ai vu là.

(En tournant la tête vers la droite, il aperçoit Sébastiano. Sa frayeur est au comble.)

FLORETTA.

Et bien! est commandée...

JÉRONIMO, *balbutiant.*

Je n'en sais pas davantage, mademoiselle Floretta, vrai! je n'en sais pas davantage. (*A part.*) Je crains même d'en avoir trop dit.

FLORETTA.

Mais depuis ce matin, vous avez l'air d'un fou, monsieur Jéronimo. Vos paroles entrecoupées... on dirait que vous craignez de laisser percer...

JÉRONIMO.

Précisément, je crains de laisser percer. (*A part.*) Ce petit Ludovic me l'avait bien dit: partout tu seras surveillé... véritablement, mon courage est mis aujourd'hui à de rudes épreuves.

ÉMILIA, *en dehors.*

Jéronimo!

JÉRONIMO, *effrayé.*

Qui m'appelle?...

ÉMILIA, *de même.*

Floretta !...

FLORETTA.

C'est la Signora... comme sa voix est altérée !

(Elle va jusqu'au palier. Jéronimo la suit.)

SÉBASTIANO *à Carli, apprêtant son espingolle et feignant de remonter.*

Faut-il ?...

CARLI.

Non ; elle ne saurait nous échapper. Redescendons pour prévenir Léonard et prendre ses derniers ordres.

(Ils descendent et disparaissent.)

SCÈNE III.

ÉMILIA, FLORETTA, JÉRONIMO.

(Émilia monte éperdue, égarée.)

FLORETTA.

D'où naît cet effroi, Signora ?

ÉMILIA.

Avez-vous entendu ?...

JÉRONIMO, *à part.*

Non ; mais j'ai vu.

FLORETTA.

Entendu, quoi donc ?

ÉMILIA.

Ces mots qu'une voix sourde m'a fait parvenir: Émilia, tu es déshonorée !..

FLORETTA.

Peut-être votre imagination frappée...

ÉMILIA.

Non, non, Floretta, ce n'est point un illusion ; te le dirai-je même, j'ai cru reconnaître la voix terrible de cet homme qui a osé pénétrer dans le palais de mon père et que Giovanni a désigné comme le féroce Spalatro.

JÉRONIMO, *à part.*

Cela pourrait bien être.

FLORETTA.

Quelle idée!

JÉRONIMO, *à part.*

Pour mon compte, je voudrais être bien loin d'ici.

ÉMILIA.

Jéronimo!

JÉRONIMO.

Plait-il, Signora?

ÉMILIA.

Retourne au château de la vallée.

JÉRONIMO, *à part.*

C'est ce que je demande.

ÉMILIA.

Aussiôt que mon père et Giovanni paraîtront, tu leur diras que mon agitation ne m'ayant pas permis d'attendre l'issue des événements de Catane, je me suis rendue ici.

JÉRONIMO.

Oui, Signora.

ÉMILIA.

Fais-moi parvenir des nouvelles aussitôt que tu le pourras.

FLORETTA.

Ludovic.... il est alerte.

ÉMILIA.

Oui, par Ludovic ; va.

JÉROMINO *à part.*

Toujours son Ludovic!... Oh! je crois bien qu'il ne reviendra pas de sitôt.

(Il salue et descend.)

SCÈNE IV.

FLORETTA, ÉMILIA.

FLORETTA.

Calmez-vous, ma chère maîtresse ; que l'aspect de ces lieux dissipe vos alarmes. Songez qu'il y a huit jours, dans ce belvéder, à la même place que vous occupez, le seigneur Giovanni, assis à vos pieds vous adressait des vers amou-

reux ; rappelez-vous cette romance, qu'il vous chantait avec une expression si touchante, et que vous aviez tant de plaisir à entendre.

ÉMILIA.

Oui, Floretta, je goûtais un bonheur sans mélange ; mais tu me rappelles cette romance ; elle me parut renfermer un sens mystérieux, que je ne cherchai point à expliquer alors, et qui me frappe aujourd'hui ; je regrette maintenant de ne l'avoir pas retenue.

FLORETTA.

Je la sais, moi, Ludovic me l'a apprise.

ÉMILIA.

Redis-la moi ; peut-être en saisirai-je mieux le sens en l'appliquant à ma situation.

(Floretta va ouvrir une des armoires basses, placées dans les angles du fond, et en tire une guitare, puis elle va s'asseoir auprès de sa maîtresse sur un tabouret.)

FLORETTA, *chante.*

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Aimez celui que la vertu
Accompagna dès sa naissance ;
Dont rien n'a terni l'existence,
Dont le cœur n'est point corrompu ;
Mais celui qui, par infortune,
S'est égaré de son chemin,
Et qui, poussé par le destin,
Sent le remords qui l'importune :
Ah ! plaignez-le tout bas,
Ne le repoussez pas.

ÉMILIA.

Pourquoi cet intérêt qu'il semble vouloir jeter sur un être coupable, que le remords....Pourquoi cette distinction qu'il établit entre le vice et la vertu, pour que l'on plaigne l'un ?... Poursuis, Floretta.

FLORETTA.

SECOND COUPLET.

Donnez votre amour, votre main
A celui que chacun admire ;
Dont jamais on n'a pu médire,
Dont le cœur est sensible, humain ;
Mais celui qu'en tremblant on cite,
Quoique son cœur soit noble et bon,
Qui, forcé de prendre un faux nom,
Est proscrit sans qu'il le mérite :
Ah! plaignez-le tout bas,
Ne le repoussez pas.

ÉMILIA.

Celui qu'en tremblant on cite... (*Rêveuse.*) Mais on fait partout son éloge... Chacun l'aime...

FLORETTA.

Eh, Signora! quel sens cherchez-vous dans ces paroles? Cette tournure vague tient aux idées mélancoliques du seigneur Giovanni.

ÉMILIA.

Non, Floretta... ces vers cachent un motif... ils sont le résultat d'une pensée profonde...... (*Elle se lève.*) Grand Dieu!.... Non, non... c'est impossible.

FLORETTA.

Voici Ludovic.

ÉMILIA.

Ah! tant mieux.

SCÈNE V.

FLORETTA, LUDOVIC, ÉMILIA.

LUDOVIC.

Réjouissez-vous, Signora, mon maître me suit.

ÉMILIA.

Il est libre?

LUDOVIC.

Oui, Signora.

ÉMILIA.

A-t-il paru devant le Vice-Roi?

LUDOVIC.

Ils sont restés plus d'une heure ensemble; mais pendant cet entretien, il fallait voir l'impatience du peuple rassemblé devant le palais. Rendez-nous notre bienfaiteur, s'écriait-il, c'est l'ami des pauvres, le soutien des malheureux; rendez-le nous. Comme vous pouvez le penser, ces cris n'ont pas peu contribué à détruire les injurieux soupçons qui avaient fait arrêter mon maître. Cédant même aux instances des spectateurs nombreux qui s'étaient réunis sur la place, le Vice-Roi a paru au balcon, en tenant votre époux embrassé. Là, et pendant plusieurs minutes, l'air a retenti d'applaudissements universels et des bruyantes exclamations d'une joie portée jusqu'au délire. Vive Giovanni! entendait-on de toutes parts. Au moment où mon maître est sorti du palais, tous se sont jetés à ses pieds et l'ont emporté en triomphe jusque chez votre père. L'enthousiasme est tel qu'il n'a pu se dérober encore à leur empressement; mais il m'a chargé d'accourir près de vous pour vous donner ces détails; ils dissiperont, je l'espère, la vive inquiétude que les événements de cette journée ont fait naître en votre âme.

ÉMILIA.

Merci, bon Ludovic.

FLORETTA.

Embrasse-moi pour cette bonne nouvelle.

ÉMILIA, *après avoir réfléchi.*

Mais, dis-moi, sais-tu quel a été le motif de cet acte de sévérité?

LUDOVIC.

Signora...

ÉMILIA.

Tu hésites?...

LUDOVIC.

Pardon, Signora, je ne puis me permettre...

ÉMILIA, *à part.*

Toujours du mystère!

LUDOVIC.

J'entends du bruit... on vient. (*Il va au fond.*) C'est lui, Signora... c'est votre époux...

SCÈNE VI.

FLORETTA, LORÉDAN, ÉMILIA, LUDOVIC.

LORÉDAN, *entrant et embrassant Émilia.*

Chère Émilia !

ÉMILIA.

Giovanni !

LORÉDAN.

Pourquoi, ma bien-aimée, trouvé-je encore de l'altération sur ton visage ?

ÉMILIA.

Je ne puis le cacher, Giovanni. Diverses circonstances m'ont fait concevoir les plus vives inquiétudes. Ta présence devrait les calmer, sans doute ; mais une explication franche peut seule les dissiper entièrement.

LORÉDAN.

Une explication !

ÉMILIA.

Oui.

LORÉDAN, *à part.*

Le voilà donc arrivé, ce moment que je redoutais ! (*A Ludovic.*) Emmène Floretta ; conduis-la dans la chambre du repos ; vous m'y attendrez.

(Ludovic descend avec Floretta.)

SCÈNE VII.

LORÉDAN, ÉMILIA.

ÉMILIA.

Quel inconcevable motif a pu décider le vice-roi à faire arrêter un homme généralement estimé ? Il doit être bien grave.

LORÉDAN, *à part.*

Aveu cruel! cet entretien va décider du sort de toute ma vie...

ÉMILIA, *à part.*

Il paraît agité... tremblant... ô mon Dieu! que va-t-il m'apprendre?...

LORÉDAN.

Émilia, j'ai souvent invoqué votre indulgence pour le malheur...

ÉMILIA.

Ce sentiment lui est dû; mais en vous voyant comblé de toutes les faveurs de la fortune, riche surtout de l'estime publique et de la considération générale, je n'ai pas dû imaginer... Parlez, Giovanni, seriez-vous?...

LORÉDAN.

Malheureux!... oui, je l'étais... mais aujourd'hui... que dis-je? je vais peut-être le devenir pour toujours. Emilia, ne m'accusez point. Le ciel sait qu'avant la conclusion de notre hymen, j'ai voulu vous révéler mon secret.

ÉMILIA, *effrayée.*

Quel secret? je tremble...

LORÉDAN.

Une lettre en était dépositaire.

ÉMILIA.

Qui l'a reçue?

LORÉDAN.

La fatalité qui me poursuit l'a fait tomber entre les mains d'un autre.

ÉMILIA.

Et... que m'apprenait cet écrit?...

LORÉDAN.

Que je ne me nomme point Giovanni.

ÉMILIA.

O ciel!...

LORÉDAN.

Mais Lorédan.

ÉMILIA.

Lorédan!

LORÉDAN.

Fils d'un homme injustement banni et proscrit lui-même.

ÉMILIA, *respirant.*

Vous, Lorédan ! et cette proscription...

LORÉDAN.

A causé tous mes maux, et me fait craindre aujourd'hui.

ÉMILIA.

Craindre !... elle doit vous rassurer. Le malheureux, exilé de sa patrie, doit trouver partout des cœurs généreux et des protecteurs jusque dans ses ennemis. Jugez, ah ! jugez, cher Lorédan, ce que sera pour vous une épouse qui vous aime !...

LORÉDAN, *lui baisant la main.*

Émilia !

ÉMILIA.

Le vice-roi, sans doute, a pensé comme moi, et votre liberté, votre repos, doivent être la suite d'un aveu....

LORÉDAN.

Oui, le vice-roi m'a promis une prompte réhabilitation. Mais, Émilia, faut-il vous dire quelles furent les suites de la proscription de mon père étendue jusqu'à moi ?

ÉMILIA.

Cher Lorédan, tu ne dois rien me cacher.

LORÉDAN.

Et voilà ce qui déchire mon cœur, ce qui anéantit tout mon être.

ÉMILIA.

L'injustice des hommes... vous aurait-elle... égaré ?...

LORÉDAN.

Égaré ?... oui.

ÉMILIA.

Oubliant qu'il est beau de se venger à force de vertus... auriez-vous ?...

LORÉDAN.

Grâce au ciel, aucun crime n'a souillé ma vie... mais les apparences... le destin cruel qui me poursuivait et avait résolu de me perdre...

ÉMILIA, *défaillante.*

De vous perdre !

LORÉDAN, *à genoux.*

Émilia, promettez-vous de ne pas me mépriser ?...

ÉMILIA.

Vous mépriser ! juste ciel !... Qu'avez-vous donc fait ?

LORÉDAN, *à part.*

Je n'ose...

ÉMILIA, *tombant sur un siége.*

Ah ! tout mon sang se glace... je me sens mourir...

LORÉDAN.

Elle s'évanouit !... Floretta !... Ludovic !... du secours !.. ô mon Dieu ! prenez ma vie... mais conservez la sienne.... Ludovic ! Floretta !...

(Il descend et on l'entend appeler dans l'escalier. Emilia est sans connaissance. Vers le milieu de cette scène, le ciel s'est chargé de nuages noirs.)

SCÈNE VIII.

ÉMILIA *évanouie*, CARLI, SÉBASTIANO, PIRATES SUR LES ROCHERS.

SÉBASTIANO.

Vite ! arrivez vous autres.

CARLI.

Frappons-la, tandis qu'elle est seule.

(En un instant le sommet du rocher est couvert de Pirates qui gravissent à l'exemple de Carli et de Sébastiano ; ils se groupent sur le devant et sur les deux côtés ; les plus agiles sont arrivés à la balustrade et montent dessus. Cet aspect d'une femme évanouie et entourée de bandits est effrayant. Les poignards étincellent de tous côtés. Émilia va périr. On entend dans le lointain le mugissement de l'Etna; le volcan vomit des flammes.)

SCÈNE IX.

CARLI, LORÉDAN, ÉMILIA, SÉBASTIANO, PIRATES.

LORÉDAN, *remontant et tirant son poignard.*

Que vois-je?.. misérables! respectez mon épouse.

TOUS LES PIRATES, *frappant le rocher avec leurs poignards et en faisant jaillir du feu.*

La mort!

LORÉDAN.

Retirez-vous, je vous l'ordonne.

TOUS LES PIRATES.

Nous ne t'obéirons pas.

LORÉDAN.

Obéissez... à Spalatro.

(Il tire de son sein un crêpe noir dont il s'enveloppe la tête.)

LES PIRATES.

Spalatro!

(Ils baissent la tête, descendent insensiblement et finissent par disparaître tout à fait.)

ÉMILIA *se lève.*

Vous, Spalatro! grand Dieu!

(Elle tombe par terre en se cachant la figure avec les mains.)

SCÈNE X.

LUDOVIC, LORÉDAN, ÉMILIA, FLORETTA.

LUDOVIC, *accourant.*

Qu'est-il donc arrivé?

FLORETTA, *accourt à Émilia.*

Ma pauvre maîtresse!

LORÉDAN.

Un aveu nécessaire et terrible! elle sait tout; mais j'ai dû la sauver.

(On s'empresse autour d'Émilia; on la relève.)

ÉMILIA, *debout en face de Lorédan.*

Spalatro ! Ah ! cherchons dans cet abîme la fin de mes tourments.

(Elle s'élance sur la balustrade pour se précipiter dans la mer ; Floretta pousse un cri perçant. Lorédan et Ludovic la retiennent et la posent sur un siége, où elle reste anéantie. On entend le cliquetis des armes, le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie.)

LUDOVIC, *regardant en bas.*

Nos vaisseaux sont aux prises avec ceux des pirates... Je vois monsieur le Duc sur le pont, il dirige les manœuvres ; il ordonne l'abordage.

LORÉDAN.

Mon père ! ah ! je vole auprès de lui. Mes amis, prenez soin d'Émilia. Si le sort daigne enfin mettre un terme à mon existence trop malheureuse... dites à ma bien-aimée que je suis mort en prononçant son nom, et pour expier le mal que mes aveux ont pu lui faire. (*Il baise les mains d'Émilia.*) Adieu ! adieu ! Émilia...

(Il descend.)

SCÈNE XI.

LUDOVIC, ÉMILIA, FLORETTA.

(De toutes parts la fumée s'élève, le bruit du combat redouble, il est affreux.)

ÉMILIA, *ouvrant les yeux et paraissant sortir d'un songe.*

Où suis-je ? Ah ! c'est toi, Floretta... C'est vous, Ludovic ! Qu'entends-je ? d'où vient ce bruit ? (*Elle se lève.*) Pourquoi ce combat ? (*Elle regarde au fond.*) Me trompé-je ? O ciel ! je vois mon père parmi les combattants !... Il va périr... On accourt !... C'est Giovanni qui lui fait un rempart de son corps ! Ah ! il ne pouvait me donner une plus grande preuve d'amour... Les pirates sont vaincus, leurs bâtiments coulent à fond, l'air retentit des cris de victoire !

(On les entend dans l'éloignement.)

SCÈNE XII.

ÉMILIA, FLORETTA, LÉONARD, LUDOVIC.

LÉONARD, *gravissant le rocher par devant, à gauche.*
Beauté fatale! tu ne jouiras pas de son triomphe!
(Quand il est bien placé, il prend son espingole qu'il portait en bandoulière, et ajuste Émilia.)

LUDOVIC, *qui l'a vu monter, est sorti du belvéder, a fait le tour, sur le rocher en dehors, vient doucement derrière Léonard, et le frappe d'un coup de poignard.*
Scélérat! ton horrible dessein ne s'accomplira pas.
(Léonard tombe et roule de rocher en rocher.)

SCÈNE XIII.

FLORETTA, ÉMILIA, JÉRONIMO, LUDOVIC.

JÉRONIMO *arrive d'un air triomphant.*
Victoire! Signora! victoire!

ÉMILIA.
Je le sais.

FLORETTA.
Nous avons tout vu.

JÉRONIMO.
Et moi aussi, par une des fentes du rocher! Oh Dieu! quel combat! et les belles choses que le seigneur Giovanni a faites! oh, c'est fini, je l'aime à présent. C'est l'homme le plus brave que j'aie jamais vu.

SCÈNE XIV.

FLORETTA, ÉMILIA, LE DUC, LORÉDAN, LUDOVIC, JÉRONIMO, SOLDATS.

(Des soldats siciliens garnissent les rochers et viennent se grouper à la hauteur du belvéder. Le ciel s'éclaircit et laisse voir, dans toute sa beauté, la vue majestueuse de l'Etna, dont la furie est apaisée en ce moment.)

(Le Duc arrive, tenant Lorédan embrassé.)

ÉMILIA, *courant dans les bras de son père.*

Mon père !

LE DUC.

Émilia, embrasse aussi mon libérateur et ton époux... Tu hésites!... Tu peux m'en croire, il est digne de toi. Il a fait tant de belles actions, sous le nom de Giovanni, et empêché tant de mal, sous celui de Spalatro, que le vice-roi lui a pardonné.

LORÉDAN.

Émilia, le bien que j'ai fait, c'est à toi qu'il faut en rendre grâce, car c'est l'amour qui me l'a inspiré.

ÉMILIA.

Cher Lorédan, c'est l'amour aussi qui se chargera de la récompense.

(Émilia se jette dans les bras de Lorédan. La toile tombe.)

FIN DU BELVÉDER.

UNE VISITE

DE MME DE LA VALLIÈRE,

OU

LA DISGRACE DE BENSERADE.

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE ET EN VERS,

Reçue à l'unanimité, à la Comédie française, le 28 août, 1818.

AVANT-PROPOS.

Ce fut le 18 août 1818 que la Comédie Française reçut, à l'unanimité, cette petite pièce en un acte et en vers. C'était tout ce que j'avais voulu ; me faire lire au Théâtre français et obtenir une réception. Elle fut complète, et cela suffit à mon honneur. Après la lecture, mademoiselle Mars, qui avait eu la bonté de me donner des conseils que j'ai suivis, me fit la faveur de me dire, avec cette grâce charmante qu'on lui connaît :

« Monsieur, je me chargerai avec le plus grand plaisir du « rôle que vous m'avez offert. Il est à désirer que votre pièce

« soit aussi bien jouée que vous l'avez bien lue ; je vous en « fais mon compliment sincère. »

Malgré ces paroles encourageantes, je décidai que *Benserade* ne serait pas représenté. En admettant, me disais-je, le succès possible de cette pièce, que devait-il en résulter ? Fort peu de gloire et point d'argent. J'aurais eu huit à dix représentations tout au plus ; c'était la manière de l'époque, et ce n'était pas la mienne.

A quelque temps de là, le 31 mai 1819, Madame Dalayrac, que la mort devait frapper un mois plus tard (le 20 juin), voulut bien réunir quelques-uns de ses amis et des miens pour entendre, à Fontenay-sur-Bois, cette même pièce, que j'imprime aujourd'hui, au bout de vingt-trois ans, et dont je fais honneur à mon *Théâtre choisi*. Ces amis étaient au nombre de huit, savoir : de Favières, Bouilly, Pujoulx, et Vial ; puis Talma, Damas, Gavaudan et Martin. Hélas ! tous sont morts ; moi seul je reste !

Leur opinion me fut favorable, et tous voulaient me faire céder à leurs instances. La spirituelle Madame Dalayrac me raffermit dans mon refus, parce qu'elle partageait ma manière de voir. J'ai respecté la mémoire et le goût de cette femme spirituelle, qui était très-sévère, et que Marsollier redoutait plus que le feu. Pendant quinze ans, j'ai vécu

dans son intimité ; elle m'a entendu lire la moitié de mes drames, et elle a eu la bonté de me faire retrancher beaucoup de fautes.

Ainsi, je le répète, malgré l'avis des personnes qui assistaient à la lecture, à Fontenay-sur-Bois, j'ai cru devoir respecter scrupuleusement l'opinion de Madame Dalayrac.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME DE LA VALLIÈRE.	Mlle Mars.
BENSERADE, poëte français.	M. Damas.
LE DUC DE ROQUELAURE.	M. Monrose.
LE MARQUIS DE BERCY.	M. Armand.
ADÈLE, Comtesse de Senange, jeune veuve, parente de Benserade.	Mlle Rose Dupuis.
FLAMANT, domestique de Benserade.	M. Baptiste, cadet.

La scène est à Gentilly, chez Benserade, en 1671.

UNE VISITE

DE Mme DE LA VALLIÈRE,

OU

LA DISGRACE DE BENSERADE.

Le Théâtre représente un joli salon ouvert et donnant sur des jardins; à droite et à gauche deux cabinets.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMANT, *assis dans un grand fauteuil et se réveillant en sursaut**.

(Il regarde à sa montre.)

Je crois que j'ai dormi... voyons : ô Ciel! midi!
Et sept heures sonnaient lorsque je vins ici.
Paresseux!... beau dormeur!... c'est ainsi qu'on me nomme ;
On a raison, ma foi : partout je fais mon somme.
Et pourquoi? par ennui. Depuis ce maudit jour
Où mon maître a quitté Gentilly pour la cour,
Tous les plaisirs ont fui de cet aimable asile :
Je ne vois que les champs où j'avais vu la ville.
J'ai pour tout agrément une veuve à servir,
Que monsieur Benserade a grand tort de chérir,
Car elle aime en secret un amant jeune et tendre

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

Qui, trente fois le jour, me fait monter, descendre.
Quand mon maître saura... mais c'est sa faute aussi.
» Que ma cousine soit, m'a-t-il dit, libre ici;
» Maîtresse en ma maison; que pour sa compagnie
» Ceux qu'elle choisira par goût, par fantaisie,
» Soient reçus, bien traités.» Le marquis de Bercy,
Qu'il regarde toujours comme un intime ami,
S'est présenté; que faire? il fallait bien l'admettre.
S'en défendre?... il était homme à se le permettre.
Il est d'une imprudence!... il m'a promis pourtant
De ne plus revenir qu'avec mon agrément.

SCÈNE II.

FLAMANT, LE MARQUIS.

FLAMANT.

Le voilà!

LE MARQUIS.

Cher Flamant, permets qu'ici je voie...

FLAMANT.

Permets... il est bien temps.

LE MARQUIS.

Ah! je suis d'une joie!...

FLAMANT.

Moi, je sens une peur!...

LE MARQUIS.

Hier, dans le jardin,
Je donnais à ma veuve une tremblante main,
Moins tremblante pourtant que ce cœur où ses charmes
Portent tout à la fois le plaisir, les alarmes...

FLAMANT.

Je vous comprends, Monsieur.

LE MARQUIS.

Sur ce beau pavillon
Où Benserade fit mettre une inscription,
Nous jetons un regard, nous rougissons ensemble;

Ces vers disaient : « Venez, vous que l'amour rassemble,
» Venez dans ce séjour où les yeux indiscrets
» N'ont jamais du bonheur dévoilé les secrets. »

FLAMANT.

Je sais...

LE MARQUIS.

Sans y penser, sans en chercher la route,
Nous avançons...

FLAMANT.

Fort bien, vous y montez ?

LE MARQUIS.

Sans doute.

FLAMANT, *avec une inquiétude comique qui s'accroît par les réponses du marquis.*

(A part.) (Haut.)
Haï ! Haï ! Après, Monsieur...

LE MARQUIS.

Là, loin de tous les yeux
Pour la première fois j'osai trahir mes feux.
Cher Flamant ! Que d'esprit sa réserve nous cache !
Tout, dans Adèle, plaît, séduit, étonne, attache.
C'est elle chaque jour qui remplit ces jardins
De vers dont Benserade et d'autres seraient vains.
Mais dans quel embarras maintenant je me trouve ?
Je me suis dit auteur ; il faut que je le prouve,
Aujourd'hui, ce matin... et je viens de ce pas
Pour t'annoncer qu'il faut me tirer d'embarras.

FLAMANT.

Ah ! vous comptez sur moi ?... votre erreur est complète.
Depuis quand, s'il vous plaît, Flamant est-il poëte ?

LE MARQUIS.

Je sais, mon cher Flamant, que dans ce cabinet
Ouvert aux curieux, languissent en secret
Cent morceaux inédits, connus seuls de ton maître ;
Je vais les parcourir. J'en trouverai peut-être
Qui peindront trait pour trait ma situation.

Ton maître les oublie : il est humain, j'espère,
A des enfants perdus de redonner un père.

FLAMANT.

Si monsieur Benserade allait s'apercevoir ?...

LE MARQUIS.

Bon ! il est à la cour. Les honneurs, le devoir
(Avec malignité.)
L'occupent tout entier : Auprès de La Vallière
On le dit assidu.

FLAMANT.

C'est un ami sincère.
La duchesse longtemps intéressa le roi,
Et nous avons, Monsieur, trop d'honneur, trop de foi
Pour oublier jamais...

LE MARQUIS.

C'est fort bien. J'entre vite.
J'avouerai mon larcin un jour, s'il le mérite.

FLAMANT.

Cela s'appelle agir avec des procédés.
Pour piller un auteur, du moins vous demandez,
Et tant d'autres... suffit. Je consens pour vous plaire
A ce petit emprunt, mais surtout du mystère ;
Choisissez un sonnet que vous restituerez :
Je ne l'ai que prêté ; vous vous en souviendrez.

LE MARQUIS.

Oui, mon ami.

FLAMANT.

Surtout gardez-vous bien de dire
A l'aimable comtesse...

LE MARQUIS.

Ah ! vraiment ! tu veux rire ?
Suis-je assez maladroit pour aller me vanter
D'avoir pillé les vers qui vont la transporter ?
Sois tranquille.

FLAMANT.

(Il ouvre la porte du cabinet. Le marquis entre.)
Entrez donc.

SCÈNE III.

FLAMANT.

L'aventure est bizarre.
Pendant qu'à nous voler le marquis se prépare,
Si monsieur Benserade arrivait ?... oh ! vraiment
Ce serait assez drôle. Eh ? pas pour toi, Flamant.
Une voiture ?... allons savoir qui ce peut être.
(Il va au fond.)
Qui vient nous visiter ? Ah ! bon Dieu ! C'est mon maître !

SCÈNE IV.

BENSERADE, FLAMANT.

BENSERADE *est entré avant que Flamant ait pu arriver au cabinet.*
Bonjour, Flamant, c'est moi qu'un bonheur inouï
Éloigne de la cour, ramène à Gentilly ;
Me voilà libre enfin, et dans ce lieu que j'aime,
Sans trouble, sans ennui, je vais être à moi-même.

FLAMANT.
Auriez-vous encouru la disgrâce du roi ?

BENSERADE.
A peu près.

FLAMANT.
Se peut-il, mon cher maître ? et pourquoi ?

BENSERADE.
J'eus toujours, tu le sais, du goût pour l'épigramme.
J'osai, ces jours derniers, contre certaine dame,
En faire une.

FLAMANT.
Monsieur !

BENSERADE.
On en fut offensé.

Du beau sexe jamais l'amour propre blessé
Ne pardonne.

FLAMANT.

On le dit.

BENSERADE.

Par un regard sévère,
Le roi m'apprit bientôt que j'avais su déplaire.

FLAMANT.

Vous me faites trembler!

BENSERADE.

Aussi le lendemain
Je me suis empressé de quitter Saint-Germain.
J'aspirais dès longtemps à rompre cette chaîne;
Je suis las de la cour et du train qu'on y mène.
Là-bas, j'étais esclave, à tous les grands soumis;
Ici je redeviens le roi de mes amis.
Non, disgrâce jamais ne causa plus de joie.
Ça, dis-moi, ma cousine est-elle encore en proie
À ces chagrins secrets que je voulais calmer
En cherchant à lui plaire, en m'en faisant aimer?
Est-elle consolée?

FLAMANT.

Oui, Monsieur.

BENSERADE.

Tout me charme.
Mon cœur n'éprouvait plus que cette seule alarme;
La voilà dissipée. Allons, mon cher Flamant,
Ordonne un bon repas; oui, célébrons gaîment
Ma liberté, ces lieux et ma vive tendresse.
Cours m'annoncer d'abord à ma chère comtesse.

FLAMANT.

Oui, Monsieur.

BENSERADE.

Ah! Flamant, il faut avec rigueur
Fermer aux importuns ma maison.

FLAMANT.

Oui, Monsieur.

BENSERADE.

Le seul que dans ces lieux je veux bien voir encore,
C'est ce seigneur si gai...

FLAMANT.

Le duc de Roquelaure?
Est-il laid?

BENSERADE.

Moins que toi.

FLAMANT.

Monsieur....

BENSERADE.

Va, donne-moi
La clef de mon parnasse.

FLAMANT, *à part.*

Ah! mon Dieu!

BENSERADE.

Quel effroi?
Qui te rend si troublé?

FLAMANT.

Moi, je suis fort tranquille.

BENSERADE.

Personne n'est entré dans ce secret asile
Où mes vers auront eu, pauvres fils d'Apollon,
Pour encens la poussière et pour temple un carton?
Tu ne me réponds pas? j'entrevois du mystère.
Quel est donc le mortel courageux, téméraire,
Qui bravant les dangers d'un ennui trop certain,
Aurait lu mes sonnets? Qu'a-t-il fait au destin?
Si j'en crois son supplice, il était bien coupable.

FLAMANT.

Monsieur veut plaisanter.

BENSERADE.

Ma peine est véritable.
Le malheureux! dis-moi son nom; ma probité
Lui doit un bel éloge; il l'a bien mérité.

FLAMANT.

Personne n'est entré.

BENSERADE.

Dis-tu vrai? je respire.
Ouvre. Depuis six mois en secret je soupire
Après ces chers enfants.

FLAMANT.

Vous voulez, dites-vous,
Consacrer ce beau jour aux plaisirs les plus doux?
Laisssez donc là vos vers.

BENSERADE.

Le bon Flamant ignore
Que leur difformité les rend plus chers encore,
Et qu'un père bien tendre a le pouvoir touchant
D'embellir, pour lui seul, les traits de son enfant.
Ouvre-moi.

FLAMANT.

Non, Monsieur.

BENSERADE.

Flamant, je t'en conjure,
Je ne veux pas laisser refroidir la nature.
Permets-moi, mon ami, d'admirer en passant
Un sublime sonnet, un rondeau ravissant,
Le tendre madrigal, la ballade joyeuse,
Tous ces vers dont un jour m'a patrie orgueilleuse...

SCÈNE V.

FLAMANT, BENSERADE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *sortant du cabinet sans voir Benserade.*
Ma foi dans tout cela je n'ai rien vu de bon.

FLAMANT, *à part.*
Peste de l'étourdi!

BENSERADE.

Le marquis a raison.

LE MARQUIS, *allant vers Benserade et un peu confus.*
Benserade! c'est vous?

BENSERADE, *gaîment.*

Que le destin propice
Amène à l'instant même où l'on me rend justice.

LE MARQUIS.

Pardon, excusez-moi; je cherchais quelques vers
Qui peignissent du cœur les sentiments divers,
Et je n'ai rien trouvé qui, dans la circonstance,
Dît bien ce que je sens, surtout ce que je pense.

FLAMANT, *à part.*

Il va tout découvrir.

BENSERADE.

Vous êtes amoureux,
Marquis?

LE MARQUIS.

Oui, je le suis, et l'objet de mes feux
Exige qu'en ce jour je me montre poëte.
Ah! dans quel embarras sa volonté me jette?

BENSERADE.

Pourquoi? Si vous vouliez quelques vers, je pourrais...

FLAMANT, *à part.*

Fort bien!

LE MARQUIS.

Non, Benserade, oh! non... j'abuserais...

BENSERADE.

Flamant, de mon retour avertis la comtesse.

FLAMANT.

(Bas au Marquis.)
Oui, Monsieur. N'allez pas nommer votre maîtresse
(A part.)
Au moins. Pour un rival déployer son talent!
On le croirait époux à ce trait complaisant.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

BENSERADE, LE MARQUIS.

BENSERADE.

Vous voulez donc, Marquis, porter à votre belle
Les hommages forcés d'une muse rebelle?
En dépit d'Apollon qui ne vous connaît pas,
Vous voulez en beaux vers chanter jolis appas.
Voyons. Je vais, pour vous, devenir secrétaire;
Ce titre me convient puisque je vais tout faire.
Dites: est-ce en couplets ou bien en madrigaux
Que je dois m'exprimer? Mes moyens sont égaux.
Vous aurez un sonnet si cela peut vous plaire;
Mais de cette beauté parlez-moi sans mystère.
Veuillez m'initier dans ces petits secrets
Qui guideront mes vers tendrement indiscrets.
Je ne demande pas le nom de votre amante;
Seulement j'ai besoin, Marquis, si je la chante,
De savoir à quel point vous en êtes tous deux;
Si son cœur est cruel, si vous êtes heureux.
Pardonnez; mais il faut mettre un frein à ma verve:
Si je fêtais Vénus quand la belle est Minerve,
Vous sentez quelle faute! Allons, la vérité.
Du trouble? Vous avez vaincu votre beauté.

(Il tire ses tablettes, Flamant amène la comtesse et se retire.)

SCÈNE VII.

BENSERADE, LE MARQUIS, LA COMTESSE DE SÉNANGE, *dans le fond.*

LA COMTESSE, *à part.*

Que vois-je? le marquis seul avec Benserade?

BENSERADE.

Pour un amant heureux, vous êtes bien malade,
Mon pauvre de Bercy.

LE MARQUIS.

Mon cher, écoutez-moi.

BENSERADE, *écrivant sur ses tablettes.*

« Vous qui de l'amour seul avez suivi la loi,
» Et, craignant de l'hymen les trompeuses chimères,
» Préférez du plaisir les chaînes plus légères.... »

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'entends-je ?

BENSERADE.

Mon ami, ces vers-là sont-ils bien ?
Parlez-moi franchement.

LE MARQUIS.

Non, ils ne valent rien.

BENSERADE.

Hé bien, recommençons, j'ai de la patience.
(Il écrit.)
« Toi que la volupté soumet à sa puissance...»

LE MARQUIS.

Hé non, mille fois non ; celle qu'il faut chanter
A mes moindres désirs sut toujours résister.
Sage, honnête, timide, elle est la douce image
Des anges de vertu que l'hymen seul engage ;
Ainsi, de volupté déjà l'entretenir,
C'est au bonheur présent préférer l'avenir.

LA COMTESSE, *à part.*

Je respire !

LE MARQUIS.

Mon cher, parlez plus de sagesse,
Parlez moins de plaisirs, exaltez ma tendresse,
Tout sera bien.

BENSERADE.

(Il rêve.)
J'entends. Voyons. J'y suis enfin.
(Il écrit.)
« Pour le charme du monde, ô vous que le destin
» A créée... »

LE MARQUIS.

Eh non, non. Pour moi seul sur la terre
» Le destin l'a créée.»

BENSERADE.

Ah! pour vous?

LE MARQUIS, *avec embarras.*

Je l'espère.

BENSERADE, *écrivant.*

« Vous voulez que je sois poëte dans ce jour...»

LE MARQUIS.

Bien.

BENSERADE.

» Vous savez que tout est possible à l'amour...»

LE MARQUIS.

Bien.

BENSERADE.

» Mais quand je serais le premier du Parnasse,
» Pourrais-je assez vanter ce charme, cette grâce ?...»

LE MARQUIS.

Pardon, au lieu de grâce, il faut mettre vertus.

BENSERADE.

Mais vous m'ôtez la rime!...

LE MARQUIS, *avec exaltation.*

Oh ! vous ôtez bien plus.

BENSERADE.

Soit. Effaçons ; mettons les vertus à la place.

LE MARQUIS.

Mon cher, par les vertus, les charmes qu'on efface,
Acquièrent à nos yeux un prix bien plus flatteur.
Les charmes ne sont rien sans la beauté du cœur.
Poursuivez, Benserade.

BENSERADE.

Un moment donc... poursuivre!...

LE MARQUIS.

Parlez de ses talents dont mon âme s'enivre ;
Parlez de sa gaîté, surtout de sa douceur ;
De cet esprit malin gazé par la pudeur ;

Dites qu'elle sait joindre à l'aimable folie,
Le ton du sentiment, beaucoup de modestie;
Enfin, offrez-la telle à notre cœur charmé,
Que chacun à l'instant désire en être aimé.

BENSERADE, *écrivant à part.*

Voilà bien le portait de celle qui m'enflamme.
(Haut.)
Lisez.

LE MARQUIS, *lisant.*

Vous avez pris tous ses traits...

BENSERADE.

Dans votre âme.
Un peintre sait d'abord, s'il a quelque talent,
Saisir la ressemblance. Or, quand il est amant,
Quand son cœur est épris d'un objet tout semblable,
Jugez si le portrait doit être véritable.

LE MARQUIS.

Mais, qui donc aimez-vous?

BENSERADE.

Pardon, c'est mon secret.
J'ai respecté le vôtre.

LE MARQUIS.

Oui, je suis indiscret.
Merci, cher Benserade, à ce soir? et j'espère
Pouvoir vous annoncer que vos vers ont su plaire.
Silence! ce serait, en vous disant l'auteur,
Sans être plus heureux, me priver du bonheur.

(Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE DE SÉNANGE, BENSERADE.

BENSERADE.

Le marquis aime bien. Dans sa vive tendresse
Je me suis reconnu. Pourquoi donc la comtesse?...

(La comtesse, qui s'est tenue à l'écart pour éviter le marquis, s'avance.)

Ah ! vous voilà, Madame...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami, j'apprends
Votre arrivée ici. Messieurs les courtisans,
Pour la première fois, nous ont rendu service;
Vous voilà de retour. Aussi leur injustice,
Bien loin de me fâcher, sur mon cœur a des droits,
Et je les aime enfin pour la première fois.
Mais quel fut leur motif?

BENSERADE.

J'osai sans nul mystère
Défendre et consoler madame La Vallière.

LA COMTESSE.

Était-ce donc un tort?

BENSERADE.

Non, c'était un devoir;
Mais de ceux qu'à la cour on ne peut concevoir.
Là, quel cœur est ouvert à la reconnaissance?
C'est l'idole du jour qu'à genoux on encense,
Du moins aussi longtemps que dure son crédit.
S'il cesse ou s'affaiblit, plus d'encens, tout est dit.
On ne flatte en ce lieu que ceux dont on espère;
Pour avoir des amis, il faut que l'on prospère.
Du faîte des grandeurs s'il est précipité,
Pour ne pas s'attendrir sur son adversité,
On fuit son protecteur. C'est la règle commune.
Par sensibilité l'on trahit l'infortune.

LA COMTESSE.

Se peut-il que des cours ce soit là le tableau?

BENSERADE.

Il est très-ressemblant au moins, s'il n'est pas beau.
Madame La Vallière en fait la triste épreuve,
Et je vais d'un seul mot vous en offrir la preuve.
J'aperçus l'autre jour madame Montespan,
Ambitieuse, adroite et de qui tout dépend,
Sur le duc de Nemours, le duc de Roquelaure,
S'appuyant à la fois; Moi, d'une voix sonore,

Je dis : « elle a raison de compter sur autrui ;
Quand on est aussi faible, on a besoin d'appui. »

LA COMTESSE.

L'épigramme était vive et même un peu méchante.

BENSERADE.

Oh ! je ne prétends pas qu'elle soit innocente ;
J'aurais manqué mon but. Vous devinez quel bruit
Parmi les courtisans un tel mot a produit !
Chacun en me voyant parle bas, ou m'évite.
A quitter Saint-Germain avant que l'on m'invite,
Je me suis éloigné. Depuis plus de trente ans
J'ai dans le tourbillon perdu tous mes instants.
Et que me reste-t-il enfin de cette vie ?
J'ai fait beaucoup d'ingrats, alimenté l'envie,
Vu de tout près les grands sans trouver un ami ;
Aussi dans mon projet suis-je bien affermi.
J'avais pour ma vieillesse acquis cette retraite ;
J'y viens un peu plus tôt. Si ce que je souhaite
Peut s'accomplir, Adèle, il ne manquera rien
A mon parfait bonheur.

LA COMTESSE.

Qu'espérez-vous ?... Eh bien ?

BENSERADE.

Pardon. Vous l'expliquer n'est pas chose facile,
Aidez-moi donc un peu.

LA COMTESSE.

C'est assez difficile.

BENSERADE.

(A part.)
Vous croyez ?... en effet.

LA COMTESSE.

Ma sincère amitié...

BENSERADE.

Prendra de mes chagrins toujours une moitié.
Oui, j'en suis assuré ; mais...

LA COMTESSE, *à part.*

Voudrait-il prétendre ?...

BENSERADE.

Ne pourrais-je obtenir un sentiment plus tendre?
(A part.)
A mon amour enfin donnons un libre essor.

LA COMTESSE, *à part.*

O ciel!

BENSERADE.

Vous êtes veuve, Adèle, et jeune encore;
Du pouvoir irez-vous, bravant les injustices,
Ramper auprès des grands, supporter leurs caprices,
Et comme une faveur en attendre un coup d'œil?
Tout succès à la cour est voisin d'un écueil.
Croyez-moi, chère Adèle, au port restons ensemble;
Ici, jamais d'orage. Eh bien, que vous en semble?
Vous vous taisez? j'entends; l'homme d'un âge mûr
N'est pas très-séduisant, quoiqu'on en soit plus sûr.
J'ai près de cinquante ans; il est vrai, mais cet âge,
S'il a quelque défaut, n'est pas sans avantage:
D'abord il est garant de la fidélité,
Il nous met à l'abri de la frivolité..
Complaisant, attentif, occupé de vous plaire,
Votre unique bonheur sera ma seule affaire;
Sur tous vos pas enfin je semerai des fleurs.
Que vois-je? en m'écoutant vous répandez des pleurs?

SCÈNE IX.

FLAMANT, LA COMTESSE, BENSERADE.

FLAMANT.

J'accours vous annoncer madame La Vallière.

BENSERADE.

Se peut-il?... quel honneur elle daigne me faire!

FLAMANT.

Carosse à six chevaux! trois laquais!.. un piqueur!...
Cela dans Gentilly produit une rumeur!...
Oui, c'est à qui courra devant chaque portière
Criant: « Vive à jamais madame La Vallière,

» L'amie et le soutien de tous les malheureux! »
Touché de cet élan, moi, j'ai crié comme eux
Et je n'ai pas osé, Monsieur, fermer les grilles.
Aussi, femmes, enfants, garçons et jeunes filles
Ont suivi la voiture, en me priant des yeux
De ne pas mettre fin à leurs transports joyeux.
Qu'ordonnez-vous?

BENSERADE.

Flamant, la duchesse est leur mère,
(A la comtesse.)
Je veux qu'ils entrent tous. Cet hommage sincère
Doit lui plaire, à coup sûr, offert en ce séjour,
Plus que l'encens trompeur qu'on prodigue à la cour.
(A Flamant.)
Va, ne t'oppose point au désir qui les presse;
Loin de les contenir, excite leur ivresse.
(Flamant sort.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE, BENSERADE.

BENSERADE, *allant s'incliner respectueusement devant la duchesse.*
Bonheur inespéré! quoi! Madame!... chez moi?

LA DUCHESSE.

Vous paraissez surpris, Benserade? et de quoi?
Trop de zèle pour moi causa votre disgrâce;
Je dois vous consoler, c'est le moins que l'on fasse.

BENSERADE.

Ah!

LA DUCHESSE.

Je n'ignore pas en venant près de vous
Ce que diront tout haut les méchants, les jaloux.
Il se peut que du roi même je sois blâmée;
Mais ma noble amitié n'en peut être alarmée.
Croyez-vous que le rang puisse ôter un plaisir

Dont le tendre besoin au cœur se fait sentir?
Non, près du sentiment la puissance s'oublie.
La duchesse pour vous n'est donc plus qu'une amie
Qui, partageant les maux qu'elle seule a causés,
Veut voir par tous ses soins vos chagrins apaisés.
Cher Benserade, oui, pour adoucir vos peines,
Je viens à Gentilly passer quelques semaines.

BENSERADE.

Quelle bonté touchante!
(Baisant la main de la duchesse.)
Ah! vous voyez mes pleurs.
Seuls ils sont ma réponse à toutes ces faveurs.

LA DUCHESSE.

C'est quand le cœur sent bien que la bouche est muette.

BENSERADE.

Flamant!
(Flamant paraît.)
Occupe-toi d'embellir ma retraite.
Que tout le monde ici, confident de mon cœur,
Par ses soins empressés concoure à mon bonheur.
Décore les bosquets, le pavillon, la grotte,
Tous les appartements; qu'en ce jour tout dénote
Qu'auprès de Benserade est un être divin
Dont la présence est seule un bienfait du destin.
Hâte-toi, cher Flamant.
(Flamant sort. Revenant auprès de la comtesse.)
Pardon, je perds la tête.
Je suis comme un vainqueur qu'enivre sa conquête.

LA DUCHESSE, *bas à Benserade.*

Sans doute la beauté que j'admire en ces lieux
Est cette veuve...

BENSERADE.

Oui.

LA DUCHESSE *à Benserade.*

Son air est gracieux.
(A Adèle.)
Madame, il m'est bien doux de pouvoir vous connaître!
Je vous ai devinée en vous voyant paraître.

Vos traits aimables, fins, et ce maintien décent,
Tout vous a décélée. Un secret sentiment
Captive Benserade ; oui, son âme est éprise
De vous depuis longtemps ; parlez avec franchise.
Vous l'aimez, n'est-ce-pas ? il le mérite bien.
De vos charmes la cour ne l'éloignait en rien.
J'en fus souvent témoin ; quand d'un objet aimable
On vantait les appas, le regard doux, affable,
Il disait : « mon Adèle a cent fois plus d'attraits. »
C'est un peintre vraiment fidèle en ses portraits.

LA COMTESSE.

Benserade me voit avec trop d'indulgence.

BENSERADE.

Comtesse, je n'ai dit que ce que chacun pense.

LA COMTESSE, *à part.*

Que je souffre !

LA DUCHESSE.

Ecoutez, Benserade : je veux,
Avant qu'il soit huit jours, voir couronner vos vœux.
Pourquoi vous consumer dans une longue attente ?
Saisissez le bonheur alors qu'il se présente.
N'est-ce pas votre avis, Comtesse ?

LA COMTESSE, *embarrassée.*

Permettez
Que pour vous recevoir comme vous le méritez
(A part.)
J'aille tout ordonner. Que ma peine est affreuse !
Il m'aime ! et le marquis peut seul me rendre heureuse.
(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, BENSERADE.

LA DUCHESSE.

Pourquoi cet embarras ?

BENSERADE.

Je l'ignore.

LA DUCHESSE.

Son cœur
Est libre ?

BENSERADE.

Je le crois.

LA DUCHESSE.

Ah ! craignez une erreur.
Surtout ne formez pas, doutant de sa tendresse,
Des nœuds dont il faudrait plus tard gémir sans cesse.
Peut-être l'amitié s'alarme sans raison ;

(Avec finesse.)

Mais je l'observerai, je suis de la maison.

BENSERADE.

Vous aurez bientôt lu dans cette âme naïve.

LA DUCHESSE.

Oh ! je n'en doute pas ; mais enfin s'il arrive
Qu'elle ait, sans votre aveu, disposé de sa foi ?...

BENSERADE.

Je ne puis le penser. Qui l'aime plus que moi ?

LA DUCHESSE.

Ne vous bercez pas trop d'une vaine espérance ;
Rarement le bonheur couronne la constance.

BENSERADE.

Veuve et riche d'attraits, j'ai voulu la sauver
Des écueils du grand monde et, pour l'en préserver,
L'établir en ces lieux comme serait ma fille.
Orpheline et sans bien, seule elle est ma famille ;
D'éloigner les amants elle s'est fait la loi...

LA DUCHESSE.

Vous avez des amis ?

BENSERADE.

Assurément ; pourquoi
Ce sourire malin ?

LA DUCHESSE.

Vos amis sont des hommes.

BENSERADE.

Oui, mais remplis d'honneur.

LA DUCHESSE.

Hélas! tant que nous sommes,
Nous offrons des motifs à l'infidélité.
Si les femmes avaient moins de légèreté,
Les hommes à coup sûr seraient bien moins coupables;
Mais c'est à qui de nous par des grâces aimables
Pourra les attirer, leur plaire, les charmer;
Chacune, sans amour, cherche à se faire aimer.
Peuvent-ils résister à ce petit manége
De l'adroite beauté qui partout les assiége?
Le plaisir les emporte; ils cèdent sans efforts;
Pour n'être point troublés étouffent les remords,
Et l'objet dangereux d'un moment de folie
Leur fait quitter souvent leur plus fidèle amie.

BENSERADE.

Sur vos chagrins passés à quoi bon revenir?
Pardon; j'en suis la cause. Un fâcheux souvenir
De votre âme toujours bonne et compatissante
A rouvert, je le vois, la plaie encor récente.
Duchesse, calmez-vous, je ne crains pas les maux
Que vous semblez prévoir. Ah! des cœurs aussi faux
Se trouvent rarement: j'ai cette confiance.
N'attristons pas un jour où, par votre présence,
Vous comblez tous mes vœux.

SCÈNE XII.

FLAMANT, LA DUCHESSE, BENSERADE.

FLAMANT, *hors d'haleine.*

Encore une visite!
Non pas pour vous, Monsieur.

BENSERADE.

Et pour qui?... dis donc vite

FLAMANT.

Pour un ange ici-bas envoyé par le ciel,
Et qui mérite bien qu'on lui dresse un autel.

LA DUCHESSE.

Tais-toi, Flamant.

FLAMANT.

En vain votre bonté se cache,
Madame la duchesse ; il faut bien qu'on le sache.
Ne nous enviez pas la consolation
De citer quelquefois une belle action.
Avec le genre humain, cela réconcilie ;
S'il est des cœurs méchants, près de vous on l'oublie.

LA DUCHESSE.

Paix !

FLAMANT.

Malgré mon respect, certes, je le dirai.
Oh ! c'est un trait superbe, il doit être admiré.
Non loin d'ici, Monsieur, un malheureux village
Vient d'être tout à fait détruit par un orage.

BENSERADE.

On l'a dit à la cour.

FLAMANT.

Hé bien ! concevez-vous
Que madame a vendu diamants et bijoux
Pour ces infortunés ? Une main anonyme
Leur a porté le prix de cet acte sublime.
Elle fournit de quoi relever leurs maisons,
Réparer le dégât causé dans leurs moissons.
Ce n'est pas tout encor ; leur noble bienfaitrice
Veut, pour les orphelins, y fonder un hospice.

LA DUCHESSE.

Moi, je ne vois rien là qui vous doive étonner.
Est-il plus grand plaisir que celui de donner ?

BENSERADE.

Sans doute, il n'en est point pour votre âme céleste ;
On double le bienfait, alors qu'on est modeste.
Hé, bon Dieu ! que de gens donnent par vanité

Et font sonner bien haut leur sensibilité,
Qui verraient leur semblable expirer de misère,
Si leur bienfait toujours devait être un mystère!

FLAMANT.

Madame, que répondre à ces bons villageois?
Ils sont au moins deux cents... entendez-vous leurs voix?
Je n'ai pu modérer l'ardeur qui les transporte,
Il faut absolument qu'on leur ouvre la porte,
A moins...

LA DUCHESSE, *à Benserade.*

Convenez-en, j'ai trouvé le secret
De placer mon argent au plus haut intérêt.
Ah! mon ami, jamais, non, je n'aurais pu croire
Qu'un si mince abandon fût aussi méritoire.
Je vais au devant d'eux, mais pour leur reprocher
De m'avoir prévenue en venant me chercher.

BENSERADE.

Je vous suis.

LA DUCHESSE.

Non, restez, j'aperçois Roquelaure.

(Elle sort.)

BENSERADE.

Permettez-moi...

(Il sort en donnant la main à la duchesse.)

SCÈNE XIII.

LE DUC DE ROQUELAURE, FLAMANT.

FLAMANT, *à part.*

Voyons, si je vais être encore
Payé par ce seigneur, s'il me dira: « Flamant,
Voilà pour toi.-Pour moi, Monsieur?- Hé oui, vraiment...»
Merci.—J'ai beau chercher; moi-même, ni personne,
Ne devinons pourquoi si souvent il me donne.

LE DUC, *regardant la duchesse de loin.*

Me trompais-je?...

FLAMANT.

Mais, non.

LE DUC.

La duchesse en ces lieux !
« Flamant, voilà pour toi, tiens, prends, lève les yeux. »
(Il le regarde et rit.)

FLAMANT.

Ah! Monsieur! que le ciel vous conserve la vue !
(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BENSERADE, LE DUC DE ROQUELAURE.

BENSERADE.

A qui dois-je, Monsieur, la visite imprévue
Dont vous daignez...

LE DUC.

Mon cher, c'est comme ambassadeur
Que je viens te trouver; oui, parole d'honneur.

BENSERADE.

Monsieur le Duc plaisante.

LE DUC.

Eh non, voici la lettre
Que la marquise m'a chargé de te remettre.

BENSERADE *lit.*

« J'ai des défauts sans doute et beaucoup, je le sais;
» Mais j'aperçois bientôt tout le mal que je fais,
» Et sur-le-champ je cours offrir à l'infortune
» Mes services, mes soins; je n'ai point de rancune
» Et veux vous le prouver. Tenez, mon cher ami,
» De Saint-Germain pour moi vous vous êtes banni;
» Veuillez à ma prière y rentrer ce jour même.
» Hier je vous haïssais, aujourd'hui je vous aime. »
« MONTESPAN. »

LE DUC.

Que pourras-tu répondre à ce trait généreux ?

On ne te hait qu'un jour, n'es-tu pas trop heureux ?
Allons, sans balancer use de ce miracle.

BENSERADE.

Monsieur, à vos désirs il est un grand obstacle.
Je dois vous savoir gré de tant d'empressement,
Mais je n'accepte point ce rappel.

LE DUC.

Bah! vraiment?

BENSERADE.

A la duchesse on sait quel intérêt me lie,
Et l'on a pu penser, que lâchement trahie,
Je l'abandonnerais ? Ah! perdez cet espoir.
Oui, je la défendrai, par honneur, par devoir.
Si je fus glorieux dans ses jours de puissance,
D'obtenir son estime avec sa bienveillance,
Je le suis plus encor, quand le bonheur l'a fui
De ne la quitter point, d'être son seul appui.
Non, monsieur le Duc, non, rien, malgré votre attente,
Ne peut me séparer de l'amitié souffrante.

LE DUC.

Benserade, tu veux qu'on te croie un héros ;
Mon cher! tu ne seras admiré que des sots.
Une belle action qui coûte la fortune,
A coup sûr nous devient tôt ou tard importune.
Peut-être la marquise a-t-elle mérité
Que vous lui reprochiez trop de légéreté ;
Mais en considérant un cœur comme une place
Que l'on peut attaquer par ruse ou par audace,
On doit lui pardonner : tout calculé d'honneur,
Elle n'a que le tort d'être un hardi vainqueur.

BENSERADE.

Ah! vous vous méprenez sur les droits de la guerre,
Et cela me surprend, vous, français! militaire!
Quand une place est prise et que l'on est en paix,
L'attaquer, la surprendre, est-ce donc un succès?
C'est une trahison, oui Monsieur, c'est un crime ;
Jugez si le vainqueur mérite qu'on l'estime.

LE DUC.

Qu'on l'estime! Un peu loin c'est pousser le courroux.
On doit la mépriser pour avoir (entre nous)
Rompu de tristes nœuds qui se brisaient eux-mêmes?
Allons, allons, ses torts me semblent moins extrêmes;
Car je crois fermement qu'elle a surpris un cœur
Lassé depuis longtemps de son même bonheur.
Terminons ce débat.

BENSERADE.

Oui, je sens que j'abuse...

LE DUC.

Les femmes n'aiment pas du tout qu'on les refuse.
Lorsque dans leur esprit certain plan est tracé,
Il n'est pas très-commun de l'en voir effacé.
La marquise a prévu ta petite boutade.
Céde à sa volonté, crois-moi, cher Benserade.

BENSERADE.

Pardon, monsieur le Duc, vos soins sont superflus.

LE DUC.

Obéir au pouvoir te fâchera bien plus.

BENSERADE.

Au pouvoir? et qui donc oserait me contraindre...?

LE DUC.

Qui sait? le roi peut-être...

BENSERADE.

Ah! je ne puis le craindre.

LE DUC.

Par amitié je vais te dire mon secret.
Pour lui, j'ai là, mon cher, certain écrit tout prêt.
Il chasse aux environs; je dois le lui remettre
Si, cédant à l'humeur, tu ne veux me promettre
De revenir ce soir.

BENSERADE.

Non, Monsieur, sur ce point
J'ai bien pris mon parti, je ne changerai point.

LE DUC.

C'est de l'entêtement; je le dis sur mon âme.

Tu t'exposes beaucoup ; oui, tout haut je te blâme.
Le roi va se fâcher, il goûte ton esprit,
Il aime tes ballets, de tes bons mots il rit ;
Seulement il t'en veut d'avoir sans nulles causes,
Mis en rondeau Ovide et ses Métamorphoses.

BENSERADE.

Il a raison.

LE DUC.

Aussi craignant qu'un beau matin
Tu n'ailles travestir ou Virgile ou Lucain,
Ce prince généreux, sur sa propre cassette,
T'offre deux mille écus. Dès lors, mon cher poëte,
Respectant des anciens l'ouvrage original,
Pluton ne dira plus un joli madrigal,
Jupiter un rondeau, Mars un épithalame,
Proserpine un sonnet, Minerve une épigramme.
L'auteur sage est payé pour montrer son talent,
Le fou pour le cacher. Tais-toi, prends son argent.

BENSERADE.

Hé mais, monsieur le Duc, à parler de sagesse
Quoi donc vous autorise ? après avoir sans cesse
D'une raison perdue offert les plus beaux traits,
Je trouve vos discours un peu plus qu'indiscrets.
Avez-vous oublié, d'abord cet hyménée
Qui vous a rapporté dans la même journée
Un duché, sans compter deux très-jolis enfants
Que vous n'attendiez pas, je crois, dans ces moments ?
Mais cela vous valut un titre honorifique.
Un titre est à la cour la raison sans réplique.
Je n'en finirais pas, si je voulais citer...
Mais le respect commande, et je dois m'arrêter.

ROQUELAURE.

Non, cite au moins les traits où j'obtins la victoire,
Et ceux dont ma gaîté se fera toujours gloire.
Sur les terres d'Espagne un jour on m'exila ;
J'allai jusqu'à Madrid sans m'arrêter, et là,
Mon cher, dans ma voiture je mets un peu de terre,

Puis reviens à la cour : le roi fort en colère
Me mande ; j'obéis. En me voyant il dit :
« Duc, pourquoi ce retour, et qui vous le permit ?
» Sire, je suis toujours sur les terres d'Espagne ,
» J'en ai plein ma voiture. » Alors le rire gagne ,
Louis cède au torrent, il perd sa gravité,
Ma grâce fut le prix de ma témérité.

BENSERADE.

Vraiment j'en ris encore.

ROQUELAURE.

Et ma folle gageure,
De souffleter un fat, qui pour prix de l'injure,
Me ferait aussitôt mille remercîmens !

BENSERADE.

Je ne m'en souviens pas.

ROQUELAURE.

Oh ! j'en rirai longtemps.
Je vais derrière lui, je feins de me méprendre
Et lui donne un soufflet en lui faisant entendre
Le nom de monseigneur. Le fat tout orgueilleux
De passer pour un grand, alors à tous les yeux
Se retourne enchanté, faisant mille courbettes,
Et me dit : Ah, Monsieur, quel honneur vous me faites !

BENSERADE.

Le tour est très-plaisant.

ROQUELAURE.

Hé, vive la gaîté !
Elle seule, ici-bas, nous donne la santé.
Avec toi si j'étais une seule semaine,
Tu ne connaîtrais plus ni l'ennui, ni la peine.

BENSERADE.

Restez-y, mon cher Duc ; je vais me marier,
Et d'être un des témoins, j'oserai vous prier.

LE DUC.

Je le veux bien, ma foi ! j'aime le mariage,
Des autres je m'entends. Nous ferons un tapage !...
Nous aurons du bon vin, quelque jeune beauté,

Femmes et bon repas... Ah! c'est la volupté.
Eh bien? ton dernier mot?

BENSERADE.

Je l'ai dit.

LE DUC.

Tu refuses?

BENSERADE.

Veuillez faire agréer mes très-humbles excuses.

LE DUC.

Je pars donc, mais bientôt, Benserade, attends-toi
A me voir revenir avec l'ordre du roi.

BENSERADE.

Soit; mais je ne sais point obéir au caprice.

LE DUC.

C'est malgré moi, du moins; tu me rendras justice.

SCÈNE XV.

BENSERADE, FLAMANT, LE DUC DE ROQUELAURE.

FLAMANT, *au fond, sur le passage de Roquelaure.*

Croyez, monsieur le Duc...

LE DUC, *revenant sur ses pas pour donner de l'argent à Flamant.*

Ah! tiens! prends ceci, Flamant.

(Il le regarde, lui rit au nez et sort par la droite.)

FLAMANT.

Ah! monseigneur!... vivez... plus qu'éternellement.

(Il suit le duc.)

SCÈNE XVI.

BENSERADE, *seul.*

Je conçois un dessein flatteur pour la duchesse;
Mais elle est si modeste!... il faut avec adresse
L'amener à mon but et le tenir secret,

Car sa timidité d'un rien s'alarmerait.
La marquise à la cour prétend que je revienne!
Je veux que la duchesse aujourd'hui même obtienne
Que je sois libre enfin de demeurer chez moi,
Et je ne doute pas qu'en écrivant au roi...
La voilà!...

SCÈNE XVII.

LA DUCHESSE, BENSERADE.

BENSERADE, *allant au devant de la duchesse.*
Pardonnez, Madame, je vous prie.

LA DUCHESSE.
Avec ces villageois je me suis attendrie;
Vraiment, si vous saviez combien ils sont heureux?
Je ne me lassais pas de causer avec eux;
L'un m'a communiqué ses projets pour sa fille,
L'autre m'a présenté sa petite famille.
Je n'aurais jamais cru qu'avec aussi peu d'or,
De tant d'infortunés on pût changer le sort.
Déjà de tous leurs plans je suis la confidente.
Je sais plus d'un secret; mais je serai prudente.
Et puis j'ai visité des muses le palais,
Leurs ombrages sacrés, leurs asiles secrets.
Tout m'a paru joli. Cette aimable retraite
Inspirerait, je crois, tout autre qu'un poëte;
Un cœur désabusé des frivoles plaisirs,
S'il y peut vivre en paix avec ses souvenirs,
Y serait bien heureux.

BENSERADE.
On veut que je la quitte,
Madame, c'était là l'objet de la visite
Que l'on vient de me faire.

LA DUCHESSE.
Ah! il n'en sera rien.

BENSERADE.

Je l'espère, du moins, si vous le voulez bien.

LA DUCHESSE.

De moi, mon cher, comment cela peut-il dépendre?

BENSERADE.

Pourtant rien n'est plus vrai.

LA DUCHESSE.

J'ai peine à vous comprendre.

BENSERADE.

Si vous sollicitez du roi cette faveur,
Vous l'obtiendrez, Madame.

LA DUCHESSE.

Ah! si j'en crois son cœur
Le succès est douteux.

BENSERADE.

Pourquoi, belle Duchesse?
Vous avez son estime, en vous tout l'intéresse.
Appréciez donc mieux le charme des vertus;
Ah! peut-on vous connaître et ne vous aimer plus?
De grâce écrivez lui.

LA DUCHESSE.

Non.

BENSERADE.

Je vous en supplie.

LA DUCHESSE.

Voulez-vous qu'en ce jour un refus m'humilie?

BENSERADE.

Je pense mieux du roi.

LA DUCHESSE *se place à une table pour écrire.*

Réussirai-je? Hélas!

BENSERADE, *à part.*

Dois-je lui dire?... Non... Ne lui confions pas...
Entr'elle et Montespan établir une lutte!
Elle refuserait.

LA DUCHESSE.

S'il faut qu'on me rebute...

BENSERADE.

Le succès est certain.

LA DUCHESSE.

Je tremble, mon ami.

BENSERADE, *à part, pendant que la duchesse écrit.*

D'un triomphe éclatant tout m'assure aujourd'hui.
Oui, mon cœur lui prédit une double victoire;
L'amour et l'amitié vont la couvrir de gloire,
L'orgueil sera puni, les railleurs confondus;
Ils connaîtront enfin le pouvoir des vertus.

SCÈNE XVIII.

LA DUCHESSE, BENSERADE, LE MARQUIS DE BERCY.

LE MARQUIS, *à part dans le fond.*

Le voilà! m'ordonner une amende honorable!
La cruelle!

BENSERADE.

Ah!... mes vers?

LE MARQUIS, *avec dépit.*

Ne valent pas le diable.
Pardon; mais je leur dois mon éternel malheur,
Et je ne puis cacher mon chagrin, ma douleur.

BENSERADE.

Comment?

LE MARQUIS.

Celle que j'aime a deviné, je pense,
Le véritable auteur. Dès lors, plus d'espérance
De jamais l'obtenir.

BENSERADE.

Mais je ne conçois pas...

LE MARQUIS.

(A part.)
Elle veut... Je ne puis... Mon Dieu, quel embarras!

BENSERADE.

Marquis, je suis fâché que ma muse indocile
N'ait pas su dans ce jour vous être plus utile.
Quand ç'eût été pour moi, je n'aurais pas mieux fait.

LE MARQUIS.

J'en suis certain.

LA DUCHESSE, *présentant sa lettre à Benserade.*

Lisez, mon ami.

BENSERADE.

C'est parfait.

LA DUCHESSE.

Qui portera ma lettre?

LE MARQUIS.

A qui, belle duchesse?

LA DUCHESSE.

Au roi.

LE MARQUIS.

Je vous offre, Madame...

LA DUCHESSE.

Elle intéresse
Votre ami.

LE MARQUIS, *vivement.*

Benserade? Ah! mille fois merci!

LA DUCHESSE.

Le roi, nous a-t-on dit, chasse tout près d'ici.

LE MARQUIS.

Cher Benserade! Quoi?... c'est pour vous ce message?
(A part.)
Je cours. Je l'offensai, réparons mon outrage.
(Il veut sortir, Benserade le retient.)

BENSERADE.

De mes chevaux je vais te choisir le meilleur;
Crève-le, s'il le faut, surtout reviens vainqueur.
Ta course, pour servir cette amie excellente,
Fût-elle au gré des vents, serait encor trop lente.
(Ils sortent vivement par la droite.)

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

LA DUCHESSE.

Quel bizarre destin! je plaide dans ce jour
Deux causes : l'amitié se rattache à l'amour.
Si je les perds, hélas! la marquise orgueilleuse
Triomphe, elle m'écrase; elle est deux fois heureuse...

(Elle rêve un moment.)

LA COMTESSE *accourt et vient se jeter aux genoux de la duchesse.*

Ah! Madame!...

LA DUCHESSE.

(Elle relève la comtesse.)

A mes pieds!... Pourquoi ce désespoir?
D'où vient?...

LA COMTESSE.

Seule avec vous, je brûlais de me voir.
Un funeste secret m'agite, me tourmente;
Daignez le recevoir d'une âme confiante,
Que mes cruels remords...

LA DUCHESSE.

Des remords!...

LA COMTESSE.

J'ai trompé
Un ami généreux de moi seule occupé.

LA DUCHESSE.

Benserade?

LA COMTESSE.

Il espère avoir à ma tendresse
Des droits que par ses soins il mérita sans cesse;
Et son erreur accroît ma faute dans ce jour :
Il n'a que mon estime, un autre a mon amour.

LA DUCHESSE.

Et quel autre a fixé votre choix?

LA COMTESSE.

C'est... Madame...
Le marquis de Bercy.

LA DUCHESSE.

Doublement je vous blâme.
Tromper un galant homme, et le tromper! Pour qui?
Pour celui qu'il reçoit comme un fidèle ami!...
Benserade joué dans cette maison même
Par l'homme qu'il estime et la femme qu'il aime!
Ah! c'est trop. On n'est pas maîtresse de son cœur;
On doit l'être toujours des sentiments d'honneur.

LA COMTESSE.

Ah! ne m'accablez pas et soyez moins sévère,
Vous voyez une fille aux genoux de sa mère;
Je ne tenterai pas de me justifier,
J'ai commis une faute et la dois expier.
Mais daignez m'écouter, vous allez tout connaître,
Et je vous semblerai moins coupable peut-être.
Pour la première fois, hier au soir seulement,
Le marquis de Bercy m'a parlé comme amant.
Je ne le cache point, j'avais lu dans son âme;
En secret dès longtemps, je partageais sa flamme.
Madame, suis-je donc si coupable en effet?
De Benserade enfin, j'ignorais le projet;
L'aveu qu'il m'en a fait n'a pu que me confondre,
Je n'ai pas eu vraiment la force de répondre.
Que ma douleur excite au moins votre pitié,
Donnez-moi les conseils d'une sage amitié.

LA DUCHESSE.

Vous devez au plus tôt détromper Benserade;
Par un aveu tardif souvent on se dégrade.
Il faut lui demander un pardon généreux,
Vous enchaîner à lui par le plus saint des nœuds.
S'il ne pardonne pas, gardez-vous, mon amie,
Vous croyant libre alors par une perfidie,
D'épouser son rival. Ce serait d'un grand tort
Faire un crime, et peut-être, hélas! causer sa mort.

LA COMTESSE.

O ciel !

LA DUCHESSE.

N'en doutez pas, à son âme sensible
Vous allez aujourd'hui porter un coup terrible.
Puissiez-vous ne jamais connaître la douleur
Qu'on éprouve en perdant, et sans retour, un cœur
Sur lequel s'appuyait tout l'espoir de la vie !
Au nôtre en un instant toute joie est ravie ;
Le monde est un désert ; pour nous tout est détruit ;
Dans le sombre avenir, aucun espoir ne luit.
Plus on aimait l'ingrat, hélas ! et plus on l'aime.
L'amour s'accroît encore des pleurs de l'amour même.
Je ne vous parle pas ici de ses bienfaits ;
On s'attache surtout aux heureux qu'on a faits.

LA COMTESSE.

Repoussez, je vous prie, un soupçon qui me blesse ;
Je sens ce que je dois à la délicatesse,
Et n'y manquerai pas. Mais, croyez-vous, Madame,
Que je sois à ce point maîtresse de mon âme,
De pouvoir sans effort en bannir à mon gré
L'image de celui qui s'en est emparé ?
Vous qui peignez si bien le redoutable empire
D'un tendre sentiment, pouvez-vous me prescrire
D'oublier en ce jour un ami de mon choix,
Pour aller à l'autel recevoir d'autres loix ?
Le premier sacrifice est déjà bien pénible,
Madame, le second me serait impossible.

LA DUCHESSE.

Je vous comprends, Adèle, et n'exige plus rien.

LA COMTESSE.

Pour toujours au marquis je renonce.

LA DUCHESSE.

C'est bien.

LA COMTESSE.

Mais souffrez que jamais je ne sois à personne.

LA DUCHESSE.

Si ma raison murmure, ah! mon cœur vous pardonne.
Vous remplirez ainsi l'un et l'autre devoir,
Et serez sans remords.

LA COMTESSE.

Ce consolant espoir
Me suffit. Ah! combien vous soulagez mon âme!
Benserade revient... Parlez pour moi, Madame.

LA DUCHESSE.

Remettez-vous.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, BENSERADE.

BENSERADE, *au fond.*

Au train dont je l'ai vu partir,
Il ne tardera pas, je pense, à revenir.
(A la duchesse et à la comtesse.)
Ah! je me réjouis de vous trouver ensemble,
Peut-être vous parliez de notre hymen?...

LA COMTESSE, *à part.*

Je tremble!

BENSERADE.

Allons, sans nul détour, Comtesse, expliquez-vous.
Veuillez fixer le jour, où par des nœuds si doux,
Vous récompenserez ma sincère tendresse.
Profitons de l'honneur que nous fait la duchesse,
Ce sera doublement me rendre heureux.

LA COMTESSE.

Hélas!

BENSERADE.

Chère Adèle! pourquoi ne répondez-vous pas?

LA DUCHESSE, *bas à la comtesse.*

Il faut tout avouer.

LA COMTESSE, *avec timidité.*

Je crains de vous déplaire.

BENSERADE.

Me déplaire? Et, comment? Expliquez ce mystère.

LA DUCHESSE, *bas à la comtesse.*

Du courage!

BENSERADE.

Parlez.

LA COMTESSE, *sans oser lever les yeux.*

Vous allez me haïr.

BENSERADE.

L'auriez-vous mérité?

LA COMTESSE.

Je saurai tout souffrir.

(Elle remet à la duchesse les vers du marquis, et celle-ci les porte à Benserade.)

BENSERADE *lit :*

« Pour la première fois aux Muses je me livre;
» Comment peindre ces yeux où mon âme s'enivre,
» Cette fine gaîté, cette aimable candeur...»
Ces vers.

LA COMTESSE.

Étaient pour moi.

BENSERADE.

Ciel! Et j'en suis l'auteur!
Vous avez à ce point trahi ma confiance...
Madame? Ah! sans orgueil vous me deviez, je pense,
Un retour plus heureux. Je perds donc aujourd'hui
La femme que j'adore et mon unique ami?

LA COMTESSE.

Si j'ai des torts, du moins ce n'est qu'en apparence,
J'ignorais votre amour.

LA DUCHESSE.

Ayez de l'indulgence
Benserade, oubliez quelques instants d'erreur.
Si l'hymen peut encor faire votre bonheur,
Son repentir touchant et sa reconnaissance
Sauront, n'en doutez pas, effacer cette offense.

BENSERADE.

Oui! comme une victime, on la verra céder,
Au devoir sans amour, hélas! tout accorder.
Un sentiment fondé sur la délicatesse,
Ne se peut contenter d'un hymen qui la blesse.
En mettant à vos pieds ma fortune et mes vœux,
J'espérais aujourd'hui voir tout le monde heureux;
Je m'étais abusé : soyez libre, Madame.
Épousez le marquis, sans égard pour ma flamme.
(A la duchesse.)
Nous verrons... Pardonnez ces élans de mon cœur,
Je croyais près de vous défier le malheur,
Et je ne pensais pas, je l'avoue avec peine,
Que l'amour, l'amitié, rompraient ainsi leur chaîne.

LA DUCHESSE.

Pardonnez.

BENSERADE.

Je ne puis.

LA DUCHESSE.

Elle saura demain
Vous forcer d'applaudir à son nouvel hymen.

BENSERADE.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Adieu.

BENSERADE, *arrêtant la duchesse et la comtesse qui se disposent à sortir.*

De grâce un mot encore.

LA DUCHESSE.

C'est un point résolu.

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, BENSERADE, FLAMANT, *puis* LE DUC DE ROQUELAURE.

FLAMANT, *dans le fond.*

Le duc de Roquelaure.

LE DUC, *à Benserade.*

Ça, conviens que je suis un excellent courrier.
Je l'avais dit. Le roi ne s'est pas fait prier.

BENSERADE, *à part.*

Ciel!

LE DUC.

En riant il m'a remis cette réponse.
(A demi voix.) (Il montre une lettre.)
Oui, Montespan triomphe et ce trait me l'annonce.

BENSERADE, *à part.*

J'en suis désespéré!

LE DUC, *de même.*

Je reviens en ces lieux
Pour te dire, entre nous, qu'il vaudrait beaucoup mieux
Céder de bonne grâce aux vœux de la marquise
Que d'attendre, mon cher, qu'un ordre te le dise.
Ma voiture est là bas, je prétends en ce jour
Te rendre à tes amis, aux plaisirs de la cour.

LA DUCHESSE.

Mais vous m'avez prié, Benserade, d'écrire.
Pour rester en ces lieux....

LE DUC.

Lui?

BENSERADE.

Je ne puis vous dire...

LA DUCHESSE.

De grâce, expliquez-vous.

BENSERADE.

Ah! je suis confondu.
(A part.)
Humilier ainsi cet ange de vertu!
(Haut.)
Pardonnez-moi, Madame, ah! je suis bien coupable.

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous, mon ami?

BENSERADE.

Je suis inconsolable.

C'est mon zèle indiscret qui m'a seul égaré.
En voulant vous servir je vous ai préparé
Un chagrin bien cruel. Oui, j'ai sans vous le dire
Sur le cœur de Louis essayé votre empire.
L'orgueilleuse marquise exigeait mon retour,
Madame, j'ai voulu sur elle dans ce jour
Vous faire triompher. Hautement je m'accuse.
Affliger un tel cœur !... Ah ! je suis sans excuse.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE, LA DUCHESSE, LE MARQUIS, BENSERADE, LE DUC DE ROQUELAURE, FLAMANT.

LA DUCHESSE.

Hé bien ?... mon cher marquis.

LE MARQUIS, *accourant et présentant une lettre à la duchesse.*

Madame, puissiez-vous
Trouver dans cet écrit ce que nous pensons tous !

LE DUC, *bas à Benserade.*

D'où vient donc le marquis ? pourrais-tu me le dire ?

LA DUCHESSE, *bas à Benserade.*

Benserade, je tremble et je n'ose pas lire.

LE DUC, *à part.*

Qu'ont-ils donc, et pourquoi les vois-je consternés ?

LE MARQUIS.

D'un air tout pénétré, le roi m'a dit : prenez.

LA DUCHESSE, *à part.*

Il me refuse ?

BENSERADE, *avec une feinte sécurité.*

Hé non, soyez plus courageuse.

LA DUCHESSE, *à Benserade.*

(A part.)

Impossible. Lisez. Que je suis malheureuse !

BENSERADE *lit :*

« Belle duchesse,
» On vient de solliciter près de moi l'ordre de faire revenir
» Benserade à la cour et j'ai cru ne devoir point l'accorder. »

LE DUC.

Hein !

LA DUCHESSE.

Qu'entends-je ?

BENSERADE, *montrant la lettre à tous deux.*

Voyez.

LE DUC.

Madame, depuis quand..

BENSERADE.

Madame ignorait tout. Vrai !

LE DUC, *à part.*

Le tour est piquant !

LA DUCHESSE.

Allons, continuez ; ce début me rassure.

BENSERADE.

Non, vous-même, Madame, achevez la lecture.

LA DUCHESSE *lit :*

« Une solitude que vous daignez embellir par votre
» présence doit lui sembler préférable à la demeure des
» rois, et je ne m'étonne pas qu'il ne puisse maintenant
» se résoudre à la quitter. J'espére, toutefois, qu'il ne
» cessera pas d'y cultiver les Muses ; du moins, il n'aura
» jamais été mieux inspiré. Lorsque vous viendrez à la
» cour, il se fera sans doute un devoir d'y accompagner
» sa protectrice, et je vous verrai tous deux avec un grand
» plaisir. »

« Louis. »

BENSERADE, *transporté.*

Enfin nous triomphons !

LE MARQUIS.

Tant mieux !

LA DUCHESSE.

Que de bonté !

LE DUC, *à part.*

Moi, je suis, je l'avoue, un peu déconcerté.

BENSERADE.

Le succès est complet. Marquis! Que je t'embrasse!
Oh non, tu m'as trompé, dois-je te faire grâce?
Mais, comment t'en vouloir dans un jour où l'on rend
A la beauté ses droits, à la vertu son rang?

LE MARQUIS.

Vous saviez...

LE DUC, *d'un ton railleur à Benserade.*

Au village, où l'âme est si tranquille,
Tu vois qu'on est trompé, mon cher, comme à la ville.

LA DUCHESSE.

Le trait est un peu dur, et je dois le blâmer;
Quand Benserade perd celle qu'il sut aimer,
Vous versez sur son cœur le fiel de la satire!
Un amour malheureux ne m'a jamais fait rire.

(Elle regarde le marquis et la comtesse.)

BENSERADE.

Un amour malheureux! Ah, Madame, ce trait
Dit qu'au marquis je dois pardonner tout à fait.
Un amour malheureux! hélas! Je serai cause
De leurs maux, si toujours à leurs vœux je m'oppose.
Non, tout est oublié. Franchement j'en conviens,
L'amour sied à leur âge et ne sied plus au mien.
Va, pour te mieux prouver l'excès de mon ivresse,
Épouse, mon ami, celle qui t'intéresse.

(Il lui donne la main de la comtesse.)

J'espère que ce jour ne peut être oublié,
Jamais on ne vit mieux triompher l'amitié.

LA DUCHESSE.

Vous le voyez, un roi que la vertu seconde,
Par un trait de bonté, rend heureux tout le monde.

LE DUC, *en ricanant.*

On arrive au bonheur par des chemins divers.

BENSERADE.

Je vais sur ma maison faire graver ces vers :

« Adieu fortune, honneurs, adieu, vous et les vôtres,
» Je viens ici vous oublier;
» Adieu, surtout amour, bien plus que tous les autres,
» Difficile à congédier. »

LA DUCHESSE.

Hé, bon Dieu! Que de gens votre humeur congédie?...
Gardez-vous l'amitié?

BENSERADE.

Pour conserver l'amie,
Dont le charme enchanteur en tous lieux se répand,
Dont ici la présence est un vrai talisman,
Qui souffrant comme nous du mal qui nous irrite,
Le calme par un mot et par une visite.

LE DUC.

Adieu donc. Tiens, Flamant.

FLAMANT.

Mais, pourquoi, s'il vous plait?...

LE DUC.

De la France, sans toi, je serais le plus laid.

FIN DE UNE VISITE DE Mme DE LA VALLIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



THÉATRE

CHOISI

DE

G. DE PIXERÉCOURT,

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR CH. NODIER,

ET ILLUSTRÉ

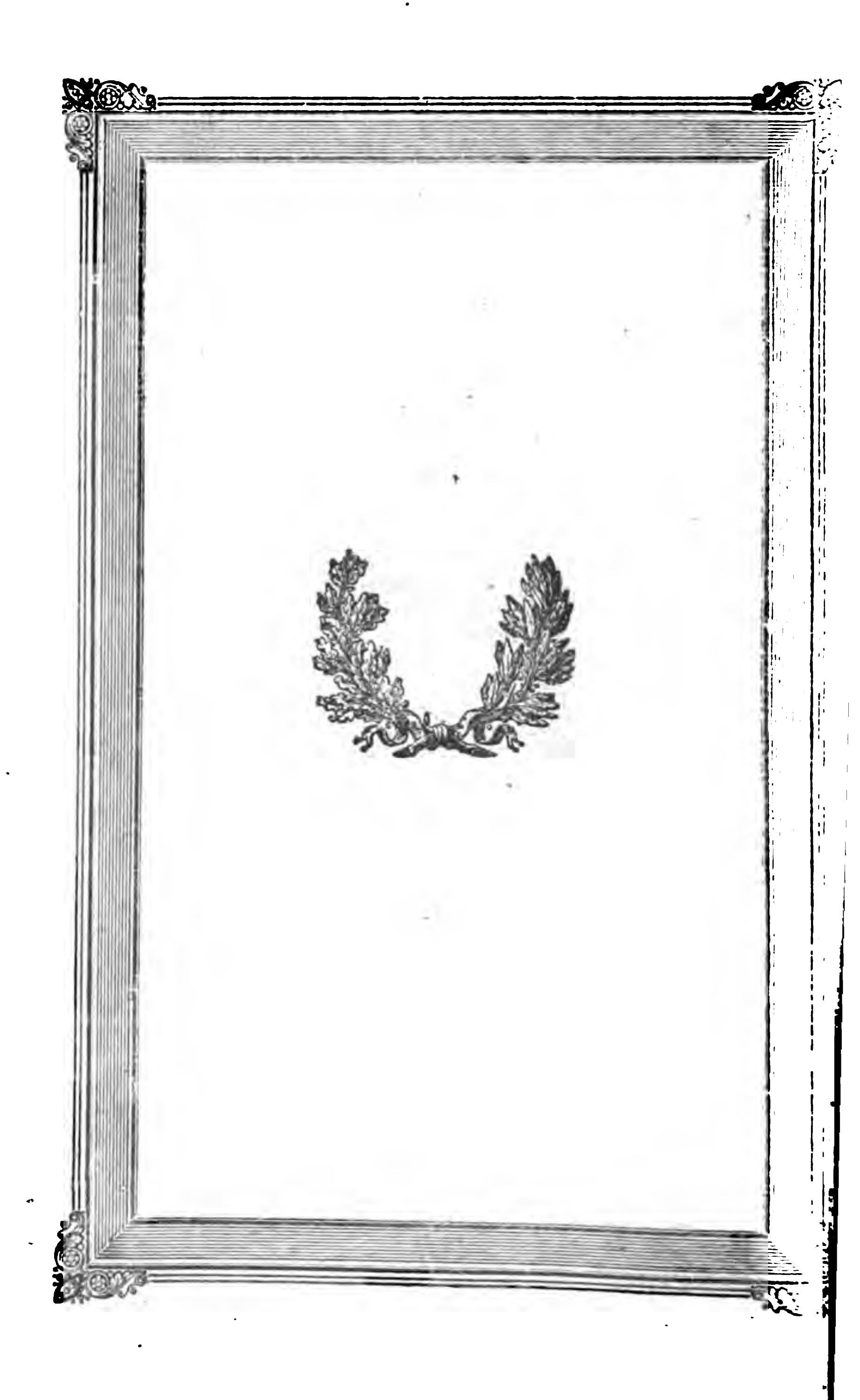
PAR DES NOTICES LITTÉRAIRES DUES A SES AMIS, MEMBRES DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET AUTRES HOMMES DE LETTRES.

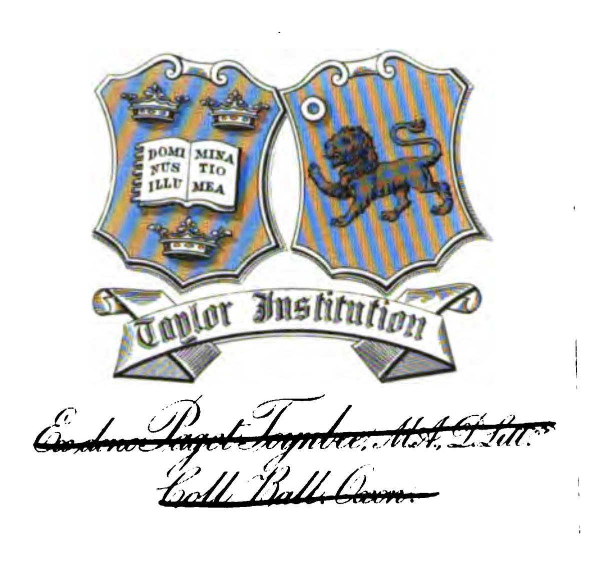
[illegible]

TOME TROISIÈME.



NANCY.
CHEZ L'AUTEUR, COURS D'ORLÉANS, 11,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1842.




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution